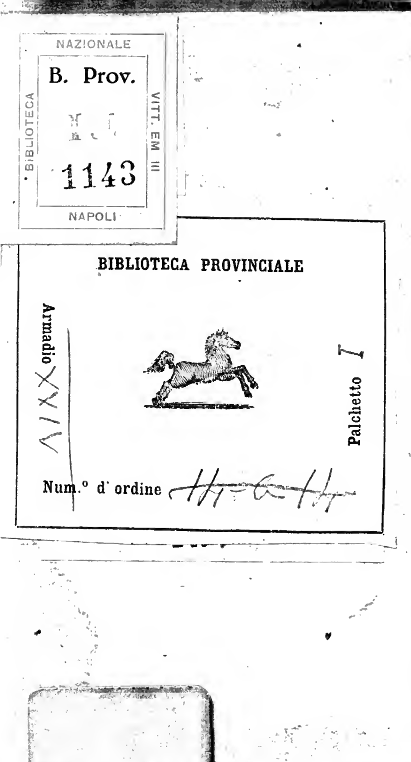




HISTOIRE
MODERNE.

TOME QUATORZIEME.

HISTOIRE
MODERNE
DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, des Indiens, des Perſans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des Ruſſiens & des Américains.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER depuis le VIII. vol.

Nouvelle Édition, revûe & corrigée.

TOME QUATORZIEME,

CONTENANT la ſuite de l'Hiſtoire des Américains.

Trois livres relié.



A PARIS,
Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.



HISTOIRE
DES
AMÉRICAINS.



DESCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.



CETTE partie de l'Amérique s'étend depuis le neuvième dégré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au cinquante-cinquième de latitude méridionale, & depuis le quarantième quelques minutes de longitude, juſqu'au quatre-vingt-quatrième quelques minutes : mais elle va toujours en diminuant & ſe termine en pointe. On la diviſe en huit principales parties, qui ſont *Tierra-Firme*, le *Pérou*, le *Chili*, le

Pays des Amazones, le *Bréſil*, le *Paraguay* ou *Rio de Plata*, la *Terre-Magellanique*, & les Iſles.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE I.

Royaume de Tierra-Firme.

JE conſerve la déſignation Eſpagnole; afin que le lecteur ne confonde pas ce pays avec le continent en général, qu'on nomme ſouvent *Terre-ferme*.

Le Royaume de Tierra-Firme commence au Nord par la rivière de Darien, continue par *Nombre de Dios*, *Bocas del Toro*, *Bahia de l'Amirante*. Il eſt terminé à l'Occident par le fleuve de los Dorandos & par la mer du Nord. Vers la mer du Sud, en tournant à l'Oueſt, il s'étend depuis *Punta Garda*, dans la province de *Coſta Rica*, & continue par *Punta de Mariatos* & *Morto de Pueſcas*, juſqu'au golfe de Darien, d'où il s'allonge par la côte du Sud & par *Puerto de Pinas* & *Morro Quemado*, juſqu'à la Baye de Saint-Bonaventure. Sa longueur, du Levant au Couchant, eſt de cent quatre-vingt lieues, quoiqu'en ſuivant la côte il en ait plus de deux cens trente du côté du Nord. Sa largeur du Nord au Sud eſt celle de l'iſthme de Panama, qui renferme la province de Panama & une partie de celle de Darien. L'iſthme a ordinairement vingt lieues de largeur;

il y a des endroits où il n'en a que quatorze; mais il s'élargit vers *Choco* & vers *Sitaron*, aussi-bien que du côté de la partie occidentale de la province de *Veragua*, où il peut avoir quarante lieues de largeur d'une mer à l'autre.

Ce Royaume contient deux provinces, Panama & Darien. Quelques Géographes lui donnent celle de Veragua : mais elle appartient aujourd'hui à l'Audience de Guatimala, comme nous l'avons dit dans la description de la Nouvelle Espagne.

§ I.

Province de Panama.

ELLE peut avoir soixante-quinze lieues du Levant au Couchant ; sa largeur du Midi au Nord est inégale : elle a aux environs de vingt lieues dans des endroits, & il ne s'en trouve que quatorze dans d'autres. Elle contient précisément la partie de l'isthme qui sépare l'Afrique septentrionale d'avec la meridionale. Elle est traversée par une longue chaîne de montagnes qui la prend d'Orient en Occident. Ce sont les branches des Cordelières des Andes, dont nous parlerons dans la suite.

Les villes, les bourgs, les villages & les habitations de la province de Panama sont situés dans des plaines qui se trouvent le long de la plage. Le reste de son terrain est coupé de montagnes que l'intempérie de l'air & la stérilité rendent inhabitables.

Les villes sont Panama, qui est la Capitale de la province & la Métropole de tout le Royaume, Porto-Belo, San-

Iago de Nata de los Cavalleros, & los Santos.

Dom Ulloa, Voyage au Pérou, tom. 1, liv. 3, chap. 1.

Panama est située dans l'isthme de même nom, près d'une plage qui est baignée par les flots de la mer du Sud. Sa position est à huit dégrés cinquante-sept minutes de latitude Nord. Le nom qu'on lui donne est tiré du langage des anciens habitans, & signifie *lieu poissonneux*, parce qu'il y a beaucoup de poisson, & que les Indiens y avoient construit une multitude de cabanes de pêcheurs. Les Espagnols y établirent une colonie en 1518. En 1520 elle obtint le nom de ville, & devint en peu de tems très-florissante : mais en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates Anglois. On assure qu'un de ces Pirates ayant reçu une fléche dans l'œil, l'arracha de la plaie, la garnit d'étoupe, la fourra dans le canon de son fusil, tira contre le fort, dont les maisons étoient couvertes de chaume, y mit le feu, & força les assiégés de se rendre. Les Espagnols la rétablirent dans le lieu qu'elle occupe aujourd'hui : il est éloigné d'une lieue & demie de son ancienne place & plus avantageux. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort large, & défendue par une forte garnison, dont on envoie des détachemens en différens endroits. Assez près des murs, du côté du Nord, est une colline qu'on nomme *Ancon*. Elle s'éleve de plus de cent toises au-dessus de la plaine.

La plupart des maisons de cette ville ne sont que de bois & à un seul étage, avec un toit de tuiles ; mais elle sont grandes & belles. Un fauxbourg qui est hors de

l'enceinte & plus grand que la ville même, n'est encore bâti que de bois. Les rues de la ville & du fauxbourg sont larges & bien pavées. On s'y croit à l'abri des incendies, parce que le bois dont les maisons sont construites passe pour incombustible. Il est certain que le feu qu'y tombe dessus ne fait que le percer sans le mettre en flammes & s'éteint dans sa cendre. La ville ne laissa cependant pas d'être ravagée par le feu en 1737, parce qu'ayant commencé dans une cave pleine de brai, de goudron & d'eau-de-vie, il prit une force à laquelle la nature du bois ne put résister. Toutes les maisons qui avoient été brûlées ont été rebâties en pierres.

La ville de Panama est le siége d'une Audience. Le Président est en même-tems Gouverneur de la ville & Capitaine-Général de la Province ; mais son titre ordinaire est celui de Président. Cette dignité n'est jamais remplie que par des Espagnols d'une naissance distinguée. L'Evêque de cette ville prend le titre d'Evêque de Tierra-Firme. La Cathédrale & tous les Couvens sont bâtis en pierre. Il y a des Cordeliers, des Augustins, des Peres de la Merci, des Religieuses de Sainte-Claire, ou Hôpital de Saint-Jean-de-Dieu ; mais ces Communautés sont peu nombreuses.

Le port de Panama est formé dans la rade même & couvert par quantité d'Isles, dont les principales sont *Havo*, *Puerco* & *Flamencos*. Le mouillage est à celle du milieu, dont il prend le nom. Il est à trois lieues de la ville, & les vaisseaux n'y ont rien à redouter.

C'eſt dans cette ville que l'armadille du Pérou va débarquer ſon tréſor : elle ſert encore d'entrepôt aux marchandiſes qui remontent le fleuve Charge. Le profit que les habitans en tirent conſiſte dans le fret des bâtimens, la fourniture des mules & des Négres qui vont prendre les marchandiſes à Crucès pour les tranſporter à Panama, par un chemin coupé à pic ſur la pierre vive. Il eſt ſi reſſerré en divers endroits, qu'une bête de charge y paſſe à peine le corps, & n'y marche point, lorſqu'elle eſt chargée, ſans un extrême danger. Le loyer des maiſons rapporte encore des ſommes conſidérables aux habitans.

Dans preſque tous les tems de l'année, les étrangers arrivent à Panama. Les uns viennent d'Eſpagne pour paſſer dans les ports de la mer du Sud, les autres reviennent des mêmes ports pour retourner en Europe. On voit continuellement aborder des bâtimens dans ſon port : ils y apportent des denrées du Pérou, telles que des farines, des vins, des eaux-de-vie, du ſucre, du ſavon, du ſain-doux, des huiles, des olives, &c. Les vaiſſeaux de Guayaquil y apportent du cacao, du quinquina & d'autres productions de la province de Quito.

Outre ces avantages, il y en a encore un à Panama, qui eſt la pêche des perles. Elle ſe fait aux Iſles de ſon golfe, principalement à celles du Roi & de Tuboga. Preſque tous les habitans emploient des Négres à cette précieuſe pêche. La méthode eſt la même que l'on ſuit au golfe Perſique & au cap Comorin : mais elle eſt

plus dangereuse à Panama, par la multitude de monstres marins qui font la guerre aux pêcheurs. Il semble que ces animaux veulent défendre les plus riches productions de leur élément contre les hommes : on observe que c'est dans les lieux où se fait cette pêche, qu'ils se trouvent en plus grand nombre. Les Requins & les Teinturières dévorent en un instant les plongeurs qu'ils peuvent saisir. Les Mantas les enveloppent avec leur corps & les étouffent. Ce poisson vorace tire son nom de sa figure : il est large & s'étend comme une piéce de drap. S'il attrape un homme, il l'enveloppe & le roule dans le cercle que son corps forme dans sa largeur & l'étouffe à force de le presser. Il ressemble à la Raie ; mais il est beaucoup plus gros. Les plongeurs ont soin de s'armer de grands couteaux pointus & tranchans. Dès qu'ils apperçoivent un de ces monstres, ils l'attaquent par le milieu du corps & lui enfoncent leur couteau. Si-tôt que le monstre se sent blessé, il prend la fuite. Ces précautions n'empêchent pas qu'il ne périsse beaucoup de pêcheurs, & qu'il n'y en ait un plus grand nombre qui perdent une jambe ou un bras.

Les perles du golfe de Panama sont ordinairement d'une très-belle eau & d'une grosseur assez considérable. La plus grande partie passe à Lima & dans le reste du Pérou : on en envoie quelques-unes en Europe.

On tiroit autrefois de l'or des mines de Tierra-Firme, ce qui augmentoit beaucoup les richesses de Panama : mais on

les a presqu'entièrement abandonnées.

Porto-Belo doit son origine à la bonté de son port. Cette ville est située sur le penchant d'une montagne qui environne le port : elle a la forme d'un croissant. Presque toutes les maisons sont construites de bois, à l'exception de quelques-unes dont le premier étage est de pierre. Leur nombre ne se monte qu'à cent vingt ou cent trente. Elles forment une rue qui régne le long du port. Il y a cependant quelques ruelles qui la traversent du penchant de la montagne au rivage. Il y a deux places assez spacieuses, l'une vis-à-vis de la Chambre des Finances, qui est un bel édifice de pierres, & qui touche au môle où se font les débarquemens; l'autre est proche l'Eglise Paroissiale. On trouve trois Eglises à Porto-Belo, la Paroisse, qui est grande & bien ornée; celle des Peres de la Merci, qui tombe en ruines; & celle de l'Hôpital. Au bout de la ville, du côté de Panama, on trouve un quartier qu'on appelle *la petite Guinée*, parce qu'il est peuplé de Négres libres.

Le nom du port en fait connoître tous les avantages. L'entrée en est large & assez bien défendue par un château nommé *Saint-Philippe de Todo-Fiero* : il est situé à la pointe du Nord. On compte environ six cens toises d'une pointe à l'autre. Le côté du Sud est défendu par les rochers qui sont à fleur d'eau. On trouve à la côte que le port forme au Sud, vis-à-vis de la rade, un fort nommé *Saint-Jacques de la Gloire*. En 1740, l'Amiral Wernon ayant trouvé cette ville dépourvue d'ar-

tillerie & de ſoldats pour la défendre, en détruiſit toutes les fortifications.

Au Nord-Oueſt de cette ville, on trouve un petit golfe, aſſez commode pour la carene : mais il faut y apporter tout ce qui eſt néceſſaire. Il ſe nomme le golfe de la *Caldera.* Les vaiſſeaux ne peuvent entrer dans le port de Porto-Belo qu'à la toue, parce qu'ils ont toujours ou le vent contraire ou un grand calme.

Porto-Belo eſt environné de montagnes, parmi leſquelles on en diſtingue une fort haute, qui ſert comme de thermometre à la ville. Elle a un côté ſur le chemin qui conduit à Panama, & l'autre ſur le port. Le ſommet eſt preſque toujours couvert de nuages ſombres & épais, que les Eſpagnols nomment *Capello* ou bonnet de la montagne, d'où eſt venu, par corruption, le nom de *Capira.* Si ces nuages s'épaiſſiſſent & ſe condenſent, ils baiſſent beaucoup, & c'eſt un ſigne d'orage. Au contraire, s'ils s'élevent & s'éclairciſſent, ils annoncent le beau tems. Ces changemens ſe ſuccédent avec tant de rapidité, qu'on découvre rarement le ſommet de la montagne, qui eſt preſque toujours dans une profonde obſcurité.

L'air de cette ville eſt fort mal ſain : il affoiblit les meilleurs tempéramens. On prétend même que les animaux y dépériſſent au point de ne plus multiplier, lorſqu'ils y ſont amenés d'ailleurs.

Les montagnes qui entourent cette ville, ſont cauſe que la chaleur y eſt exceſſive. Les épaiſſes forêts qui les couvrent ne laiſſant aucun paſſage aux rayons du ſo-

leil, la terre reste toujours humide; il s'éleve d'épaisses vapeurs qui retombent en pluies abondantes, accompagnées d'éclats de tonnerre & d'éclairs, ce qui cause un fracas si terrible, que les plus hardis en sont effrayés. Le port étant au milieu des montagnes, il s'y fait un retentissement affreux: il est encore augmenté par les cris des singes & des animaux de toute espèce, principalement le soir & le matin, lorsque les vaisseaux tirent le coup de canon pour le réveil, ou pour la retraite.

L'intempérie du climat fait nommer Porto-Belo *le tombeau des Espagnols*, ce qui fait croire qu'elle ne sera jamais peuplée. La plupart de ses habitans sont Négres ou Mulâtres. On n'y compte pas plus de trente familles de Blancs, qui n'y restent même que pendant le tems de la Foire. Elles passent la plus grande partie de l'année à Panama. Les Officiers n'y restent que parce que leur devoir les y force: mais ils en sortent si-tôt qu'ils peuvent en obtenir la permission.

Les bois qui couvrent les montagnes touchent de si près aux maisons de la ville, que les animaux féroces, principalement les tigres, se répandent dans les rues & dévorent tous les enfans qu'ils peuvent attraper. On a soin de leur tendre des piéges à l'entrée des murs. Les Négres & les Mulâtres qu'on envoie couper du bois dans les forêts, ont autant d'adresse que de courage pour se défendre de ces animaux: ils les attaquent même avec intrépidité. Ils prennent pour ce dangereux

combat un épieu de sept ou huit pieds de long, dont la pointe est durcie au feu, & un coutelas. Le Négre ou le Mulâtre tient l'épieu de la main gauche & son coutelas de l'autre. Il attend que le tigre s'élance sur l'épieu : l'animal le saisit d'une de ses griffes, & avec l'autre patte il cherche à attraper le bras pour le déchirer : mais le Négre a eu la précaution de l'envelopper d'un morceau d'étoffe qui pare les coups de griffe. Pendant que le tigre fait des efforts inutiles, le Négre lui porte sur la jambe un coup du coutelas qu'il tient de l'autre main. Il coupe ordinairement le jarret du tigre. L'animal furieux se retire en arrière & s'élance aussi-tôt pour saisir le bras avec son autre patte ; le Négre lui décharge aussi-tôt un second coup & lui coupe l'autre jarret. Alors il l'égorge, l'écorche, retourne à la ville avec les pattes & la tête.

Foire de Porto-Belo.

Lorsqu'on apprend dans les autres villes que les Gallions sont arrivés à Porto-Belo, on s'y rend avec la plus grande diligence, & le concours des marchands est si considérable, qu'une chambre d'une médiocre grandeur se loue, pour le tems de la Foire, jusqu'à mille écus. Alors cette ville, qui peu de jours auparavant étoit solitaire & déserte, est remplie d'une si grande quantité de monde, qu'elle devient trop petite pour contenir tous ceux qui y abordent : elle s'agrandit par les tentes qu'on construit sur le rivage ; son port est couvert de navires & de barques, dont les uns apportent toutes sortes de marchandises du Pérou, les autres des

vivres : on y ouvre des caiſſes remplies d'or & d'argent en barres ou monnoyé.

Lorſque les Gallions & les marchandiſes du Pérou ſont portés à terre, on ouvre la Foire. Les députés du commerce s'aſſemblent à bord du Gallion Amiral, pour régler le prix des marchandiſes, en préſence du Commandant de l'Eſcadre & du Préſident de Panama. Le premier eſt le Juge Conſervateur des intérêts d'Eſpagne, le ſecond eſt pour le Pérou. Les conventions étant ſignées des deux parts, on les fait publier. Les emplettes, les ventes, les changes de marchandiſes & d'argent ſe font par courtiers qui viennent d'Eſpagne ou du Pérou. Les uns ont la liſte de ce qui eſt à vendre, & les autres celle de ce qu'on veut acheter. Auſſi-tôt que les marchés ſont conclus, chacun entre en poſſeſſion de ce qui lui appartient, & les embarquemens commencent. Celui des caiſſes d'argent dans les Gallions pour les Négocians Eſpagnols, & celui des marchandiſes de l'Europe dans les *Chatas* & les *Bungos*, pour remonter le fleuve de Charge & paſſer à Panama, d'où on les tranſporte au Pérou. Cette Foire ne dure pas plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des Gallions dans le port. Si dans cet eſpace l'on n'eſt pas d'accord ſur le prix des marchandiſes, il eſt permis aux Négocians d'Eſpagne de paſſer plus loin avec leurs marchandiſes, même d'aller juſqu'au Pérou. Le Commandant des Gallions en apporte toujours une permiſſion formelle, dont on abandonne l'u-

ſage à ſa prudence. Autrement il eſt défendu à tout Eſpagnol de vendre ſes marchandiſes ailleurs qu'à Porto-Belo, ou de les envoyer plus loin pour les faire vendre. Il n'eſt pas encore permis aux marchands du Pérou de faire des remiſes d'argent en Eſpagne pour des achats de marchandiſes.

Pendant que les Anglois jouiſſoient des avantages du vaiſſeau de permiſſion, leurs Négocians ſéjournoient quelque-tems à la Jamaïque, & alloient enſuite à la Foire de Porto-Belo avec une cargaiſon ſi riche, qu'elle étoit de beaucoup ſupérieure à celle des Gallions : ils faiſoient un tort conſidérable au commerce des Eſpagnols.

San-Iago de Nata eſt une aſſez grande ville : mais les maiſons ne ſont bâties que de brique crue, & couvertes de paille. Ses habitans ſont un mêlange d'Eſpagnols & d'Indiens.

Los Santos eſt une Colonie moderne, formée par les habitans de Nata : en peu de tems la ſeconde ville devint plus floriſſante que la première. Outre ces villes on compte dans cette province ſept bourgs qui ſont tous aſſez peuplés.

§. II.

Province de Darien.

LA plupart des habitans de cette Province ſont des Indiens vagabonds qui ont ſecoué le joug des Eſpagnols, pour vivre dans leur ancienne liberté. On comptoit autrefois vingt bourgs ou peuplades dans

cette Province : mais tous ceux qui les habitoient se sont dispersés. La ville de Nombre de Dios, fondée en 1510, est à présent réduite à rien.

Voyages de Lionnel, Vaffer, Hist. des Voyages, tom. 13.

Nous nous arrêterons ici pour examiner l'Isthme de Panama, que plusieurs Géographes appellent de Darien, nom qu'il emprunte de la grande rivière de Darien. Il borne la côte du Nord jusqu'à l'Est. Il est entre la latitude de huit à dix dégrés du Nord ; & sa largeur, dans la plus étroite partie, n'a pas un dégré. Les deux mers ne vont pas directement sur ses rivages : elles sont arrêtées des deux côtés par une multitude d'îles qui bordent les côtes. L'isthme offre presque par-tout une surface inégale. Il y a de très-hautes montagnes & des vallées d'une très-grande étendue, qui sont arrosées par des rivières qui ont leur source dans des montagnes qui ne sont que la continuation des Cordelières des Andes. Quelques-unes se déchargent dans la mer du Sud, & les autres dans celle du Nord.

Lorsqu'on est sur le sommet de la plus haute montagne, on découvre un des plus beaux spectacles de la nature par la diversité des rivages. Toutes les rivières qui arrosent l'isthme sont assez larges, mais peu navigables, parce qu'elles ont à leur embouchure des barres & des eaux basses. Celle de Darien est une des plus grandes : mais la profondeur de son embouchure ne répond pas à sa largeur. Le terrain sur la côte du Nord est assez mêlé : mais ordinairement bon. Au pied des montagnes, on trouve des marais qui n'ont

qu'un demi mille de largeur. On croit qu'il y a des mines d'or dans cette partie de l'Amérique, parce qu'il y a des rivières qui roulent beaucoup d'or dans leur sable.

Les lieux secs de l'isthme ne produisent pas les mêmes arbres que les lieux humides. Les premiers sont grands, extrêmement gros & presque sans branches; les autres sont moins des arbres que des arbrisseaux.

Les saisons dans l'isthme, comme dans les autres parties de la Zone Torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la sécheresse. Le tems des pluies commence en Avril : elles continuent pendant les mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. Leur grande abondance est pendant le dernier mois. La chaleur est extrême, lorsque le soleil perce les nuages, & l'air est étouffant, parce qu'il n'y a point d'air pour le rafraîchir. Les pluies commencent à diminuer dans le cours de Septembre : mais elles durent quelquefois jusqu'au mois de Janvier. L'air est souvent imprégné de soufre au point qu'on le sent en respirant. Après les orages on entend le croassement des grenouilles & des crapauds, le sifflement des serpens, & les cris d'une infinité d'autres insectes. La pluie même en tombant retentit dans les bois. Elle est quelquefois si grosse, qu'une plaine qu'elle inonde est tout-à-coup transformée en un lac. Les orages déracinent assez souvent les arbres, & les entraînent jusques dans les rivières.

§. III.

Province de Carthagene.

QUOIQUE Carthagene faſſe une Province à part, dépendante de l'Audience de l'Iſle Eſpagnole, nous croyons devoir en donner ici la deſcription, parce qu'elle eſt ſituée ſur la côte de Tierra-Firme. Son Gouvernement s'étend par l'Eſt juſqu'aux bords de la large & profonde rivière appellée *Rio de la Magdalena.* Au couchant, la rivière de Darien lui ſert de bornes, & du côté du Nord, elle embraſſe toutes les côtes maritimes entre les embouchures de ces deux rivières. On lui donne 53 lieues de l'Eſt à l'Oueſt & 85 du Nord au Sud. Cet eſpace renferme pluſieurs vallées fertiles, qu'on appelle *Savanes*; telles que *Zemba*, *Zenez*, *Tola*, *Mompoſa*, la *Barranca*, &c. qui ſont peuplées d'Eſpagnols & d'Indiens. Avant la conquête du pays, tous ces lieux abondoient en or. On trouve encore en pluſieurs endroits des traces des mines. Il eſt certain que ce précieux métal étoit la parure des anciens habitans; d'ailleurs ils en faiſoient commerce avec leurs voiſins, qui leur donnoient en échange divers ouvrages qui manquoient à cette province. On néglige aujourd'hui ces mines, parce qu'on les croit épuiſées.

Deſcription de Carthagene.

La ville de Carthagene, qui eſt la Capitale de cette Province, eſt ſituée à 10 dégrés 25 minutes de latitude Nord, à 282 dégrés 28 minutes de longitude. Les avantages de ſa ſituation la rendirent

bientôt florissante. Quelques Aventuriers François y firent une invasion en 1544, & quarante ans après Drak la réduisit en cendres. En 1697, les François la ravagerent encore. L'Amiral Wernon l'assiégea en 1741, sans pouvoir la prendre. Les Espagnols ont toujours eu soin de réparer tous les dommages qu'elle a reçus, de manière que c'est aujourd'hui une ville très-belle & très-florissante.

Elle est située sur une Isle de sable, qui forme un passage étroit vers le Sud-Ouest, & ouvre une communication avec la partie nommée *Tierra-Bomba*, jusqu'à *Boca-Chica*. La gorge qui les joint aujourd'hui étoit autrefois l'entrée de la baie; mais elle fut fermée par l'ordre de la Cour d'Espagne, & il ne resta que l'entrée de Boca-Chica, qui fut aussi fermée après la dernière entreprise des Anglois, parce qu'ils s'étoient trop facilement emparés des forts qui la défendoient. L'ancienne entrée fut alors rouverte; & c'est par-là que les vaisseaux entrent dans la baie. Au Nord-Est, la terre est encore si resserrée, que proche de la muraille il n'y a que la largeur de trente-cinq toises d'une mer à l'autre: mais le terrain s'élargit & forme une autre Isle de ce côté, & toute la ville est environnée de la mer, à l'exception de ces deux endroits, qui sont même fort étroits. Un pont de bois qui est à l'Est sert de communication entre la ville & son fauxbourg, qui se nomme *Xemani* & qui est bâti sur une autre Isle, qui communique aussi au continent par un pont de bois. Du côté de ce fauxbourg,

la nature a placé, à peu de distance, une colline de médiocre hauteur. On y a construit le fort de *San-Lazaro*, qui commande toute la ville. Cette colline est accompagnée de plusieurs autres qui s'étendent à l'Est & sont plus élevées. Elles sont terminées par une autre qui est encore plus élevée & qui se nomme *la Popa.* Sur son sommet on voit un Couvent d'Augustins déchaussés. La vue en est admirable : elle n'a rien qui la borne du côté de la campagne & de la côte. La ville & le fauxbourg sont fortifiés régulièrement. Outre sept bastions qui font la défense du fauxbourg, il y a une multitude de forts dans la baie.

Suivant le témoignage de tous les Auteurs, Carthagene est la plus belle ville de l'Amérique après Mexico. Elle est composée de cinq grandes rues, droites, bien pavées; chacune a plus d'un demi mille de long. Les maisons sont de pierres & fort bien bâties : toutes ont des balcons & des jalousies de bois. Une rue plus longue & plus large que les autres, traverse toute la ville, & forme au centre une grande place. La Cathédrale s'éleve au-dessus de tous les autres édifices, & posséde autant de richesses en-dedans qu'elle étale de magnificence en-dehors. Il y a deux Paroisses à Carthagene ; celle de San-Toribio qui est dans la ville, & celle de la Trinité qui est dans le fauxboug. On y compte onze Maisons Religieuses de l'un & de l'autre sexe. L'Hôtel-de-Ville est magnifique : il y a un très-beau bâtiment pour la Douane. Tous les édifices

y ſont d'une beauté extraordinaire. On fait monter le nombre de ſes habitans à vingt-quatre mille. Plus de quatre mille ſont Eſpagnols & le reſte de race Indienne, Négres, ou Mulâtres, la plupart ſi aiſés, qu'ils paſſeroient pour riches dans toutes les autres contrées du monde.

Le Gouverneur fait ſa réſidence ordinaire dans la ville. Il réleve, pour ce qui regarde le militaire, du Vice-Roi de la Grenade, &, pour les affaires civiles, on peut en appeller à l'Audience de Santa-Fé. La juriſdiction ſpirituelle de l'Evêque s'étend auſſi loin que le Gouvernement civil & militaire. Le Tribunal de l'Inquiſition renferme dans ſa juriſdiction l'Iſle Eſpagnole, Tierra-Firme & Santa-Fé. Outre ces Tribunaux, il y a dans cette ville un corps de Juſtice particulier. Il eſt compoſé de Régidors, parmi leſquels on élit tous les ans deux Alcaces. On a toujours ſoin que ces emplois ſoient remplis par deux habitans de la première diſtinction. La Chambre du Tréſor eſt chargée de la perception & de la diſtribution de tous les deniers Royaux. Il y a en outre un Auditeur Militaire, qui a une eſpèce de Juriſdiction.

La baie de Carthagene paſſe pour une des meilleures de ce continent. Elle a deux lieues & demie d'étendue, Nord & Sud, & beaucoup d'eau ſur un très-bon fonds. L'air y eſt ſi doux, qu'on n'y eſt jamais plus agité, que ſur une rivière tranquille. Il ſe trouve cependant à l'entrée quelques baſſes qui demandent des précautions. La Cour d'Eſpagne y entre-

tient un Pilote, dont l'unique office est de guider les vaisseaux, ou de les avertir du danger.

Les marées de cette baie sont peu régulières. Elles mettent à-peu-près un jour à monter & baissent dans quatre ou cinq heures. Le plus grand changement qu'on observe dans leur hauteur, est de deux pieds ou deux pieds & demi. Il est même quelquefois si peu sensible, qu'il ne se fait appercevoir que par les flots. C'est alors qu'il est dangereux d'échouer, malgré la tranquillité de l'air & de l'eau, parce que le fond étant de vase, un bâtiment qui s'y assable, ne peut se remettre à flot sans être allégé. Du côté de Boca-Chica, à deux lieues de distance, on trouve un bas-fonds de gros gravier & de gros sable, où il n'y a pas plus d'un pied & demi d'eau dans plusieurs endroits.

Cette baie abonde en poissons de diverses espèces. Les plus communs sont des aloses qui ne sont pas excellentes; mais les tortues y sont très-bonnes, très-grosses & fort communes. Il y a beaucoup de requins qui sont si voraces, qu'ils attaquent les hommes dans les barques. On y voit aussi des caymans, quoique cette espèce d'amphibie n'aime que l'eau de rivière. C'est dans cette baie que les Gallions vont attendre que l'armadille du Pérou soit arrivée à Panama. Au premier avis qu'ils en reçoivent, ils partent tous pour Porto-Belo. Après la Foire, ils reviennent dans la baie, pour prendre les provisions nécessaires pour leur retour, & remettent à la voile. Dans leur absence cette baie est

totalement

totalement déserte. A peine y voit-on quelques Felouques du pays, qui ne s'y arrêtent même que pour le carenage ou le radoub.

Les ventes qui se font à Carthagene sont considérables : les Négocians des Provinces intérieures y apportent de l'argent pour acheter des marchandises & des provisions.

Lorsque les Gallions passent à Carthagene, on y voit quantité de boutiques ouvertes, soit pour les Espagnols arrivés sur les Gallions, soit pour les marchands de la ville. Ceux qui ont des Esclaves tirent le meilleur parti qu'ils peuvent de leur travail, & augmentent leur salaire pour les encourager : tout le monde tire un parti avantageux de la Foire. Les plus misérables villages qui sont de la dépendance de Carthagene, y profitent considérablement par la vente des denrées, qui augmente à proportion de la consommation.

Ce remuement ne dure qu'autant de tems que les Gallions sont dans la baie : après leur départ, tout rentre dans le silence & l'inaction : on nomme ce tems le *tems mort.* Le commerce particulier que la ville fait alors se réduit presqu'à rien.

Dans le tems mort Carthagene n'est soutenue que par les bourgades de sa jurisdiction, d'où l'on y apporte tout ce qui est nécessaire à la vie. En échange des denrées, les habitans de ces bourgades prennent des étoffes.

Outre les marchandises qui font l'entretien de ce petit commerce, Carthagene a

un petit bureau pour l'assiente des Esclaves Négres que les vaisseaux y apportent. Ils y restent en dépôt jusqu'à ce qu'on vienne des Provinces intérieures en faire l'achat. Presque tous les habitans de Carthagene font le commerce. Les Créoles possédent les terres : il y en a quelques-uns qui descendent de familles véritablement Nobles : ils se sont établis dans la ville, après y avoir exercé les premiers emplois. Quelques-uns ont conservé l'illustration de leur naissance en ne s'alliant dans le pays qu'avec leurs égaux ou avec des Officiers des Gallions. Il y en a d'autres que la misere a forcès de s'allier avec des Indiens. Lorsque la couleur ne les trahit pas, ils se croient heureux d'être comptés parmi les Blancs.

Habillement des habitans de Carthagene.

Les Blancs qui sont établis à Carthagene ont conservé le même habillement que les Fondateurs de la Colonie y porterent : ils en ont seulement changé l'étoffe, qui est fort légere. Les vestes & les culottes sont de toile fine de Bretagne ; les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune exception de rang. Les perruques y étoient encore si rares en 1735, qu'on n'en voyoit qu'au Gouverneur & à quelques Officiers. Au lieu de cravate, on se contente de fermer le col de la chemise avec un gros bouton d'or ; souvent même on le laisse ouvert. Plusieurs vont nue tête & les cheveux coupés au chignon ; mais le plus grand nombre porte un bonnet de toile blanche. On porte pour se rafraîchir un éventail tissu d'une espèce de palme fine & déliée, en forme

de croissant, avec un bout de la même palme qui sert de manche.

Les femmes Blanches ont une sorte de juppe nommée *Pollera*, qu'elles attachent à la ceinture & qui pend jusqu'aux talons: elle est de taffetas uni, sans doublure. Un pourpoint leur couvre le reste du corps: mais elles ne le portent que dans la saison qu'elles nomment *Hyyer.*, & n'ont en été qu'un corset lassé sur la poitrine. Jamais elles ne sortent sans la mantille & la juppe. Elles vont à l'Eglise dès trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour. Celles qui ne sont pas exactement Blanches, mettent par-dessus la pollera une juppe de taffetas de quelle couleur que ce soit, à l'exception de la noire qui leur est interdite. Cette juppe est remplie de petits trous, pour laisser voir la femme qui est dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile blanche qui a la forme d'une mitre & fort garni de dentelles, qu'elles tiennent roides à force d'empois. Jamais on ne les voit sans cette coëffure. Les femmes de condition ne portent pour chaussure qu'une espèce de petite mule où il n'entre que la pointe du pied. Dans leurs maisons elles ne quittent point leurs hamacs & s'y bercent continuellement pour se rafraîchir: les hommes s'y plaisent aussi beaucoup.

L'esprit & la pénétration sont deux qualités fort communes dans les deux sexes: mais ils ne s'appliquent à aucune sorte d'étude. Ils sont fort charitables sur-tout à l'égard des Européens, qui, venant pour chercher fortune, ne trouvent que la mi-

ferė, les maladies, & fouvent la mort. Ceux de ces étrangers qui fe trouvent réduits à la dernière mifere, ont recours aux Négreffes & aux Mulâtreffes, qui les retirent chez elles, leur fourniffent tous les fecours dont ils ont befoin, & font enterrer à leurs dépens ceux qui meurent. Ceux qui recouvrent la fanté fe trouvent fouvent obligés, par néceffité, d'époufer leur bienfaitrice ou une de fes filles. Quelques-uns de ces étrangers, plus actifs & plus induftrieux que les autres, fe font canotiers ou fe retirent dans des villages, défrichent & cultivent une portion de terre, qui leur fournit une fubfiftance affez abondante pour les mettre même à l'aife.

L'eau-de-vie, le chocolat, les confitures & le miel font recherchés de tous les habitans de Carthagene: le tabac à fumer s'y vend encore mieux. Tout le monde y fume, hommes, femmes, enfans, fans diftinction d'âge ni de fexe. Les femmes d'un rang diftingué ne fument cependant que dans l'intérieur de leurs maifons. On fume de petits rouleaux de tabac en feuilles. Une femme tient entre fes levres l'extrêmité d'un bout de tabac allumé, en tire affez long-tems la fumée fans l'éteindre, & fans être incommodée du feu. Une des plus grandes marques d'eftime & d'amitié que les femmes puiffent donner aux hommes, c'eft d'allumer un bout de tabac & de le leur préfenter. Ce feroit les offenfer griévement que de refufer cette galanterie. La danfe eft encore une paffion des deux fexes à Carthagene. Les bals com-

mencent par quelques danses d'Espagne & finissent par celles du pays, qui ont quelques agrémens pour les étrangers, principalement avec les chansons qui les accompagnent.

Le climat est excessivement chaud. Depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Novembre, qui est la saison qu'on nomme *Hyver*, les pluies, le tonnerre, les éclairs y sont si fréquens, que les orages se succédent d'un instant à l'autre : les rues de la ville sont inondées & les campagnes submergées. On remplit alors les citernes, qui suppléent au défaut de rivières & de sources. Il y a cependant des puits en assez grand nombre, mais d'une eau saumache qui n'est pas buvable, & qu'on n'emploie qu'aux usages domestiques.

Depuis le mois de Décembre jusqu'à la fin d'Avril, la chaleur diminue par les vents du Nord qui rafraîchissent l'air. C'est cependant cet espace de tems qu'on nomme *Eté* : on donne le nom de petit été au tems de la Saint-Jean, parce que les pluies y cessent pendant un mois : en général, les chaleurs y sont presque continuelles avec peu de différence entre le jour & la nuit. D'où il arrive que les corps étant dans une transpiration continuelle, tous les habitans sont fort pâles & si livides, qu'on croiroit qu'ils relevent d'une grande maladie. Leurs actions même s'en ressentent ; & leur son de voix annonce leur mollesse par sa lenteur. Ceux qui arrivent de l'Europe ne conservent pas plus de trois ou quatre mois leurs forces & leur

couleur : ils deviennent, par degrés, semblables aux autres habitans.

Dans ce pays on est sujet à plusieurs maladies. Celle qu'on nomme *Chapetoutade*, sans nous donner l'étimologie de ce nom, emporte souvent une partie des équipages après l'arrivée des vaisseaux. On en connoît peu la nature. Elle vient aux uns parce qu'ils se sont trop refroidis, à d'autres de quelqu'indigestion, qui est suivie d'un vomissement terrible, accompagné d'un si prodigieux délire, qu'on est obligé de lier le malade, pour l'empêcher de se déchirer en pièces. Il expire au milieu de ses transports, comme dans une espèce de rage. Ce qui surprend davantage, c'est que ce terrible mal semble respecter ceux qui lui ont échappé les premiers jours & qui sont accoutumés à l'air du pays. On assure même que ceux qui y reviennent après une longue absence, n'en sont jamais attaqués. Ce mal étoit inconnu dans ce pays avant 1730.

La lépre est fort commune à Carthagene & dans toute sa jurisdiction : on la nomme *Mal de Saint Lazare*. Ceux qui l'attribuent à la chair de porc, qui est la nourriture ordinaire du pays, ne font pas attention que cet aliment est aussi commun dans d'autres contrées de l'Amérique, & qu'il n'en faut pas chercher la cause ailleurs que dans la nature du climat. Pour en arrêter la communication on a fondé un grand Hôpital, hors de la ville, proche d'une colline où est situé un Château qui en a pris le nom de *San-Lazaro*. On y renferme tous ceux qu'on croît attaqués

de la lépre, fans diftinction de fexe, d'âge & de rang. S'ils refufent d'y aller de bonne grace, on emploie la force pour les y conduire. Le mal ne fait cependant qu'augmenter entr'eux, parce qu'on leur permet de s'y marier & qu'il fe perpétue dans les enfans. D'ailleurs, les revenus de l'Hôpital étant médiocres, on laiffe aux pauvres la liberté d'aller mandier dans la ville, au rifque d'infecter ceux qui s'en laiffent approcher. De-là vient que le nombre des malades eft fi grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'une petite ville. Chacun y jouit d'une petite portion de terrain qu'on défigne à fon arrivée. Il y bâtit une cabane proportionnée à fa fortune & y finit tranquillement fes jours. Les douleurs inféparables de cette maladie, n'empêchent point que ceux qui en font attaqués ne vivent long-tems. Elle excite beaucoup le feu des paffions charnelles, & ce font les défordres qu'elles peuvent caufer qui engagent à permettre le mariage aux malades.

La gale & la rogne font encore des contagions particulières à Carthagene, au moins par leur malignité & leur abondance. Ces deux maux y deviennent incurables, fi on les néglige. Le fpécifique le plus efficace eft une terre du canton nommé *Maquimaqui*, qui conferve la même vertu dans les lieux où elle eft tranfportée.

Une maladie bien plus étrange, mais moins commune, eft celle qu'on nomme *Coulebrilla* ou le *Serpenteau*. Elle confifte dans une tumeur qui fe forme entre les membranes de la peau, & qui augmente jufqu'à ce qu'elle occupe toute la circon-

férence de la partie qui en eſt attaquée. Elle vient particulièrement aux bras, aux cuiſſes, aux jambes. Ses marques extérieures ſont de faire enfler la peau, de l'enflammer & d'y cauſer des mortifications. La manière de guèrir ce mal, eſt d'appliquer des ſuppuratifs à l'endroit où l'on croit découvrir ce qu'on appelle *la tête du Serpenteau*. Lorſque la peau commence à s'ouvrir, il en ſort une eſpèce de petit nerf blanc, qui paſſe pour un animal. On le tire avec une carte roulée à laquelle on l'attache avec un fil de ſoie, & tous les jours on a ſoin de l'entortiller autour de la carte, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus dans la tumeur, qui ſe diſſipe enſuite d'elle-même. Cette opération demande beaucoup de patience & d'adreſſe. Malgré l'opinion établie à Carthagene, Dom Ulloa ne paroît pas perſuadé que ce ſoit un animal. Cette maladie eſt connue en Afrique & dans pluſieurs autres lieux, avec quelques différences.

Les productions du pays de Carthagene different ſi peu de celles des autres parties de la même région, que nous les réſerverons pour un article commun.

La baie de Carthagene & le pays qu'on nommoit autrefois *Calamari*, furent découverts en 1502 par Rodrigue Baſtidas. Deux ans après, les Eſpagnols voulurent y établir une Colonie ; mais ils trouverent tant de réſiſtance de la part des habitans, qu'ils abandonnerent leur projet. En 1527 Heredia ſoumit les Indiens, fonda & peupla Carthagene.

§. IV.

Mœurs & usages des Indiens de Tierra-Firme.

L'ISTHME de Panama contient peu d'habitans Indiens : on n'en ttouve que du côté du Nord, sur le bord des rivières. Ceux qui habitoient du côté du Sud, se sont retirés vers les pays méridionaux, pour se soustraire à la domination Espagnole.

La taille ordinaire des Indiens de ce canton est entre cinq ou six pieds : ils sont bien proportionnés & se tiennent fort droits en marchant. Presque tous ont les os fort gros & la poitrine large. Ils n'ont aucune difformité naturelle, sont souples, vifs & fort légers à la course. Les femmes sont petites & épaisses, mais bien faites dans leur embonpoint. Elles ont l'œil vif & agréable. Les deux sexes ont en général le visage rond, le nez court & écrasé ; les yeux gros, le front élevé, les dents blanches & bien rangées, les lévres minces, la bouche petite & le menton bien formé.

Leurs cheveux sont noirs, très-forts : ils leur pendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent sur le cou avec un cordon, & les hommes les laissent pendre. Ils se peignent avec un instrument de bois, composé de plusieurs petits bâtons longs de cinq à six pouces & pointus des deux côtés, à-peu-près semblables aux bâtons de nos Gantiers. Ils en attachent dix ou douze ensemble par le milieu, & les extrêmités

s'écartant avec les doigts, chaque bout sert de peigne. Ils se peignent plusieurs fois le jour, s'arrachent le poil, à la réserve des paupières & des sourcils. Ce sont ordinairement les femmes qui font cette opération. Elles prennent le poil entre deux petits bâtons & l'arrachent fort adroitement. Il y a des occasions où les hommes se font couper les cheveux : ils ne manquent jamais de le faire lorsqu'ils ont tué un ennemi de leur propre main. Ils y ajoutent une autre marque d'honneur, qui est de se peindre tout le corps de noir. Un homme noirci & sans cheveux passe parmi ces barbares pour un Héros : mais il ne jouit de la considération attachée à cet état, que depuis le jour de son exploit jusqu'à la première lune, & le Héros seroit dèshonoré, s'il ne faisoit pas disparoître la couleur & allonger ses cheveux.

Le teint naturel de ces Indiens est couleur de cuivre clair, ou d'orange séche. Leurs sourcils ont la noirceur du jais. Ils ne les teignent point, mais ils les frottent avec une huile qui les rend fort luisans.

Hommes d'une couleur extraordinaire.

Waffer prétend qu'on trouve dans ce pays des Indiens blancs. Leur nombre n'est pas comparable à celui des Indiens couleur de cuivre ; d'ailleurs, leur peau n'est pas d'un si beau blanc que celle des Européens ; c'est un blanc fade. Ils ont tout le corps couvert d'un duvet de la même blancheur, & si fin qu'il n'empêche pas de voir la peau. Les hommes auroient la barbe blanche, s'ils la laissoient croître : ils se l'arrachent, mais ils n'entreprennent ja-

mais d'ôter le duvet. Leurs cheveux & leurs ſourcils ſont auſſi blancs que la peau. Les cheveux ſont friſés. Ces Indiens ſont moins gros & moins robuſtes que les autres. Ils voient fort clair pendant la nuit, pour peu que la lune jette de lumière : ils diſtinguent même un objet de fort loin. C'eſt de-là qu'on leur donne dans le pays un nom qui ſignifie *yeux de lunes*. Leurs yeux ſont trop foibles pour ſoutenir la lumière du ſoleil, & l'eau qui en découle ſans ceſſe, les oblige de ſe tenir renfermés dans leurs maiſons, d'où ils ne ſortent qu'à la fin du jour. Leur tempérament eſt ſi foible, qu'ils ne ſont capables d'aucun exercice violent : cependant ils courent dans les bois pendant la nuit. On vante leur légéreté. Les Indiens couleur de cuivre les mépriſent.

Tous les Indiens de cette contrée aiment à ſe peindre le corps de diverſes figures, & n'attendent pas même que leurs enfans ſoient en état de marcher pour les parer de cet ornement. Ils ſe font deſſiner ſur toutes les parties du corps, principalement ſur le viſage, des oiſeaux, des hommes, des arbres, &c. Ce ſont les femmes qui font ces deſſeins. Elles emploient du rouge, du jaune, du bleu, & délaient le tout avec une ſorte d'huile dont elles ont toujours une proviſion. Elles tracent les figures avec une eſpèce de pinceau. La peinture reſte pendant quelques ſemaines, & on la rafraîchit lorſqu'elle commence à ſe ternir.

Lorſque ces Indiens ſont prêts à partir pour la guerre, ils ſe peignent le viſage

de rouge, les épaules & l'estomac de noir le reste du corps de jaune ou de quelqu'autre couleur. Quelques-uns rendent ces peintures ineffaçables, en se faisant piquer la peau avec une pointe d'épine, & en appliquant les couleurs sur les endroits piqués. Jamais ils ne mettent de vêtement sur leurs corps: les femmes se mettent seulement à la ceinture une pièce de toile ou de drap qui leur tombe jusqu'aux genoux. Les hommes ne se couvrent les parties naturelles qu'avec une feuille de platane tournée en forme d'entonnoir, & soutenue par un cordon qui est attaché autour du corps. Quoiqu'ils aient l'habitude d'être nuds, ils recherchent avec soin les habits. Un Indien qui peut attraper une vieille chemise de matelot la porte avec ostentation.

Ceux qui habitent la côte du Nord sont cependant couverts d'une robe blanche de coton, qu'on peut comparer au froc des voituriers, si ce n'est que les manches en sont larges & ouvertes, & qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras: mais ils n'en font usage que dans les occasions solemnelles. Les femmes les leur portent dans des corbeilles jusqu'au lieu de l'assemblée. Ils s'en parent & se promenent ensemble autour de l'habitation.

Les hommes ont encore un autre ornement, qui est une plaque d'or. Elle est de forme ovale, échancrée au-dessus. Ils la mettent sur la bouche & les deux pointes du croissant aboutissent au nez. On ne dit point comment ils font tenir cette plaque. Elle a au centre l'épaisseur d'un louis, &

eſt plus mince aux extrêmités. Ils ne prennent cette parure que les jours de Fête ou de Conſeil. Les plaques qu'ils ont ordinairement ſont plus petites & ne couvrent point les lévres.

Au lieu de plaque, les femmes ont un anneau qui eſt placé ſur leur viſage de la même manière que la plaque l'eſt ſur celui des hommes, & la grandeur eſt proportionnée au rang de leur mari. Les plus grands ſont de l'épaiſſeur d'une plume d'oie, & leur forme eſt exactement ronde. Elles les attachent ſur le nez, qui s'abaiſſe inſenſiblement ſous le poids, d'où il arrive que dans un âge avancé, le nez leur deſcend juſqu'à la bouche. Pour manger, on ôte les plaques & les anneaux : mais on les remet auſſi-tôt que le repas eſt fini, & quoiqu'ils remuent ſans ceſſe ſur les lévres, ils n'ôtent point la liberté de parler. Les Chefs portent des anneaux aux oreilles dans les occaſions d'éclat, & deux grandes plaques d'or, l'une ſur l'eſtomac, l'autre au dos. Elles ont dix-huit pouces de long, la figure d'un cœur, ſont percées par le haut, & tiennent par des fils aux anneaux de chaque oreille. Le Cacique porte ſur ſa tête, les jours de Conſeil, un diadême, compoſé d'une feuille d'or, large de huit à neuf pouces, dentelée par le haut comme nos ſcies, & doublée d'un réſeau de petites cannes. Tous ceux qui l'accompagnent ont autour de la tête un réſeau de cannes de la même forme, mais ſans feuilles d'or, peint de rouge & ſurmonté de longues plumes de diverſes couleurs, qui forment un panache aſſez agréable.

Outre ces ornemens particuliers aux deux sexes, il y en a de communs. Ce sont des cordons ou des chaînes de dents & de coquilles qu'ils s'attachent au cou, & qui leur descend sur la poitrine. Les chaînes de dents, qui passent pour des dents de tigre, sont faites avec beaucoup d'art, & si bien rangées, qu'on les prendroit pour une masse d'os continue. On n'en voit qu'aux Indiens du premier rang. Ceux d'un état médiocre n'en portent que de coquilles, & en ont cinq ou six les uns sur les autres : les femmes & les enfans n'en ont qu'un. Cette parure n'est en usage que les jours de Fête. Les femmes ont des bracelets de même matière que leurs cordons : tous ces ajustemens, dont elles sont quelquefois chargées, leur donnent une sorte de grace.

Maisons. Les cabanes de ces Indiens sont ordinairement écartées les unes des autres & toujours au bord d'une rivière. Il s'en trouve assez en quelques endroits pour former des villes : mais il n'y a point d'ordre dans leur situation : elles sont dispersées sans aucune forme de rue. Ils changent de canton, lorsqu'ils voient que celui qu'ils habitent est trop connu des Espagnols. Leurs transmigrations sont peu embarrassantes, parce qu'ils n'ont point de fondemens à jetter pour leurs édifices. Ils font quelques trous dans la terre, y enfoncent quelques pieux de sept à huit pieds de haut, & les entrelassent de bâtons qu'ils enduisent de terre. Les toits sont composés de petits chevrons, assez bien rangés, & couverts de feuilles. On ne

ıarque d'ailleurs aucune forte de régu-
té dans ces cabanes. Elles font longues
ıviron vingt-cinq pieds, fur huit ou
ıf de large. On laiffe au haut du toit
trou qui fert de cheminée, & le feu,
n'eft jamais bien confidérable dans une
ıtrée fi chaude, fe fait au milieu de
cabane. Il n'y a point de féparations
l'étages. Toute la famille eft logée dans
nême lieu, & chacun a fon hamac fuf-
du au toit pour le repos de la nuit.
.es habitations qui font proches les unes
autres, ont une efpèce de Fort com-
n, long d'environ cent trente pieds,
arge de vingt-cinq. Les murs n'en ont
inairement que dix de hauteur. Ils font
cés de toutes parts pour qu'on puiffe
r approcher l'ennemi & lui décocher
flèches. C'eft la feule manière qu'ils
ınoiffent pour fe défendre. S'il y a ce-
dant quelque défilé qui puiffe fervir
ermer l'entrée d'une habitation, ils y
tent une barrière, &, dans quelques
roits, ils plantent des arbres à fi peu
diftance les uns des autres, que cette
ture eft fort difficile à pénétrer. Ceux
on choifit pour faire leur demeure dans
Fort, font obligés d'y entretenir la pro-
té, parce qu'il fert ordinairement pour
affemblées du Confeil.
Ces Indiens ne cultivent la terre qu'au-
r de leur maifon. Lorfqu'on change
lieu, le premier foin de chaque Indien
de défricher fon champ & d'abattre les
res. Lorfque la terre eft remuée, on
fait des trous avec les doigts, & l'on
t deux ou trois grains de maïs dans

Culture

chaque trou. Le tems de ſemer eſt au mois d'Avril, pour recueillir en Septembre. On arrache les épis avec la main : on fait ſécher le bled, on le réduit en poudre en l'écraſant avec de petites pierres fort unies.

Boiſſons. Ce n'eſt pas pour en faire du pain, mais des boiſſons, dont la principale ſe nomme *Chica Copa*, & ſe fait en laiſſant tremper la poudre de maïs dans l'eau pendant plusieurs jours. On en fait une autre nommée *Miſſa*, & on en diſtingue deux ſortes ; l'une compoſée de platanes fraîchement cueillies, qu'on fait rôtir dans leur gouſſe & qu'on écraſe dans leur gouſſe après les avoir pelées : le jus qui en ſort ſe mêle avec une certaine quantité d'eau. L'autre Miſſa eſt compoſé de platanes ſéches, réduites en gâteaux. Comme ce fruit ne peut ſe conſerver long-tems lorſqu'il eſt dans ſa maturité, on le fait ſécher à petit feu ſur une machine de bois de la forme de nos grils, & l'on en fait des gâteaux, dont on garde une proviſion. C'eſt ce qui ſert de pain aux Indiens de l'iſthme. Ils en mangent avec leurs viandes, en portent dans leurs voyages. Les yams, les patates & la caſſave ſont employés au même uſage. Il n'y a point d'habitation où ces divers alimens ne ſe trouvent en abondance ; mais on n'y voit aucune herbe potagère. L'aſſaiſonnement commun eſt le piment, dont chaque cabane eſt toujours bien pourvue.

Les hommes de cette contrée ſont en général moins pareſſeux que dans celles qui ſont plus méridionales. Ils ſe chargent de nétoyer les plantations, d'abattre

les arbres, enfin de faire tout le gros ouvrage, ce qui n'empêche cependant pas que le travail des femmes ne ſoit fort pénible. Elles plantent le maïs & le nétoyent: elles préparent les boiſſons, les platanes, les yams & les autres alimens. Dans les voyages, elles portent les uſtenſiles & les vivres. Quoique les maris leur laiſſent faire tous ces travaux pénibles, ils ne laiſſent pas de les aimer & de les careſſer beaucoup. Jamais on ne voit un Indien battre ſa femme; on ne l'entend jamais lui tenir des propos déſagréables, quoiqu'ils ſoient preſque tous querelleurs dans l'ivreſſe; d'ailleurs les femmes ſervent leurs maris avec affection & ont un aſſez bon naturel: elles ont beaucoup d'humanité pour les étrangers.

Education des enfans.

Lorſqu'une femme eſt accouchée, ſes amies & ſes voiſines la portent auſſi-tôt à la rivière avec ſon enfant, & les lavent dans l'eau courante. On enveloppe l'enfant dans une écorce d'arbre qui lui ſert de lange & on le couche dans un petit hamac. On le nettoie tous les jours avec de l'eau froide. Les peres & les meres ſont idolâtres de leurs enfans. L'unique éducation de ceux-ci eſt d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jetter la lance, & ils ont beaucoup d'adreſſe à ces exercices. Dès l'âge de dix ou douze ans ils accompagnent leur pere à la chaſſe & dans ſes voyages: les filles demeurent dans l'habitation avec les vieilles femmes. Les enfans des deux ſexes ſont nuds juſqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur pagne, & les garçons leur entonnoir.

On accoutume de bonne heure les filles aux travaux domeſtiques. Elles font des cordons d'écorce, épluchent le coton, le filent, & les meres en font de la toile. Leur inſtrument pour treſſer eſt un rouleau de bois, long de trois pieds. Il tourne entre deux poteaux de bois. Elles mettent, autour du rouleau, des fils de coton de la grandeur qu'elles veulent donner à la toile; car elles ne la coupent jamais. Elles tordent le fil autour d'une petite pièce de bois entaillée de chaque côté, & , prenant d'une main tous les fils de la trame, elles conduiſent le travail de l'autre. Pour ſerrer les fils, elles frappent le métier à chaque tour avec une longue pièce de bois mince & ronde, qui croiſe entre les cordons de la trame. Les filles treſſent encore le coton pour en faire des franges, & préparent les cannes dont on fait les paniers. Les hommes font ce dernier ouvrage. Ils teignent d'abord les cannes de différentes couleurs, en fabriquent enſuite des paniers, des corbeilles, & des coupes ſi ſerrées & ſi fermes, que, ſans être revêtues de laque ou de vernis, elles peuvent tenir toutes ſortes de liqueurs. Ces coupes leur ſervent pour boire, comme leurs calebaſſes. Leurs paniers ſont ſi forts, qu'on ne peut les écraſer.

Mariages. Lorſque les filles entrent dans l'âge nubile, elles demeurent enfermées dans leur famille, juſqu'à ce qu'on les demande en mariage; leur viſage eſt couvert d'un petit voile de coton, qu'elles portent devant leur pere même. Le nombre des femmes n'eſt fixé par aucune loi. Waffer dit que

: Cacique Lacenta en avoit sept, & qu'il
'alloit jamais à la guerre ou à la chasse
ıns en trouver une dans le lieu où il de-
oit passer la nuit. Si la poligamie est per-
ıise aux Indiens de l'isthme, l'adultère est
uni parmi eux avec beaucoup de rigueur.
a mort la plus cruelle suit de près le cri-
ıe. Cependant si la femme jure qu'on l'a
ɔrcée, elle obtient sa grace, & l'homme
ul est puni : mais si le cime est prouvé,
ɔrsqu'elle le nie, elle est brûlée vive. Ils
nt encore d'autres loix aussi séveres. Un
oleur est condamné sans pitié. Le sup-
lice qu'on fait subir à un homme qui dé-
ıuche une vierge, est de lui enfoncer
ıns l'uretre un petit bâton hérissé de
ɔintes, & de l'y tourner plusieurs fois.
e supplice est si cruel, qu'il cause ordinai-
ment la mort à celui qui l'endure : mais
il ne meurt pas, on le laisse aller & il
guèrit s'il peut.

Avant le mariage, le pere, ou dans son
ɔsence, le plus proche parent, tient une
lle qui doit se marier enfermée pendant
pt nuits sous sa seule garde, pour lui
arquer le regret qu'il a de la quitter. Il
livre ensuite à son mari. Tous les In-
iens du canton sont invités à la fête. Les
ɔmmes apportent des haches pour le tra-
ail, & les femmes chacune un demi bois-
au de maïs. Les garçons apportent des
uits & des racines, & les filles du gi-
er & des œufs : personne n'arrive sans
ı présent. Chacun met le sien devant la
ıbane où le mariage doit être consommé.
ɛs hommes y entrent ensuite : le marié
ur présente à chacun une coupe rem-

plie de quelque liqueur forte. Les femmes succédent & reçoivent aussi une coupe de liqueur : les garçons & les jeunes filles sont introduits ensuite avec la même cérémonie. Lorsque tous les convives sont rassemblés, l'on voit paroître les peres des deux parties. Celui du garçon fait un assez long discours, après lequel il se met à danser en faisant des contorsions jusqu'à perdre haleine. Il se met ensuite à genoux & présente son fils à la mariée. Le pere de celle-ci est aussi à genoux & la tient par une main. Le dernier se leve alors & danse à son tour. Après cette danse, le jeune marié embrasse sa femme & la rend à son pere. Aussi-tôt les hommes, armés de leurs haches, courent en sautant vers une petite portion de terre qui est assignée pour la plantation des deux époux, & commencent à travailler pour eux. Les femmes & les enfans y sément du maïs, ou d'autres graines convenables à la saison. Tous se réunissent pour bâtir une cabane, qui doit être la demeure des nouveaux mariés. Lorsqu'on les en a mis en possession, chacun pense a faire du chica-copa : on en boit sans modération : mais avant l'ivresse, le marié à soin de prendre toutes les haches & les armes offensives, les pend au plus haut chevron de la cabane. La fête dure aussi longtems qu'on a de quoi boire, c'est-à-dire, trois ou quatre jours.

Il y a encore d'autres occasions où l'on fait des festins, telles que l'assemblée d'un grand Conseil. Ces Indiens parlent peu dans les parties d'amusement. Ils boivent

la fanté les uns des autres & fe préfen-nt la coupe après avoir bu. Les femmes tiennent debout pour les fervir. Jamais les ne danfent & ne boivent publique-ent avec les hommes. Elles attendent our fe divertir entr'elles que leurs maris foient retirés : mais s'ils ont bu jufqu'à vreffe, elles ne s'occupent que du foin : les foulager. Elles s'entr'aident pour s porter dans leurs hamacs, leur jettent : l'eau pour les rafraîchir, & ne les quit-nt que quand ils font endormis. Alors les vont fe divertir enfemble & s'enivrer leur tour.

Une des principales occupations des ommes eft de faire des flèches & des lan-es. Ils font auffi des inftrumens de mufi-ue, principalement une efpèce de flûte e bambou creux. C'eft au fon de cette ûte, qu'ils danfent. Ils fe mettent en rond, es mains étendues fur les épaules, & fe ournent de tous côtés avec beaucoup 'agitation. Les plus adroits fe détachent u cercle, pour faire des fauts & d'autres ours de foupleffe. Dans une affemblée ombreufe, la danfe dure un jour entier : nfuite ils fe jettent tous dans la rivière our fe rafraîchir. Inftrumens & danfes.

Leur exercice le plus commun eft la haffe. Ils prennent tant de plaifir à tirer, u'ils ne voient jamais voler un oifeau, ans lui décocher une fléche, & rarement s manquent leur coup. Jamais ils ne s'é-artent de leur cabane, fans être armés 'un arc & d'une lance. Outre leur chaffe articulière, qu'ils recommencent lorfque eur provifion de viande eft confommée,

ils font souvent des chasses solemnelles pour lesquelles ils s'assemblent en grand nombre. Un Conseil est ordinairement suivi d'une partie de chasse dont on fixe le jour. Ces chasses durent quelquefois vingt jours, suivant la quantité de gibier que l'on rencontre. Les femmes accompagnent les hommes; mais c'est pour les servir & porter les provisions, qui consistent en platanes, en bananes, yams, en patates & en racines rôties. Elles portent en outre de la farine de maïs pour faire du chica-copa. On mange sur le champ le gibier que la chaleur peut corrompre, & l'on emporte ce qui peut être gardé. On s'arrête pendant la nuit où l'on se trouve: on cherche cependant une rivière, un ruisseau, ou le penchant d'une montagne. On suspend les hamacs entre deux arbres, & l'on allume du feu pendant toute la nuit.

Chiens. On assure que les Chiens de ce pays sont très-bons pour la chasse. Lorsqu'ils ont lassé un porc sauvage, ils l'entourent, & n'osant se jetter sur lui, ils le tiennent enfermé au milieu d'eux, jusqu'à l'arrivée de leurs maîtres. Alors ces animaux se retirent tous pour se garantir des fléches. Lorsque les Indiens ont blessé le porc, ils courent à lui & l'achevent à coups de lances. Ils l'éventrent, jettent ses entrailles, lui croisent les jambes, les lient, y passent un bâton & le portent à leurs femmes. On observe que les Indiens ne mangent d'aucun animal, sans l'avoir fait saigner. S'ils prennent un oiseau vif, ils le percent avec une fléche, pour en tirer

:out le sang. Lorsqu'ils veulent conserver a chair des bêtes sauvages, ils la font 'écher sur le feu, en plein air, avec auant de succès que les boucaniers, quoi[u'avec moins de précautions. Cette veıaison, qui ressemble à notre bœuf fumé, 'e garde long-tems. Ils en coupent des ranches, les mettent dans un vaisseau le terre avec des racines & quantité de ıiment. Ils ne font jamais bouillir cette ompofition, se contentent de la laisser ept ou huit heures sur les cendres chauıes. Ils ne mangent pas de chair plus d'une ois le jour: mais ils ont continuellement ans la bouche des platanes ou d'autres ruits. Dans chaque cabane il y a une grosse ıièce de bois qui sert de table: ils mettent utour de petits troncs qui leur servent e siéges. Dans les fêtes, ils étendent sur ı table de longues feuilles de platanier ui leur servent de nappes, & chaque ndien a auprès de lui, à terre, une caleıasse remplie d'eau. Ils prennent les mets ans le plat avec le pouce, & l'index de ı main droite, & à chaque morceau qu'ils ıangent, ils trempent ces deux doigts ans la calebasse remplie d'eau. Ils ne man;ent aucune sorte de pain avec leur viane; mais ils ont une petite masse de sel, ont ils se frottent de tems en tems la lan;ue, pour s'exciter l'appétit.

Leurs régles pour connoître la situation des lieux & les jours.

Dans les voyages, le soleil sert de gui.e à ces sauvages: mais si les nuages le eur dérobent, ils observent l'écorce des rbres: le côté le plus épais leur fait conıoître celui du midi. Ils marchent ordinai'ement par les bois, les marécages & les

rivières, plutôt que par les chemins battus, soit par la crainte de rencontrer des Espagnols, soit uniquement pour l'avantage de leur chasse. Les hommes, les femmes, les enfans même traversent les rivières à la nage : mais ils se servent de canots & de radeaux pour les descendre. Lorsqu'on leur demande le chemin pour aller à quelqu'endroit, ils font tourner le visage du Voyageur vers l'endroit où il veut aller, & pour lui marquer quand il y arrivera, ils lui font fixer les yeux sur quelque partie de l'arc que le soleil décrit dans leur hémisphere, suivant qu'il est plus bas ou plus élevé, à l'Orient comme à l'Occident du Méridien, ils annoncent le jour auquel on peut arriver, même l'heure.

Ils ne distinguent les semaines, les jours & les heures, que par des signes qu'ils savent faire entendre à ceux même qui ignorent leur langue ; ils font connoître le tems passé par les lunes. Leur manière de compter est par unités & par dixaines, jusqu'à cent : mais ils ne vont point au-delà.

Religion. Les Voyageurs parlent peu de la Religion des Indiens du Darien. Quelques-uns assurent qu'ils reconnoissent le soleil pour leur principale Divinité : mais ils ne lui rendent aucun culte & n'ont point de temple. On y envoye des Missionnaires qui en convertissent beaucoup. Ces Indiens, dit Gomera, craignent beaucoup le diable : ils le peignent sous diverses figures, telles qu'ils prétendent qu'il leur apparoît.

Les

Les Espagnols leur ont reproché d'être antropophages : mais on assure que ce ne fut que pour excuser la cruauté avec laquelle ils les traitoient. Ces Indiens sont même d'un naturel assez doux.

§. V.

Histoire Naturelle de Tierra-Firme.

Il y a beaucoup de vaches dans toutes les plantations Espagnoles de ces cantons, mais leur chair est séche & peu substantielle, ce qui peut être l'effet de la chaleur du climat : mais les porcs de race d'Europe y sont très-délicats, & passent pour les meilleurs de toute l'Amérique. Les Espagnols préférent leur chair à celle de tous les autres animaux & en font une grande consommation. Animaux. Vaches. Porcs.

On trouve dans l'isthme un grand nombre de cette espèce de sangliers ou de porcs sauvages que les Indiens nomment *Peccaris* : ils ont, à-peu-près, la même figure que les cochons de Virginie. Leur couleur est toujours noire ; leurs jambes sont fort courtes, cependant ils courent assez vîte. Cet animal, au lieu d'avoir le nombril sous le ventre, l'a sur le dos. Si l'on tarde à le couper lorsqu'on l'a tué, il se corrompt en deux ou trois heures : mais, avec cette précaution, sa chair se conserve fraîche pendant deux ou trois jours. Elle est nourrissante, saine & de bon goût. Ces animaux vont ordinairement en troupes. Les Indiens les chassent avec leurs chiens & les tuent à coups de lances ou de fléches. Il y a encore dans ces cantons Sangliers.

une autre espèce de porc sauvage qu'ils nomment *Varé* : il est couvert d'une soie fort épaisse, a de grandes défenses & de petites oreilles. C'est un animal très-féroce ; il attaque toutes les autres bêtes. On le chasse comme le peccari, & sa chair n'est pas moins estimée. Il n'a pas le nombril sur le dos.

Espèce de Daim. On rencontre dans les bois de l'isthme une assez grande quantité de bêtes sauvages qui ressemblent beaucoup à nos daims. Les Indiens ne les chassent jamais, quoique la chair en soit excellente, & ils refusent d'en manger, par une superstition qui est inconnue. Ils ne voient qu'avec peine les Européens en manger. Lorsqu'ils trouvent les cornes que ces animaux perdent en certains tems, ils les conservent avec beaucoup de soin.

Chiens. Les *Chiens* de ce canton sont fort petits & fort mal faits : ils ont le poil rude & long, sont très-bons pour faire lever le gibier, & prennent quelques bêtes à la course. S'ils les font entrer dans un détroit, ils les y tiennent bloquées, jusqu'à ce que les chasseurs arrivent.

Lapins. Les *Lapins* diffèrent des nôtres par la grosseur, qui est égale à celle du lièvre, & par les oreilles qui sont fort courtes. Ils n'ont point de queue. Ils ne se font jamais de terriers ; leur retraite est entre les racines des arbres. Les Indiens aiment leur chair & les Voyageurs en vantent l'excellence. Il n'y a point de lièvres dans ce canton.

Renards. Les *Singes* y sont fort communs & de différentes espèces. La plus considérable

c'est une sorte de sapajous, que les Indiens nomment *Micos*. Elle est de la grosseur d'un chat & de couleur grise.

Le *Renard* de l'Isle n'excède pas beaucoup en grosseur celle d'un chat ordinaire. Son poil est très-fin & tire sur la couleur de canelle. Sa queue n'est pas longue, mais elle est fort épaisse & composée d'un poil spongieux, qui sert autant à sa défense qu'à son ornement. S'il est poursuivi d'un chien ou d'autres animaux qui lui font la guerre, il mouille sa queue de son urine, en fuiant, & la leur fait jaillir au museau. L'odeur en est si puante, qu'elle ne manque jamais de les arrêter. Ulloa prétend qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & souvent pendant une demi-heure entière. Renards.

La nature n'a pas moins pourvu à la défense de l'*Armadille*, animal assez singulier. Il est de la grosseur d'un lapin d'Europe, mais d'une figure fort différente. Le grouin, les pieds & la queue ressemblent à ceux du cochon. Son corps est couvert d'une écaille dure & forte. Se conformant aux irrégularités de sa structure, elle le met à couvert de toutes sortes d'insultes, sans apporter d'obstacle à sa marche. Cette écaille est accompagnée d'une autre en forme de mantille, unie à la première par une espèce de jointure. Elle sert à garantir la tête, de sorte que toutes les parties de son corps sont dans une égale sûreté. La surface des deux écailles représente diverses figures en relief, de couleur foncée, mais avec des nuances si différentes, qu'elles sont agréables L'Armadille.

à la vue. Les Indiens & les Négres sont les seuls qui mangent la chair de cet animal. Ils la trouvent fort bonne.

Rats. Les rats & les souris sont très-communs dans ce pays & fort incommodes par leur voracité. Ils sont d'une couleur grise & d'une grosseur extraordinaire. Ce qui est cause de leur grande multiplication, c'est qu'il n'y a point de chats.

Perico ligero, ou Pierrot coureur. Du côté de Porto-Belo, on trouve un animal qui a beaucoup de rapport à celui dont on a parlé dans l'Histoire Naturelle du Mexique sous le nom de *Paresseux ;* mais il n'a pas les mêmes propriétés. On l'appelle *Perico ligero*, nom ironique, qui désigne son extrême lenteur. Il a la figure d'un singe de grosseur médiocre : mais elle est hideuse. Sa peau est ridée & d'un gris brun. Ses pattes & ses jambes sont presque sans poil. Il est si ennemi du mouvement, qu'il ne quitte la place où il se trouve, que lorsqu'il y est forcé par la faim. La vue des hommes & celle des bêtes féroces ne lui causent aucun effroi. Lorsqu'il se remue, chaque mouvement qu'il fait est accompagné d'un cri si lamentable, qu'on ne peut l'entendre sans un mêlange de pitié & d'horreur. Il ne remue même pas la tête sans ce témoignage de douleur, qui vient sans doute d'une contraction naturelle de ses nerfs & de ses muscles. Toute sa défense consiste dans ces cris lugubres. Il prend cependant la fuite, lorsqu'il est attaqué par quelqu'autre bête : mais en fuyant, ses cris redoublent si vivement, qu'il épouvante son ennemi, au point de le

faire renoncer à sa poursuite. En s'arrêtant, il continue de crier, comme si les mouvemens qu'il a faits lui laissoient encore de vives douleurs. Avant de se mettre en marche, il demeure long-tems immobile. Cet animal vit de fruits sauvages. Lorsqu'il n'en trouve point à terre, il monte lourdement dans un arbre où il en apperçoit, en abat autant qu'il peut pour s'épargner la peine de remonter. Il se met ensuite en peloton & se laisse tomber de l'arbre, pour éviter la fatigue de descendre. Il demeure au pied, jusqu'à ce qu'il ait consumé ses vivres & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres.

Le mets le plus ordinaire de ceux qui habitent du côté de Panama est l'*Yguana.* Iguana.
Il a la figure du lézard : mais sa longueur commune est de quatre pieds. Sa couleur est jaune, mêlée de vert & d'un jaune plus clair sous le ventre où le vert domine. Il a quatre pieds comme le lézard ; mais les doigts sont plus grands à proportion, & unis par une membrane déliée qui les couvre comme ceux de l'oie, excepté que les ongles sont plus longs & s'élevent au-dessus de la membrane. Sa peau est couverte d'une écaille qui la rend fort rude. Depuis la partie supérieure de la tête, jusqu'à la naissance de la queue, dont la longueur ordinaire est d'environ deux pieds, il est armé d'une file d'écailles, tournées verticalement & longues de trois à quatre lignes sur deux de large. Elles sont séparées l'une de l'autre, & forment une sorte de scie : mais depuis l'extrêmité du cou elles vont en diminuant, & ne sont

presque plus sensibles au commencement de la queue. Le ventre est incomparablement plus gros que le corps. La gueule est garnie de dents aigues & séparées l'une de l'autre. Cet animal marche sur l'eau, n'y nage point, y court avec tant de rapidité qu'on le perd de vue dans l'instant. Sur terre il marche beaucoup moins vîte. Lorsque les femelles sont pleines, elles ont le ventre d'une excessive grosseur: elles donnent plus de soixante œufs à chaque ponte. Ces œufs sont aussi gros que ceux du pigeon, enveloppés dans une membrane déliée. On les mange dans ce pays, & on les regarde comme un mets fort délicat. Pour manger l'Yguana, on l'écorche. Sa chair est fort blanche, mais fade.

Oiseaux. Dans ce climat, on trouve une si grande quantité d'oiseaux, qu'il est presqu'impossible d'en donner une description exacte. Les cris & les croassemens des uns confondus avec le chant des autres, ne permettent pas de les distinguer. On remarque que la nature a fait une espèce de compensation du chant & du plumage. Ceux qu'elle a parés des plus belles couleurs ont un chant désagréable, & elle a donné un chant très-mélodieux à ceux dont le plumage n'a point d'éclat.

Le Guanayo. Le *Guanayo* est admiré pour sa beauté: mais il pousse des cris fort aigus & fort désagréables. Ce désavantage lui est commun avec tous ceux qui ont le bec gros & cour.

Le Chicaly. Le *Chicaly* a les plumes mêlées de rouge, de bleu & de blanc; elles sont si bel-

les, que les Indiens en font leur plus brillante parure. Il a le chant triste & désagréable. Il est gros & long, porte toujours la queue droite, se tient sur les arbres & ne descend jamais à terre. Sa chair, quoique noirâtre, est d'assez bon goût.

Le *Tulcan* est, à-peu-près, de la grosseur du ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue est courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune & d'autres couleurs qui font un très-bel effet sur un brun obscur qui domine. Sa tête est excessivement grosse, à proportion du corps. Son bec a sept ou huit pouces de long. La partie supérieure a, près de la tête, deux pouces de base, & forme, dans toute sa longueur, une figure triangulaire, dont les deux surfaces latérales sont relevées en bosses. La troisième, c'est-à-dire, celle du dedans, sert à recevoir la partie inférieure du bec qui s'emboîte avec la supérieure, & ces deux parties, qui sont parfaitement égales dans leur étendue comme dans leur saillie, diminuent insensiblement jusqu'à leur extrêmité, où elles forment une pointe aussi aigue que celle d'un poignard. La langue est faite en tuyau de plume. Elle est rouge comme toutes les parties intérieures du bec, qui rassemble d'ailleurs, en-dehors, les plus belles couleurs. Il est jaune à la racine, comme à l'élévation qui régne sur les deux faces latérales de la partie supérieure. Cette couleur forme autour une sorte de ruban d'un demi pouce de large. Le reste est d'un pourpre foncé, Le Tulcan.

à l'exception de deux raies d'un beau cramoisi qui sont à la distance d'un pouce l'une de l'autre. Les lévres, qui se touchent lorsque le bec est fermé, sont armées de dents & forment deux mâchoires en espèce de scie. Les Espagnols ont donné le nom de *Prêcheur* à cet oiseau. La raison qu'en apporte Ulloa, c'est qu'étant perché au sommet d'un arbre, pendant que d'autres dorment plus bas, il fait, avec sa langue, un bruit qui ressemble à des paroles mal articulées, dans la crainte que les oiseaux de proie ne profitent du sommeil des autres pour les dévorer. On apprivoise cet oiseau si facilement, qu'après avoir passé quelques jours dans une maison, il vient à la voix de ceux qui de l'appellent. Il se nourrit ordinairement de fruits : mais lorsqu'il est apprivoisé, il mange tout ce qu'on lui présente.

Le Gallinazo. Les Espagnols appellent *Gallinazo* une espèce d'oiseau qui ressemble aux poules. Il est de la grosseur d'un panneau, mais il a le cou un peu plus gros & la tête plus large. Il n'a point de plumes depuis le jabot jusqu'à la racine du bec. Cet espace est entouré d'une peau noire, rude & glanduleuse, qui forme plusieurs vérues & d'autres inégalités. Les plumes de cet oiseau sont d'un noir tirant sur le brun. Le bec est bien proportionné, fort & un peu courbe. Il est très-familier : les toits des maisons en sont couverts. Il n'y a point d'animaux dont il ne fasse sa proie : quand cette nourriture lui manque, il a recours aux ordures. Cet oiseau a l'odorat si subtil, qu'il sent les charognes à trois ou qua-

tre lieues, & ne les abandonne que quand il en a mangé toutes les chairs. On observe que si la nature n'avoit pourvu cette contrée d'un grand nombre de Gallinazos, l'air, infecté par des corruptions continuelles, la rendroit inhabitable. Ils volent très-pésamment en s'élevant de terre, montent ensuite si haut qu'on les perd bien-tôt de vue. Lorsqu'ils sont à terre, ils marchent en sautant : leurs jambes sont d'une assez juste proportion. Ils n'ont aux pieds que trois doigts par-devant, un quatrième qui est sur le côté, qui incline un peu sur le derrière, & quelques autres sur les jambes : ils s'accrochent & s'embarrassent tellement, que l'oiseau, ne pouvant marcher d'un pas mesuré, est obligé de bondir pour avancer. Chaque doigt est terminé par une serre longue & forte. Si les Gallinazos sont pressés par la faim & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les bestiaux qui paissent. Une vache, un porc qui a la moindre blessure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Ils agrandissent tellement la plaie à coups de bec, qu'elle devient mortelle.

Il y a d'autres Gallinazos d'une espèce plus grosse : ils ne quittent jamais les champs. La tête & le cou sont blancs dans quelques-uns, rouges dans d'autres ou mêlés de ces deux couleurs. Au-dessus du jabot ils ont un collier de plumes blanches. Ils sont aussi carnassiers que les précédens. Les Espagnols leur donnent le nom de *Reyes Gallinazos*, non-seulement parce que le nombre en est peu considérable,

Autre espèce de Gallinazos.

mais encore parce que l'on a observé que si l'un d'eux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espèce n'en approchent point tant qu'il y reste.

Chauve-souris. Le nombre des *Chauves-souris* est considérable dans l'isthme. Elles sont si grosses que Waffer les compare à nos pigeons. Leurs aîles sont larges & longues à proportion de cette grosseur, & sont armées de griffes aigues à leur jointure. Le nombre en est si grand dans la Province de Carthagene, qu'au coucher du soleil il en arrive des nuées dans la ville. La chaleur obligeant les habitans de tenir les portes & les fenêtres ouvertes pendant la nuit, elles entrent dans l'endroit où l'on couche, & si quelqu'un dort le bras ou le pied découvert, elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile Chirurgien, & sucent le sang qui en sort. Si l'on ne s'éveilloit pas, elles le suceroient presque tout & mettroient celui qu'elles ont piqué en danger de mort.

Les Quams, les Corrosons & autres Oiseaux. Les *Quams*, les *Corrosons*, les *Pélicans*, les *Perroquets* bleus & verts, les *Paraquites*, les *Macas*, & la plupart des oiseaux qu'on a nommés dans la description du Mexique, sont fort communs dans l'isthme. Waffer dit que le Corroson est un grand oiseau noir, pesant, & de la grosseur d'une poule d'inde; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle. Il a d'ailleurs sur la tête une belle hupe de plumes jaunes qu'il fait mouvoir à son gré. Sa gorge ressemble à celle du coq d'inde. Il vit sur les arbres & se nourrit de fruits. Il a le chant très-agréable : on mange sa chair, quoiqu'elle soit un peu

ıre ; mais les Indiens ont ſoin d'enterrer
s os, parce qu'ils prétendent que ſi les
ıiens en mangeoient, il ne manqueroient
s de devenir enragés.

On trouve dans cette contrée un oiſeau
uſsâtre aſſez ſemblable, mais il a les
mbes plus longues, la queue encore plus
:tite. Il court ſur la terre & ne ſe ſert
'eſque jamais de ſes aîles. La chair en eſt
ès-bonne.

Les Indiens ont autour de leurs cabanes
ı grand nombre de poules apprivoiſées. Deux eſpèces de Poules.
es unes reſſemblent aux nôtres; mais el-
s ont toutes une hupe ſur la tête & un
umage fort varié. Les autres ſont plus
:tites, ont un cercle de plumes autour
:s jambes, une queue fort épaiſſe qu'el-
s portent toujours dreſſée. Le bout de
urs aîles eſt noir. Cette ſeconde eſpèce
: ſe mêle point avec la première & chan-
: un peu avant le jour comme nos coqs.
ımais elles ne s'éloignent des habitations.
a chair & les œufs de ces deux ſortes
: poules ſont une très-bonne nourriture.
lles ſont fort graſſes, parce que les In-
ens leur donnent beaucoup de maïs.

Sur la côte de l'Iſthme, particulière- Oiſeaux de mer.
ent du côté du Nord, on voit une infi-
ité d'oiſeaux de mer. Ces oiſeaux ne dif-
:rent point de ceux dont on a donné la
eſcription.

Les inſectes & les reptiles ſont en ſi Inſectes & reptiles.
rand nombre dans cette région, que les
abitans en reçoivent beaucoup d'incom-
ıodité, & que leur vie eſt ſouvent en
anger par la morſure de ces dangereux
nimaux. Tels ſont les ſerpens, les centi-

pedes, les ſcorpions & les araignées. Entre les ſerpens, il n'y en a point de plus venimeux au monde que les *Corales*, le *Serpens à ſonnettes* & les *Saules*.

Les premiers ſont longs de quatre ou cinq pieds ſur un pouce d'épaiſſeur. Leur peau eſt tachetée de rouge, de jaune, de vert; & ces taches ſont rangées avec autant de régularité que les marques d'un damier. Leurs mâchoires ſont garnies de dents ou de crochets, dont la morſure fait paſſer dans la plaie un venin ſi ſubtil, que le corps de celui qui eſt bleſſé enfle auſſi-tôt. Le ſang ſe corrompt enſuite dans tous les organes, juſqu'à ce que les veines ſe rompent à l'extrêmité des doigts. Alors le ſang jaillit avec violence & la mort ſuit auſſi-tôt.

Les ſerpens à ſonnettes ne ſont pas ſi grands que le précédent. Leur longueur n'eſt que de deux ou trois pieds. Ils ſont d'un gris de fer cendré & régulièrement ondé. La ſonnette eſt à l'extrêmité de leur queue. Elle reſſemble à une coſſe de pois ſéchée ſur la plante. Elle eſt diviſée en pluſieurs élévations qui contiennent des oſſelets ronds, dont le mouvement produit un ſon aſſez ſemblable à celui de deux ou trois ſonnettes. La morſure de ce ſerpent eſt très-dangereuſe; mais ſes ſonnettes avertiſſent de ſon approche, ce qui le rend beaucoup moins dangereux.

On donne le nom de *Saule* à un autre ſerpent, dont l'eſpèce eſt fort nombreuſe; non-ſeulement parce qu'il reſſemble au bois de ſaule par ſa couleur, mais encore parce qu'il eſt toujours colé aux branches

de cet arbre & semble en faire partie. Sa morsure, quoique moins dangereuse que celle des autres, l'est toujours beaucoup. Les Indiens ont cependant fait connoître aux Espagnols des remedes qui passent pour infaillibles contre la morsure de ces animaux. Le plus sûr est la *Habilla* dont on a déja parlé.

Les habitans de Panama prétendent qu'on trouve dans les campagnes voisines des serpens à deux têtes, une à chaque extrêmité du corps, & que son venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Suivant la description qu'on en fait, ils ont deux pieds de long, le corps rond comme un ver, de six à huit lignes de diametre, & les deux têtes de la même grosseur que le corps, sans aucune apparence de jointure : on ajoute que ce serpent est fort lent à se mouvoir, & qu'il est de couleur grise, mêlée de taches blanchâtres.

Les *Centipedes* sont une espèce de cloportes d'une grosseur monstrueuse : cette région en est infectée de toutes parts. Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagene, où ils pullulent dans les maisons, beaucoup plus encore qu'à la campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune. Quelques-uns l'ont toute entière, sur cinq ou six pouces de large. Leur figure est presque ovale. Le dessus & les côtés sont couverts d'écailles dures, d'un brun tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent la facilité de se mouvoir. Les écailles sont assez fortes pour défendre l'animal contre toutes sortes Centipedes.

de coups. Pour le tuer, il faut le frapper à la tête. Il est très-agile, & sa piqûre est mortelle.

Le scorpion est très-commun dans ce pays. On en distingue de plusieurs sortes; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux de la première espèce s'engendrent dans le bois sec & pourri, les autres dans les coins des maisons & dans les armoires. Leur grosseur n'est pas la même. Les plus grands ont trois pouces de long, sans compter la queue. Il y a encore de la différence dans la qualité de leur poison. Celui des noirs passe pour le plus dangereux; mais si l'on y remédie promptement, il n'est pas mortel. Celui des autres cause la fiévre, répand dans la paume des mains une sorte d'engourdissement qui se communique au front, aux oreilles, aux narrines & aux lévres. La langue enfle & la vue se trouble. On reste dans cet état pendant un jour ou deux, après lesquels le venin se dissipe insenbsilement, sans qu'on ait lieu d'en craindre les suites. Les habitans de ce pays sont persuadés qu'un scorpion purifie l'eau, & ne font aucune difficulté de boire celle dans laquelle ils en voient. Ils sont tellement familiarisés avec ces insectes, qu'ils ne craignent pas de les prendre avec les doigts, en observant de les saisir par la dernière vertebre de la queue, parce qu'ils ne peuvent alors les piquer. Quelquefois ils leur coupent la queue & badinent ensuite avec eux. Ulloa dit que si l'on met une scorpion dans un vase de verre avec de la fumée de tabac, cet animal devient comme enragé, & qu'il

ɔique la tête & se tue. Cette expérience
ıétée plusieurs fois, lui a fait conclure
: le venin du scorpion produit sur lui-
me un effet semblable à celui qu'il pro-
t sur les autres corps.

Le *Caracol Soldato*, ou *Limaçon Soldat*, Caracol Soldato.
un insecte dangereux. Depuis le milieu
corps, jusqu'à l'extrêmité postérieure,
la figure du limaçon; mais l'autre par-
du corps ressemble à l'écrevisse. La
ıleur de cette partie est d'un blanc
lé de gris : cet animal a deux pouces de
g sur un & demi de large. Il n'a ni co-
lle ni écaille : son corps est flexible :
is, pour se mettre à couvert, il a l'in-
trie de chercher celles des limaçons &
s'y loger. Quelquefois il marche avec
te coquille, d'autres fois il la laisse pour
:rcher sa nourriture, & lorsqu'il se voit
nacé de quelque danger, il court vers
lieu où il l'a laissée, y entre, en com-
nçant par la partie postérieure, & celle
devant ferme l'entrée. Il se défend avec
deux pattes, dont il se sert comme les
evisses. Sa morsure cause pendant vingt-
ıtre heures les mêmes accidens que la
ûre du scorpion. Il ne faut pas boire de
u pendant toute la durée du mal : l'ex-
ience a fait connoître que l'eau cause
rs une espèce de spasme ou engourdis-
ıent convulsif qui est presque toujours
rtel. Waffer dit que la queue de cet in-
:e est un fort bon aliment. Il ajoute que
Caracol se nourrit de ce qui tombe des
ıres, qu'il a sur le cou un petit sac dans
uel il conserve toujours une provision
nourriture; qu'il en a encore un autre

en-dedans, lequel eſt rempli de ſable; que lorſqu'il a mangé de la manzanille, ſa chair devient un poiſon, & que pluſieurs Anglois en ayant mangé ſans précaution, furent dangereuſement malades. Le même Voyageur aſſure que l'huile de ces inſectes eſt un ſpécifique admirable pour les entorſes & les contuſions.

Crapauds. Les *Crapauds* de cette contrée ſont d'une groſſeur énorme. Dans les tems de pluie, on en trouve une ſi prodigieuſe quantité, que les chemins en ſont tout couverts. Ils ſe répandent dans les villes & forment comme un pavé : perſonne ne peut ſortir ſans les fouler aux pieds. Ils mordent ceux qu'ils peuvent attraper, & leur morſure eſt d'autant plus dangereuſe, qu'ils ſont très-venimeux dans ces climats.

Papillons, Moſquites. Les Papillons qui ſe trouvent dans ce pays ſont, ſi l'on en croit Ulloa, d'une beauté charmante ; mais il y a diverſes ſortes de mouches qui ſont d'une incommodité inſupportable, ſur-tout celles qu'on appelle *Maringouins*. Il y en a de quatre eſpèces. La première, qu'on nomme *Zancudos*, eſt la plus groſſe ; la ſeconde ne diffère point des moſquites d'Eſpagne ; la troiſième, qu'on nomme *Gegenes*, eſt petite & reſſemble à ces petits vers qui mangent le bled ; la quatrième eſt nommée *Manteaux-blancs*. Ces moſquites ſont ſi petites, qu'on ſent leur piqûre avant de les appercevoir. Les deux premières eſpèces cauſent une groſſe tumeur, dont l'inflammation ne ſe diſſipe que dans l'eſpace de deux heures. La piqûre des deux autres ne cauſe point de tumeur, mais elle occa-

ſionne une demangeaiſon insupportable.

Ulloa parle d'un autre petite inſecte qu'il nomme *Nigue*. Il eſt ſi petit qu'à peine on peut le voir. Ses jambes n'ont pas les reſſorts de celles des puces. Il s'attache aux pieds, perce la peau. On ne le ſent que lorſqu'il commence à s'étendre. Il n'eſt pas difficile de le tirer d'abord ; mais ſi on l'a laiſſé s'établir, il faut couper l'endroit où il eſt. Il ſuce le ſang & ſe fait un nid d'une tunique blanche & déliée. Il ſe tapit dans cet eſpace, de manière que ſa tête & ſes pieds ſont tournés vers le côté extérieur ; l'autre partie de ſon corps répond au côté intérieur. Il pond dans ce trou qu'il a formé. Ses œufs venant à éclorre produiſent une multitude incroyable de Nigues qui percent juſqu'aux os. Lorſqu'on eſt parvenu à s'en délivrer, la douleur dure juſqu'à ce que les chairs ſoient revenues. Cet inſecte ne ſe fait pas ſentir dans le tems qu'il s'inſinue ; mais, dès le lendemain, il cauſe une demengeaiſon fort douloureuſe. La Nigue.

La petiteſſe de cet inſecte n'empêche point qu'on en diſtingue deux eſpèces ; l'une venimeuſe, l'autre qui ne l'eſt pas. La dernière reſſemble aux puces par la couleur. L'autre eſt jaunâtre, & ſon nid couleur de cendre. L'un de ſes effets, quand même elle ſeroit aux extrêmités du pied, eſt de cauſer une inflammation conſidérable aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aigues, qui ne finiſſent que quand les œufs ſont extirpés.

Il y a des Abeilles dans ce pays. Elles ſont leur miel dans des troncs d'arbres, Abeilles.

Les Indiens y enfoncent le bras pour le prendre & le retirent tout couvert de mouches. Elles ne les piquent point, d'où l'on conclut qu'elles n'ont point d'aiguillon. Les Indiens mêlent le miel avec de l'eau & s'en font une liqueur. La cire ne leur eſt d'aucun uſage, parce qu'ils ont une ſorte de bois léger qui leur ſert de chandelle.

Fourmis. Les fourmis ſont fort communes dans ce pays : elles ſont très-groſſes & ont des aîles. Elles piquent très-vivement. On ne ſe repoſe jamais ſur la terre dans les endroits où l'on en voit. Les Indiens qui voyagent ont ſoin d'obſerver le terrain avant d'attacher leur hamac aux arbres. Toutes les marchandiſes tiſſues, les toiles de lin, les étoffes de ſoie, d'or & d'argent ſont attaquées par d'autres inſectes. Ulloa en nomme un qui eſt fort commun à Carthagene. C'eſt le *Comegen*, eſpèce de tigue. Elle eſt ſi prompte & ſi vive, qu'en moins de rien elle convertit en pouſſière le balot de marchandiſe où elle ſe gliſſe. Sans en déranger la forme, elle le perce de toutes parts avec tant de ſubtilité, qu'on ne s'apperçoit point qu'elle y ait touché juſqu'à ce qu'on y porte les mains. Alors on trouve toute la marchandiſe réduite en pouſſière. Cet accident eſt principalement à craindre après l'arrivée des Gallions, qui offrent toujours une proie abondante au Comegen. On n'a d'autre préſervatif que de placer les balots ſur des bancs un peu élevés de terre. On a ſoin d'enduire les pieds de goudron & de les éloigner des murs. Cet inſecte eſt ſi petit, qu'on a peine

e discerner. Il est particulier à la ville Carthagene : on n'en voit ni à Portolo ni à Panama.

Il y a peu de côtes aussi abondantes en Poissons.
isson que celles du Nord de l'isthme. affer en distingue les premières espèces.

Le Harpon est, suivant lui, un gros isson ferme qui se coupe par tranches mme le saumon & la morue. Il s'en ouve qui pésent jusqu'à cinquante livres. n tire de leur graisse une quantité très-nsidérable d'huile.

Le *Goulu* est moins commun dans ce Le Goulu.
ys que sur les côtes voisines; mais on y ouve un poisson assez semblable : il a ilement le bec plus long, plus étroit & corps moins gros. La chair en est beau-up meilleure.

Le *Cavelly* est très-commun aux envi- Le Cavelly.
ns des îles Sambales. C'est un poisson ng, menu & de très-bon goût. Il ressemble au maquereau.

La *Vieille* y est aussi fort commune & La Vieille.
sse pour un très-bon mets.

Le *Paracode* est rond, de la grosseur Le Paracode.
un grand brochet, mais il est plus long. eux qu'on prend sur cette côte sont dé-icieux : on observe cependant qu'il y a ielques endroits où ils sont empoisonés. Waffer prétend que cela vient de la ourriture qu'ils prennent. Il a vu plu-eurs personnes mourir pour en avoir angé, d'autres qui en ont été si mala-s, que les cheveux & les ongles leur sont ombés. Il ajoute que le Paracode porte vec lui son contre-poison : c'est l'épine e son dos qu'on fait sécher au soleil &

qu'on réduit en poudre. Pour distinguer celui qui est empoisonné d'avec celui qui ne l'est pas, il faut en goûter le foie. Celui qui l'a amer est dangereux ; celui dont il est doux ne cause aucun mal.

Le Gar. La même côte fournit un poisson que les Voyageurs appellent *Gar*, qu'on prendroit pour l'épée ou pour la bécune ; mais il n'a que deux pieds de longueur. Il a sur le museau un os long du tiers de son corps. Il nage à fleur d'eau presqu'aussi vîte qu'une hirondelle vole, en faisant des bonds continuels. Son os est si pointu qu'il en perce quelquefois les canots. Il est fort dangereux pour les nageurs de se trouver sur son passage. Sa chair est très-bonne.

Le Soulpin. Le *Soulpin* est un poisson armé de piquans, de la longueur d'un pied ou environ. Sa chair est aussi très-bonne.

Les *Raies piquantes*, les *Perroquets* de mer & les *Congres* sont si communs dans cet endroit, qu'on est, pour ainsi dire, las d'en manger.

Coquillages. Toutes les Sambales sont bordées de coquilles. Celle que Waffer nomme *Conque* est grande, torse en-dedans, plate du côté de l'ouverture qui est proportionnée à sa grosseur, raboteuse dans toute sa surface, mais plus unie dans l'intérieur que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un poisson fort limoneux, qu'on nettoie avec du sable avant de le faire rôtir. On le bat encore très-fort, parce qu'il a la chair corriasse. Lorsqu'on a fait tous ces préparatifs, on trouve la chair délicieuse. Il n'y a ni huîtres ni écrevisses de mer sur la côte de l'isthme. On trouve seu-

lement près des Sambales, quelques grosses écrevisses, auxquelles il manque deux grandes griffes qui sont ordinaires à celles de mer.

Waffer assure avoir fait l'impossible pour connoître tous les poissons d'eau douce de l'isthme, cependant il ne donne la description que de deux. L'une, dit-il, est semblable à nos roches, noirâtre & remplie d'arêtes, longue d'un pied, fort douce, même de fort bon goût. L'autre de la taille du brochet avec la tête d'un lapin, les dents enfoncées & les lévres remplies de cartilages. Sa chair est d'un très-bon goût.

Pêche des Indiens.

La pêche des Indiens de ce pays se fait avec de grands filets de maho ou de soie d'herbe qui ressemblent à nos tirasses. Dans les courans rapides & traversés de rochers, ils se jettent à la nage pour suivre le poisson, & le prennent avec la main dans les trous. La nuit ils ont des torches du même bois qu'ils emploient à s'éclairer, & ils saisissent, avec une adresse extrême, le poisson qui vient à la lumière. Ils en ôtent les boyaux & le font cuire à l'eau ou griller sur les charbons. Ils le mangent avec du sel d'eau de mer qu'ils fabriquent eux-mêmes en faisant évaporer l'eau sur le feu, & beaucoup de poivre long, qui est leur assaisonnement universel.

Fruits & Plantes.

Ce pays est tout rempli de bois, & contient une grande variété d'arbres, de fruits & de plantes, dont les espèces sont inconnues en Europe, & différent beaucoup de ceux des autres parties de l'Amérique. Waffer, qui s'étoit attaché à ces observations, donne le premier rang à l'arbre qui

porte le coton. C'eſt le plus gros de l'iſthme, & l'abondance en eſt ſurprenante. Il porte une gouſſe de la groſſeur des noix muſcades, remplie d'une eſpèce de duvet ou laine courte, qui creve la gouſſe ſi-tôt qu'elle eſt mûre. Si l'on n'a ſoin de la cueillir, elle eſt emportée par le vent. Les Indiens font un grand uſage de ce coton, & emploient le bois à faire des pirogues, eſpèce de bâtiment à rame qui différe autant de leurs canots, que nos barques différent des bateaux. Ils brûlent les arbres creux; mais les Eſpagnols ayant remarqué que le bois eſt tendre & facile à travailler, ils le coupent ſoigneuſement pour en faire divers ouvrages.

Cedres. Les cedres du pays, principalement ceux des côtes du Nord, ſont célèbres, nonſeulement par leur groſſeur & leur hauteur; mais encore par la beauté de leur bois, qui eſt d'un beau rouge, avec des veines très-agréables, & dont l'odeur eſt ſi ſuave, qu'on peut lui donner le nom *de parfum*. Il n'eſt cependant pas d'un meilleur uſage que l'arbre à coton. Les Indiens l'emploient auſſi à faire des canots & des pirogues.

Maca. Le *Maca* eſt un arbre fort commun. Son tronc s'éleve toujours droit. Il n'a pas plus de ſix pieds de hauteur: mais ſes propriétés ſont tout-à-fait ſingulières. Il eſt couronné par une ſorte de guirlande, qui eſt défendue par de petites pointes très-piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moëlle ſemblable à celle du ſureau. Le tronc eſt nud juſqu'au ſommet; mais de-là ſortent des branches qui ſont ce

n'on vient de nommer guirlandes. Elles
nt un pied de large sur onze ou douze
e long, diminuent insensiblement jus-
u'à l'extrêmité ; leur ordre & leur épais-
ur présente cette apparence. D'ailleurs
es branches étant couvertes, comme on
a dit, de pointes, sont entremêlées du
uit, qui est une espèce de grappe de figure
vale, formée de plusieurs fruits de la
rosseur d'une petite poire. Leur couleur
st d'abord jaune ; mais elle devient rou-
eâtre en mûrissant. Chaque fruit à son
oyau. La chair, quoiqu'un peu aigre, est
gréable & saine. Les Indiens coupent
ouvent l'arbre pour en manger le fruit.
Cependant comme le bois est noir, pe-
nt, dur & facile à fendre, ils l'emploient
rdinairement à construire leurs maisons.
Les hommes en font aussi des têtes de flè-
hes, & les femmes des navettes pour le
ravail du coton.

Le *Bibby* est une espèce de palmier. Il ire ce nom d'une liqueur qu'il distille. Cet rbre est très-commun dans l'isthme & son usage le rend fort précieux aux Indiens. Il a le tronc droit, monte jusqu'à soixante-ix pieds ; mais il n'est pas plus gros que a cuisse ordinaire d'un homme. Le tronc st dépouillé & armé de piquans comme e maca. Ses branches, qui sortent aussi du haut de l'arbre, portent une grande abon-ance de fruits ronds, de couleur blan-hâtre & de la grosseur des noix. Les In-iens en tirent une espèce d'huile en les ilant dans un grand mortier : ils les font ouillir & les pressent ensuite. Ils ont oin d'écumer la liqueur à mesure qu'elle Bibby.

ſe refroidit. Cette écume devient une huile très-claire. Ils la mêlent avec les couleurs dont ils ſe peignent le corps. Lorſque l'arbre eſt jeune, ils percent le tronc, en font découler la liqueur, qu'ils appellent *Bibby*. Elle en ſort à groſſes gouttes. Le goût en eſt aſſez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent au bout d'un jour ou deux.

Platanes. Il y a beaucoup de Platanes dans le continent de l'iſthme. Ils n'ont pas d'autre bois que le tronc, autour duquel pluſieurs longues & groſſes feuilles croiſſent les unes ſur les autres & forment des eſpèces de panaches, vers le haut deſquels les fruits s'élevent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en boſquets, qui rendent le payſage fort agréable par la ſeule verdure des troncs. On diſtingue une autre eſpèce de Platanes nommée *Bananos*. Ils ne ſont pas moins communs dans l'iſthme : mais leur fruit eſt court, gros, doux, farineux & ſe mange crud. Celui des autres ſe mange bouilli.

Mammey. Le *Mammey* ne croît que dans les îles. Son tronc eſt droit & ſans branches, & n'a pas moins de ſoixante pieds de haut. On fait beaucoup de cas de ſon fruit, qui a la forme d'une poire, & qui eſt beaucoup plus gros que celui qui vient dans la Nouvelle Eſpagne. Celui du Mammey Sapota eſt plus petit, mais plus ferme & d'une plus belle couleur.

Sapadille. Il vient beaucoup de Sapadilles dans les îles. Ce fruit n'eſt pas plus gros dans ce climat qu'une bergamotte, & ſa peau reſſemble à celle de la rainette. L'arbre différe peu du chêne. L'ana-

'Ananas eſt fort commun dans l'iſthme, Ananas.
ûrit dans toutes les ſaiſons. On y trou-
vec la même abondance un autre fruit
les Indiens mangent avec autant d'a-
é, & que Waffer nomme *la Poire pi-*
te. Sa plante eſt haute d'environ qua-
ieds & très-épineuſe. Elle a des feuil-
ort épaiſſes, à l'extrêmité deſquelles
ve la poire, qu'on regarde comme un
bon fruit.

s cannes de ſucre croiſſent dans l'iſth- Cannes de ſucre.
ins culture, mais les Indiens ne font
es mâcher & en ſucer le jus.

affer dit que dans les îles de l'iſthme, Manzanille.
inzanille joint à la beauté de ſa cou-
une odeur fort agréable; que l'arbre
dans des terres couvertes de la plus
verdure; qu'il eſt bas, rempli de
es; mais que le tronc en eſt ſi gros
bois ſi bien grainé, qu'on en fait
ièces de rapport dans les ouvrages de
ıeterie; que cependant on ne peut
ıper ſans un très-grand danger, &
ı moindre goutte de ſon ſuc produit
'eſſie ſur le membre qu'elle touche.
ême Voyageur dit qu'un François
t aſſis ſous un de ces arbres, après
ègere pluie, reçut ſur la tête & ſur
tomac quelques gouttes d'eau, qui y
rent de ſi dangereuſes puſtules qu'on
aucoup de peine à lui ſauver la vie.
en reſta des marques ſemblables à
de la petite vérole.

Maho de l'iſthme eſt de la groſſeur Le Maho.
ne: il y en a cependant une autre
qui eſt moins groſſe & plus com-
: elle croit dans les lieux humides.

Son écorce eſt auſſi claire que notre canenas. Si l'on en veut prendre un morceau, elle ſe déchire en lanières juſqu'au haut du tronc. Ces lanières ſont minces, mais ſi fortes, qu'on en fait toutes ſortes de cables & de cordages. Waffer dit que les Indiens commencent par ôter toute l'écorce de l'arbre & la mettre en pièces : ils battent ces pièces, les nettoient, les tordent enſemble, & les roulent dans leurs mains ou ſur leur cuiſſe, comme nos Cordonniers font leur fil ; mais beaucoup plus vîte. Ils en font auſſi des filets pour prendre le gros poiſſon.

Calebaſſes. Les Calebaſſes croiſſent au Darien, comme dans les autres parties de l'Amérique, ſur un arbre aſſez petit, mais fort touffu : elles ſont diſperſées ſur les branches comme les pommes ſont ſur celles des pommiers. La groſſeur du fruit eſt inégale ; ſa coquille, qui eſt toujours ronde, contient dans ſa capacité, depuis deux juſqu'à cinq pintes. Il y en a deux eſpèces, l'une douce, l'autre amere, quoique leurs arbres aient une exacte reſſemblance. La ſubſtance de l'un & de l'autre fruit eſt ſpongieuſe & remplie de jus. Les calebaſſes douces ſervent de rafraîchiſſement aux Indiens dans leurs voyages. L'autre eſpèce eſt d'une amertume qui ne permet pas d'en manger : mais en décoction elle eſt d'une vertu admirable pour guèrir les fiévres tierces & pour la colique. Les coquilles des calebaſſes de l'iſthme ſont preſqu'auſſi dures que celles du coco, ſans être auſſi épaiſſes. Les Indiens les emploient à divers uſages, les peignent avec beau-

coup d'art, & les vendent assez cher aux Espagnols. Ils ont aussi des gourdes, qu'ils laissent ramper comme les nôtres. On en distingue aussi deux espèces ; la douce, qui se mange ; & l'amere, qui n'a d'utile que sa coquille. On s'en sert pour puiser de l'eau. Celles des calebasses servent de plats & de vases.

L'herbe à soie de l'isthme n'est qu'une espèce de jonc plat qui croît dans les lieux humides. Sa racine est remplie de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, sont quelquefois longues de deux aunes & dentelées comme une scie sur les deux bords. Les Indiens coupent ces branches, les font sécher au soleil, les battent dans un morceau d'écorce, les réduisent en filets. Ils les tordent ensuite comme le maho & en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette espèce de soie est recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus forte que leurs chanvres. Les femmes Espagnoles en font des bas qu'elles vendent fort cher, & des lacets jaunes dont les Négresses se croient fort parées. L'herbe à soie.

On trouve dans l'isthme un arbre nommé *Bois-léger*. Il tire son nom de son extrême légéreté. Sa grosseur est celle de l'orme. Le tronc en est droit & sa feuille ressemble beaucoup à celle du noyer. Il faut une quantité surprenante de ce bois pour la charge d'un homme. Waffer ignore s'il est spongieux comme le liége : mais il vit quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de maca, soutenir deux ou trois hommes sur l'eau. Les Indiens en Bois-léger.

font des radeaux pour paſſer les rivières ou pour pêcher dans les lieux où ils n'ont pas de canots.

Bois-blanc. Il y a dans ce pays une autre eſpèce de bois qu'on nomme *Bois-blanc*. Sa hauteur ordinaire eſt de dix-huit ou vingt pieds ; ſa feuille reſſemble à celle du ſéné. Le bois en eſt fort dur, ſerré, peſant & plus blanc qu'aucun qui ſoit en Europe. Il a le grain ſi beau, qu'il peut être employé à toutes ſortes d'ouvrages de marqueterie.

Tamarins. Les *Tamarins* bruns ſont fort communs dans ce pays : ils ſont très-gros & très-hauts. Ils croiſſent près des rivières dans les terrains ſablonneux.

Canelier bâtard. Le *Canelier bâtard* eſt commun dans toutes les forêts du pays & porte un fruit dont on ne fait aucun uſage. Son odeur tire ſur celle de la canelle : il eſt dans une gouſſe plus courte & plus épaiſſe que celle des féves.

Bambou. Les *Bambous* épineux croiſſent dans toutes les parties de l'iſthme. Waffer les compare à des ronces ou à des bois taillis ; qui rendent impraticables les cantons où ils ſe trouvent. Une même racine produit vingt ou trente branches défendues par des pointes fort piquantes. Cet arbre monte juſqu'à trente ou quarante pieds & acquiert une groſſeur proportionnée. Le tronc a, de diſtance en diſtance, des nœuds qui contiennent douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers uſages. Ses feuilles approchent de celles du ſureau.

Mangliers. Les *Mangliers* ſont auſſi communs dans ce pays que dans toutes les régions voiſi-

nes, & y causent beaucoup d'embarras par l'entortillement ordinaire de leurs branches. Waffer observe que l'écorce des Mangliers qui croissent dans l'eau salée, est rouge & peut servir à la teinture du cuir.

Poivre de l'Isthme.

Il y a dans l'isthme deux sortes de poivre; l'un qu'on appelle dans le pays *Poivre à Cloche*, l'autre *Poivre à l'Oiseau.* Les deux espèces sont le fruit de deux arbrisseaux. Les Indiens en font un grand usage; principalement de celui de la seconde espèce.

Bois de teinture.

Entre plusieurs bois de teinture que l'on trouve dans l'isthme, il y en a un rouge, dont Waffer croit que nous pourrions tirer beaucoup d'avantages. Ces arbres sont fort communs vers la côte du Nord. Leur hauteur est de trente ou quarante pieds. L'écorce est rude & fort inégale. Si-tot que le bois est coupé, il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens le mêlent avec une sorte de terre qui se trouve dans le pays, & teignent, avec ce mêlange, le coton pour les hamacs & pour leurs robes. Ce bois & cette terre ne demandent qu'à bouillir ensemble deux heures seulement dans l'eau claire, & ils font une couleur de sang, sur laquelle Waffer assure que l'eau ne fait aucune impression.

Grands arbres.

Les plus grands & les plus gros arbres que l'on trouve aux environs de Carthagene, sont le *Caobo* ou *Acajou*, le *Cedre*, le *Baumier*, l'arbre *Marie* & les *Palmiers.* Le bois des premiers sert à fabriquer des canots & particulièrement des champanes, sorte de barques que les habitans emploient pour leur commerce le long des côtes &

ſur les rivières. On y voit deux ſortes de cedres, les uns blancs & les autres rougeâtres. Les derniers ſont les plus eſtimés : le Baumier & l'arbre Marie diſtillent une liqueur réſineuſe de différentes eſpèces ; l'une appellée *Huile Marie*, & l'autre *Baume Tolu*, du nom d'un village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les Palmiers élevent leur tête touffue ſur le haut des montagnes & y forment une très-agréable perſpective. On en diſtingue plusieurs eſpèces qui ſont peu différentes à la vue, mais dont le fruit ne ſe reſſemble en aucune manière. Ils donnent tous une forte de vin qui fait la liqueur ordinaire des Indiens du pays. Le meilleur eſt celui qu'on tire du *Palmier Royal* & du *Cooza*. Après avoir fermenté pendant cinq ou ſix jours, il mouſſe comme le vin de Champagne. Il eſt agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut eſt de s'aigrir trop tôt, ce qui oblige ſans ceſſe d'en renouveller les proviſions.

Gayac & Ebénier. Le *Gayac* & l'*Ebénier* des montagnes de Carthagene ont preſque la dureté du fer.

Habilla. On trouve dans l'Amérique méridionale une eſpèce de ſaule pliant & propre à faire des liens : celui qui vient aux environs de Carthagene eſt très-varié dans ſes eſpèces. On en diſtingue une dont le fruit ſe nomme par excellence *Habilla* ou *Feve de Carthagene*. C'eſt en effet une feve qui peut avoir un pouce de large ſur neuf lignes de long : elle eſt plate, & a la forme d'un cœur. Sa gouſſe eſt blanchâtre, dure & rude, quoique déliée. Elle renferme un noyau peu différent de l'amande ordinaire,

ıais un peu moins blanc & fort amer. On
ſſure que c'eſt le plus excellent de tous les
ntidotes contre la morſure de toute ſorte
e ſerpens. Il ſuffit d'en manger immédia-
ement après la bleſſure, pour arrêter ſur
 champ le cours du venin & pour en diſ-
per tous les effets. On le regarde com-
ıe un préſervatif : les chaſſeurs & les
uvriers ne vont jamais ſur les monta-
nes, ſans en avoir pris un peu à jeun :
s marchent & travaillent alors ſans nulle
ſpèce de crainte, comme ſi cette précau-
ion les rendoit invulnérables. L'Habilla
e Carthagene eſt chaude au plus haut de-
ré, auſſi en prend-t-on très-peu chaque
ois qu'on en fait uſage, & lorſqu'on l'a
riſe, il faut ſe bien garder de prendre au-
une liqueur qui échauffe.

La plante qu'on nomme *Senſitive* eſt auſſi ort commune dans ces climats. Elle eſt rop connue, pour qu'on s'arrête à en onner la deſcription. Senſitive.

Ce pays eſt trop chaud & trop humide n même-tems pour l'orge, le froment & es autres grains de cette nature ; mais on recueille beaucoup de maïs & de ris. Un oiſſeau de maïs en rapporte cent. Ce bled ert à faire le *Bollo*, eſpèce de gâteau qui ient lieu de pain dans toutes ces contrées, & ſert encore à nourrir les porcs & toute orte de volailles. Le Bollo de maïs eſt blanc, mais fort inſipide. Les Eſpagnols & es Indiens n'ont pas d'autre méthode pour le faire que de laiſſer tremper pendant quelque-tems le maïs dans de l'eau fort pure & le l'écraſer enſuite entre deux pierres. A force de le broyer & de le changer d'eau, Bleds.

ils viennent à bout d'en féparer la peau. Ils le pétriffent enfuite & recommencent à le broyer entre deux pierres. Lorfqu'il eft bien broyé, on l'enveloppe dans des feuilles d'arbre & on le fait cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de Bollo devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'eft bon qu'au bout de ce tems. On peut le pétrir avec du lait, & peut-être en eft-il meilleur : mais jamais on ne parvient à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mêlange qui puiffe lui faire perdre fon goût naturel.

Les Négres des plantations de l'ifthme font nourris, comme dans les autres Colonies de l'Amérique, de cette efpèce de pain que l'on nomme *Caffave*. Il eft compofé de racines *d'Yaca*, de *Nagmes* & de *Manioc*. Nous donnerons la manière avec laquelle on l'accommode dans ce pays, pour mettre le lecteur dans le cas de faire la comparaifon avec celle qui eft en ufage aux îles Françoifes. On commence par dépouiller ces racines de leur peau : on les rape enfuite avec une rape de cuivre de quinze à dix-huit pouces de long. Leur fubftance fe réduit en farine auffi groffe que la groffe fciure de bois. On la jette dans l'eau, pour en ôter le fuc, qui, comme nous l'avons dit, eft un vrai poifon. Elle y refte quelque-tems & l'eau en eft fouvent chargée. On la retire, on la fait fécher & on la pétrit en forme de gâteau rond, large d'environ deux pieds de diametre & de quatre lignes d'épaiffeur. On fait cuire le gâteau dans de petits fours

ſur de grandes plaques de cuivre ou ſur des briques. Cette nourriture eſt fort ſubſtantielle, mais fade ; elle ſe conſerve long-tems ſans ſe corrompre, &, quoiqu'elle ſe durciſſe, ſon goût eſt le même au bout de deux mois.

L'uſage du pain de froment eſt rare dans l'iſthme, parce que la farine vient d'Eſpagne & n'y eſt pas à bon marché. On n'en trouve que chez les Européens établis dans les villes & chez les riches Créoles, encore n'en uſent-ils pas beaucoup. Ils préferent le Bollo, même la Caſſave qu'ils apprêtent avec du miel. Ils font encore d'autres pâtiſſeries avec du maïs & divers mets, dont ils ſe trouvent auſſi-bien pour leur ſanté que du Bollo qui eſt d'un uſage fort ſain.

Camotes.

L'Iſthme produit beaucoup de *Camotes*, que l'on compare pour le goût aux patates de Malaga, mais elles leur reſſemblent peu par la figure. Elles ſont preſque rondes & très-raboteuſes. Les Créoles en font des conſerves & les emploient dans leurs ragoûts. Ulloa prétend qu'on pourroit les faire entrer dans la compoſition de la caſſave. Il croit qu'elle en auroit meilleur goût.

Cacaoyer.

Le *Cacaoyer* croît naturellement en divers endroits de l'iſthme ; mais le fruit n'y eſt ni ſi gros ni ſi huileux que dans la Province de Carthagene.

Fruits.

Les melons communs & les melons d'eau, le raiſin de treille, les oranges, les neſles & les dates ſont des fruits auſſi communs dans les villages Indiens que dans les plantations Eſpagnoles ; mais le raiſin n'y eſt

pas aussi bon qu'en Espagne: les nefles y sont beaucoup plus délicates. On y distingue trois sortes de plantains qui sont toutes fort abondantes. Les bananes sont la plus grosse & n'ont pas moins d'un pied de long: les *Dominicos* sont moins gros & moins longs; mais leur goût est beaucoup meilleur. Les *Guinos* sont plus petits, mais supérieurs aux deux autres. Ce fruit seroit un mets délicieux, s'il n'échauffoit pas tant. Sa longueur ordinaire est de quatre pouces. Dans sa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus unie & plus luisante que celle des deux autres, & le noyau aussi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé: mais les équipages des vaisseaux de l'Europe boivent de l'eau-de-vie, & s'attirent de cruelles maladies.

Papaie & Guanabane.

Les *Papaies* de l'isthme sont longues de six à huit pouces & ressemblent aux limons; mais leur écorce est toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a cependant rien de trop piquant. Elles ont toutes les qualités des meilleurs fruits. La *Guanabane* ressembleroit beaucoup au melon, si son écorce n'étoit plus lisse & toujours verdâtre. Sa chair est d'ailleurs un peu jaune & tire sur le goût du melon: leur principale différence est dans l'odeur. Celle de la Guanabane est rebutante; ses pepins sont ronds, luisans quoiqu'obscurs, & d'environ deux lignes de diametre. Ce n'est qu'une moëlle un peu ferme, remplie de jus, revêtue d'une peau fort mince, un peu transparente. Son odeur est

encore plus fade que celle du fruit. Les habitans de ce pays prétendent que la sémence aide à digérer le fruit, qui par lui-même est fort indigeste. Quoique le goût n'en soit pas mauvais, elle révolte les étrangers par son odeur.

Ce pays produit naturellement des limons: toutes les campagnes en sont couvertes; mais ils ne sont pas de la même espèce que ceux d'Europe. On les nomme *Sutilles.* L'arbre qui les produit n'a que huit ou dix pieds de haut. En sortant de terre il se divise en plusieurs branches, qui forment ensemble une houpe fort agréable : les feuilles ressemblent assez à celles de nos citronniers; mais elles sont plus petites & plus lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire & l'écorce en est très-fine. Il contient plus de jus, à proportion de sa grosseur, que les citrons d'Europe; mais il est beaucoup plus acide. On l'emploie dans toutes les sauces, sans s'appercevoir qu'il nuise à la santé. Les habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot. C'est-à-dire, qu'en la mettant sur le feu, ils expriment dans l'eau le jus d'un certain nombre de limons. Ce jus amollit la viande au point que dans l'espace de trois quarts d'heure elle est en état d'être mangée. Cet usage étant commun dans le pays, on tourne en ridicule les Européens, qui emploient toute une matinée à faire une préparation qui demande si peu de tems. Sutilles.

Les amandiers, les oliviers & le raisin de vignoble, ne viennent point dans l'isthme : on tire de l'Europe ou du Pérou Fruits qui ne viennent point dans ce pays.

les amandes, l'huile & les vins, ce qui eſt cauſe que toutes ces marchandiſes ſont fort cheres. Elles manquent même quelquefois tout-à-fait, ce qui gêne beaucoup ceux qui ne ſont pas accoutumés aux liqueurs du pays. La privation du vin auquel ils ſont accoutumés, leur cauſe une prompte révolution dans le tempérament. L'eſtomac perd ſon activité pour la digeſtion : il s'affoiblit, & cette foibleſſe cauſe des maladies épidémiques. Ulloa dit qu'il a vu le vin ſi rare à Carthagene, qu'on ne diſoit la Meſſe que dans une ſeule Egliſe. La privation de l'huile n'eſt pas ſi dangereuſe, parce qu'on a l'habitude d'apprêter les mets avec du ſain-doux qui y eſt toujours fort commun. On a d'ailleurs des chandelles de ſuif pour la nuit. Ainſi l'uſage de l'huile eſt preſque réduit aux ſalades.

Tabac. Il croît beaucoup de *Tabac* dans l'iſthme; mais il n'eſt pas, à beaucoup près, ſi bon que celui de Virginie. Waffer prétend que s'il étoit mieux cultivé, il ſeroit beaucoup meilleur. Les Indiens ſe contentent de le ſemer & l'abandonnent à la nature. Ils attendent qu'il ſoit ſec pour le dépouiller de ſes feuilles ; ils les roulent en cordes de deux ou trois pieds de longueur, au milieu deſquelles ils laiſſent un petit trou. Lorſqu'ils veulent fumer, ils allument un bout du rouleau & mouillent l'autre, pour qu'il ne brûle pas trop vîte. Ils mettent dans la bouche le bout qui eſt mouillé, ſoufflent par le trou qui eſt au milieu de la corde la fumée au viſage de ceux qui les environnent. Ces In-

diens goûtent tant de plaisir à sentir la fumée de tabac, qu'ils forment un cercle autour de celui qui fume, & mettent sous leur nez un petit entonnoir qu'ils portent exprès pour recevoir la fumée en plus grande abondance. Ils la respirent pendant plus d'une demie heure avec une volupté extrême.

Découverte de ce pays.

Ce pays fut découvert en 1502 par Rodrigue de Bastidas, qui s'étoit associé avec Jean de la Cosa pour tenter de nouvelles découvertes, & avoit obtenu une commission du Roi d'Espagne; mais il n'y forma aucun établissement, parce que son vaisseau étant en mauvais ordre, il se hâta d'aller à Saint-Domingue pour le radouber. Dix ans après Alfonse d'Ojeda, homme hardi & entreprenant, fut chargé par la Cour de tenter de nouvelles découvertes. Lorsqu'il fut arrivé au Darien ou à l'Isthme de Panama, il voulut gagner les habitans par la douceur; mais il trouva tant de dureté & de fierté chez eux, qu'il fut obligé d'employer les voies de la rigueur. Un de ses compagnons voulut l'engager à abandonner cette côte, & à aller chercher un pays où les habitans fussent plus doux & plus traitables; mais Ojeda, dont le courage augmentoit par les obstacles, attaqua les Indiens qui se disposoient à l'investir, & en tua un très-grand nombre. Il en fit quelques-uns prisonniers & les força de le conduire à leurs habitations. Les Indiens s'étoient ralliés & se disposoient à soutenir une seconde attaque. Leurs armes étoient des épées de bois, des arcs, des flèches garnies de

pointes d'os fort aigues, des zagaies qu'ils lançoient fort adroitement, & des boucliers avec lesquels ils paroient les coups. L'intrépide Ojeda fit retentir le nom de *Saint-Jacques* avec un son de voix terrible : à l'instant les Espagnols s'élancerent sur les Indiens & couvrirent la terre de cadavres. Ceux qui échapperent à leurs coups prirent la fuite, à la réserve de huit qui se retirerent dans une cabane & se défendirent à coups de fléches. Ojeda fit mettre le feu à la maison, qui fut consumée en un instant avec les huit Indiens. Dans différens combats que les Espagnols furent obligés de livrer, ils enleverent soixante Indiens qu'ils transporterent dans leurs vaisseaux. Les vainqueurs, croyant avoir jetté la consternation parmi les Indiens, eurent l'imprudence de se disperser. Les Indiens les surprirent par pelotons & en tuerent une grande quantité.

Pendant qu'Ojeda s'abandonnoit au regret d'avoir perdu tant de braves guerriers, Nicuessa, chef d'une Escadre Espagnole, aborda sur la côte, joignit son monde à ceux qui avoient échappé aux coups des Indiens, se mit à leur tête avec Ojeda. Cette petite armée chercha les Indiens, les trouva dans une bourgade, où ils jouissoient de la sécurité que leur donnoit la persuasion d'avoir mis les Espagnols hors d'état de les inquiéter. Ceux-ci en firent un carnage horrible, enleverent tout l'or qu'ils trouverent dans ce canton, se rembarquerent pour aller faire de nouvelles découvertes. Ojeda s'arrêta à la pointe orientale du golfe d'Uraba & y

ıda la ville de Saint-Sébaſtien. Les Indiens de ce canton étoient Canıales, & il étoit difficile de leur réſiſter ɛc le peu de monde qu'avoit Ojeda. Cet ficier prit le parti d'envoyer un de ſes vires à Saint-Domingue avec ſon or & prisonniers qu'il avoit, & chargea ıx qui le montoient de lui amener des mmes, d'apporter des vivres & des ar-ɛs. Pendant le tems qu'ils employerent s'acquitter de cette commiſſion, les vi-'es manquerent à Ojeda : ſes gens furent rcés d'en aller chercher dans les campaıes & les habitations : mais les Indiens s reçurent ſi mal, qu'ils furent obligés ſe renfermer dans des retranchemens bois qu'ils avoient conſtruits. Ils y ırent expoſés à toutes les horreurs de la im : il en périt une grande partie ; les ıtres attendoient le même ſort, lorſu'un vaiſſeau parti de Saint-Domingue int mouiller à la vue de Saint-Sébaſtien. l étoit commandé par Bernardin de Talaera, qui s'étant échappé d'une priſon où étoit détenu pour ſes crimes, avoit trou-'é le moyen de s'aſſocier ſoixante-dix ıommes recherchés comme lui par la Juſice, & s'étoit ſaiſi d'un Navire Génois ɥu'il avoit rencontré au Cap Tiburon. Ojeda acheta toutes les proviſions du vaiſſeau, & Talavera s'engagea ſous ſes ordres avec toute ſa troupe.

Ces nouvelles forces, loin d'intimider les Indiens, ne firent qu'augmenter leur animoſité : ils aſſiégerent les Eſpagnols dans leur fort & en tuerent une aſſez grande quantité. S'étant apperçus qu'Ojeda

leur tuoit ſeul plus de monde dans les différentes ſorties, ils dirigerent tous leurs coups contre lui. Il fut bleſſé à la cuiſſe d'une fléche empoiſonnée : on s'attendoit de le voir en peu mourir dans une eſpèce de rage, comme il étoit arrivé à tous ceux qui avoient été bleſſés : mais ſon courage lui fit imaginer un remède qui ne pouvoit être exécuté que par un homme tel que lui. Il fit rougir au feu deux plaques de cuivre, qu'il fit appliquer par ſon Chirurgien aux deux ouvertures de la plaie. Ojeda ſouffrit cette cruelle opération avec une fermeté qui étonna tous ceux qui l'environnoient. La chaleur des plaques conſuma toute l'humeur du venin : mais elle cauſa une ſi violente inflammation dans la maſſe du ſang, qu'on employa un tonneau entier à mouiller des linges pour le rafraîchir.

Les vivres venant encore à manquer dans cette nouvelle Colonie, ceux qui la compoſoient en murmurerent & demanderent à retourner à Saint-Domingue. Ojeda propoſa d'y aller lui-même pour hâter le ſecours qu'il attendoit. Il s'embarqua ſur le Navire Génois, & nomma *François Pizarre* pour commander pendant ſon abſence.

Auſſi-tôt que le vaiſſeau fut en mer, Ojeda voulut agir en maître : mais Talavera, qui prétendoit avoir droit de commander dans ce vaiſſeau, le fit mettre aux fers : ſa captivité dura peu ; ſes gens ſentirent le beſoin qu'ils avoient d'un tel chef. Se trouvant pouſſés par la tempête ſur les côtes de Cuba, ils lui déférerent

e commandement pour résister aux Insulaires qui les attaquoient sans cesse.

Il enleva quelques canots aux Indiens & se rendit à la Jamaïque. De-là on le conduisit à Saint-Domingue. Il apprit qu'on lui avoit envoyé, pendant qu'il étoit à Saint-Sébastien, un grand convoi d'hommes & de vivres. Comme il n'en avoit reçu aucune nouvelle, il crut qu'il étoit péri dans les flots ou par les armes des Indiens. Loin de perdre courage, il se flatta que le secours de ses amis lui aideroit à réparer ses malheurs : mais il éprouva que les malheureux n'ont guère d'amis. Tout le monde l'abandonna, & il mourut si pauvre, qu'on ne lui trouva même pas de quoi le faire enterrer. Cet homme étoit d'une bravoure à toute épreuve. Pendant le dernier séjour qu'il fit à Saint-Domingue, il fut attaqué au milieu de la nuit par plusieurs personnes qui croyoient avoir à lui reprocher la perte de leur bien & qui avoient juré d'en tirer vengeance. Loin d'être effrayé du nombre, il se jetta au milieu d'eux, comme il avoit toujours fait dans les différens combats qu'il avoit été obligé de livrer, & son épée seule, qu'il manioit avec une adresse surprenante, le délivra de tous ses ennemis. C'étoit un des plus braves guerriers de son tems : mais la conduite & le bonheur lui manquerent toujours.

Pendant que toutes ces choses se passoient à Saint-Domingue, la Colonie de Saint-Sébastien, ne voyant arriver aucun secours, demanda à François Pizarre de la reconduire à Saint-Domingue : mais

lorsqu'elle voulut s'embarquer, les brigantins se trouverent trop petits pour contenir les soixante hommes qui la composoient. Ils convinrent d'attendre que la misère & les fléches des Indiens eussent diminué ce nombre. Ce qu'ils attendoient arriva beaucoup plutôt qu'ils ne l'auroient voulu. Alors il tuerent quatre chevaux qu'ils avoient épargnés dans les plus grandes extrêmités, parce que la seule vûe de ces animaux épouvantoit les Indiens. Ils les salerent pour leur provision, & se partagerent sur les deux vaisseaux. A peine furent-ils écartés de la côte, qu'un furieux coup de vent en ouvrit un & l'ensevelit dans les flots à la vue de l'autre, sans qu'il fût possible de sauver un seul homme. La tempête ne cessant point, Pizarre retourna au continent, & arriva au port, qui avoit reçu le nom de *Carthagene*. Il découvrit en mer un Navire & un Brigantin. C'étoit le convoi qu'on avoit envoyé de l'Isle Saint-Domingue à Ojeda. Enciso, qui le conduisoit, croyoit qu'Ojeda étoit encore dans la forteresse, & se persuada que Pizarre & sa troupe étoient des transfuges: Pizarre ne leva ses doutes qu'en lui montrant la commission qu'il avoit reçu d'Ojeda. Enciso n'en devint pas plus traitable : il voulut forcer Pizarre & sa troupe de retourner à Saint-Sébastien : ils le conjurerent avec la dernière instance de ne pas les obliger de retourner dans un lieu dont le seul nom les faisoit frémir, & lui proposerent d'aller joindre Nicuessa dans la Castille d'Or. Enciso, qui ne vouloit pas que cette Province fût peuplée aux dépens

de la Nouvelle Andaloufie, employa les promeffes & l'autorité pour les engager à le fuivre à Saint-Sébaftien. Ils ne furent pas long-tems à éprouver que leurs craintes étoient fondées. En entrant dans le golfe d'Uraba, le vaiffeau d'Encifo fut brifé : on eut peine à fauver l'équipage : on perdit prefque toutes les provifions qu'il contenoit. La Colonie fe trouva réduite, au bout de quelques jours, à vivre de bourgeons de palmier. Pour comble de difgrace, ils trouverent la fortereffe & les maifons de Saint-Sébaftien réduites en cendres. Une affez grande quantité de porcs defcendit des montagnes & fut pour eux une reffource pendant quelques jours : lorfqu'elle fut épuifée, il ne leur refta plus de reffource que dans leurs armes. Encifo fe mit à la tête de cent hommes bien armés : mais trois Indiens l'arrêterent avec fa troupe : ils allerent à lui l'arc bandé, tirerent avec tant de promptitude, qu'ils eurent vuidé leur carcois avant que les Efpagnols euffent eu le tems de fe reconnoître. Encifo fut bleffé avec la plupart de fes foldats. Les Indiens s'enfuirent enfuite avec une vîteffe fi grande, que les Efpagnols ne purent en attraper un feul. L'état dans lequel Encifo retourna dans la Colonie, fut un nouveau défefpoir pour elle. On fe propofoit d'une voix unanime d'abandonner cette fatale contrée, lorfqu'un jeune homme, du nombre de ceux qui étoient venus avec Encifo, fit une propofition qui rendit le courage à tout le monde.

Il fe nommoit *Vafco Nugnez de Balboa*;

On aſſure que ce jeune homme étant chargé de dettes & pourſuivi par ſes créanciers, avoit trouvé le moyen de s'embarquer avec Enciſo, en ſe faiſant porter à bord dans un tonneau; qu'il avoit attendu pour ſe faire voir, que le vaiſſeau fût éloigné en mer; qu'Enciſo, irrité de cette tromperie, l'avoit menacé de le laiſſer dans la première Iſle déſerte, parce que, ſuivant les loix que le Gouverneur de Saint-Domingue avoit portées en faveur des créanciers, il méritoit la mort. Enciſo s'adoucit cependant par les ſoumiſſions du jeune homme, & par les inſtances réitérées de ceux qui étoient dans le vaiſſeau, & lui pardonna.

Nugnez joignoit à une très-belle figure, beaucoup d'eſprit, de vigueur & d'intrépidité. Il dit à ſes compagnons que dans un voyage qu'il avoit fait, il étoit arrivé juſqu'au fond du golfe, & avoit trouvé à l'Oueſt d'une grande rivière, une bourgade remplie de vivres, & que les Indiens de ce canton n'empoiſonnoient point leurs fléches. Ce récit releva le courage des Eſpagnols : ils ſe hâterent de paſſer le golfe, dont la largeur n'eſt que de ſix lieues. Trouvant la rivière dont Nugnez leur avoit parlé, ils reconnurent que c'étoit celle du Darien : mais ils apperçurent un corps d'environ cinq cens Indiens qui s'étoient raſſemblés au pied d'une colline & qui ſembloient décidés à s'oppoſer à leur deſcente. Enciſo fit jurer à tous ceux qui compoſoient l'équipage, qu'ils mourroient plutôt que de fuir, & fit ſonner la charge. Les Indiens ſoutinrent le premier choc;

s'étant ensuite ébranlés, ils prirent la fuite en désordre. Les Espagnols marcherent vers la bourgade, qu'ils trouverent abandonnée, mais remplie de vivres. Ils parcoururent ensuite le pays sans rencontrer un seul Indien, & enleverent en bijoux d'or très-fin, plus de dix mille pesos.

Une expédition si heureuse & l'abondance où l'on se trouva, attirerent à Nugnez beaucoup de considération dans la Colonie. On jetta les fondemens d'une ville qu'on nomma *Santa-Maria* l'ancienne de Darien, parce qu'on la plaça sur le bord de cette rivière. Enciso ne fit pas réflexion qu'en transportant la Colonie sur la rive occidentale du Darien, il la tiroit de la Nouvelle Andalousie qui étoit séparée de la Castille d'Or par ce fleuve. Nugnez eut soin de faire observer cette faute à ses partisans, & leur dit qu'Enciso n'avoit plus de droit sur eux, parce qu'ils n'étoient plus sur les terres qui composoient son Gouvernement. Ces observations firent impression sur les esprits, parce qu'on commençoit à être mécontent d'Enciso. Il acheva d'indisposer contre lui ceux qui composoient la Colonie en défendant la traite de l'or aux particuliers, sous peine de mort. On le soupçonna de vouloir profiter seul de ce commerce: tout le monde lui déclara que n'étant plus dans la Nouvelle Andalousie, il n'avoit aucune autorité sur la Colonie. Les mécontens formerent ensuite une nouvelle sorte d'administration, dont la principale autorité fut confiée à Nugnez. Comme ce change-

ment ne fut pas universellement approuvé, il se forma trois partis, dont la division pensa ruiner la Colonie dans sa naissance. Les uns vouloient qu'on obéit à Enciso, jusqu'à ce qu'on eût reçu des nouvelles de la Cour; d'autres vouloient qu'on se soumît aux ordres de Nicuessa, Gouverneur de la Castille d'Or : les amis de Nugnez soutenoient leur élection, & disoient que celui qui leur avoit conservé la vie étoit seul digne de leur commander.

La discorde augmentoit de jour en jour : on étoit sur le point de se diviser entièrement, lorsqu'on entendit dans le golfe le bruit de quelques pièces d'artillerie. Alors toutes les factions se réunirent pour y répondre. Bien-tôt on apperçut deux Navires. Ils étoient commandés par Rodrigue Enriquez de Colmenarez, qui transportoit des provisions & soixante hommes à Ojeda. Les Indiens lui en avoient tué quarante-six proche de Carthagene où il étoit descendu pour faire de l'eau : il y en avoit perdu sept autres qui, s'étant trop écartés pour faire de l'eau, n'avoient pu rejoindre la troupe. Le chagrin de son infortune & la nécessité de radouber ses vaisseaux l'avoient conduit au côté oriental du golfe, dans l'espérance d'y trouver Ojeda; mais ne rencontrant personne, il avoit pris la résolution de visiter toutes les parties du golfe, en tirant par intervalles, & faisant allumer des feux pour rassembler les Espagnols qui pouvoient s'être égarés dans les environs.

Son arrivée répandit la joie dans la Colonie; mais elle y fit bien-tôt succéder

de nouveaux troubles. Nicueſſa, Gouverneur de la Caſtille d'Or, étoit ſon ami. Il fit tous ſes efforts pour engager la Colonie à reconnoître ce Gouverneur. Quelques-uns ſe laiſſerent gagner; d'autres s'y oppoſerent : mais il leur repréſenta que la Colonie ſeroit bien plus tranquille en joignant ſes forces à celles de Nicueſſa, qu'on devoit ſuppoſer être fort bien établi dans le lieu de ſa deſtination, & les amena à ſon ſentiment. Il partit lui-même pour aller lui annoncer cette nouvelle.

Voyons quel étoit ce Nicueſſa que la Colonie du Darien vouloit reconnoître pour ſon chef. Il étoit parti de Saint-Domingue l'année précédente, avec cinq bâtimens de différentes grandeurs & chargés de toutes les proviſions qui ſont néceſſaires pour une entrepriſe. Une tempête diſperſa ſes vaiſſeaux. Une caravelle qu'il montoit fut jettée ſur une côte inconnue, & fut briſée. Il ſe vit obligé de chercher par terre la Veragua, qui étoit le rendez-vous général. Dans ſa marche il perdit un grand nombre de ceux qui l'accompagnoient. Il parvint enfin à rejoindre ſon eſcadre qui étoit entrée dans un fleuve de l'iſthme. Ses proviſions étant épuiſées, il parcourut pluſieurs côtes pour voir s'il ne trouveroit point quelque pays qui pourroit lui en fournir : mais les Indiens, toujours préparés à le repouſſer, l'empêchoient d'aborder. Il arriva enfin dans un lieu où il trouva un aſſez bon port & où il ne ſe préſentoit point d'Indiens pour s'oppoſer à ſa deſcente. Il y fit jetter l'ancre en diſant dans ſa langue : Arrêtons,

nous ici, au nom de Dieu. Le trouvant commode pour s'y établir, il y jetta les fondemens de la fameuse ville qui en a pris le nom de *Nombre de Dios*.

Comme le pays offroit peu de vivres, la famine devint extrême dans la Colonie : la plupart de ceux qui la composoient périrent de faim ; les autres étoient si foibles, qu'à peine ils pouvoient soutenir leurs armes. Il falloit cependant presser l'ouvrage. Le Général s'empressa de donner l'exemple : mais le désespoir avoit ôté le courage à ses gens ; ils refusoient de lui obéir, & demandoient qu'on les reconduisît à l'Isle Saint-Domingue.

Telle étoit la situation de Nicuessa, lorsque Colmenarez arriva pour lui faire les propositions dont il étoit chargé de la part de la Colonie de Sainte-Marie. Celui-ci croyoit trouver son ami dans un état florissant ; mais il étoit réduit à la plus affreuse misère. Le nombre d'hommes qu'il avoit amenés avec lui étoit tellement diminué, qu'il ne se montoit plus qu'à soixante : ils étoient tous réduits à l'état le plus déplorable, nuds pieds, décharnés, leurs habits étoient en lambeaux. Colmenarez garda quelque tems le silence de la consternation : il versa des larmes ; lui exposa ensuite le sujet de son voyage. Nicuessa, loin de marquer à Colmenarez la reconnoissance qu'il lui devoit, eut l'imprudence de lui dire que la nouvelle ville ayant été bâtie sur son terrain, il puniroit ceux qui en étoient les Fondateurs. Les députés de Sainte Marie du Darien, ayant porté cette singulière réponse

à

à la nouvelle Colonie, l'on y prit la résolution de ne pas se soumettre à Nicuessa, de refuser même de le recevoir. Il parut peu de jours après sur un vaisseau ; mais on lui cria qu'on étoit résolu de ne pas le recevoir dans la Province du Darien, & qu'il pouvoit retourner à Nombre de Dios.

Cette conduite de la part de gens qu'il espéroit trouver tout disposés à la soumission, le jetta dans un tel étonnement, qu'il n'eut pas la force de répondre. Etant revenu à lui, il dit qu'il n'étoit venu que sur l'invitation qu'on lui en avoit faite ; que son intention étoit de se rendre utile à la Colonie par un sage Gouvernement, & il demanda la liberté de descendre pour s'expliquer. Il alla même jusqu'à protester que si on ne le trouvoit pas digne du Commandement, il consentoit de le céder à un autre. On ne répondit à ce discours que par des railleries & par des menaces. Comme il étoit tard, il fit jetter l'ancre & passa la nuit sur son vaisseau. Lorsque le jour parut, on lui fit dire qu'il pouvoit descendre : mais au moment qu'il touchoit à terre, il s'apperçut qu'on vouloit se saisir de sa personne, & se sauva dans un bois qui étoit proche. La crainte d'être pris par les Sauvages l'engagea de reparoître. Il pria qu'on le reçût à quelque condition que ce fût. Cette proposition excita le mépris de ceux qui l'entendoient : on le mit sur un mauvais vaisseau, & on l'abandonna à son malheureux sort. Jamais on n'en a entendu parler depuis : Herrera croit qu'il fut englouti dans les flots.

Lorsque Nicuessa fut parti, Nugnez resta maître du Gouvernement, fit arrêter Enciso qui vouloit se l'approprier. Il fit informer l'Amiral Dom Barthelemi de ce qui se passoit au Darien, & lui demanda des provisions qui le déclarassent Gouverneur de la nouvelle Colonie. Colomb ne tarda pas à lui envoyer ce qu'il lui demandoit, & des secours capables de le soutenir dans la nouvelle Colonie. Nugnez se mit à la tête de cent hommes déterminés, parcouru tout le pays jusqu'à Nombre de Dios, répandit la terreur de son nom parmi les Indiens. Dans cette expédition, il ramassa tant de richesses, que le quint du Roi se montoit à trois cens marcs d'or.

Plus Nugnez trouvoit d'or, plus il en cherchoit : il traitoit les malheureux Indiens avec la dernière cruauté pour arracher ce précieux métal de leurs mains. Il apprit de quelques prisonniers que, dans une Province nommée *Dabeyda*, peu éloignée de la Colonie Espagnole, il y avoit un Cacique de même nom qui avoit un Temple rempli d'or. Cette nouvelle échauffa son courage & celui de ses gens : il en embarqua cent soixante des plus braves dans deux brigantins, en confia un à Colmenarez, avec ordre de prendre sa route par une rivière deux fois plus grande que celle de Darien & qui n'en est éloignée que de neuf lieues. Le Cacique s'étoit retiré dans l'intérieur du pays pour y porter la nouvelle de l'arrivée des Espagnols. Nugnez, qui commandoit l'autre brigantin, fit la conquête des terres de ce Cacique & en tira beaucoup d'or. Il descendit ensuite

vers la mer, qui est le golfe d'Uraba, où les deux grandes rivières se déchargent, y essuya une furieuse tempête qui fit périr le canot où il avoit mis son or. Il joignit Colmenarez. Un Cacique de ce canton leur fournit des vivres en abondance, ce qui les mit en état de continuer leurs recherches. Ils arriverent dans un pays où les maisons étoient bâties sur les arbres qui les enveloppoient de leurs branches & les couvroient de leurs feuillages. Il y avoit des chambres & des cabinets, d'une charpente aussi forte que celle des maisons ordinaires : chaque famille étoit logée séparement. Il y avoit deux échelles à chaque maison : l'une conduisoit jusqu'à la moitié de l'arbre, & l'autre depuis la moitié jusqu'à la porte de la première chambre. Ces échelles étoient de canne, & si légeres qu'on les levoit le soir, ce qui mettoit les habitans en sûreté pendant la nuit contre les attaques des tigres & des autres animaux voraces dont le nombre étoit fort considérable dans la Province. Les Indiens avoient leurs magasins dans ces maisons aëriennes : mais ils laissoient leurs vaisseaux de liqueurs au pied des arbres. Lorsque les Seigneurs étoient à manger, leurs valets montoient & descendoient avec tant de promptitude, qu'ils n'y mettoient pas plus de tems qu'on n'en emploie à aller du buffet à la table. Maisons bâties sur des arbres.

Le Cacique, qui étoit sur son arbre, se hâta de faire lever les échelles lorsqu'il vit les Espagnols. Ceux-ci l'appellerent à haute voix, & l'exhorterent à descendre sans crainte. Il répondit que n'ayant rien à dé-

mêler avec des étrangers qu'il ne connoissoit pas, il demandoit en grace qu'on le laissât dans sa maison. On le menaça de couper les arbres par le pied ou d'y mettre le feu. Sur le refus qu'il faisoit encore, on mit la hache dans le pied de l'arbre qu'il habitoit. Voyant les morceaux de l'arbre voler par éclats, il descendit avec sa femme & deux de ses fils. On lui demanda s'il avoit de l'or. Il répondit qu'il n'en avoit point dans ce lieu, parce que ce métal ne lui étoit d'aucun usage pour vivre : mais que si les Espagnols en vouloient absolument, il étoit prêt de leur en faire apporter d'une montagne voisine. Ils prirent d'autant plus de confiance à cette proposition, qu'il leur laissa ses deux fils & sa femme pour gage de son retour : mais ils l'attendirent inutilement pendant plusieurs jours, & les ôtages avoient trouvé le moyen de s'échapper pendant la nuit. Nugnez, craignant d'être attaqué par des forces nombreuses dans un pays tout rempli de bois & de marais, retourna à bord, rejoignit Colmenarez, qui avoit perdu beaucoup de monde, parce que sa troupe s'étant debandée, les Indiens en avoient tué un grand nombre.

Tous les Caciques des environs, allarmés pour leur vie & leur repos, avoient pris la résolution de se réunir, pour exterminer des brigands qui venoient troubler leur repos, sans avoir reçu d'eux la moindre offense. Ils rassemblerent six cens soldats, chercherent leurs ennemis avec les plus grandes marques de fureur. Cependant lorsqu'ils eurent éprouvé l'effet

des arquebuses, leur courage se ralentit, & les Espagnols en firent un horrible carnage. On envoya ceux qu'on put attraper à la Colonie du Darien, pour y être employés aux travaux publics : le reste prit la fuite. Nugnez se croyant assez fort, laissa trente hommes dans un village, avec ordre de contenir les Indiens : mais les Caciques se rassemblerent pour les attaquer, & les trente Espagnols n'oserent leur faire face : ils se retirerent à Sainte-Marie du Darien.

Les Indiens, sentant combien il étoit dangereux pour leur repos d'avoir des voisins tels que les Espagnols, résolurent de les exterminer tous & de n'en pas laisser un qui pût aller raconter la nouvelle de leur malheur. Nugnez fut informé de ce projet par une Indienne : il se hâta d'autant plus d'en prévenir l'effet, qu'il sut en même tems que quarante des plus habiles tireurs devoient employer la trahison pour le tuer. Il se mit à la tête de soixante & dix hommes, & Colmenarez, avec une autre troupe, prit une route différente. Les Indiens, qui ne croyoient pas leur dessein éventé & qui se promettoient tout de leur nombre, étoient occupés à tenir conseil dans un village, sur la manière dont ils devoient attaquer les étrangers, & sur le partage du butin. Les deux corps d'Espagnols, qui parurent tout à coup & qui les prirent des deux côtés, commencerent à les épouvanter par une terrible décharge de leurs arquebuses : ils trouverent ensuite peu de résistance dans cette foible assemblée ; ils en firent un carnage affreux, &

ceux qui échapperent à la mort ou à l'esclavage n'eurent pas d'autre ressource que la fuite. Colmenarez, qui avoit fait beaucoup de prisonniers, fit pendre les principaux d'entr'eux, pour épouvanter ceux qui avoient eu le bonheur de se sauver. Cette victoire mit toute la Province sous le joug de Nugnez : il fit bâtir un fort qui acheva d'y établir la domination Espagnole.

Premiers indices du Pérou.

Il ne perdit cependant pas de vue une entreprise importante qu'il méditoit depuis ce qu'il avoit entendu dire à un jeune Cacique nommé *Comagre*, allié de la Colonie. Ce jeune Indien ayant apporté aux Espagnols une certaine quantité d'or, il s'éleva parmi eux une querelle fort vive sur le partage qui devoit s'en faire. L'Indien, étonné de cette passion pour un métal dont il ne faisoit, pour ainsi dire, aucun cas, s'approcha de la balance dans lequelle étoit l'or, la secoua d'un air d'indignation, renversa tout ce qui étoit dedans, & dit aux Espagnols : « C'est, sans doute, ce » métal qui vous a fait abandonner votre » patrie, qui est cause que vous vous ex» posez à toutes les fatigues que vous es» suyez tous les jours, & que vous portez » le trouble parmi tant de peuples qui ont » toujours vêcu dans une paix profonde. » Je vous ferai connoître un pays où » vous trouverez de quoi remplir tous » vos désirs ; mais pour y pénétrer, il » vous faut des forces plus nombreuses » que les vôtres, parce que vous aurez » à combattre de puissans Rois & des » Nations guerrieres ». Les Espagnols

lui demanderent de quel côté étoit un pays qui contenoit tant de richesses. Il répondit qu'il y avoit six soleils de son pays à celui-là, c'est-à-dire, six journées de marche en tirant du côté du Midi, qu'il montroit avec le doigt. Il ajouta qu'on trouveroit d'abord un Cacique d'une extrême richesse; un peu plus loin, une grande mer sur laquelle on voyoit des vaisseaux un peu moins grands que ceux des Espagnols, mais équipés de voiles & de rames; & qu'au-delà de cette mer on arrivoit dans un Royaume où l'or étoit si commun, que les habitans mangeoient & buvoient dans de grands vases de ce métal, & le faisoient servir aux mêmes usages auxquels les Castillans employoient ce qu'ils appelloient du fer. Il leur offrit de les conduire lui-même avec une partie de ses sujets. L'entreprise que Nugnez méditoit depuis long-tems étoit de tenter la conquête de ce pays rempli de richesses. Après avoir préparé ses gens par des exhortations & par l'espérance des richesses, il partit avec cent soixante hommes, & le jeune Cacique pour guide. Il s'embarqua & aborda sur les terres d'un autre Cacique nommé *Careta*, avec lequel il fit alliance. De-là il prit le chemin des montagnes, pour entrer dans le pays de *Ronca*, autre Cacique qui, à l'approche des Espagnols, se cacha; mais il se rassura ensuite par l'exemple de son voisin, alla au-devant d'eux; &, pour gagner leur amitié, présenta à leur chef tout ce qu'il avoit d'or. Cette alliance fit d'autant plus de plaisir à Nugnez, qu'il étoit charmé de

s'assurer un passage pour toutes sortes d'événemens. S'étant engagé dans des montagnes fort hautes, il fut attaqué par une armée de barbares ; mais il en tua six cens à coups d'arquebuse : on fit dévorer les prisonniers par les chiens. Le reste de l'armée prit la fuite, & les Espagnols trouverent une assez grande quantité d'or parmi les dépouilles des vaincus.

La difficulté des passages au travers des montagnes, jointe à celle de trouver des vivres, retarda beaucoup la marche des Espagnols. Enfin, ils arriverent au pied d'une montagne très-élevée, d'où le guide leur dit qu'on découvroit une prodigieuse étendue d'eau. Nugnez voulut y monter seul, pour avoir la satisfaction de jouir le premier d'un spectacle qu'il désiroit depuis si long-tems. A la vue de la mer, qu'il reconnut pour être celle que le jeune Indien lui avoit indiquée, il se mit à genoux, étendit les bras vers le Ciel, rendit graces à Dieu d'un événement si avantageux pour sa patrie & si glorieux pour lui-même. Tout son monde, appellé par ce signal, se hâta de le suivre. Il recommença la même cérémonie & tous ses gens l'imiterent. Les Indiens qui les accompagnoient, étoient tout étonnés de les voir donner tant de marques d'une joie dont ils ignoroient la cause.

Nugnez fit observer à ses gens qu'on ne devoit avoir aucun doute sur la bonne foi du jeune Cacique, puisque toutes les circonstances s'accordoient avec son récit. Il ajouta qu'avec les immenses richesses qu'on devoit se promettre, on ne man-

queroit pas de découvrir de nouvelles Nations & de voir la Religion Chrétienne s'étendre dans le Nouveau Monde. Nugnez joignoit à une belle figure des graces naturelles, & une douceur accompagnée d'une fermeté décidée. Sa hardiesse avoit été plusieurs fois éprouvée dans les dangers, sa constance dans les plus rudes travaux, & sa prudence dans les plus grands embarras. Tous ses gens marquoient beaucoup de satisfaction à l'entendre & d'ardeur à le suivre. Le peu de monde qu'il avoit avec lui l'engagea cependant à ne pas avancer plus loin, sans s'être assuré de l'intention des Caciques dont il avoit de la résistance à craindre ou du secours à espérer. Il se contenta de prendre possession, au nom du Roi son maître, du pays qu'il voyoit & de la mer qui l'environnoit. Il fit élever de gros tas de pierres, planter des Croix & graver le nom de Ferdinand sur l'écorce des plus gros arbres, descendit de la montagne, entra dans la mer jusqu'à la ceinture, tenant son épée d'une main & son bouclier de l'autre. Dans cette situation il adressa la parole aux Espagnols & aux Indiens qui bordoient le rivage. « Vous êtes témoins, leur dit-il, » que je prends possession de cette partie » du Monde pour la Couronne de Castille, & je la lui conserverai avec cette » épée ».

Après cette cérémonie, il rassembla son monde, se mit en marche, soumit plusieurs riches Caciques, embarqua ensuite tous ses gens, pour avancer sur les côtes du golfe où il étoit, & qu'il avoit nom-

mé *Saint-Michel* : mais, à peine eut-il quitté le rivage, qu'une furieuse tempête le jetta dans le plus grand péril qu'il eût jamais essuyé. Les Indiens, qui étoient très-bons nageurs, se jetterent dans l'eau, attacherent les canots deux à deux, afin qu'ils fussent plus en état de résister aux flots. Ils les conduisirent ensuite entre plusieurs petites îles, où ils les amarrerent aux arbres & aux rochers. Les eaux ayant augmenté pendant la nuit, les îles en furent toutes couvertes. Comme les Espagnols & les Indiens avoient passé la nuit sur des rochers, ils furent consternés, lorsque le jour parut, de voir une partie de leurs canots brisés, d'autres entr'ouverts, remplis de sable & d'eau. Le bagage & les vivres avoient été emportés par la violence des flots. On arracha l'écorce des arbres, on les hacha avec des herbes & l'on s'en servit pour boucher les fentes qui étoient aux canots : on entreprit de gagner la terre avec de si fragiles vaisseaux, en suivant les Indiens qui les précédoient à la nage. Nugnez, aussi pressé par la faim que ses compagnons, ordonna que l'on abordât sur les terres de quelque pays fertile. Les Indiens, qui conduisoient les Espagnols à la nage, aborderent sur les terres d'un Cacique nommé *Tomaco*. Les habitans du pays voulurent s'opposer à leur descente : mais Nugnez se mit à la tête de ses plus braves gens, avec les chiens, qui étoient aussi fort affamés, & fit un carnage effroyable des Indiens : le Cacique même y fut blessé : ce malheur ne fit qu'augmenter sa fureur : mais ayant

appris par la suite, que les Espagnols avoient bien traité ceux qui les avoient reçus civilement, il leur envoya son fils avec des vivres & un présent si considérable, qu'à son seul aspect les Espagnols oublierent toutes les fatigues. Il consistoit en six cens quatorze pesos d'or & deux cens quarante perles d'une grosseur extraordinaire. Les perles avoient le défaut d'être un peu ternies, parce que les Indiens avoient l'habitude de mettre les huîtres au feu pour les ouvrir. Le Cacique, voyant l'admiration des Espagnols pour un objet dont il faisoit peu de cas, leur en fit pêcher douze marcs dans l'espace de quatre jours. Il dit à Nugnez qu'on en trouvoit de plus grosses encore dans l'île qui n'étoit éloignée que de cinq lieues, & que toute cette côte, qui s'étendoit fort loin au Sud, étoit remplie d'or & d'autres richesses: mais il lui conseilla d'attendre, pour la parcourir, une saison où la mer fût plus tranquille. Les Espagnols, rebutés par les fatigues qu'ils venoient d'essuyer, presserent leur chef de les reconduire au Darien. Il y consentit & prit une autre route que celle qu'il avoit suivie, afin d'acquérir une parfaite connoissance du pays. Il traversa de nouvelles montagnes habitées par des peuples si sauvages, qu'ils n'avoient entr'eux aucune communication. Les Espagnols étoient obligés de s'ouvrir un passage, les armes à la main, & de faire dévorer par leurs chiens ceux qui, après avoir opposé une résistance inutile, prenoient la fuite: mais ils traitoient avec douceur ceux qui leur

fournissoient des vivres & de l'or. Enfin ils rejoignirent la Colonie du Darien le 29 Janvier 1513, avec plus de quarante mille pesos d'or qu'ils rapportoient de la dépouille des Indiens.

Nugnez ne tarda pas à faire informer le Roi & ses Ministres des découvertes qu'il avoit faites. Ceux qu'il chargea de porter ces nouvelles à la Cour, présenterent au Monarque une très-grande quantité d'or & de perles. Le Roi fut si satisfait de la conduite de Nugnez, qu'il ordonna à ses Ministres de ne pas la laisser sans récompense : mais la Cour, instruite que la Colonie du Darien méritoit beaucoup d'attention, en avoit donné le Gouvernement à *Pedrarias d'Avila*, Officier de naissance & de mérite, qu'on croyoit capable de faire respecter l'autorité souveraine dans ce pays. Ce nouveau Gouverneur étoit déja parti, lorsque les députés de Nugnez arriverent en Espagne.

La Flote qu'on lui avoit confiée étoit de quinze vaisseaux bien équippés ; il mena avec lui un Franciscain sacré sous le titre d'Evêque de Terre-Ferme, un nombre assez considérable de Missionnaires & deux mille hommes de guerre. Il avoit pour Grand Prevôt cet Enciso dont on a déja parlé. Le choix du dernier parut d'un mauvais augure pour Nugnez : c'étoit son ennemi déclaré. Parmi les autres Officiers qui accompagnoient le Gouverneur, l'on comptoit Fernandez d'Oviedo y Valdez, Auteur d'une Histoire du Nouveau Monde, qui est une des principales sources d'où les Historiens postérieurs ont tiré

leurs lumières. Pedrarias en arrivant fut fort étonné de la ſimplicité de Nugnez dont la réputation faiſoit tant de bruit. Il avoit une ſimple camiſole de coton, des caleçons de toile, des ſouliers de corde, & étoit occupé à faire couvrir de feuilles une ſimple caſe qui lui ſervoit de demeure. C'étoit par cette ſimplicité qu'il étoit devenu la terreur de tant de Nations, & s'étoit attaché les habitans de la Colonie. Le nouveau Gouverneur ne s'étoit pas attendu à débarquer ſi facilement; mais Nugnez dit qu'il étoit diſpoſé à ſe ſoumettre aux volontés du Roi. Cependant tous les habitans de la Colonie murmurerent : il ſe fit des aſſemblées, & Nugnez ſe vit le maître de faire prendre les armes à tout le monde en ſa faveur : mais ayant pris le parti de la ſoumiſſion, il ne voulut même pas qu'aucun de ſes gens parût armé devant le Gouverneur; alla lui-même au-devant, lui fit un compliment reſpectueux, le conduiſit dans ſa cabane, lui ſervit un repas de caſſave, de fruits & de racines avec de l'eau du fleuve Darien pour toute liqueur. Le jour ſuivant le Gouverneur s'occupa à vérifier ce qu'on avoit publié des conquêtes & des entrepriſes de Nugnez. La mer du Sud étoit découverte & tout le pays juſqu'à cette mer étoit ſoumis : mais ceux qui accompagnoient le Gouverneur furent fort étonnés lorſqu'ils apprirent ce qu'il en avoit coûté à la Colonie du Darien pour s'enrichir.

Peu de jours après le Gouverneur fit publier l'ordre qu'il avoit apporté d'exa-

miner & de juger le procès de Nugnez & d'Encifo. On arrêta Nugnez, on examina les charges contenues dans le mémoire d'Encifo contre lui. Le Confeil le condamna d'abord à une très-groffe amende & le mit en liberté. Pedrarias continua cependant fes inftructions pour former de nouvelles peuplades dans les lieux dont on lui faifoit connoître les propriétés. Il paroiffoit vivre avec Nugnez dans la meilleure intelligence; mais il écrivit au Roi que la Colonie du Darien n'étoit pas, à beaucoup près, fi floriffante que Nugnez l'avoit annoncé. Avec fa lettre les anciens habitans en firent partir une autre qui contenoit des plaintes contre les nouveaux Officiers. Il eft certain que Pedrarias avoit trouvé la Colonie dans un état très-floriffant: tout le monde y jouiffoit d'un état fort heureux. On n'y voyoit que des fêtes; on n'entendoit que des chants de joie au fon de toutes fortes d'inftrumens. Les terres étoient enfemencées & fourniffoient affez de vivres pour la nourriture des habitans. Les Caciques étoient foumis, & la plupart portoient tant d'affection à leurs vainqueurs, qu'un Efpagnol pouvoit aller librement d'une mer à l'autre. Le Roi, démêlant la vérité au travers des nuages dont on vouloit la couvrir, écrivit l'année fuivante à Pedrarias, que pour reconnoître les fervices de Vafco Nugnez, il lui donnoit la place d'Adelantade dans la mer du Sud & dans les Provinces de Panama & de Coyba: il ordonnoit qu'on lui obéît comme à lui-même, &, tout fubordonné qu'il fût au

Gouverneur-Général, il vouloit qu'on ne le gênât en rien sur ce qui regardoit le bien public. Le Monarque ajoutoit qu'il reconnoîtroit le zèle de Pedrarias pour sa personne au traitement qu'il feroit à Nugnez, dont il lui ordonnoit de prendre les avis dans toutes ses entreprises.

Des ordres si précis & si flatteurs en même tems pour Nugnez, ne firent qu'avancer sa perte. Pedrarias avoit un caractère tout opposé à celui de l'Adelantade, & étoit fort éloigné de la douceur qui avoit attiré tant d'amis à celui-ci Oviedo étoit retourné secrétement en Espagne pour y porter ses plaintes contre le Gouverneur: Nugnez avoit écrit de son côté & se plaignoit aussi de Pedrarias. Le Ministre chargé des affaires des Indes occidentales entreprit de les réconcilier; mais ses soins furent inutiles. Pedrarias forma la résolution de perdre un homme dont le mérite lui causoit beaucoup d'ombrage. Il lui fit un procès criminel, dans lequel on lui attribua la cause de la mort de Nicuessa, & on lui reprocha les violences qu'il avoit exercées contre Enciso: on y ajouta le crime de félonie, qu'on fit consister dans l'intention supposée d'usurper les Domaines du Roi. Envain Nugnez se recria contre ces imputations, il eut la tête tranchée à Sainte-Marie du Darien, à l'âge de 42 ans. L'injustice de Pedrarias fit perdre au Roi d'Espagne le meilleur Officier qu'il eût dans les Indes. Ce qu'il avoit fait en si peu d'années, ne laissa aucun doute qu'il n'eût en peu découvert & conquis le Pérou, si la Cour ne lui eût pas ôté le commande-

Nugnez a la tête tranchée.

ment, lorſqu'il ſe diſpoſoit à partir pour cette expédition.

Les Peres de Saint Jérôme qui, comme nous l'avons dit, jouiſſoient alors d'une grande autorité dans les Indes, témoignerent un vif reſſentiment contre Pedrarias: ils lui écrivirent d'une manière à lui faire connoître ce que toute l'Amérique penſoit de ſa conduite: il ajouterent qu'il avoit oublié les ordres du Roi qui l'obligeoient de ne rien faire ſans la participation du Conſeil de ſa Province; mais ces avis venoient trop tard, l'infortuné Nugnez n'étoit plus. Las Caſas reproche à Pedrarias d'avoir dévaſté tout le pays depuis le Darien juſqu'au lac Nicaragua, ce qui fait plus de cinq cens lieues de terrain très-peuplé, très-riche & très-fertile. Il l'accuſe encore d'avoir exercé contre les Indiens des cruautés qui font frémir la nature. Un homme de ſon caractère ne ſe voyoit qu'avec impatience ſoumis à pluſieurs Gouverneurs: il voulut ſecouer un joug qui bleſſoit ſon ambition, fit détruire Sainte-Marie du Darien, chargea Diego d'Eſpinoſa en 1518 de ſe rendre à Panama & d'y bâtir une ville. Il écrivit en même tems au Roi, que le lieu où la Colonie de Sainte-Marie avoit été fondée, n'étoit pas propre pour un établiſſement, & qu'il étoit de l'intérêt de ſa Majeſté de tranſporter le ſiége Epiſcopal à Panama. Ayant reçu des réponſes favorables l'année d'après, il envoya ordre à Oviedo, qui commandoit alors ſur le Darien avec la qualité de ſon Lieutenant, de tranſporter à Panama tous les habitans de Sainte-Marie. Les autres

établissemens ne tarderent pas à se former dans un pays si riche.

ARTICLE II.

Nouveau Royaume de Grenade.

CE Royaume est compris dans la partie de l'Amérique méridionale, qui fut découverte peu après les îles. Il s'étend depuis le quatrième dégré de latitude septentrionale jusqu'au douzième, & depuis le quarante-deuxième dégré vingt minutes, jusqu'au soixantième de longitude occidentale. Il est borné au Levant & au Nord par l'Océan, au Sud-Ouest & au Nord-Est par l'Orinoque & l'Audience de Quito, au Couchant par la Province de Darien ou le Royaume de Tierra-Firme proprement dit, le golfe de Darien & la mer du Sud. Il est partagé en plusieurs Provinces qui sont, *le Nouveau Royaume de Grenade* proprement dit, *Choco*, *Carthagene*, *Sainte-Marthe* & *Cumana*.

§. I.

Le Nouveau Royaume de Grenade, proprement dit.

CETTE Province occupe la partie méridionale du Royaume, est bornée, au Nord, par celles de Venezuela & de Cumana; du Sud-Ouest au Nord-Est par le fleuve d'Orinoque, & au Couchant par le Popayan. Son étendue du Midi au Nord est de deux cens lieues. Le fleuve de la Magdeleine arrose sa partie occidentale

du Midi au Nord. C'eſt cette partie qui eſt habitée par les Eſpagnols. Celle qui eſt à l'Orient conſiſte dans de vaſtes plaines, & s'étend le long du fleuve Orinoque : elle eſt habitée par divers peuples Indiens peu connus, & qui vivent dans l'indépendance. Les Miſſionnaires ont établi des Miſſions parmi eux & en ont attiré pluſieurs à la Religion Catholique. La partie occidentale eſt entre-coupée par diverſes montagnes, où l'on trouve des mines d'or, de cuivre, d'argent & des émeraudes. Les mines d'argent ſont aux environs de la Capitale : plus on y travaille, plus on y fait de découvertes. Les vallées ſont couvertes de pâturages, où l'on éleve des chevaux & des mulets : on y recueille en outre beaucoup de grains & de fruits.

Santa-Fé eſt la Capitale de ce Royaume. On lui a donné le ſurnom de *Bogota*, à cauſe des Indiens qui habitent aux environs. Elle eſt ſituée ſur la rivière de Bogata, à ſeize lieues au Levant de ſon embouchure dans le fleuve de la Magdeleine. Elle eſt à quatre-vingt lieues au Levant de la mer du Sud, & à ſoixante au Midi de Carthagene ſur la mer du Nord. Les Eſpagnols la fonderent en 1536. C'eſt le ſiége du Vice-Roi de ce canton & de l'Audience Royale, dont il eſt Préſident. L'Archevêque y fait ſa réſidence : il y a une Univerſité.

Les autres principales villes de cette Province ſont la *Trinitad*, ſituée ſur la gauche de la rivière de la Magdeleine, *Mevieda* & *Pampeluna* où il y a des Coléges ; *Tranja*, ſituée à trente lieues au Nord-Eſt de Santa-

Fé, Capitale d'un district où l'on trouve beaucoup de veines d'or & d'émeraudes : les Dominiquains & les Cordeliers y ont des Couvens; enfin *Vittoria de Los Remedios*, dont le territoire abonde en mines.

§. II.

Choco.

CETTE Province faisoit partie de celle de *Popayan* ; mais elle en fut séparée en 1730 pour faire un Gouvernement particulier. Elle est bornée au Nord par le golfe de Darien & la Province de Carthagene ; au Levant & au Midi par le Popayan ; au Couchant par la côte de la mer du Sud & par la Province de Darien. Son étendue du Midi au Nord est d'environ cent lieues : sa plus grande largeur, du Levant au Couchant, est d'environ soixante. La rivière d'Atrato l'arrose du Midi au Nord, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans le golfe Darien. Elle est coupée par diverses montagnes qui abondent en mines d'or. On y trouve quelques petites villes habitées par les Espagnols ; mais la plus grande partie est peuplée d'Indiens de différentes Nations Indiennes.

§. III.

Partie septentrionale du Popayan.

CETTE partie du Popayan, qu'on nomme aujourd'hui la Province d'*Antioquio*, a été séparée de la méridionale, pour être attribuée à l'Audience du Nouveau Royaume de Grenade : elle dépendoit aupa-

ravant de celle de Quito. Elle eſt bornée au Nord par la Province de Carthagene, au Levant par le Nouveau Royaume de Grenade, au Midi par le Popayan méridional, & au Couchant par la Province de Choco. Son étendue, du Midi au Nord, eſt d'environ cent cinquante lieues, & ſa plus grande largeur, du Levant au Couchant, eſt de trente-quatre. La rivière de Rio-Cauca la traverſe du Midi au Nord: on y trouve diverſes montagnes.

Elle eſt partagée en quatre Bailliages, qui ſont *Santa-Fé d'Antoquia*, *Quatro Cindades*, *Timena* & *Saint-Sébaſtien de la Plata.* Le premier, qui eſt le plus ſeptentrional, tire ſon nom d'une ville qui eſt ſituée ſur la rivière de Cauca, à ſoixante-quinze lieues au Nord-Oueſt de Santa-Fé de Bogota. C'eſt la principale ville de ce canton.

La Province de Carthagene appartient à la Nouvelle Grenade; mais, pour ſuivre les poſitions géographiques, nous en avons parlé au Royaume de Tierra-Firme proprement dit, & nous y renvoyons le lecteur.

§. IV.

Sainte-Marthe.

CETTE Province eſt bornée au Couchant par le fleuve de la Magdeleine: elle a la mer du Nord au ſeptentrion, la Province de Venezuela au Levant, & le Nouveau Royaume de Grenade au Midi. Elle s'étend l'eſpace de cent trente lieues du Midi au Nord, & celle de quatre-vingt du Levant au Couchant. L'air eſt extrêmement chaud ſur la côte; mais il eſt rafraîchi dans

l'intérieur du pays par les montagnes qui sont presque toujours couvertes de neiges. Celle de Sainte-Marthe passe pour une des plus hautes du monde. On prétend que le bas de cette montagne est habité par des hommes qui sont d'une très-petite stature. Le pays des montagnes est stérile & pierreux; mais on y rrouve des pierres précieuses & des mines d'or. Le reste du pays est assez bon : l'on y trouve des pâturages assez gras.

La Province est partagée en plusieurs districts, où l'on trouve encore un assez grand nombre d'Indiens que les Espagnols n'ont pu soumettre. Il y a cinq ou six villes. Celle de Sainte-Marthe en est la Capitale. Elle est située près de la côte de la mer du Nord, sur une baye de sable. Elle étoit autrefois fort commerçante ; mais elle est aujourd'hui peu habitée. Le Gouverneur de la Province & les autres Officiers Royaux y font leur résidence. Il y a un Evêché, qui fut érigé en 1535, & qui est soumis à la Métropole de Santa-Fé.

Un des principaux districts de cette Province, est celui qu'on appelle *Rio de la Hacha* : il s'étend vers le Nord-Est. Son terroir est assez fertile : on y trouve des mines d'or & de sel. Il y a des bêtes féroces dans les forêts & des crocodiles dans les rivières. Ce district prend son nom d'une ville qui a été nommée autrefois *Vuestra Segnora de Las Nieves*, ou de *Las Remedios* : elle est située sur le haut d'une colline à quatre lieues au Levant de Sainte-Marthe, au bord de la rivière de même nom, & à un mille de la mer du Nord.

On n'y compte que cent maisons : il y a un Collége. Les Indiens ont quelques bourgades aux environs & vers la côte: ils s'occupent à la pêche des perles.

§. V.

Venezuela.

Les Espagnols, qui découvrirent cette côte vers la fin du quinzième siécle, y trouverent un village d'Indiens nommé *Cono* ou *Cozo*, bâti sur des pilotis dans de petites îles comme Venise, ce qui les engagea à l'appeller *la petite Venise* ou *Venezuela*, nom qui a passé à la Province.

Cette Province est bornée au Septentrion par la mer du Nord, au Levant par la Province de Cumana, au Midi par la Nouvelle Grenade, & au Couchant par une chaîne de montagnes qui la sépare de la Province Sainte-Marthe. Elle a environ cent cinquante lieues d'étendue du Levant au Couchant, & cent du Midi au Nord. Le terroir y est communément fertile en grains : il y a de fort bons pâturages; mais sa principale richesse consiste dans l'excellent cacao qu'on y recueille. Le golfe de Venezuela qu'on voit dans sa partie occidentale, a environ vingt lieues d'ouverture au Nord. Il communique au Midi par un canal étroit & dangereux au lac de *Maracaybo*, qui coupe la Province par le milieu & qui a 30 lieues de long: il est à-peu-près de figure ovale. Cette Province dépend pour le civil de l'Audience de Saint-Domingue. Venezuela, ancienne Capitale du pays, fut bâtie par

:s Espagnols sur la côte de la Province. :lle fut d'abord très-florissante ; mais elle st déchue. Il y avoit autrefois un siége :piscopal, qui fut transféré à *Léon de Caques*. Maracaybo est la Capitale de la rovince. C'est une ville très-riche. Elle st située sur le bord occidental d'un lac ui porte le même nom : elle contient sept huit mille habitans, dont le principal ommerce consiste en cuirs, en cacao & n tabac. Les Flibustiers François la pillent en 1666 & 1678. A l'extrêmité méidionale du même lac & sur le bord riental, est le bourg de Gibraltar : l'air y st mal sain ; mais on y recueille le meilleur acao de l'Amérique & le meilleur tabac 'Espagne.

Le pays de Caracos ou des Caraques est ompris dans la Province de Venezuela. l s'étend dans le Levant, vers l'espace de oixante lieues, le long de la côte de la ner du Nord. Il est rempli de montagnes k de vallons où l'on recueille beaucoup e cacao. Les Espagnols, qui le font culiver par des Négres, habitent dans la ville e *Caracos* ou *Caraças*. Elle est située dans ine vaste plaine remplie de pâturages, au lixième dégré trente minutes de latitude eptentrionale, & au quarante-neuvième le longitude occidentale. L'Evêché de Veiezuela y a été transféré, & le Gouverneur de la Province y fait souvent sa réidence. Les Espagnols ont encore pluieurs autres villes dans cette Province ; nais elles n'ont rien de remarquable.

§. VI.

Cumana ou Nouvelle Andaloufie.

Cette Province eft la plus orientale de celles que les Efpagnols poffèdent le long de la côte feptentrionale de la mer du Nord, dans l'Amérique méridionale. Elle dépend, comme la précédente, de l'Audience de Saint-Domingue pour le civil. Elle eft bornée au Septentrion & au Levant par la mer du Nord, qui la fépare du Nord de l'île Marguerite. Les embouchures de l'Orinoque, qui la bordent au Sud-Eft, la féparent de la Guiane: elle eft féparée de la Nouvelle-Grenade, vers le Midi, par de vaftes plaines qui font tout inondées dans le tems des pluies, & elle a la Province de Venezuela au Couchant. Son étendue, du Levant au Couchant, eft d'environ quatre-vingt lieues: celle du Midi au Nord eft encore plus grande; mais elle n'eft pas connue dans cette partie.

La Nouvelle Andaloufie eft arrofée par plufieurs rivières. Les Efpagnols, qui en font les maîtres depuis l'an 1508, y recueillent du tabac & des perles. Ils ne font maîtres que des côtes & y ont peu de villes. L'intérieur eft habité par des Indiens indépendans.

La principale ville de ce pays eft *Comana*, *Çumana* ou la *Nouvelle Cordoue*: elle eft fituée fur la côte de la mer du Nord. C'eft la Capitale d'un diftrict particulier. Le Gouverneur de la Province réfide à Saint-Thomas, ville fituée fur la droite de l'Orinoque. Paria eft un autre diftrict qui occupe

occupe la partie orientale de la Province, vers les embouchures de l'Orinoque. Il donne son nom à un golfe qui le sépare de l'île de la Trinité. Le terrain qui s'étend à la gauche de l'Orinoque, & qui a plus de quarante lieues d'étendue du Sud-Est au Nord-Ouest, est coupé par divers canaux qui font les bouches de ce fleuve.

§. VII.

Climat, Habitans, Productions.

Ce pays, en général, est fort chaud & fort humide. Il y a régulièrement deux étés & deux hivers. Le premier été commence au mois de Décembre & dure jusqu'à la fin de Février; l'hiver qui succède, dure jusqu'à la fin de Mai, & fait place au second été qui dure jusqu'à la fin de Septembre: un autre hiver commence ensuite, & dure jusqu'au mois de Novembre inclusivement. C'est moins le froid que la pluie qui forme cette différence. Dans les deux étés, l'air est d'une sérénité continuelle; la pluie est continuelle la nuit pendant les deux hivers: il pleut rarement le jour. Cette pluie est accompagnée d'horribles éclats de tonnerre, & d'impétueux combats entre les vents du Nord & du Sud.

Lorsque les Espagnols arriverent dans ce pays, ils le trouverent habité par des barbares de différentes nations, qui étoient gouvernés par de petits Rois ou Caciques. Quelques-uns construisoient leurs cabanes sur des arbres au milieu des eaux dont leurs champs sont inondés. Les uns vivoient de la chasse, les autres cultivoient la terre. Ils avoient en général un caractère

fort doux, & il régnoit une grande police dans leurs habitations. Les montagnes étoient habitées par des Nations féroces & belliqueuses.

Les Indiens de la Nouvelle Grenade ont la taille haute & bien prise : ils sont agiles & laborieux: leurs femmes sont belles & plus blanches que celles qui habitent les autres parties de l'Amérique méridionale. Les deux sexes portent une espèce de manteau, s'enveloppent le corps d'une pièce d'étoffe, tressent leurs cheveux & les ornent de fleurs, ou de petites couronnes tissues de fleurs & de coton. Quelques-uns se couvrent même la tête d'un bonnet. Ils aiment la danse & le chant. On ne leur reproche point d'autre vice que le penchant au mensonge, & un défaut général d'industrie pour les Arts. Ils ont des voisins qui sont féroces, lents, difformes & livrés à toutes sortes de vices. On assure même qu'ils étoient autrefois antropophages, & les premiers ont toujours eu de l'horreur pour ce qui blesse l'humanité. Ce pays en général ne manque point d'alimens ; mais ils n'y sont pas abondans : les premiers Espagnols y trouverent plusieurs peuples qui se nourrissoient de grosses fourmis & qui en élevoient pour cet usage. On ne connoît pas assez l'intérieur des terres pour que l'on puisse entrer dans de plus grands détails sur les mœurs & les usages des naturels de ce pays.

Derrière le Cap d'Araya, qui est vis-à-vis de la Sainte-Marguerite, on trouve la plus grande saline qui soit, peut-être, au monde. Elle n'est pas à plus de trois cens

pas du rivage, & l'on y ramasse dans toutes les saisons de l'année un excellent sel: il est cependant moins abondant dans les tems de pluie. Les opinions varient beaucoup sur l'origine de ce sel. Quelques-uns croyent que les flots de la mer, poussés dans l'étang par les tempêtes, n'ayant point d'issue pour en sortir, y sont coagulés par l'ardeur du soleil, comme il arrive dans les salines artificielles de France & d'Espagne. D'autres prétendent que les eaux de la mer s'y rendent par des conduits souterrains. Ce sel est si dur qu'on n'en peut tirer que par le moyen du fer. Quoique la saline soit dans un lieu fort uni, elle est bordée de plusieurs côtés par de hautes montagnes : tout le pays est d'ailleurs fort sec, sans aucune apparence de sources ou de ruisseaux. Il y a dans ce canton beaucoup de bêtes sauvages, telles que des cerfs, des chevres, des lapins & des animaux inconnus à l'Europe. L'Espagne, pour se conserver la possession de ce pays, y a fait construire un fort qui est muni d'artillerie.

L'intérieur de ce pays est presqu'inconnu. Le Chevalier Raleigh entreprit d'y pénétrer en 1595. Il partit de Londres le 6 Février, arriva à l'île de la Trinité le 23 Mars de la même année, y passa quatre jours sans aucune liaison avec les Espagnols & les Indiens: il trouva par la suite moyen de se lier avec les derniers, & apprit d'eux que la cruauté des Espagnols les faisoit haïr dans tout le pays; qu'ils tenoient plusieurs Caciques dans les chaînes, & que pour la moindre faute ils leur

faisoient dégoutter du lard bouillant sur la peau. Sur ces informations, Raleigh résolut d'attaquer le fort que les Espagnols avoient construit dans l'île, & le prit dans une nuit. Il trouva cinq Caciques dans les chaînes & les tourmens, leur rendit la liberté & enleva le Gouverneur Espagnol. Il aborda sur les côtes du continent, traita les Indiens avec tant de douceur, qu'il en obtint tout ce qu'il voulut. Il trouva que ces peuples travailloient l'or avec tant d'industrie, sans le secours du fer, que leurs ouvrages auroient fait honneur aux meilleurs Orfévres de l'Europe. Le pays étoit rempli d'une infinité de marais formés par les débordemens de l'Orinoque. Les eaux de ce fleuve étoient roussâtres & mal saines, remplies de vers, de serpens & d'autres insectes : elles causerent la dissenterie à plusieurs de ses gens, qui en moururent. Les Indiens n'ignorent pas les mauvaises qualités de ces eaux, & en font cependant un continuel usage : ils n'en prennent pour faire leur provision que vers midi, parce que l'ardeur du soleil les a purifiées. Les eaux des rivières sont aussi fort dangereuses. Raleigh prit un interprête : il acquit, par ce moyen, une connoissance assez exacte de l'intérieur des terres jusqu'au Pérou, & depuis l'Orinoque jusqu'à la rivière des Amazones. Persuadé que ce pays étoit fort riche, il résolut d'y pénétrer, parvint en peu de tems à l'embouchure de l'Orinoque. Selon lui, ce grand fleuve se divise en seize bras avant d'arriver à la mer. Les îles que forment ces différens bras, sont habitées par

Le fleuve Orinoque.

des Indiens de différentes Nations, & qui ſont preſque toujours en guerre. Ils conſtruiſent auſſi des cabanes dans les arbres, où ils habitent pendant l'hiver, pour ſe mettre à l'abri des inondations de l'Orinoque, qui monte environ vingt pieds au-deſſus des terres. Cette inondation les empêche d'enſemencer le terrain. Ils font du pain avec de la moëlle de Palmite, qu'ils mangent avec du poiſſon, de la viande que leur procure la chaſſe, & des fruits. Les *Cuparis* & les *Macureos*, qui habitent les bords de l'Orinoque, ſont très-renommés pour leur adreſſe & leur courage. Avant l'arrivée des Européens, ils ſe faiſoient une guerre continuelle; mais l'intérêt commun les a réunis contre leurs ennemis. A la mort de leurs Caciques, ils commencent le deuil, dit Raleigh, par de grandes lamentations. Ils ne les enterrent pas, laiſſent le corps pourrir, & lorſque les chairs ſont entièrement conſumées, ils ornent le ſquelette de ſes plus précieux joyaux, mettent des plumes de diverſes couleurs aux bras & aux jambes, & le ſuſpendent dans ſa cabane. Les *Aronacas*, qui habitent la rive méridionale du fleuve, réduiſent en poudre les os de leurs parens morts, la mettent dans une liqueur & l'avalent. Raleigh remonta le fleuve: il en trouva les bords d'une beauté raviſſante, vit dans les terres des plaines remplies de gibier, & de différentes eſpèces de beſtiaux; mais il y a des ſerpens d'une groſſeur monſtrueuſe. Un jeune Négre voulut paſſer à la nage ſur une des rives, il fut dévoré en y arrivant,

Raleigh rencontra plusieurs canots Indiens qui, le prenant d'abord pour un Espagnol, voulurent prendre la fuite; mais ayant appris qu'il n'étoit point de cette Nation, ils aborderent son vaisseau & lui fournirent des vivres. Un Cacique le joignit avec quarante Indiens, lui fournit toutes sortes de provisions: Raleigh lui fit boire du vin d'Espagne, dont le Cacique ne cessoit d'admirer le goût. On lui demanda une route sûre & courte pour la Guiane: il offrit aux Anglois de les conduire à sa bourgade en leur promettant un secours que la fortune sembloit avoir réservé pour eux. En y arrivant il leur fit boire d'une liqueur qui les ennivra presque tous. Raleigh dit qu'elle est composée de poivre de l'Amérique & du suc de plusieurs herbes qu'on laisse clarifier dans de grands vases. Le Cacique & les Indiens s'ennivrerent aussi.

Après cette fête le Cacique fit paroître devant les Anglois le secours dont il leur avoit parlé. C'étoit un Indien fort âgé: ils n'en conçurent pas une haute idée sur sa figure: mais il connoissoit parfaitement tous les détours de l'Orinoque, & il pouvoit leur faire éviter les sables, les rochers & les îlots qu'on ne cesse d'y rencontrer. Raleigh le regarda comme un présent du Ciel. Les Anglois, dans leur route sur l'Orinoque, rencontrerent plusieurs Nations Indiennes; mais ils n'eurent pas le tems de connoître leurs mœurs & leurs usages. Ils s'arrêterent dans une bourgade où ils trouverent un Cacique de cent-dix ans: il étoit si robuste, qu'après avoir fait

quatorze milles à pied pour venir au-devant de ses hôtes, il retourna avec eux à la bourgade sans paroître fatigué en aucune manière. Il leur donna beaucoup de gibier, de racines & de fruits. Raleigh lui apprit le projet qu'il avoit formé d'affranchir les Indiens de la tyrannie des Espagnols, & lui demanda des instructions sur la Guiane. Le Cacique lui répondit que le pays où il étoit faisoit partie de la Guiane; que depuis l'arrivée des Espagnols toutes les Nations Indiennes s'étoient réunies avec l'intention de diriger leurs forces contr'eux. Raleigh eut soin de faire annoncer à tous les Caciques, qu'il n'avoit d'autre intention que de faire la guerre aux Espagnols, & en obtint tous les rafraîchissemens qu'il pouvoit désirer. Il parcourut différens pays tous plus beaux les uns que les autres, & assure, sur des témoignages qu'il donne pour certains, qu'on trouve sur les bords d'une rivière nommée *Cabra*, une Nation d'Indiens qui ont la tête tout d'une pièce avec les épaules. Il ajoute que cette Nation monstrueuse est la plus redoutable de l'Amérique méridionale. Il assure encore qu'il vit deux montagnes qui étoient jaunes comme de l'or; mais qu'il n'en approcha pas assez près pour juger de quelle matière elles étoient formées. Ce Voyageur dit que la Guiane est un des plus beaux pays du monde, qu'il est riche en or & en marchandises propres pour le commerce; on y trouve les plus belles vallées du monde: le terrain y est très-fertile: on y respire un air si pur, qu'on y trouve plu-

ſieurs vieillards qui ont au-delà de cent ans. Il dit que dans le cours de ſon voyage, qui fut de pluſieurs mois, aucun de ſes compagnons ne fut malade : on y trouve du coton, de l'herbe à ſoie, du baume, du poivre, diverſes ſortes de gommes, du gingembre & quantité d'autres productions qui ne ſont dûes qu'à la nature. Selon lui, ceux qui ſeront aſſez heureux pour faire la conquête de ce pays, y trouveront des richeſſes pour le moins auſſi conſidérables que celles que les Eſpagnols ont trouvées au Pérou. Nous n'avons donné ici l'extrait du Voyage de Raleigh, que pour préſenter l'idée d'un pays qui eſt très-peu connu. Les Eſpagnols y formerent un établiſſement peu après qu'ils l'eurent découvert : ce fut vers la fin du ſeizième ſiécle. Les François s'y établirent en 1624. Quelques Marchands de Rouen y envoyerent une Colonie de vingt-ſix hommes, qui s'établirent ſur les bords de la rivière de *Tinamary*, qui ſe jette dans la mer par les cinq dégrés & demi de latitude ſeptentrionale. Deux ans après d'autres Marchands de la même Nation s'établirent ſur la rivière de *Conamarac*. On y envoya dans la ſuite des renforts d'hommes & des munitions, qui augmenterent beaucoup ces deux Colonies. Pluſieurs autres Marchands obtinrent de Louis XIII des Lettres-Patentes qui les autoriſoient à faire ſeuls le commerce de la Guiane : on envoya ſucceſſivement près de huit cens hommes dans ce pays, pour découvrir de nouvelles terres & pour affermir les établiſſemens. Enfin Louis XIV établit en

1669 une Compagnie des Indes Occidentales, lui donna, par de nouvelles Patentes, la propriété des îles & des autres terres habitées par des François dans l'Amérique méridionale, & cette Compagnie prit possession de Cayenne & des autres pays. Nous parlerons d'une manière plus détaillée de cette ile à l'Article des îles de l'Amérique méridionale.

§. VIII.

Audience de Quito.

CETTE Audience est bornée au Nord par celle du nouveau Royaume de Grenade, au Levant par le Brésil, au Midi par le Pérou, & au Couchant par la mer du Sud. Elle s'étend depuis le quatrième dégré de latitude septentrionale, jusqu'au sixième de latitude méridionale, & depuis le deux cens quatre-vingt-dix-sept de longitude jusqu'au trois cens trente. Elle a du Midi au Nord plus de deux cens cinquante lieues communes de France, & près de huit cens du Levant au Couchant. Cette Audience est de la Vice-Royauté de la Nouvelle Grenade. Elle étoit autrefois de celle de Lima. La seule partie qu'on puisse dire bien peuplée, est celle qui s'étend entre les deux chaînes des montagnes des Cordelières des Andes. Ce canton peut avoir vingt lieues d'étendue du Levant au Couchant. Tout le reste du pays contient les vastes régions arrosées par le fleuve des Amazones & habitées par diverses Nations d'Indiens, assez peu connues des Espagnols même. On partage cette Au-

dience en six Province ou Gouvernemens, qui sont la Province *de Quito*, celle de *Popayan*, celle *d'Atacàmes*, celles de *Quixos* & de *Mainas*; enfin celle de *Jean-Bracamoros*.

§. IX.

Province de Quito.

CETTE Province a environ cent trente lieues d'étendue du Midi au Nord: mais elle n'en a que quinze à dix-huit entre les deux chaînes des Cordelieres qui la bornent au Levant & au Couchant. Elle a au Levant la Province de Popayan & au Midi celle de Jean Bracamoros. Les deux chaines des Cordelieres des Andes qui l'environnent, y rendent l'air plus ou moins froid & le terrain plus ou moins fertile, à proportion qu'elles sont plus ou moins élevées. Il y en a quelques-unes où le froid, causé par la neige qui les couvre, est si aigu, qu'on n'y voit ni plantes ni animaux. Dans le tems des pluies, qui durent six mois de l'année, l'air y est plus froid que chaud. Il y a des volcans & des eaux thermales dans ces montagnes: on y trouve aussi des mines d'or.

Il n'y a pas de pays plus fertile dans toute l'Amerique méridionale & qui soit mieux peuplé d'Indiens & d'Espagnols. On y voit une multitude de métairies qui sont dans des plaines, dans des coulées & sur des montagnes. On y recueille de beaux fruits. Les plaines, où l'air est tempéré, produisent beaucoup de maïs : dans les coulées & les vallées profondes, on cultive beaucoup de cannes de sucre. On fait avec

leur jus une sorte de pastilles nommées *Raspaduras*, une espèce de miel & deux liqueurs, dont une, appellée *Guarape*, n'est que le simple suc des cannes qu'on laisse un peu fermenter; & l'autre une distillation connue sous le nom de *Rum*. Les cannes de sucre sont fort tardives dans cette Province: on ne les coupe que trois ans après qu'elles ont été plantées. Elles ne donnent du fruit qu'une fois: mais lorsqu'on l'a cueilli, on tire encore le germe, nommé *Soca*, qu'on replante, & qui produit une nouvelle canne. Dans les montagnes où l'air est moins froid, on recueille du froment & de l'orge, toutes sortes d'herbes potagères & beaucoup de *Papas*. Il y a sur les sommets de très-bons pâturages, où l'on voit une quantité étonnante de troupeaux. On fabrique en plusieurs endroits des draps, des étamines, une espèce de flanelle & des serges. Il n'est pas possible de fixer le climat du canton. Dans un endroit la chaleur est excessive, dans un autre, qui est à peu de distance, l'on ne voit que neige & glace. Dans les lieux où l'air est tempéré, jamais il ne devient froid, & la chaleur n'augmente point au-delà de son degré naturel. Il n'y a que les montagnes où l'air varie, soit par les vents qui y soufflent quelquefois avec violence & rendent le froid très-piquant, soit par les rayons du soleil, qui y causent une chaleur insupportable lorsqu'ils y dardent.

On divise la Province de Quito en neuf corrégimens ou districts, que nous parcourerons en allant du Nord au Sud.

1°. *Saint Michel d'Ibrata.* Sa Capitale

porte le même nom. Elle est située dans une plaine fort spacieuse ; mais le terrain en est mou & humide : on y compte dix ou douze mille habitans. Les rues en sont larges & droites ; les maisons bâties de pierres ou de briques crues & couvertes de tuiles : les fauxbourgs sont habités par des Indiens, qui y ont construit des baraques ou des chaumières. L'Eglise paroissiale est belle & bien ornée. Il y a un College, trois Couvens d'hommes & un de filles. Outre cette ville, il y a huit principales habitations, qui sont, *Mira*, *Pimanpiro*, *Carangua*, *Saint Antoine de Carangua*, *Salinas*, *Tumbabiro*, *Quilca* & *Caguasqui*. Ce corrégiment étoit autrefois plus étendu, il comprenoit celui d'*Otabalo*; mais on en a formé deux, à cause de son excessive étendue. Dans les terres de la dépendance de Mira, on trouve des ânes sauvages qui se multiplient beaucoup. Les propriétaires des terres où ils se répandent, permettent qu'on leur fasse la chasse pour une petite récompense qu'ils exigent. Les chasseurs s'assemblent en grand nombre : une partie est à cheval, l'autre à pied ; ils font une battue pour resserrer les ânes dans quelque vallon. Lorsque ces animaux se voient renfermés dans un cercle d'hommes, ils cherchent à se sauver : l'un d'eux n'a pas plutôt fait une ouverture, que tous les autres le suivent à la file : c'est le tems qu'on prend pour leur jetter des lacs. On les renverse à mesure qu'on les arrête, on leur met des entraves aux jambes, & on les laisse dans cette situation pendant le reste de la chasse. Pour les emmener plus

facilement on les accouple avec des ânes domestiques. Lorsqu'ils sont en liberté, on a beaucoup de peine a en approcher, ils ruent & mordent avec adresse. D'ailleurs le meilleur cheval les atteint difficilement à la course; mais, si-tôt qu'ils sont chargés, il perdent leur légéreté, leur air farouche, deviennent paisibles & prennent cet air de lenteur, de stupidité qui est comme l'appanage de leur espèce. Lorsqu'ils sont libres, ils ne peuvent souffrir qu'un cheval approche d'eux. S'ils en voient paroître un dans la plaine où ils sont en troupe, ils se jettent dessus, sans lui donner le tems de fuir, & ne cessent de le mordre que quand il est mort. Lorsqu'on passe près de leur retraite, on est étourdi par leurs cris, qui sont encore augmentés par les échos des collines & des vallées.

2°. Otabalo comprend huit Habitations ou Paroisses, qui sont *Cayamba*, *Tabacundo*, *Otabalo*, *Atontaqui*, *Cotacacha*, *San Pablo*; *Tocache* & *Vikuqui*.

Le bourg d'Otabalo, qui lui donne son nom, est très-considérable: il contient dix-huit à vingt mille habitans, la plupart Espagnol. Le reste est composé de familles Indiennes. Le terroir de ce corrégiment est fort cultivé: il y a peu de moulins à sucre; mais les fabriques d'étoffes y sont en grand nombre & très-riches. On y fait des toiles de coton, des pavillons de lit, des courte-pointes damassées, les unes rayées, les autres tout-à-fait blanches. Tous ces ouvrages, qui sont de coton, passent dans les autres Provinces.

On nourrit dans cette Jurifdiction quantité de chevaux, de vaches & de brebis. L'herbe étant arrofée par une multitude de ruiffeaux, eft toujours fort tendre. La manière de femer l'orge & le froment eft fort fingulière. On divife un champ labouré en quarrés, qui font formés par deux fillons tirés en pente, à quelque diftance l'un de l'autre. Dans ces fillons on fait des trous à un pied de diftance les uns des autres, & l'on met dans chacun cinq ou fix grains de femence. Cette méthode eft un peu longue : mais on en eft dédommagé par l'abondance de la recolte, qui eft ordinairement de cent cinquante pour un.

3°. Le corrégiment de Quito eft compofé de vingt-cinq Paroiffes, fans y comprendre la ville ; *Saint-Jean l'Evangélifte*, *Sainte-Marie-Magdeleine*, *Chilogalle*, *Cono-Coto*, *Zambiza*, *Pintac*, *San-Golqui*, *Amaguanna*, *Guapulo*, *Cumbaya*, *Coto-Collao*, *Duembo*, *Pifo*, *Yaruqui*, *le Quinche*, *Guayllabamba*, *Machache*, *Aloafi*, *Aloa*, *Vyumbicho*, *Alangafi*, *Pomafque Lulumbamba*, *Perucho*, *Colacali* & *Tumbaco*.

La ville de Quito, Capitale du pays, eft fituée à trente-cinq lieues au Levant de la mer du Sud, fur le penchant d'une montagne, qu'on dit être une des Cordelieres, dans un terrain fec, fablonneux, inégal, ce qui fait que fes rues font irrégulières. Les Efpagnols la bâtirent en 1534. Elle eft grande, riche, bien peuplée & affez commerçante ; mais le commerce ne fe fait que par les Indiens qui l'habitent ou qui font établis aux environs : les Efpagnols qui l'habitent font fainéans. Le mélange

:. ces Nations forme diverses nuances de
ouleurs parmi les habitans, qui sont au
ombre de cinquante à soixante mille. Les
lancs forment la sixième partie, le tiers
st de Métifs ; un autre tiers est composé
es Indiens, & le reste de diverses races.
.e nombre des Indiens est diminué depuis
uelques années.

Il y a dans cette ville quatre principa-
es rues, qui sont droites & aboutissent à
ıne grande place : les autres sont tortueu-
es ; la plupart sont pavées. Toutes les
naisons sont à un étage, grandes, bâties
de briques crues, ou de terre : mais elles
sont bonnes & solides. Les Eglises sont
fort belles. La Cathédrale fut érigée en
Evêché en 1545 sous la Métropole de
Lima. Son Chapitre est fort riche. L'Evê-
que, qui a le privilége d'administrer la
Vice-Royauté de Lima lorsqu'elle est va-
cante, a un des plus grands Diocèses du
monde : il comprend toute l'Audience de
Quito, excepté la Province de Popayan.
Le Palais Episcopal est dans la grande
place, où l'on voit aussi la Cathédrale,
le Palais de l'Audience & l'Hôtel-de-Ville.
Il y a plusieurs autres places qui ne sont
pas si spacieuses.

L'Audience de Quito est composée d'un
Président, du Gouverneur de la Provin-
ce, de quatre Auditeurs, d'un Fiscal &
autres Officiers. On peut appeller de son
Jugement au Conseil suprême des Indes à
Madrid.

Outre la Cathédrale, il y a plusieurs
Paroisses à Quito, & plusieurs Maisons
Religieuses de l'un & de l'autre sexe. Elles

sont toutes riches, bien bâties. Il y a une Université fondée par Philippe II, Roi d'Espagne.

Il y a dans cette ville des familles très-distinguées, & qui tirent leur origine des premiers Conquérans : elles se sont conservées dans leur lustre, sans aucun mêlange avec celles d'un rang inférieur. Il y a peu de Négres à Quito, parce que les Indiens du pays cultivent les terres. On appelle *Métifs* ceux qui sont issus d'Espagnols & d'Indiennes : ils sont plus considérés que les Indiens & les Négres; mais beaucoup moins que les Blancs : ils passent ici pour Blancs dès la seconde génération. Ils ont cependant toujours quelque marque qui les décele lorsqu'on y regarde de près. Les véritables Espagnols devroient avoir la plus grande considération ; mais leur paresse les rend si pauvres, qu'ils n'en ont aucune. L'exercice d'une profession, quelle qu'elle soit, leur paroît avilir leur dignité, qui, selon Ulloa, consiste à n'être ni noirs, ni bruns, ni couleur de cuivre. Les Métifs, moins orgueilleux, apprennent divers métiers & s'appliquent aux Arts. Ils deviennent Orfévres, Peintres, Sculpteurs, &c. & laissent aux Indiens les ouvrages purement méchaniques. Plusieurs excellent dans la peinture & la sculpture. On a vu un métif Peintre, dont les tableaux ont acquis de l'estime en Europe, même à Rome où quelques-uns sont parvenus. Ils ont en général un talent singulier pour l'imitation, & l'on est d'autant plus surpris de la perfection avec laquelle ils y réussissent, que le plus

ſouvent ils n'ont pas les inſtrumens néceſſaires. La plupart des Indiens ſont Cordonniers, Maçons, Tiſſerans, &c ; c'eſt d'eux qu'on tire tous les ouvrages de cette nature. Il y en a qui ſont Barbiers, & ſaignent auſſi adroitement que nos meilleurs Chirurgiens : mais leur averſion va ſi loin pour le travail, que ſi l'on veut avoir quelqu'ouvrage, il faut faire venir l'ouvrier, lui donner les matériaux néceſſaires, & le tenir enfermé juſqu'à ce qu'il ait fait l'ouvrage.

Les habitans de Quito ne ſont pas vêtus à la manière d'Eſpagne. L'habillement des hommes eſt une caſaque ſans plis ſous une cape : elle leur deſcend juſqu'aux genoux. Les manches ſont ſans parement, ouvertes des deux côtés. Il y a des boutonnières & des rangs de boutons ſur toutes les coutures du corps & des manches. Les gens de qualité portent de belles étoffes d'or & d'argent. L'habillement des métifs eſt bleu & d'étoffe du pays ; mais il a la forme de celui des Eſpagnols. Celui des Indiens de la ville conſiſte en une ſorte de caleçon de toile qui leur prend depuis la ceinture & tombe ſur la moitié des jambes. La partie inférieure, qui eſt ſur la jambe, eſt ouverte & garnie d'une dentelle proportionnée à la fineſſe de la toile. La plupart, au lieu de chemiſe, portent une camiſole de coton noir qui a la forme d'un ſac à trois trous, l'un au milieu & les deux autres à côté. Le premier ſert à paſſer la tête, & les deux autres à paſſer les bras qui reſtent nuds. Cette camiſole couvre le corps juſqu'aux

genoux : ils mettent par-dessus une espèce de manteau de serge percé au milieu pour passer la tête, qu'ils couvrent d'un chapeau de fabrique du pays. Voilà leur pompeuse parure : ils ne la quittent même pas pour dormir. Jamais ils n'ont rien voulu changer à cette mode. Ils ne se couvrent point les jambes & ne portent point de souliers. Ceux qui sont en état de mener une vie aisée, principalement les Barbiers, se distinguent un peu des autres par la finesse de leur toile & de leur étoffe : ils portent des chemises, mais sans manches. Autour de la camisole de toile noire, ils ont une dentelle d'environ quatre doigts de large, qui forme une espèce de fraise en se rabattant sur l'estomac & sur les épaules : ils ont des souliers avec des boucles d'or ou d'argent ; mais ils n'ont point de bas & laissent leurs jambes toutes nues : ils ont la cape des Espagnols : quelques-uns la portent de drap fin & galonnée d'or ou d'argent sur tous les bords.

Les dames portent le *faldelin*, espèce de juppe. Elles ont sur le corps une espèce de chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture, & quelquefois un pourpoint orné de dentelle sans agraffes, avec une manteline de bayette, qui leur ferme tout le haut du corps. Il consiste en une aune & demie de cette étoffe dont elles s'enveloppent, comme elle est coupée dans la pièce. Tout leur ajustement est garni de précieuses dentelles. Elles portent leurs cheveux en tresses, les croisent près du chignon, en forme de bour-

relet. Un ruban fait deux fois le tour de leur tête : elles le nouent près de la temple, du côté où les deux bouts se rencontrent. Il est garni de diamans & de fleurs. Quelquefois elles prennent la mante pour aller à l'Eglise & la juppe ronde : mais le plus souvent elles y vont en manteline. Les femmes métives ne sont distinguées des Espagnoles que par la qualité des étoffes. Celles qui sont dans la pauvreté vont nuds pieds, comme les hommes du même ordre qui ne sont pas riches. Les Indiennes ont deux sortes d'habillemens, dans lesquels il n'entre pas plus d'art que dans ceux des hommes de leur espèce. Cependant celles qui sont riches, & qu'on nomme *Chinas*, parce qu'elles servent dans les bonnes maisons & dans les couvens de filles, sont vêtues d'une espèce de juppe fort courte & d'une manteline de bayette. Les Indiennes du commun ont, pour toute parure, un sac de la même étoffe & de la même forme que les camisoles des Indiens : elles l'arrêtent sur les épaules avec deux grosses épingles : il descend jusqu'aux jambes : elles se ceignent le corps par-dessus ce sac, &, pour manteline, elles se mettent au cou un lambeau de la même étoffe que le sac ; mais il est noir : leurs jambes & leurs bras restent nuds. Les femmes des Caciques, des Gouverneurs & des autres Officiers Indiens, ont une espèce de jupon bordé de rubans, par-dessus lequel elles mettent une robe noire, qui leur descend depuis les épaules jusqu'aux talons. Elle est ouverte d'un côté, plissée du haut

en bas, & ceinte avec un cordon au-dessus des hanches. Au lieu de la manteline que les femmes du commun se mettent au cou, elles en ont une qui leur descend jusqu'au bas du jupon, & l'arrêtent sur la poitrine avec un grand poinçon d'argent. Elles se couvrent la tête d'un voile blanc doublé par diverses plis : le bout pend par derrière. Ce qui les distingue davantage, c'est qu'elles portent des souliers. Les Caciques sont habillés comme les Métifs : ils portent la cape, le chapeau, les souliers, unique parure qui les distingue des Indiens du commun.

Les Espagnols de ce canton sont bien proportionnés dans leur taille : les Métifs sont généralement au-dessus de la médiocre : les Indiens & les Indiennes sont moins hauts ; mais ils sont fort bien faits : il s'en trouve cependant qui sont d'une singulière petitesse. Il y en a qui sont imbécilles, muets, aveugles, & d'autres auxquels il manque quelques membres en naissant. Leur tête est bien fournie de cheveux, qu'ils laissent flotter, même pendant le sommeil. Les Indiens n'ont pour barbe que quelques poils courts & rares qui leur viennent dans un âge avancé.

Les jeunes gens de distinction étudient la Philosophie & la Théologie. Quelques-uns travaillent à la Jurisprudence, mais sans aucun dessein d'en faire profession : ils sont en général d'une ignorance extrême en matière de Politique, d'Histoire, &c. Après sept ou huit années d'études dans leurs Colléges, ils n'ont appris qu'un peu de Scholastique, &

tout le reste leur est indifférent. La nature leur a cependant donné une intelligence qui pourroit leur épargner beaucoup de travail.

Les femmes de distinction joignent aux agrémens de la figure un fond de douceur, qui est le caractère général de leur sexe dans toute l'Amérique. On remarque à Quito que le nombre des hommes n'approche pas de celui des femmes : on y trouve des maisons remplies de filles, sans qu'il y ait un seul garçon : le tempérament même des hommes s'affoiblit dès l'âge de trente ans, & les femmes deviennent plus fortes après cet âge. Ulloa attribue ce changement à la débauche, qui est excessive. Il dit que l'estomac, perdant sa vigueur, n'a plus la force de fournir à la digestion; pour preuve, il assure qu'il est assez ordinaire aux habitans de Quito de rendre après le repas tout ce qu'ils ont mangé, & que s'ils y manquent un jour, ils en sont fort incommodés. Avec cette infirmité ils ne laissent pas d'arriver à un âge fort avancé. L'unique exercice des personnes de distinction qui n'ont pas pris le parti de l'Eglise, est de visiter leurs campagnes & d'y passer tout le tems de la récolte. Il y en a peu qui s'appliquent au commerce : ils l'abandonnent aux Européens qui voyagent dans leur pays. Ce peuple paresseux n'a d'activité que pour une danse qu'on nomme *Fandagos*. Les postures y sont fort indécentes, principalement parmi le peuple, qui se livre dans cet amusement aux excès de l'eau-de-vie de canne, & d'une autre liqueur nommée *Chi-*

ca, dont les effets troublent ordinairement la fête par quelque malheur.

Le peuple de ce pays, qui eſt compoſé des Métifs & des Indiens, eſt extrêmement porté au larcin & l'exerce avec une adreſſe extraordinaire. Les Métifs, quoique naturellement poltrons, ſont des filous fort hardis. Pendant la nuit, ils appliquent le feu à la porte des boutiques ou des magaſins, font entrer un de leurs complices par le trou que le feu fait, & demeurent dans la rue pour recevoir ce qu'il leur paſſe par ce même trou. Ces vols ſont ſi fréquens, que les Marchands ſont obligés d'entretenir une patrouille bien armée dans les rues. On ne regarde pas comme un crime à Quito de prendre les uſtenſiles de table : un Métif, ou un Indien qui ſe trouve à portée de prendre une pièce d'argenterie, ne manque jamais de s'en ſaiſir. S'il eſt découvert, il s'excuſe en diſant *Yanga*, ce qui ſignifie, ſans vouloir en faire mon profit, ſans mauvaiſe intention. Cela ſuffit pour établir qu'il n'eſt pas coupable; il en eſt quitte pour rendre la pièce : mais s'il n'eſt pas apperçu, il n'y a point de ſoupçon ni de preuve qui puiſſe conſtater le fait, s'il s'obſtine à le déſavouer.

Le langage de Quito eſt un mêlange de l'Eſpagnol & de l'Indien. Les enfans parlent d'abord la langue Indienne, parce que les nourrices ſont Indiennes : il eſt rare qu'ils ſachent un peu d'Eſpagnol avant l'âge de cinq ou ſix ans : ils ſe font par la ſuite un jargon qu'ils ont peine à oublier. Un Eſpagnol qui arrive de l'Eu-

rope a peine à entendre le langage de ce pays.

Le climat de Quito est si singulier dans ses variétés, qu'il faut avoir les témoignages les plus authentiques pour croire ce qu'on en dit. Pourroit-on se persuader, en effet, qu'au centre de la Zone Torride, sous l'Équateur même, non-seulement la chaleur n'a rien d'incommode, mais qu'il y a des cantons où le froid est très-piquant, & que dans d'autres on jouit d'un printems continuel? La douceur de l'air & l'égalité des jours rendent ce pays charmant. Suivant le cours de la nature, les chaleurs excessives devroient cependant le rendre inhabitable. Ceux qui y ont été le préférent au climat de la Zone Temperée, où le passage du chaud au froid & du froid au chaud est presque toujours trop subit. Dans la ville même de Quito, les chaleurs & le froid n'y sont jamais incommodes, quoique les montagnes couvertes de neiges, les volcans en soient très-proches.

Il régne continuellement à Quito des vents modérés : les plus ordinaires sont ceux du Sud & du Nord : ils rafraîchissent la terre & arrêtent l'impression excessive des rayons du soleil. Si ces avantages n'étoient pas contrebalancés par divers inconvéniens, il n'y auroit pas de pays plus agréable dans l'univers; mais les pluies y sont terribles & presque continuelles : elles sont accompagnées d'éclairs, de tonnerres & souvent de tremblemens de terre qui semblent menacer la nature de sa ruine.

Les maladies vénériennes ſont ſi communes dans ce pays, que peu de perſonnes en ſont exemptes ; mais elles ſont moins d'effet ſur les unes que ſur les autres. Ce qui rend ce mal ſi général, eſt le peu de ſoin qu'on apporte à le guèrir. Il eſt vrai que le climat lui eſt favorable ; rarement il oblige de garder le lit, & l'on voit quantité d'habitans parvenir à l'âge de ſoixante-dix ans, même au-delà, ſans que la maladie qu'ils ont, dès leur naiſſance, leur ait cauſé des infirmités.

Tous les Voyageurs parlent avec admiration de la fertilité des campagnes de Quito. A meſure que l'herbe ſéche, il en revient d'autre : à peine les fleurs ſont fanées, qu'on en voit éclorre de nouvelles : les arbres ſont toujours couverts de feuilles, de fleurs & de fruits. La récolte eſt ſi abondante, qu'on voit ſouvent moiſſonner d'un côté & ſemer de l'autre.

On aſſure que la bonté des mets répond à leur abondance. Le pain de froment, ſi rare dans les autres parties de l'Amérique méridionale, y eſt à fort bas prix, & ſeroit excellent, ſi les Indiens qui exercent le métier de Boulanger, ſavoient le pétrir. Le bœuf, le veau & le mouton y ſont très-bons & à très-bas prix. On trouve cependant peu de légumes dans ce pays. Il y a dans pluſieurs cantons de petites poires ; des pêches, des pavis, des brugnons, des abricots, des melons communs & des melons d'eau, des plantains, des ananas, des oranges, des citrons, des limons, des cedras, des figues, des pommes, des fraiſes, &c. Outre

Outre la viande de boucherie, le gibier eſt extrêmement commun à Quito : on trouve dans les montagnes beaucoup de lapins & de tourterelles. Les perdrix y ſont en petit nombre, & d'une eſpèce qui reſſemble peu à celles de l'Europe. Un des principaux alimens de ce pays, eſt le fromage : on y en débite tous les ans pour ſoixante-dix à quatre-vingt mille écus. Le beurre y eſt auſſi fort bon ; mais les habitans ont un goût décidé pour les confitures, & l'on parle avec le plus grand étonnement de la quantité prodigieuſe de ſucre & de miel qui ſe conſume dans ce canton. Après avoir exprimé le jus des cannes, on le laiſſe cailler, pour en faire de petits pains en forme de tourtes, qu'on nomme *Raſpaduras*. C'eſt la nourriture ordinaire des pauvres.

On fait à Quito un commerce conſidérable ; mais il eſt preſque tout entre les mains des Européens : ils achetent les marchandiſes du pays & y vendent celles de l'Europe. Celles du pays conſiſtent en toiles de coton, les unes blanches, les autres rayées, en bayettes & autres étoffes que l'on tranſporte à Lima, d'où elles paſſent dans toutes les Provinces du Pérou. Le retour conſiſte en argent, en fils d'or & d'argent, en franges de Lima, en vin, eau-de-vie, huiles, cuivre, étain, plomb, vif-argent, &c. Lorſque les Gallions ſont à Carthagene, les mêmes Marchands s'y rendent par Popayan ou par Santa-Fé, pour employer leurs fonds en marchandiſes de l'Europe, & les répandent dans toute l'Audience de Quito.

Presque tous les draps de ce pays sont teints en bleu, parce que c'est la seule couleur qui plaise aux habitans de ce pays Cela est cause que l'indigo y est fort cher, & qu'on en trouve facilement le débit. Le fer & l'acier y sont encore d'un prompt debit, quoique le prix en soit excessif. On assure que Quito a fort dégénéré de son ancienne splendeur.

4°. Au Sud du corrégiment de Quito, on rencontre celui de *Latacunga*. Il renferme dix-sept Paroisses. Le bourg de Latacunga est situé dans une grande plaine, qui a, du côté de l'Est, la Cordelière orientale, d'où s'avance une montagne fort haute, au pied de laquelle il est situé. Vers l'Ouest il est environné d'une rivière qu'on passe à gué; mais elle est sujette à des débordemens. Ses rues sont larges & droites, ses maisons bien alignées : elles sont de pierre & n'ont point d'autre étage que le rez-de-chaussée, depuis l'année 1698 qu'un tremblement de terre renversa le bourg entier, & fit périr presque tous les habitans sous ses ruines. Les pierres dont on s'est servi pour rebâtir les Eglises & les maisons, ressemblent beaucoup à la pierre-ponce : elles sont poreuses jusqu'à nager sur l'eau. La chaux s'y insinue facilement; & leur légèreté jointe au peu d'élévation des édifices, semble garantir aujourd'hui la vie des habitans. On tire ces pierres de carrières formées par des volcans.

A six lieues de ce bourg, il y a un volcan qui fit sa première explosion en 1533, pendant que les Espagnols faisoient la con-

quête du pays. La plaine qui l'environne est toute remplie de rocs qui sont sortis du volcan. On trouve peu d'Espagnols dans ce corrégiment : presque tous les habitans sont Métifs : les Indiens vivent dans des quartiers séparés. Outre l'Eglise Paroissiale du bourg, qui est desservie par deux Curés, l'un pour les Espagnols, l'autre pour les Indiens, on y compte quatre Couvens qui sont autant de Paroisses. On fait monter le nombre des habitans de ce bourg à dix ou douze mille, parmi lesquels il se trouve des artisans de toutes les professions. Les campagnes voisines sont semées d'*Alfalfa*, qui est une espèce de luzerne, & plantées de saules dont les feuilles sont toujours vertes. Il y a des Indiens qui sont d'excellens potiers. L'argile qu'ils emploient est rouge, fine & porte une odeur fort agréable : on les transporte dans toute l'Audience de Quito.

5°. Le corrégiment de *Riobamba* contient une ville, un bourg & vingt-quatre villages. La ville de Riobamba étoit autrefois une bourgade d'Indiens : sa situation est dans une plaine fort large qui est environnée de montagnes. A quelque distance, on voit un lac qui peut avoir une lieue de longueur sur trois quarts de large : il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques. Les rues de la ville sont fort régulières : les maisons sont d'une pierre fort légere. Il y a deux Paroisses, quatre Couvens de Religieux, un Monastère des filles & un Hôpital. Une rivière baigne ses murs à l'Ouest & fertilise ses campagnes par di-

vers canaux. On assure que le nombre de ses habitans monte à vingt-mille; leurs mœurs ne différent point de ceux de Quito. Les Magistrats sont élus par les habitans, privilége unique dans toute l'Audience. Le voisinage de la montagne de Chimborazo rend le climat de cette ville plus froid que celui de Quito : lorsque le vent souffle du côté de cette montagne, le froid devient si vif, que les gens riches se retirent dans leurs maisons de campagne, où, quoiqu'à peu de distance, l'on jouit d'un air beaucoup plus doux. Cette incommodité dure depuis le mois de Décembre, jusqu'à celui de Mai. Les pluies y sont moins fréquentes & moins fortes qu'à Quito; les tempêtes plus rares, & par conséquent le Ciel plus serein. Les fabriques y sont plus communes que dans tout autre corrégiment : le menu bétail, qui est très-commun dans ce pays, fournit beaucoup de laine, & d'une bonne qualité. Le terroir est très-fertile.

Le bourg, que l'on nomme *Hambato*, est dans une plaine fort étendue : il a au Nord une rivière que sa pronfondeur & son étendue ne permettent de passer que sur un pont. On compte dix mille habitans dans ce bourg : les maisons sont construites de briques crues : elles sont assez jolies, quoique basses. Ce bourg a été ruiné par un tremblement de terre. La terre s'ouvrit en plusieurs endroits & forma de larges crevasses, qui subsistent encore. Le volcan d'une montagne voisine, ayant fait une violente explosion, les cendres qu'il vomit, mêlées avec la neige fon-

due par les flammes, forma des torrens bourbeux, qui détruisirent la récolte, engloutirent les troupeaux, & couvrirent la terre d'une fange noirâtre, dont on voit encore les restes séchés par le tems : ils sont au Midi du bourg.

Les habitans de ce bourg sont naturellement guerriers ; mais ils passent pour méchans & peu fidéles. Le pain & les fruits de ce pays ont beaucoup de réputation. On y fait une sorte de biscuit qui se transporte fort loin, sans que le tems diminue de sa bonté. On fabrique dans ce corrégiment des ouvrages de menuiserie fort recherchés.

6°. Le corrégiment de *Chimbo* est situé au Couchant de celui de Riobamba, & au Levant de celui de Quayaquil. Il contient six Paroisses, qui sont, *San Lorenzo*, *Asancoto*, *Chapacoto*, *San Miguel*, *Guaranda* & *Guanujo*. Il tire son nom d'un bourg qui est composé d'environ quatre-vingt familles de Métifs & d'Indiens, parmi lesquels il y a quelques Espagnols. Il étoit autrefois la résidence du Corrégidor, qui fait à présent son séjour à Guaranda, pour la commodité du commerce. L'air est très-froid dans la plus grande partie de ce corrégiment, parce qu'il est voisin de Chimbarazo : mais son terrain, qui a beaucoup d'étendue, est fort riche en grains & en bestiaux : on y nourrit beaucoup de mulets. L'hiver rend les chemins fort mauvais dans ce canton.

7°. Le corrégiment de *Guayaquil* est situé au Couchant du précédent. Il prend son nom d'une ville qui passe pour être

la seconde que les Espagnols ont fondée dans cette contrée. On fixe sa fondation à l'année 1533. Elle fut d'abord située sur le golfe de Charapoto, un peu plus au Nord qu'elle n'est aujourd'hui : ayant été détruite par les Indiens, on l'établit dans le lieu où elle est à présent, sur la rive occidentale du fleuve de Guayaquil. L'étendue de cette ville est considérable : elle occupe plus d'une demie lieue le long du fleuve ; mais elle a peu de largeur, parce que chacun cherche la rive pour jouir de la fraîcheur du vent qui y régne. Toutes les maisons sont de bois : les plus modernes sont couvertes de tuiles, & les anciennes de chaume : elle sont grandes & belles, ont un étage qui est séparé du rez-de-chaussée par un entre-sol. Le bas forme des magasins dans l'intérieur ; le devant forme des boutiques de toute espèce, qui ont des portiques fort spacieux : ils servent de passage pendant l'hiver, parce que les rues sont impraticables dans cette saison.

Comme on y craint beaucoup le feu, dont on a ressenti plusieurs fois les effets, les cuisines sont séparées de maisons, à douze ou quinze pas de distance : elles n'y communiquent que par une galerie découverte, en manière de pont, & si légérement construite, qu'elle peut être abattue dans l'instant que le feu prend à la cuisine. Les gens de marque occupent l'appartement d'en haut, & on loue les entre-sols aux étrangers que le commerce attire dans la ville.

Le terrain qui environne cette ville n'est

praticable en hiver, ni à pied ni à cheval: le fond est de craie spongieuse, & partout si égal, que l'eau ne trouvant aucun écoulement, la moindre pluie fait un bourbier. Pendant la saison des pluies, on est obligé de mettre dans les rues, dans les places & autres lieux qui sont sans portiques, de grosses & larges poutres sur lesquelles on puisse marcher. L'été rend bientôt le terrain sec & ferme.

Cette ville est défendue par trois forts, deux qui sont sur le bord de la rivière, fort près de la ville, & le troisième derrière les murs, pour défendre l'entrée d'une grande ravine. Ces fortifications sont récentes: il n'y avoit autrefois qu'une batterie, qui subsiste encore sur un cavalier de pierre. Les trois forts sont composés de grosses pièces de bois, disposées les unes dans les autres, en manière de palissades. La nature du bois, qui est à l'épreuve de l'eau & de la boue, convient fort à l'humidité du terrain. Avant qu'on eût construit ces forts, la ville avoit été prise & saccagée deux fois par les Pirates, en 1686 & 1709.

Les Eglises & les Couvens sont de bois, comme tous les autres édifices, à l'exception de celui de Saint Dominique qui est de pierre: les autres Couvens sont de Saint François & de Saint Augustin: il y a un Collége & un Hôpital; mais il est en fort mauvais ordre. La ville & toute la jurisdiction, sont gouvernées par un Corrégidor, qui est soumis au Président & à l'Audience de Quito; mais il est nommé par le Roi d'Espagne pour cinq ans,

Toutes les places de ce gouvernement dépendent de lui, & sont gouvernées par ses Lieutenans. Le corps des Magistrats est composé d'Alcades & de Régidors ordinaires. La Chambre des Finances a son Trésorier & son Contador pour tous les droits Royaux. Le gouvernement spirituel dépend de l'Evêque de Quito, qui l'exerce par un Vicaire, qui est le Curé de la ville.

On compte vingt mille habitans à Guayaquil. Tous ceux qui sont originaires d'Espagne, & qui ne sont point d'un sang mêlé, sont d'une beauté si régulière, qu'on leur accorde, dit Ulloa, l'avantage dans ce genre sur tous les autres peuples de l'Amérique méridionale : ils sont presque tous blonds. A ces avantages naturels, les habitans de Guayaquil joignent la douceur & la politesse dans la société. C'est ce qui engage plusieurs Européens à s'y marier, quoique les femmes n'y aient pas reçu autant d'avantages de la fortune que de la nature. Leur parure approche de celle des autres femmes du même climat ; mais elle est plus galante & plus agréable.

Ce corrégiment peut avoir soixante-quinze lieues d'étendue du Midi au Nord, & cinquante-cinq du Levant au Couchant. Il est partagé en sept Lieutenances ou Bailliages. On y recueille du tabac, de la cire, du chanvre, du coton, mais en petite quantité & d'une bonté médiocre : le bois est la plus abondante production du pays. On y nourrit des bœufs, des chevaux & des mules : on les fait passer

sur les montagnes pendant l'inondation : si-tôt que les eaux sont écoulées, on les ramene dans leurs pâturages, qui sont très-bons & très-abondans.

8°. Le corrégiment de *Cuenca* est situé au Sud de celui de Riobamba. La ville qui lui donne son nom fut fondée en 1558 : elle est située dans une grande plaine, sur le bord d'une rivière qu'on nomme *Matadero*, & au voisinage de trois autres. Ces trois rivières sont fort dangereuses lorsqu'elles débordent : on les passe à gué dans tout autre tems. Les rues de cette ville sont fort droites, les maisons de brique crue & couvertes de tuiles ; elles n'ont qu'un étage : le nombre des habitans se monte à vingt-trois ou vingt-quatre mille. Plusieurs canaux, tirés des rivières, arrosent les rues de la ville. On assure que ce seroit un lieu de délices par la douceur du climat & la fertilité du terroir, si la fainéantise & l'indolence des habitans ne rendoient ces avantages inutiles. Il y a trois Paroisses à Cuenca : la principale pour les Espagnols & les Métifs, les deux autres pour les Indiens. Il y a un Collége & six Maisons Religieuses, quatre d'hommes & deux de filles. Il y a en outre une Chambre de Finances.

Les femmes y sont assez laborieuses : elles s'occupent de quelques manufactures, & y font le commerce, pendant que les hommes s'abandonnent à l'oisiveté. On y voit les restes d'un Palais des Incas.

Le corrégiment de Cuenca est partagé

en deux Bailliages; Cuenca, qui contient dix villages ; & *Alausi*, bourg qui en contient quatre. On trouve des mines d'or & d'argent dans ce corrégiment.

9°. *Loja*, dernier corrégiment de la Province de Quito, tire son nom d'une ville qui fut fondée en 1546: elle contient deux Paroisses, un Collége & plusieurs Couvens de divers Ordres. C'est dans son terroir que croît le *Quinquina* : on y recueille aussi de la cochenille. Le terroir est plus chaud que dans les autres cantons de la Province de Quito. La ville de Loja étoit autrefois très-florissante, mais l'on n'y compte plus aujourd'hui que dix mille habitans. Ce pays est rempli d'assez bons pâturages : on y nourrit une très-grande quantité de bœufs. Outre les deux Paroisses qui sont dans la ville, il y en a douze autres dans le corrégiment. On y trouve des mines d'or qui étoient fort abondantes : mais les habitans les ont négligées.

§. X.

Province de Popayan.

CETTE Province renferme la partie la plus septentrionale du Royaume de Quito : elle est bornée au Nord par la Province de Carthagene, au Levant par le Nouveau Royaume de Grenade, au Midi par celui de Quito, & au Couchant par la côte de la mer du Sud, par la Province de Choco qui en a été démembrée. Elle s'étend depuis l'Equateur jusqu'au septième dégré trente minutes de latitude septentrionale, & entre le cinquante sixième &

le soixantième dégrés de longitude occidentale. Les Espagnols en firent la conquête en 1536.

Ce pays est habité par plusieurs Nations d'Indiens fort courageux. Les Espagnols, qui sont continuellement en guerre avec eux, n'ont pu les soumettre entièrement, principalement ceux qui sont établis du côté du Levant. Ils habitent des montagnes inaccessibles, où l'on trouve des mines d'or & des pierres précieuses. C'est même le canton de l'Amérique méridionale où les Espagnols en exploitent le plus grand nombre, par le moyen des Négres.

La Province de Popayan est partagée en deux gouvernemens différens. Les parties septentrionale & occidentale dépendent de la Jurisdiction de Santa-Fé; la méridionale & l'occidentale, de Quito.

La ville de Popayan est la Capitale de toute la Province: elle fut fondée par les Espagnols en 1537. Elle est dans une plaine au deuxième degré vingt-cinq minutes de latitude septentrionale. Elle est plus orientale que Quito de deux dégrés. La rivière *Del-Molino* la partage en deux parties, qui sont jointes ensemble par deux ponts. Elle tire son nom d'un Cacique qui l'habitoit lorsque les Espagnols en firent la conquête. Elle est médiocrement grande: les rues sont larges & tirées au cordeau; mais elles ne sont pavées que le long des maisons: le reste est rempli d'un gravois menu & solide. Les maisons sont bâties de briques crues: la plupart ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les ameublemens sont tirés de l'Europe. La Cathédrale

eſt la ſeule Paroiſſe de la ville. Elle fut érigée en Evêché vers l'an 1547. Il y a un Collége & un Séminaire. On y compte quatre Maiſons de Religieux, entr'autres un beau Couvent de la Merci, & deux de filles. Tous ces Couvens ſont aſſez bien bâtis & leurs Egliſes ſont aſſez belles.

Les habitans de cette ville, dont le nombre ſe montre à vingt ou vingt-cinq mille, ſont un mêlange de ſang Eſpagnol & Negre : il y a beaucoup d'Indiens dans les villages des environs. Le nombre des Eſpagnols augmente continuellement à Popayan, parce qu'il y a pluſieurs mines d'or dans ſes environs, & que l'eſpoir du gain y attire de nouvelles familles. Cette ville eſt traverſée par une rivière qui y entretient la fraîcheur & la propreté. Ses eaux ſont ſalées & paſſent pour médicinales : ce ſont les plantes de la montagne d'où elle ſort qui lui donnent cette qualité. On vante encore plus les effets d'une autre ſource qui deſcend de la même montagne. Elle eſt reſervée pour les Couvens de filles, & pour les perſonnes de la première qualité.

Vers le Nord de la ville, à la diſtance d'une lieue, on trouve la rivière de Canco : elle eſt profonde & fait des ravages terribles par ſes débordemens, qui arrivent dans le tems des pluies.

Le Gouvernement de Popayan, pris en général, a quatre-vingt lieues du Levant au Couchant, & un peu moins du Midi au Nord : il eſt partagé en onze Bailliages, qui, outre le chef-lieu, contiennent un certain nombre de bourgs & de villages

considérables & bien peuplés. On y trouve en outre plusieurs métairies, qui sont aussi peuplées que les plus forts villages, à cause du grand nombre de ceux qui y sont employés à la culture des terres.

Le climat de cette Province varie comme la plupart de ceux dont on a parlé. On assure que le territoire de Caluto est le plus sujet au tonnerre, & de-là vient la célébrité de ses cloches, auxquelles la superstition attribue, sur diverses traditions, une vertu particulière contre la foudre.

On trouve dans quelques vallées un petit insecte nommé *Coya* ou *Coyba* : il est de la grosseur d'une punaise : son sang est si venimeux, que s'il en rejaillit, lorsqu'on l'écrase, sur la peau d'un homme ou d'une bête, l'humeur pénétre les pores, s'insinue dans la masse du sang, fait enfler le corps, & cause la mort en très-peu de tems. Le commerce de Popayan consiste en *coca bétel*, en bestiaux, en jambons, en tabac, en sain-doux, en eaux-de-vie de cannes, en fil de coton, en pite; en rubans, &c. Le change de l'argent pour l'or fait une autre espèce de commerce : le second y étant aussi commun que l'autre y est rare. On y apporte de l'argent pour acheter de l'or, &, de part & d'autre, le profit est très-considérable. Dans les terrains chauds & humides, on trouve des grains & des racines en abondance. Popayan reçoit beaucoup de marchandises de l'Europe, d'où on les transporte dans toute l'Audience, ce qui rend le commerce de cette ville très-considérable.

§. XI.

Province d'Atacames.

On trouve à l'Ouest de la Cordelière occidentale, la Province d'Atacames. Elle est bornée au Couchant par la mer du Sud, & s'étend le long de la côte, depuis le premier dégré trente minutes de latitude septentrionale, jusqu'à la baye des *Caraques*, par les trente-quatre minutes de latitude méridionale. Ce pays fut longtems inculte & négligé, après qu'on en eut fait la conquête. On se contentoit d'y envoyer des Missionnaires pour y répandre les lumières de la Foi, sans y établir aucune police, de manière que les habitans devenoient Chrétiens & conservoient toute leur barbarie. Les Espagnols sentirent à la fin qu'il étoit important pour eux d'en faire l'échelle du commerce entre Quito & Tierra-Firme. On y établit un Gouverneur en 1621 : il eut plusieurs successeurs, qui firent comme lui des efforts inutiles pour ouvrir un chemin de communication entre la ville de Saint Michel d'Ibrara & la rivière de San-Iago. En 1735, Maldonado fut chargé de ce Gouvernement, & parvint à former un chemin depuis Quito jusqu'à la rivière des Emeraudes. Ce succès engagea la Cour d'Espagne à ériger cette Province en Gouvernement Royal.

Les établissemens qu'on y a formés, se ressentent de l'oubli dans lequel on a laissé ce pays. On n'y compte que vingt bourgs ou villages, cinq sur les côtes ma-

ritimes & les autres dans l'intérieur des terres. Les habitans des cinq premiers sont Espagnols, Métifs, Négres ou de race mêlée. Les quinze autres ne sont peuplés que d'Indiens avec quelques Espagnols & quelques Mulâtres. On a formé onze Cures dans les onze principaux établissemens. Il n'y a que des Annexes dans les autres.

Le climat de cette Province est le même que celui de Guayaquil, & les productions ne différent presque en rien. Le terroir est cependant meilleur dans quelques endroits, parce qu'étant plus élevé, il n'est pas sujet aux inondations que le débordement des rivières cause à Guayaquil. C'est ce qui fait que le cacao y est plus onctueux & d'une qualité supérieure. On y recueille beaucoup de vanille d'achot, de salsepareille & d'indigo bâtard, que les Espagnols nomment *Yerva de sinta annil*. Les montagnes y sont couvertes de grands arbres si serrés, qu'ils bouchent le passage.

§. XII.

Province de Quixos.

CETTE Province est bornée au Nord par le territoire de Popayan, à l'Orient par la rivière d'Aguarico, à l'Occident par les corrégimens de Quito, de Latacunga & de Saint-Michel d'Ibrara, dont elle n'est séparée que par les Cordelières de *Cotopacsi* & de *Cayamburo*. Ce pays fut découvert en 1536. Les Espagnols, voulant reconnoître le cours de la grande rivière de la Magdeleine, observerent la côte du Sud, trouverent la Province de

Quixos, où il y avoit beaucoup d'or & d'arbres qui portoient la canelle. En 1559 ils y formerent divers établissemens.

Le bourg de Baeja en est le chef-lieu; parce que c'est le plus ancien établissement qui y ait été formé : mais il n'est aujourd'hui composé que de huit ou neuf maisons & d'une vingtaine d'habitans : les Gouverneurs n'y demeurent plus. Il n'est qu'une Annexe de la Cure de Papallacta, avec deux autres bourgs ou villages qui sont dans les environs.

Archidona, qui a titre de cité, & qui est aujourd'hui le chef-lieu de cette Province, est la résidence du Gouverneur. Ce n'est cependant qu'un bourg assez médiocre : ses maisons sont de bois & couvertes de paille. Il n'y a pas plus de sept cens habitans Espagnols, Indiens, Métifs & Mulâtres. Il n'y a qu'un Curé, dont la Paroisse s'étend encore sur trois villages voisins.

Avila est une ville située à l'Est de Quito : elle est encore plus petite que la précédente : ses maisons ne sont pas mieux bâties : elle n'a environ que trois cens habitans. La Cure comprend six villages. Il y a encore six autres villages dans cette Province ; mais ils ne méritent pas la peine qu'on les cite.

Toutes ces habitations sont environnées d'Indiens sauvages qui ravagent continuellement les terres & tiennent les habitans dans des alertes continuelles. C'est, sans doute, ce qui a toujours retardé le succès des établissemens qu'on a formés dans ces Provinces. L'air est d'une chaleur excessive

dans toute cette contrée, & les pluies y sont continuelles. L'été n'est pas si long qu'à Guayaquil; mais les incommodités y sont les mêmes. Le pays est marécageux, rempli de bois épais & d'arbres d'une prodigieuse grosseur, parmi lesquels on trouve de canelliers : on transporte beaucoup de cette canelle à Quito & dans toute l'Audience. Elle ressemble beaucoup à celle des Indes orientales; mais elle n'en approche pas pour la qualité : l'odeur en est cependant si forte, qu'il y a beaucoup d'apparence, qu'avec un peu de culture, elle pourroit arriver au même dégré de bonté que l'autre.

§. XIII.

Province de Macas.

Cette Province est bornée à l'Est par les terres de *Maynas*, au Sud par celles de *Bracamoros* & d'*Yaguarsongo*; à l'Ouest, la Cordeliere orientale la sépare des corrégimens de Riobamba & de Cuenca. On nommoit autrefois cette Province *la Seville d'Or*. La Capitale, nommée *Macas*, est à quarante minutes à l'Orient de Quito. On y compte à peine cent trente maisons, & le nombre de ses habitans, avec tous ceux de son ressort, ne monte qu'à douze cens : il y a peu d'Espagnols : presque tous sont Métifs, Mulâtres. Outre le chef-lieu, on compte huit villages dans cette Jurisdiction : il n'y a que deux Paroisses pour tous. Ce pays étoit très-peuplé & très-riche, puisqu'on lui a donné le nom de Seville d'Or; mais, de cette opulence, à peine en reste-t-il le souvenir. Les

Indiens se souleverent dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, & détruisirent plusieurs bourgs & villages qui ne se sont jamais relevés.

Le voisinage de la Cordeliere rend ce climat fort différent de celui de Quito : les saisons n'y sont pas les mêmes ; l'été commence au mois de Septembre ; c'est alors qu'on y ressent la fraîcheur des vents qui ont passé sur la neige des montagnes. Le ciel est serein, la terre couverte de verdure, de fleurs, & forme un spectacle qui inspire de la gaieté.

Le terroir de cette Province produit les espèces de grains qui demandent un climat chaud ; mais on s'y applique principalement à la culture du tabac, dont on fait des récoltes abondantes, & que l'on transporte au Pérou. On y trouve, dans plusieurs endroits, de la poudre d'azur, en petite quantité, il est vrai, mais d'une bonté admirable. Il y a des canelliers qui l'emportent peaucoup pour leur bonté, sur ceux de Qnixos & de Macas.

§. XIV.

Province de Jean de Bracamoros.

LA Province de Jean de Bracamoros termine celle de Quito au Midi & suit celle de Macas. Ce pays fut découvert en 1532 : la ville de Jean fut fondée en 1544 ; c'est la résidence du Gouverneur. Elle est située sur la rive septentrionale de la rivière de Chinchipa : on y compte trois ou quatre mille habitans, la plupart Métifs, quelques Indiens & une très-petite quan-

tité d'Espagnols. Il y a en outre dans cette Province les villes de *Valladolid*, de *Loyola* & de *San-Iago des Montagnes*; mais elles n'ont reçu aucun accroissement depuis leur fondation, & sont peu considérables. On y trouve encore dix bourgs ou villages, qui sont tous habités par des Indiens & des Métifs.

Le climat de cette Province ne différe point de celui de Quixos; mais il est moins pluvieux: on y jouit, comme à Macas, de quelques intervalles d'été. Le terrain est fertile en denrées propres au climat. Il est rempli d'arbres sauvages, parmi lesquels il y a des cacaoyers, dont le fruit est aussi bon que celui des cacaoyers que l'on cultive avec soin. Ce terrain produit en outre du tabac, dont la culture fait la principale occupation des habitans: la manière dont on le prépare le rend précieux. Le tabac, les mules, le coton, font tout le commerce extérieur du pays. Dans les premiers tems de la conquête, on y trouva beeucoup d'or; mais la révolte des Indiens, fut cause qu'on perdit les mines: on assure qu'ils n'eurent pas d'autre prétexte pour se révolter, que la dureté avec laquelle on les forçoit de travailler à ces mines.

On trouve dans ces cantons beaucoup de bêtes féroces, principalement des tigres, des lions & des ours.

§. XV.

Province de Maynas.

ELLE termine le Royaume de Tierra-

Firme au Levant. Ses limites du Nord au Sud sont peu connues, parce que ce canton est rempli d'Indiens libres qui ne souffrent pas que les Européens pénétrent dans ce pays. Il s'étend au Levant jusqu'au Brésil & à la fameuse ligne de démarcation qui sépare les Etats des Espagnols de ceux des Portugais. C'est dans cette Province que prennent leur source, diverses rivières qui, après leur réunion, forment *le fleuve des Amazones*, qu'on regarde comme le plus grand de l'Univers. On trouve dans la Province de Maynas, plusieurs Nations qui habitent le long du fleuve des Amazones & qui ont résisté avec beaucoup de courage aux Espagnols. La Capitale est *San-Francisco de Borgia*, qui fut fondée en 1634 : elle est plus orientale que Quito d'un dégré vingt-huit minutes. Elle est habitée par des Métifs & des Indiens : le Gouverneur du pays y fait sa résidence. On compte trente-six villages dans cette Province, dont douze sont dans les terres, & vingt-quatre sur les bords du fleuve des Amazones : ils sont presque tous peuplés d'Indiens convertis & rassemblés de diverses Nations, qui ont chacune un langage particulier ; mais tous ces langages ont beaucoup d'affinité. Parmi ces Indiens, il y a des usages fort singuliers : les meres applatissent la tête de leurs enfans & lui donnent presque la forme d'un pain de sucre. Il y en a qui se peignent tout le corps ; d'autres ne s'en peignent qu'une partie ; d'autres allongent leurs oreilles au point qu'elles en deviennent ridicules : d'autres se font des trous aux lévres, aux nari-

nes, aux mâchoires & au menton : ils les garniſſent de plumes d'oiſeaux & de fléches.

Les bords du fleuve ſont remplis d'une prodigieuſe quantité d'arbres de diverſes qualités : il y a entr'autres beaucoup de cacaoyers ſauvages.

On y trouve des ſerpens, parmi leſquels il y en a qui ſont d'une groſſeur & d'une longueur prodigieuſe. Nous en avons parlé dans la deſcription de l'Afrique. L'humidité & la chaleur contribuent à rendre ce pays très-fertile : on y trouve une multitude de plantes fort ſingulières.

La Province de Maynas eſt ce que la plupart des Géographes appellent *le pays des Amazones* : il eſt arroſé, du Couchant au Levant, par le fleuve de *Maragnon*. Les Eſpagnols ayant rencontré ſur ſes bords quelques femmes armées, lui donnerent le nom *de fleuve des Amazones*, qui lui eſt reſté, & qu'il a communiqué au reſte du pays que ce fleuve arroſe. Comme le fleuve des Amazones eſt ce qu'il y a de plus curieux dans ce pays, nous croyons que c'eſt ici le moment d'en donner la deſcription.

§. XVI.

Deſcription du Fleuve des Amazones, ou *Maragnon.*

L'EMBOUCHURE de ce fleuve fut découverte par les Pinſons, dont on a parlé dans les Voyages de Chriſtophe Colomb, qui lui donnerent le nom *de Maragnon*. Suivant M. de la Condamine, il prend ſa ſource dans un lac qui eſt dans l'Audience

de Lima au Pérou, vers l'onzième dégré de latitude auftrale. Il parcourt environ fept cens cinquante lieues communes de France, depuis fa fource jufqu'à fon embouchure dans la mer ; mais fes finuofités rendent fon cours de plus de douze cens. Depuis fa fource, jufqu'à Jean de Bracamoros, qui en eft à cent cinquante lieues, il n'eft prefque pas navigable ; mais il l'eft dans le refte de fon cours, tant à caufe de fa largeur que de fa profondeur. Il reçoit du Midi au Nord une multitude de rivières, parmi lefquelles il s'en trouve qui ne font inférieures ni au Nil ni au Danube. M. de la Condamine affure que l'Orinoque communique avec ce fleuve. Depuis Jean de Bracamoros, le fleuve des Amazones prend fon cours vers l'Eft, prefque parallélement à la ligne équinoxiale, jufqu'au Cap du Nord, où il fe jette dans l'Océan, fous l'Equateur même. Il forme plufieurs îles à fon embouchure, qui a plus de foixante-dix lieues de large, depuis le Cap Nord jufqu'à celui de Para dans le Bréfil. Dans fon cours, il traverfe des pays habités par des Nations fauvages & inconnues aux Européens.

CHAPITRE II.

Royaume du Pérou.

IL eft borné au Nord par le nouveau Royaume de Grenade ; au Levant par le Bréfil, & par la mer du Nord ; au Midi par le détroit de Magellan, & au Cou-

chant par la mer du Sud. Il s'étend depuis le golfe de Guayaquil & la côte de Tombez, par le troisième dégré 26 minutes de latitude australe, jusqu'aux terres magellaniques, vers le cinquante-quatrième dégré de la même latitude, ce qui fait, à-peu-près, 1250 lieues Françoises; & du Levant au Couchant, depuis la ligne de démarcation, jusque vers le soixante-troisième dégré de longitude occidentale.

Ce Royaume comprenoit autrefois la partie de l'Amérique méridionale, qui est soumise à la Couronne d'Espagne; mais depuis l'an 1739, il ne renferme que les trois Audiences de *Lima* ou du *Pérou proprement dit*, de *Los Charcas*, & du *Chili*.

ARTICLE I.

Audience de Lima, ou *du Pérou proprement dit.*

L'AUDIENCE de Lima fut érigée en 1542: elle étoit fort étendue; mais elle a été démembrée successivement par l'érection des autres Audiences qu'on établit dans le pays. Elle s'étend aujourd'hui le long de la côte de la mer du Sud, depuis le troisième dégré vingt-cinq minutes de latitude australe, jusque vers le vingtième, ce qui forme un espace de quatre cens lieues communes de France du Midi au Nord; mais on ne connoît pas son étendue du Levant au Couchant, parce que sa partie orientale est occupée par divers peuples qui ne sont pas encore soumis.

Cette Audience comprend dans ſa Juriſdiction, l'Archevêché de Lima, les Evêchés de Truxillo, Guamanga, Cuſco & Aréquipa: c'eſt la diviſion que les Géographes & les Hiſtoriens ſuivent.

Le Diocèſe de Lima eſt diviſé en 15 Corrégimens ou Provinces, qui ſont 1, *Lima*; 2, *Chancay*; 3, *Santa*; 4, *Canta*; 5, *Cagnété*; 6, *Ica*, *Piſco* & *Naſca*; 7, *Guarachiri*; 8, *Guanuco*; 9, *Yauyos*; 10, *Caxatambo*; 11, *Tarma*; 12, *Jauxa*; 13, *Conchucos*; 14, *Guaylas*; 15, *Guamalies*.

§. I.

Corrégiment de Lima.

Il peut avoir cinq lieues de circuit dans leſquelles on trouve huit petites peuplades qui environnent la ville de *Lima*, qui eſt la capitale du Pérou. Ce pays, qui étoit couvert d'habitans avant la conquête, eſt réduit à ces petites peuplades, parmi leſquelles il ſe trouve encore deux Caciques; mais ils ſont ſi miſérables & ſi pauvres, que pour vivre ils montrent à jouer des inſtrumens dans Lima. La deſcription de cette capitale fera mieux connoître le corrégiment qui porte ſon nom.

§. II.

Deſcription de Lima.

Nous prenos pour guides Dom Juan & Dom Ulloa, & nous la ferons connoître telle qu'elle étoit avant le tremblement de terre du 28 Octobre 1746, qui la ruina preſqu'entièrement. Elle fut fondée le 6 Janvier 1535, & prit de là le nom de *Los*

Reyes

Reyes, ou ville des Rois. Sa situation est lans une grande & belle vallée, qu'on iomme la vallée de *Rimac*, mot qui en angue Indienne signifie celui qui parle ; le not *Lima* n'en est qu'une corruption. C'est :ncore le nom du fleuve sur lequel elle est ›âtie. On prétend qu'il vient d'une Idole, . laquelle on faisoit des sacrifices humains, epuis que les Incas eurent étendu jusque-à les bornes de leur Empire. Cette Idole, uivant la tradition populaire, répondit ın jour aux prières qu'on lui adressoit, & ut nommée *Rimac*, ou le Dieu qui parle, our la distinguer des Idoles muettes.

Lima, disent les deux Ecrivains cités ci-essus, est à douze dégrés deux minutes rente-une secondes de latitude australe : ı longitude est aux deux cens quatre-vingt-ix-neuf dégrés vingt-sept minutes sept :condes du méridien de Ténérife. L'ai-aille varie à Lima de neuf dégrés deux .inutes une seconde au Nord-Est. Cette ille domine la vallée sans aucunes bornes our la vue : on voit cependant au Nord uelques monticules de la Cordeliere des ndes. La rivière est du côté du Nord : on a construit un beau pont de pierre : il t terminé par une arcade qui sert de porte la ville, & à la grande place qui en est :u éloignée. Cette place est spacieuse, de ›rme quarrée & fort ornée : on voit au :ntre une grande & belle fontaine, sur sommet de laquelle est une statue de ·onze, qui représente la renommée : l'eau aillit de sa conque & de la gueule de huit ɔns de même métal qui embellissent ce onument.

Le côté de la place qui fait face à la fontaine, eſt occupé par l'Egliſe Cathédrale & par le Palais Archiépiſcopal, qui s'élevent au-deſſus de tous les édifices de la ville : la façade du Palais, ſes colonnes, ſes pilaſtres & ſes fondemens, ſont de pierre de taille : elle eſt bâtie ſur le modèle de la Cathédrale de Séville ; mais elle eſt moins grande. Au milieu du frontiſpice, eſt un portail accompagé de deux belles tours. Un large eſcalier garni de baluſtrades régne autour de cet ouvrage : il eſt d'un bois qui imite la couleur du bronze. Des piramides de hauteur médiocre, s'élevent à quelque diſtance les unes des autres. Du côté qui eſt tourné vers le Nord, la place contient le Palais du Vice-Roi : cet édifice étoit autrefois d'une ſingulière magnificence ; mais ayant été ruiné par un tremblement de terre en 1687, on ſubſtitua aux parties qui avoient été ruinées, des appartemens bas, qui ſervent aujourd'hui de demeure au Vice-Roi. Le côté occidental qui fait face à la Cathédrale, offre l'Hôtel-de-Ville & les priſons. Le côté méridional eſt rempli par des maiſons particulières qui n'ont qu'un étage ; mais dont les deux façades ont des portes de pierre de taille. Leur uniformité, leurs arcades & leur dégagement, donnent beaucoup d'éclat à la place, qui a trente toiſes de long à chaque côté.

La ville, priſe en général, forme un triangle. Le grand côté eſt le long du fleuve & n'a pas moins de 1920 toiſes, & ſa plus grande largeur, depuis le pont juſqu'à l'angle oppoſé à la baſe, eſt de 1080. Elle

eſt environnée d'un mur de brique, aſſez large, mais fort irrégulier dans ſes proportions. Il eſt flanqué de trente-quatre baſtions, ſans terre-plein ni embraſures, parce qu'on n'a eu d'autre intention que de fermer la ville, pour la mettre à couvert de toute ſurpriſe de la part des Indiens. Dans toute l'enceinte que forme le mur, on compte ſept grandes portes & trois poternes.

Au-delà de la rivière, à l'oppoſite de la ville, on trouve un fauxbourg aſſez étendu. Il ſe nomme *San-Lazaro*. Les rues, comme celles de la ville, en ſont fort larges, tirées au cordeau dans toute leur longueur & paralleles, de ſorte que les unes allant du Nord au Sud & les autres de l'Eſt à l'Oueſt, elles forment des quarrés de maiſons chacun de cinquante toiſes.

Les rues de la ville ſont en général bien pavées & traverſées par des canaux tirés ſur le fleuve, dont les eaux paſſent ſous des voûtes & ſervent à la propreté, ſans aucun danger. Les maiſons, quoique fort baſſes, ſont agréables à la vue. Le corps de ces édifices eſt conſtruit de pièces de bois emmortoiſées avec les ſolives du toît : on couvre le tout en-dedans & en-dehors de cannes ſauvages ou d'oſier; on le recrépit; on blanchit l'extérieur avec une couche de chaux, & on le peint enſuite en forme de pierre de taille. Le toît eſt fait avec des planches, ſur leſquelles on met de la terre graſſe, qui ſuffit pour arrêter la chaleur du ſoleil : comme il ne pleut point dans ce pays, on n'a pas beſoin d'autres précautions. Ces maiſons étant

construites de cette manière, cédent aux secousses des tremblemens de terre, & sont beaucoup moins sujettes à la destruction que si elles étoient plus solides. Dans l'enclos des principales maisons, il y a des jardins ou des vergers remplis de toutes sortes de fruits & de légumes : les canaux donnent toujours la facilité de les arroser.

La ville de Lima est partagée en cinq Paroisses; celles du *Sagrario*, de *Santa-Anna*, de *San-Sebastian*; chacune de ces trois est desservie par deux Curés; celles de *San-Marcello* & de *San-Lazaro*, n'ont qu'un Curé chacune. Comme celle de San-Lazaro s'étend fort loin dans la vallée, il y a plusieurs Chapelles où les Prêtres de cette Paroisse vont dire la messe tous les jours de Fête. Il y a en outre deux Succursales, *San-Salvador* & *Santa-Anna*.

Il y a beaucoup de maisons Religieuses dans cette ville. On en compte quatre de Dominiquains, trois de Franciscains, trois d'Augustins, trois de la Merci : les Jésuites y avoient six maisons : les Peres de l'Oratoire, les Bénédictins, les Religieux des Agonisans, les Minimes, les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu y ont chacun un Couvent. Les derniers en ont trois. Il y a en outre neuf hôpitaux qui ont chacun leur destination particulière. Outre les dix-neuf Couvens d'hommes dont on vient de parler, il y en a quatorze de filles qui, si l'on en croit Ulloa, sont assez peuplés pour former ensemble une petite ville. Il faut y ajouter quatre Communautés du Tiers-Ordre : il y en a une qui est destinée pour les Indiennes, une autre

pour les femmes qui se sont fait séparer d'avec leur mari ; enfin une pour les pauvres femmes, qui y trouvent un asyle contre la misère. La maison des Orphelins est partagée en deux Colléges, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles.

Toutes les Eglises de Lima sont grandes, bâties en pierres, enrichies d'ornemens précieux, principalement la Cathédrale. Les autels sont couverts d'argent massif d'un travail admirable. Les murs sont revêtus de tentures de velours, garnies de franges & de houpes d'or & d'argent. Deux files de chandeliers d'argent massif bordent toute la longueur de l'Eglise, avec des tables qui sont dans les intervalles, & portent des piedestaux chargés de figures d'anges, le tout d'argent. Les vases sacrés & les châsses sont d'or massif, couverts de diamans. Tous les vêtemens sacerdotaux sont d'étoffe d'or ou d'argent. L'Architecture des colonnes, des frises, des chapiteaux, des portes, des frontispices, imite parfaitement la pierre. Les tours qui s'élevent au-dessus, font un effet assez agréable. Le nombre & la grosseur des cloches, sont beaucoup plus considérables qu'en Europe.

Les Vice-Rois du Pérou font leur demeure ordinaire à Lima. Leur administration n'est ordinairement que de trois ans : mais elle est quelquefois continuée par un ordre exprès du Souverain ; leur autorité est absolue : ils sont à la tête de tous les Tribunaux, & les Officiers qui les composent ne sont que leurs ministres. La pompe extérieure d'un Vice-Roi du Pé-

rou, ne différe point de celle d'un Roi. Il a deux Compagnies de Gardes ; l'une à cheval, composée de 160 hommes : leur uniforme est bleu avec des paremens d'écarlate garnis de franges d'argent : les bandolières sont de même espèce. Cette Compagnie, qui n'est composée que d'Espagnols, monte la garde à la principale porte du Palais. Le Vice-Roi ne sort jamais sans être accompagé d'un piquet de huit de ces Gardes, dont quatre le précèdent & quatre le suivent. L'autre Compagnie est de 50 Hallebardiers Espagnols, qui sont vêtus de bleu comme les Gardes à cheval ; mais les vestes & les paremens sont de velours cramoisi galonnés en or. Ils font la garde à la porte des sallons par où l'on se rend à l'Audience publique. Le Vice-Roi a en outre un détachement de cent Soldats qui sont dans l'intérieur du Palais, & toujours tout prêts à exécuter ses ordres.

Les affaires qui concernent le Gouvernement sont expédiées par un Secrétaire d'Etat : c'est de ce bureau que sortent toutes les expéditions militaires & civiles. Celles qui regardent l'administration de la Justice, se terminent au Tribunal de l'Audience : c'est le principal des Tribunaux de Lima : rien ne s'y décide sans la participation du Vice-Roi. Il est composé de huit Auditeurs & d'un Fiscal civil, qui ont trois salles d'assemblées dans le Palais ; l'une pour les délibérations, & les deux autres pour les paidoyers. Les affaires civiles & criminelles se jugent dans la quatrième salle. Les Indiens on leur Fiscal Protecteur. Le second Tribunal est

celui de la Chambre des Comptes, composée d'un Régent qui préside, de cinq Maîtres des Comptes, deux Maîtres des Résultats, & de deux Ordonnateurs avec quelques surnuméraires des deux dernières classes. C'est-là qu'on juge définitivement les comptes de tous les Corrégidors qui ont été chargés du recouvrement des tributs. On y régle aussi tout ce qui appartient à la distribution & à l'administration des Finances.

Un troisième Tribunal, qu'on nomme *la Caisse Royale*, est composé d'un Facteur, d'un Maître des Comptes & d'un Trésorier. Leur inspection s'étend sur tous les biens du Domaine Royal & sur le quint du produit des mines. Les Magistrats qui composent le Corps-de-Ville, sont tirés de la principale Noblesse de la ville.

Les causes de ceux qui sont morts intestats ou chargés des deniers de quelques particuliers, sont portées à un Tribunal qu'on appelle *Caisse des Morts*. Il est composé d'un Juge supérieur, d'un Avocat & d'un Trésorier.

Les Négocians ont un Tribunal à Lima: c'est un Consulat qui est composé d'un Prévôt des Marchands & de deux Consuls, que les Négocians élisent & prennent dans leur propre corps. On y juge suivant les réglemens de Cadix & de Bilbao.

Le Chapitre de la Cathédrale de Lima est composé d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre & d'un Trésorier; de neuf Chanoines, dont quatre obtiennent leurs Canonicats par concours, & les cinq autres par présentation

L'Archevêque & son Official forment seuls le Tribunal Eccléſiaſtique. Le Siége de Lima fut érigé en Archevêché, vers l'an 1546, par Paul III.

Le Tribunal de l'Inquiſition eſt composé de deux Inquiſiteurs & d'un Fiſcal, qui ſont tous trois à la nomination de l'Inquiſiteur d'Eſpagne. Cette ville a un Hôtel des Monnoies avec les Officiers néceſſaires.

Il y a une Univerſité qui porte le nom de *Saint Marc* : les Chaires des Colléges ſont fondées, & ſont occupées par des hommes ſavans. Les bâtimens de l'Univerſité ſont fort beaux. Cette Univerſité fut fondée en 1545 par Charles-Quint : en 1572, elle fut incorporée à celle de Salamanque : on y compte près de deux mille étudians. Frezier dit que l'Univerſité a plus de quatorze mille piaſtres du Pérou de revenu.

Frezier, Voyage à la mer du Sud.

Habitans de Lima.

La ville de Lima eſt peuplée d'Eſpagnols, de Négres, de deſcendans de Négres, d'Indiens, de Métifs. On fait monter le nombre des Eſpagnols à ſeize ou dix-huit mille, dont un tiers eſt composé de Nobleſſe : on y compte juſqu'à quarante-cinq Comtes & Marquis, avec un nombre proportionné de Chevaliers des Ordres d'Eſpagne. Entre les autres familles Nobles, il y en a qui ſont fort illuſtres, quoique ſans titre. Celle d'Ampuero tire ſon origine des anciens Incas, par une Princeſſe de leur ſang qu'un Capitaine Eſpagnol épouſa au tems de la conquête : elle eſt dans une grande conſidération. Les Rois d'Eſpagne lui ont accordé de grandes prérogatives, ce qui porte les perſonnes du

plus grand nom à rechercher son alliance. Toutes ces familles ont beaucoup d'esclaves, de domestiques, de carosses & de caleches.

La qualité de Commerçant n'est point incompatible à Lima avec celle de Noble. Comme Lima est le centre du commerce du Pérou, on y voit arriver une multitude d'Européens, dont la plupart, charmés des agrémens du climat, y demeurent & y contractent des mariages souvent fort avantageux.

Nègres & Mulâtres de Lima.

Les Négres & les Mulâtres sont la plus grande partie des habitans de Lima : ce sont eux qui exercent les Arts méchaniques. Les Indiens & les Métifs composent la dernière espèce de ceux qui habitent cette ville : ils ensemencent les terres, font des ouvrages de potterie, & vendent les denrées aux marchés.

Habillement des Hommes.

L'habillement des hommes de Lima ne différe de celui des hommes de Madrid, que par le luxe qui régne dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe est en droit de la porter ; le Mulâtre qui exerce un vil métier, porte quelquefois des habits plus magnifiques que l'Espagnol de la première distinction. Delà il arrive que l'on invente tous les jours de nouvelles étoffes : celles qui arrivent de l'Europe sont aussi-tôt débitées ; le prix n'y fait rien ; chacun se pique d'avoir les plus belles.

Habillemens des Femmes.

La manière dont les femmes de Lima sont habillées paroît indécente à ceux qui sont nouvellement arrivés dans ce pays : mais on s'y accoutume insensiblement,

& elle paroit plus ſupportable. Cet habillement conſiſte en un pourpoint, une jupe ouverte, une autre jupe de toile blanche, la chemiſe & la chauſſure. Quelques-unes mettent autour du corps une mante qui n'eſt pas fermée. Le jupon ne deſcend qu'au milieu des mollets; de-là pend une dentelle fine & large: on voit auſſi pendre les bouts des jarretières, bordés d'or ou d'argent, & quelquefois ornés de perles. La jupe de deſſus, qui eſt d'une étoffe riche, eſt toute chargée d'ornemens. Les manches de la chemiſe ſont longues d'une aune & demie, larges de deux, garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies & diverſement attachées. Le pourpoint qu'on met par-deſſus la chemiſe, a des manches fort grandes: elles forment une figure circulaire, ſont preſque toutes de dentelles avec des bandes de batiſte très-fine. La chemiſe eſt arrêtée ſur les épaules par des rubans qui tiennent au corſet: les manches du pourpoint ſe retrouſſent ſur les épaules & celles de la chemiſe par-deſſus: ces manches forment une eſpèce d'aîles, dont le bas deſcend juſqu'à la ceinture. En été toutes les femmes ont la tête couverte d'un voile aſſez ſemblable à la chemiſe & au corps du pourpoint: il eſt de batiſte ou de linon très-fin, garni de dentelles. L'attention & le goût que les femmes apportent au choix des dentelles dont leurs habillemens ſont parés, étonnent tous les étrangers. La rivalité à ce ſujet eſt parvenue juſqu'aux Négreſſes. Les dentelles ſont couſues à la toile ſi près les unes des autres, qu'on ne

voit qu'une petite partie de la toile qui est dessous. Ces dentelles sont des plus fines du Brabant : toutes les autres sont rejettées comme trop communes. En hiver les femmes, dans la maison, s'enveloppent d'un *rebos*, qui n'est qu'une simple pièce de flanelle : mais lorsqu'elles sortent, elles en prennent un qui est garni comme le jupon : quelques-unes y mettent des franges d'or ou d'argent ; d'autres des passemens de velours noir. Au-dessus du jupon elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint qui ne passe pas les bords de celui-ci. On ne doit pas être étonné de la prodigieuse dépense que les femmes font dans ce pays pour leur ajustement, & que leur chemise seule revienne quelquefois à plus de mille écus.

Les femmes de Lima se piquent d'avoir le pied petit : on trouve celui des Européennes ridiculement grand. Dès l'enfance on fait porter aux filles de Lima des souliers si étroits, que dans un âge avancé la plupart n'ont les pieds longs que de cinq ou six pouces. Leurs souliers sont plats & sans semelles. Une pièce de maroquin sert tout-à-la fois de semelle & d'empeigne. Ils ont la pointe aussi longue & aussi large que le talon, ce qui leur donne la forme d'un 8. Ils sont attachés avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries. Les bas sont de soie blanche, parce que cette couleur est la plus propre à faire paroître la beauté de la jambe, qui est presqu'entièrement découverte.

La coëffure est d'autant plus agréable, qu'elle est naturelle. Les femmes de Lima

ont généralement les cheveux noirs, fort épais, & si longs, qu'ils leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture. Elles les relevent & les attachent derrière la tête en cinq ou six tresses qui en occupent toute la largeur : elles y passent une aiguille d'or un peu courbe, & terminée au bout par deux boutons de diamans de la grosseur d'une noisette. La partie des tresses qui n'est point attachée à la tête, retombe sur les épaules dans la forme d'un cercle applati: on n'y met aucun ornement, pour ne rien dérober de leur beauté : mais le devant & le derrière de la tête sont ornés d'aigrettes de diamans. Les pendans d'oreilles sont de brillans accompagnés de glands ou de houpes de soie noire. A leurs colliers, qui sont toujours de perles, elles attachent des rosaires, qui sont aussi de perles fines: leurs mains sont couvertes de pierreries & leurs bras de perles. Elles ont sur l'estomac une plaque d'or enrichie de diamans. Les plus riches garnissent leurs habits de diamans, ce qui jette tant d'éclat, qu'on a beaucoup de peine à le supporter. Les femmes même des particuliers ne vont point en visite sans avoir sur elles pour trente ou quarante mille écus de perles & de pierreries ; &, par surcroit de luxe, elles affectent beaucoup d'indifférence pour toutes ces richesses: elles en ont si peu de soin, qu'il y a toujours quelque réparation à faire, & qu'une partie se perd ou s'use avant le terme ordinaire de sa durée. Lorsqu'elles vont à l'Eglise, elles ont un voile de taffetas noir & une jupe fort longue. Pour

la promenade elles prennent une cape & une jupe ronde. Elles ſont toujours accompagnées de trois ou quatre eſclaves de leur ſexe, qui ſont Négreſſes ou Mulâtres, en livrée comme les laquais.

Les femmes de Lima ſont preſque toutes de taille moyenne : toutes ſont belles ou jolies : leurs cheveux ſont, comme on l'a dit, tout noirs ; leur peau eſt fort blanche ; leurs yeux ſont grands & vifs & leur teint eſt admirable. Dom Ulloa dit que les agrémens de l'eſprit ſecondent ceux du corps : elles ont de la vivacité, de la pénétration, penſent avec juſteſſe & s'expriment avec élégance : leur converſation eſt douce & amuſante. Ce Voyageur les trouve enfin ſi aimables, qu'il n'eſt pas étonné de voir une prodigieuſe quantité d'étrangers ſe fixer à Lima par les nœuds du mariage. Il ajoute cependant qu'elles ſont un peu hautaines, à l'égard même de leurs maris, qu'elles veulent gouverner : mais ſi les maris ſe conforment au caractère de leurs femmes, elles pouſſent les attentions & les complaiſances pour eux plus loin que celles de tout autre pays. Figure des femmes.

Elles aiment beaucoup les odeurs, mettent de l'ambre derrière leurs oreilles, dans leurs robes & dans tous leurs ajuſtemens. Leurs bouquets même en ſont chargés, ce qui gâte le parfum naturel des fleurs. Elles mettent dans leurs cheveux les fleurs les plus éclatantes : l'approche d'une femme de Lima eſt annoncée par la variété d'odeurs qu'elle exhale. La grande place eſt un jardin perpétuel par l'abondance & la variété des fleurs

que les Indiens y étalent. Les femmes y vont dans leurs caleches dorées, pour acheter ce qu'elles y trouvent de plus agréable & de plus rare, sans que le prix les rebute. Ce spectacle y attire beaucoup d'hommes. Les femmes du plus bas état se font une loi d'imiter les femmes de qualité.

Toutes les femmes de ce pays aiment la musique : de toutes parts on n'entend que des chansons vives & ingénieuses ; des concerts de voix ou d'instrumens. Les bals y sont très-fréquens : on y danse avec une légéreté surprenante. Rien n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des habitans de Lima, & leur goût pour la danse & la musique augmente beaucoup la joie qui régne dans ce pays.

Caractère des habitans

Outre la vivacité & la pénétration naturelles, les habitans de Lima ont beaucoup de goût pour les sciences : ils recherchent avec soin la conversation des personnes éclairées qui arrivent d'Espagne : ils forment entr'eux des assemblées qui ne servent pas peu à leur donner de l'émulation & à les instruire. D'ailleurs ils ont le caractère docile, quoiqu'un peu fier. En ménageant leur amour propre on les amene à la complaisance. Ils aiment les manières douces, & l'exemple fait en cela beaucoup d'impression sur eux. Ils passent pour courageux, mais ils se font un point d'honneur qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni de se faire la réputation de querelleurs, & vivent entr'eux dans une société fort tranquille. Les gens Nobles ont une po-

liteſſe ſans bornes pour les étrangers : les Mulâtres étant moins inſtruits, ſont plus ſujets aux défauts qui bleſſent la ſociété. Ils ont le caractère altier & inquiet & ont ſouvent entr'eux de vifs démêlés : cependant les déſordres qui naiſſent de ces vices ne ſont pas conſidérables.

Fertilité du terrain de Lima.

Il ne manque aux agrémens de Lima & de ſa ſituation, que de la pluie pour arroſer ſon terroir : mais l'induſtrie y ſupplée au point, que les environs de cette ville ſont fertiles en toutes ſortes de grains & de fruits. On a conſtruit pluſieurs canaux par leſquels l'eau des rivières ſe répand dans la campagne & la rend féconde. Ces canaux ſont l'ouvrage des Incas, & les Eſpagnols ont eu ſoin de les entretenir. C'eſt par ce moyen qu'on cultive dans le territoire de Lima du froment, de l'orge, des luzernes pour les chevaux, des cannes de ſucre, des oliviers, des vignes : la récolte ſe fait ordinairement au mois d'Août. Dans ce pays les arbres ſe dépouillent de leurs feuilles, ſuivant leur nature : ceux qui ſont propres aux pays chauds, perdent ſeulement la vivacité de leur verdure, & ne s'en dépouillent que pour faire auſſi-tôt place à de nouvelles feuilles qui chaſſent les autres. Il en eſt de même des fleurs : elles ont auſſi leurs ſaiſons. Ainſi le canton de Lima, où l'on diſtingue l'hiver & l'été, comme dans la Zone tempérée, a les mêmes avantages pour les productions des fleurs & des fruits.

Les Voyageurs obſervent qu'avant le tremblement de terre arrivé en 1687,

lequel causa beaucoup de dommage à la ville, les récoltes de froment & d'orge étoient d'une abondance admirable; mais qu'après cet accident, le terroir s'y trouva tellement changé, que le bled y pourrissoit sans pousser aucune espèce de germe. Cette altération fut attribuée à la quantité de vapeurs sulfureuses qui s'étoient exhalées, & aux particules de nitre qui étoient restées sur la terre. Les propriétaires, instruits par l'expérience, employerent leur terre à d'autres usages : ils y semerent de la luzerne & y planterent des cannes de sucre, dont ils tirerent un profit assez considérable. On recommença au bout de quatre ans à y semer du froment, mais en petite quantité : lorsque le sol eut achevé de reprendre sa force, on sema comme on l'avoit fait auparavant, & les récoltes se firent avec la même abondance. Les champs sont cultivés par des esclaves Négres : les oliviers sont une richesse pour les environs de Lima : on en fait des plantations qui ressemblent à des forêts : ils sont plus hauts, plus gros, plus touffus que ceux d'Espagne ; & on ne les taille jamais, ce qui leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelassés les uns dans les autres ils ne laissent aucun passage à la lumière. La seule culture qu'on peut leur donner, est de nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau au pied de chaque arbre ; & d'arracher tous les trois ou quatre ans les petits rejettons qui croissent autour. Avec ce seul soin ils produisent une multitude incroyable de belles olives, dont on tire d'excellente

huile, qu'on regarde même comme supérieure à celle d'Espagne.

Les environs de la ville de Lima sont remplis de jardins, où croissent des légumes & des fruits de toutes les espèces. Leur bonté répond à leur abondance, & on assure qu'aucun pays n'en produit qui égalent ceux de Lima. D'ailleurs on y en trouve toute l'année, parce que les saisons étant alternatives dans les montagnes & dans les vallées, les fruits mûrissent d'un côté lorsqu'ils cessent de l'autre, & Lima, qui n'est qu'à vingt-cinq ou trente lieues des montagnes, en tire beaucoup. On trouve à Lima du raisin de plusieurs espèces : celui qui est de la même que le raisin d'Italie, est fort gros & a très-bon goût: on n'en tire cependant point de vin. Les vignes de treilles s'étendent sur la terre, où elles croissent & produisent beaucoup, sans qu'on en prenne d'autre soin que celui de les tailler.

La qualité du terroir est pierreuse & sablonneuse : les pierres sont des cailloux lisses, ce qui rend les chemins fort incommodes aux gens de pied & de cheval. Les lieux où l'on seme ont environ deux pieds de bonne terre: mais si l'on creuse au-delà, l'on n'y trouve plus que cette sorte de cailloux, ce qui fait croire que la mer couvroit autrefois tout cet espace: on n'y creuse pas à quatre ou cinq pieds sans y trouver de l'eau : il y a même des rivières que l'on n'apperçoit point, parce que leur lit est rempli de cailloux : mais on n'y peut remuer les pieds, sans y faire sourdre l'eau. Cette abondance

d'eau souterraine contribue à la fertilité du pays, principalement pour les hautes plantes, dont les racines pénètrent assez loin pour être sans cesse arrosées.

Outre les vergers, les jardins & les plantations, qui mettent une charmante variété dans les campagnes, il y a des lieux où la nature seule fournit un spectacle charmant, & une nourriture abondante pour les troupeaux. Les collines sont couvertes au printems d'une belle verdure & d'une variété admirable de fleurs. Ces collines peuvent servir de promenades : mais il y en a de publiques dans la ville; celle d'Alameda au fauxbourg San-Lazaro, composée de cinq allées d'orangers & de citronniers, longues d'environ deux cens toises; celle d'Acho, qui offre aussi de belles allées d'arbres sur le bord de la rivière, & quelques autres où l'on voit chaque jour une multitude de carosses & de caleches.

Dans le voisinage de Lima on voit des *Guacas* ou d'anciens sépulchres d'Indiens, & quelques restes de murailles qui bordoient les grands chemins : mais à trois lieues de la ville au Nord-Est, on trouve encore les murs d'une grande bourgade. Ces murs, quoique bâtis sur la superficie de la terre, sans mortier & sans ciment, ont résisté jusqu'à présent aux plus violentes secousses des tremblemens de terre; & les plus solides édifices bâtis par les architectes Espagnols, y ont succombé. L'expérience servoit de maître aux Indiens, & leur apprenoit que dans un pays si sujet aux tremblemens de terre, le mortier

n'étoit pas propre à rendre les bâtimens plus fermes. Les Historiens assurent que les Indiens, voyant la manière de bâtir des premiers conquérans, disoient, en riant, que les Espagnols creusoient des tombeaux pour s'enterrer. On ne s'est cependant pas corrigé sur la manière de bâtir, & les anciennes villes du Pérou, bâties par les Espagnols, ne sont que des ruines. Le plaisir d'avoir des appartemens spacieux & des palais, l'emporte dans l'esprit des Espagnols sur la crainte d'être écrasé sous des ruines.

A tous les agrémens dont on vient de parler, se joint la fertilité de la terre. Le pain qu'on mange dans ce pays n'est pas moins estimé pour le goût que pour la blancheur. On en distingue trois sortes; l'un nommé *Criollo*: il est fort persillé & fort léger; l'autre nommé *Pain à la Françoise*, & le troisième *Pain Mollet*. Ce sont les Négres qui fabriquent tous ces pains pour le compte des boulangers. Les boutiques en sont toujours bien fournies. Les boulangers y sont fort riches, & une grande partie de leur bien consiste dans les esclaves. Outre ceux qui leur appartiennent, ils reçoivent ceux que leurs maîtres veulent faire châtier pour quelque faute : ils se chargent de leur nourriture & payent encore aux maîtres leur travail journalier, en pain ou en argent. C'est le plus grand châtiment auquel on puisse condamner les esclaves : les galeres n'en approchent point. Ils sont obligés de travailler continuellement le jour & la nuit : leur nourriture est fort mauvai-

Nourriture.

fe : en peu de tems l'efclave le plus vigoureux eft affoibli. Cette punition eft fi redoutable pour eux, que la crainte feule eft capable de les contenir, & ceux qui y font condamnés font l'impoffible pour obtenir leur grace. La même punition étoit établie chez les Grecs & les Romains.

La viande la plus ordinaire dans ce pays eft le mouton : le goût en eft excellent. Le bœuf eft auffi fort bon : mais on en mange peu, & deux ou trois bœufs par femaine fuffifent pour toute la ville. La volaille y eft excellente & en grande abondance. Le gibier confifte en perdrix, tourterelles & farcelles. La plus grande confommation eft de chair de porc, qui paffe pour être fort bonne, fans être cependant auffi délicate qu'à Carthagene. Toutes les viandes, & le poiffon même, font accommodés avec la graiffe de porc. Cet ufage s'eft confervé depuis l'arrivée des Efpagnols au Pérou : ils n'y trouverent point d'huile. Quoiqu'il y en ait à préfent on s'en fert peu. Ce fut Antoine de Ribiera, qui planta en 1560, le premier olivier qu'on ait vu dans cette région ; c'eft de lui que font venus ceux qui forment aujourd'hui des forêts dans le Pérou.

On fait geler du veau fur les montagnes, & on le regarde comme un mets fort délicat : les étrangers même l'aiment beaucoup. La préparation confifte à tuer les veaux & à les laiffer un jour ou deux dans les bruieres qui font fur les montagnes : lorfqu'ils font gelés, ils fe confer-

vent fort long-tems sans corruption.

Le poisson qu'on mange à Lima vient des ports de Chorillos, de Callao & d'Ancon. La rivière en produit de plusieurs sortes; entr'autre une crevette qui a deux ou trois pouces de large. Les côtes sont remplies d'une multitude incroyable d'anchois : on y prend beaucoup de moules, qui sont plus grosses que les nôtres & qui ont le goût d'huîtres.

Le commerce contribue beaucoup à l'abondance qui régne à Lima : les Consuls envoient des députés dans toutes les villes de la dépendance du Vice-Roi : il y a en outre à Lima un comptoir général où l'on porte toutes les marchandises qui arrivent par les galions, les vaisseaux de regître & tout ce qui se fabrique dans les autres Provinces. Pour donner une idée de la richesse de ce pays, M. Frezier assure qu'en 1682, lorsque le Duc de la Plata alla prendre possession de sa Vice-Royauté, les marchands firent paver en lingots d'argent deux rues par lesquelles il devoit passer.

§. III.

Corrégiment de Chancay.

Il comprend le bourg de la Baranca, la ville de Gaura & celle de Chancay. On ne compte que soixante à soixante-dix maisons dans la Baranca. La ville de Gaura ne consiste qu'en une rue : mais elle a près d'un quart de lieue de long, & contient environ deux cens maisons : les unes sont de brique cuite, les autres

de brique crue, avec quelques cabanes d'Indiens. Il n'y a qu'une Paroiſſe & un Couvent, qui eſt aux Franciſcains. Le bout de la rue qui va du côté du Midi, eſt fermé par une grande tour avec une porte, au-deſſus de laquelle eſt une eſpèce de donjon. Cette tourelle donne entrée ſur un pont de pierre, ſous lequel paſſe la rivière de Gaura qui eſt aſſez profonde, & ſi proche de la ville, qu'elle en baigne les fondemens, ſans cependant les endommager, parce qu'ils ſont ſur le roc. Au-delà de la rivière on trouve une eſpèce de fauxbourg qui s'étend l'eſpace d'une demi-lieue le long du chemin. Chancay eſt à quatorze lieues. C'eſt une ville compoſée d'environ trois cens maiſons. Parmi les habitans il y a des Eſpagnols de grande diſtinction : c'eſt la demeure du Corrégidor, qui gouverne Gaura par un Subdélégué. On compte douze lieues de Chancay à Lima.

§. IV.

Corrégiment de Santa.

Il tire ſon nom d'un fleuve très-rapide qu'on traverſe en venant de Truxillo. Il contient pluſieurs bourgades, entre leſquelles ſont *Mocke*, qui eſt compoſé de cinquante maiſons & d'environ ſoixante-dix familles ; Bira, le Tambo de Chao, qui ſont entre Truxillo & Santa ; Guaqua, Manchan, Caſma la Baxa, Guarmey, Callejones, Guammanayo, Parivilca. Le fleuve du Santa qu'on paſſe près du Tambo de Chao, s'élargit au gué

d'environ un quart de lieue & forme cinq principales branches, par lesquelles il coule en toute saison, & conserve toujours beaucoup de profondeur. Pour le traverser, on prend des chevaux que des hommes préposés à cet usage, tiennent toujours sur ses bords, & qui sont dressés à résister au courant, qui est très-rapide. La ville de *Santa* ou *Santa Maria de la Paille*, car c'est son propre nom, fut d'abord bâtie sur la plage, dont elle est à présent éloignée de plus d'une demi-lieue. Elle étoit alors très-peuplée : on y voyoit divers Couvens, & le Corrégidor y faisoit sa demeure ; mais elle fut détruite en 1685 par Edouard David, Pirate Anglois, & ses habitans se transporterent dans le lieu où elle est aujourd'hui : elle n'a pas repris son ancien éclat ; à peine est elle composée de cinquante familles Indiennes ou Mulâtres. Guaqua & Manchan sont deux hameaux. Casma la Baxa, qui est à une lieue du dernier, est un fort petit bourg. Guarmey est à quinze lieues de Manchan. C'est un bourg d'environ soixante-dix familles, & qui n'est considérable que par la demeure du Corrégidor qui étoit autrefois à Santa. Entre Guarmey & Callejones, qui en est à treize lieues, les chemins sont presqu'impraticables. On trouve ensuite Guamanayo, dépendance du bourg de Pativilca, qui est à huit lieues de Callejones & le dernier du ressort de Santa. Pativilca n'est composé que de cinquante à soixante maisons & d'un nombre proportionné d'habitans, la plupart de races mêlées. Il est remar-

quable par les restes d'un édifice Indien situé sur le bord de la mer, qui n'est qu'à trois quarts de lieues de Guamanayo. Ce sont des murs de brique, que leur grandeur fait prendre pour les ruines du Palais de quelqu'ancien Cacique.

§. V.

Corrégiment de Canta.

Ce Corrégiment est à cinq lieues au Nord-Est de Lima : son étendue est de plus de trente lieues : la plus grande partie occupe les premières branches des montagnes qu'on nomme *les Cordelieres des Andes*. Le climat y est varié suivant la disposition du pays : celui des vallées est chaud : celui des parties hautes est tempéré, & froid sur les collines. On trouve dans ce Corrégiment de vastes campagnes de bambous. On y nourrit beaucoup de moutons, & parmi les fruits, on regarde les papas comme les meilleurs du Pérou. Ces campagnes appartiennent à la principale Noblesse de Lima.

§. VI.

Corrégiment de Cagnete.

Il tire son nom de sa Capitale. Sa Jurisdiction commence à six lieues au Sud de Lima, & s'étend à plus de trente le long de la côte. Le climat y est semblable à celui de Lima. Les vallées y sont fertilisées par une rivière & divers ruisseaux qui les traversent : elles produisent quantité de froment & de maïs. Il y a beaucoup de cannes à sucre. On trouve quantité

tité de salpêtre dans le voisinage du bourg de Chilca. Ce canton abonde en fruits, en légumes, en oiseaux domestiques des Indes.

§. VII.

Corrégiment d'Ica, Pisco & Nasca.

Ce Corrégiment porte le nom de ces trois villes. Sa partie antérieure s'étend le long de la côte du Sud. Sa Jurisdiction comprend plus de soixante lieues de longueur : cet espace est si sablonneux, que les campagnes sont incultes dans tous les endroits où les rivières & les canaux ne peuvent atteindre. Il y a cependant quelques cantons où la terre est assez humide pour qu'on y plante des vignes qui produisent assez de raisin, dont on fait du vin qui n'est pas désagréable. On trouve dans quelques cantons des oliviers qui rapportent de fort bonnes olives, dont on tire de l'huile excellente. Les cantons qui sont arrosés par les canaux produisent beaucoup de froment, de maïs & des fruits de toutes les espèces. Il y a dans la Jurisdiction d'Ica des forêts d'algorrobales, qui servent à nourrir une prodigieuse quantité d'ânes. Ceux qui habitent sur les bords de la mer s'occupent à la pêche & salent leur poisson, qu'ils envoient dans les montagnes où le débit en est sûr.

§. VIII.

Corrégiment de Guarachiti.

C'est dans ce Corrégiment que l'on trouve la première branche de la Corde-

liere & une partie de la feconde : il s'étend par l'une & par l'autre à plus de quarante lieues. Ce Corrégiment commence à fix lieues à l'orient de Lima. Il n'y a de fertile & de peuplé que les vallons & les lieux bas : ils abondent en grains & en fruits. On trouve des mines d'argent dans les montagnes.

§. IX.

Corrégiment de Guanuco.

Le climat de ce canton eft tempéré; le terrain y eft fertile en grains & en fruits. La principale place de ce pays s'appelle *Guanuco :* elle eft à quarante lieues Nord-Eft de Lima. Les premiers conquérans en avoient autrefois fait choix pour leur fejour : mais elle eft aujourd'hui fort déchue de fa fplendeur, quoique leurs maifons y fubfiftent encore.

§. X.

Corrégiment de Yanyos.

Il commence à vingt lieues de Lima au Sud-Eft, contient une partie de la première & de la feconde branche de la Cordeliere. Il a plus de trente lieues d'étendue dans fa plus grande largeur. Le climat eft inégal. On y recueille du froment, de l'orge, du maïs & d'autres grains avec les fruits ordinaires du pays. Les campagnes y font perpétuellement couvertes d'herbes, qui nourriffent une prodigieufe quantité de gros & de menu bétail, dont la plus grande partie fe vend à Lima.

§. XI.

Corrégiment de Caxatambo.

Ce canton eſt ſitué à trente-cinq lieues au Nord de Lima. Sa plus grande étendue eſt d'environ vingt lieues, dont une partie eſt ſituée dans les montagnes. Tout le territoire eſt fertile en grains. Il s'y trouve auſſi des mines d'argent ; mais elles ſont peu abondantes.

§. XII.

Corrégiment de Tarma.

C'est un des plus conſidérables de l'Evêché de Lima. Sa Juriſdiction commence à quarante lieues de Lima, vers le Nord-Eſt, & confine, vers l'Orient, aux habitations des ſauvages nommés *Marancochar*, qui inſultent aſſez ſouvent les Eſpagnols établis dans les environs de leurs habitations. Ce canton eſt fertile en grains : on y nourrit quantité de beſtiaux. Il y a des mines d'argent qui ſont aſſez riches, & le canton s'en reſſent. On y fabrique différentes étoffes. Ces manufactures occupent un grand nombre d'Indiens.

§. XIII.

Corrégiment de Jauxa.

Ce Corrégiment commence à quarante lieues de Lima, vers l'Eſt : ſon étendue eſt du même nombre de lieues. Il comprend les vallées & les plaines qui ſont entre les Cordelières. Une rivière qui le traverſe

prend sa source dans le lac Chicay-Cocha; & passe par un des bras du fleuve des Amazones. Cette rivière divise tout le Corrégiment en deux parties : il est rempli de belles bourgades peuplées d'Espagnols, de Métifs & d'Indiens. Son terroir est assez fertile en grains & en fruits, & le commerce y est fort considérable. Il confine, comme le précédent, aux habitations des Indiens sauvages, parmi lesquels les Religieux Franciscains ont commencé des Missions. On trouve quelques mines d'argent dans cette Province.

§. XIV.

Corrégiment de Conchucos.

Il commence à quarante lieues de Lima, vers le Nord-Nord-Est, & s'étend par le centre des montagnes, ce qui en rend le climat fort inégal : il abonde en grains & en fruits : on y nourrit quantité de bestiaux. On y fabrique des draps qui se vendent assez bien.

§. XV.

Corrégiment de Guaylas.

Il occupe le centre des montagnes & commence à cinquante lieues de Lima. Sa Jurisdiction est assez grande & son terroir a les mêmes propriétés que le précédent. On y nourrit une très-grande quantité de bestiaux.

§. XVI.

Corrégiment de Guamalies.

C'EST le dernier Corrégiment de l'Archevêché de Lima. Il eſt ſitué dans le centre des Cordelières, & le climat y eſt fort inégal. Sa Juriſdiction commence à quatre-vingt lieues de Lima vers le Nord-Eſt. Le froid y eſt plus commun que le chaud, ce qui fait que le terroir y eſt peu fertile: il peut avoir quarante lieues d'étendue. Ses bourgades ſont peuplées de Tiſſerands, de Cardeurs & de Drapiers.

Ces ſeize Corrégimens ſont remplis de bourgs, de villages & de hameaux, tous habités par des Eſpagnols, des Métifs & des Indiens. Il y a un Corrégidor pour toutes ces habitations; & chacune à ſon Curé. Ces Curés ſont ou ſéculiers ou réguliers, ſuivant le droit que chaque ordre prétend avoir acquis dans le tems de la conquête.

EVÊCHÉ DE TRUXILLO.

C'EST le premier Diocèſe de l'Archevêché de Lima : il s'étend au Nord où il termine la Vice-Royauté du Pérou. On compte dans ce Diocèſe ſept Corrégimens qui ſont, *Truxillo*, *Sagna*, *Piura*, *Caxamalca*, *Chachapoyas*, *Llulla* & *Chillaos*, *Patas* ou *Caxamarquilla*.

§. I.

Corrégiment de Truxillo.

IL n'a pas plus de vingt lieues de long.

Sa Capitale eſt à huit dégrés ſix minutes trois ſecondes de latitude auſtrale : elle eſt ſituée dans la vallée de Chimo : ſa ſituation eſt agréable : elle peut être miſe entre les villes du troiſième rang : ſa diſtance du rivage de la mer n'eſt que d'une demi-lieue : le port d'Yuanchaco, quoiqu'éloigné de deux lieues, ſert à ſon commerce. Elle eſt enceinte d'un mur de briques : ſes maiſons ont une aſſez belle apparence. Les principales ſont de briques cuites, ont de grandes portes & des balcons. Les autres ſont de briques crues : toutes ſont fort peu exhauſſées, ce qui vient de la crainte des tremblemens de terre. Le Palais Epiſcopal, les Edifices publics, les Hôpitaux, les Couvens, &c. augmentent beaucoup la beauté de la ville. Les habitans ſont un mêlange de toutes ſortes de races : il y a parmi les Eſpagnols des familles très-diſtinguées : ils ſont tous aſſez civils. Les uſages & l'habillement ſont les mêmes qu'à Lima. Il n'y a point de Bourgeois un peu aiſé qui n'ait un caleche, parce que les rues étant remplies de ſable, il eſt fott difficile d'y marcher. La vallée eſt extrêmement fertile en grains, en fruits, en raiſins, en cannes de ſucre. Les arbres qui entourent la ville ſont d'agréables promenades : l'on y jouit toujours d'un beau ciel.

§. II.

Corrégiment de Sagna.

CE Corrégiment eſt au Nord de celui de Truxillo, & s'étend environ trente

lieues. Il y a plusieurs bourgs, parmi lesquels on compte *Chocopé* qui a soixante-dix familles, la plupart Espagnoles & le reste Indiennes. On remarque, comme une chose singulière dans ces climats, qu'en 1726, il plut dans ce canton pendant quarante jours: la pluie commençoit le soir à quatre ou cinq heures, & finissoit le matin à-peu-près à la même heure. Toutes les maisons qui n'étoient pas de brique cuite furent détruites. Pendant ce déluge les vents du Sud ne varierent point & soufflerent avec tant de force qu'ils agitoient le sable, quoiqu'il fût changé en limon. Deux ans après il y plut pendant onze jours, mais avec moins de force: depuis on n'a pas vu de pareil phénomene, comme on ne se souvient pas d'en avoir vu auparavant.

A treize ou quatorze lieues de Chocopé, l'on rencontre le bourg de *San-Pedro*, dont le terroir est fertilisé par la rivière de Chiloma. Il produit en abondance des cannes de sucre, des raisins & des fruits de toutes les espèces. On trouve ensuite celui de *Lambayeque*, qui est à vingt lieues de San-Pedro; mais avant d'y arriver, il faut traverser la rivière de Xaquetepeque. Il y a plusieurs autres bourgs dans les environs. Celui de Sagna, qui a donné son nom au Corrégiment, fut saccagé en 1681 par les Pirates Anglois: tous les habitans se transporterent à Labayeque, qui est devenu la résidence du Corrégidor. Ce bourg contient près de quinze cens maisons & trois mille chefs de famille. A peu de distance coule une rivière que l'on passe à

gué : elle est cependant sujette aux débordemens : alors on la passe sur un pont de bois. Les environs du bourg de Lambayeque, sont fertiles autant que la rivière & les canaux les arrosent.

§. III.

Corrégiment de Piura.

Désert. IL y a dans ce Corrégiment un espace de terrain assez considérable qu'on nomme *Désert*, parce qu'on n'y trouve que du sable, sans aucune habitation. Ce terrain est si égal, même si uni, qu'il arrive souvent aux Voyageurs de manquer leur route : le sable y est tellement agité par les vents, que les guides perdent la trace. Leur ressource dans ces occasions est d'observer si on a le vent en face lorsqu'on va du côté de Lima, & au dos lorsqu'on en revient. Par ce moyen on est sûr de ne pas s'égarer, parce que les vents du Sud régnent continuellement dans cette contrée. Les guides pratiquent encore un autre moyen : ils prennent dans leurs mains, en différens endroits, des poignées de sable & le flairent : ils distinguent à l'odeur s'il a passé des mules, parce que leur fiente y laisse de l'odeur. Ceux qui vont sans guide, & s'arrêtent pour dormir, courent risque de ne savoir quelle route tenir à leur réveil : ils périssent souvent de fatigue & de misère.

Le premier bourg de ce Corrégiment est *Sechura*. Il fut d'abord établi proche de la mer : mais ayant été submergé, on le construisit à une lieue du rivage. Il peu

contenir deux cens maifons. Il y a une affez belle Eglife conftruite de brique. Ses habitans font des Indiens prefque tous voituriers ou pêcheurs. Il y a une rivière dans les environs ; mais elle féche dans l'été. Alors on creufe des puits, qui fourniffent une eau faumache & bourbeufe.

A dix lieues de-là, on trouve la ville de Piura qui eft affez confidérable. Elle fut fondée, en 1531, par François Pizare. C'eft la première Colonie des Efpagnols au Pérou. On lui donna d'abord le nom de *Saint-Michel de Piura*. Elle étoit dans la vallée de Targafala ; mais l'air y étoit fi mal fain, qu'on fut obligé de la transférer : elle eft aujourd'hui fur un terrain fablonneux & fort élevé. Sa latitude eft à cinq degrés onze minutes une feconde du Sud, & l'on obferve que l'aiguille y varie de huit degrés treize minutes Nord-Eft. Ses maifons font de brique & toutes affez baffes. Outre la Jurifdiction du Corrégidor, elle a un Bureau des Finances avec un Contador & un Tréforier. Le nombre de fes habitans monte à quinze mille, Efpagnols, Métifs, Indiens & Mulâtres. L'air y eft affez fain, mais chaud & fec, parce qu'il n'y pleut jamais. Le terrain y eft arrofé par une rivière qui le rend très-fertile : elle difparoît en été au point qu'il ne refte pas la moindre trace de fon paffage. Il y a dans cette ville un Hôpital qui eft deftiné pour guérir les maladies vénériennes : il eft deffervi par des Religieux Bethléemites. Le climat de Piura eft fi favorable à cette maladie, qu'on y accourt de toutes les parties du Pérou ; &

l'on assure qu'avec moins de remèdes & moins de lenteur que dans tout autre pays, les malades y reçoivent une parfaite guèrison. Les productions les plus communes de ce pays sont des algarrobales, du maïs, du coton, du grain, des fruits & des racines, dont les habitans se nourrissent. Leurs plus grandes richesses consistent dans les pâturages, où ils engraissent de nombreux troupeaux. On y fabrique beaucoup de maroquin : le commerce des mules y procure des richesses considérables.

Au Nord de Piura, on trouve le bourg d'Amotapé, & dix lieues plus loin celui de Parignas ; à quatorze lieues celui de Mancora : ces trois bourgs sont des annexes de la Cure de Tumbez, & font partie de sa Lieutenance, qui dépend du Corrégiment de Piura.

Tumbez étoit un port très-florissant avant la conquête : il n'offre aujourd'hui qu'un bourg de cent cinquante familles, Métifs, Indiens, Mulâtres & quelques Espagnols. Il est situé sur les bords d'une rivière que les barques peuvent remonter. Le terrain est sablonneux & fort inégal : l'air y est chaud & sec : il se passe plusieurs années sans qu'il y pleuve. Depuis Tumbez jusqu'à Lima, tout le pays qui s'étend des Andes à la mer est nommé vallées. On compte de Tumbez à Lima deux cens soixante-quatre lieues.

§. IV.

Corrégiment de Caxamalca.

Il est situé à l'Orient de Truxillo, &

sa Jurisdiction s'étend dans tout l'espace que laissent entr'elles les Cordelières des Andes. Le terroir est fertile en grains, en légumes & en fruits : on y nourrit beaucoup de gros & de menu bétail : il y a un grand nombre de haras. Presque tous les Indiens qui l'habitent sont tisserands : ils fabriquent des toiles de coton qui servent à faire des voiles de navire, des pavillons, des couvertures de lit : ce commerce ne laisse pas d'être considérable. On y trouve quelques mines d'argent ; mais elles sont d'une médiocre valeur.

§. V.

Corrégiment de Chachapoyas.

Il est situé à l'Orient des Cordelières. Son étendue est très-considérable ; mais la plus grande partie est déserte. Les Indiens y fabriquent aussi des toiles de coton, dont on se sert pour faire des tapisseries & d'autres meubles. Les couleurs qu'ils mêlent dans le tissu rendent ces tapisseries fort agréables.

§. VI.

Corrégiment de Llulla.

A l'extrêmité méridionale du dernier Corrégiment, on trouve celui de Llulla & Chillaos, dont le terrain est fort bas, ce qui le rend humide & chaud : il y a beaucoup de forêts. Il confine à la rivière de Moyabamba qui, prenant sa source dans les Provinces méridionales du Pérou, forme le fleuve des Amazones. La principale denrée que l'on tire de ce dis-

trist est le Tabac : on en tire aussi beaucoup de ce fruit qu'on nomme *Amandes des Andes.*

§. VII.

Corrégiment de Patas, ou *de Caxamarquilla.*

Le climat & les fruits de ce dernier Corrégiment de l'Evêché de Truxillo, sont fort variés. On y trouve beaucoup d'or, & le principal commerce des habitans consiste à troquer ce métal pour de la monnoie courante.

EVÊCHÉ DE GUAMANGA.

Cet Evêché contient neuf Corrégimens qui sont, *Guamanga*, *Guanta*, *Vilcas-Guaman*, *Andaguaylas*, *Guanca-Belica*, *Angaraés*, *Castro-Virréna*, *Parina-Cocha*, *Lucanas.*

§. I.

Corrégiment de Guamanga.

Ce Corrégiment s'étendoit d'abord depuis celui de Jauxa jusqu'au pont de Vilcas. Il a maintenant pour bornes les provinces qui l'environnent, & renferme le bourg d'Anco. Son climat est tempéré, assez fertile en grains & en fruits. Les troupeaux qu'on y éleve, les cuirs qu'on y fabrique, les confitures en gelée & en conserve qu'on y fait, lui procurent un fort bon commerce. La ville de Guamanga fut fondée en 1539, par François Pizare, sur les ruines d'un village Indien. On lui donna d'abord le nom de *San-Jouan de la Vittoria*, en mémoire de l'Inca Mango, qui se renferma dans les montagnes : elle

fut bâtie pour faciliter aux Espagnols la communication entre Lima & Cusco : mais sa première situation ayant paru incommode pour les besoins de la vie, parce qu'elle étoit trop près des Andes, elle fut transférée où elle est aujourd'hui. Elle est située sur le penchant de quelques collines qui s'étendent vers le Sud, renferment à l'Orient une plaine traversée par une belle rivière. On y compte environ vingt familles nobles qui en occupent le centre, & dont les maisons sont hautes, bâties de pierres, bien travaillées & généralement couvertes de tuiles, avec des jardins & des vergers. Les fauxbourgs qui environnent cet espace, sont habités par des Indiens dont les maisons, quoique basses, sont de pierres. L'Eglise Cathédrale est aussi fort ornée : son Chapitre est composé d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, de deux Chanoines. Les Canonicats s'obtiennent par le concours. Il y a en outre deux Prébandiers & un Pénitencier. Le Séminaire de l'Evêque se nomme *San-Christoval.* L'Eglise de ce Séminaire est la Paroisse des Espagnols. Celle des Indiens se nomme *Sainte-Anne*, & a pour Succursales les Chapelles de Cormença, de Belen, de Saint Sébastien & de Saint Jean-Baptiste. L'Eglise des Dominiquains est encore une Paroisse des Indiens : le Curé est un Religieux de cet Ordre. Il y a dans cette ville une Université Royale : les Professeurs en Philosophie, en Théologie & en Droit, y jouissent d'un revenu assez considérable. Les Magistrats de la ville sont des Nobles qui

ont le Corrégidor pour Président. Outre les Dominiquains, il y a dans cette ville des Cordeliers, des Peres de la Merci, des Augustins, un Hôpital, un Collége, une Hospice, des Religieuses de Sainte Claire, des Carmélites & une Communauté de Dévotes.

§. II.

Corrégiment de Guanta.

Il est à l'Ouest-Nord-Ouest de Guamanga, & commence à quatre lieues de cette ville. Il a vingt-cinq à trente lieues de longueur. L'air y est assez bon & le terrain abondant en fruits & en grains. On y trouve des mines d'argent; mais elles produisent aujourd'hui fort peu. La rivière de Jauxa forme, dans l'endroit où elle commence à porter le nom de *Tayaxaca*, une île où croît en abondance la fameuse herbe qui se nomme *Coca*. Cette herbe, le plomb que l'on tire de ses mines, & les denrées que la Province produit, font le principal commerce de ce Corrégiment.

§. III.

Corrégiment de Vilcas Guaman.

Au Sud-Est de Guamanga, à six ou sept lieues de cette ville, commence le Corrégiment de Vilcas-Guaman: il a plus de trente lieues d'étendue. L'air y est tempéré; les grains, les fruits, les pâturages & les bestiaux y sont en abondance. La plupart de ses habitans sont Indiens: ils fabriquent des Bayettes, des Cordelots & d'autres étoffes de laine, qui se transpor-

tent à Cuſco, à Potoſi & dans d'autres lieux. On trouve dans ce Corrégiment une ancienne Fortereſſe des Indiens: nous en rapporterons l'inſcription dans un autre article. Le bourg de Vilcas-Guaman en avoit une qui a été ruinée, & l'on a bâti l'Egliſe de ſes débris.

§. IV.

Corrégiment d'Andaguaylas.

A l'Orient de Guamanga, en tirant un peu vers le Sud, on trouve le Corrégiment d'Andaguaylas, dont la Juriſdiction s'étend plus de vingt lieues vers l'Eſt, dans un eſpace qui eſt entre deux rameaux de montagnes. Pluſieurs petites rivières qui arroſent ſon terroir le rendent très-fertile: il produit des cannes de ſucre, du maïs, du froment en abondance. Ce pays eſt un des plus peuplés du Pérou: les familles nobles de Guamanga y ont des domaines qui leur produiſent beaucoup.

§. V.

Corrégiment de Guanca-Belica.

Ce Corrégiment commence à trente lieues du Nord de Guamanga. Le terroir eſt ſec & aride; mais il y a une mine abondante de vif argent. La ville de Guanca-Belica eſt peu conſidérable, quoiqu'elle ait un Gouverneur particulier. Il y a dans cette ville une fontaine dont l'eau pétrifie tout ce qu'on y jette: on peut même ſe ſervir pour les bâtimens de ce qu'elle a pétrifié.

§. VI.

Corrégiment d'Angaraès.

Il dépend du Gouvernement de Guanca-Belica, quoiqu'il ait une Jurifdiction particulière : elle commence à vingt lieues de Guamanga, vers l'Oueft-Nord-Oueft. L'air y eft affez fain ; le terrain y produit beaucoup de grains, de fruits, de très-bons pâturages où l'on engraiffe une multitude de beftiaux.

§. VII.

Corrégiment de Caftro - Virréna.

Il eft à l'Occident de Guamanga, & peut avoir trente lieues d'étendue. Son terroir eft rempli de bruyeres : on y nourrit beaucoup de cette efpèce de bétail qu'on nomme *Vicounuas* au Pérou, & dont la laine fait une grande partie du commerce de cette contrée.

§. VIII.

Corrégiment de Parina-Cocha.

Ce Corrégiment eft à vingt lieues de Guamanga vers le Sud : il peut en avoir vingt d'étendue. On y nourrit quelques troupeaux : il y a des grains & des fruits en abondance. Sa plus grande richeffe confifte dans des mines d'or & d'argent, qui font plus riches à préfent qu'elles ne l'ont jamais été.

§. IX.

Corrégiment de Lucanas.

A vingt-cinq ou trente lieues de Gua-

manga, entre l'Oueſt & le Sud, on trouve le Corrégiment de Lucanas. Le climat eſt aſſez tempéré. Le terrain eſt fertile ; il produit beaucoup de grains, de fruits & de pâturages, dans leſquels on nourrit un grand nombre de troupeaux. Il y a dans ce canton des mines d'argent ſi abondantes, qu'on les met au nombre des plus grandes richeſſes du Pérou : les Marchands qu'elles y attirent y rendent le commerce très-conſidérable.

EVÊCHÉ DE CUSCO.

CET Evêché, qui eſt le troiſième de l'Audience de Lima, contient quatorze Corrégimens. 1 *Cuſco* ; 2 *Quiſpicanchi* ; 3 *Abancay* ; 4 *Paucartambo* ; 5 *Calçaylares* ; 6 *Chilques* & *Muſqués* ; 7 *Cotabamba* ; 8 *Canas* & *Cauchés* ou *Tinta* ; 9 *Azmaraès* ; 10 *Chumbi-Vilcas* ; 11 *Lampa* ; 12 *Caravaya* ; 13 *Aſangaro* & *Aſilo* ; 14 *Apolobamba*.

§. I.

Corrégiment de Cuſco.

L'AIR de ce Corrégiment eſt aſſez tempéré, excepté ſur les montagnes, où il fait plus froid que chaud. On éleve des troupeaux dans les lieux élevés, & dans les bas on recueille des grains & des fruits en abondance. Il y a pluſieurs villes, bourgs & villages. La Capitale eſt Cuſco, ſituée à treize degrés & demi de latitude auſtrale, & à ſoixante-dix-huit de longitude du méridien de Tolede : elle eſt à cent vingt lieues Eſpagnoles de Lima. Du tems des Incas c'étoit la plus grande, la plus peu-

plée, & la plus belle ville du Pérou; dont elle étoit la Capitale. Sa fondation est attribuée à Mango-Capac, premier Empereur du Pérou : il la peupla d'Indiens sauvages qu'il avoit ramassés sous ses loix. Il la divisa en deux parties, qu'il nomma *Hanam-Cosco* & *Hurin-Cosco*, c'est-à-dire, haut & bas Cusco. L'une étoit occupée par les Indiens qui s'étoient attachés volontairement à Mango-Capac, l'autre par ceux que Mama Oello, son épouse, avoit attirés avec la même adresse & le même bonheur. Dans le commencement de la fondation de cette ville, les maisons n'étoient que des cabanes, qui ne différoient de celles du pays que par l'ordre & l'arrangement : mais, à mesure que l'Empire s'agrandit, sa Capitale s'étendit & s'embellit. Tous les Historiens assurent qu'à l'arrivée de François Pizare, les Espagnols furent étonnés de trouver une ville de cette importance.

Au milieu de la ville, les Incas avoient fait construire une place, où aboutissoient quatre grandes rues qui représentoient les quatre parties de la Monarchie du Pérou. Le concours des Indiens qui venoient s'y établir augmentant tous les jours, on assigna des quartiers pour chaque Province. Ceux qui y étoient une fois établis n'avoient plus la liberté de choisir un autre lieu pour leur demeure : chacun pouvoit y suivre les usages du pays de sa naissance : mais tout le monde étoit obligé d'adorer le Soleil, que les Incas regardoient comme leur pere. On lui avoit élevé un Temple, que l'on nommoit *Caracancha* : le

Grand-Prêtre portoit le nom de *Villouna.* Les murailles du Temple étoient incrustées d'or & d'argent, ornées de diverses figures : on y voyoit comme en trophée toutes les figures des Idoles des peuples que les Incas avoient subjugés. Il y avoit en différens endroits de la ville des édifices souterrains habités par les Devins & les Enchanteurs : les Espagnols y trouverent, après la conquête, une quantité prodigieuse d'or & d'argent.

Garcilass. liv. VII, ch. 8, François Corréal, part. 3. chap. 6.

Vers le Nord de la ville, on voit encore les ruines d'une fameuse Forteresse que les Incas avoient fait bâtir pour leur sûreté. Elles donnent lieu de croire que les Souverains du Pérou avoient enceint leur principale demeure d'un grand mur taluté, pour fermer tous les passages extérieurs, & pour se conserver en même-tems une communication libre avec la ville par des voutes souterraines, qui conduisoient à trois différens Forts situés dans la ville même : ils entretenoient une nombreuse garnison. Le rempart qui environnoit la Forteresse étoit d'une hauteur extraordinaire, construit de pierres, bien travaillées & d'une grosseur prodigieuse. Celles qui ont résisté au tems sont si grosses, qu'on ne comprend pas comment on a pu, sans le secours d'aucune machine, les tirer des carrières & les transporter dans le lieu où elles sont employées. Les vuides que laisse l'irrégularité de ces grosses masses, sont remplis d'autres pierres ajustées avec tant d'art & de proportion, que leur liaison ne s'apperçoit pas facilement. Il y en a qui sont d'une si énorme

groſſeur, qu'on ne peut même concevoir de machine aſſez forte pour les remuer. Pluſieurs Voyageurs penſent que cette groſſeur extraordinaire eſt formée de diverſes parties, dont l'art a caché les liaiſons. Les ouvrages intérieurs de la Forteresse ſont preſqu'entièrement détruits ; mais la plus grande partie de ceux du dehors ſubſiſtent encore, & ſemblent devoir durer autant que le monde.

Les rues de l'ancien Cuſco étoient longues & étroites. Toutes les maiſons étoient de pierre, & l'on y comptoit un aſſez grand nombre d'édifices royaux : l'or & l'argent en faiſoient la principale décoration. On aſſure que l'on apportoit à Cuſco toutes les richeſſes de l'Empire, & lorſqu'elles y étoient entrées, il étoit défendu, ſous peine de mort, de les en faire ſortir. La ville étoit diviſée en différens quartiers & traverſée par une rivière. De la Forteresse des Incas deſcendoit un ruiſſeau qui coupoit la ville du Nord au Midi. Cet eſpace, qui étoit ſéparé du reſte de la ville par le ruiſſeau, contenoit trois ou quatre rues où demeuroient tous les Princes du Sang Royal, & leurs logemens étoient rangés ſuivant les degrés de conſanguinité. Cette Capitale de l'Empire du Pérou avoit pluſieurs places conſidérables. Corréal, qui étoit du Sang des Incas, fait la deſcription de ces places, & dit que la plus grande avoit au moins quatre cens pas de longueur du Nord au Sud, & cent cinquante de largeur de l'Eſt à l'Oueſt.

Etat préſent de Cuſco.

Cette ville eſt aujourd'hui de la grandeur de Lima : elle eſt ſituée dans un ter-

rain fort inégal & sur le penchant de plusieurs collines, dont le voisinage offroit un emplacement fort commode. Celles qui l'environnent au Nord & à l'Ouest forment un arc. La ville est bordée au Sud-Est par une plaine où aboutissent des allées fort agréables. La plupart des maisons sont bâties de pierres & couvertes de tuiles fort rouges, qui produisent un assez bel effet : les appartemens sont bien distribués : tous les ouvrages de menuiserie sont dorés, jusqu'aux moulures des portes : les meubles répondent à cette magnificence.

L'Eglise Cathédrale ressemble à celle de Lima par la grandeur, par l'ordonnance ; mais son architecture est d'un meilleur goût. Il y a neuf Paroisses à Cusco : la première est desservie par trois Curés, deux pour les Espagnols, un pour les Indiens.

Il y a un Couvent de Dominiquains, dont les principaux murs sont ceux de l'ancien Temple du Soleil, & le Saint Sacrement se trouve placé dans l'endroit même où cet astre étoit représenté en or. Les Franciscains ont aussi un grand Couvent à Cusco : les Augustins & les Peres de la Merci en ont un assez considérable. Les Jésuites y avoient trois maisons pour l'instruction des jeunes gens. Il y a deux Hôpitaux, l'un pour les Espagnols, l'autre pour les Indiens. Les Couvens de filles sont au nombre de trois.

La ville est gouvernée par un Corrégidor & des Régidors, qui sont tirés de la première Noblesse. Le Chapitre est com-

posé de cinq Dignitaires, de quatre Chanoines. Il y a trois Colléges dans Cusco: l'un est un Séminaire sous la direction de l'Evêque ; on y enseigne le Latin, la Philosophie & la Théologie : les Jésuites enseignoient les Belles-Lettres dans le second ; le troisième est destiné à l'instruction des jeunes Indiens. Les deux premiers ont le titre d'Université, & l'on y confére tous les degrés, jusqu'au Doctorat.

Il y a trois Tribunaux de Justice ; l'un pour les Droits Royaux ; l'autre est l'Inquisition ; le troisième se nomme *la Cruzada.*

On compte dans cette ville trois ou quatre mille Espagnols & douze mille Indiens. L'air y est très-pur, quoiqu'un peu froid à cause du voisinage des Andes. On voit dans la vallée d'*Yucai*, qui en est à quatre lieues, les débris des maisons de campagne des anciens Incas. La plus grande partie de cette belle vallée appartient à l'Evêque de Cusco ; le reste est aux Nobles Espagnols de la ville. On y transporte les malades, & ils ne sont jamais longtems à se rétablir.

D'autres vallées rendent le voisinage de cette ville extrêmement agréable : il y a des mines d'or très-riches.

§. II.

Corrégiment de Quispicanchi.

Il commence presqu'aux portes de Cusco, du côté du Sud, & s'étend plus de vingt lieues de l'Est à l'Ouest : presque tout ce terrain appartient aux familles No-

bles de Cuſco. On y recueille du froment, du maïs, des racines & des fruits en abondance. On y fabrique des bayettes & des droguets de laine. Une partie de cette Juriſdiction confine à des forêts qui ſont habitées par des Indiens ſauvages. Ce canton du Corrégiment de Quiſpicanchi produit beaucoup de Coca, qui fait un des principaux commerces du pays.

§. III.

Corrégiment d'Abancay.

Ce Corrégiment commence à quatre lieues Nord-Eſt de Cuſco : il a plus de trente lieues d'étendue : l'air y eſt aſſez chaud. On y voit de vaſtes plantations de cannes douces, dont on tire du ſucre admirable. Il y a du froment, du maïs & d'autres denrées. C'eſt dans ce Corrégiment qu'on trouve la fameuſe vallée de *Xaquixaguana*, par corruption *Xajaguana*, où Gonzale Pizare fut défait & pris par le Préſident de la Gaſca.

§. IV.

Corrégiment de Paucartambo.

Il eſt à huit lieues de Cuſco vers l'Eſt; a une étendue aſſez conſidérable. Du tems des Incas il produiſoit plus de Coca que les autres ; mais ce commerce y a diminué depuis que les autres Provinces l'ont adopté : il eſt d'ailleurs aſſez fertile en grains & en fruits.

§. V.

Corrégiment de Calcaylares.

Il commence à quatre lieues de Cuſco vers l'Oueſt. Il l'emporte ſur tous les autres par la douceur de ſon climat, par ſon extrême fertilité en grains & en fruits fort délicats. Le ſucre y eſt d'une bonté admirable : il eſt naturellement auſſi ferme & auſſi blanc que celui qui ſort des rafineries d'Europe.

§. VI.

Corrégiment de Chilques & de *Muſqués.*

Ce Corrégiment commence à ſept ou huit lieues au Sud-Oueſt de Cuſco, & s'étend à plus de trente. Le terroir produit des grains en abondance, & nourrit beaucoup de beſtiaux. Les Indiens qui y ſont établis, fabriquent pluſieurs ſortes d'étoffes de laine.

§. VII.

Corrégiment de Cotabamba.

Il eſt à vingt lieues au Sud-Oueſt de Cuſco, s'étend entre les deux rivières d'Abancay & d'Apurima, a plus de trente lieues. L'air y varie ſelon la ſituation des lieux ; le terroir nourrit beaucoup de beſtiaux, produit quantité de fruits & de grains. Il y a des mines d'or & d'argent ; mais elles rendent beaucoup moins qu'autrefois.

§. VIII.

§. VIII.

Corrégiment de Canas & *Cauchés*, ou *Tinta.*

Il commence à vingt lieues au Sud de Cufco, & s'étend du même nombre au Nord, au Midi, à l'Eft & à l'Oueft. La Cordelière le divife en deux parties : l'une nommée *la partie haute*, qui eft fituée dans les montagnes & s'appelle *Canas*; l'autre, *la partie baffe* : elle porte le nom de *Cauchés*. La dernière jouit d'un air tempéré, & produit toutes fortes de grains : la première eft plus expofée au froid, & n'a guères que des pâturages où l'on nourrit toutes fortes de beftiaux. Dans les grandes prairies, qui font entre les Cordelières, on nourrit tous les ans vingt-cinq à trente mille mules qu'on y amene du Tacuman, & qui fe vendent aux Foires du pays, où l'on fe rend de toutes les Provinces du Pérou. On trouve dans Canas une célebre mine d'argent, à laquelle on a donné le nom de *Condanama*.

§. IX.

Corrégiment d'Azmaraès.

On le trouve à quarante lieues au Sud-Oueft de Cufco : fon étendue eft de trente lieues. Le terrain produit beaucoup de grains & de fucre. On y nourrit quantité de troupeaux : il y a beaucoup de mines d'or & d'argent ; mais elles ne font pas fi riches qu'elles l'étoient autrefois.

§. X.

Corrégiment de Chumbi-Vilcas.

A l'Oueſt de Cuſco, & à la diſtance de quarante lieues, on entre dans le Corrégiment de Chumbi-Vilcas. Il peut avoir trente lieues d'étendue, fournit beaucoup de grains & de beſtiaux. On y trouve des mines d'or & d'argent.

§. XI.

Corrégiment de Lampa.

Ce Corrégiment eſt à trente lieues de la même ville : c'eſt la principale des Provinces compriſes ſous le nom de *Collao*. Ce pays eſt mêlé de plaines & de collines très-riches en pâturages, & toujours couvertes d'un grand nombre de troupeaux : le climat eſt cependant froid ; il ne produit que des papas & des quinoas. Il y a des mines d'argent qui ſont fort riches.

§. XII.

Corrégiment de Caravaya.

Il commence à ſoixante lieues au Sud-Eſt de Cuſco, & peut en avoir cinquante d'étendue. L'air y eſt généralement froid, à l'exception de quelques lieux bas où l'on recueille un peu de coca. Il y a beaucoup de grains, de fruits & de bons pâturages. Tout ce pays eſt rempli de mines d'argent. Il y a des lavoirs qui ſont fort renommés. Cette Province eſt ſéparée des Indiens Idolâtres, par une riviere qui charie tant

d'or dans son sable, qu'en divers tems de l'année, les Chefs de ces Sauvages envoient des détachemens pour le recueillir, & qu'ils en ramassent assez pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Espagne. En 1713, on découvrit sur la montagne d'Ucuntaya, une croûte d'argent presque pur, dont on tira plusieurs millions; mais le dessous étoit de la pierre. Il y a plusieurs mines d'or, entre lesquelles on vante celle d'Aporoma, dont l'or est à vingt-trois carats. On y trouve aussi des mines d'argent.

§. XIII.

Corrégiment d'Asangaro & d'Asilo.

Le Corrégiment d'Asangaro & d'Asilo, est à cinquante lieues au Sud de Cusco. L'air y est fort froid: il n'y a que des pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux qui font tout son commerce. Il y a cependant quelques mines d'argent au Nord-Est. Les papas, les quinoas & la canuaga y croissent en abondance. Ce Corrégiment est du ressort de l'Audience de Charcas.

§. XIV.

Corrégiment d'Apolobamba.

A soixante lieues de Cusco, sur les frontières des Moxes, qui sont des Missions, on trouve sept villages Indiens de diverses Nations nouvellement convertis: on leur a donné un Officier revêtu de l'autorité civile & militaire, qui commande à la milice de leurs sept Communautés, autant pour faire respecter les Missionnaires, que

pour les défendre contre les entreprises des Indiens Idolâtres.

EVÊCHÉ D'ARÉQUIPA.

CET Evêché est divisé en six Corrégimens, qui sont 1, *Aréquipa ;* 2 *Camana*; 3 *Condésuios*; 4 *Caylloma*; 5 *Maquagna*; 6 *Arica*.

§. I.

Corrégiment d'Aréquipa.

CE Corrégiment contient la ville d'Aréquipa & quelques villages qui sont aux environs. Le terroir de ce canton est toujours couvert de fruits, de grains & de verdure, parce qu'on n'y éprouve jamais la stérilité de l'été. Les pâturages y sont si abondans, que les troupeaux, toujours nombreux & gras, ne peuvent les consumer.

La ville d'Aréquipa, qui est la Capitale du Diocèse, fut fondée, par François Pizare, dans un lieu qui portoit déja ce nom : on la transféra ensuite dans la vallée de Quilca, à vingt lieues de la mer. C'est aujourd'hui une des plus grandes villes du Pérou. Elle est fort avantageusement située : les maisons sont bâties en pierres & fort richement meublées. Son climat est si doux, qu'on n'y ressent jamais aucun excès de froid & de chaud. La campagne est sans cesse émaillée de fleurs : ce printems continuel en éloigne toutes les maladies qui viennent de l'intempérie des saisons. Une rivière qui passe sous les murs de la ville, entraîne, par des canaux qu'on a conduits dans les rues, toutes les immondices qui pourroient infecter l'air.

Tous ces agrémens sont diminués par les tremblemens continuels auxquels cette ville est sujette : on en a subi quatre dans les années 1582, 1600, 1602, 1625. Elle est cependant très-peuplée. Le Gouvernement civil & militaire est entre les mains du Corrégidor. Il y a en outre un Conseil de Régidors, qui sont élus tous les ans à la pluralité des voix, & pris entre les Nobles. Cette ville étoit autrefois du Diocèse de Cusco : elle en fut séparée en 1609, & on y établit un Siége Episcopal. Le Chapitre est composé de cinq Dignitaires, le Doyen, l'Archidiacre, le Chantre, le Trésorier, l'Ecolâtre : il y a en outre cinq Canonicats. Il y a deux Paroisses pour les Espagnols, & une pour les Indiens. Il y a dans cette ville sept Communautés d'hommes, un Séminaire pour les Ecclésiastiques employés au service de la Cathédrale, & trois Couvens de filles. Il y a des Commissaires de l'Inquisition & de la Croisade, avec un Tribunal pour les deniers royaux.

§. II.

Corrégiment de Camana.

En suivant les côtes de la mer du Sud, on traverse le Corrégiment de Camana, qui renferme plusieurs déserts. Il s'étend, du côté de l'Est, vers les premières montagnes de la Cordelière. On y trouve beaucoup d'ânes & quelques mines d'argent, qui sont assez négligées.

§. III.

Corrégiment de Condésuios.

A cinquante lieues d'Aréquipa vers le Nord, on entre dans ce Corrégiment, qui peut avoir trente lieues d'étendue. L'air & le terroir y sont différens, suivant la situation des lieux. On y trouve une sorte de cochenille sauvage, dont les Indiens font commerce avec les Provinces où l'on fabrique des étoffes de laine. Ils la réduisent en poudre & la mêlent avec du maïs violet, pétrissent le tout ensemble, en font de petits pains quarrés, auxquels ils donnent le nom de *Mango* : ils les vendent une piastre la livre. Il y a dans ce pays beaucoup de mines d'or & d'argent; mais elles ne sont pas, à beaucoup près, si riches qu'autrefois.

§. IV.

Corrégiment de Caylloma.

Il est à trente lieues d'Aréquipa. Il y a des mines d'argent qui fournissent beaucoup, quoiqu'on y ait continuellement travaillé depuis leur découverte, qui fut faite dès le commencement de la conquête. Le pays est si froid, qu'il n'y croît ni grains ni fruits: on en trouve cependant sur la pente des montagnes & des espace qui les séparent. On trouve, dans certains cantons, une prodigieuse quantité d'ânes sauvages.

§. V.

Corrégiment de Maquagna.

Il commence à quarante lieues d'Aréquipa, vers le Sud, & en a quarante d'étendue, à la distance de seize des côtes. Il y a plusieurs bourgs, dont le principal se nomme *Maquagna* : il est peuplé d'Espagnols, entre lesquels on compte plusieurs Nobles qui sont assez riches. L'air de ce canton est fort doux, & le terroir est rempli de vignobles, qui fournisset beaucoup de vin & d'eau-de-vie. Il y a des papas & des olives.

§. VI.

Corrégiment d'Arica.

C'est le dernier de cet Evêché : il est situé le long des côtes de la mer du Sud. Comme l'air y est chaud, mal sain, la plus grande partie du terroir est stérile : on y trouve cependant de l'axi & du piment en abondance, & cette épicerie, qui est fort recherchée dans toute l'Amérique méridionale, fait un commerce considérable pour les habitans. Il y a dans quelques cantons, des olives qui sont de la grosseur d'un œuf de poule, & sont aussi délicates que les meilleures de l'Europe.

ARTICLE II.

Audience de Los Charcas.

Cette Province est, à peu de chose près, aussi grande que celle de Lima; mais elle est beaucoup moins peuplée,

parce qu'il y a des déserts & des montagnes couvertes de bois épais, & qu'elle est traversée par les hautes montagnes de la Cordelière des Andes. On comptoit autrefois, sous le nom de Charcas, diverses contrées peuplées par un nombre prodigieux d'Indiens; mais aujourd'hui sa Jurisdiction commence, du côté du Nord, à Vilcanora, lieu appartenant au Corrégiment de Lampa, dans le Diocèse de Cusco; de-là elle s'étend vers le Sud jusqu'à Buenos-Aires. A l'Orient elle touche au Brésil, & n'a pour bornes de ce côté que la célèbre ligne de démarcation. Elle touche, à l'Occident, la côte de la mer du Sud: le reste de cette Province confine au Royaume de Chili. Elle est entre le quinzième & le trente-cinquième dégré de latitude méridionale, le trente-unième & le cinquante-cinquième de longitude occidentale. Les Empereurs du Pérou n'avoient encore soumis qu'une partie de ce pays, lorsque les Espagnols en entreprirent la conquête. On compte dans cette vaste étendue un Archevêché, qui est *la Plata*, & cinq Evêchés, qui sont 1 la Paz; 2 Santa-Cruz de la Sierra; 3 Tacuman; 4 Paraguay; 5 Buenos-Aires. Ils sont divisés, comme ceux de Lima, en plusieurs Corrégimens.

ARCHEVÊCHÉ DE LA PLATA.

IL y a quatorze Corrégimens dans cet Archevêché, qui sont 1 *Plata*; 2 *Tomina*; 3 *Porco*; 4 *Taya* ou *Chichas*; 5 *Lipes*; 6 *Amparaès*; 7 *Oruro*; 8 *Pilaya* ou *Paspaya*; 9 *Cochabamba*; 10 *Chayantas*; 11

Paria; 12 *Carangas*; 13 *Cicacica*; 14 *Atacama*.

§. I.

Corrégiment de Plata.

La ville de Plata, qui porte aussi le nom de *Chuquisaca*, est la Capitale de ce Corrégiment, même de l'Archevêché. Elle fut fondée en 1539, par le Capitaine Pédro d'Anzurez, sous les ordres de François Pizare, & sur les ruines d'un bourg Indien nommé *Chuquisaca*, à peu de distance d'une montagne nommée *el Porco*, où il y avoit quelques mines d'argent qui en avoient fourni une prodigieuse quantité aux Empereurs du Pérou. Ce fut à cause de ces mines que les Fondateurs de la ville lui donnerent le nom de *Cusdad de la Plata*, qui signifie, *cité d'argent*. Celui du bourg s'est cependant conservé, & l'on nomme la ville indifféremment *Plata* ou *Chuquisaca*.

La ville de Plata.

Elle est située dans une petite plaine, à huit dégrés vingt minutes dix secondes de latitude australe, est environnée de montagnes qui la mettent à l'abri des vents. La chaleur n'y est point excessive en été; mais pendant l'hiver, qui dure depuis le mois de Décembre jusqu'à celui de Mars, les pluies y sont fréquentes & presque toujours accompagnées de tonnerre & d'éclairs. Dans tous les autres mois de l'année l'air y est tranquille & serein. Les maisons y sont de pierres & couvertes de tuiles. Celles de la principale place ont un étage, sans compter le rez-de-chaussée. Elles sont grandes, bien distribuées, ac-

compagnées de jardins & de vergers. L'eau courante y est rare ; mais il y en a une quantité suffisante pour la consommation des habitans, depuis qu'on a pris le soin de la distribuer, par des fontaines publiques, dans plusieurs quartiers de la ville. On y compte quatorze mille habitans Espagnols & Indiens.

L'Audience Royale de Charcas fut établie à Plata en 1559 : elle a pour Chef un Président, qui est en même tems Gouverneur & Capitaine-Général de toutes ces Provinces, à l'exception de celles de Santa-Cruz de la Sierra, de Tucuman, du Paraguay & de Buenos-Aires, qui sont indépendans pour le militaire. L'Audience de Plata est composée, outre le Président, de cinq Auditeurs, d'un Fiscal, d'un second Fiscal, qui est Protecteur des Indiens, & de deux Auditeurs surnuméraires. Le Corps de Ville est, comme celui des autres villes, composé de Régidors, qui sont ordinairement choisis dans le Corps de la Noblesse de la ville : ils ont le Corrégidor pour Chef. Il y a deux Alcades pour la Police.

L'Eglise de cette ville fut érigée en Evêché dès l'an 1551 : elle reçut le titre de Métropole en 1608. L'Archevêque & l'Official forment le Tribunal Ecclésiastique, indépendamment de celui de l'Inquisition, de celui de la Croisade, & de celui du bien des défunts : le premier dépend de l'Inquisiteur de Lima.

La ville de Plata a deux Paroisses : la première est desservie par deux Curés ; l'un pour les Espagnols, l'autre pour les

Indiens : la seconde est presqu'entièrement composée d'Indiens. On compte dans cette ville huit Couvens, six d'hommes & deux de filles : les Eglises de ces Couvens sont magnifiques. Il y a une Université assez considérable : on y donne pendant toute l'année des leçons publiques dans deux Colleges. Il y en a un qui est en même tems Séminaire, & qui dépend de l'Archevêque.

On trouve à deux lieues de Plata une rivière nommée *Cachimayo*, dont les bords sont ornés d'un grand nombre de maisons de campagne. Il y en a une autre nommée *Pilco-Mayo*, qui coule à six lieues de la ville sur le chemin du Potosi, à six lieues de Plata : elle fournit d'excellent poisson pendant une partie de l'année : on la traverse sur un grand pont de pierre.

Ville de Potosi.

La Jurisdiction de ce Corrégiment est si étendue vers l'Occident, qu'elle renferme la ville de Potosi, à laquelle les Voyageurs donnent le titre d'Impériale. Les fameuses mines d'argent qu'on découvrit en 1545 dans la montagne de ce nom, & dont nous parlerons dans la suite, y attirerent tant de monde, qu'il s'y forma une ville également opulente que peuplée. On ne lui donne pas moins de deux lieues de circuit. L'air de la montagne est froid & sec, ce qui rend le terroir de la ville aride & stérile. Il n'y croît ni fruits, ni grains, ni herbe : mais on y apporte tant de vivres des autres Provinces du Pérou, qu'on y est dans une abondance continuelle. Il s'y fait un commerce presqu'aussi considérable qu'à Lima. On y a établi le Conseil

des Finances, qui étoit autrefois à Plata. Il y a des eaux minérales dont on vante la vertu : elles sont chaudes, & on les nomme *Bains de Dom Diégo.*

§. II.

Corrégiment de Tomina.

Il commence à dix-huit lieues au Sud de Plata, & confine aux Indiens sauvages, nommés *Chiriguans.* L'air y est chaud : son terroir produit des grains, des fruits & beaucoup de sucre. Il peut avoir quarante lieues d'étendue.

§. III.

Corrégiment de Porco.

Ce Corrégiment commence près de la ville de Potosi, à vingt-cinq lieues de Plata, & s'étend environ vingt lieues vers l'Occident. L'air y est froid & peu favorable aux semences & aux fruits ; mais il y a de beaux pâturages. C'est dans ce Corrégiment qu'on trouve la célébre montagne de Porco, dont les mines, ouvertes par les Incas, furent les premières auxquelles les Espagnols firent travailler après la conquête.

§. IV.

Corrégiment de Taya ou *Chichas.*

Il est à trente lieues au Sud de Plata ; en a environ trente-cinq d'étendue. L'air y est chaud dans une partie, froid dans une autre, & le terroir est fertile à proportion. On y nourrit beaucoup de bestiaux. Il y

a un grand nombre de mines d'or & d'argent. A l'extrêmité de sa Jurisdiction, sur les confins des Indiens Idolâtres, on trouve un fleuve nommé *Tipuanys*, dont le sable est mêlé de beaucoup d'or.

§. V.

Corrégiment de Lipes.

Du même côté, en tirant un peu vers le Sud-Ouest de Plata, on trouve le Corrégiment de Lipes, dont l'étendue est aussi de vingt-cinq lieues. L'air y est très-froid : le terroir est couvert de pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux de *Vicunas*, d'*Alpucas* ou *Tarugas*, & de *Llamas*, animaux assez communs dans les hautes montagnes où le froid est continuel. Il y a des montagnes d'or dans le Corrégiment de Lipes ; mais elles sont abandonnées aujourd'hui, quoiqu'elles aient été exploitées autrefois avec baaucoup de profit, principalement celle d'*Abitanis*, où le métal étoit si abondant, qu'on le coupoit avec le ciseau.

§. VI.

Corrégiment d'Amparaès.

Il est à peu de distance de Plata, vers l'Orient, & s'étend jusqu'aux Corrégimens de l'Evêché de Santa Cruz de la Sierra. Le Corrégidor de cette Province a sous sa Jurisdiction les Indiens qui résident à Plata. Le terroir est fort varié ; on y trouve quelques troupeaux & beaucoup de grains, principalement de l'orge, qui est son principal commerce.

§. VII.

Corrégiment d'Oruro.

Au Nord de Plata, on trouve le Corrégiment d'Oruro. La Capitale se nomme *Saint-Philippe d'Austria d'Oruro* : elle est située à quarante lieues de Plata. Ce pays n'est fertile qu'en pâturages ; mais il renferme quantité de mines d'or & d'argent. Les premières sont peu exploitées par les Espagnols, parce qu'ils sont persuadés que les Incas les ont épuisées ; mais les secondes ont fourni de grandes richesses à l'Espagne. Elles sont aujourd'hui remplies d'eau, qu'on a beaucoup de peine à épuiser. Celles de Papo, qui sont à douze lieues de Saint-Philippe, rendent encore abondamment. La ville d'Oruro ou de Saint-Philippe, est grande, bien peuplée & fait un très-grand commerce.

§. VIII.

Corrégiment de Pilaya ou *Paspaya.*

Il commence à quarante lieues de distance, vers le Sud, de Plata : la plus grande partie de son district est située dans les coulées, où l'air est fort bon : elles produisent toutes sortes de grains & de fruits, de légumes, & quantité de raisin, ce qui procure à ses habitans un commerce avantageux avec les Provinces voisines.

§. IX.

Corrégiment de Cochabamba.

Ce Corrégiment commence à cinquante

lieues Sud-Est de Plata, & à cinquante-six de Potosi. Sa Capitale, qui porte le même nom, est une des principales villes du Pérou, & sa Jurisdiction s'étend, de quelques côtés, à plus de quarante lieues. La ville de Cochabamba est située dans une plaine fertile & fort agréable. Tout le pays est arrosé d'un grand nombre de rivières & de ruisseaux, qui le rendent très-fertile, & l'ont fait nommer le *Grenier de l'Archevêché de Plata* & de *l'Evêché de la Paz*. L'air y est généralement sain : l'on trouve des mines d'argent dans quelques endroits.

§. X.

Corrégiment de Chayantas.

A cinquante lieues au Nord-Est de Plata, on entre dans le Corrégiment de Chayantas, qui a quarante lieues d'étendue. Ce pays est fameux par ses mines d'or & d'argent. Celles d'or fournissoient beaucoup autrefois ; mais on les néglige aujourd'hui. Celles d'argent sont exploitées avec soin, & rendent quantité de métal. Il y a dans cette Jurisdiction une rivière qui roule beaucoup d'or dans son sable. Le terroir nourrit assez de bestiaux pour la subsistance de ses habitans.

§. XI.

Corrégiment de Paria.

Ce Corrégiment commence à soixante-dix lieues Nord-Est de Plata : il en a plus de quarante d'étendue. L'air y est froid, & le terroir n'y offre que des pâturages,

qui nourriſſent une prodigieuſe quantité de beſtiaux. Cette Province fournit d'excellens fromages à tout le Pérou. Elle tire ſon nom d'un grand lac qu'elle renferme, & qui eſt formé de l'écoulement des eaux de celui de *Titicaca* ou *Chacuita*.

§. XII.

Corrégiment de Carangas.

Il eſt à ſoixante & dix lieues Oueſt de Plata, & en a plus de cinquante. L'air y eſt ſi froid qu'il ne produit que des papas, des quinoas & des canaguas ; mais il nourrit beaucoup de beſtiaux. On y trouve quantité de mines d'argent, entre leſquelles on donne le premier rang à celle de Turco, parce qu'elle eſt entièrement de *Machacado*, c'eſt le nom que les Mineurs donnent au minerai, lorſque les filons du métal forment un tiſſu dans la pierre avec laquelle ils ſont mêlés. Il y a dans cette contrée d'autres mines qui ne ſont pas, à la vérité, ſi riches ; mais on les trouve plus ſingulières. Ce n'eſt ni dans le roc ni dans les montagnes qu'il faut creuſer ; c'eſt dans le ſable, où il ſuffit de faire un trou, pour en tirer des morceaux d'argent, qui n'ont preſque point de mêlange de ſable.

§. XIII.

Corrégiment de Cicacica.

Le Corrégiment de Cicacica eſt au Nord, à quatre-vingt-dix lieues de Plata & à quarante de la Paz. Le bourg qui donne le nom à la Province, appartient à l'Archevêque

de Plata avec tout ce qui eſt au Sud. La plus grande partie des terres qui ſont au Nord, dépendent du Diocèſe de la Paz. On donne à ce Corrégiment plus de deux cens lieues d'étendue. Dans les parties où l'air eſt chaud, il produit une grande abondance de coca, qui lui fait un commerce conſidérable. Les parties froides n'ont que des pâturages, où l'on nourrit diverſes ſortes de beſtiaux. Il y a des mines d'argent; mais elles n'approchent pas de celles de Carangas.

§. XIV.

Corrégiment d'Atacama.

Il s'étend aſſez loin ſur les côtes occidentales de la mer du Sud, & prend ſon nom d'un bourg qui eſt à plus de cent vingt lieues de Plata. Le terroir eſt fertile; mais rempli de ſable en quelques endroits, principalement vers le Sud, où le Pérou eſt ſéparé du Chili par un grand déſert. On pêche ſur cette côte une prodigieuſe quantité de Tollos, eſpéce de poiſſon qui ſe tranſporte ſalé dans toute les Provinces intérieures, & dont il ſe fait un grand commerce.

EVÊCHÉ DE LA PAZ.

La Province où la ville de la Paz eſt ſituée, portoit autrefois le nom de *Chuquiapu*, & par corruption *Chuquiabo.* Ce pays avoit été conquis par les Incas. Lorſque les Eſpagnols s'en furent rendus maîtres, le Préſident de la Gaſca y fit bâtir une ville, & lui donna le nom *de la Paz*, pour éterniſer l'honneur qu'il avoit eu

d'étouffer une révolte qui s'étoit formée, & de donner la paix au Pérou. Il vouloit d'ailleurs favoriser le commerce entre le villes d'Aréquipa & de Plata, éloignées de cent soixante-dix lieues l'une de l'autre, sans qu'il y eût aucune place de considération dans l'intervalle. Elle fut érigée en Siége Episcopal en 1608, après avoir dépendu près de soixante ans du Diocèse de Plata. L'Evêché de la Paz contient six Corrégimens, qui sont 1 *la Paz*; 2 *Omasnios*; 3 *Pacajes*; 4 *Laricaxas*; 5 *Chicuito*; 6 *Paucar-Colla*.

§. I.

Corrégiment de la Paz.

Ce Corrégiment est fort borné : sa Jurisdiction n'a d'autre étendue que la ville & sont territoire. La ville est de médiocre grandeur : elle est bâtie dans les coulées de la Cordelière, sur un terrain inégal. Les collines qui l'environnent bornent la vue de toutes parts, excepté du côté d'une rivière qui traverse la vallée : elle s'étend même fort peu au-delà. Cette rivière est peu considérable; mais elle déborde quelquefois, & devient alors si rapide, qu'elle entraîne des rochers considérables : elle roule dans ses eaux des morceaux d'or, qu'on ramasse après le débordement. En 1730. un Indien, se lavant les pieds sur la rive, en trouva un si gros, que le Marquis de Castel Fuert l'acheta douze mille piastres, & l'envoya au Roi d'Espagne comme une rareté digne du Cabinet Royal.

La ville de la Paz eſt gouvernée par le Corrégidor & les Magiſtrats ordinaires. Outre la Cathédrale, il y a une Paroiſſe qui eſt deſſervie par deux Curés, & trois autres Egliſes, qui ſont Sainte Barbe Saint Sébaſtien & Saint Pierre ; ſix Couvens d'hommes & deux de filles ; enfin un Séminaire pour les jeunes gens qui ſe deſtinent à l'état Eccléſiaſtique. Le Chapitre eſt compoſé d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre & de ſix Chanoines.

Le voiſinage des montagnes, qui ne ſont éloignées que de douze lieues des murs, rend la plus grande partie du pays froide & ſujette aux gelées fortes, aux neiges & aux frimats ; mais la ville eſt à couvert de ces déſagrémens par ſa ſituation. Il y fait même chaud, & l'on cultive aux environs des cannes de ſucre, de la cora, du maïs & diverſes ſortes de fruits. Les montagnes voiſines ſont couvertes d'arbres dont on eſtime le bois. On y trouve des ours, des tigres & des léopards. A quatorze lieues vers l'Eſt, dans les mêmes montagnes, on en diſtingue une fort haute qui renferme de grandes richeſſes. Un coup de tonnerre en détacha une roche vers le commencement de ce ſiécle, on y trouva tant d'or, que pendant un tems aſſez conſidérable, l'once ne valut que huit piaſtres dans la ville. On a fait pluſieurs tentatives pour exploiter cette mine, mais elles ont toutes mal réuſſi, parce que la montagne eſt continuellement couverte de neige.

§. II.

Corrégiment d'Omasnios.

IL commence presqu'aux portes de la Paz, vers le Nord-Ouest. Il a vingt lieues d'étendue, & ses bornes du côté de l'Occident, sont les rives du fameux lac de *Titicata*, ou *Chicuito*. L'air y est froid, aussi le terroir ne produit que des pâturages où l'on nourrit beaucoup de bestiaux. Les Indiens qui habitent près du lac, s'attachent à la pêche, & font un commerce avantageux de leur poisson.

§. III.

Corrégiment de Pacajes.

AU Sud-Est de la Paz, on entre tout d'un coup dans le Corrégiment de Pacajes, qui ressemble beaucoup au précédent par les qualités de l'air & du terroir; mais il y a un grand nombre de mines d'argent: les Espagnols en exploitent cependant fort peu. Ils craignent que les Incas ne les aient épuisées, & d'y faire des dépenses inutiles. On y a découvert des mines de jaspe: il est d'une blancheur extrême; on s'en sert dans tout le Pérou pour mettre aux fenêtres des maisons & des Eglises. On y trouve encore des carrières de marbre de diverses couleurs; une mine d'émeraude; mais la difficulté du travail décourage les Espagnols: ils n'en tirent pas un grand profit. C'est dans les mines de ce Corrégiment que se trouve le fameux minerai d'argent, nommé *Vere-*

guenla, & les montagnes de Santa-Juana & de Tampaya, d'où l'on a tiré tant de richesses.

§. IV.

Corrégiment de Laricaxas.

A peu de distance des terres de la Paz, on entre dans le Corrégiment de Laricaxas. Il a cent dix-huit lieues de l'Est à l'Ouest, & trente du Nord au Sud. Ce pays jouit de toutes sortes de climats: ses productions sont à-peu-près les mêmes que celles du district de Carabaya, auquel il confine du côté du Nord. Il y a une prodigieuse quantité de mines d'or dont le titre ordinaire est de vingt-trois carats & trois grains. Une de ses montagnes en donnoit, vers le commencement de ce siécle, une très-grande quantité à ce titre: mais la mine s'est remplie d'eau, & l'on s'est efforcé en vain de la saigner en perçant la montagne.

§. V.

Corrégiment de Chicuito.

Il commence à vingt lieux de la Paz, vers l'Ouest, & s'étend l'espace de vingt-huit du Nord au Sud, & de plus de quarante de l'Est à l'Ouest. L'air y est toujours si froid, que la gelée & la neige y régnent successivement pendant toute l'année. Le terroir ne produit que des papas & des quinoas. On engraisse avec leur racine des troupeaux, pour lesquels on reçoit en échange toutes sortes de denrées de Cochabamba. Il y a dans des mon-

tagnes des mines d'argent qui étoient autrefois fort riches.

Lac considérable. Le Lac Titicaca, dont ce Corrégiment touche le bord occidental, est situé dans les Provinces connues sous le nom de *Collao*. C'est le plus grand de tous les Lacs connus dans cette partie de l'Amérique. Il a quatre-vingt lieues de circuit & autant de profondeur. Il reçoit les eaux de dix à douze grandes rivières & de plusieurs petites. Celle du Lac est si épaisse & si dégoûtante, qu'on ne peut en boire. On y prend deux sortes de poissons; les uns fort gros & très-bons: les Indiens les nomment *Suchis*; les autres petits & très-mauvais, que les Espagnols nomment *Bogas*. Il s'y trouve aussi beaucoup d'oiseaux aquatiques. Ses bords sont couverts d'une espèce de glayeul de jonc.

Il renferme plusieurs Isles: il y en a une remarquable par sa grandeur: elle formoit anciennement une colline que les Incas firent applanir. Manco-Copac, Fondateur de l'Empire du Pérou, publia que le Soleil, son pere, lui avoit ordonné, aussi bien qu'à Mama Aello Hu-ca, sa femme & sa sœur, de composer dans cette Isle des loix raisonnables & justes pour délivrer leurs peuples de la barbarie. Depuis ce tems l'Isle fut respectée comme un Sanctuaire, & les Incas, après en avoir applani le terrain, y firent bâtir un Temple au Soleil. Ce Temple étoit un des plus somptueux de l'Empire: les murailles étoient revêtues de plaques d'or & d'argent: mais ces richesses n'égaloient pas celles qui s'étoient accumulées au-

tour, où tous les sujets de l'Empire, obligés de les visiter une fois l'an, apportoient en offrande une certaine quantité d'or, d'argent & de pierres précieuses. On est persuadé que les Péruviens, voyant leur pays soumis aux Espagnols, jetterent tous ces trésors dans le Lac. Ses bords se rétrécissent & forment vers le Sud une espèce de golfe, au bout duquel sort une rivière qui va former le Lac Paria. On voit encore sur cette rivière un Pont de glayeuls & de joncs, inventé par les Incas, pour faire passer leur armée en allant à la conquête des Provinces de Collasuio. Quoique l'eau de cette rivière paroisse dormante à la superficie, elle coule cependant avec beaucoup de rapidité en dessous. L'Incas qui entreprit cette conquête, fit couper une sorte de paille nommée *Ichu*, qui se trouve en abondance sur toutes les collines des bruyeres du Pérou. Il en fit faire quatre gros palans, qu'on tendit au-dessus de l'eau d'une rive à l'autre. Il fit mettre dessus, en travers, une prodigieuse quantité de bottes de jonc & de glayeuls secs, liées les unes sur les autres & bien amarrées aux palans. On mit sur le tout deux autres palans bien tendus, qui furent couverts de matériaux, liés & amarrés comme les premiers. Ce Pont singulier a six aunes de largeur, & n'est élevé que d'une & demie au-dessus de l'eau. Ou a toujours pris soin de l'entretenir ou de le renouveller, & toutes les Provinces voisines sont également obligées de contribuer aux réparations. Ce Pont sert au

Pont singulier.

commerce des Provinces qui sont au-delà de la rivière.

§. VI.

Corrégiment de Paucar-Colla.

C'EST le dernier de cet Evêché. Sa Jurisdiction confine, du côté du Sud, à celle de Chicuito, & son climat est à-peu-près le même. On y nourrit quantité de moutons, tant de l'Europe que du pays. Les Indiens en employent la laine à faire des sacs, en quoi consiste une partie de leur commerce. Il a pour Capitale une ville nommée *Puno.* Les montagnes renferment des mines d'argent : mais la difficulté d'en tirer l'eau, les fait négliger aujourd'hui. Elles étoient autrefois si riches, qu'on y coupoit le métal au ciseau.

EVÊCHÉ DE SANTA-CRUZ DE LA SIERRA.

CET Evêché ou cette Province forme un Gouvernement particulier. Quoiqu'il soit d'une vaste étendue, il contient peu d'Espagnols. Presque tous ses bourgs sont des Missions, auxquelles on donne le nom de *Missions du Paraguay.* La Capitale, qui porte le nom de *Santa-Cruz de la Sierra*, fut érigée en Siége Episcopal l'an 1605. Son Chapitre n'est composé que d'un Doyen & d'un Archidiacre : il n'y a ni Canonicats ni Prébendes. L'Evêque fait sa résidence ordinaire dans la ville de Misque Pocona, qui est à quatre-vingt lieues de Santa-Cruz. La Jurisdiction de Misque Pocona a plus de trente lieues d'étendue : elle est presque déserte ; mais les bourgs des environs sont fort peuplés. L'air y est

Misque Pocona, ville du Pérou.

eſt chaud : la vallée où elle eſt ſituée a plus de huit lieues de circonférence, & produit toutes ſortes de grains, de légumes & de fruits, ſans en excepter le raiſin. Les montagnes & les bois fourniſſent du miel & de la cire, qui font partie du commerce de ce pays. Les Indiens habitent le pays qui eſt ſitué depuis Santa-Cruz de la Sierra juſqu'au Lac Xarayes, d'où ſort la rivière du Paraguay, qui, ſe joignant à d'autres, forme le fleuve connu ſous le nom de *Rio de la Plata*. Les Jéſuites commencerent à répandre la Foi dans ce pays vers le commencement du dernièr ſiècle. En 1731, ils avoient formé pluſieurs bourgs compoſés de ſix cens familles. Ces Indiens ſont bien faits & courageux. Les Portugais ont fait pluſieurs fois l'expérience de leur courage. Leurs armes ſont le fuſil, le ſabre & les fléches empoiſonnées. Ils ont un langage différent de celui des autres Nations du Paraguay : mais leurs uſages différent peu de ceux des autres Indiens.

Ils ont pour voiſins des Indiens Idolâtres, nommés *Chiriguans*, ou *Chiriguanes*, qui perſiſtent avec opiniâtreté dans l'Idolâtrie. Les Miſſionnaires pénétrent dans leur pays, & ſe font accompagner de quelques Chiquitos. Ils emmenent dans leurs peuplades ceux qu'ils peuvent convertir : mais le nombre en eſt toujours peu conſidérable.

La ville de Santa-Cruz eſt éloignée de celle de Plata d'environ quatre-vingt-dix lieues. Nuno de Chavez en jetta les premiers fondemens en 1548, & la nomma

Santa-Cruz, en mémoire d'un bourg de même nom où il étoit né. Elle eſt médiocrement grande & fort mal bâtie.

EVÊCHÉ DE TUCUMAN, OU TUCENA.

CET Evêché ou ce Gouvernement peut avoir deux cens lieues d'étendue du Midi au Nord, & près de cent du Levant au Couchant. Il y a cependant des endroits où il eſt plus étroit. Ce pays eſt borné au Nord par le Diocèſe de la Plata; au Levant par le Paraguay & le Diocèſe ou Gouvernement de Buenos-Aires; au Midi & au Couchant par le Chili & par le Diocèſe de la Plata. Quoique ce pays fût uni à l'Empire des Incas, il n'avoit pas été conquis par la force de leurs armes; les habitans s'étoient ſoumis volontairement. Les Eſpagnols n'eurent pas beaucoup de peine à en faire la conquête: ils le trouverent habité par un peuple naturellement docile: ils y bâtîrent quatre villes: la première, nommée *San-Iago*, parce qu'elle fut fondée près d'une rivière de même nom. Ses débordemens fertiliſent beaucoup les terres voiſines. La ville eſt à plus de cent ſoixante lieues au Sud de la Plata; la ſeconde eſt *San-Miguel de Tucuman*, ſituée à vingt-cinq ou trente lieues Oueſt de *San-Iago*; la troiſième eſt *Nueſtra Senora de Talavera*, qui eſt à quarante lieues Nord de *San-Iago*: la quatrième eſt *Cordoue de la Nouvelle Andalouſie*, à plus de quatre-vingt lieues de *San-Iago* au Sud. Le pays eſt ſi étendu, qu'on a cru que quatre Colonies ne ſuffiſoient pas: on y a bâti trois autres villes, qui ſont

Rioja, à plus de quatre-vingt lieues Sud-Eſt de San-Iago; *Salta* au Nord-Eſt, & à ſoixante lieues de la même ville, & celle de *San-Salvador* ou *Xuqui*, qui eſt à vingt lieues Nord-Eſt de Salta. Ces villes ſont petites & mal bâties. Le Gouverneur du pays fait ſa réſidence à Salta, & l'Evêque à Cordoue, qui eſt la plus grande de toutes ces Colonies. Les autres ont leurs Corrégidors particuliers, qui gouvernent les Indiens de leurs diſtricts. Ce pays eſt rempli de déſerts inhabitables, tant à cauſe de ſes hautes & ſpacieuſes montagnes où l'eau manque ſans ceſſe, que par les courſes continuelles des Indiens ſauvages.

La ville de Tucuman reçut la qualité de ville Eſpiſcopale en 1570; mais ſa Cathédrale eſt à Cordoue de la Nouvelle Andalouſie. Le Chapitre eſt compoſé de cinq dignités, qui ſont le Doyen, l'Archidiacre, le Chantre, l'Ecolâtre & le Tréſorier: il n'y a ni Chanoines ni Prébendiers. Le territoire de Tucuman eſt fertile dans tous les endroits où l'on peut conduire l'eau des rivières. Les lieux chauds donnent du ſucre & du coton. On y fabrique des étoffes de coton & de laine: on trouve du miel & de la cire dans les bois. Le principal commerce qu'on y fait, eſt celui des mules qu'on nourrit dans les vallées, où les pâturages ſont fort abondans. On fait paſſer dans les autres Provinces du Pérou des troupeaux innombrables de ces animaux, qu'on regarde comme les meilleurs de toute l'Amérique méridionale.

Ville de Tucuman.

EVÊCHÉ OU GOUVERNEMENT DU PARAGUAY.

CET Evêché ou Gouvernement eſt le quatrième de l'Audience de Los Charcas. Il comprend tout le pays qui eſt au Sud de Santa-Cruz de la Sierra & à l'Eſt du Tucuman. Il eſt borné au Sud par le Gouvernement de Buenos-Aires, & à l'Eſt il s'étend juſqu'à celui de Saint-Vincent du Bréſil.

Le P. Charlevoix, Hiſt. du Paraguay. Hiſt. Génér. des Voyages, tom. 13.

Les Colonies Eſpagnoles du Paraguay ſe réduiſent aux villes de l'*Aſſomption*, de *Villa-Rica*, & quelques autres lieux qui ont pour habitans des Eſpagnols, des Métifs & quelques Indiens. Les deux villes ſont aſſez médiocres, & les bourgades n'ont rien de conſidérable. Dans les villes & les bourgades, les maiſons ſont ſéparées par des jardins & des arbres ſans aucune eſpèce de ſymmétrie. L'Aſſomption porte le titre de Cité. C'eſt la réſidence du Gouverneur de la Province, qui avoit autrefois ſous ſa Juriſdiction une partie des peuples qui habitent le Paraguay : mais on en a ſéparé beaucoup de Miſſions, qu'on a unies au Gouvernement de Buenos-Aires, quoique le Gouvernement ſpirituel ſoit demeuré dans le même état. L'Aſſomption a une Egliſe Cathédrale, dont le Chapitre eſt compoſé d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Tréſorier & de deux Chanoines. Les Paroiſſes ont des Franciſcains pour Curés, excepté celles des Miſſions.

Les Miſſions du Paraguay ne ſe bornent pas à la Province de ce nom : elles s'é-

tendent en partie sur le territoire de Santa-Cruz de la Sierra, celui du Tucuman & de Buenos-Aires. On y a converti une multitude d'Indiens répandus dans ces quatre Evêchés. Les Jésuites commencerent par les Guaranies. Les Portugais, ne songeant qu'à tirer avantage de leurs Colonies, faisoient des courses continuelles sur ces peuples, enlevoient pour l'esclavage ceux qui tomboient entre leurs mains & les employoient aux plantations. Pour mettre les nouveaux convertis à l'abri des incursions des Portugais, on en transplanta plus de vingt-quatre mille dans les terres du Paraguay. Ces peuplades augmenterent au point qu'en 1734, on comptoit trente-deux bourgs ou villages Indiens Guaranies, qui contenoient plus de trente mille familles, & leur nombre croissant de jour en jour, on songeoit à fonder trois nouveaux bourgs. Dans le même tems, il y avoit sept peuplades de la Nation des Chiquitos dans le Diocèse de Santa-Cruz de la Sierra, & l'accroissement continuel de leurs habitans faisoit penser à augmenter le nombre de leurs villages.

Toutes les Missions du Paraguay sont environnées d'Indiens Idolâtres. Les uns vivent en bonne intelligence avec les Indiens nouveaux convertis, & les autres les menacent continuellement de porter le ravage chez eux. Les Missionnaires pénétrent souvent chez eux & en convertissent quelques-uns, qui les suivent & vont s'établir dans les bourgades occupées par les Chrétiens. On trouve à cent lieues

des Miſſions, une Nation d'Indiens Idolâtres, qui ſe nomment *Guenoas*, qu'on a beaucoup de peine à convertir, parce qu'ils ſont accoutumés à une vie licentieuſe, & qu'ils ont parmi eux des Métifs, même des Eſpagnols chargés de crimes, & à qui la crainte du châtiment a fait chercher cet aſyle. Les mauvais exemple que les Guenoas en reçoivent, les éloigne des vérités qu'on leur annonce.

Ils ſont d'ailleurs accoutumés à une vie oiſive, ne ſubſiſtent que de leur chaſſe, ne cultivent point leurs terres & craignent le travail auquel ils croient qu'on les aſſujettira après leur converſion. On fait le même tableau des Charuas, peuple qui habite entre les rivières du Parana & d'Urugay. Ceux qui habitent les bords du Parana, depuis le bourg du Saint-Sacrement, ſont plus dociles, parce qu'ils ſont plus laborieux, cultivent leurs terres & n'ont aucune communication avec les fugitifs. On trouve vers la ville de Cordoue d'autres Indiens Idolâtres, nommés *Pampas*: ils vont vendre leurs denrées dans la ville, & ſont cependant très-difficiles à convertir : mais ces Idolâtres vivent dans une paix conſtante avec les Chrétiens. Aux environs de Santa-Fé, ville dépendante de la Province de Buenos-Aires, on trouve une multitude de peuples guerriers, qui paſſent toute leur vie à faire des incurſions ſur d'autres peuples. Ils font ſouvent de grands ravages juſques ſous les murs de San-Iago & de Salta, dans la Province de Tucuman. Les autres Nations qui habitent depuis les confins

de celles-ci, jusqu'aux Chiquitos & jusqu'au Lac de Xarayes, sont peu connues. Quelques Jésuites ont pénétré chez ces peuples; mais ils n'ont pu découvrir leurs habitations, ce qu'on attribue à la vaste étendue de leur pays, ou à leur vie errante, qui ne leur permet pas de faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers le Nord de l'Assomption, on rencontre un petit nombre d'Indiens Gentils, dont quelques-uns suivirent les Missionnaires aux villages des Chrétiens, & embrasserent la Foi. Les Chiriguans habitent du même côté, & veulent toujours mener une vie libre dans leurs montagnes.

Missions du Paraguay.

On voit, par ce que nous venons de dire, que les Missions du Paraguay occupent une étendue de pays considérable. L'air y est en général humide & tempéré: il y a cependant quelques endroits où il est froid: le terroir est fertile en grains, en fruits & en légumes. On y cultive beaucoup de coton, dont les Indiens fabriquent des toiles & des étoffes. On y plante du tabac, des cannes de sucre, & de cette herbe qu'on nomme *Herbe du Paraguay*, & qui fait un objet de commerce d'autant plus considérable, qu'elle ne croît que dans le pays, d'où elle passe dans toute l'Amérique méridionale: le produit de ce commerce sert à la nourriture & à l'entretien des habitans, & les Missionnaires en font la distribution avec tant d'égalité, qu'on ne peut leur refuser les louanges qui leur sont dûes à ce sujet.

Chaque peuplade a son Gouverneur, ses Régidors & ses Alcades. Les Gouver-

neurs ſont élus par les Indiens mêmes ; & confirmés par les Curés, qui ſe réſervent par-là le droit de rejetter ceux dont le caractère ne leur convient pas. Les Alcades ſont nommés tous les ans par les Corrégidors, qui veillent avec eux au maintien de la paix & du bon ordre. Comme ces Magiſtrats n'ont pas les lumières fort étendues, il leur eſt défendu d'infliger la moindre peine ſans le conſentement du Curé, qui éclaircit l'affaire & approuve le jugement lorſqu'il le trouve équitable. Le châtiment le plus ordinaire eſt la priſon ou le jeûne : ſi la faute eſt grave, la peine eſt quelques coups de fouet, & c'eſt la plus grande parmi ces hommes, qui ne commettent jamais d'aſſez grands crimes pour en mériter une plus ſévere. L'horreur pour le vol, pour le meurtre, &c, eſt établie dans toutes ces peuplades par les exhortations continuelles des Miſſionnaires. Les châtimens ſont même toujours précédés d'une remontrance, qui diſpoſe le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle, & ces marques de ménagement, de douceur & d'affection, mettent les Curés à l'abri de la haine & de la vengeance de celui qu'ils font punir. Auſſi, loin d'être haïs des Indiens, ces Peres en ſont ſi chéris & ſi reſpectés, que quand ils les feroient punir ſans raiſon, ils croiroient cependant l'avoir mérité, parce qu'ils regardent ces Directeurs comme incapables d'injuſtices.

Chaque peuplade a ſon arſenal particulier, où l'on renferme toutes les ar-

mes qui peuvent ſervir à la milice, dans les cas où la guerre eſt indiſpenſable, ſoit contre les Portugais, ou contre les Nations Idolâtres. Ces armes ſont des épées, des fuſils & des bayonnettes. Tous les ſoirs des jours de Fêtes on apprend à les manier par des exercices publics. Les hommes de chaque village ſont diviſés en pluſieurs compagnies, qui ont des Officiers en uniformes galonnés d'or ou d'argent, avec la deviſe de leur canton. Les Gouverneurs, les Régidors & les Alcades ont auſſi des habits de cérémonie, différens de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

Education que l'on donne aux Indiens du Paraguay.

Il y a dans les villages, des Ecoles pour apprendre aux jeunes Indiens à lire & à écrire. Il y en a pour la danſe & pour la muſique, où l'on fait de très-bons éleves, parce qu'on n'y reçoit que ceux qui ont des diſpoſitions & des talens pour ces exercices. Ceux qui ont quelque génie, apprennent la langue latine & ne laiſſent pas d'y faire des progrès. Il y a divers atteliers dans la cour de la maiſon du Curé, pour la peinture, la ſculpture, la dorure, l'orfévrerie, la ſerrurerie, la menuiſerie, l'horlogerie, &c. Les jeunes gens ont la liberté de choiſir celle de ces profeſſions qui eſt de leur goût, & s'y forment par l'exemple & les leçons des maîtres. Chaque village a ſon Egliſe, qui eſt toujours fort grande & très-bien ornée.

Les maiſons des Indiens ſont toujours bien diſpoſées, ſi commodes & ſi bien meublées, que celles des Eſpagnols ne les

valent pas dans plusieurs bourgs du Pérou. Quelques-unes sont bâties de pierres, d'autres de briques cuites; la plupart de bois. Elles sont toutes couvertes de tuiles. On trouve dans ces villages jusqu'à des fabriques de poudre à canon, dont on réserve une partie pour les tems de guerre; l'autre pour les feux d'artifice par lesquels on solemnise toujours les Fêtes Ecclésiastiques & Civiles. A la proclamation des Rois d'Espagne, les Officiers sont vêtus de neuf & rien ne manque à la magnificence de leurs habits. Chaque Eglise a sa Chapelle de musique composée de voix & d'instrumens. Le service divin s'y célébre avec la même pompe que dans les Eglises Cathédrales: on vante principalement celle des Processions publiques. Tous les Officiers Civils & Militaires y paroissent en habits de cérémonie. La Milice y est en corps. Le reste du Peuple porte des flambeaux, & tous marchent dans le plus grand ordre. Ces Processions sont accompagnées de danses: les danseurs ont des habits particuliers & fort riches.

Entre les Edifices publics de chaque village, on voit une maison de force, où les femmes de mauvaise vie sont renfermées. Elle sert en même-tems de retraite pour celles dont les maris sont absens ou qui n'ont point de famille. On a beaucoup de soin pour l'entretien de cette maison, pour la subsistance des vieillards & des orphelins. Tous les habitans sont obligés de travailler deux jours la semaine pour cultiver un espace de terre des-

tiné à cet uſage. Ce travail s'appelle *Travail de la Communauté.* Si le produit monte au-delà des beſoins, on applique le ſurplus à l'ornement des Communautés, à l'habillement des vieillards, des orphelins & des infirmes. Par cet arrangement, on pourvoit à tous les beſoins des habitans. Les Tributs royaux ſont payés ponctuellement. Les Curés ſont obligés d'exciter les Guaranies au travail, parce qu'ils ſont naturellement pareſſeux. C'eſt pour cette raiſon qu'ils font vendre eux-mêmes les marchandiſes qui proviennent des manufactures, & les denrées qu'on retire de la culture des terres. Les Chiquitos au contraire ſont laborieux, & pourvoient par leur travail, à la ſubſiſtance de leurs Curés. Ceux-ci, de leur côté, font des proviſions d'étoffes & d'autres marchandiſes qu'ils donnent en échange à leurs Paroiſſiens pour de la cire & d'autres productions du pays. On remet tout ce qui revient de cette eſpèce de commerce entre les mains du Supérieur de la Miſſion: chaque peuple a le ſien. Du produit de la vente, on achete de nouvelles marchandiſes pour les beſoins de chaque Communauté. Il arrive de-là que les Indiens ne ſont pas obligés de ſortir du canton pour ſe procurer leurs beſoins, & que n'ayant point de communication avec d'autres peuples, ils ne ſont point expoſés à contracter les vices dont on s'efforce de les préſerver.

L'adminiſtration ſpirituelle des peuplades eſt auſſi extraordinaire que le Gouvernement politique. Chaque village n'a

qu'un Curé; mais il eſt aſſiſté d'un autre Prêtre, ſouvent même de deux, ſuivant le nombre des habitans. Ces Prêtres ſont ſervis par cinq ou ſix jeunes garçons qui font l'office de Clercs à l'Egliſe, & font une eſpèce de Clergé, où toutes les heures d'exercice ſont réglés comme dans les Colléges des grandes villes. Les Curés viſitent les plantations des Indiens, qu'ils ont ſoin d'encourager au travail. Ils aſſiſtent régulièrement à la boucherie publique, font faire la diſtribution des viandes par rations, à proportion du nombre de perſonnes dont chaque famille eſt compoſée. Ils viſitent les malades pour leur donner les ſecours ſpirituels & temporels. Ces ſoins les occupent au point, qu'ils ſont obligés d'abandonner pluſieurs Offices à leur Vicaire. C'eſt celui-ci qui fait le Catéchiſme aux jeunes gens des deux ſexes: le nombre en eſt ſi grand, qu'il paſſe deux mille dans chaque village. Le Dimanche, tous les habitans, ſans diſtinction d'âge, vont recevoir les mêmes inſtructions.

Dom Ulloa, de qui nous empruntons tous ces détails, dit que les Curés devroient être nommés par le Gouverneur, comme Vice-Patron des Egliſes, & être admis par les Evêques aux fonctions de leur Miniſtère: mais, comme il eſt à préſumer que les Provinciaux connoiſſent mieux les ſujets de leur Ordre, le Gouverneur & l'Evêque ont pris le parti de leur confier tous leurs droits à ce ſujet. Le Provincial fait ſa réſidence dans le bourg de la Caudelaria, qui eſt le centre

de toutes les Missions. C'est le Roi d'Espagne qui paye les appointemens aux Curés dans les Missions des Guaranies. Ils montent par an à trois cens piastres, en y comptant ceux du Vicaire. Cette somme est confiée au Supérieur, qui fournit tous les mois à chaque Curé ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture & son habillement. Les Missions des Chiquitos, qui ont un Supérieur à part, ne sont pas comprises dans cet arrangement, & leur Nation étant plus laborieuse, les Curés tirent leur subsistance de son travail.

Ce que nous venons de dire sur le Paraguay est tiré de Dom Ulloa. Il nous est tombé entre les mains une brochure qui contient l'extrait des Mémoires du Sieur Bavet, Ingénieur à la Martinique, que le hasard conduisit au Paraguay en 1717, & qui y passa assez de tems pour acquérir une connoissance parfaite des mœurs, des usages des habitans, & de la manière dont ils étoient gouvernés par les Jésuites. Nous commencerons par la description qu'il fait du pays.

Description du Paraguay par M. Bavet.

La partie du Paraguay qu'occupent les Jésuites comprend le *Parana*, qui est une grande Province au Sud du Paraguay proprement dit, & à l'Est de la Plata. Cette contrée s'étend dans l'Amérique méridionale, sous le quatrième climat austral, depuis le Tropique du Capricone, ou le vingt-troisième dégré de latitude Sud, jusqu'au vingt-neuvième.

C'est dans cette étendue qu'on trouve les terres possédées par les Jésuites, dont la principale partie est située entre les ri-

vières du Paranaguazu & d'Uragay. Les possessions des Jésuites ont environ cent lieues de largeur sur cent cinquante de longueur. Ces terres sont appellées *Réductions*, parce que les Jésuites, en portant la Foi parmi les peuples qui les habitoient, les réduisoient sous leur puissance.

Les Réductions commencerent vers l'an 1610, tems auquel les Missionnaires entrerent dans ce pays. Ils y trouverent quelques Ecclésiastiques qui les avoient précédés; mais ils les obligerent de passer ailleurs, gagnerent quelques Sauvages par les caresses & les promesses, & s'en servirent pour soumettre les autres. Ils ne tarderent pas à bâtir une ville, qu'ils établirent sur les bords du Paranaguazu : ils lui donnerent le nom de *Conception*. La seconde Réduction fut établie sur le bord de l'Uraguay : on lui donna le nom de la *Grande Saint-Ignace*. La troisième fut construite à près de vingt-cinq lieues des deux autres, & fut nommée *Los Apostolos*. La quatrième fut placée à près de dix lieues de Los Apostolos, & reçut le nom de *Saint-Michel* ; la cinquième, à sept lieues de Saint-Michel, reçut le nom de *Saint-Laurent ;* la sixième enfin, à la même distance de Saint-Laurent, fut appellée *Saint-Louis.*

Toutes ces villes sont à la suite les unes des autres, en tirant à l'Est vers la mer du Nord, du côté de *Rio-grande.* Le nombre augmenta au point qu'il y en avoit trente-deux en 1718. La plus grande & la plus riche de ces villes est Saint-

Ignace, que l'on peut comparer à la Rochelle.

Tous les peuples réduits demeurent dans ces villes : il y en a très-peu de répandus dans les campagnes. On compte dans les principales villes jusqu'à huit mille habitans, & dans les moindres environ trois mille. Toutes les Réductions peuvent en contenir cent douze mille, tant hommes que femmes & enfans : on compte dans ce nombre vingt-mille hommes en état de porter les armes.

Les maisons y sont de pierre de taille & de bonne maçonnerie. Elles sont toutes uniformes, d'un étage seulement, & couvertes de tuiles. Les rues sont droites & larges. Les Presbyteres sont autant de petits Palais. Il y a douze ou quinze appartemens entourés de grosses colonnes de marbre. Ces colonnes soutiennent des balcons couverts, & forment des galeries. Devant chaque Presbytere, il y a une grande cour & des jardins considérables sur le derrière.

Dans les côtés, on a construit des bâtimens pour différentes manufactures, pour les cuisines & pour les logemens des domestiques. Le tout est enceint d'un mur très-épais, & d'une bonne construction. Il peut avoir vingt pieds de hauteur.

Les Eglises sont grandes & fort bien ornées. Le clocher est sur le devant ou à côté de la maison Presbytérale : les cloches peuvent avoir douze à quinze pieds de tour. Dans chaque Eglise il y a deux buffets d'orgue assez considérables, soute-

nus par des colonnes & des thermes fort bien travaillés. Le chœur de musique est composé d'un nombre considérable de voix, d'un serpent, d'un cornet à bouquin, de hautbois, de violons, de basses-de-violes & de harpes.

Ce pays est plat : il est arrosé par plusieurs rivières, dont deux sont navigables. On y distingue quatre saisons, comme dans les climats de l'Europe, mais dans des tems différens. L'hiver commence au mois d'Août, & en dure environ trois : il est cependant fort doux. Il n'y gele que pendant un mois ; mais il n'y neige & n'y pleut presque jamais. Le printems & l'automne y sont charmans.

Tout ce pays n'est presque composé que de prairies naturelles. Il y a peu de bois : on y trouve cependant quelques petites forêts, qui sont éloignées les unes des autres d'environ huit à dix lieues. Il y a même des endroits où l'on ne trouve aucun arbre dans l'espace de vingt ou trente lieues. Il y a cependant une forêt dans la Province de Guaira : on y prend tous les bois pour les grosses charpentes & pour la navigation. Les autres forêts ne sont, pour ainsi dire, que des bois taillis.

Tous les fruits d'Europe & d'Amérique y viennent en abondance. Les Jésuites y font semer du froment pour eux seulement. On y trouve du coton, des cannes à sucre, du millet, du tabac, des arbres appellés *Kamini*, dont la feuille, nommée *Gierbe*, est à-peu-près semblable à celle du laurier : elle fait le principal ob-

jet de la récolte du pays. Il y a des vergers d'une lieuë ou deux en quarré qui en ſont tout plantés. La Gierbe eſt une eſpèce de thé, que les Jéſuites aſſurent avoir été découvert par le grand Saint Ignace. Tous les Eſpagnols de ces contrées en font un grand uſage, principalement du côté de la mer du Sud, où il s'en conſume une quantité prodigieuſe. Ce n'eſt que dans les Réductions que s'en fait la récolte. Elle ſe vend ſur le pied de cent piaſtres le quintal: le débit en eſt conſidérable.

Les Jéſuites font auſſi des ſucres moſcovades, mais en petite quantité. Ce n'eſt que pour leur uſage & quelques diſtributions qu'ils font à Buenos-Aires & dans le Paraguay Eſpagnol. Ils pourroient y faire du vin, parce que la vigne y vient très-bien. Le raiſin en eſt d'une beauté & d'un goût admirables; mais ils aiment mieux faire venir leurs proviſions des pays étrangers, que de planter des vignes chez eux, par la crainte que le vin n'attirât les Eſpagnols ou les autres Nations.

On éleve dans les ménageries toutes ſortes de volailles; mais on n'en donne qu'aux Jéſuites ou aux malades. Il eſt défendu aux Indiens d'en manger, ſous peine d'un châtiment rigoureux. Le pigeon y eſt fort délicat. On y trouve une prodigieuſe quantité de perdrix, de tourterelles, de bécaſſes, de bécaſſines, d'ortolans, de cercelles, de canards & d'oies ſauvages. On y éleve des troupeaux conſidérables de moutons, de chevres & de cochons.

Il y a en outre beaucoup de cerfs, de ſangliers & d'autruches; des tigres d'une grande beauté & d'une prodigieuſe groſſeur; des lions blancs, mais petits; des renards, & beaucoup de chiens ſauvages.

Dans les vaſtes pâturages & les prairies naturelles qui ſont du côté de la mer, il y a un nombre prodigieux de chevaux & de bêtes à cornes. C'eſt-là que les Jéſuites envoient chercher les beſtiaux néceſſaires à la nourriture des Réduits.

Tous les ans ils font faire en Décembre, Janvier & Février, une grande chaſſe générale, où chaque Réduction envoie une compagnie plus ou moins nombreuſe, à proportion du plus ou moins de perſonnes que chacune contient. Lorſque la chaſſe eſt faite, chaque homme eſt obligé d'amener cent bêtes à ſa Réduction. Les Réduits conduiſent ces troupeaux près de deux cens lieues au travers de ces vaſtes campagnes, ſans qu'il s'en échappe aucun animal. Lorſqu'ils ſont arrivés aux Réductions, on met les bêtes à corne dans de grands parcs, qui ont quatre à cinq lieues de tour. C'eſt-là qu'on va chaque ſemaine prendre la quantité de viande dont on a beſoin pour la conſommation. Elle eſt conſidérable, parce que les Réduits, n'ayant que la viande pour tout aliment, il en faut ſix ou ſept livres par jour à chacun. Comme les chevaux ſont très-communs dans ce pays, chaque Réduit en a un.

Les Indiens Réduits ſont d'une taille médiocre, mais forts & robuſtes, adroits & leſtes. Ils ont le teint olivâtre, les cheveux noirs & naturellement longs; mais

les Jésuites les leur font couper à la hauteur des oreilles, & ne leur permettent jamais de les laisser croître davantage. On les distingue par-là des autres Indiens qui ne sont pas réduits.

Ces peuples ont beaucoup de conception, & s'appliquent à ce qu'on leur montre. Ils sont humbles & soumis; de manière qu'on réussit en peu de tems à leur apprendre ce qu'on veut qu'ils sachent. On les marie fort jeunes; la plupart dès l'âge de quatorze ou quinze ans, & le plus tard à dix-sept ou dix-huit. Ils ont les mœurs assez pures, & s'acquittent fort bien des devoirs de Religion. Ils entendent tous les jours la Messe, qui se dit assez matin pour ne pas interrompre leurs travaux. La plupart communient tous les mois. Ils ne manquent jamais au service de l'Eglise les Fêtes & les Dimanches.

Tous leurs vêtemens sont de coton. Les hommes ont, les jours ordinaires, une chemise, un caleçon, & une espèce de redingote.

Quelques-uns portent un buste en forme de gillet, fait de peau de cerf passée. Ils ont un bonnet d'étoffe, semblable à celui que nos rouliers portent l'hiver. Ils ont ordinairement les [illegible]bes & les pieds nuds, excepté les jours [illegible]xercice, ou de revue & de danse, qu'ils pr[illegible]nent des souliers & des bas de coton b[illegible]chés.

Les femmes ont une chem[illegible] & par-dessus une espèce de grande jup[illegible] de coton blanc, en forme de soutane. Il y a un colet & des fentes aux côtés pour passer les bras. C'est le seul vêtement des femmes or-

dinaires. Celles qui jouissent de quelque considération portent, par-dessus la jupe de coton, une espèce de robe d'étoffe de laine ouvrée de différentes couleurs; mais elles ont toutes & en tout tems, la tête, les jambes & les pieds nuds, les cheveux épars, bien peignés, même lavés.

Tous les Réduits sont enrégimentés & disciplinés militairement. Les Officiers sont tous du corps de la Nation. Ils sont disciplinés par quelque Jésuite qui a du service. Ils font régulièrement l'exercice tous les Dimanches, tant à pied qu'à cheval. Les cavaliers ont des selles & des pistolets. Ils font leurs évolutions & leurs mouvemens assez régulièrement, s'exercent au maniement des différentes armes qui sont en usage chez eux. Ces armes sont le fusil, la lance & la flêche. Ils ont en outre une espèce de fronde qu'ils appellent *Hande*. C'est une pierre arrondie & grosse comme une balle de jeu de paume, percée au milieu. Ils y passent une corde à boyau, longue d'environ une brasse: ils lancent la pierre avec une adresse surprenante. Lorsqu'ils font l'exercice ou la revue, ils ont des sabres, des baudriers & des habits uniformes; un justaucorps & des caleçons à la françoise, des bonnets à la dragonne, ornés de plumes d'autruche avec un Nom de Jesus sur le devant & une tête de mort sur le derrière. Ces vêtemens sont de différentes couleurs, suivant les régimens, & d'un gros coton: les baudriers sont aussi de coton. Toutes les armes & les munitions de guerre sont dans un arsénal que ren-

ferme la maison Presbytérale, & ne se donnent que les jours de revue ou d'exercice : on les rapporte après.

Chaque Réduction a son Etat-Major ; où il y a un Gouverneur & un Lieutenant de Roi. Ces deux Officiers ont seuls la permission d'avoir un fusil pour la chasse. Les autres Officiers Militaires peuvent avoir quelques flèches ; mais ils sont obligés d'en demander la permission au Jésuite qui est le Chef de la Réduction. Outre les Officiers Militaires, il y a dans chaque Réduction des Caciques, qui sont les Nobles du pays. Chaque Cacique est chargé du soin de conduire un quartier. Il est obligé de rendre compte tous les Dimanches & toutes les Fêtes de ce qui s'y est passé. Chaque Officier a sa marque de distinction. Le Gouverneur a un jonc de quatre pieds de hauteur, à poignée d'or. Le Lieutenant de Roi a une semblable canne à poignée d'argent. Les Majors des régimens ont des cannes à longues poignées d'argent. Les Alcades, qui sont des espèces de Juges Civils, portent une baguette d'ébène ou de baleine, de la grosseur du petit doigt, & de huit à neuf pieds de long. Les Caciques ont une semblable baguette, mais elle n'est que de la longueur des joncs ordinaires, avec une petite tête d'argent au bout.

Les Gouverneurs, les autres Officiers & les Caciques, rendent tous compte de leur conduite au Chef de la Réduction. C'est un Jésuite, Curé, qui gouverne avec une autorité absolue, qui rend justice souverainement, & qui a soin de pourvoir

aux befoins de chaque famille.

On a foin de récompenfer ceux qui font affidus au travail, & qui menent une conduite fans reproche : mais comme les gratifications trop fréquentes dégénérent ordinairement en abus, on n'en accorde jamais qu'à ceux qui en méritent réellement. Les fautes font toujours fuivies du châtiment. Le châtiment le plus ordinaire eft des coups de nerf de bœuf fur les reins. La rébellion & la défertion eft punie de mort.

Les Jéfuites de ces Réductions ont une teinture de tous les Arts, & ont montré à ces peuples tous ceux qu'ils cultivent. L'architecture, la peinture, la dorure, la fculpture & la gravure ; l'orfévrerie, la charpenterie, la menuiferie, la ferrurerie, la fabrique & la fonte des cloches, & l'armurerie. Leurs armes font fort bien travaillées ; leurs étoffes de coton & de laine font parfaitement fabriquées. Ils ont des falpêtrières & font de la poudre à canon. Il y a dans les maifons presbytérales de très-habiles batteurs d'or & d'argent.

Chaque Réduction a des maîtres de mufique & des facteurs de toutes fortes d'inftrumens. Le Curé a foin de choifir le plus habile ouvrier & de lui confier le foin de conduire les autres. Plufieurs Réduits ont appris des Jéfuites la Médecine & la Chirurgie, & s'y rendent fort habiles. Ceux qui font inftruits dans ces profeffions, fe répandent dans les Miffions pour foulager les peuples. Ces Médecins & ces Chirurgiens, portent pour marque de diftinction,

un bâton noir de leur hauteur & de la groſſeur du doigt, avec une croix au bout.

Il y a dans ce pays pluſieurs mines d'or & d'argent; mais les Jéſuites les cachent avec beaucoup de ſoin, & n'y font travailler que par des gens de confiance. C'eſt avec cet argent, qu'ils embelliſſent leurs Egliſes & leurs maiſons presbytérales. Ils ont, comme on l'a vu, des orfévres, des batteurs d'or. C'eſt de-là que proviennent tous ces lingots qu'ils envoient à Buenos-Aires & qui paſſent en Eſpagne: ce commerce eſt le principal objet de l'attention des Jéſuites. On ne convertit point l'or & l'argent en monnoie pour l'uſage des Réduits: on a ſoin, comme on l'a encore vu, de leur fournir tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Outre les mines d'or & d'argent, qui ſont aſſez communes dans cette portion du Paraguay, il y en a de cuivre & de fer, dont les Jéſuites ſavent tirer un très-bon parti.

On voit, par ce que nous venons de dire, que les Jéſuites du Paraguay font un commerce conſidérable. Celui de la Gierbe ou des feuilles de Kamini, eſt d'un produit d'autant plus conſidérable, que c'eſt l'occaſion dont ils ſe ſont ſervi pour faire paſſer leur or & leur argent en Europe. Ils le mettent en lingots dans les ballots de Gierbe, qui ſont toujours conduits à Buenos-Aires par des Jéſuites. Tous leurs ballots ſont marqués au Nom de Jeſus, qui eſt tellement en vénération dans cette partie du Nouveau Monde, que tous les Réduits, les Eſpagnols même

n'osent arrêter leurs regards dessus, par respect pour la société & la religion.

Les Jésuites paient cependant un tribut au Roi d'Espagne : il consiste en cinq piastres pour chaque Réduit qui est parvenu à l'âge de virilité : mais ce sont les Jésuites eux-mêmes qui font le dénombrement de leur capitation, & on les accuse de ne pas faire une déclaration exacte. Ces Pere sont encore obligés d'envoyer de tems en tems de leurs Réduits à Buenos-Aires pour les travaux publics ; mais ce n'est qu'en conséquence de leurs déclarations.

Ces Réduits ont même toujours parmi eux quelques-uns de ces Peres, de crainte qu'ils n'aient, pendant le travail, communication avec quelqu'étranger. Les Jésuites qui les escortent ne les quittent enfin jamais : ils vont avec eux aux travaux, les ramenent aux heures du repas dans un Collége, & sont successivement relevés par d'autres Jésuites.

Dans chaque Réduction, un seul Jésuite est revêtu du souverain pouvoir : il commande en maître absolu, & les Réduits lui obéissent avec une soumission aveugle. On compte environ quarante Jésuites qui ont le gouvernement & la discipline de tous les peuples Réduits qui se trouvent dans cette vaste contrée : les autres Jésuites n'y sont regardés que comme les Coadjuteurs ou les Vicaires, qui n'ont qu'une autorité précaire.

Les Chefs ont au-dessus d'eux un Provincial : il demeure à la Conception, qui est la plus ancienne maison des Réductions,

tions. Ce Provincial n'a que deux ou trois Jésuites avec lui : l'autorité qu'il a sur les Curés est fort bornée, & on ne doit le regarder que comme le premier parmi ses égaux. Chaque Curé fait exactement la visite des campagnes, quoiqu'il ait, comme on l'a dit, des Officiers préposés pour lui rendre compte de ce qui s'y passe. Il monte, pour cet effet, toutes les semaines à cheval, accompagné de quarante ou cinquante Cavaliers, de manière que rien ne lui échappe. Tous ces Curés ont une conduite très-régulière, & ne donnent aux Réduits que des exemples édifians. La prudence guide toutes leurs actions, & ils en commettent très-peu que l'on puisse véritablement censurer : jamais ils ne s'écartent de leur devoir. Cette régularité dans les mœurs, leur attire une si grande considération de la part des Réduits, qu'ils la poussent jusqu'à la vénération. Aussi les Réduits obéissent-ils aux Jésuites avec une soumission aveugle. Il n'y en a pas un qui ne sacrifiât volontiers sa vie pour obliger son Curé.

Ces Curés ne changent ordinairement pas de résidence; chacun d'eux meurt dans la Réduction où il a été établi, & sa vie n'est ordinairement pas courte. On en attribue la cause à la bonne qualité de l'air qu'on respire dans ce pays, à la bonté des mets & au régime qu'on y observe.

Pour remplacer ceux qui meurent, on choisit dans toutes les maisons des Jésuites d'Espagne, ceux qui paroissent avoir le plus de dispositions pour gouverner les Réduits. On les fait venir à Buenos-Aires,

où ils font un nouveau séminaire, sous prétexte d'apprendre les langues du Paraguay ; mais le véritable motif est pour les examiner de nouveau, approfondir leur caractère, & connoître s'ils ont toutes les qualités requises pour gouverner ces peuples, suivant les principes de l'administration établie. On n'y en reçoit aucun qui ne soit d'une prudence & d'une capacité reconnues. Cet examen est fort sévere : on les garde cinq ou six ans dans le Séminaire & on les met à des épreuves continuelles. Au bout de ce tems, à peine s'en trouve-t-il un sur sept qui soit jugé capable de remplir les fonctions de Curé au Paraguay. Il arrive même assez souvent que le petit nombre d'élus n'obtient pas les places auxquelles il se croit destiné, quoiqu'on trouve dans ceux qui le composent les qualités requises. Souvent la crainte de quelqu'accident engage un ancien Curé à joindre la Cure vacante à celle qu'il possede déja. C'est une loi constante dans ce pays de n'y laisser entrer aucun Européen, de quelque Nation qu'il soit, même un Jésuite. Quoique le Gouverneur de Buenos-Aires, sous la dépendance duquel ce pays se trouve, ait droit d'examiner ce qui s'y passe, tous ceux qui ont occupé ce poste n'ont jamais songé à y faire usage de leur autorité, & s'en sont toujours rapportés à la prudence des Jésuites pour l'administration de la Justice & les autres parties du Gouvernement.

Les Loix de l'Histoire ne nous permettent pas de nous en rapporter aux discours populaires, & d'écouter la partialité, tou-

jours outrée dans ses rélations & injuste dans ses jugemens. Elles veulent au contraire que nous fassions tous nos efforts pour découvrir la vérité & la présenter au Lecteur. C'est pour y arriver que nous avons lu tous les Ecrivains qui ont fait mention du Paraguay. Ne voulant rien prendre sur notre compte, nous n'avons fait qu'un extrait de leurs ouvrages à cet égard; nous avons presque toujours employé leurs expressions, sans même changer les tems, mettant au présent, suivant le langage de l'Ecrivain que nous suivons, ce qui est passé, puisque les Jésuites ne sont plus au Paraguay. Pour remplir le plan que nous nous proposons, & ne rien laisser à désirer au Lecteur, nous allons rapporter ce que M. de Bougainville, Capitaine de Vaisseau, nous dit de ce pays, des Jésuites qui y étoient établis, & de la manière dont ils en ont été chassés. Il parle en témoin oculaire : il étoit alors sur les lieux. Ce n'est point un Voyageur vulgaire, qui ne voit que les choses qui le frappent, qui ne sait rien discuter, rien approfondir & rien apprécier, à qui la mémoire enfin tient lieu de tout. C'est un Officier dont les talens naturels ont été développés par l'éducation; un Philosophe qui cherche la cause des effets qu'il voit, & sait la découvrir; un Politique qui développe les caractères des différentes Nations, & connoît leurs mœurs; un Physicien qui suit la nature dans ses opérations, & approfondit presque tous ses mystères : c'est un Géographe éclairé, qui, à la connoissance de la surface de la

terre, des cercles de la sphere, joint celle des mathématiques. Ces connoissances & ces talens sont accompagnés de la modestie, presque toujours inséparable du véritable mérite. Il avertit ses Lecteurs de ne pas regarder sa rélation comme un ouvrage d'amusement, ajoutant que *ses idées & son style n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante & sauvage qu'il mene depuis douze ans.* Nous pensons si différemment de son style & de ses idées, que nous ne ferons pas difficulté de le copier, ne nous permettant que les changemens qui abrégeront les détails qui nous paroissent inutiles dans notre ouvrage, & qui sont nécessaires dans le sien.

Voyage autour du Monde, par la Frégate la Boudeuse & la Flûte l'Etoile, entrepris par M. de Bougainville en 1766, 1767, 1768 & 1769.

Ce fut en 1580, que les Jésuites furent admis pour la première fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le régne de Philippe III, les fameuses Missions auxquelles on donne en Europe le nom *de Paraguay*, & plus à propos en Amérique celui *d'Uragay*, rivière sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en peuplades, qui furent foibles d'abord & en petit nombre; mais qui sont arrivées jusqu'à celui de trente-sept, vingt-neuf sur la rive droite de l'Uragay & huit sur la rive gauche. Chacune étoit régie par deux Jésuites en habit de l'Ordre. Les Monarques d'Espagne, alliant l'intérêt à la religion, désiroient la conversion de ces Indiens: ils espéroient par-là se rendre maîtres d'une vaste & riche contrée, & augmenter le nombre des adorateurs du vrai Dieu. Les Jésuites se chargerent de remplir ces vues, & représente-

rent que, pour faciliter le ſuccès d'une ſi pénible entrepriſe, il falloit qu'ils fuſſent indépendans du Gouverneur de la Province, & même qu'aucun Eſpagnol ne pénétrât dans le pays.

Le motif de cette ſingulière demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuaſſent la ferveur des Néophites, ne les éloignaſſent même du Chriſtianiſme, & que la fierté eſpagnole ne leur rendît le joug trop odieux. La Cour d'Eſpagne approuva ces raiſons, & régla que les Miſſionnaires ſeroient ſouſtraits à l'autorité des Gouverneurs; que le tréſor leur donneroit chaque année ſoixante mille piaſtres pour les frais des défrichemens, ſous la ſeule condition que les Indiens payeroient annuellement à la Couronne une piaſtre par homme, depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de ſoixante, à meſure que les peuplades ſe formeroient & que les terres ſeroient miſes en valeur. On exigea en même-tems que les Jéſuites appriſſent aux Indiens la langue eſpagnole; mais ils n'ont pas rempli cette condition.

Les Jéſuites commencerent leur opération avec un zèle & un courage admirables. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéiſſance & au travail des hommes féroces, inconſtans, attachés autant à leur pareſſe qu'à leur indépendance. Les obſtacles furent infinis, les difficultés renaiſſoient à chaque pas: le zèle triompha de tout, & la douceur des Miſſionnaires amena à leurs pieds ces hommes ſauvages. Ils les réunirent dans des

habitations, leur donnerent des loix; introduisirent chez eux les Arts utiles & agréables. D'une Nation barbare, sans mœurs, sans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies Chrétiennes. Les Indiens, charmés de l'éloquence persuasive de leurs Apôtres, obéissoient, sans répugnance, à des hommes qu'ils voyoient se sacrifier à leur bonheur. On assure que lorsqu'ils vouloient se former une idée du Roi d'Espagne, ils se le présentoient sous l'habit de Saint Ignace.

Ils se livrerent cependant à une espèce de révolte vers l'année 1757. Le Roi Catholique échangea avec le Portugal les peuplades des Missions situées sur la rive gauche de l'Uragay, contre la Colonie du Saint Sacrement. Le désir d'arrêter la contrebande qui se faisoit dans ces contrées, engagea la Cour de Madrid à cet échange. Par-là l'Uragay devenoit la borne des possessions respectives des deux Couronnes; on faisoit passer sur la rive droite les Indiens du pays cédé, & on les dédommageoit en argent du travail de leur emplacement. Ces Indiens, désolés de se voir forcés d'abandonner des terres en valeur, pour en aller défricher de nouvelles, se révolterent & prirent les armes. On leur avoit permis d'en avoir pour se défendre contre les *Paulistes*, brigands sortis du Brésil & qui avoient formé une République vers la fin du seizième siécle. Lorsque la révolte éclata, l'on ne vit point de Jésuite à la tête des Indiens. Ceux-ci les retinrent même par for-

Idem. Ibid.

ce dans les villages, pour y exercer les fonctions du Sacerdoce : ils élurent un Roi. C'étoit un Indien nommé *Nicolas*, non un Jésuite comme le bruit s'en répandit alors en Europe. Le Gouverneur Général de la Plata & celui de Monte-Viedo, marcherent contre les rebelles. Ils en détruisirent plus de deux mille dans une bataille. Cette défaite jetta la terreur parmi les Indiens : mais la Cour d'Espagne changea tout-à-coup d'idée, abandonna le projet de l'échange, & ordonna aux Officiers Espagnols d'évacuer le pays dont ils s'étoient emparés dans les Missions.

L'Auteur, dont nous empruntons ces détails, dit qu'un des Généraux Espagnols lui assura que la plupart des Indiens vouloient le suivre, & qu'il ne put empêcher sept familles de l'accompagner. La conduite des Indiens paroît bien singulière : ils viennent de prendre les armes pour conserver le pays qu'ils habitent, & veulent l'abandonner lorsqu'on consent à les y laisser. On peut conjecturer de-là qu'ils n'avoient été excités à la révolte que par les Jésuites : mais quel pouvoit être le motif de leur mécontentement & de leur désir de suivre les Espagnols ? Ils habitoient une terre fertile sous un agréable climat ; composoient une société, dont tous les membres étoient laborieux, où personne ne travailloit pour soi : les fruits de la culture commune étoient rapportés dans des magasins publics, d'où on les tiroit pour distribuer à chacun ce qui lui étoit nécessaire pour sa nourriture, son

habillement & l'entretien de son ménage. L'homme dans la vigueur de l'âge nourrissoit, par son travail, l'enfant qui venoit de naître, & lorsque le tems avoit usé ses forces, il recevoit de ses concitoyens les services dont il leur avoit fait l'avance. Les maisons particulières étoient commodes ; les édifices publics étoient beaux ; le culte étoit uniforme & scrupuleusement suivi. Ce peuple ne connoissoit ni rangs ni conditions : personne n'étoit tourmenté par l'ambition, l'avarice ou la misere.

L'étendue du terrain que renfermoient ces Missions peut être de deux cens lieues du Nord au Sud, de cent cinquante de l'Est à l'Ouest; la population y étoit d'environ trois cens mille tant hommes que femmes. Des forêts immenses y offrent des bois de toute espèce ; les pâturages nourrissent près de deux millions de bestiaux ; de belles rivières arrosent l'intérieur de cette contrée, y établissent la circulation & facilitent le commerce. La dépense totale entraînoit peu de frais : les Indiens étoient nourris, habillés, logés du produit de leur travail : la plus grande dépense se faisoit pour l'entretien des Eglises. Le reste appartenoit aux Jésuites, qui faisoient venir d'Europe les outils nécessaires aux différens métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fusils. Le revenu annuel consistoit en coton, suifs, cuirs, miel & en maté, plante connue sous le nom *d'Herbe du Paraguay*, dont la consommation,

comme nous l'avons dit, est immense dans toutes les Indes Espagnoles.

Les Indiens avoient pour leurs Curés qui, comme on l'a vu, étoient Jésuites; une soumission tellement servile, qu'ils se laissoient punir du fouet, à la manière des Colléges, hommes & femmes, pour les fautes publiques, & alloient eux-mêmes demander le châtiment pour les plus légeres. Les Jésuites élisoient tous les ans des Corrégidors & des Capitulaires dans chaque Paroisse : les Corrégidors étoient chargés des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Eglise, & se publioit au son des cloches & des instrumens. Ceux qui étoient élus alloient aux pieds du Curé recevoir les marques de leur dignité, qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. La plus grande distinction dont ils jouissoient étoit de porter des habits : une chemise de toile de coton faisoit tout le vêtement du reste des Indiens de l'un & de l'autre sexe. La Fête de la Paroisse & celle du Curé se célébroient par des réjouissances publiques, même par des Comédies.

Le Curé habitoit une vaste maison située proche l'Eglise : il y avoit deux corps de logis, dans l'un desquels on tenoit les écoles pour la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture & les atteliers pour les différens métiers. L'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles, occupées à divers ouvrages, sous la garde & l'inspection de vieilles femmes,

Le Curé ſe levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour l'Oraiſon mentale, diſoit la Meſſe à ſix heures & demie; on lui baiſoit la main à ſept, & l'on faiſoit enſuite la diſtribution du maté: on en donnoit une once pour chaque famille. Le Curé déjeûnoit enſuite; diſoit ſon bréviaire; travailloit avec les Corrégidors, dont les quatre premiers étoient ſes Miniſtres; viſitoit les écoles, les atteliers. Lorſqu'il ſortoit, il montoit à cheval & avoit toujours un cortége conſidérable. Il dînoit à onze heures ſeul avec ſon Vicaire, reſtoit à converſer avec lui juſqu'à midi, faiſoit enſuite la ſieſte pendant deux heures. Il reſtoit renfermé dans ſon appartement juſqu'au roſaire, après lequel il y avoit converſation juſqu'à ſept heures du ſoir: alors il ſoupoit, & à huit heures il ſe couchoit, ou étoit ſenſé le faire.

Les Indiens commençoient leur travail à huit heures du matin, & les Corrégidors veilloient ſur eux pour les empêcher de perdre du tems. Les femmes filoient du coton. On leur en diſtribuoit tous les Lundis une certaine quantité, qu'il falloit qu'elles rapportaſſent filé au bout de la ſemaine. A cinq heures & demie du ſoir on ſe raſſembloit pour dire le roſaire & baiſer encore la main du Curé. On faiſoit enſuite la diſtribution d'une once de maté, & l'on donnoit quatre livres de bœuf à chaque ménage, que l'on ſuppoſoit être compoſé de huit perſonnes: on diſtribuoit en outre une certaine quantité de maïs. Le Dimanche les Indiens ne tra-

vailloient point, parce que l'Office divin emportoit presque tout leur tems, il ne leur restoit que peu d'heures, qu'il leur étoit permis d'employer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie.

Ces détails prouvent que les Indiens étoient assujettis à une uniformité de travail & de repos très-ennuyeuse. Cet ennui étoit cause qu'ils quittoient la vie sans la regretter, & mouroient sans avoir vécu. Lorsqu'ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guérissent : ceux auxquels on demandoit s'ils étoient fâchés de mourir, répondoient non, avec le plus grand air de vérité. Ce que dit enfin M. de Bougainville, sur la manière dont les Jésuites gouvernoient les Indiens au Paraguay, développe les raisons que ceux-ci avoient de haïr les premiers. Ils étoient obligés de mener une vie aussi régulière que celle d'un Couvent très-austère : ils ne possédoient rien en propre. Lorsque les Espagnols pénétrerent dans les Missions, ces Indiens leur témoignerent le plus grand désir de changer de manière de vivre. Les Jésuites, pour autoriser leur espèce de Gouvernement, représentoient les Indiens comme une espèce d'hommes qui ne pouvoit atteindre qu'à l'intelligence des enfans : mais la vie qu'ils menoient, dit M. de Bougainville, empêchoit ces grands enfans d'avoir la gayeté des petits.

Expulsion des Jésuites du Paraguay.

Les Jésuites s'occupoient entièrement du soin d'étendre leurs Missions, lorsque leur disgrace en Europe renversa tous leurs projets. La Cour d'Espagne, ayant

pris la résolution de les chasser de toutes ses possessions, résolut de faire faire cette opération par-tout en même tems. On rappella Dom Pedro Cevallos, Gouverneur-Général de la Plata, & on lui donna pour successeur Dom Francisco Bukarely. On l'instruisit des projets que l'on avoit; on lui donna ordre de faire secrétement tous ses préparatifs, & de ne commencer ses opérations que quand il auroit reçu de nouveaux ordres. Le Confesseur du Roi, le Comte d'Aranda & quelques Ministres étoient les seuls auxquels le secret de cette opération étoit confié. Dom Bukarely arriva à Buenos-Aires au commencement de 1767. Il reçut les ordres de la Cour au mois de Juin de la même année, dépêcha sur le champ deux Officiers, l'un au Vice-Roi du Pérou, l'autre au Président de l'Audience du Chili, avec les paquets de la Cour qui leur étoient adressés. Il envoya ensuite ses ordres dans les différens lieux de la Province dont il étoit Gouverneur & où il y avoit des Jésuites, savoir à Cordoue, Mendoze, Corientes, Santa-Fé, Salta, Monteviedo & au Paraguay. Craignant que parmi les Gouverneurs de ces différens endroits, il ne s'en trouvât quelques-uns qui n'agissent pas avec la promptitude, le secret & l'exactitude que la Cour désiroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de n'ouvrir les paquets qu'un jour qu'il désignoit à chacun d'eux, & qui étoit celui qu'il fixoit pour l'exécution du projet. Cordoue l'inquiétoit: c'étoit la principale maison des Jésuites dans ces Provinces & la rési-

dence habituelle du Provincial : il ne doutoit pas que leurs papiers n'y fussent. Le Marquis de Bukarely résolut d'y envoyer un Officier de confiance, qu'il nomma Lieutenant de Roi de cette place, & que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Il étoit encore très-embarrassé sur la manière dont il devoit s'y prendre pour faire exécuter les ordres du Roi dans les Missions. On ne savoit pas si les Indiens voudroient souffrir qu'on arrêtât les Jésuites au milieu des peuplades : d'ailleurs il falloit substituer sur le champ une autre forme de Gouvernement à celui qu'ils avoient établi. Il prit le parti de temporiser, manda seulement qu'on lui envoyât le Corrégidor & un Cacique de chaque peuplade pour leur communiquer les ordres du Roi. Par ce moyen, il se procuroit des ôtages, qui l'assuroient de la fidélité des peuplades lorsqu'il en feroit sortir les Jésuites ; &, par les bons traitemens qu'il avoit soin de prodiguer à tous les Indiens qu'il faisoit venir à Buenos-Aires, il gagnoit leur affection. Il leur faisoit entendre que dans le nouvel état qu'on vouloit leur procurer, ils jouiroient des mêmes avantages & de la même propriété que les autres sujets du Roi.

Tout étoit préparé avec un si profond secret, que les Jésuites vivoient dans la plus grande sécurité. On avoit marqué pour le jour de l'exécution, celui où tous les courriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination : mais deux Chambekins du Roi, arrivant de Cadix,

penſerent rompre toutes ces meſures. Le Gouverneur-Général avoit ordonné à celui de Monteviedo, au cas qu'il arrivât quelque vaiſſeau d'Europe, de ne laiſſer communiquer ceux des équipages à qui que ce fût, avant de l'avoir informé de leur arrivée : mais un des Chambekins ſe perdit, & entra dans la rivière du Paraguay. On fit tout ce qu'il falloit pour le ſauver.

Comme ces deux Chambekins étoient ſortis d'Eſpagne depuis que les Jéſuites y avoient été arrêtés, on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne ſe répandît dans le Paraguay. On envoya un Officier de ces deux bâtimens au Marquis de Bukarely, pour l'informer de ce qui s'étoit paſſé. Sur le champ le Marquis expédia à tous les Commandans des places un ordre d'ouvrir leurs paquets & d'exécuter avec la plus grande célérité ce qu'ils contenoient. Tous les courriers partirent le 10 Juillet 1767, & les maiſons des Jéſuites qui étoient à Buenos-Aires furent inveſties. Les Peres furent fort étonnés lorſqu'on les réveilla pour les conſtituer priſonniers, & lorſqu'ils virent qu'on enlevoit tous leurs papiers. Le lendemain on publia dans la ville un ban, qui décernoit peine de mort, contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jéſuites, & on arrêta cinq Négocians qui vouloient, dit-on, leur faire paſſer des avis à Cordoue.

Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes de ce pays. Les Jéſuites furent arrêtés par-

tout, ſans avoir eu le moindre indice de ce qui leur devoit arriver, & on mit la main ſur leurs papiers. On les fit auſſi-tôt partir de leurs différentes maiſons, eſcortés par des détachemens de troupes, qui avoient ordre de tirer ſur ceux qui chercheroient à s'échapper. On n'eut pas beſoin d'en venir à cette extrêmité : ils marquerent la plus grande ſoumiſſion, & diſoient que leurs péchés avoient mérité le châtiment que Dieu leur envoyoit. On en conduiſit, vers la fin d'Août de la même année, une partie à Encenada, & on les embarqua vers la fin de Septembre, pour les ramener en Europe. *Idem. Ibid.*

Les Caciques & les Corrégidors arriverent à Buenos-Aires avec quelques Indiens de leur ſuite. Ils étoient ſortis des Miſſions ſans ſe douter de ce qui les faiſoit mander. Ils l'apprirent en chemin, ce qui leur cauſa le plus grand étonnement ; mais ils continuerent leur route. A leur départ les Curés les avoient avertis de ne rien croire de ce que le Gouverneur pourroit leur dire. Lorſqu'ils arriverent dans la ville, on les mena droit au Gouvernement. Ils étoient, à-peu-près, cent vingt en tout : ils y entrerent à cheval & ſe formerent en croiſſant ſur deux lignes. Un Eſpagnol inſtruit dans leur langue leur ſervoit d'interprête. Le Gouverneur ſe mit au balcon, leur dit qu'il les voyoit avec plaiſir, qu'ils allaſſent ſe repoſer, & qu'il les feroit avertir quand il auroit réſolu de leur faire ſavoir les ordres du Roi. Il ajouta qu'il vouloit les tirer d'eſclavage & les mettre en poſſeſſion

de leur bien, dont ils n'avoient pas encore joui. Ils répondirent par un cri général, leverent la main droite vers le Ciel & souhaiterent mille prospérités au Roi & au Gouverneur. On démêloit sur leur visage plus de surprise que de joie. On les conduisit ensuite dans une maison des Jésuites, où ils furent logés, nourris, &c. aux dépens du Roi. Le Gouverneur avoit mandé le fameux Cacique Nicolas; mais son grand âge & ses infirmités le mettoient hors d'état d'entreprendre le voyage. Pour donner le tems aux Indiens d'apprendre la langue & de connoître les mœurs des Espagnols, on ne les admit pas sur le champ à l'Audience. M. de Bougainville dit qu'il alla les voir plusieurs fois. Ils lui parurent d'un naturel indolent; il leur trouvoit cet air stupide d'animaux pris au piége. On lui assura qu'il y en avoit parmi eux qui étoient fort instruits : mais il ne put en juger parce qu'il n'entendoit pas leur langue. Il entendit un Cacique jouer du violon. Comme on lui avoit assuré que c'étoit un habile Musicien, il l'écouta avec attention, & crut entendre les sons obligés d'une serinette.

Les Jésuites qui étoient encore dans les Missions, manderent au Gouverneur qu'il pouvoit être assuré de leur soumission aux ordres du Roi, aussi-bien que de celle de toutes les peuplades.

Le Marquis de Bukarely, ayant tout préparé, partit de Buenos-Aires le 14 Mai 1768, & entra le mois suivant dans les Missions, sans trouver la moindre résistance. En arrivant dans chaque Mission, il

faisoit enlever tous les Jésuites qui s'y trouvoient, les mettoit en lieu de sûreté, & les faisoit embarquer pour les conduire dans un Port, d'où on devoit les transporter en Europe. On le reçut par-tout avec des démonstrations de joie. Les Indiens représenterent devant lui plusieurs Comédies & plusieurs Opéra : ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour l'amuser. Il vit le fameux Nicolas qu'on tenoit soigneusement renfermé. Il étoit dans un état déplorable & presque nud. Il avoit environ soixante-dix ans & étoit rempli de bon sens. Le Gouverneur lui parla long-tems & parut fort satisfait de sa conversation. A mesure que les Espagnols entroient dans les Missions, ils chantoient le *Te Deum*, & se faisoient accompagner par les Indiens.

On s'étoit attendu, en saisissant les biens des Jésuites dans cette Province, à trouver chez eux des sommes d'argent très-considérables ; mais on en trouva fort peu. Leurs magasins étoient cependant remplis en marchandises de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe. Il y en avoit même de plusieurs espèces qui ne se consomment point dans le pays. Le nombre de leurs Esclaves étoit considérable : on en comptoit jusqu'à trois mille. Les habitans de Buenos-Aires, ajoute M. de Bougainville, prétendoient qu'on avoit trouvé dans les papiers des Jesuites une multitude de choses capables de rendre cette société odieuse : mais il y avoit trop d'animosité de leur part, & il est difficile de distinguer les fausses imputations d'avec les vérita-

bles. Au reſte, ajoute le même Auteur; je veux rendre juſtice à la plus grande partie des membres de cette ſociété qui ne participoient point au ſecret de ſes vues temporelles. S'il y avoit dans ce Corps quelques intrigans, le grand nombre, Religieux de bonne foi, ne voyoit dans l'inſtitut que la piété de ſon Fondateur, & ſervoit de bonne foi Dieu auquel il s'étoit conſacré.

Nous nous ſommes arrêtés ſur le Paraguay pour remplir le devoir que nous nous impoſons, qui eſt de donner au Lecteur une idée des uſages & des mœurs des pays que nous lui faiſons parcourir. Nous allons continuer la Deſcription Géographique du Pérou.

EVÊCHÉ & GOUVERNEMENT DE BUENOS-AIRES.

LA Juriſdiction de cet Evêché s'étend auſſi loin que le Gouvernement de même nom, qui prend depuis les côtes maritimes à l'Eſt, juſqu'au pays de Tucuman à l'Oueſt, & depuis les terres magellaniques au Sud, juſqu'au Paraguay vers le Nord. Toutes les terres arroſées par Rio de la Plata ſont de ce Gouvernement.

La Capitale de cet Evêché, ou de ce Gouvernement, eſt Nueſtra Senora de Buenos-Aires. Elle fut bâtie par Dom Pedre de Mendoze. Elle eſt à trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude auſtrale. Sa longitude, ſelon les obſervations du P. Feuillet, eſt de ſoixante-un degrés cinq minutes à l'Oueſt de Paris. Le nom de *Buenos-Aires* lui vient de ce que l'air qu'on

y respire est le plus pur de toute cette partie de l'Amérique. Elle est située dans une plaine, près d'une petite rivière. On y compte trois mille familles d'Espagnols & beaucoup de Métifs. Sa forme est longue & étroite; ses rues sont droites, mais d'une largeur médiocre. Il y a une place assez spacieuse qui aboutit à la rivière. Vis-à-vis est un Fort où le Gouverneur fait sa résidence. Outre ce Fort, il y en a plusieurs autres qui défendent la ville. Il y a dans ces Forts environ mille hommes de troupes réglées. Les maisons, qui n'étoient autrefois que des chaumières, sont à présent de brique & de chaux, couvertes de tuiles : elles sont fort basses & n'ont que le rez-de-chaussée. Toutes ces maisons ont de vastes cours & des jardins, ce qui fait que la ville n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. Il n'y a point de Port à Buenos-Aires : les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la ville à plus de trois lieues. La Cathédrale est bien bâtie : elle sert de Paroisse à la plupart des habitans. Celle des Indiens est à l'extrêmité de la ville. Le Chapitre de la Cathédrale est composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre & de deux Canonicats : l'un s'obtient par concours, l'autre par présentation. Il y a plusieurs Couvens de l'un & de l'autre sexe dans cette ville, & une Chapelle Royale dans la Citadelle.

Les Fêtes y sont très-communes : on les célèbre par des processions, des feux d'artifices, & ces cérémonies tiennent lieu de spectacles. Les Moines accordent aux Dames de la ville le titre de *Majordomes* de

M. de Bougainville, Voyage autour du Monde.

leurs Fondateurs & de la Vierge. Ce qui leur donne le droit de parer les Eglises des Couvens, d'habiller les Statues & de porter l'habit de l'Ordre qu'elles jugent à propos. C'est un spectacle assez singulier de voir dans les Eglises de Saint François ou de Saint Dominique des femmes de tout âge assister aux Offices avec l'habit des Religieux.

Les Jésuites faisoient pratiquer aux femmes des exercices de piété plus austères. Ils avoient fait construire auprès de leur Couvent une maison nommée *la Casa de los Exercicios de las Mugeres*, c'est-à-dire, la maison des exercices des femmes. Toutes les femmes & les filles pouvoient s'y retirer pendant quinze jours, sans le consentement de leurs maris ni de leurs parens, pour s'y sanctifier. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la Compagnie. Aucun homme ne pénétroit dans ce Sanctuaire s'il n'étoit revêtu de l'habit de Saint Ignace. Les femmes de chambre de celles qui y étoient renfermées ne pouvoient y accompagner leurs maîtresses. Les exercices qu'on pratiquoit dans ce lieu saint étoient la Méditation, la Prière, la Confession & la Flagellation. L'Auteur, qui fait ce récit, dit qu'il vit les murs de la Chapelle de ce lieu tout teints de sang que faisoient rejaillir les disciplines dont la piété armoit les mains des femmes.

La ville de Buenos-Aires est environnée de vastes campagnes toujours vertes, & où l'on engraisse une prodigieuse quantité de troupeaux, dont la viande est excellente. Il n'y a pas plus de vingt ans que ces cam-

pagnes étoient remplies de bœufs & de chevaux sauvages, qui ne coutoient que la peine de prendre : mais les Espagnols & les Portugais en ont détruit beaucoup pour en avoir les cuirs, qui sont un des principaux commerces du pays. Le gibier n'y est pas moins abondant que la viande de boucherie, & la rivière fournit du poisson admirable. Les fruits de l'Europe croissent fort bien dans ce terroir ; ceux du pays y viennent en abondance. Dans ce pays enfin se joignent tous les avantages de la nourriture & ceux de la bonté de l'air.

Dans ce Gouvernement on trouve en outre les villes de *Santa-Fé*, de *las Corrientes* & de *Monte-Viedo*. La dernière est une nouvelle ville : elle est batie sur le bord de la baie dont elle porte le nom. Santa-Fé est à quatre-vingt-dix lieues Nord-Ouest de Buenos-Aires, entre les rivières de la Plata & de Salado. Cette ville est petite & mal bâtie. Elle a souvent été ruinée par les Indiens Idolâtres, qui la tiennent encore dans des allarmes continuelles. La ville de las Corrientes est entre Rio de la Plata & la rivière de Parana, à cent lieues de Santa-Fé. Elle est aussi très-petite & fort mal bâtie. Les deux dernières ont un Corrégidor particulier, qui est Lieutenant du Gouverneur de Buenos-Aires. Les habitans & ceux de la campagne sont classés & toujours prêts à prendre les armes pour résister aux incursions des Indiens Idolâtres. Toutes les Missions, ou le pays où elles étoient établies, est du Gouvernement de Buenos-Aires : on l'a détaché de celui du Paraguay.

ARTICLE III.

Audience du Chili.

QUOIQUE l'Audience ou la Province du Chili ait ses Gouverneurs particuliers, elle est cependant une dépendance de la Vice-Royauté du Pérou. Le Chili comprend cette partie de l'Amérique méridionale qui s'étend depuis les frontières du Pérou, vers le pole austral, jusqu'au détroit de Magellan, ce qui fait cinq cens trente lieues de côtes maritimes. Ces deux contrées sont séparées par le désert d'Atacama. Ce désert s'étend l'espace de quatre-vingt lieues & ressemble à celui de Sechura. Vers l'Orient le Chili touche, en partie, aux confins du Paraguay : il y a cependant quelques déserts dans l'intervalle, en partie aux frontières du Gouvernement de Buenos-Aires; mais il en est encore séparé par ce que l'on nomme les *Pampas*, ce qui, dans le langage du pays, signifie de vastes plaines A l'Occident il aboutir aux côtes de la mer du Sud, depuis le vingt-septième degré de latitude méridionale, jusqu'au cinquante-troisième trente minutes.

Une partie de ce pays avoit été soumise par les Incas, jusqu'aux vallées de *Copayapu* ou *Copiapo*, de *Chuquimpa* ou *Coquimbo*, & de *Chilé*. Ils tenterent de pousser leurs conquêtes vers le Sud; mais ils trouverent tant de résistance de la part des Indiens Puramanques & de leurs confédérés, qu'ils furent obligés de s'arrêter, après

avoir poussé leurs progrès jusqu'à la rivière *Mauli* ou *Maulé*, vers le trente-quatrième dégré trente minutes de latitude.

Lorsque les Espagnols eurent conquis les principales Provinces du Pérou, ils étendirent leur domination dans le Chili: mais tous les Indiens de ce pays se soulevèrent en 1551, détruisirent plusieurs Espagnols, du nombre desquels étoit Valdivia, un de leurs principaux Officiers. Ceux-ci réparerent par la suite leurs pertes & se rendirent maîtres du pays.

Le Gouvernement général du Chili en renferme quatre particuliers, & onze Corrégimens. Les quatre Gouvernemens sont, 1 *Mœstria de Campo*; 2 *Valpariso*; 3 *Valdivia* & *Chiloé*. Les Corrégimens sont, 1 *San-Iago*; 2 *Rancagua*; 3 *Cokchagua*; 4 *Chillan*; 5 *Acoucagua*; 6 *Melipilla*; 7 *Quillota*, 8 *Coquimbo*; 9 *Copaipo* & *Guasco*; 10 *Mendosa*; 11 la *Conception*.

§. I.

Gouvernement de Mœstria de Campo.

Il comprend le Gouvernement militaire des places ou forts de la Frontière, qui sont *Aramo*: le Mestre de Camp doit toujours y faire sa résidence, *Santa-Juana*, *Purea*, *los Angeles*, *Tucopel* & *Yumbel*. A cinq lieues au Sud de la baie de la Conception, le fleuve de Biobio se décharge dans la mer, & les Indiens Idolâtres occupent ce pays depuis le fleuve, vers le Sud, ainsi que le haut du même fleuve. Pour contenir ces barbares, on a construit, depuis le rivage de la mer, des Forts mu-

nis de troupes & d'artillerie. Vers la côte & au Sud de Biobio est le Fort d'*Aramo* ; les autres sont rangés de suite le long du fleuve, en tirant vers l'Orient, jusqu'aux montagnes de Tucopel. Le Mestre de Camp est chargé de visiter ces Forts & d'y porter les secours nécessaires. Pendant son absence, il y a un Capitaine qui commande : la Garnison est ordinairement composée de Cavalerie & d'Infanterie.

C'est le Président de l'Audience qui confere la place de Mestre de Camp du Chili. On lui a confié cette nomination, parce qu'on prétend qu'il est plus à portée de juger du mérite.

§. II.

Gouvernement de Valpariso.

Ce Gouvernement tire son nom d'une bourgade qui en est le chef-lieu. Elle est située sur le bord de la mer du Sud, au trente-troisième dégré deux minutes de latitude méridionale, & à vingt-cinq lieues Nord-Ouest de San-Iago, Capitale du Chili, est défendue par un Château où le Gouverneur fait sa résidence. Cette bourgade est assez peuplée : elle le seroit encore davantage sans la mauvaise disposition de l'emplacement, qui est si près d'une montagne, que la plupart des maisons sont sur le penchant ou dans les coulées ; le reste est à peu de distance de la mer. Ce côté est fort exposé pendant l'hiver aux vents du Nord, qui élevent les lames de la mer jusqu'aux portes des maisons.

La plupart des édifices sont de brique crue,

crue, ou de chaux & de moilon. On ne compte à Valparifo qu'une Paroiffe & deux Couvens ; l'un de Saint François, l'autre de Saint Auguftin, tous deux pauvres & mal bâtis. Les habitans font un mêlange de Blancs, de Mulâtres & des Métifs. La Forterefle, qui a fon Gouverneur particulier, eft fur une éminence de moyenne hauteur, coupée vers le Sud-Eft & le Nord-Oueft, par deux coulées qui forment deux foffés naturels de vingt à vingt-cinq toifes de profondeur. Ainfi elle eft féparée des éminences voifines qui font un peu plus hautes. Du côté de la mer, elle eft naturellement fort efcarpée, & du côté de la terre, elle eft défendue par un foffé qui traverfe d'une coulée à l'autre, & lui donne à-peu-près la forme d'un quarré. Les fortifications ne font que des murs de retranchement, qui fuivent le contour de la hauteur : ils fe flanquent peu-à-peu & fouvent point du tout. Sur le milieu du pan, qui eft au-deffus de la bourgade, il y a un petit radeau avec fa guérite. Le côté oppofé n'eft défendu que par le flanc d'un demi-baftion. Le côté de la montagne eft compofé d'une courtine de vingt-fix toifes & de deux demi-baftions. Toute cette partie eft en brique. Il n'y a de rempart que du côté de la terre. Du côté de la mer, il y a une batterie de neuf pièces de canon, qui peut battre le mouillage à fleur d'eau. Il y a plufieurs autres batteries dans ce Fort; on y compte environ feize pièces de canon.

Frezier, Voyage à la mer du Sud.

La proximité du Port de Valparifo,

avec la ville de San-Iago, y attire tout le commerce qui se faisoit autrefois à la Conception.

On trouve aux environs de Valpariso divers villages & des campagnes remplies de métairies. Entre les fruits du canton, qui sont d'une prodigieuse grosseur, on vante une espèce de pommes qui s'appellent *Pommes de Quillotu*, parce que le village de ce nom en produit beaucoup. Elles sont fondantes & d'un goût délicieux. On y trouve quantité de perdrix. La pêche n'est pas abondante sur cette plage.

La côte forme une baie qui peut avoir trois lieues d'étendue. Le Port est assez grand, & entre plus d'une lieue dans les terres. Vers le Nord-Est on remonte, à deux cablieres de terre, une roche à fleur d'eau qui passe pour un dangereux écueil.

Dès que la mousson du Nord commence, c'est-à-dire, pendant les mois d'Avril & de Mai, les vaisseaux sont exposés aux vents de Sud & de Sud-Ouest, qui rendent la mer si mâle, qu'un bâtiment court grand risque, s'il n'est bien amarré.

§. III.

Gouvernement de Valdivia.

C'EST encore une place maritime située à trente-neuf dégrés quarante minutes de latitude, & à soixante-quinze lieues, au Midi, de la Conception, sur le bord d'une rivière, & à son embouchure dans la mer du Sud. Elle doit sa fondation & son nom à Pierre de Valdivia, Capitaine Espagnol, qui fit la conquête du Chili. Il

y a environ deux mille habitans, Blancs ou Métifs, & quelques Indiens qui habitent un village, lequel sert de fauxbourg à la ville. Les Jésuites y avoient une maison. Le Gouverneur, qui commande les troupes de la garnison, de la ville & des forts qui défendent l'entrée de la rivière & du port, est nommé par le Roi: il est soumis au Président du Chili. On regarde le Port de Valdivia comme un des meilleurs & des plus sûrs de la côte de la mer du Sud, dont il est la clef. C'est le lieu d'exil des Espagnols qui habitent le Pérou & le Chili, & qui ont mérité les galeres: ils composent la garnison. Il pleut presque continuellement dans ce pays pendant les six mois qui composent l'hiver.

§. IV.

Gouvernement de Chiloé.

L'Isle de Chiloé, qui est située sur la côte de la mer du Sud, fait un Gouvernement militaire. Elle peut avoir cinquante lieues de longueur sur sept de largeur, est située entre le quarante-unième dégré quarante minutes & le quarante-troisième quarante-deux minutes de latitude méridionale. Elle n'est séparée de la terre ferme, dans sa partie septentrionale, que par un trajet de sept à huit lieues; mais elle en est plus éloignée dans sa partie méridionale. Elle est environnée d'une quarantaine de petites Isles. Le Gouverneur fait sa résidence à *Chacao*, place fortifiée & située sur la côte Orientale vers le Nord de l'Isle. Outre cette place, qui

eſt bien fortifiée & toujours munie d'une bonne garniſon, cette Iſle en a une qui eſt beaucoup plus grande : elle ſe nomme *Calhuco* : elle eſt bien peuplée d'Eſpagnols, de Métifs & d'Indiens convertis, eſt gouvernée par un Corrégidor nommé par le Préſident du Chili. Il y a une Paroiſſe & un Couvent de Franciſcains: les Jéſuites y en avoient autrefois un : les Religieux de la Merci y en ont pluſieurs. Cette Iſle produit toutes les choſes néceſſaires à la vie, excepté le vin. Quoique le climat ſoit froid, les Indiens qui l'habitent & ceux des environs vont tout nuds. Les Navigateurs connoiſſent peu les quarante petites Iſles qui l'environnent. Ils les citent, ſans en faire la deſcription.

§. V.

Corrégiment du Chili ou *San-Iago.*

On compte onze Corrégimens au Chili, comme nous l'avons dit. Le premier eſt le Chili, ou San-Iago. Il ne s'étend pas au-delà de cette ville, qui eſt la Capitale du Chili. Elle eſt ſituée dans la vallée de *Mapocha* qui a vingt-cinq lieues d'étendue, & voiſine de celle de *Chilé* ou *Chili*, qui a donné ſon nom au pays. La ſituation de San-Iago eſt fort agréable ; elle eſt vers le trente-cinquième dégré quarante minutes de latitude méridionale, & au cinquante-troiſième quarante minutes de longitude occidentale.

Pierre de Valdivia la fonda le 24 Février 1541, & lui donna le nom de *San-Iago de la Nouvelle Eſtramadoure*. Elle a en-

viron mille toises d'étendue du Levant au Couchant & six cens du Midi au Nord. Ses murs, du côté septentrional, sont arrosés par une rivière qui fournit aux habitans l'eau dont ils ont besoin pour leur usage particulier & pour arroser leurs jardins. De l'autre côté de la rivière, il y a un grand fauxbourg nommé *Chimba*, & vers l'Orient une colline de médiocre hauteur, nommée *Santa-Lucia*; elle touche presque aux maisons. Les rues de San-Iago sont larges, droites, bien pavées, & se croisent si exactement, qu'il n'y en a pas une qui n'aille de l'Est à l'Ouest, ou du Midi au Nord. La grande place, qui forme le centre de la ville, est un quarré parfait, dont le milieu est orné d'une fontaine. Du côté du Nord est le Palais qu'on appelle *l'Audience Royale* : l'Evêché remplit celui de l'Ouest ; celui du Midi est occupé par de grandes boutiques embellies par des arcades, & celui de l'Est par de fort belles maisons. Le reste de la ville est composé de Quartiers, ou d'Isles, de maisons qui sont toutes aussi belles que celles de Lima. Elles sont de briques crues & fort basses par la crainte des tremblemens de terre. Cette ville en a ressenti plusieurs fois les tristes effets.

Outre la Cathédrale, il y a trois Paroisses, trois Couvens de l'Ordre de Saint François, deux de Saint Augustin, un de Saint Dominique, un de la Merci, un de Saint-Jean-de-Dieu. Les Jésuites y avoient autrefois cinq Colléges. Il y a en outre quatre Monastères de Filles. Les

Eglifes de tous ces Couvens font fort grandes & affez belles.

On prétend que le nombre des habitans monte à quatre mille familles, la moitié Efpagnols & le refte Indiens ou Métifs. Leurs mœurs & leurs habillemens font les mêmes qu'à Quito. Les hommes font affez bien faits & les femmes ont le vifage agréable, le teint fort beau, ce qui ne les empêche cependant pas de fe farder.

L'Audience du Chili étoit autrefois à la Conception; elle eft aujourd'hui à San-Iago. Ce Tribunal eft compofé d'un Préfident, de quatre Auditeurs, d'un Fifcal pour les Efpagnols & d'un autre pour les Indiens. Les affaires s'y décident définitivement. Le Préfident, quoique dépendant en quelque forte du Vice-Roi du Pérou, eft Gouverneur & Capitaine-Général du Chili. Il eft obligé de paffer fix mois à la Conception & fix à San-Iago. Pendant fon abfence de San-Iago, le Corrégidor exerce fes fonctions fous le titre de Lieutenant-Général, & étend fa juftice fur tous les lieux habités du Chili, à l'exception des Gouvernemens militaires.

Le Corps de Ville, dont le Corrégidor eft le Chef, confifte en plufieurs Régidors & deux Alcades ordinaires. Lorfque le Préfident eft à San-Iago, la Jurifdiction du Corrégidor fe réduit à la Police & au Gouvernement œconomique. Les Finances font adminiftrées par une Chambre Royale, compofée d'un Tréforier, d'un Contrôleur & de leurs Officiers. Il y a en outre le Tribunal de la Croifade & celui de l'Inquifition; mais ils dépendent tous deux de ceux de Lima.

Le Chapitre de la Cathédrale eſt composé d'un Evêque, de trois Dignitaires, de quatre Chanoines & de pluſieurs Prêtres ſubalternes.

Le climat & le terroir de la ville ne different point de ceux de la Conception. Ce ſont les vaſtes campagnes de San-Iago qui fourniſſent au Pérou du froment, des fruits ſecs, de la viande ſalée, &c. L'huile du Chili eſt fort bonne. Le commerce des habitans de San-Iago avec les Indiens Idolâtres, conſiſte à leur vendre des ouvrages de fer, comme mors de brides, des éperons, des couteaux, du vin & diverſes ſortes de merceries. Ces barbares habitent un pays rempli d'or; mais comme ils n'en font aucun uſage, ils lui préferent un morceau de fer travaillé. Ils donnent aux Eſpagnols des vaches, des chevaux, de jeunes filles & des garçons que leurs peres même troquent pour des bagatelles qui leur font plaiſir. Cette traite eſt abandonnée aux *Guaſes*, race mêlée de ſang Eſpagnol. Ils vont dans le pays de ces Indiens, & s'adreſſent aux Chefs des familles. Elles ne ſont point gouvernées, comme l'étoient autrefois les Péruviens, par des Caciques ou des Curacas. Toute la forme de leur Gouvernement conſiſte à reſpecter les anciens. Le Guaſe étale devant le Chef de famille ce qu'il a de plus ſéduiſant pour ces barbares, & ne manque jamais de lui préſenter une petite quantité de vin. Si le marché ſe conclut, l'Indien publie dans tout le village que cet Eſpagnol eſt ami de la Nation & qu'on peut ſe fier à lui. Le Guaſe parcourt toutes

les cabanes, convient du prix de chaque marchandise, & livre, sans difficulté, celles qu'on achette. Il se retire ensuite dans la première habitation où il a été en arrivant, en avertissant dans tous les lieux par où il passe qu'il est prêt à s'en retourner. Chacun court, avec empressement, à l'habitation qu'il a choisie, pour lui donner le prix dont on est convenu. Il rassemble ses effets, &, lorsqu'il part, le Chef de famille le fait accompagner par une troupe d'Indiens qui lui aident à conduire les bœufs, les vaches & les chevaux qu'on lui a donnés.

Les moins traitables sont les habitans d'Aramo & de Tucopel, ceux qui habitent au Sud de la rivière de Biobio, & ceux qui s'étendent vers la Cordelière. Le pays est si vaste, que lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions & s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là ils se joignent à d'autres Indiens, &, se croyant en état de résister, ils retournent dans le pays qu'ils habitoient & font des incursions sur les Espagnols. Qu'un seul de ces barbares crie qu'il faut prendre les armes, ils s'assemblent tous & commencent leurs hostilités. Leur manière de déclarer la guerre, c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux; ils vont ensuite ravager les villages dont ils sont voisins. Après cette première exécution, ils se réunissent en corps, élisent un Chef, forment une armée, attaquent les forts & les plus grands villages. Si les Espagnols sont assez heureux pour les repousser, ces barbares

ſe réuniſſent à quelques lieues du champ de bataille, & vont fondre d'un autre côté.

Lorſque ces Indiens ſont en paix, ce qui eſt aſſez rare, ils s'occupent à ſemer quelques champs, & à fabriquer des étoffes pour leur habillement. Ils paſſent le reſte du tems dans l'oiſiveté ou à boire du cidre qu'ils compoſent avec des pommes, qui ſont très-communes dans le pays qu'ils habitent. Leurs cabanes ſont ſi légeres, qu'un jour ou deux ſuffiſent pour les bâtir: pour mets ils ont des racines & de la farine de maïs ou de quelqu'autre grain. Ces barbares, faiſant la guerre avec peu de frais & peu de riſque, la regardent comme un amuſement. Si la paix ſuccéde, c'eſt preſque toujours les Eſpagnols qui la demandent. On convient d'une conférence, qu'on nomme *Parlamento*, à laquelle aſſiſtent le Gouverneur du Chili, le Meſtre de Camp avec les principaux Officiers de l'armée, l'Evêque de la Conception & quelques autres perſonnes du premier rang. Les Indiens y envoyent leur Général, les ſix principaux Capitaines & les anciens. Les Eſpagnols campent ſous des tentes, & le quartier-général des Indiens eſt en face, à peu de diſtance. Les anciens de chaque canton vont ſaluer le Gouverneur. Il boit à leur ſanté, enſuite leur verſe lui-même du vin, leur diſtribue des couteaux, des ciſeaux & d'autres bagatelles, qui ſont cependant fort précieuſes à leurs yeux. On parle enſuite de paix & des conditions. Les Indiens ſe retirent à leur quartier, où le Préſident leur rend

visite & leur fait porter une certaine quantité de vin. Ils lui font, à leur tour, un présent de veaux, de bœufs, de chevaux & d'oiseaux. La paix étant conclue, le Gouverneur admet à sa table les principaux Chefs des Indiens. Il se tient ensuite une espèce de Foire, où les Guases accourent avec leurs merceries & les Indiens avec leurs ponchos & des bestiaux. Ces marchandises se troquent avec bonne foi.

Quoique ces Indiens ayent toujours refusé de se soumettre aux Espagnols, ils accordent l'entrée de leur pays aux Missionnaires. Plusieurs se sont fait baptiser : mais ils ne renoncent pas pour cela à la vie libre dans laquelle ils sont élevés, & la plupart de ces nouveaux convertis n'ont point de religion. Le Roi d'Espagne entretient des Missionnaires dans tous les Forts de la frontière pour les instruire : mais, à la première nouvelle d'un soulévement, tous les Néophites disparoissent, & se joignent aux guerriers de leur Nation : à la publication de la paix ils rappellent leurs Missionnaires.

Ces barbares, qui ne font quartier pendant la guerre à aucun homme, épargnent cependant les femmes blanches ; mais ils les enlevent, les conduisent dans leur pays & vivent familièrement avec elles. De-là vient qu'on trouve parmi eux une multitude d'Indiens blancs & blonds, qu'on prendroit pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix il en va plusieurs dans les bourgs & les villages des Espagnols : ils s'engagent à travailler pour un

certain prix l'eſpace d'un an ou de ſix mois. Ils s'en retournent à la fin du terme, après avoir employé leur ſalaire en merceries. Tous ces peuples, ſans diſtinction de ſexe, portent des ponchos & des manteaux de laine : mais cet habillement ne leur deſcend pas juſqu'aux genoux. Les Nations plus éloignées ne portent aucune eſpèce d'habillement.

§. V I.

Corrégiment de Rancagua.

Il comprend diverſes métairies, fermes ou maiſons de campagne, ſans aucune forme de ville ou de village. Il y a cependant un chef-lieu compoſé de cinquante maiſons & de ſoixante familles. Le Corrégidor y fait ſa réſidence. Toute la Juriſdiction contient environ mille habitans, qui ſont preſque tous Métifs.

§. V I I.

Corrégiment de Cokchagua.

Ce Corrégiment reſſemble au premier : il s'étend dans la campagne aux environs de San-Iago, & contient environ quinze cens familles.

§. V I I I.

Corrégiment de Chillan.

C'est une bourgade ſituée à ſoixante lieues au Sud-Eſt de San-Iago, dans le Diocèſe de la Conception. On n'y compte qu'environ trois cens familles. Il y a peu

d'Espagnols. Les Jésuites y avoient autrefois un Séminaire. Aux environs de cette bourgade il y a un Volcan.

§. IX.

Corrégiment d'Acoucagua.

Il tire son nom d'un village situé dans une vallée de la Cordelière. La situation a paru si agréable, qu'en 1741, on y a jetté les fondemens d'une ville sous le nom de *Saint-Philippe le Royal*. Le territoire est rempli de maisons qui sont séparées les unes des autres.

§. X.

Corrégiment de Melipilla.

C'étoit autrefois un Corrégiment de campagne; mais on y a fondé, en 1741, une ville sous le nom de *Saint-Joseph de Lograno*.

§. XI.

Corrégiment de Quillota.

Il a pour chef-lieu un village qui contient environ cent familles. On en compte plus de mille dispersées dans les campagnes.

§. XII.

Corrégiment de Coquimbo ou *la Serena.*

Il prend son nom d'une ville fondée, en 1544, par Pierre de Valdivia, & située à un quart de lieue de la côte de la mer du Sud, à près de cent lieues au Nord-Ouest, de San-Iago, au vingt-

neuvième dégré cinquante-quatre minutes de latitude australe, sur une rivière de même nom, qui traverse la vallée dans laquelle elle est située. Elle est sur une éminence, de laquelle on découvre la rivière & les campagnes des environs. La rivière fournit de l'eau à la ville par le moyen de plusieurs canaux, arrose & fertilise les campagnes.

Les rues de Coquimbo sont parfaitement droites & alignées. Chaque quartier a son ruisseau. Cette ville, quoique située très-avantageusement, ne contient que cinq à six cens familles d'Espagnols, de Métifs & d'Indiens : les rues étant sans pavé sont mal propres : elles ont plus l'air de chemins que de rues, sont bordées de figuiers, d'oliviers, d'orangers & de palmiers, toujours couverts de verdure : les maisons ne sont bâties que de terre & couvertes de chaume. La partie la plus considérable de la ville est occupée par deux Places, par les Couvens des Cordeliers, des Augustins, de Saint Dominique & de la Merci, par un College où les Jésuites instruisoient la jeunesse. Il y a une Paroisse & un Hôpital de Saint-Jean-de-Dieu. Cette ville étoit autrefois plus peuplée & plus florissante, mais elle a été brûlée & saccagée par les Anglois & les Flibustiers, & n'a pas été bien rétablie. D'ailleurs la découverte des mines de Copaipo, a contribué à la dépeupler. Plusieurs familles sont allées s'y établir. Les Voyageurs assurent que les femmes y sont fort belles & très-galantes.

La fertilité du terroir attire beaucoup de monde à la campagne, d'où l'on tire

assez de bled pour la charge de quatre à cinq navires, qui le transportent à Lima. Ce canton fournit aussi du vin à San-Iago & de très-bonne huile : ces denrées, jointes à un peu de suif, de viande séche & de cuirs, font tout le commerce de ce pays. C'est d'ailleurs le plus riche de tout le Chili en métaux. En hiver, lorsque les pluies sont un peu abondantes, on trouve de l'or dans presque tous les ruisseaux qui coulent des montagnes. M. Frezier dit que les habitans lui assurerent que la terre étoit *Creadice*, c'est-à-dire, que l'or s'y forme continuellement, & qu'après avoir été lavée, on y retrouve, soixante ou quatre-vingt ans après, autant d'or qu'auparavant. Il y a en outre beaucoup de mines d'argent.

Les mines de cuivre sont assez communes aux environ des Coquimbo. Depuis long-tems on travaille à une qui fournit toute la côte du Chili & du Pérou : on assure qu'il s'y trouve aussi des mines de fer & de vif-argent.

Curiosités naturelles.

A dix lieues au Sud de la ville, on voit une pierre noirâtre, d'où coule une fontaine qui ne donne de l'eau qu'une fois le mois, par une ouverture qui ressemble à cette partie du corps des femmes dont elle imite l'écoulement. Cette eau laisse sur la pierre une trace blanche. Six lieues à l'Est de la ville, on trouve une pierre grise, couleur de mine de plomb, unie comme une table, sur laquelle sont parfaitement bien dessinés un bouclier & un morion de couleur rouge, qui pénétrent fort avant dans la pierre. On l'a cassée dans quelques

endroits pour s'en assurer. Dans une vallée du canton il y a une petite étendue de plaine, où ceux qui s'y endorment se trouvent enflés à leur reveil, ce qui n'arrive point à quelque distance de-là. On assure que les vaisseaux trouvent des rafraîchissemens en abondance dans le Port de Coquimbo.

§. XIII.

Corrégiment de Copaipo & de Guasco.

Le lieu principal de ce Corrégiment est une ville dont les maisons sont bâties sans aucun ordre, à dix ou douze lieues de la mer. On ne compte dans tout ce district que trois à quatre cens familles. Le Port le plus proche se nomme aussi *Copaipo :* c'est le dernier du Chili vers le Pérou. Guasco en est un autre de la même Jurisdiction ; mais il est à trente lieues plus au Sud. Pour toute habitation il y quelques cabanes.

On trouve dans le territoire de cette ville des mines d'or, de fer, de cuivre, d'étain & de plomb ; quantité d'aimant & du lapis lazuli. Toute la terre est remplie de sel gemme, ce qui rend l'eau douce très-rare ; & le salpêtre si commun, que dans les vallées on en trouve d'un doigt d'épais sur la surface de la terre. Dans les hautes montagnes de la Cordelière, à quarante lieues du Port, vers l'Est-Sud-Est, on trouve des mines du plus beau soufre du monde, qui se tire tout pur de la terre. Il y en a en si grande abondance, qu'il ne vaut que trois piastres le quintal. On y trouve aussi du bray qui vient d'un

arbre dont la feuille ressemble à celle du romarin.

§. XIV.

Corrégiment de Mendosa.

MENDOSA est une ville située à cinquante lieues de San-Iago, à l'Est de la Cordelière : elle est si remplie de jardins, qu'on n'y compte pas plus de deux cens familles, dont la moitié sont blancs & le reste de race mêlée. Outre la Paroisse il y a un Couvent de Cordeliers, un de Dominiquains, un d'Augustins : il y en avoit autrefois un de Jésuites. Il y a dans ce Corrégiment deux autres villes, qui sont Saint-Jouen de la Frontera, qui est à trente lieues au Nord de Mendosa, & Saint-Louis de Loyola, qui est à cinquante lieues à l'Orient de la même ville. La première est semblable à Mendosa ; mais on compte à peine vingt-cinq maisons dans l'autre, & cinquante Chefs de familles. Les environs sont cependant très-peuplés. Il y a une Paroisse, un College & un Couvent de Dominiquains. C'est à Loyola que les Présidens du Chili sont reçus pour la première fois lorsqu'ils vont prendre possession de leur Gouvernement par la mer du Nord, parce que cette ville est la première de leur Jurisdiction du côté de Buenos-Aires.

§. XV.

Corrégiment de la Conception.

CE dernier Corrégiment du Chili s'étend depuis la rivière de Maule, qui passe par la côte septentrionale de la ville, jus-

qu'à la pointe de Lavapiés. Dans cette étendue, il n'y a pas un grand nombre de villages, mais on y trouve une prodigieuse quantité de métairies & de chaumières, répandues dans la campagne & peu éloignées les unes des autres.

La ville de la Conception fut fondée, en 1550, par Valdivia; mais elle fut détruite peu de tems après par les Indiens d'Aramo & de Tucopel, & la nouvelle Colonie se retira à San-Iago. Ce fut dans cette guerre que Valdivia fut tué. Les Espagnols voulurent s'y rétablir une seconde fois; mais ils en furent encore chassés par les Indiens: on y mena vers l'an 1606 un corps de troupes capable d'en imposer aux Indiens, & on la rebâtit. Elle est aujourd'hui toute ouverte, & l'on n'y reconnoît plus de vestige d'aucun Fort. Pour toute défense, il n'y a qu'une batterie à barbette sur le bord de la mer, qui flanque seulement le mouillage de devant la ville. La garnison est très-foible. Cette ville est située au trente-sixième dégré quarante-cinq minutes de latitude australe, au fond d'une baie fort agréable, sur un terrain inégal, sablonneux, un peu élevé: une petite rivière la traverse. Les maisons y sont fort basses, parce qu'elle essuie souvent des tremblemens de terre. En 1730, toutes les maisons furent renversées. La petite rivière qui traverse la ville se jette dans la baie, où il y a trois Ports qui fournissent un bon mouillage pour les vaisseaux.

Les habitans de cette ville sont Espagnols ou Métifs. Ils ont tous le teint fort blanc. Les hommes sont assez bien faits &

assez robustes : on vante beaucoup la beauté des femmes : leurs usages ressemblent assez à ceux de Lima & de Quito. En tems de guerre, la ville & les environs peuvent fournir vingt mille hommes armés. Il y a un Evêché : toutes les Eglises, même la Cathédrale, sont pauvres & mal bâties. Les Dominiquains, les Francisquains & les Religieux de la Merci y ont des Couvens : ceux de la Charité ont soin de l'hôpital. L'Audience Royale du Chili y fut d'abord établie ; mais on l'a transférée à San-Iago. Le Diocèse est partagé en huit Jurisdictions pour le civil.

Il y a peu de villages dans le territoire de la Conception, qui consiste en plaines fort étendues. Il y a une prodigieuse quantité de métairies. Les gens de la campagne demeurent dans les plaines, & sont peu éloignés les uns des autres. Ce territoire est arrosé par plusieurs rivières, dont les principales sont *Aramo* & *Biobio*.

Le climat de ce pays est, à-peu-près, semblable à celui d'Espagne ; mais les saisons y sont différentes : lorsqu'on est en hiver en Espagne, on est en été au Chili.

La Conception est gouvernée par un Corrégidor qui est nommé par le Roi, aussi-bien que les Alcades & les Régidors ordinaires. Lorsque cette place vient à vaquer, le Président du Chili peut nommer par provision.

Outre la ville de la Conception, on trouve dans ce Corrégiment celle d'*Angos* ou *Villanova de las Infantes*, située dans les terres à quinze lieues au Sud-Est de la Conception ; *Impériale*, située à quatre

lieues de la côte & à trente-neuf au Midi de la Conception, sur la rivière de Cauten & sur une roche escarpée, dans un pays agréable & fertile. Il y a de riches mines d'or dans son district, qui est peuplé d'Indiens assez sociables : leur nombre étoit autrefois très-considérable ; mais il est à présent beaucoup diminué. *Asomo*, qui est située sur le Rio-Bueno, à quinze lieues au Sud-Est de la côte. Cette ville est considérable, parce que son terroir est fertile & abonde en mines d'or. On compte plus de vingt mille Indiens dans son territoire. Il y a des manufactures d'étoffes. *Carelmapo*, située à soixante lieues au Midi de Valdivia, & vis-à-vis la pointe septentrionale de l'île de Chiloé ; c'est la ville la plus méridionale de la côte espagnole & de l'Audience de Chili.

Les chevaux & les mules du Chili passent pour être excellens : ils sont d'une vîtesse extrême. Ces animaux tirent leur origine de ceux qui, dans le tems de la conquête, y furent transportés d'Espagne ; mais ceux du Chili sont aujourd'hui supérieurs à ceux d'Espagne : outre que les pâturages peuvent y être meilleurs, on y conserve les races avec plus de soin. Les bons coureurs du Chili ne souffrent aucun cheval devant eux, & galopent si légérement, que les Cavaliers ne sentent pas la moindre agitation. Pour la beauté, ils n'en cédent à aucuns Andalous : leur taille est belle : ils sont pleins de feu, & ont une fierté peu commune. Toutes ces qualités sont cause qu'on les recherche avec beaucoup d'empressement. Pour en étendre la

race, on a formé plusieurs haras dans les différentes Provinces du Pérou; mais on donne toujours la préférence à ceux du Chili.

LES CORDELIERES DES ANDES.

NOUS croyons devoir finir la description du Pérou par celle des Cordelières des Andes, dont nous avons parlé plusieurs fois. Cette fameuse chaîne de montagnes part de la Terre magellanique, court par les contrées du Chili, de Buenos-Aires, du Pérou & de Quito, jusqu'à l'Isthme de Panama, où elle se resserre pour le traverser; recommence ensuite à s'élargir & s'étendre par les Provinces de Nicaragua, de Guatimala, de Costa-Ricca, de San-Miguel, du Mexique, de Guayaca & de Puella; pousse une multitude de rameaux, comme pour unir les parties septentrionales du continent de l'Amérique avec les méridionales.

On distingue les parties qui sont le plus élevées par le nom de *Paramos*, qui, dans le langage du pays, signifie bruyeres. Les neiges qui y régnent continuellement, causent un froid si aigu, qui les rend inhabitables, & qu'on n'y trouve même ni plantes ni bêtes. Quelques-unes de ces montagnes élevent leur sommet au-dessus des autres, & sont couvertes de neige jusqu'à la cime : celle-ci appartiennent au Corrégiment de la Jurisdiction de Quito.

Le *Paramo de l'Asuay*, qui est formé par l'union des deux Cordelières, n'est point de cette classe : il est très-froid, mais beaucoup moins élevé. Sa hauteur est le dé-

gré de congélation. A mesure que les montagnes s'élevent, le froid augmente. On en trouve qui ont jusqu'à trois mille cent vingt-six toises au-dessus de la superficie de la mer.

La partie la plus méridionale des Cordelières est la montagne de *Macas*, nommee aussi *Sanguay*. Le premier nom lui vient de ce qu'elle est dans la Jurisdiction de Macas. Sa hauteur est considérable : elle est presqu'entièrement couverte de neige dans toute sa circonférence. Il sort de son sommet un feu continuel accompagné d'un bruit épouventable qui se fait entendre de fort loin. Les campagnes voisines de ce terrible Volcan, sont entièrement stériles. C'est de cette partie des Cordelières que sort la rivière de Sanguay.

Dans cette partie orientale des Cordelières, à six lieues Est-Sud-Ouest de Riobamba, on trouve une montagne dont le sommet est divisé en deux crêtes, toutes deux couvertes de neiges : cette montagne n'est cependant pas, à beaucoup près, si haute que la précédente. A sept lieues de la même ville, au Nord, on trouve la montagne de Tunguragua, qui a la figure d'un cône : il est également escarpé dans toutes ses faces. Le terrain où cette montagne commence à s'élever, est un peu plus bas que la Cordelière. Il y a plusieurs villages au pied. Il y a dans cette partie des Cordelières des bains, dont l'eau est si chaude, que les œufs y durcissent plus promptement que sur le feu.

Le *Chimboraso* est au Nord de Riobamba. C'est une montagne d'une médiocre élé-

vation. On trouve sur la croupe le chemin qui conduit de Quito à Guayaquil. Le *Cotopacsi* s'avance plus que les autres branches des Cordelières vers le Nord-Ouest & le Sud : c'est un Volcan. Ulloa dit qu'en 1743 il fut témoin d'une éruption qui fut précédée, quelques jours auparavant, d'un bruit terrible dans les concavités de la montagne. Il se fit une ouverture au sommet & trois sur le penchant, qui étoit couvert de neige. Les cendres se mêlant avec cette neige, dont la quantité étoit prodigieuse, couvrirent toute la plaine qui est depuis Callao jusqu'à Latacunga ; & , dans un moment, tout cet espace devint une mer , dont les eaux bourbeuses firent périr une partie des habitans. Elles s'étendirent du côté des habitations , & emporterent tous les édifices. Cette inondation dura trois jours entiers , pendant lesquels le Volcan ne cessa point de pousser des flammes & de la cendre. Les eaux se retirerent par dégrés ; mais le feu continua quelques jours avec un fracas terrible. Au mois de Mai de l'année suivante, les flammes recommencerent avec une nouvelle force , & s'ouvrirent d'autres passages par les flancs même de la montagne. Le 30 Novembre le Volcan fit les mêmes ravages que l'année précédente.

Le montagne d'*Elenisa* est à cinq lieues de la précédente : son sommet est divisé en deux crêtes : il est toujours couvert de neiges. Plusieurs ruisseaux y prennent leur source. Ceux qui viennent du sommet boréal ont leur cours vers le Nord , & ceux du côté opposé courent au Sud , par la rivière des Emeraudes.

Le *Chiuchilagua* eſt au Nord du Cotopacſi, inclinant un peu vers le Nord-Oueſt. Cette montagne, quoique moins élevée que les autres, eſt toujours couverte de neige.

Au Nord de Quito, tirant un peu vers l'Eſt, on trouve *Cayamburo*, qui eſt de la première grandeur. On voit ſortir de cette montagne pluſieurs rivières. Celles qui viennent de l'Oueſt & du Nord, ſe jettent, les unes dans la rivière des Emeraudes, les autres dans celle de Mira, & ſe rendent toutes dans la mer du Sud. Celles qui viennent de l'Oueſt vont ſe rendre dans la rivière des Amazones. Rivières.

Outre les ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes couvertes de neiges, d'autres prennent leur ſource dans des montagnes moins élevées, & toutes forment, en s'uniſſant, de très-profondes rivières, qui ſe rendent ou dans la mer du Nord, ou dans celle du Sud.

Il ſort des montagnes de *Yaſuay* & de *Bueron*, une groſſe rivière qu'on paſſe ſur des ponts & qui prend le nom de *Cauar*, d'un village dont elle baigne les bords. Elle prend enſuite ſon cours vers Yocon, d'où elle va ſe perdre dans la rivière de Guayaquil au golfe de même nom.

La côte ſeptentrionale de Paramo d'Aſuay, produit auſſi pluſieurs rivières qui, s'uniſſant avec celles de la montagne de Senegualop & de la Cordelière orientale, du côté de l'Oueſt, forment celle d'Alauſi, qui va ſe jetter dans le même golfe.

Au ſommet de Paramo de Tioloma, on trouve quatre lagunes, dont trois ſont

moins considérables que la quatrième. Celle-ci, longue d'une demie lieue, se nomme *Colai*. Des trois autres se forme, la rivière des *Cebadas*, qui passe près du village de ce nom. Après un long circuit, pendant lequel elle en reçoit plusieurs autres, elle va se perdre dans la rivière des Amazones.

Les eaux qui descendent de la pointe boréale du Mont Elenisa, prenant, comme on l'a dit, leur cours vers le Nord, se joignent à celles de la même Cordelière, forment la rivière d'*Amaguanna*. De la partie septentrionale du Cotopacsi, du Chuchulagua & de la Cordelière de Guamani, descendent d'autres rivières, dont la réunion forme celle d'Ichubamba, qui se joignant, vers le Nord, à celle d'Amaguanna, est grossie par des torrens qui descendent de la Cordelière, & prend le nom de *Rio de Guaillabamba*. Les eaux qui viennent du Mont Cayamburo, & celles qui descendent de la partie méridionale du Mont Moxanda, forment la rivière de Pisco, qui court d'abord à l'Occident, &, se joignant à celle de Guaillabamba, prend le nom d'*Alchipichi*. Elle devient si profonde & si large au Nord du bourg de Saint-Antoine, dans la Jurisdiction du Corrégiment de Quito, qu'on ne la passe que sur une Tarabite. Elle continue son cours vers le Nord, & va se perdre dans la rivière des Emeraudes.

La montagne de Moxanda, située dans l'espace que les Cordelières laissent entr'elles, se divise en deux cimes, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest; de chacune d'elles part

part une chaîne de montagnes qui forment un vallon en se joignant. Deux torrens qui descendent du côté septentrional de cette montagne, entrent dans la lagune de Saint-Paul. De cette lagune sort une rivière qui, jointe avec des torrens & un grand ruisseau venu des hauteurs de Pezilla, forment la rivière qui passe à Saint-Michel d'Ybera : elle prend ensuite le nom de *Mira*, se rend dans la mer du Sud au Nord de la rivière des Emeraudes.

Lorsque ces rivières sont trop profondes pour qu'on puisse les passer à gué, on y jette des ponts. On en fabrique de trois espèces; ceux de pierres, qui sont en petit nombre ; ceux de bois, qui sont les plus communs ; & ceux de liane ou de bejuque. Pour jetter un pont de bois, on cherche l'endroit le moins large de la rivière entre quelques rochers élevés ; on met en travers quatre grandes poutres : voilà ce qu'on appelle *un Pont*. Les ponts de bejuque se font sur les rivières dont la largeur ne permet pas qu'on y jette des poutres, qui ne pourroient, quelques longues qu'elles fussent, atteindre d'un bout à l'autre. On tort ensemble plusieurs bejuques, dont on forme de gros palans de la longueur qui convient à l'espace : on les tend de l'un à l'autre bord, au nombre de six pour chaque pont. Ceux qui sont aux deux côtés sont plus élevés que ceux qui sont au milieu, & servent comme de garde-fou. Sur les quatre du milieu on attache de gros bâtons, sur lesquels on met encore des branches d'arbres ; ce qui forme le sol sur lequel on marche. Les deux

Ponts des Péruviens.

palans qui servent de garde-fous, sont amarrés à ceux qui forment le pont, pour faire un appui plus solide. Sans cette précaution, le balancement continuel de cette machine mettroit les passans en danger. On n'expose point les bêtes sur ces ponts, on les fait passer à la nage : des Indiens transportent à l'autre bord leur charge & leur bât.

Il y a des endroits où l'on supplée aux ponts de bejuque par ce qu'on appelle des *Tarabites*. C'est une simple corde de liane ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons qui lui donnent sept ou huit pouces d'épaisseur. Elle est tendue d'un bord à l'autre, & attachée par ses deux bouts à des pilotis, dont l'un porte une roue pour donner à la corde le dégré de tension que l'on croit nécessaire. La manière de passer ce pont est fort extraordinaire. De la Tarabite pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un mannequin de cuir assez large pour contenir un homme, qui peut même y être couché. On se met dans le mannequin : les Indiens de la rive d'où il part, lui donnent une violente secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long de la Tarabite, qu'on le tire encore de l'autre bord par le moyen de deux cordes.

Pour passer les mules, il y a deux Tarabites, l'une à peu de distance de l'autre. On serre avec des sangles le ventre, le cou & les jambes de l'animal. Dans cet état on le suspend à un gros croc de bois, qui court entre les deux Tarabites par le

moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vitesse, que la première secousse le fait arriver à l'autre rive. Les mules qui sont accoutumées au passage, ne font aucune résistance & se laissent tranquillement attacher; mais celles qu'on fait passer pour la première fois s'effarouchent beaucoup; & lorsqu'elles sont précipitées, elles s'élancent en l'air. Il y a des Tarabites qui ont jusqu'à quarante toises, & sont élevées de trente au-dessus de l'eau, ce qui fait frémir tous ceux qui y passent pour la première fois.

Les chemins du pays répondent aux ponts. Il y a de vastes plaines entre Quito & Riobamba, entre Riobamba & Alausi, & de semblables au Nord; mais elles sont coupées par un grand nombre de ces passages qu'on nomme *Coulées*, dont les descentes sont très-longues, fort incommodes & toujours dangereuses. Dans quelques endroits les sentiers ont si peu de largeur sur le flanc des montagnes, que contenant à peine le pied des mules, le corps du cavalier & celui de sa monture, sont perpendiculaires à l'eau d'une rivière qui coule cinquante ou soixante toises au-dessous. Ces horribles chemins se nomment *Laderes*. Tous les Voyageurs en parlent comme d'une chose effrayante. Ils disent qu'il n'y a qu'une indispensable nécessité qui puisse justifier la hardiesse de ceux qui s'y exposent; & beaucoup y perissent. La seule compensation pour le danger, est qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Un Voyageur chargé d'or & d'argent peut y passer, même sans armes, avec autant de sû-

Chemins.

reté que s'il étoit accompagné d'une nombreuse escorte. Si la nuit le surprend dans un désert, il s'y arrête & dort sans inquiétude. Dans une hôtellerie, il ne dort pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait aucune porte fermée.

Phénomenes. Les phénomenes sont si fréquens sur la plupart des Paramos, qu'ils causent autant d'effroi que de surprise à ceux qui ne sont pas assez instruits pour en démêler la cause. Ulloa dit, *Tom. 1, Liv. VI. Chap. 9*, qu'étant sur une montagne au point du jour, les rayons du soleil dissiperent un nuage qui environnoit toute la montagne, & ne laisserent que de légeres vapeurs qu'on ne pouvoit discerner à la vue; il apperçut du côté opposé du soleil, à neuf ou dix toises de lui, une sorte de miroir où sa figure & celle de ceux qui l'accompagnoient étoient représentées, & dont l'extrêmité supérieure étoit entourée de trois arcs-en-ciel. Ils avoient tous trois un même centre, & les couleurs extérieures de l'un touchoient aux couleurs intérieures du suivant. A quelque distance des trois on en voyoit un quatrième dont la couleur étoit blanchâtre. Ils étoient tous les quatre perpendiculaires à l'horison. Les couleurs disparoissoient, & l'image de chaque corps diminuant par dégrés, le phénomene s'évanouit.

On remarque souvent dans les mêmes montagnes des arcs formés par la clarté de la lune : la plupart se forment à la croupe de quelque montagne, & leur couleur ordinaire est blanche.

L'air de cette atmosphère & les exha-

laisons du terroir, paroissent plus propres que dans d'autres lieux à changer en flamme les vapeurs qui s'y élevent. Aussi ces phénomenes sont-ils plus communs & plus durables qu'ailleurs. Un jour, pendant que l'Auteur cité étoit à Quito, il s'éleva, vers une montagne voisine, un globe de feu si grand & si lumineux, qu'il éclaira toute la partie de la ville qui est du même côté. Les contre-vents les mieux fermés n'empêchoient point la lumière de pénétrer par les moindres fentes. Le globe étoit exactement rond. Sa direction, qui fut de l'Ouest au Sud, sembloit marquer qu'il s'étoit formé derrière la montagne de la croupe de laquelle il avoit paru s'élever. Vers la moitié de sa course il perdit beaucoup de son éclat, & cette diminution de lumière continua par dégrés.

Propriétés de la terre sur les Paramos.

La partie des Cordelières qu'on nomme *Paramos*, est couverte, dans les endroits dont la hauteur ne va pas jusqu'au dégré de congélation, d'une espèce de petit jonc d'environ trois quarts d'aune de hauteur. Sur les endroits où la neige se soutient quelque-tems sans se fondre, on ne voit aucune des plantes qui croissent dans les climats habitables. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de plantes sauvages, & seulement jusqu'à une certaine hauteur. De-là jusqu'au commencement de la congélation, ce n'est que sable & différentes sortes de pierres. Dans les lieux couverts de joncs, où la terre n'est pas propre à la semence, on trouve une plante qui a reçu le nom de *Palo de Luz*, bois de lumière: elle peut avoir deux pieds de hauteur. Elle

a plusieurs tiges qui sortent d'une même racine, droites & unies jusqu'à leur sommet, où elle pousse de petits rameaux qui portent des feuilles fort menues. Ces tiges montent presque toutes à la même hauteur, excepté les plus extérieures, qui demeurent les plus petites. Le diamètre de chacune est d'environ trois lignes. On coupe la plante fort près de terre, on l'allume tandis qu'elle est verte, & non-seulement elle donne autant de lumière qu'un flambeau, mais elle brûle de même jusqu'au bout, sans autre soin pour ceux qui l'emploient à s'éclairer, que d'en séparer le petit charbon qu'elle fait en brûlant.

Au-dessus du lieu où croît le petit jonc, on trouve une sorte d'oignons & plusieurs herbes médicinales, quoique le froid commence à s'y faire sentir assez vivement. Renvoyons le reste à l'Histoire Naturelle du Pérou.

ARTICLE IV.

Origine, Monarchie, Religion, Mœurs, Usages, Sciences, Monumens, Curiosités, &c. des anciens Péruviens.

§. I.

Origine des Incas & de l'ancien Empire du Pérou.

Grégoire Garcia, origine de las Indas, liv. v chap. 8. Herrera, Déca.

L'ORIGINE de toutes les Nations qui couvrent la terre est fabuleuse : ne nous attendons pas à trouver la vérité dans celle des anciens Péruviens. Ces Peuples, avant

de former un corps de Nation, vivoient comme les bêtes féroces : ils n'avoient aucune idée de la loi naturelle, aucun sentiment de Religion, vivoient dispersés sur les montagnes, dans les forêts, dans les plaines, &c. Il se trouva parmi eux un de ces hommes de génie, que la nature se fait un devoir de produire dans les différens siécles, dans les différens climats, pour le bonheur de leurs compatriotes & de leurs contemporains. Il résolut de policer les siens, d'établir parmi eux des loix, & de changer leur férocité en douceur. Pour réussir, il falloit paroître à ces Sauvages un homme extraordinaire, les étonner, forcer leur admiration, les amener à la confiance & à la soumission. La grossièreté, l'ignorance des Péruviens, les disposoit à tout croire, à tout admirer. Il se donna pour fils du Soleil. Son pere, disoit-il, touché du triste état des habitans de cette contrée, l'envoya lui & sa sœur pour les civiliser, leur donner des loix, leur apprendre à cultiver les terres & à se nourrir des fruits de leur travail, enfin pour établir dans leur pays le culte & la religion du Soleil leur pere. Ce fut dans cette intention, ajoutoit-il, qu'il déposa le frere & la sœur sur les bords du lac Titicaca, éloigné du Cusco d'environ quatre-vingt lieues. Le Soleil leur donna un lingot d'or d'environ une demi-aune de long & de deux doigts d'épaisseur, avec ordre de diriger leur route à leur gré, de jetter le lingot à terre dans les lieux où ils s'arrêteroient, & d'établir leur demeure où ils le verroient s'enfoncer. Il leur don-

de 5, liv. 3. chap. 6. Histoire Générale des Voyages, tom. 13. pag. 508.

na en même tems les loix dont ils devoient se servir pour gouverner les peuples qui leur accorderoient leur confiance. Le frere & la sœur, qui étoient encore unis par les liens du mariage, prirent leur route du côté du Nord : ils s'arrêterent au pied d'une montagne au Sud de Cusco ; ils y jetterent le lingot d'or, qui s'enfonça & disparut tout-à-coup à leurs yeux. Ils s'y arrêterent, persuadés que c'étoit le lieu où leur pere vouloit qu'ils s'arrêtassent. Ils y construisirent une ville, allerent dans différens cantons pour inviter les peuples à venir jouir sous leurs loix d'un bonheur qui leur étoit inconnu. Les premiers Indiens auxquels ils s'adresserent, touchés de la douceur de leurs discours & des avantages qu'ils leur présentoient, les suivirent & leur aiderent à étendre la ville dont ils avoient jetté les fondemens. Ces nouveaux sujets, charmés de la vie douce & paisible qu'ils leur faisoient mener, informerent d'autres peuples de leur bonheur : ils se forma plusieurs peuplades. Les hommes furent instruits dans l'agriculture ; les femmes apprirent à filer, à faire des tissus & d'autres ouvrages domestiques. On donna à la Capitale le nom de *Cusco* : le domaine du Monarque s'étendit.

On ignore combien il s'étoit écoulé de tems depuis cette époque jusqu'à l'arrivée des Espagnols au Pérou : les Indiens n'en avoient qu'une idée confuse. Quelques Ecrivains prétendent qu'il s'étoit écoulé quatre cens ans entre la fondation de l'Empire du Pérou & sa destruction.

Celui qui le fonda étoit, sans doute, un homme de génie : il se nommoit *Manco Inca*, & sa femme *Mama Orello Xuaco*. Le mot *Inca* a deux significations différentes. Dans le sens propre, il signifie Souverain, &, par extension, descendant du sang royal. Dans la suite le nombre de ses sujets augmenta, & l'on ajouta le titre de *Capac* à celui d'Inca. Le mot *Capac* signifie riche en vertus, en talens & en pouvoir. Sa femme reçut celui de *Coya*, qui signifie *Epouse légitime*, mais réservé à celle du Souverain, & par extension, aux Princesses sorties de leur mariage. On donnoit aux concubines le nom de *Palla*, qui étoit commun à toutes les femmes de la Maison Royale, & qui servoit à désigner les Princesses en ligne collatérale.

Marques distinctives du Souverain & des Grands.

Manco Capac imagina plusieurs marques de distinction pour lui & pour ses successeurs. La première étoit de porter les cheveux du haut de la tête coupés à la longueur d'un doigt ; tous ses sujets les portoient longs & plats : la seconde étoit d'avoir aux oreilles des pendans fort longs. Ils avoient soin de faire étendre la partie inférieure de l'oreille, jusqu'à lui donner la forme d'un anneau de trois pouces de diamétre, & y faisoient entrer le pendant. Une troisième distinction étoit une espèce de tresse de diverses couleurs, que l'on passoit quatre ou cinq fois autour de la tête comme une guirlande, & qui descendoit sur le front en s'étendant d'une temple à l'autre. Le fils aîné de l'Empereur étoit son héritier présomptif : il portoit une frange jaune. Manco Capac attribua par

la suite ces marques d'honneur à toutes les personnes de son Sang, même aux Seigneurs de la Cour; mais avec des différences qui faisoient connoître les rangs & les dégrés.

A mesure qu'il attiroit de nouveaux sujets, & qu'il les accoutumoit à vivre en société, il leur apprenoit tout ce qui pouvoit les rendre capables de contribuer au bien commun. Il leur enseignoit principalement ce qui concernoit l'agriculture. Il établit dans chaque habitation un grenier public, pour y mettre en réserve les denrées de chaque canton. Il les faisoit distribuer aux particuliers. Cette économie se conserva jusqu'à ce que l'Empire fût assez étendu pour faire une juste répartition des terres. Il obligea tous ses sujets à se vêtir, & leur inventa lui-même un habit décent. L'Impératrice prit le soin d'apprendre aux femmes l'art de filer la laine & d'en faire des tissus. Chaque habitation eut son Seigneur pour la gouverner sous le nom de *Curaca* ou *Cacique*.

Loix. Manco Capac fit recevoir à ses sujets, au nom du Soleil, des loix conformes aux simples inspirations de la nature. La principale ordonnoit à tous les sujets de l'Empire de s'entr'aimer comme ils s'aimoient eux-mêmes, & portoit des peines proportionnées aux dégrés d'instruction. L'homicide, le vol & l'adultère étoient punis de mort. La polygamie fut défendue, & pour éviter le mêlange de lignées, le sage Législateur ordonna que chacun se mariât dans sa famille. Il ordonna encore que les hommes ne se mariassent point avant l'âge

de vingt ans, afin qu'ils fussent en état de gouverner leur famille & de pourvoir à sa subsistance. Il régla tout jusqu'à la forme du mariage. Le Souverain faisoit assembler dans son Palais, tous les ans ou tous les deux ans, ce qu'il y avoit de garçons & de filles nubiles parmi ses parens : il les appelloit par leur nom, &, prenant la main de l'époux & de l'épouse, il leur faisoit donner la foi mutuelle en présence de toute la Cour. Le lendemain, des Ministres, nommés pour cet office, alloient marier, avec la même cérémonie, tous les gens nubiles de Cusco. Cet exemple étoit suivi dans toutes les habitations, par les Caciques ou Curacas.

Comme ce Monarque étoit Idolâtre, ses idées ne s'éleverent point jusqu'au véritable Auteur de la nature; mais son idolâtrie n'eut point cette grossièreté qui les accompagne toutes : elle changea dans la suite, par la faute de ses descendans. Il fit adorer le Soleil, comme la source apparente de tous les biens naturels. Il lui fit ériger un Temple, avec une espèce de Monastère pour les femmes consacrées à son culte. Aucune fille n'étoit admise dans ce Monastère, si elle n'étoit du Sang Royal. Première Religion des Péruviens.

Manco Capac goûtoit au milieu de ses peuples cette délicieuse satisfaction que la réussite procure toujours. Il aimoit ses sujets; tous l'aimoient : il faisoit leur bonheur.

Ce Prince vieillit; ses infirmités l'avertirent qu'il étoit près de payer le tribut que tous les Etres périssables doivent à la

nature, & qu'il falloit se préparer à mourir. Il fit assembler une nombreuse postérité qu'il avoit eue de sa femme & de ses concubines, les Grands de la Cour & tous les Caciques. Il leur annonça que le Soleil, son pere, l'appelloit auprès de lui pour le récompenser de ses peines & de ses travaux. Il les exhorta de sa part à l'observation des loix, en les assurant que le Soleil ne vouloit point qu'on y fit de changement. Enfin il mourut regretté de tous ses sujets, qui le regardoient comme leur pere & comme un Etre divin. Dans cette persuasion, ils érigerent des sacrifices en son honneur, & son culte fit bien-tôt une partie de leur Religion.

Ulloa fait ces réflexions au sujet des anciens Péruviens. Le caractère des Péruviens, & l'état de barbarie où l'on suppose qu'ils étoient plongés, ne permettent pas de croire qu'ils se soient rangés si facilement sous l'obéissance de Manco Capac, jusqu'à former tout d'un coup une société d'hommes sages & raisonnables. Il suppose d'après cela qu'il y avoit dans ces contrées diverses espèces d'Idolâtres, parmi lesquels il s'en trouvoit quelques-uns qui rendoient un culte au Soleil : la famille de Manco Capac, ajoute-t-il, pouvoit être de celles qui étoient attachées au culte de cet astre. Il est à présumer que chaque Nation avoit une espèce de Chef, dont l'autorité passoit aux descendans. On peut croire que du côté de Cusco, où Manco Capac s'établit, il y en avoit une moins barbare & plus rusée que les autres. Ses Chefs se maintinrent sans progrès jusqu'à

ce qu'elle en eût un plus adroit, plus entreprenant que les autres. Tel fut Manco Capac qui se dit fils du Soleil, comme si cet Astre avoit eu commerce avec sa mere. Cette fiction n'est pas plus étonnante que plusieurs autres que l'on a vues adoptées par des Nations beaucoup plus éclairées que les anciens Péruviens. La Fable de Manco Capac, soutenue par des manières plus douces & plus insinuantes que les autres Péruviens, put lui suffire pour en rassembler autour de lui une certaine quantité, & pour jetter les fondemens d'un Empire qui s'accrut par la force.

Quelques Historiens donnent des Rois aux Péruviens depuis le déluge; d'autres en comptent un petit nombre avant Manco Capac. Ces opinions n'étant accompagnées d'aucune autorité, il est plus simple de penser que Manco Capac étoit Prince de quelque Nation peu nombreuse; qu'avec plus d'esprit que ses prédécesseurs, il cultiva le génie de ses sujets; qu'il aggrandit ses Etats à force de ruses, de douceur & de bienfaits; qu'il fut le premier fondateur de l'Empire du Pérou, & l'auteur des Loix, jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

La succession des descendans du premier Inca, n'a d'autre difficulté que la durée de leur régne. On en compte treize, dont l'ordre & les noms ont été fidélement conservés avec leur caractère & leurs principales actions. En voici quelques traits. Successeurs de Manco. Capac.

Sinchi Roca étoit fils aîné de Manco Capac. Il monta sur le trône après son pere. *Roca*, qui étoit son nom propre, n'a pas

de ſignification connue ; mais *Sinchi* eſt un ſurnom qui ſignifie vaillant. Ce Prince joignoit effectivement beaucoup de courage à une grande douceur naturelle. Il excelloit à la lutte, à la courſe, & perſonne ne lançoit mieux une pierre. Après la mort de ſon pere, il fit aſſembler ſes principaux ſujets, & leur déclara qu'il vouloit aggrandir ſon Empire par la bonne opinion qu'il donneroit de ſes vertus, & ajouta qu'il les exhortoit à l'imiter. Ce Prince étendit en effet beaucoup ſa domination, ſans employer la force des armes: il y fit régner l'abondance & la tranquillité. Il eut pour femme une de ſes ſœurs qui lui donna pluſieurs enfans. Il en eut un nombre prodigieux de différentes concubines. Sa maxime étoit que les enfans du Soleil ne pouvoient trop ſe multiplier.

Lloque Yupanqui, ſon fils aîné, lui ſuccéda. *Lloque* ſignifie gaucher ; ce Prince l'étoit en effet. *Yupanqui* ſignifie tu compteras, pour faire entendre que les vertus de celui qui porte ce nom méritent d'être comptées. Son régne fut une ſuite d'événemens glorieux ; mais il employa les armes pour ſoumettre, par la force, ceux qui ne vouloient pas ſe rendre à la douceur. Les bornes de ſon Empire furent étendues juſqu'au lac de Titicaca, & l'eſpace de vingt lieues à l'Occident, juſqu'au pied des Cordelières. Il parcouroit ſes Etats pour rendre la juſtice à ſes ſujets, & pour voir ſi les loix étoient bien obſervées. Il en faiſoit faire autant à ſon fils aîné. Il n'eut qu'un fils légitime & pluſieurs filles ; mais ſes concubines lui don-

nerent plusieurs enfans de l'un & de l'autre sexe.

Mayta Capac, son fils & son successeur, commença son régne par visiter ses Etats pour y maintenir la justice. Il se mit ensuite à la tête d'une puissante armée, soumit la Province de Tiahuanacu, célèbre par plusieurs beaux édifices que les Espagnols y trouverent. Il fit plusieurs autres conquêtes avec le même succès. La douceur avec laquelle il traita une Nation qui avoit entrepris de lui résister, engagea les Provinces de Canquicura, de Mallama, de Huarina & plusieurs autres à le reconnoître pour leur Souverain. Il soumit ensuite, sans verser de sang, tout le pays jusqu'à la mer du Sud. Les *Cuhunicas*, peuples qu'il vainquit à l'Occident des Cordelières, avoient l'horrible coutume d'employer pour leur vengeance un poison lent, dont l'effet étoit de défigurer ceux qui l'avoient pris, de les affoiblir & de les jetter dans un état de langueur qui ne finissoit qu'avec la vie. Mayta Capac ordonna qu'à l'avenir, non-seulement les empoisonneurs seroient brûlés, mais que leurs arbres, leurs grains, leurs maisons seroient enveloppés dans la même sentence. Cette loi fit promptement cesser ce désordre. Il étendit ses conquêtes environ cinquante lieues du côté de l'Orient. Ce pays, qui étoit habité par les Llaricassas & les Sancavans, ne fit aucune résistance. Plus loin, les Collas s'unirent pour tenter le sort d'une bataille. L'Inca fit l'impossible pour les engager à prendre les voies de la douceur; n'ayant pu y réussir, il les at-

taqua; mais ils résisterent avec tant d'opiniatreté, que le combat dura un jour entier. Ils furent enfin battus, se soumirent au vainqueur, qui les traita avec une clémence qui lui assujettit encore trente lieues de pays, jusqu'à *Calla Marca*. De-là il avança vingt-quatre lieues plus loin par le pays des Charcas, jusqu'au lac Parias, d'où, tournant à l'Orient, il entra sur les terres des Antis, Nation célèbre par sa cruauté. Ces peuples sacrifioient leurs prisonniers & immoloient leurs enfans. L'âge & le sexe ne faisoient excepter personne : ils éventroient les victimes & les mettoient en quartiers. Souvent ils les attachoient tout nuds à des poteaux, & les découpoient par quartiers avec des couteaux de cailloux qu'ils savoient rendre fort tranchans. Ils furent réduits sous l'obéissance de l'Inca : il poussa ses conquêtes jusqu'à la ville de Chuquiapu. Ce fut dans cette vallée qu'il s'arrêta. Il la fit peupler par toutes les nations comprises sous le nom de *Collas*. Etant retourné à Cusco, il forma le dessein d'étendre son Empire du côté de l'Occident. Comme il falloit passer le fleuve Apurimac, qui étoit trop large & trop rapide pour qu'on pût y jetter un pont de bois ou de pierre, il imagina cette espèce de ponts tissus & entrelassés, dont on a déja fait la description. On prétend que celui qu'il fit faire sous ses yeux subsiste encore. Il a plus de deux cens pas de long, sur environ huit pieds de large. Chacun des quatre cables qui l'affermissent, est de la grosseur d'un homme. Cette invention causa tant d'étonnement à plu-

ſieurs peuples, que le croyant véritable fils du Soleil, ils ſe ſoumirent à ſes loix. Il traverſa le pays de ſes nouveaux ſujets, qui étoit ſitué aux environs du déſert de Contiſugu; mais, trouvant un marais impraticable, large de trois lieues, il y fit faire en peu de jours une chauſſée de pierre, haute d'une toiſe & demie & large de quatre: elle fait encore l'admiration des Voyageurs. Après avoir traverſé le marais, il entra dans le pays d'Alca, où l'on ne peut arriver que par de dangereux défilés, qui l'expoſerent à diverſes attaques; mais rien n'ayant pu l'arrêter, il ſubjugua les peuples de Tauriſma, Gotahuari, Puma-Tampu & Parihuana-Cocha. Il traverſa de-là le déſert, & termina ſes conquêtes par les Provinces d'Aruna & de Collahuta, qui s'étendent juſqu'à la vallée d'Aréquipa. Tous ces pays étoient peu habités: il y établit des Colonies qu'il tira d'autres régions moins fertiles. Se voyant chargé de richeſſes & couvert de gloire, il prit le parti de retourner à Cuſco, récompenſa avec largeſſe ceux qui l'avoient accompagné dans ſes expéditions, & paſſa le reſte de ſa vie à veiller à l'obſervation des loix. Il prit un ſoin particulier des orphelins & des veuves.

Capac Yupanqui, ſon fils aîné, qu'il avoit eu de Mama Caca, ſa ſœur & ſa femme, ne fut pas moins brave que lui, & contribua beaucoup à aggrandir l'Empire. Il fit conſtruire pluſieurs ponts d'oſier ſur de grands fleuves, que les Eſpagnols conſervent par de ſoigneuſes réparations. Il déclara une guerre implacable à ceux qui

ſe livroient au crime contre nature, les faiſoit brûler vifs avec tout ce qui leur appartenoit. Il ſoumit plus de vingt Nations, fit une entrée triomphante à Cuſco, ſuivi de toute ſon armée & porté dans un magnifique brancard, ſur les épaules des Curacas qu'il avoit ſubjugués. C'eſt le premier des Incas, ſi l'on en croit Garcilaſco, qui ait imaginé la pompe triomphale parmi les anciens Péruviens.

Inca Roca, fils d'Yupanqui, étoit fort prudent, comme ſon nom le déſigne. Lorſqu'il fut ſur le trône, il étendit ſon Empire de plus de cent lieues du Nord au Sud & de l'Eſt à l'Oueſt. On lui attribue des talens ſupérieurs. Il établit des loix ſolides pour la ſûreté publique, défendit pluſieurs excès ſous de rigoureuſes peines, & fonda une eſpèce d'Académie dans ſa Capitale pour l'inſtruction des Princes de ſon Sang.

Yahuar-Huacac, ſucceſſeur & fils aîné d'Inca Roca, reçut ce nom qui ſignifie *Pleure-Sang*, à l'occaſion d'un phénomene des plus étranges: il répandit effectivement des pleurs de ſang dans ſon enfance. Ce prodige donna lieu à des prédictions ſi funeſtes, qu'ayant été élevé dans la crainte de quelque déſaſtre, il prit le parti de renoncer aux armes, & ne s'occupa que du ſoin du Gouvernement. La néceſſité de contenir ſes peuples, lui fit cependant lever une armée; mais il en confia le commandement à ſon frere, qui ſoumit tout le pays de Collaſuio, entre Aréquipa & Tacama. Son régne fut marqué par des aventures ſingulières.

L'aîné de ses fils lui ayant causé divers chagrins par son orgueil & ses manières hautaines, le Monarque, pour l'humilier, l'envoya garder les troupeaux du Soleil dans des pâturages peu éloignés de la Cour. Suivant la tradition des Indiens, il vit en songe un homme barbu, en habit étranger, qui lui dit qu'il étoit aussi fils du Soleil & frere de Manco Capac; qu'il se nommoit *Viracocha-Inca*, & qu'il venoit l'avertir que la plus grande partie des Provinces de Chincasuya s'étoit révoltée. Il lui commanda d'en donner avis à son pere, & l'avertit lui-même en particulier de ne rien craindre, quelque disgrace qu'il eût à essuyer, parce qu'il le secourroit dans toutes sortes d'occasions. Le Prince avertit son pere, qui se moqua de cette apparition. Cependant la nouvelle se répandit bientôt que les peuples de Chincasuya s'étoient révoltés, qu'ils s'étoient ligués avec plusieurs autres Nations, & qu'ils avançoient du côté de Cusco au nombre de quarante mille. L'Inca effrayé, abandonna la ville, & tous les habitans se disposerent à le suivre. Le jeune Prince, auquel le nom de Viracocha étoit resté à cause de son rêve, & qui avoit continué de garder les troupeaux, alla trouver son pere, blâma ceux qui lui avoient conseillé de fuir, assembla les plus braves, se mit à leur tête, entra dans Cusco, & se prépara à faire une vigoureuse résistance. Son exemple ranima tous les courages : en peu de jours il se trouva à la tête d'une armée de trente mille hommes, & marcha au-devant des

rebelles. La bataille fut opiniâtre & sanglante ; mais Viracocha demeura vainqueur : il fit grace aux vaincus, & fit admirer sa clémence à leur égard. Il travailla à pacifier l'Empire, se rendit ensuite à *Muyna* où son pere s'étoit retiré, eut une conférence avec lui, &, mécontent de ses projets, il retourna à Cusco, où il se mit en possession de l'autorité Royale. Il fit bâtir un magnifique Palais dans le lieu que son pere avoit choisi pour sa retraite. Le Monarque détrôné y acheva tranquillement sa vie.

Viracocha Inca commença son régne par la construction d'un superbe Temple dans un lieu nommé *Cahoc*, à seize lieues de Cusco, vers le Sud. Il dédia ce Temple au protecteur dont il avoit pris le nom, & auquel il devoit toutes ses prospérités. Il y fit représenter au naturel, toute l'histoire de son rêve ; mais ses sujets se persuaderent que le Temple étoit pour lui-même, & l'adorerent comme une Divinité. Il soutint l'opinion qu'on avoit conçue de lui, par des actions éclatantes qui étendirent beaucoup les bornes de son Empire. Pour s'attacher les Curacas, il leur accorda l'honneur du *Llautu*, c'est-à-dire une sorte de diadême, mais sans franges, & le droit de porter des pendans d'oreilles, avec les cheveux rasés à la maniére des Incas. A ses grandes qualités, Viracocha joignoit le talent de prophétiser l'avenir. Selon la tradition péruvienne, il prédit que, dans la suite des tems, il arriveroit au Pérou une Nation inconnue qui envahiroit l'Empire & changeroit la

Religion du pays. Il fit tout ce qu'il put pour que cette prédiction ne fût connue que des Incas, & ordonna qu'on en fit toujours mystère au peuple, dans la crainte que son respect ne diminuât pour ses Souverains; mais elle s'étoit répandue malgré toutes les précautions qu'on avoit prises pour la tenir cachée, & elle ne servit pas peu au succès des armes espagnoles. Il eut pour femme légitime *Mama Rauta*, sa sœur. Elle étoit plus blanche que les Indiennes ne le sont ordinairement : c'est ce que son nom signifie.

Pachacutec, fils aîné de Viracocha, succéda à son pere. Il avoit reçu en naissant le nom de *Titu Manco Capac* : mais le pere, ayant vaincu les rebelles & s'étant mis en possession de l'Empire, voulut, pour conserver la mémoire de ces grands événemens, que son fils portât celui de *Pachacutec*, qui signifie *Change-monde*. Son premier dessein avoit été de prendre ce nom lui-même ; mais, voyant ses peuples disposés à le regarder comme un Dieu, il le fit prendre à son fils, pour ne pas nuire à l'opinion de sa prétendue Divinité.

Pachacutec entreprit plusieurs guerres, & les termina glorieusement. Après diverses conquêtes, il s'avança dans les vallées de Pachacamac, de Rimac ou Lima, de Chancay, de Huaman, qui composoient un petit état dont le Souverain se nommoit *Quismanca*. Ces peuples avoient à Pachacamac un Temple dédié à l'Idole du même nom, d'où la vallée tiroit le sien. Ce nom signifie *Créateur* & *Conservateur du*

l'Univers. Les Incas reconnoiſſoient cette Divinité ; mais ils ne lui avoient pas fait bâtir de Temple, & ne lui rendoient aucun culte, parce qu'ils la croyoient inviſible. Il y avoit une autre Idole qui portoit le nom de *Rimac*, lequel ſignifie, qui parle, parce que ſes Prêtres la faiſoient répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit. *Capac Yupanqui*, Oncle & Général de Panchacutec, fit ſommer Quiſmanca de rendre hommage aux Incas, & d'admettre leurs loix & leur religion. Ce Prince refuſa, & apporta pour motif de ſon refus des raiſons ſi convaincantes, que le Général en fut ſatisfait, & entra dans ſon pays plus en ami qu'en conquérant. Il promit que l'Oracle de Rimac ſeroit toujours reſpecté des Incas, & Quiſmanca s'engagea à faire élever dans ſes Etats des Temples au Soleil, avec une Maiſon de Vierges ; de reconnoître les Incas pour Empereurs, & de vivre fidélement dans leur alliance. Alors Capac Yupanqui ſortit des vallées avec ſes troupes.

Les conquêtes de Pachacutec furent conſidérables. Pendant que ſes armées faiſoient de rapides progrès, on cultivoit les Arts dans ſon Empire. Il bâtit quantité de Temples & de Palais, fonda des Académies, fit creuſer des canaux : enfin il ſut joindre l'amour de la gloire à celui du bien public. Il eut pluſieurs enfans de *Mama Huarca*, ſon épouſe légitime, & plus de trois cens de ſes concubines.

Yupanqui ſuccéda à ſon pere Pachacutec, & marcha ſur les traces de ſes peres. Il viſita toutes les Provinces de ſon Em-

pire, écouta les plaintes & rendit justice à tous ses sujets indistinctement. Il ne fut pas si heureux que ses prédécesseurs dans ses entreprises militaires. Il tenta cependant le premier la conquête du Chili, en conçut le projet si-tôt qu'il eut découvert un chemin pour traverser le vaste désert qui sépare le Chili du Pérou. Il trouva de la résistance dans quelques Provinces: mais il réussit à y faire observer les loix & la religion des Incas. Par la suite il renonça au projet de conquérir, pour ne s'occuper que du soin de faire régner la justice dans ses Etats & de les embellir. Il fit construire la fameuse Forteresse de Cusco, qui ne se fait pas moins admirer par la grandeur & la beauté des proportions, que par la prodigieuse grosseur des pierres. Les secours qu'il accordoit aux pauvres lui firent donner le surnom de *Compatissant*. Sa femme légitime lui donna plusieurs enfans; il en eut environ deux cens cinquante de ses concubines.

Tupac Yupanqui succéda à son pere. Le mot *Tupac*, ajouté à son nom propre, signifie *éclatant*. Les Historiens prétendent qu'il méritoit d'autant plus ce titre, que ses vertus éclipsoient celles de tous ses prédécesseurs. L'administration de la Justice & le soin du Gouvernement fixerent toute son attention. Pour ne pas dégénérer de ses ancêtres, il prit les armes & aggrandit beaucoup son Empire. Son bonheur fut suivi de quelques disgraces: les Peuples de la Province de *Puertorejo*, lui ayant fait demander des Gouverneurs pour les civiliser, il eut le chagrin d'apprendre

que ces barbares avoient massacré ceux qu'il leur avoit envoyés. Trop occupé d'un autre côté pendant le reste de sa vie, pour pouvoir en tirer vengeance, il en fit un devoir à son successeur. Ce Prince tenta la conquête du Royaume de Quito; mais il fut obligé d'y renoncer. Son fils aîné, auquel il abandonna le commandement des troupes, la tenta & réussit en moins de trois ans. La mémoire de Tupac Yupanqui étoit si chere à ses peuples & à sa famille, qu'on lui donna le nom de *Tupac Yaya*, c'est-à-dire, *Pere éclatant*. Il laissa de *Mama Cello*, sa sœur & sa femme, six fils & beaucoup d'autres enfans de ses concubines.

Huayna Capac monta sur le trône après son pere. Son nom signifie *riche en vertus*. Les rélations péruviennes vantent une chaîne qu'il fit faire au commencement de son régne, pour célébrer le jour où l'on devoit donner un nom & couper les cheveux à son fils aîné : elle étoit d'or & de la grosseur du poignet. Garcilasco assure qu'elle avoit trois cens cinquante pas de long, & servoit dans les fêtes solemnelles à la danse des Incas, qui la tiroient ou la lâchoient, suivant certaines mesures. Huayna soumit plusieurs Nations, parmi lesquelles il s'en trouva quelques-unes de barbares que son pere l'avoit chargé de punir. Il les fit décimer, & tous ceux sur qui le sort tomba furent mis à mort : il n'accorda la grace à aucun. Dans le cours de ses conquêtes, il trouva des Nations si barbares, qu'il renonça au dessein de les conquérir, &, dans le mépris qu'il con-
çut

çut pour elles, il dit à ses Officiers : *Retirons-nous : des hommes de cette espèce ne méritent pas de nous avoir pour maîtres.* Huayna Capac eut plusieurs femmes & plusieurs enfans. Ce Prince étoit dans son Palais, lorsqu'on lui annonça qu'on avoit vû sur la côte des navires d'une construction singulière, & conduits par des hommes dont la forme étoit inconnue. Il eut d'autant plus d'inquiétude, que plusieurs prodiges sembloient annoncer des événemens extraordinaires, & que tous les peuples étoient persuadés que l'ancienne prédiction alloit s'accomplir. Sentant sa mort approcher, il déclara que la prédiction, dont le peuple n'avoit que des idées vagues, portoit qu'après douze régnes d'Incas, il arriveroit une Nation inconnue qui feroit la conquête de l'Empire. Il ajouta que le douzième régne étant accompli dans sa personne, il ne doutoit pas que ces Etrangers ne fussent la Nation annoncée par Viracocha, & que, pour obéir au Soleil son pere, il ordonnoit qu'on les reçut avec autant de soumission que de respect.

Huascar ou *Inticusi Hualpa*, étoit fils de Huayna Capac. On lui donna d'abord le dernier nom, qui signifie *Soleil de joie*; mais il prit le premier en mémoire de la fameuse chaîne d'or que son pere avoit fait faire à son occasion. Son pere donna le Royaume de Quito à son second fils *Athualipa*, qu'il avoit eu d'une concubine qui étoit Princesse de Quito, & qu'il aimoit tendrement : Huascar prit les armes pour soumettre ce Royaume à sa domination, ou

du moins forcer son frere à ne le tenir qu'à titre de Vassal ; mais il fut vaincu & fait prisonnier dans une sanglante bataille. Atuhalipa voulut profiter de sa fortune pour monter sur le trône du Pérou ; mais les loix de l'Empire n'accordoient la Couronne qu'aux Princes légitimes du sang royal. Il entreprit de lever l'obstacle de sa naissance en faisant périr tous les Princes du Sang. Il en rassembla un grand nombre sous divers prétextes, & les fit tous massacrer sans distinction d'âge ni de sexe. Il fit poursuivre les autres dans toutes les parties de l'Empire, & cette persécution duroit encore lorsque les Espagnols arriverent. Ce Tyran prit la frange rouge, & exerça tous les pouvoirs de Souverain. Nous verrons par la suite le traitement qu'il reçut des Espagnols.

§. II.

Mœurs, Usages, &c. des anciens Péruviens.

Histoire Générale des Voyages, tom. 13.

LE Gouvernement des anciens Péruviens étoit Monarchique, comme on vient de le voir. Les Empereurs avoient divisé l'Empire en quatre parties qui répondoient à celles du monde. Le peuple étoit divisé en Décuries, dont chacune avoit son Chef. De cinq en cinq Décuries, il y avoit un autre Officier supérieur, un autre de cent en cent, encore un de cinq cens en cinq cens, enfin de mille en mille. Les départemens n'étoient jamais au-delà de ce nombre. L'Office des Décurions étoit de veiller à la conduite & aux besoins de ceux qui étoient sous leurs ordres, d'en

rendre compte à l'Officier supérieur, de l'informer des désordres ou des plaintes, & de tenir un regiſtre des noms des nouveaux nés & des morts. Les Officiers de chaque bourgade jugeoient tous les différends ſans appel : mais s'il naiſſoit quelque difficulté entre les Provinces, la connoiſſance en étoit réſervée aux Incas. Les anciennes loix étoient généralement reſpectées. On ne ſouffroit point de vagabonds dans l'Empire ni de gens oiſifs. La vénération pour l'Empereur alloit juſqu'à l'adoration. Outre les inſtructions qu'il recevoit chaque mois ſur le nombre, le ſexe & l'âge de ſes ſujets, il envoyoit ſouvent des Viſiteurs qui obſervoient la conduite des Chefs & puniſſoient les coupables, & le châtiment des Officiers étoit toujours plus rigoureux que celui du peuple.

L'autorité des Empereurs s'étendoit aux perſonnes comme aux biens. Ils avoient le choix des terres & autres poſſeſſions, & pouvoient prendre les jeunes filles qui leur plaiſoient pour concubines ou pour ſervantes. L'héritier préſomptif prenoit toujours en mariage ſa ſœur aînée. S'il n'en avoit point d'enfant, ou s'il la perdoit par la mort, il prenoit la ſeconde & ſucceſſivement toutes les autres. S'il n'avoit point de ſœurs, il épouſoit ſa plus proche parente. Les Princes du Sang prenoient auſſi leurs parentes ; mais ils ne pouvoient épouſer leur ſœur, parce que ce droit étoit uniquement réſervé à l'Empereur & à l'aîné de ſes fils. C'étoit toujours l'aîné qui ſuccédoit. La ſucceſſion varioit entre

Garcilaſſo, liv. 2. chap. 11.

les Seigneurs, ſuivant les uſages reçus dans les Provinces. Dans les unes elle tomboit au fils aîné ſans partage; dans les autres tous les freres y avoient part; dans quelques-unes l'héritier entre pluſieurs freres étoit nommé par le peuple. On ne ſevroit les aînés qu'à l'âge de deux ans, & c'étoit une grande fête dans laquelle on leur coupoit les cheveux en leur donnant un nom. Cette cérémonie ſe faiſoit par un parrein, qui étoit choiſi entre les perſonnes de même ſang. C'étoit le Grand-Prêtre du Soleil qui la faiſoit au fils aîné de l'Empereur.

Dans les Provinces nouvellement conquiſes, on avoit ſoin de faire cultiver les terres. Comme l'eau y manque ſouvent, on y avoit fait conſtruire des aqueducs dans une multitude d'endroits. Ces monumens, qui, malgré l'injure des tems & la négligence des Eſpagnols, ſubſiſtent encore, font une preuve de la magnificence des Incas. Les champs où l'on entretenoit la culture étoient divisés en trois parties: la première pour le Soleil, la ſeconde pour l'Empereur, & la troiſième pour ceux qui la cultivoient. Les parties du terrain qui ne pouvoient être arroſées, étoient plantées d'arbres ou de racines utiles, & l'on en faiſoit la même diviſion. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avoient le premier rang, ceux des veuves & des orphelins le ſecond, puis ceux des cultivateurs: ceux de l'Empereur étoient les derniers. Chaque jour au ſoir, un Officier montoit ſur une petite tour pour annoncer

à quelle partie du travail on devoit s'employer le jour suivant. La mesure de terre assignée aux besoins de chaque personne étoit ce qu'il en faut pour semer un demi boisseau de maïs. On engraissoit la terre inférieure avec la fiente des animaux, & vers la mer avec celle des oiseaux marins. Le Prince n'exigeoit de ses sujets, pour tout tribut, que sa partie des moissons. Ils la portoient dans des greniers qui étoient établis dans chaque bourgade pour cet usage.

Tous les Princes du Sang, les Officiers & les Domestiques du Palais, les Curacas, les Juges & les autres Ministres de l'autorité Impériale, les Soldats, les Veuves & les Orphelins, étoient exempts de toute espèce de tribut. L'or & l'argent qu'on apportoit au Souverain & aux Curacas étoit reçu à titre de présent, parce qu'il n'étoit employé qu'aux ornemens des Temples & des Palais, & que, dans tout l'Empire, on ne lui connoissoit pas d'autre utilité. Chaque canton avoit son magasin pour les habits & les armes, comme pour les grains, de manière que l'armée la plus nombreuse pouvoit être fournie en chemin de vivres & d'équipages, sans aucun embarras pour le peuple. Tous les tributs qui se levoient autour de Cusco, dans une circonférence de cinquante lieues, servoient à l'usage du Palais Impérial & des Prêtres du Soleil.

Les Historiens de la conquête du Pérou prétendent que rien n'approchoit de la magnificence avec laquelle les Temples des Péruviens étoient ornés. Ils assurent Richesse des Temples.

que les Espagnols, après avoir enlevé l'or & l'argent dont les murs des Palais & des Temples étoient incrustés, démolirent jusqu'aux pierres, pour en tirer le ciment qui étoit mêlé des plus précieuses poudres. Cependant ils se persuaderent qu'après la mort de leur dernier Inca, les Indiens ensevelirent encore dans les montagnes une grande partie de leurs trésors.

Ils vantent principalement la richesse des Temples du Soleil, dont le nombre étoit infini dans toutes les Provinces de l'Empire. Celui de Cusco étoit revêtu de lames d'or, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet. La figure du Soleil, telle que nos Peintres la représentent, étoit d'or massif & d'une prodigieuse grandeur. Ce Temple, dont les murs subsistent encore, fait aujourd'hui partie du Couvent de Saint Dominique. Vis-à-vis ce Temple, il y en avoit quatre autres, dont le premier étoit consacré à la Lune, sa femme & sa sœur. Les portes & les murs étoient couverts de lames d'argent. Le second étoit dédié à l'Etoile de Vénus : il étoit aussi richement orné que le premier ; le troisième étoit consacré au Tonnerre & aux Eclairs, & le quatrième à l'Arc-en-ciel. Il y avoit tout près une grande salle voisine, où les Prêtres s'assembloient pour leurs conférences de religion : elle étoit incrustée du même métal. Les Provinces mettoient de la rivalité à orner leurs Temples : mais il n'y en avoit aucun qui approchât de celui de Cusco, à l'exception d'un qui étoit bâti sur le lac de Titicaca, que tous les Péruviens s'effor-

çoient continuellement d'embellir, parce qu'ils croyoient que le premier de leurs Rois y avoit pris naissance. Outre l'or & l'argent dont il étoit orné, ils y en avoient amassé une quantité si prodigieuse, que les Ecrivains qui en parlent sont soupçonnés d'exagération.

Les Péruviens n'adoroient pas d'autre Divinité que le Soleil: ils lui immoloient toute sorte d'animaux; leurs offrandes étoient des grains, des légumes, des étoffes & des liqueurs. Quelques Ecrivains prétendent qu'on lui sacrifioit des victimes humaines: mais Garcilasso réfute vivement cette imputation. Les Prêtres du Soleil étoient tous du Sang Royal. Leur habillement ne différoit point de celui des Grands de l'Empire. Des Vierges de huit ans se consacroient au Soleil: elles étoient renfermées dans des cloîtres, où les hommes ne pouvoient entrer sans crime: c'en étoit aussi un pour les femmes d'entrer dans les Temples du Soleil. Quelques Ecrivains Espagnols ont encore avancé que les Vierges s'employoient avec les Prêtres au service de l'Autel. Leur ministère n'étoit qu'extérieur, & consistoit à prendre les offrandes. Le nombre de ces jeunes filles montoit à plus de mille dans la seule ville de Cusco: elles étoient gouvernées par de plus vieilles. Tous les vases qui servoient à leur usage étoient d'or ou d'argent, comme ceux du Temple. Dans l'intervalle des exercices de Religion, elles s'occupoient à filer pour le service de l'Empereur & de l'Impératrice. Religion.

L'habillement des Monarques du Pérou

Habillement des Empereurs.

étoit une sorte de chemise qui leur descendoit jusqu'aux genoux, avec un manteau de la même longueur, & une bourse quarrée qui tomboit de l'épaule gauche vers le côté droit, dans laquelle ils portoient leur *Coca*, herbe qui se mâche dans cette contrée, comme le bétel aux Indes Orientales. Ils avoient la tête ceinte d'un diadême, qui n'étoit qu'une bandelette d'un doigt de largeur, attachée des deux côtés sur les temples avec un ruban rouge. C'est ce que la plupart des Voyageurs ont nommé *la Frange Impériale*.

Il y avoit des Monastères dans toutes les autres parties de l'Empire, où les filles des Curacas & toutes celles qui passoient pour belles étoient renfermées, non pour servir le Soleil & pour vivre dans le célibat, mais pour devenir les concubines du Monarque. Elles sortoient lorsqu'il les faisoit appeller, & les vieilles filles les occupoient dans leur clôture à filer ou à faire des étoffes, que l'Empereur distribuoit aux Courtisans & aux Soldats comme une récompense distinguée pour les belles actions. Celles qui avoient servi aux plaisirs du Monarque ne retournoient jamais au Monastère; elles passoient au service de la Reine, & quelques-unes étoient renvoyées à leurs parens; mais elles ne pouvoient être femmes ni concubines de personne. Le respect alloit si loin pour tout ce qui avoit appartenu au Roi, que celles qui étoient convaincues d'avoir eu des foiblesses pour quelqu'un, étoient enterrées toutes vives: la même loi condamnoit au feu le corrupteur & tous ses parens.

La plus célébre des fêtes que les Incas avoient établies à Cusco, étoit celle qui se nommoit *Intip Raimi.* C'étoit la fête du Soleil : elle se célébroit au mois de Juin, immédiatement après le Solstice. Tous les Grands, les Officiers militaires de l'Empire, se rassembloient dans la Capitale. Ils se paroient de ce qu'ils avoient de plus riche, & les ornemens étrangers y étoient employés comme ceux du pays. Le Monarque, en qualité de fils du Soleil, y étaloit toute sa magnificence. On se préparoit à la solemnité par un jeûne de trois jours, qui consistoit dans la privation du commerce des femmes. Il n'étoit pas permis pendant ce tems d'allumer du feu dans aucune partie de la ville. La dernière nuit étoit employée par les Prêtres à purifier des brebis & des agneaux, qui étoient les victimes du sacrifice, & par les Vierges consacrées au culte du Soleil, à préparer le pain & les liqueurs qui servoient aux Incas, après l'offrande qui s'en faisoit à l'Autel. D'autres femmes étoient désignées pour en préparer au reste de l'assemblée. Fêtes Péruviennes.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le Monaque, accompagné de tous les Princes du Sang, suivant l'ordre & la dignité, marchoit en procession jusqu'à la grande Place de la ville. Là, pieds nuds & le visage tourné vers l'Orient, ils attendoient en silence que le Soleil montât sur l'horison. Lorsqu'ils commençoient à l'appercevoir, ils s'accroupissoient à terre, étendoient les bras, ouvroient les mains, & les approchant ensuite de leur bouche, ils pressoient leurs lévres, comme s'ils

eussent voulu baiser l'air & les premiers rayons qui sortoient de leur Divinité. Après cette cérémonie, ils honoroient leur Dieu & leur Pere par des Cantiques. Les Grands lui rendoient le même hommage dans la seconde Place de Cusco. On portoit dans les deux cercles les liqueurs destinées aux libations. Le Monarque se levoit au milieu du sien & prenoit deux grands vases d'or qui étoient remplis de liqueur, offroit au Soleil celui qu'il tenoit dans la main droite, & versoit la liqueur qu'il contenoit dans une coupe d'or, où il y avoit un chalumeau tourné vers le Temple, afin que le Soleil en pût boire. Il faisoit des libations avec la liqueur qu'il tenoit de la main gauche ; ce qui restoit étoit versé dans de petites coupes & distribué aux Princes : chacun avaloit sa portion d'un seul trait. Les Grands faisoient de leur côté la même cérémonie. Après cette opération, les deux troupes se réunissoient dans un même endroit, pour se rendre ensemble au Temple : mais il n'étoit permis qu'à l'Empereur & aux Princes du Sang d'y entrer. Le Monarque s'avançoit seul au pied de l'Autel pour offrir au Soleil les deux vases qui avoient servi aux libations. Les Grands, qui étoient restés à la porte du Temple, remettoient leurs vases aux Prêtres, qui les offroient à la Divinité avec diverses figures d'animaux en or. Après les oblations, on amenoit une multitude de brebis & d'agneaux que les Prêtres consacroient par de mystérieuses cérémonies. Ils choisissoient dans ce nombre un agneau noir pour consulter

l'avenir. On l'étendoit à terre, la tête tournée vers l'Orient, & le Sacrificateur lui ouvroit le côté gauche, & il se hâtoit d'arracher le cœur & les poumons. Si ces parties sortoient vives & palpitantes, l'augure étoit heureux : mais si l'on y remarquoit quelqu'apparence de langeur, ou si la victime se levoit sur ses pieds avant que d'être frappée, on se croyoit menacé de quelque malheur, &, pour le détourner, on immoloit quantité de brebis & d'agneaux, dont on consumoit le cœur & le sang dans un feu que les Prêtres tiroient du Soleil. Les chairs étoient rôties & distribuées au peuple, qui en mangeoit avec profusion & buvoit à proportion. La solemnité duroit neuf jours entiers : mais le premier étant passé, elle ne consistoit plus qu'en festins, après lesquels chacun retournoit dans son canton.

Outre la représentation du Soleil, on voyoit dans les Temples celle de la Lune, qui recevoit une partie des honneurs. Il y avoit encore diverses figures de pierres auxquelles on rendoit une espèce de culte : mais leurs adorateurs mêmes ne s'accordoient pas sur leur désignation. Ils les nommoient *Guacas*, & répondoient à ceux qui leur en demandoient l'origine & la signification, que leurs peres leur avoient appris à les honorer. On ignore totalement quelle idée ils se formoient d'une autre vie. Les Incas étoient portés, après leur mort dans une voûte : ils y étoient assis & revêtus de leurs plus précieux ornemens. On y renfermoit avec eux une ou deux de leurs femmes. Cet

Culte de la Lune.

Enterremens

honneur étoit souvent contesté entre celles qui leur avoient été le plus cheres, ce qui fit porter une loi qui obligeoit le mari de désigner, de son vivant, celles qui devoient l'accompagner. On assure qu'on enterroit encore avec eux deux ou trois jeunes gens du nombre de leurs domestiques, avec toute leur vaisselle d'or & d'argent, & que cet usage étoit fondé sur l'espérance d'une résurrection, dans laquelle ils ne vouloient pas paroître sans cortége & sans ameublemens. Les Historiens de ce pays n'expliquent point si l'on enterroit ces misérables victimes mortes, ou vivantes. Ils disent seulement qu'en voyant entrer les Espagnols dans les tombeaux, pour en tirer l'or & l'argent dont ils étoient remplis, les Péruviens leur demandoient en grace de ne pas disperser les os, dans la crainte que la résurrection des morts n'en fût plus lente & plus difficile. On mettoit sur les tombeaux de grandes statues qui représentoient ceux qui étoient dedans; mais sur ceux des gens du commun, on ne mettoit que les marques de leur profession, ou de leur emploi. Dans la cérémonie des funérailles, les parens versoient sur la sépulture une certaine quantité de leur liqueur favorite, par un tuyau qui répondoit à la bouche du mort.

Education des Enfans.

Les enfans des Péruviens étoient tous élevés avec beaucoup d'attention. Au moment de leur naissance ils les plongeoient dans l'eau froide; chaque jour, avant de renouveller leurs langes, ils les mettoient un moment dans un bain pareil. Ils ne leur laissoient les bras libres qu'à l'âge de

trois mois, persuadés que cela contribuoit beaucoup à les fortifier. Leurs berceaux étoient de petits hamacs, dont on ne les tiroit que pour les nettoyer. Jamais les meres ne prenoient leurs enfans entre leurs bras ni sur leurs genoux; elles se baissoient sur leurs hamacs pour leur donner le lait, ce qu'elles ne faisoient jamais plus de deux ou trois fois par jour.

Cette Nation gardoit avec scrupule l'honnêteté & la décence publique. On ne souffroit point de courtisanes dans les villes & dans les bourgs: elles avoient la liberté de se faire des cabanes au milieu des champs. Quoique leur commerce fût permis aux hommes, les femmes se deshonoroient à leur parler. L'Empereur faisoit les mariages dans la Capitale, & les Curacas les faisoient dans les Provinces en leur nom. Il arrivoit de-là, que les mariages étoient si respectés, que dans chaque maison, la femme légitime étoit aussi distinguée qu'une Reine, au milieu des concubines de son mari, dont le nombre n'étoit pas borné. Elles travailloient cependant aux ouvrages qui convenoient à leur sexe: elles fabriquoient des toiles & des étoffes pour les habits. Préparer les cuirs pour la chaussure étoit l'ouvrage des hommes: il n'y avoit point dans l'ancien Pérou de Cordonniers, ni de Tisserands publics: chaque famille en faisoit les fonctions pour elle-même, avec un partage égal entre les deux sexes: mais ils s'employoient de concert à l'agriculture. Les femmes étoient si laborieuses, que, dans leurs amusemens mêmes & leurs

Mariages.

Occupations des deux sexes.

vifites, elles avoient toujours dans leurs mains les inftrumens du travail. On reproche aujourd'hui la pareffe aux hommes : mais il eft difficile de ne pas fe former une autre idée de leurs ancêtres, à la vue de leurs ouvrages. Zarate compte leurs grands chemins entre les merveilles du monde. Cinq cens lieues de montagnes, coupées par des rochers, des vallées & des précipices, offrent une route commode depuis la Province de Quito, jufqu'à l'autre extrêmité de l'Empire. On en voit en outre de très-beaux dans les plaines & les vallées. Ce font des levées d'environ quarante pieds de largeur, qui, mettant les vallées au niveau des plaines, épargnent la peine de defcendre & de monter. Dans les déferts fablonneux les chemins font marqués par deux rangs de pieux, ou des paliffades plantées au cordeau, ce qui formoit un guide fûr. Une de ces routes avoit plus de cinq cens lieues, comme celle des montagnes. Les levées ont été coupées en divers endroits pendant les guerres civiles des Efpagnols, parce qu'ils vouloient rendre le paffage plus difficile à leurs ennemis : mais ils ont enlevé une grande partie des pieux, fans autre vue que d'employer le bois à faire du feu, ou pour d'autres befoins.

Grands chemins.

Langue des Péruviens.

La langue commune des Péruviens étoit celle de Cufco, que les Incas avoient introduite dans toutes les Provinces conquifes. Garcilaffo, qui pouvoit mieux juger de fa langue naturelle que les Efpagnols, dit qu'elle eft pauvre : un feul mot, ajoute-t-il, défigne plufieurs chofes. Il fe plaint

encore qu'elle manque de plusieurs lettres de l'alphabet des Latins & des Castillans : mais elle est énergique & susceptible d'élégance. Elle manque de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles, preuve certaine du peu de progrès de l'esprit humain dans ces contrées. Les Péruviens avoient cependant des Poëtes, des Astronomes & des Historiens. On nous a conservé deux exemples de la Poësie péruvienne : l'un n'est qu'une Chanson galante, & signifie : *Mon chant vous endormira, & je viendrai vous surprendre au milieu de la nuit*. On peut regarder l'autre comme une Hymne, parce qu'il contient un point mythologique du Pérou. C'étoit une opinion reçue dans ce pays, qu'une jeune fille de la famille du Soleil avoit été placée dans la haute région de l'air avec un vase plein d'eau, pour en répandre sur la terre lorsqu'on en avoit besoin ; que son frere frappoit quelquefois le vase, & que du coup qu'il y donnoit venoient le tonnerre & les éclairs. Cette Hymne signifie : « Belle Nymphe, votre frere » vient de frapper votre Urne, & son » coup fait partir le tonnerre & les éclairs ; » mais vous, belle Nymphe Royale, vous » nous donnez vos belles eaux par des » pluies, & dans certaines saisons, vous » nous donnez la neige & la grêle : Viracocha vous a placée & soutient vos » forces pour cet office ». Garcilasso, de qui ceci est emprunté, dit que les Poëtes Péruviens composoient aussi des Drames, dans lesquels ils représentoient les grandes actions des Empereurs morts.

Astronomie. Les Astronomes Péruviens ne distinguoient que trois astres par des noms propres ; le Soleil, qu'ils nommoient *Yuti* ; la Lune, qui s'appelloit *Quilla* ; & Vénus, qui portoit le nom de *Chasca*. Toutes les Etoiles étoient comprises sous le nom de *Coyllur*. Les moissons leur servoient à connoître les saisons. Les Solstices entroient aussi dans leur calcul du tems. Ils avoient à l'Orient & à l'Occident de Cusco de petites tours qui servoient à leur Astronomie. L'ombre des plus petites marquoit le Solstice. Les Equinoxes s'observoient, à-peu-près de même, par des colonnes érigées devant le Temple du Soleil, & par un cercle tracé à l'entour. Rien n'approchoit de l'attention de ces peuples pour les Eclipses de Soleil & de Lune, quoiqu'ils en ignorassent les véritables causes. Ils croyoient le Soleil irrité contr'eux lorsqu'il leur déroboit sa lumière, & toute la Nation s'attendoit aux plus terribles disgraces. Selon eux, la Lune étoit malade lorsqu'elle commençoit à s'éclipser. Si l'éclipse étoit totale, elle étoit morte, ou mourante ; & leur crainte alors étoit qu'elle n'écrasât tous les humains par sa chûte : ils se livroient aux cris & aux larmes ; ils faisoient sortir leurs chiens & les forçoient d'aboyer à force de coups, dans l'opinion que la Lune aimoit particulièrement ces animaux.

Division du tems. Leurs mois étoient lunaires : ils les nommoient comme la Lune ; c'est-à-dire, *Quilla*, mais ils les divisoient en quatre parties, qu'ils distinguoient par des noms & des

fêtes. Dans l'origine de la Monarchie ils commençoient leur année par Janvier ; mais depuis le régne de Pachacutec, qu'ils nommoient le *Réformateur*, ils avoient pris l'usage de commencer par Décembre.

Médecine.

Ils n'avoient, à la vérité, aucun principe de Médecine ; mais l'expérience leur avoit fait connoître la vertu de certaines herbes, & ceux qui se distinguoient par cette connoissance étoient dans une haute faveur à la Cour. D'ailleurs ils ne connoissoient que deux remedes ; l'ouverture de la veine, qui se faisoit ordinairement à la partie affectée, & la purgation, qui consistoit communément à prendre deux onces d'une racine assez violente pour leur procurer des vomissemens & des selles. Ils avoient l'usage de ne prendre jamais des remedes qu'au commencement des maladies, employoient ensuite la diete, même la privation absolue de toutes sortes d'alimens. Dans leurs régimes, ils s'en tenoient aux nourritures simples, soit parce qu'ils craignoient les mêlanges, ou parce qu'ils les ignoroient.

Géométrie, Musique.

Ils avoient quelque idée de Géométrie, mais grossière & sans méthode. Leur Musique instrumentale n'étoit pas plus recherchée. Elle consistoit dans l'usage de quelques tambours & de quelques flûtes de cannes, les unes doubles ou triples, à divers tons ; d'autres simples, dont le son n'avoit aucune variété.

Histoire.

Ce peuple, avant l'arrivée des Espagnols, n'avoit aucune connoissance de l'écriture. On avoit cependant trouvé le

moyen d'y conserver la mémoire de l'antiquité & de former une sorte d'Histoire qui contenoit tous les événemens remarquables de la Monarchie. Les peres étoient obligés de transmettre aux enfans tout ce qu'ils avoient appris de leurs propres peres, par des récits qui se renouvelloient tous les jours. D'ailleurs ils suppléoient au défaut des lettres par des peintures assez informes, comme les Mexiquains, & beaucoup plus par ce qu'ils nommoient *Quippots*. C'étoient des registres de cordes, où par différens nœuds & par diverses couleurs, ils exprimoient une variété surprenante de mots & de choses. Acosta en vit plusieurs & se les fit expliquer : il n'en parle qu'avec admiration. Tout ce qui appartenoit à l'histoire, aux loix, au commerce, &c. étoit exactement conservé par ces nœuds ; mais les moindres circonstances y trouvoient place par de petits cordons attachés aux principales cordes. Des Officiers établis sous le titre de Quippa-Camayo, étoient les dépositaires publics de ces espèces de mémoires. Les Quippots étoient différens, suivant la nature du sujet, & variés si régulièrement, que les couleurs, tenant lieu de nos vingt-quatre lettres, on tiroit de cette invention toute l'utilité que nous tirons de nos livres.

Les anciens Péruviens faisoient leurs calculs d'arithmétique avec de simples grains de maïs. Acosta assure que nos opérations ne sont pas plus promptes ni plus sûres avec la plume.

On doit conclure de-là que la nature

ſeule avoit conduit les Péruviens aſſez loin, principalement lorſque l'on conſidère qu'étant environnés de Nations barbares, ils ne devoient rien à l'exemple.

§. III.

Anciens Monumens du Pérou.

Les Péruviens n'avoient pas fait plus de progrès dans les Méchaniques que dans les Sciences : mais l'induſtrie naturelle ſuppléoit chez eux aux lumières de l'étude. Ils conſacroient des monumens à la poſtérité : on en trouve beaucoup dans les campagnes, près des villes & des bourgs, dans les plaines, ſur les montagnes & dans les collines. Ils choiſiſſoient, comme les anciens Egyptiens, des lieux remarquables pour leur ſépulture. Ils n'enterroient pas les corps : ils les portoient dans un lieu deſtiné à cet uſage, les entouroient de pierres & de briques, formoient une ſorte de mauſolée ; les amis jettoient par-deſſus une ſi grande quantité de terre, qu'ils en formoient une colline artificielle, à laquelle ils donnoient le nom de *Guaque*. La figure de ces mauſolées n'eſt pas exactement pyramidale : les Péruviens, dans ces ouvrages, ne vouloient imiter que les montagnes & les collines. Leur hauteur ordinaire eſt de huit à dix toiſes, ſur vingt ou vingt-ſix pieds de longueur & un peu moins de largeur. Il s'en trouve cependant de plus grands. Ulloa, Voyage au Pérou, tom. 1. liv. 6. chap. 11.

La différence que l'on remarque dans

la grandeur de ces monumens, fait juger qu'ils étoient proportionnés au rang & aux richesses des morts. Tous les Péruviens étoient ensévelis avec leurs meubles & leurs effets, d'or, de cuivre, &c. Les Espagnols ont fouillé dans ces sépultures, pour en enlever les richesses qui pouvoient y être. Outre l'or, on trouve dans ces tombeaux, des miroirs de pierre; les uns d'une espèce de pierre qu'on nomme *Pierre d'Inca*, les autres d'une pierre nommée *Gallinace*. La première n'est pas transparente : elle est molle & de la couleur du plomb. Les miroirs de cette pierre sont ordinairement ronds; une de leurs surfaces est plate & aussi lisse que le plus fin crystal; l'autre surface est ovale, mais moins unie. Leur grandeur est ordinairement de trois ou quatre pouces. La principale superficie est concave & grossit beaucoup les objets. Le défaut de la pierre d'Inca, est d'avoir des veines & des paillettes, qui la rendent facile à briser & qui gâtent la superficie. On croit qu'elle est une composition; cependant on en trouve encore dans les coulées : mais rien n'empêche de croire qu'on a pu les fondre pour en perfectionner la qualité.

Miroirs des anciens Péruviens.

La pierre de Gallinace est fort dure; mais aussi cassante que la pierre à feu. Son nom vient de sa couleur, qui est aussi noire que le Gallinazo. Les miroirs de cette pierre sont travaillés des deux côtés & fort bien arrondis. Ils sont percés par le haut, ce qui fait connoître qu'on y passoit une ficelle pour les suspendre à quelque crochet. Leur poli est aussi beau que celui

de la pierre d'Inca. Parmi ces derniers miroirs, il s'en trouve de plats & de concaves, & aussi bien travaillés que si les Péruviens avoient eu les instrumens propres à cet ouvrage, & une connoissance parfaite de l'Optique. Il y a encore au Pérou des carrières de Gallinace, mais les Espagnols n'en font aucun cas, parce que cette pierre a des veines & des pailles.

Les haches de cuivre que l'on trouve quelquefois dans les tombeaux approchent beaucoup des nôtres. On croit que c'étoit le seul instrument tranchant des Péruviens. Il s'en trouve quelques-unes de Gallinace, & d'une autre pierre assez semblable à la pierre à feu, mais moins nette & moins dure. On y trouve aussi des espèces de lancettes qui sont de ces deux pierres. Voilà tous les instrumens qui sont dans les tombeaux, ce qui fait croire que les Péruviens n'en avoient pas d'autres. Haches.

Les vases à boire sont d'une argile très-fine & de couleur noire. On ignore d'où les Péruviens la tiroient. La forme de ces vases est celle d'une cruche sans pied, ronde avec une anse au milieu. D'un côté est l'ouverture pour le passage de la liqueur, & de l'autre une tête d'homme assez bien figurée. Quelques-uns sont d'une argile rouge, sans aucune différence pour la forme. Vases.

Entre les meubles d'or, les plus communs sont les *Nasières*, espèces de patenes, mais plus petites que celles des calices. Les Péruviens les portoient pendues au cartilage qui sépare les deux narines; des Nasières.

colliers ou carcans, des braſſelets ou pendans d'oreilles preſque ſemblables aux naſières, & des Idoles. Tous ces ouvrages ſont d'or, mais auſſi minces que le papier. Les Idoles ſont des figures qui repréſentent toutes les parties du corps, creuſes en-dedans. Comme elles ſont d'une ſeule pièce, on ne comprend point comment on a pu les évider. Il ne paroît pas qu'on les ait jettées en fonte: il ſeroit difficile d'expliquer comment on a pu faire des moules ſi déliés & ſi fragiles qui puſſent être rompus ſans endommager des ouvrages auſſi minces.

Imitations en pierre.

Le maïs a toujours été la principale nourriture des Péruviens: il leur ſervoit à compoſer la chicha. Ces peuples en repréſentoient en pierre fort dure, avec un art qui ne permet point de les diſtinguer de l'ouvrage de la nature. Ils entendoient auſſi parfaitement la repréſentation des couleurs. Les unes imitent le maïs jaune, d'autres le maïs blanc, & d'autres celui dont les grains paroiſſent enfumés.

Emeraudes bien travaillées.

Leur habileté à travailler les émeraudes cauſe de l'étonnement. Ils tiroient cette pierre de la côte de Manta, & d'un canton du Gouvernement d'Atacamès: on n'en a pas retrouvé les mines: mais les tombeaux de Manta & d'Atacamès fourniſſent encore des émeraudes à ceux qui y fouillent. Elles ſont beaucoup plus belles & plus dures que celles que l'on tire de la Juriſdiction de Santa-Fé. Ce qui étonne, c'eſt d'en voir qui ſont taillées en figure ſphérique, d'autres en cylindre, & d'autres en cône, &c. On ne comprend pas

comment un peuple qui n'avoit aucune connoissance de l'acier ni du fer, a pu donner cette forme à des pierres si dures, & les percer avec une délicatesse que nos ouvriers prendroient pour modéle. La disposition des trous augmente l'étonnement. Les uns traversent diamétralement, les autres ne pénétrent que jusqu'au centre de la pierre, & sortent par les côtés, forment un triangle & sont à peu de distance les uns des autres. Enfin la figure des pierres mêmes n'est pas moins variée que celle des trous.

Les anciens édifices des Péruviens, tant ceux qui étoient destinés pour leur culte, ou pour loger leurs Souverains, que ceux qui servoient de barrière à leur Empire, sont un autre sujet d'admiration. Nous avons déja dit qu'ils étoient magnifiques à Cusco & dans plusieurs autres lieux. Ulloa nous donne la description de quelques monumens qu'il a visités. A Cayambé, on voit encore la plus grande partie de l'ancien Temple. Il est sur une espèce de monticule. La figure de l'édifice est ronde, d'environ huit toises de diamétre. Il n'en reste que les murs, qui se maintiennent encore à la hauteur de deux toises & demie, sur quatre à cinq pieds d'épaisseur. Les briques sont jointes avec la même terre dont elles sont composées, & cette masse forme un mur aussi solide que s'il étoit de pierre. La tradition annonce que c'étoit un Temple; d'ailleurs sa forme ronde, sans aucune séparation intérieure, ne laisse point douter que ce ne fût un lieu d'assemblée publique. La porte, qui est

Anciens édifices.

fort petite, semble annoncer que les Incas y entroient à pied, par respect pour le sanctuaire du Soleil, quoiqu'ils entrassent toujours en chaise dans tout autre lieu. D'ailleurs tous les témoignages annoncent que le Soleil avoit un Temple à Cayambé.

Dans la plaine qui s'étend depuis Latacunga, vers le Nord, on voit encore les murailles d'un Palais des Incas: il se nommoit *Collo*, & conserve encore ce nom. Il sert aujourd'hui de maison de campagne aux Augustins. On n'y remarque ni la beauté, ni la grandeur des édifices Egyptiens & Romains; mais on y trouve un air de noblesse qui annonce la majesté de ses anciens maîtres. Ulloa y entra par une ruelle de cinq à six toises de long, qui conduit dans une cour autour de laquelle régnent trois grands sallons qui en forment le quarré. Chacun a plusieurs séparations, & derrière celui qui fait face à l'entrée, on trouve divers petits réduits qui paroissent avoir été des fourrières, à l'exception d'un qui devoit servir de ménagerie; on y distingue encore les loges de chaque animal. L'édifice, quoique défiguré, subsiste encore dans ses principales parties; mais on y a bâti quelques habitations qui ont changé la forme des appartemens. Les matériaux dont il est composé sont des pierres noires, presqu'aussi dures que les pierres à fusil: elles sont si bien jointes qu'on ne peut faire entrer la pointe d'un couteau dans l'intervalle. Les jointures ne semblent paroître que pour faire voir que toute la masse n'est pas d'une seule pierre,

pierre. On n'y remarque aucune liaison de ciment ou de mortier. On voit de l'inégalité non-seulement dans les couches de pierres, mais dans les pierres même. La hauteur de ces murs est d'environ deux toises & demie, sur trois ou quatre pieds d'épaisseur. Les portes, qui ont deux toises de haut, sur trois ou quatre pieds de large par le bas, vont en se rétrécissant par le haut, jusqu'à deux pieds & demi. On leur donnoit cette hauteur, afin que le Monarque y pût passer avec sa litière, dont les brancards étoient portés sur les épaules de plusieurs Indiens. On ne trouve aucun vestige qui annonce que ces Palais avoient des étages au-dessus du rez-de-chaussée, & de quelle manière ils étoient couverts. Comme les Péruviens n'avoient aucune idée de la coupe des pierres, on ne trouve rien de cintré dans leurs ouvrages.

A cinquante toises de ce Palais, vers le Nord, on voit au milieu de la plaine une colline de vingt-cinq à trente toises d'élévation. Elle a toute la rondeur d'un pain de sucre, & une si grande égalité dans toutes ses faces, qu'elle paroît faite de main d'homme; d'ailleurs le bas de sa pente forme de tous côtés le même angle avec le terrain qui le porte. Ulloa croit que c'étoit une sorte de beffroi qui servoit à découvrir ce qui se passoit dans la campagne, pour mettre le Prince en sûreté contre l'attaque imprévue des ennemis de l'Empire.

Au Nord-Est du bourg *d'Atun Canar*, ou *Grand Canar*, à deux lieues de distance,

on voit encore une Forteresse & un Palais des Incas, qui passe pour le monument le plus entier, le plus spacieux & le mieux bâti de l'ancien Pérou. L'entrée en est défendue par une rivière qui lui sert de fossé. Le côté opposé est gardé par une colline sur laquelle s'éleve une grande muraille qui en rend l'approche fort difficile. Le centre est occupé par un tourillon de forme ovale, qui ne s'éleve du terrain intérieur de l'édifice qu'à la hauteur d'environ deux toises; mais du côté extérieur, il s'éleve de sept à huit au-dessus de la colline. Du milieu du tourillon sort un quarré en manière de donjon, formé par quatre murailles, dont les angles touchent à la circonférence de l'ovale & ferme le passage entre deux, n'en laissant qu'un fort étroit du côté opposé, qui répond à l'intérieur du tourillon. Le milieu du donjon offre deux petits réduits séparés, dans lesquels on entre par une porte, à l'opposite de l'espace qui les sépare. Ces deux réduits paroissent avoir été deux guérites, avec de petites fenêtres par lesquelles les sentinelles avoient la vue sur la campagne. Il y a même apparence que le tourillon servoit de corps-de-garde. La muraille de cette forteresse s'étend d'environ quarante toises à gauche, & de vingt-cinq à droite : elle se replie ensuite, &, formant divers angles réguliers, elle embrasse un terrain spacieux. On n'y entre que par une seule porte vis-à-vis du tourillon & fort près de la coulée d'où sort la rivière. De cette porte, on entre dans une ruelle étroite, où deux personnes peuvent à peine

paſſer de front, & qui mene droit à la muraille oppoſée, d'où elle ſe replie vers le tourillon, ſans aucune diminution de largeur; & de-là, continuant de s'incliner vers la coulée, elle s'élargit aſſez pour former une petite place devant le tourillon. Le long de cette ruelle, on a pratiqué, de trois en trois pas, dans l'épaiſſeur du mur de la Fortereſſe, des niches en forme de guérites, & dans la muraille intérieure qui forme la ruelle même, deux portes pour ſervir d'entrée à deux corps-de-logis, qui paroiſſent avoir ſervi de caſernes aux ſoldats de la garniſon. Dans l'enceinte intérieure, à la gauche du tourillon, divers appartemens, qui ſubſiſtent encore, ſemblent marquer par leur hauteur, leur diſtribution & leurs portes, qu'ils formoient le Palais du Prince. On y voit des enfoncemens en forme d'armoires, avec des pierres en ſaillie de ſix à huit pouces de long ſur trois ou quatre de diamétre, qui pouvoient ſervir à pendre les anciennes armes. Toute la muraille qui eſt ſur le penchant de la colline & qui deſcend latéralement depuis le tourillon, eſt épaiſſe & fort eſcarpée en-dehors, avec un terre-plein en-dedans & un parapet de hauteur ordinaire. Pour monter au terre-plein du rempart qui régne tout autour, il n'y a qu'un eſcalier près du tourillon. Les pierres dont tous les murs ſont compoſés ne ſont pas moins dures, moins polies, ni jointes avec moins d'art que celles du Collo : tous les appartemens ſont découverts comme dans le Palais, ſans aucune marque à laquelle on puiſſe reconnoître qu'ils ont eu des planchers,

On prétend qu'il y avoit une Forteresse semblable dans la Jurisdiction de Guasuntos : on croit qu'elles communiquoient l'une à l'autre par un chemin pratiqué sous terre. Il y a dans ce pays une multitude d'autres ruines. Elles sont toutes de brique crue, ou de pierres communes, à l'exception des trois dont on vient de parler, ce qui donneroit lieu de penser que les premières ont été construites par les Indiens, avant qu'ils fussent soumis à l'autorité des Incas : les trois autres annoncent plus de grandeur & plus de majesté.

Les Péruviens avoient une autre manière de construire des Forts : ils creusoient autour d'une montagne escarpée, y pratiquoient trois ou quatre rédans, à quelque distance les uns des autres, élevoient au-dedans une petite muraille à hauteur d'appui, pour se mettre à l'abri des coups de l'ennemi & le repousser avec moins de danger. Au fond des fossés, ils bâtissoient des cases de briques crues ou de pierres : elles servoient à loger la garnison. Ces ouvrages étoient si communs, qu'il s'en trouve sur presque toutes les montagnes.

Navigation des Péruviens.

Les bâtimens que les Péruviens employoient pour la navigation, étoient une sorte d'édifices flottans nommés *Balses* ou *Jangades* : ils en font encore usage & les emploient sur mer comme sur les fleuves. Le bois dont on se sert pour les composer est mou, blanchâtre, fort léger : il n'est plus connu au Pérou que sous le nom de *Balsa*. On prétend que c'est le *Férula* des Latins.

Il y a des balſes de différentes grandeurs. C'eſt un amas de cinq, ſept ou neuf ſolives jointes par des liens de béjuques & des ſoliveaux qui croiſent en travers ſur chaque bout. Elles ſont amarrées ſi fortement l'une à l'autre, qu'elles réſiſtent aux plus impétueuſes vagues. La plus groſſe avançant un peu en ſaillie vers la poupe, on y attache la première des deux côtés & les autres de ſuite. C'eſt la maîtreſſe pièce du bâtiment, ce qui fait que le nombre des ſolives eſt toujours impair. Au-deſſus eſt une eſpèce de tillac ou de revêtiſſement, fait de petites planches de cannes, & couvert d'un toit à deux faces. Au lieu de vergues, il y a deux perches de mangliers. Les grandes balſes portent depuis quatre juſqu'à cinq cens quintaux de marchandiſes, ſans que la proximité de l'eau y cauſe le moindre dommage. Celle qui bat entre les ſolives n'y pénétre point, parce que tout le corps de l'édifice en ſuit le cours & le mouvement. D'ailleurs les béjuques ne ſe dénouent jamais lorſqu'elles ſont ſaines; mais il arrive quelquefois que les Indiens négligent de les viſiter: ils ne changent point celles qui ſont uſées par le tems & le travail; la balſe ſe déjoin & laiſſe tout ce qu'elle porte à la merci des flots.

Il y a des eſpèces de balſes deſtinées pour la navigation, d'autres pour la pêche, enfin une troiſième eſpèce qui ne ſert qu'à tranſporter les familles dans leurs terres & leurs maiſons de campagne. On y eſt auſſi commodément que dans une maiſon. Ces bâtimens ont la propriété ſin-

gulière de voguer dans un vent contraire! On prend des planches de trois ou quatre aunes de long, ſur une demi-aune de large : on les arrange verticalement à la poupe & à la proue entre les ſolives de la balſe. On enfonce un peu les unes dans l'eau, & l'on en retire les autres. Par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord & l'on ſe maintient à la cape, ſuivant la manœuvre qu'on veut employer; invention juſqu'à préſent ignorée des Nations les plus éclairées de l'Europe.

Dans quelques endroits de la côte, les Pêcheurs emploient, au lieu de balſes & de canots, des balons pleins d'air, faits de peaux de loups marins. Il y en a qui portent juſqu'à douze quintaux & demi ou cinquante arrobes. Pour les coudre, on perce les deux peaux jointes enſemble, avec une alêne, & dans chaque trou, on paſſe un morceau de bois, ou une arête de poiſſon, ſur leſquels, de l'un à l'autre, on fait croiſer par-deſſous des boyaux mouillés, pour boucher exactement les paſſages de l'air. On lie deux de ces balons enſemble, par quelques bâtons qu'on fait paſſer ſur les deux, de ſorte que le devant ſoit plus rapproché que le derrière. Avec un aviron à deux pelles, un homme s'expoſe là-deſſus. Si le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton. Pour remplacer l'air qui peut ſe diſſiper, il a devant lui deux boyaux, par leſquels il ſouffle dans les balons, auſſi ſouvent qu'il en eſt beſoin.

§. IV.

Climat, Saisons, Température.

Le Lecteur doit faire attention que ce qui est nommé *Vallées* au Pérou, est le long espace qui borde la mer du Sud entre Tombez & Lima, jusqu'aux montagnes qui portent le nom de *Cordelières*. C'est proprement de cette contrée dont nous parlerons dans cet article. On trouve que l'air y a des variétés qui méritent une attention particulière. Le printems commence à Lima peu de tems avant la fin de l'année, au commencement de Décembre : les vapeurs dont l'air étoit chargé pendant l'hiver venant à se dissiper, le Soleil commence à reparoître, & rend à la terre une douce chaleur que l'absence de ses rayons lui avoit ôtée. L'été succede au printems : il est chaud sans excès, parce que les vents du Sud tempérent sa chaleur. L'hiver commence au mois de Juin ou dans les premiers jours de Juillet & dure jusqu'en Décembre. Il est précédé par un peu d'automne. Les vents du Sud commencent à souffler à la fin de l'été avec plus de violence, & répandent le froid. Au reste, ce froid ne ressemble point à celui qu'on ressent dans les lieux où l'on voit de la neige & de la glace : mais il est assez fort pour faire quitter les habits légers. Le froid de Lima vient des vents du pôle austral, qui conservent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis ; & ce qui est cause qu'ils la conservent dans un si long intervalle,

c'eſt-à-dire, depuis la Zone Glaciale juſqu'à la Zone Torride, c'eſt que pendant l'hiver la terre ſe couvre d'un brouillard épais qui empêche les rayons du Soleil de pénétrer juſqu'à elle, de ſorte que les vents ſoufflant ſous ce voile, conſervent tout le froid qu'ils ont contracté dans les climats naturellement froids. Ce brouillard s'étend vers le Nord, dans tout le pays des vallées : il couvre auſſi l'atmoſphère maritime. Ce brouillard n'offuſque pas la vue, il cache ſeulement le Soleil pendant le jour, & les Etoiles pendant la nuit.

Les vapeurs de cette ſaiſon, ſe relevant en bruine comme une eſpèce de roſée, humectent la terre par-tout preſqu'également. Elles font renaître la verdure & les fleurs ſur les collines & les côteaux qui avoient paru arides tout le reſte de l'année. De-là vient que les habitans des villes s'empreſſent d'aller peupler les campagnes auſſi-tôt que l'hiver eſt paſſé.

Les vents qui régnent en hiver ne ſont pas préciſément ceux du Sud, quoiqu'on leur donne ce nom; ils ſoufflent continuellement entre le Sud-Eſt & le Sud.

Il ne tombe jamais de pluye dans les vallées du Pérou; jamais on n'y voit d'orages : les habitans de ce pays qui n'ont point voyagé, ignorent ce que c'eſt que les éclairs & le tonnerre; mais à trente lieues de Lima vers l'Eſt, les pluies & les orages y ſont fort communs. Les brouillards qui régnent pendant l'hiver dans ce pays, cauſent aux habitans des maux de tête violens.

Maladies. Les fiévres malignes, intermittentes &

catharreuses, les pleuresies & les constipations sont communes dans ce pays. La petite vérole y emporte beaucoup d'habitans. Le *Pasme* est encore une plus terrible maladie. Il y en a de deux espèces, le Pasme commun & le Pasme malin. L'un & l'autre surviennent dans la crise de quelque maladie aigue. Le premier, quoique moins dangereux, emporte souvent le malade en deux ou trois jours : le Pasme malin est, pour ainsi dire, sans remede.

Ce terrible mal consiste à mettre tous les muscles dans une entière inaction & à raccourcir tous les nerfs du corps, en commençant par ceux de la tête : une humeur mordicante se répand dans toutes les membranes, y cause des douleurs insupportables, & plus fortes encore lorsqu'on veut se remuer. Le gosier se resserre par des mouvemens convulsifs, au point qu'il n'est pas possible d'y introduire le moindre aliment. Quelquefois les mâchoires sont si pressées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir, même avec force. Les deux Pasmes sont accompagnés d'une léthargie, qui n'empêche cependant pas que les douleurs ne se fassent sentir assez pour faire jetter au malade des cris lamentables : les os se disloquent à la fin : il perd le sentiment & la respiration. C'est dans une de ces crises qu'il expire.

Entre les infirmités des femmes de Lima, on en compte une contagieuse & presqu'incurable. C'est un cancer à l'uterus, qui leur cause d'abord des douleurs si vives, qu'elles ne font que gémir. Elles rendent une très-grande quantité d'humeurs

corrompues, maigrissent & tombent dans une langueur qui les conduit au tombeau. Cette maladie dure ordinairement plusieurs années, avec des intervalles de repos, pendant lesquelles les douleurs & les évacuations diminuent : elles recommencent ensuite avec plus de force qu'auparavant. Elle est si trompeuse, qu'elle ne s'annonce ni par le changement des traits du visage, ni par l'altération du pouls, ni par aucun autre symptôme, jusqu'à ce qu'elle soit à son dernier période. Elle est si contagieuse, qu'on la gagne en s'asseiant sur la chaise d'une personne qui en est attaquée, même en portant un de ses vêtemens. Cette contagion n'attaque point les hommes : ils vivent avec leurs femmes, jusqu'à ce que l'excès du mal les jette dans l'abattement dont on vient de parler. On attribue cette dangereuse maladie à deux causes ; l'abondance des odeurs dont les femmes sont toujours munies, & le mouvement continuel qu'elles se donnent lorsqu'elles sont dans leurs calêches.

La maladie vénérienne est aussi commune à Lima, & dans les vallées, que dans toutes les autres parties de l'Amérique méridionale. On n'y apporte pas plus de soin à le guérir, & le sort ordinaire de tous ceux qui en sont atteints, est de la porter jusqu'au tombeau.

Tremblemens de terre.

De tous les maux qui se font sentir au Pérou, il n'y en a point de plus considérables que les tremblemens de terre. Le pays y est si sujet, que ses habitans vivent dans de continuelles allarmes. Les secousses sont subites & se succedent de près ;

avec un si furieux tremoussement, qu'il inspire de la terreur aux plus braves. Ulloa dit cependant que leur approche est annoncée par quelques avants-coureurs. Une minute avant les secousses, on entend dans les concavités de la terre un bruit sourd, qui ne s'arrête point où il se forme, mais qui se répand sous terre. Les chiens pressentent un tremblement de terre ; ils poussent des hurlemens fort lugubres : les autres animaux qui marchent dans les rues, s'arrêtent tout court, &, par un instinct naturel, ils écartent les jambes pour ne pas tomber. Au premier indice, les habitans des villes quittent leurs maisons : leur précipitation est extrême ; ils sortent dans l'état où ils se trouvent, sans y faire la moindre atttention. Si c'est la nuit, ils sortent tout nuds sans se couvrir de leur robe. Qu'on se présente avec cela les cris des enfans, les lamentations des femmes qui invoquent toutes les Puissances du Ciel, celles des hommes & les hurlemens des chiens qui ne discontinuent point : c'est une horrible confusion qui dure beaucoup plus long-tems que les secousses, parce que l'expérience ayant appris qu'elles peuvent se réitérer, personne n'a la hardiesse de se retirer chez soi.

En 1586 Lima fut si maltraitée, que ceux qui échapperent au danger fonderent une fête d'actions de graces, qui se célébre tous les ans le jour de la Visitation de Sainte Elisabeth. En 1609 on y essuya le même désastre. Il fut plus terrible encore en 1630. La ville fut menacée de sa ruine entière : elle célébre tous

les ans la fête de sa conservation, sous le nom de *Notre-Dame du Miracle*. En 1655, un terrible tremblement renversa les plus grands édifices & une quantité prodigieuse de maisons. Sa violence & sa durée obligerent les habitans d'aller passer plusieurs jours dans les campagnes. En 1678, les Eglises souffrirent beaucoup, & plusieurs maisons furent renversées. En 1687, le 20 Octobre, un tremblement de terre commença à quatre heures du matin & ensevelit un grand nombre de personnes sous les ruines de leurs maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. Effectivement les secondes secousses recommencerent deux heures après, & ne laisserent rien d'entier dans la ville : heureusement les habitans, avertis par les premières, avoient eu la précaution de sortir de la ville. La mer se retira tout-à-coup ; à son retour elle forma de si hautes montagnes d'eau, qu'elle inonda beaucoup de pays & en noya les habitans. Le plus considérable de tous les tremblemens de terre arrivés au Pérou, si l'on en croit les Ecrivains, est celui du 28 Octobre 1746 : il causa plus de mal que tous les autres ensemble. A dix heures & demie du soir, les secousses commencerent avec tant de violence, que, dans moins de trois minutes, tous les édifices furent détruits, & la plupart des habitans qui ne se hâterent pas de fuir, furent ensevelis sous les ruines. La tranquillité qui succédoit aux secousses n'étoit pas de longue durée. On compta deux cens secousses en vingt-quatre heures, & jusqu'au vingt-quatre Février de

l'année suivante, on en compta quatre cens cinquante-une.

Le Callao éprouva la même infortune : mais la perte de ses édifices ne fut rien en comparaison de ce qui la suivit : la mer s'étend retirée, comme il étoit arrivé dans d'autres tems, revint furieuse, en élevant des montagnes d'écume, & tomba sur Callao, dont elle fit un abîme d'eau. Elle se retira pour revenir plus furieuse encore, & par une nouvelle inondation, elle engloutit totalement cette malheureuse ville. Il y avoit alors vingt-trois vaisseaux à l'ancre dans le Port : dix-neuf furent submergés : les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurerent embourbés dans la terre à une distance considérable du rivage. Les autres Ports de cette contrée reçurent les mêmes dommages. Une partie des vallées fut ruinée par les tremblemens de terre. Les cadavres qu'on découvrit sous les ruines de Lima étoient au nombre de treize cens. Au Callao, de quatre mille habitans qu'on y comptoit, il n'en échappa que deux cens.

La même nuit, un volcan qui s'ouvrit tout-à-coup à Lucanas, vomit une si grande quantité d'eau, que toutes les campagnes voisines en furent couvertes. Trois autres volcans créverent dans une montagne, répandirent dans les environs une pareille abondance d'eau. Quelques jours avant ces terribles événemens, on avoit entendu à Lima un bruit souterrain, quelquefois semblable à des gémissemens, quelquefois à des coups de canon. Ils con-

tinuerent pendant la nuit qui suivit le tremblement de terre. Personne n'ignore que les volcans sont causés par les parties sulfureuses, nitreuses & autres matières combustibles renfermées dans les entrailles de la terre. Lorsqu'elles sont unies & forment une espèce de pâte, préparées par les eaux souterraines, elles fermentent & s'enflamment. Alors le vent ou l'air qui remplissoit leurs pores se dilate : son volume augmente considérablement & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans une mine, avec cette différence que la poudre disparoît si-tôt qu'elle est en feu, au lieu que le volcan étant une fois allumé, ne s'éteint que lorsque les matières huileuses qu'il contenoit, & qui étoient liées avec sa masse, sont consumées. D'après ce raisonnement, il n'est pas étonnant que les volcans soient fréquens au Pérou : on y rencontre à chaque pas du salpêtre, du soufre, du vitriol, du sel & d'autres phlogystiques. Le terrain des vallées est spongieux & creux. Ses concavités font qu'il est toujours humecté par les eaux souterraines.

§. V.

Histoire Naturelle.

La différence qui se trouve dans la situation des Provinces du Pérou, occasionne celle qui est dans les productions. Les contrées chaudes, qui portent le nom de *Vallées*, produisent les cannes de sucre, les plantains, les guinéos, le piment, les chirincoyas, les aguacates, ou avocats,

les grenadilles, les ananas, les gouyaves, les guabas, &c. Les contrées froides produisent de petites poires, des pêches, des pavis, des brugnons, des guaitambos, des aurimales, des abricots & des melons de différentes espèces. Les contrées où le climat n'est ni chaud ni froid, produisent toute l'année des *Frutilles* ou *Fraises du Pérou*, des figues de Tuna & des pommes. Les fruits qui ont beaucoup de jus, comme les oranges, les citrons, les limons, les limes, les cédras & les touroujes, portent des fleurs & des fruits dans toutes les saisons. Nous ne répéterons point ce que nous avons déja dit ailleurs; nous ne nous arrêterons ici que sur les articles qui sont propres au Pérou, & qui demandent une explication particulière.

Le *Chirincoya* passe pour le plus délicieux de tous les fruits du Pérou. Sa grosseur n'est pas égale. Il s'en trouve qui n'ont qu'un pouce de diamètre; d'autres en ont jusqu'à cinq. Sa figure est ronde, un peu applatie par la tige, où elle forme une espèce de nombril. Son écorce est mince, molle, unie à la chair & d'un vert obscur avant sa maturité; mais en mûrissant sa couleur devient plus claire. Elle a plusieurs côtes ou veines qui la couvrent comme autant d'écailles. Le dedans est blanc, mêlé de quelques fibres presqu'imperceptibles, dont se forme un trognon qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en est doux, avec un léger mêlange d'acide, & l'odeur si agréable, qu'il est difficile d'en trouver qui le soit davantage. Les pepins sont enveloppés Fruits.

dans la chair. Leur grandeur est d'environ sept lignes de long, sur trois à quatre de large. Ils sont un peu plats, ont des raies qui rendent leur surface inégale.

L'arbre qui porte cet agréable fruit est haut & touffu ; le tronc en est rond, gros & un peu raboteux. Ses feuilles sont arrondies, mais un peu oblongues & se terminent en pointe. Elles ont environ trois pouces de long sur deux & demi de large : leur couleur est un vert foncé. Cet arbre a la propriété singulière dans ce climat de se dépouiller tous les ans de ses feuilles & d'en pousser de nouvelles. Sa fleur est d'abord verte & en prend, par dégrés, une jaunâtre. Par la forme, elle ressemble à la fleur de caprier, quoiqu'un peu plus grosse & plus épaisse. Elle s'ouvre en quatre pétales, qui ne font pas, à la vérité, un beau calice, mais leur odeur est d'un agrément dont rien n'approche. L'arbre ne produit pas plus de fleurs qu'il ne peut nourrir de fruits : ce nombre est même diminué par l'empressement que les femmes ont à les cueillir, à cause de leur odeur. Comme elles se vendent fort cher, on en cueille beaucoup.

Gabas ou *Pacaés*. Il consiste dans une cosse un peu plate des deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces : mais cette longueur varie suivant le terroir. Elle est d'un vert foncé, & couverte d'un duvet doux lorsqu'on y passe la main de haut en bas, & rude lorsqu'on la passe dans un sens contraire. On l'ouvre en long, & ses diverses cavités sont remplies d'une moëlle spongieuse & lége-

re, de la blancheur du coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée ; ils ne laissent autour d'eux qu'une ligne d'espace à la moëlle, qui d'ailleurs rend un jus frais & doux. L'arbre ressemble à celui de l'Aguacate : il est haut & touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du Chirimoyer.

La *Grenadille* du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de poule, mais elle est plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante en-dehors & de couleur incarnate. En-dedans elle est blanche & molle. Son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, moins durs que ceux des Grenades ordinaires. Toute cette substance est séparée de l'écorce, par une membrane très-fine & très-déliée. Le goût de la Grenadille est aigre-doux, mais si rafraîchissant & si cordial, qu'on en peut manger beaucoup, sans aucun danger. Ce fruit vient sur une plante, dont la fleur ressemble à celles qu'on nomme *Fleurs de la passion*, & répand une odeur fort douce. Il faut garder la Grenadille quelque tems après l'avoir cueillie, elle est meilleure. Elle se flérrit sur la plante & se desséche au point de perdre son goût.

La *Frutille* ou *Fraise du Pérou* est fort différente des fraises de l'Europe. Sa longueur est d'un pouce & son diamétre de huit lignes ; son goût est plus aqueux que celui des nôtres ; mais il est aussi agréable. Les feuilles de la plante ne différent point de celles des nôtres : mais elles sont un peu plus grandes.

L'*Oca* est une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces & grosse d'environ six lignes dans une partie de sa longueur; mais elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortueuse. Elle est couverte d'une peau mince, souvent jaune, quelquefois rouge, ou mêlée de ces deux couleurs. Cette racine à le goût de la châtaigne. On en fait des conserves au sucre qui passent pour délicieuses dans le pays.

La *Quinoa* est une graine particulière & naturelle au pays de Quito. Elle ressemble aux lentilles pour la forme; mais elle est beaucoup plus petite & de couleur blanche. Elle sert de nourriture & de remede dans le pays. Elle a le goût fort agréable; c'est un très-bon spécifique pour les abscès & les apostumes. Lorsqu'on la fait cuire, elle s'ouvre & laisse sortir un petit filament, tourné en spirale, & qui a l'apparence d'un vermisseau: il est encore plus blanc que la graine. Cette espèce de légume se coupe & se seme tous les ans. La plante croît à la hauteur de trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont de la grandeur & de la figure de celles de la manne, mais pointues. Au milieu de la tige elle pousse une fleur de cinq à six pouces de long, semblable à celle du maïs: les grains de la semence y forment une sorte d'épi. La Quinoa se mange cuite à l'eau, comme le riz. L'eau qui sert à la faire cuire passe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine, dont on fait ensuite un cataplas

me. Appliqué ſur une contuſion, il attire promptement l'humeur corrompue.

La *Cochenille* n'eſt pas différente au Pérou de celle du Mexique; mais elle ne croît pas par-tout.

La *Coca*, qui étoit autrefois particulière à quelques cantons du Perou, eſt aujourd'hui fort commune dans toutes les Provinces, par le ſoin que les Indiens prennent de la cultiver. C'eſt une plante foible, qui s'entrelaſſe aux autres plantes. La feuille eſt fort liſſe & longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent, mêlée, en portion égale, avec une ſorte de craie, ou de terre blanche qu'ils nomment *Mambi*. Ils crachent d'abord & avalent enſuite le jus avec leur ſalive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans la bouche, juſqu'à ce qu'elle ceſſe de rendre du jus. Elle leur tient lieu de nourriture, & quelque travail qu'ils faſſent, ils ne ſouhaitent pas d'autre ſoulagement pour ſoutenir leurs forces. L'expérience prouve que le ſuc de cette herbe les rend vigoureux & qu'ils s'affoibliſſent lorſqu'elle leur manque. Ils prétendent qu'elle raffermit les gencives & fortifie l'eſtomac. La meilleure eſt celle qui croît aux environs de Cuſco. Il s'en fait un grand commerce, principalement dans les lieux où l'on exploite les mines, parce que les Indiens ne peuvent travailler ſans cet aliment, & les propriétaires des mines leur en fourniſſent autant qu'ils en demandent, en rabattant le prix de l'achat ſur leur ſalaire. Ulloa croit que la Coca eſt le Bétel des Indes.

Dans la partie la plus méridionale du Popayan, il se trouve des arbres d'où l'on voit distiller sans cesse, une sorte de gomme que les habitans nomment *Mopamopa*. Elle sert à faire toute sorte de laque ou de vernis en bois. Ce vernis est si beau & si solide, qu'il ne peut même être terni par l'eau bouillante. Pour l'appliquer, on met dans la bouche un morceau de cette gomme, & l'ayant délayée avec la salive, on y passe le pinceau ; on prend la couleur que l'on juge à propos d'employer, on l'étend sur le bois, & on forme un aussi bel enduit que le laque de la Chine. Les ouvrages que les Indiens font dans ce genre sont fort recherchés.

La *Canelle* qui vient dans certains cantons du Pérou est moins fine, à la vérité, que celle des Indes Orientales ; mais elle lui ressemble par l'odeur, l'épaisseur de l'écorce, & par la grosseur du tuyau. Sa couleur est un peu plus foncée : la plus grande différence consiste dans le goût, que celle du Pérou a moins délicat & plus piquant. La feuille est semblable & répand une odeur très-agréable. La fleur & la graine jettent un parfum si doux, qu'on imagine que ces arbres égaleroient en bonté ceux du Ceylan, si on prenoit le soin de les cultiver. On a découvert un autre arbre dans les forêts, dont la gomme, qui est une espèce de *Storax*, a une odeur de laquelle rien n'approche. Il est fort rare parce qu'on n'a pas soin de le cultiver.

On tire de ce pays beaucoup de *Copal* & de la *Cire* : mais elle a le défaut d'être rouge & de ne pas durcir. En général tou-

tes les cires de ces régions ne valent pas celles de l'Europe.

Entre les Reptiles du pays de Macas, le plus extraordinaire & le plus redoutable en même-tems, eſt une eſpèce de ſerpent nommé *Cuvi-Mullinvo*. Il a la peau couleur d'or, régulièrement tigrée, couverte d'écailles : toute ſa figure eſt affreuſe. Sa tête eſt d'une groſſeur démeſurée ; ſa gueule eſt armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche priſe lorſqu'il a ſaiſi ſa proie, & ſes moindres bleſſures ſont mortelles. Les braves, pour ſe rendre plus terribles, peignent ſur leur rondache la figure de ce monſtre. Reptiles.

Dans les montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'eſt-à-dire, les plus élevées & les plus ſtériles, l'air eſt ſi rude qu'il n'y a point d'animaux qui puiſſent y faire un ſéjour continuel. Il y en a cependant qui y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels ſont les chevreuils, dont on rencontre quelquefois des troupes dans les plus hautes parties de ces montages, & où l'air eſt moins ſupportable. La chaſſe de ces animaux eſt un exercice pour lequel on eſt généralement très-paſſionné au Pérou. Animaux des Paramos.

Les Oiſeaux qu'on trouve dans les Paramos ne ſont guères que des *Perdrix*, des *Condors*, ou *Buytres*, & des *Zumbadors*, ou *Bourdonneurs*. Nous avons déja remarqué que les perdrix du Pérou ne reſſemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées à nos cailles : elles n'y ſont pas très-communes.

Le *Condor* avoit été regardé juſqu'à nos Oiſeaux des Paramos.

jours comme un animal fabuleux ; mais M. de la Condamine en vit plusieurs dans son voyage au Pérou. Ulloa assure aussi en avoir vû, & en donne la description. C'est le plus grand oiseau de l'Amérique. Il ressemble par la couleur & la forme aux Gallinazos, dont on a donné la description. Jamais on ne le voit dans les lieux bas, ce qui fait juger que sa complexion demande un air fort subtil. On l'apprivoise cependant assez facilement. Il est si carnassier, qu'on le voit souvent enlever des agneaux du milieu des troupeaux qui paissent au bas des montagnes.

Cet oiseau est plus commun dans quelques montagnes que dans d'autres. Les Indiens lui tendent des piéges. Ils tuent quelque animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelque herbe forte, & l'enterrent pour diminuer l'odeur des herbes, parce que le Condor est si soupçonneux que, sans cette précaution, il ne toucheroit point à la chair. Lorsqu'on la déterre, le Condor s'élance dessus & la dévore : il s'enivre, jusqu'à demeurer sans mouvement. Alors il est facile de l'assommer. On les prend aussi près des charognes, avec des piéges proportionnés à leur force : ils sont si forts, qu'ils renversent d'un coup d'aile & estropient quelquefois ceux qui les attaquent.

Le *Zumbador* est un oiseau nocturne qui ne se trouve que dans les Paramos : on le voit rarement, mais il se fait souvent entendre par son chant ou par un bourdonnement extraordinaire. On attribue ce bruit à la violence de son vol. Il est plus

fort à mesure qu'on s'en approche. Cet oiseau pousse quelquefois un sifflement assez semblable à celui des oiseaux nocturnes. Dans les nuits où la lune paroît, il se fait plus entendre. Ulloa n'en a vu que de petits, quoiqu'il ait fait l'impossible pour connoître la figure des grands. Il dit que les Indiens lui en apporterent un jour une nichée. A peine les petits avoient-ils des plumes, cependant ils étoient de la grosseur des perdrix. Leurs plumes étoient mouchetées de gris foncé & de gris clair. Le bec étoit droit & proportionné, les narines beaucoup plus grandes que dans aucun autre oiseau; la queue petite & les ailes plus grandes que celles d'aucun autre oiseau.

Dans les vallons des hautes montagnes, que les eaux remplissent de marécages, on voit un oiseau que les habitans du pays appellent *Canelon*, nom qui, selon Ulloa, exprime assez bien son chant. Il a la grosseur & la tête de l'oie, le cou long & gros, le bec droit & gros, les pieds & les jambes proportionnés au corps, le plumage de dessus les ailes gris, & celui de dessous blanc. A la jointure des ailes, il a deux éperons qui sortent de deux pouces & qui servent à sa défense. Le mâle & la femelle ne sont jamais l'un sans l'autre, soit qu'ils volent ou qu'ils soient à terre. Ils volent rarement. On vante leur chair lorsqu'elle est un peu mortifiée.

Dans les jardins du Pérou, on trouve communément un oiseau singulier par sa petitesse & le coloris de ses plumes. Sa

description le fait prendre pour le Colibri : mais il se nomme *Quinde*, & plus communément *Beque-flcuri*, parce qu'il voltige sans cesse sur les fleurs, & qu'il en suce légérement le suc. Tout le volume de son corps, avec les plumes, n'est pas plus gros qu'une noix muscade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps, & les yeux fort vifs. Son bec est blanc à la racine, noir à l'extrêmité, long & fort mince, ses ailes sont longues & déliées. Le fond de son plumage est vert, mais tacheté presque par-tout de jaune & de bleu. On distingue diverses espèces de Quindes, qui different un peu en grosseur & dans la couleur des taches de leurs plumages. La femelle ne pond que deux œufs de la grosseur d'un pois. Leur nid est toujours sur les arbres & composé des plus petites pailles.

Quadrupedes. Dans la partie du Pérou, qui n'a ni bruyeres ni montagnes, on ne voit que des animaux domestiques, & la plupart de leurs espèces étant venues d'Espagne, à l'exception des Llamas, on peut juger qu'avant l'arrivée des Espagnols, celles qui sont particulières au pays étoient en fort petit nombre. *Llama* est un nom général qui signifie *Bête brute* ; mais les Péruviens y joignent un autre mot pour désigner l'espéce. Ils nomment *Runa Llama*, l'animal que les rélations appellent *Brebis des Indes*. Cependant il a moins de rapport avec la brebis qu'avec le chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la bosse.
Il

Il est plus petit ; mais quoiqu'il ait le pied fourchu, il a la marche du chameau. Il y a dans ce pays des brebis blanches, brunes & noires : elles ont presque toutes la hauteur d'un ânon. Elles sont assez fortes pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres. Les Indiens s'en sont toujours servis pour des bêtes de charge. Avant la conquête, ils mangeoient leur chair, qui a le goût de celle du mouton ; mais elle est un peu plus fade. Ils mangent encore aujourd'hui celles que leur vieillesse met hors d'état de servir. Ces animaux sont très-dociles & d'un entretien fort aisé. Toute leur défense consiste dans leurs narines, d'où ils lancent une humeur visqueuse, qui cause la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Jurisdiction où l'on en trouve un plus grand nombre que dans celle de Riobamba, parce qu'elles servent au commerce d'une Jurisdiction à l'autre.

Les Provinces méridionales ont deux espèces d'animanx assez semblables à ces brebis : on les nomme *Vicuna* & *Guanaco*. La première ne différe de la brebis qu'en ce qu'elle est plus petite : sa laine est plus fine & plus déliée : elle est brune par-tout le corps, à l'exception du ventre qui est blanchâtre. Le Guanaco est au contraire plus grand ; il a le poil plus long & plus rude, & c'est la seule chose dans laquelle il différe de l'autre. Les Guanacos sont d'une grande utilité dans les mines : ils transportent le minerai par des chemins si rudes & si difficiles, que d'autres animaux n'y peuvent passer.

On trouve dans les édifices de cette région, un animal que les Indiens nomment *Chucha*, & ceux des Provinces méridionales *Muca-muca*. Il a la figure d'un rat; mais il est plus gros qu'un chat ordinaire. Son museau, semblable au groüin d'un petit cochon, est d'une extrême longueur. Son dos & ses pieds sont ceux d'un rat, mais le poil en est plus long & plus noir. Le Chucha femelle, a une bourse qui s'étend depuis l'entrée de l'estomac jusqu'à celle des parties naturelles, & qui consiste en deux peaux membraneuses, tenant aux côtes inférieures & au milieu du ventre dont elles suivent la configuration, & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourse est une ouverture qui occupe environ les deux tiers de sa longueur, & que l'animal ouvre & ferme à son gré, par le moyen de quelques muscles. Lorsqu'elle a mis bas, elle y renferme ses petits & les y porte comme une seconde ventrée, jusqu'à ce qu'elle veuille les sevrer. Alors elle lâche ses muscles, pour se délivrer de son fardeau. Le mâle n'a point de bourse: ses testicules sont de la grosseur des œufs de poule, ce qui paroît monstrueux par comparaison à son corps. Cet animal détruit la volaille & tous les oiseaux domestiques. Il s'en trouve aussi dans les champs, où ils mangent beaucoup de maïs. Les Indiens mangent ces animaux & en trouvent la chair fort bonne.

Pourquoi l'on ne divise pas l'Histoire Naturelle du Pérou, par classes.

Nous parcourons, avec l'Auteur de l'Histoire-Générale des Voyages, les différentes contrées du Pérou, & nous an-

nonçons au Lecteur les diverses productions de la terre & les différens animaux qui s'y trouvent. Le climat étant très-varié dans ce pays, comme nous l'avons dit plus haut, on ne manqueroit pas d'attribuer à un canton ce qui appartient à un autre, si nous avions suivi notre première méthode, qui est de diviser l'Histoire Naturelle par classes, sans avoir égard aux différentes températures de l'air.

On trouve sur les Paramos la *Contra-Yerva*, plante fameuse par sa vertu contre toute sorte de poison. Elle s'éleve peu de terre, mais elle s'etend beaucoup. Ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces, sur un & quelques lignes de large, épaisses, veloutées en-dehors & d'un vert pâle. Elles sont lisses en-dedans, & d'un vert plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur, composée de fleurs plus petites qui tirent un peu sur le violet.

La *Calaguela* est une autre plante qui ne mérite pas moins d'observation. Elle croît dans les lieux que le froid rend stériles ou sablonneux. Sa hauteur est de sept à huit pouces : sa tige consiste en divers petits troncs qui se font jour au travers du sable ou des pierres. Ces petits rameaux, qui ne peuvent être mieux comparés qu'aux racines des autres plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur : ils sont remplis de nœuds, à peu de distance les uns des autres, & couverts d'une pellicule qui se détache d'elle-même lorsqu'elle est séche. Cette

plante est un spécifique admirable pour dissiper les apostumes. Elle produit cet effet en très-peu de tems. Trois ou quatre morceaux en décoction simple, ou infusés dans le vin, suffisent dans l'espace d'un jour. Etant chaude au premier dégré, elle deviendroit nuisible si l'on en prenoit excessivement. On remarque cependant qu'elle n'est pas si bonne sur les Paramos que dans les autres parties du Pérou.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune semence, on trouve un arbre que les habitans du pays nomment *Quinoal*. Sa nature répond à la rudesse du climat. Il est de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même est épaisse dans toute sa longueur. Sa couleur est un vert foncé.

Il vient dans le même climat une petite plante, que les Indiens nomment dans leur langue *Bâton de lumière*. Sa hauteur ordinaire est d'environ deux pieds. Elle consiste en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine. Elles sont droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette plante fort près de terre, où son diamétre est d'environ trois lignes. On l'allume, &, quoique verte, elle répand une lumière qui égale celle d'un flambeau, sans demander d'autre soin que d'en ôter le charbon qu'elle fait en brûlant.

On trouve encore dans les mêmes lieux une plante, que les Indiens nomment

Achupalla. Elle eſt compoſée de diverſes côtes, peu différentes de celle de la Sabine ; mais à meſure qu'elle en produit de nouvelles, les premières ſéchent. Ces côtes forment une eſpèce de tronc creux & garni de feuilles horiſontales. Il peut ſe manger comme celui des Palmites.

Au-deſſus du lieu où croît le petit jonc, & où le froid devient plus ſenſible, on trouve une eſpèce d'oignon nommé *Puchugchu*, dans la langue du pays, & formé d'une herbe dont les feuilles ſont rondes & ſi preſſées les unes contre les autres, qu'elles compoſent une bulbe fort unie. Le dedans ne contient que des racines qui, à meſure qu'elles groſſiſſent, ne font qu'élargir cette maſſe de feuilles, & lui donnent la figure d'un pain arrondi de deux pieds de haut, ſur un diamétre égal. Cet oignon eſt ſi dur, lorſqu'il eſt vert, que le pied d'un homme ou d'un cheval ne peut l'écraſer; mais ſi-tôt qu'il eſt ſec, il s'égruge facilement. Entre le vert & le ſec, ſes racines ont le jeu d'un reſſort. En le comprimant on l'applatit ; mais il reprend ſa rondeur lorſqu'on ceſſe de le preſſer.

La *Cauchalagua* vient dans le même terrain que ces oignons. Elle reſſemble aux plus petits joncs, n'a aucune feuille ; ſa graine croît aux extrêmités. Le goût en eſt amer, & ſe communique à l'eau dans laquelle on la fait infuſer. On aſſure qu'elle eſt bonne pour la guériſon de toute ſorte de fiévres ; & pour la purification du ſang.

L'*Algarotable*, dont on a parlé pluſieurs

fois, eſt le fruit d'un arbre légumineux, qui croît particulièrement au-deſſus de Tumbez, dans l'intérieur des terres. C'eſt une eſpèce de haricot fort réſineux, avec lequel on nourrit toutes ſortes de beſtiaux. Ses coſſes ont quatre ou cinq pouces de long, ſur environ quatre lignes de large. Il eſt blanchâtre, entremêlé de petites taches jaunes. Cette nourriture engraiſſe les bœufs & les moutons : elle fortifie encore les bêtes de ſomme : elle donne même à leur chair un très-bon goût, & il eſt facile de diſtinguer ceux qui en ont mangé.

On a parlé pluſieurs fois de l'*Herbe du Paraguay*. C'eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen. Son nom déſigne aſſez où il croît. Le goût de cette feuille approche de celui de la mauve, & ſa figure eſt à-peu-près celle de l'oranger. On en diſtingue communément deux eſpèces, quoique ce ſoit la même feuille. La première ſe nomme *Caa*, ou *Caaminí*, & la ſeconde *Caacuys* ou *Yerva de Palos*. Le P. Del Techo, dit que le Caacuys eſt le premier bouton qui commence à peine à déployer ſes feuilles. Le Caamini eſt la feuille qui a toute ſa grandeur. On en tire les côtes avant de la faire griller. Si on y laiſſe les côtes, on l'appelle *Caaguazu* ou *Palos*. Lorſqu'on a grillé les feuilles, on les conſerve dans des foſſes creuſées en terre & couvertes d'une peau de vache. Le Caacuys ne ſe conſerve pas auſſi long-tems que les deux autres eſpèces, dont on tranſporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, même en Eſpagne. Il ſouffre dif-

ficilement le transport. On assure que cette feuille prise sur les lieux, a une amertume qu'elle ne conserve pas ailleurs, & qui augmente sa vertu avec son prix. La manière de prendre le Caacuys est de remplir un vase d'eau bouillante, d'y jetter la feuille pulvérisée & réduite en pâte. A mesure qu'elle se dissout, le peu de terre qui y est resté surnage assez pour être écumé. On passe ensuite l'eau dans un linge, & l'ayant laissée reposer, on la prend avec un chalumeau. On y met point de sucre, mais on y mêle un peu de jus de citron, ou des pastilles d'une odeur fort douce. Lorsqu'on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau qu'on laisse tiédir.

La plus grande fabrique de cette herbe est *à la Villa*, qui est voisine des montagnes de Maracazu, situées à l'Orient du Paraguay, vers le vingt-cinquième degré vingt-cinq minutes de latitude australe. On vante ce canton pour la culture de l'arbre. Il croît dans les fonds marécageux qui séparent les montagnes.

Les Espagnols prétendent que cette herbe est un spécifique contre tous les maux. Il est certain qu'elle est apéritive & diurétique. On assure que dans les premiers tems de la conquête, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, dont ils ne revinrent que plusieurs jours après. Il paroît qu'elle produit souvent des effets fort opposés, tels que de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à l'insomnie, de nourrir & de purger. L'habitude

d'en user la rend néceſſaire. Ceux qui en prennent ont ſouvent de la peine à ſe contenir dans un uſage modéré. Cependant l'excès enivre & cauſe les incommodités que l'on attribue aux liqueurs fortes. Ulloa dit que la liqueur de l'herbe du Paraguay ſe nomme *Maté* au Pérou. Pour la preparer, ajoute-t-il, on en met une certaine quantité dans une coupe de calebaſſe. On jette dans ce vaſe une portion de ſucre, & l'on verſe un peu d'eau froide ſur le tout, afin que l'herbe ſe détrempe: on remplit enſuite le vaſe d'eau bouillante; & comme l'herbe eſt fort menue, on boit par un tuyau aſſez large pour laiſſer paſſage à l'eau, mais trop petit pour en laiſſer à l'herbe. A meſure que l'eau diminue, on la renouvelle, ajoutant toujours du ſucre, juſqu'à ce que l'herbe ceſſe de furnager. On me alors une nouvelle doſe d'herbe. Souvent on y mêle du jus d'orange amere ou de citron, & des fleurs odoriférentes. Cette liqueur ſe prend ordinairement à jeun. On en prend auſſi l'après-diner. La manière de la prendre eſt dégoûtante pour les François. Quelque nombreuſe que ſoit une compagnie, chacun boit par le même tuyau, & tour-à-tour. Les Eſpagnols qui arrivent d'Europe ne font pas grand cas de cette boiſſon, mais les Créoles l'aiment avec paſſion.

Taureaux, vaches, chevaux.

Dans les vaſtes plaines du Paraguay, on trouve une ſi grande quantité de vaches, de chevaux & de taureaux, qu'on les donne, pour ainſi dire, pour rien. Les cuirs y ſont auſſi à très-grand marché,

Les Chasseurs, après en avoir tué une certaine quantité, se contentent d'en prendre la langue & la graisse, qui, dans ce pays, tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de sain-doux. On prétend que ces chevaux, ces taureaux & ces vaches, viennent de ceux que les Espagnols lâcherent dans les campagnes peu de tems après la conquête.

Les chiens, qui, par la suite des tems, sont devenus sauvages, les tigres & les lions en détruisent une très-grande quantité. On assure que les lions & les tigres n'attendent pas que la faim les presse pour les tuer. Ils se font souvent un plaisir de leur donner la chasse, & en égorgent quelquefois dix ou douze, dont ils ne mangent qu'un seul. Les plus grands ennemis de ces animaux sont les chiens. Un Gouverneur de la Province ayant envoyé quelques compagnies de soldats pour donner la chasse à ces terribles animaux, on railla ces soldats à leur retour, on les appella *Tueurs de Chiens*, &c. Chiens sauvages.

Les Mulets sont encore fort communs au Paraguay. Ces animaux sont d'une grande ressource dans ce pays, où il y a tant à monter & à descendre. Mulets.

On trouve dans les forêts une multitude incroyable d'abeilles, qui font leur miel dans le creux des arbres : on en compte jusqu'à dix espèces différentes. Il y en a une nommée *Opemus*, dont la cire est plus blanche & le miel plus délicat que ceux des autres. Abeilles.

Le coton est naturel à tout le pays, & l'arbre qui le porte y croît en buisson. Coton, Chanvre.

Il veut être taillé tous les ans, comme la vigne. Sa fleur est jaune & approche de la tulipe : elle s'ouvre au mois de Décembre & de Janvier : trois jours après elle se fane & se séche. Le bouton qu'elle renferme a toute sa maturité au mois de Février, & contient un coton fort blanc & d'une bonne qualité. Les Indiens avoient commencé à semer du chanvre; mais ils ont mal réussi à en faire du fil, & la plupart y ont renoncé. Les Espagnols en font un usage assez avantageux.

Outre le maïs, le manioc & les patates, qui sont communs dans ce pays, & dont les Indiens faisoient leur nourriture ordinaire avant l'arrivée des Européens, on y trouve divers fruits & simples qui sont propres au pays. Les Espagnols y font des confitures excellentes. Quelques-uns y ont planté des vignes, mais avec un succès inégal. A Rioja & à Cordoue, deux villes du Tucuman, on fait beaucoup de vin. Celui de Cordoue est gros, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts : mais on en fait à Mendoze, ville dépendante du Chili & située dans la Cordelière à vingt-cinq lieues de Cordoue, qui n'est pas fort inférieur à celui d'Espagne. On a semé du froment en quelques endroits, & l'on emploie la farine à faire des gâteaux & de la pâtisserie.

Vignes, Vins.

Ce pays est rempli d'herbes venimeuses, dont les Indiens se servent pour empoisonner leurs fléches : mais il y a par-tout des contre-poisons. Le plus renommé est l'*Herbe au Moineau* : elle forme d'assez

Herbe au Moineau.

gros buissons. Voici comment elle fut connue & d'où lui vient ce nom. Parmi les différentes espèces de moineaux qu'on voit dans ce pays, & dont la plupart sont de la grosseur de nos merles, on en distingue un fort joli, qui se nomme *Macagua*. Ce petit animal fait une guerre continuelle aux viperes & les mange avec avidité. Dès qu'il en apperçoit une, il cache sa tête sous ses ailes & demeure immobile dans la forme d'une boule. La vipere s'approche ; mais l'oiseau, qui la regarde au travers de ses plumes, lui donne un coup de bec si-tôt qu'il la voit à portée : elle le mord : lorsqu'il se sent blessé, il va manger de son herbe, qui le guérit dans l'instant : il retourne promptement au combat, &, chaque fois qu'il est mordu, il a recours à son spécifique. Ce combat dure jusqu'à ce que la vipere, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Alors le moineau la mange, & lorsqu'il est rassasié, il fait encore usage de son contre-poison.

Serpens du Tucuman & du Paraguay.

On trouve un nombre extraordinaire de Reptiles dans le Tucuman & le Paraguay : il y a entr'autres beaucoup de Serpens, mais ils ne sont pas tous venimeux. Les Indiens connoissent ceux qui ne sont pas dangereux, s'en font une ceinture sans qu'il leur en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux pieds de long, & d'une grosseur proportionnée, qui avalent des cerfs entiers : les Espagnols prétendent en avoir été témoins. Les Indiens assurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les petits déchirent le

ventre de la mere pour en sortir. Les plus forts dévorent ensuite les plus foibles ; sans cela l'on seroit sans cesse exposé aux attaques de ce monstrueux reptile. Entre ceux qui sont ovipares, il y en a qui font de fort gros œufs & que les meres couvent.

Il n'y a point d'endroit où le Serpent à sonnettes soit si commun qu'au Paraguay. Lorsque ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup. Pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre : par deux crochets creux, assez larges à leur racine & terminés en pointe, il insinue dans la partie qu'il saisit l'humeur qui l'incommode. L'effet de sa morsure, & de plusieurs autres Serpens du Paraguay, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les oreilles, les narines, les gencives & le bout des doigts : mais les antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie principalement une pierre qu'on nomme *Saint-Paul* ; le bèzoard & l'ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir mâché. La tête du Serpent & son foie, que l'on mange pour purifier le sang, ne sont pas un remède moins vanté. Le plus sûr est, cependant, de faire promptement une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du soufre. Ce remède suffit souvent seul pour la guérison.

Serpens Chasseurs. Le Paraguay a des Serpens qu'on nomme *Chasseurs*. Ils montent sur les arbres pour découvrir leur proie, s'élancent dessus lorsqu'elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut remuer ;

& la dévorent toute vivante : mais lorsqu'ils ont avalé quelque bête entière, ils deviennent si pesans, qu'ils ne peuvent plus se traîner. On dit que n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périroient, si la nature ne leur avoit pas suggéré un remède fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir : les vers s'y mettent, les oiseaux fondent dessus & se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le Serpent ne manque pas de les empêcher d'aller trop loin ; & bientôt sa peau se rétablit : mais en se rétablissant, elle enveloppe des branches d'arbres sur lesquelles l'animal étoit couché. Nous nous contentons de rapporter notre autorité, sans garantir le fait.

Le P. Montoya, conquête spirituelle.

Plusieurs de ces reptiles vivent de poisson. L'Auteur raconte qu'il vit un jour une couleuvre dont la tête étoit de la grosseur d'un veau, & qui pêchoit sur le bord d'une rivière. Elle commençoit par jetter de sa gueule beaucoup d'écume dans l'eau ; ensuite y plongeant la tête & demeurant quelque-tems immobile, elle ouvroit la gueule & avaloit quantité de poisson que l'écume sembloit attirer. Le même Missionnaire vit un jour un Indien de la plus grande taille qui étoit dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé à la pêche. Il fut englouti par une couleuvre, qui le rejetta le lendemain tout entier. Ses os étoient aussi brisés que s'ils eussent été entre deux meules de moulin. Les couleuvres de cette espèce ne sortent jamais de l'eau, & dans

les endroits rapides, on les voit nager la tête haute. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les animaux terrestres, & que les mâles attaquent les femmes, de la même manière qu'on le rapporte des singes. Le Missionnaire qui nous fournit ces détails, fut appellé pour confesser une Indienne qui, étant un jour occupée à laver du linge sur le bord d'une rivière, avoit été attaquée par un de ces animaux qui l'avoit violée. Le Missionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle sentoit que sa fin approchoit. A peine sa confession fut-elle achevée qu'elle expira.

Caymans & Requins. Les Caymans du Paraguay sont d'une prodigieuse grosseur. Ils ont une qualité qu'on ne trouve point à ceux de Guayaquil: sous leurs pattes de devant, on trouve des bourses remplies d'une substance dont l'odeur est si forte, qu'elle fait mal à la tête. Séchée au soleil, elle a toute la douceur du musc. Les Requins du fleuve de la Plata, sont aussi plus grands que ceux des autres rivières. Ils saisissent par le musle les taureaux qui y vont boire & les étouffent.

Cameleons. On voit dans quelques cantons des Cameleons d'une espèce singulière. Ils ont cinq ou six pieds de long: ils portent toujours leurs petits avec eux, & tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. C'est un animal fort doux, mais très-stupide.

Singes. Les Singes de ce pays sont presque tous de grandeur humaine; ils ont une grande barbe & la queue fort longue. Ils jettent

des cris effroyables lorſqu'ils ſont atteints d'une fléche, l'arrachent de la plaie & la rejettent contre ceux qui les ont bleſſés.

Les Renards ſont fort communs dans ce pays. Du côté de Buenos-Aires ils tiennent beaucoup du liévre, & leur poil eſt d'une belle variété. Cet animal eſt ſi familier, qu'il careſſe les paſſans : mais ſon urine eſt ſi puante, qu'on eſt obligé de jetter au feu tout ce qui en eſt mouillé. Renards.

Il y a dans ce pays deux eſpèces de Tatars : les uns ſont de la taille d'un cochon de ſix mois, ont dans le ventre une ſorte de nacre ou coquille, & une autre dans les reins. Tous ont le muſeau allongé. Les deux pattes de devant leur ſervent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Tatars.

Les Lapins du Pérou n'ont preſque point de queue & ſont d'un gris argenté. Il y en a une eſpèce dont la gueule eſt ſi petite, qu'à peine une fourmi peut y entrer. Lapins.

On trouve dans ce pays trois eſpèces de Cerfs : les uns ſont preſque de la taille des bœufs, & ont le bois fort branchu : ils ſe tiennent ordinairement dans les lieux marécageux. D'autres ſont un peu plus grands que la chévre : ils paiſſent dans les plaines. La troiſième eſt un peu plus grande qu'un taureau de ſix mois. Cerfs.

Les Chevreuils du Paraguay n'ont preſque rien qui les diſtingue des nôtres. Chevreuils.

Les Sangliers ont le nombril ſur le dos, ce qu'ils ont de commun avec tous les autres de l'Amérique. La chair de ceux Sangliers.

du Pérou est si délicate & si saine, qu'on en fait manger aux malades.

Buffle. On trouve dans cette partie du continent de l'Amérique une espèce de *Buffle* qui est de la grosseur d'un âne, & en approche beaucoup par la figure; mais il a les oreilles fort courtes. Il a une trompe qu'il allonge & qu'il retire à son gré, & par laquelle on croit qu'il respire. A chaque pied il a trois ongles, auxquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poisons. Il se sert des deux pieds de devant comme les singes & les castors. On trouve dans son ventre des pierres de bézoard qui sont fort estimées. Il broute l'herbe pendant le jour, & mange la nuit d'une espèce d'argile qu'il trouve dans les marais, où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine & ne différe de celle du bœuf, qu'en ce qu'elle est plus légere & plus délicate. Il a la peau si forte, que lorsqu'elle est séche, on la croit à l'épreuve des balles de mousquet. Les Espagnols s'en font des casaques & des cuirasses. Ces animaux se rendent par troupes dans leur retraite : lorsqu'on les voit paroître, on va au-devant d'eux avec des torches allumées qui les éblouissent, & pendant qu'ils se renversent les uns sur les autres, on tire sur eux, & au jour, on en trouve une multitude qui sont blessés ou morts.

Arbres du Chaco. La Province du Chaco, dont on a donné une description particulière, est couverte de vastes forêts; quelques-unes n'ont point d'autre eau que celle qui se trouve dans le creux des arbres. La cha-

leur devroit y être excessive, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec : mais le vent du Sud y souffle tous les jours & y apporte la fraîcheur. Dans les parties méridionales, on y éprouve quelquefois des froids très-piquans. Les arbres y sont d'une beauté singulière. Le long d'une petite rivière nommée *Sinta*, on trouve des cèdres qui surpassent en hauteur tous ceux des autres pays : on en trouve des forêts entières, dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le Quinaquina y est fort commun. C'est un grand arbre dont le bois est rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une résine odoriférante. Son fruit est une grosse féve fort dure & célèbre par ses vertus médicinales. Il y a dans le même pays des forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement composées de grands palmiers. Le cœur de ces arbres croît avec sa moëlle, & fait un aliment sain & d'assez bon goût. Le *Rival* est un arbre tout hérissé d'épines. On prétend que les feuilles mâchées sont un remède souverain contre le mal d'yeux. Son fruit est doux & agréable. Il y a deux espèces de Gayac dans le Chaco. La plus estimée est celle que les Espagnols nomment *Santo Palo*.

Les *Lions* de ce pays ont le poil rouge & fort long. Ils sont si timides, qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien : s'ils n'ont pas le tems de grimper sur un arbre, ils se laissent prendre. Il n'y a point d'endroits où les *Tigres* soient plus grands & plus furieux. On a remarqué qu'ils ne

Ses Animaux.

peuvent souffrir l'urine d'un homme ; & l'on se sert de cette découverte, pour se garantir de leurs insultes. On a encore remarqué qu'ils perdent toute leur force lorsqu'ils sont blessés au rable, du côté des reins. Ils sont aussi bons chasseurs dans l'eau que sur terre. Il y a dans cette Province des *Peccaris* ou des *Sangliers* de deux couleurs ; de gris & de noirs. Les *Chevres* y sont noires ou rouges comme dans le Tucuman, & l'on n'en voit de blanches que sur les bords du Pilcomayo. On trouve dans ce pays jusqu'à six espèces différentes d'*Oies*, & toute sorte de *Volailles*.

Anta du Chaco.

L'*Anta* de cette Province est un peu différent de celui dont on a déja donné la description. Les Espagnols le nomment *la grande Bête*. Il a le poil châtain & fort long, la tête d'un cheval, les oreilles d'un mulet, les lévres d'un veau, les pieds de devant fourchus en deux & ceux de derrière en trois. Il a sur le museau une trompe, qu'il allonge dans sa colere. Sa queue est courte, ses jambes sont déliées & ses dents pointues. Il a deux estomacs ; un lui sert de magasin. On y trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de bézoard. Sa peau, durcie au soleil & passée en buffle, est impénétrable aux coups de feu ; sa chair ne différe point de celle du bœuf. La corne de son pied gauche de devant, a la même vertu qu'on attribue à celle de l'Elan, ou l'Orignal du Canada. Il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie auxquels il est sujet comme l'Orignal. Lorsqu'il a trop de sang, il se

perce la veine avec la pointe d'une canne. C'eſt de lui que les Indiens ont appris ce remède.

Le *Guanaco* eſt une eſpèce de Llama du Pérou. Les Anglois le nomment *Wanotra*. Il n'eſt pas moins commun dans le Chaco. Il porte des pierres de bézoard de trois livres & demie. On dit que l'Indien qui en donna la première connoiſſance aux Eſpagnols, fut maſſacré par ſes compatriotes. En 1723, quelques Anglois porterent deux Guanacos en Angleterre. Ces animaux ne multiplierent pas dans un climat ſi différent de celui de leur origine. On ne voit jamais les Guanacos qu'en troupes. Pendant qu'ils paiſſent, il y en a toujours un qui ſe tient en ſentinelle ſur une hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une eſpèce de henniſſement. Alors ils ſe réfugient tous dans des lieux bordés de précipices : les femelles marchent les premières avec leurs petits. La chair de cet animal eſt blanche, d'aſſez bon goût, mais un peu ſèche. Guanaco, ou Wanotra.

On trouve encore dans ce canton du Pérou, un animal nommé *Zorillo*. Il ne paroît pas différer de la bête puante du Canada : un autre nommé *Capivara*. Ce dernier eſt un amphibie qui ne différe pas du Porc. L'*Iguana* différe peu de celui de l'Iſthme ; le *Quinquiuchon* eſt très-rare : il porte avec lui ſa maiſon ; c'eſt-à-dire, une écaille fort dure, dans laquelle il ſe replie tout entier. Il a auſſi la figure du Porc. Avec ſes pattes & ſon muſeau, il ſe creuſe en terre un trou de trois ou quatre pieds de diamétre, & ſe tapit dedans. Zorillo & Capivara.

Des écailles qu'il a ſous le ventre, il ſort un poil fort long & fort épais. On aſſure que quand il pleut, il ſe tourne ſur le dos pour recevoir la pluie, & qu'il reſte dans cette poſture juſqu'à ce que quelque Daim altéré vienne boire l'eau qui eſt dans ſa conque : mais auſſi-tôt que le Daim y a fourré ſon muſeau, il ſe trouve pris, ſans pouvoir reſpirer. Ne pouvant ſe retirer, il ſert de nourriture au Quinquiuchon. Quelques Anglois en préſenterent deux au Roi d'Angleterre en 1728. Leur chair jette un fumet qui en rend le goût déſagréable.

Tatou. Il y en a une autre, que l'on nomme *Tatou* au Paraguay & *Mulica* au Tucuman. Il forme avec ſa coque une boule ſi bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a point de poil, & ſa chair ne différe pas de celle du cochon de lait. Les vallées qui ſéparent les montagnes par leſquelles on entre dans le Chaco, ſont remplies de cette eſpèce de moutons qu'on nomme *Elamas* au Pérou, & que l'on prendroit pour de petits Chameaux s'ils avoient une boſſe. Les Indiens s'en ſervent pour bêtes de charge.

Quelques Voyageurs aſſurent qu'on ne trouve dans le Chaco aucun animal venimeux : les Miſſionnaires y en ont cependant trouvé un aſſez grand nombre : ils aſſurent en même-tems que le pays eſt riche en contre-poiſons.

Toutes les forêts de cette Province ſont remplies d'abeilles : il eſt rare qu'on y trouve un arbre ſans ruche : le miel eſt d'une qualité admirable.

Dans le pays des Magnacicas, qui eſt à l'extrêmité ſeptentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier, la terre produit par-tout, & ſans aucune eſpèce de culture, diverſes ſortes de fruits. La vanille y eſt fort commune, auſſi bien qu'une eſpèce de cocotier qui eſt différent de ceux des autres contrées, & dont le fruit eſt plutôt un melon qu'un coco. Productions du pays des Magnacicas.

Entre les animaux qui s'y trouvent, on diſtingue par ſa ſingularité celui qui ſe nomme *Famacoſio*. Il a la tête d'un tigre, le corps d'un mâtin & n'a point de queue. Il eſt d'une férocité & en même-tems d'une légéreté extrêmes. Ceux qu'il apperçoit ne peuvent éviter d'être dévorés, qu'en montant avec précipitation ſur un arbre: mais l'animal reſte au pied & pouſſe des cris qui en attirent d'autres. Alors ils travaillent tous enſemble à déraciner l'arbre, & en viennent bien-tôt à bout: mais ſi l'homme eſt armé de flèches, il lui eſt facile de les percer tous. Les Indiens, pour détruire ces animaux, dont la multiplication rendroit le pays abſolument inhabitable, ſe réuniſſent dans un enclos bien paliſſadé, pouſſent de grands cris pour faire venir les Famacoſios. Tandis que ces monſtres ſont occupés à creuſer la terre pour faire tomber la paliſſade, on les tue à coups de flèches. Famacoſio, animal terrible.

Les *Mapſicas*, qui occupoient un des plus beaux cantons du pays, n'ont pu réuſſir à ſe délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence. Ce n'étoit qu'une eſpèce d'oiſeaux auxquels on donne le Moineaux qui ont dépeuplé d'hommes, un pays entier.

Histoire du Paraguay, liv. 2. chap. 15.

nom de *Moineaux*. Ces petits animaux fondoient si furieusement sur les hommes, qu'ils les tuoient, sans qu'ils pussent se défendre, & qu'ils ont dépeuplé presque tout le canton.

Poisson bœuf de la rivière des Amazones.

M. de la Condamine donne la description des animaux les plus singuliers qu'il eut occasion d'observer dans son voyage sur la rivière des Amazones. « Je dessinai, » dit-il dans la rélation de son voyage, » le plus grand des poissons connus d'eau » douce, à qui les Espagnols & les Portugais ont donné le nom de *Pexe-buey*, » ou *Poisson bœuf*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Phoca*, ou *Veau marin*. » Celui dont il est question paît l'herbe » qu'il trouve sur le bord de la rivière. Sa » chair & sa graisse ont assez de rapport » à celle du veau. La femelle a des ma- » melles qui lui servent à alaiter ses pe- » tits. Le P. d'Acuna rend sa ressemblance » avec le bœuf encore plus complette : il » attribue à ce poisson des cornes dont la » nature ne l'a pas pourvu. Il n'est pas, » à proprement parler, amphibie, puis- » qu'il ne sort jamais entièrement de l'eau, » & qu'il n'en peut sortir, n'ayant que » deux nageoires à côté de la tête, pla- » tes & rondes, en forme de rames, de » quinze à seize pouces de long. Elles lui » tiennent lieu de bras & de pieds, sans » en avoir la figure. Il ne fait qu'avancer » sa tête hors de l'eau pour prendre l'her- » be qui est sur le rivage. Celui que je » dessinai étoit femelle. Sa longueur étoit » de sept pieds & demi, & sa plus grande » largeur de deux. J'en ai vu de plus

» grands. Les yeux de cet animal n'ont » aucune proportion avec la grandeur de » son corps : ils sont ronds & n'ont pas » trois lignes de diamétre. L'ouverture de » ses oreilles est encore plus petite & ne » paroît qu'un trou d'épingle. Quelques-» uns ont cru que ce poisson étoit parti-» culier à la rivière des Amazones ; mais » il est aussi commun dans l'Orinoque. Il » se trouve encore, mais moins fréquem-» ment, dans l'Oyapoc, & dans plusieurs » autres rivières des environs de Cayen-» ne, de la côte de Guyane & des An-» tilles. C'est le même qu'on nommoit au-» trefois *Manati*, & qu'on nomme aujour-» d'hui *Lamentin* dans les îles Françoises » de l'Amérique. Cependant je crois que » l'espèce qui se trouve dans la rivière » des Amazones est un peu différente. Ce » poisson ne se rencontre pas en haute » mer ; il est même rare d'en voir à l'em-» bouchure des fleuves : mais on le trou-» ve à plus de mille lieues de la mer, » dans le Guallaga, le Pastaca, &c. Il » n'est arrêté dans le fleuve des Amazo-» nes que par le Pongo, au-dessus duquel » il ne s'en trouve plus ».

Mixanes

On trouve dans le même fleuve un autre poisson aussi petit que le précédent est grand. Il y en a qui sont aussi petits que le doigt. Ils arrivent tous les ans en foule à Borja, vers la fin de Juin, quand les eaux commencent à baisser. Ils n'ont de singulier que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit de la rivière les rassemble nécessairement près du détroit, on les voit tra-

verser en troupes d'un bord à l'autre; & vaincre alternativement, sur l'une ou l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux se précipitent dans le canal étroit. On les prend à la main quand les eaux sont basses, dans les creux des rochers du Pongo, où ils se reposent pour prendre des forces, & dont ils se servent comme d'échelons pour remonter.

Puraqué. Le *Puraqué* a le corps comme celui de la lamproie : il a encore la même propriété que la torpille. Ceux qui le touchent, même avec un bâton, sentent dans le bras un engourdissement douloureux. Il en est même quelquefois renversé.

Tortues de l'Amazone. Les *Tortues* de l'Amazone sont fort recherchées à Cayenne. Ce fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses espèces, en si grande abondance, que seules avec leurs œufs elles pourroient suffire à la nourriture des habitans de ses bords.

Il y a aussi des tortues de terre qui se nomment *Sabutis*, & que les habitans du Para préfèrent aux autres espèces. Toutes, particulièrement les dernières, se conservent plusieurs mois hors de l'eau sans nourriture sensible.

Pêches. La nature semble avoir favorisé la paresse des Indiens & prévenu leurs besoins. Les lacs & les marais, qui se rencontrent à chaque pas sur les bords de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les terres, se remplissent de toutes sortes de poissons dans les crues de la rivière; & lorsque les eaux baissent, ils demeurent renfermés comme dans des étangs & des réservoirs

voirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Les *Crocodilles* sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, même dans la plupart des rivières que ce fleuve reçoit. Il s'y en trouve de vingt pieds de long, même de plus grands. Comme ceux de l'Amazone sont moins chassés & moins poursuivis, ils craignent peu les hommes. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les cabanes des Indiens. Leur plus dangereux ennemi, & peut-être le seul qui puisse leur résister, est le tigre. Les Indiens dirent à M. de la Condamine, que quand le tigre va boire au bord du fleuve, le crocodille met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque dans la même occasion, les bœufs, les chevaux, les mulets, & tout ce qui se présente à sa voracité. Le tigre lui enfonce ses griffes dans les yeux, seul endroit que la dureté des écailles du crocodille lui laisse le pouvoir d'offenser: le crocodille se plonge dans l'eau, y entraîne le tigre, qui se noye sans lâcher prise. Crocodilles

Les *Tigres* que M. de la Condamine vit dans son voyage, & qui sont communs dans tous les pays chauds couverts de bois, ne lui parurent point différens en beauté & en grandeur de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent l'homme que quand ils sont fort affamés. Il y en a une espèce dont la peau est brune, sans être mouchetée. Les Indiens Maynas sont fort adroits à combattre les tigres avec la demi-pique, qui est leur arme ordinaire. Tigres.

Quoique les *Ours* ne se trouvent que Ours.

dans les pays froids, les Indiens de ces climats parlent cependant d'un animal qu'ils nomment *Arrumari*, ce qui, dans la langue du Pérou, signifie *Ours*. M. de la Condamine ne vit point cet animal pendant son voyage dans ce pays.

Le Coati. L'Académicien, en passant chez les *Yameos*, dessina une espèce de *Belette* qui s'apprivoise aisément : les Brasiliens la nomment *Coati*.

Singes de Amazone. Les *Singes* sont le gibier le plus ordinaire & le plus recherché des Indiens de l'Amazone. Lorsqu'ils ne sont pas poursuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'homme. C'est par-là que les Sauvages de l'Amazone reconnoissent si le pays qu'ils visitent a été fréquenté par les hommes. M. de la Condamine dit que le nombre en est prodigieux, & qu'il y en a de tant d'espèces, qu'il renonça à en faire l'énumération. Il ajoute qu'il y en a d'aussi grands qu'un levrier & d'aussi petits qu'un rat. Le poil des derniers est long, lustré, ordinairement couleur de maron & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & saillantes comme les chiens & les chats, non comme les autres singes avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air & le port du lion. Le Gouverneur de Para en fit présent d'un à M. de la Condamine. C'étoit l'unique de son espèce que l'on eût vû dans le pays. Le poil de son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds. Celui de

sa queue étoit d'un maron lustré, approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable encore; ses oreilles, ses joues & son museau étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle. M. de la Condamine ajoute qu'il l'apporta vivant jusque sur les côtes de France, où le froid le fit mourir. N'ayant pas dans son vaisseau les commodités pour l'empailler, il le mit dans l'esprit de vin.

Il y a d'autres quadrupedes dans ce pays, mais ils se trouvent dans différentes contrées de l'Amérique, & on en a déja donné la description.

Yacu-Mama, prodigieux Serpent.

L'animal le plus rare & le plus singulier dans son espèce, est un grand serpent amphibie de vingt-cinq à trente pieds de long & de plus d'un pied de grosseur. Les Indiens le nomment *Yacu-Mama*, c'est-à-dire, *Mere de l'eau*. Il habite ordinairement, dit-on, les grands lacs formés par l'épanchement des eaux du fleuve au-dedans des terres. Les Indiens prétendent que cette monstrueuse couleuvre engloutit un chevreuil tout entier; qu'elle attire invinciblement par sa respiration les animaux qui l'approchent & qu'elle les dévore. Les gens sensés regardent ce fait comme fabuleux.

Suglacura, ou Ver Macaque.

Le ver qui se nomme chez les Maynas *Suglacura*, & *Ver Macaque* à Cayenne, c'est-à-dire, *Ver Singe*, prend son accroissement dans la chair des animaux & des hommes. Il croît jusqu'à la grosseur d'une féve & cause une douleur insupportable;

mais il est fort rare. On assure qu'il naît dans la piqûre d'une sorte de Moustique ou de Maringouin : mais on ne connoît pas encore l'animal qui dépose l'œuf.

Oiseaux de l'Amazone. La quantité de différens oiseaux dont les forêts de l'Amazone sont peuplées, est plus considérable encore & plus variée que celle des quadrupedes : mais on remarque ici, comme dans le reste du nouveau monde, qu'avec le plus charmant plumage, il n'y en a presqu'aucun qui ait le chant agréable. On y trouve le *Colibri*, des *Perroquets* & des *Aras* de toute espèce.

Manière de les embellir. Les Indiens des bords de l'Oyapoc ont l'adresse de procurer aux Perroquets des couleurs différentes de celles qu'ils ont reçues de la nature. Ils leur tirent des plumes à différens endroits, sur le col & sur le dos, frottent l'endroit plumé du sang de certaines Grenouilles.

Le Cahuitahu. Le *Cahuitahu* est de la grandeur d'une Oie. Son plumage n'a rien de remarquable ; mais le haut de ses aîles est armé d'une corne très-aigue, semblable à une grosse épine d'un demi pouce de long. Il a cela de commun avec l'oiseau nommé *Canelon* à Quito ; mais il est plus grand, & a, au-dessus du bec, une autre petite corne, droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt.

L'Oiseau Trompetero. L'Oiseau nommé *Trompetero* par les Espagnols dans la Province de Maynas, est le même qu'on nomme *Agami* au Para. Il est très-familier & n'a rien de particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner son nom. C'est mal-à-propos, dit M. de la Condamine, que

quelques-uns ont pris ce bruit pour un chant. Il paroît qu'il se forme dans un organe tout différent.

Le fameux Oiseau qu'on appelle *Contur* au Pérou, & par corruption *Condor*, est le plus grand oiseau, non-seulement de l'Amérique, mais encore de tous ceux qui s'élevent en l'air, ce qui semble en excepter l'Autruche. Les Indiens lui tendent des pièges. Le plus ingénieux consiste à lui présenter une figure d'enfant, d'une argile très-visqueuse. Il fond dessus, d'un vol très-rapide, y engage ses serres, de manière qu'il lui est impossible de les tirer. Condor ou Contur.

Les *Chauve-Souris*, de l'espèce de celles qui sucent le sang des chevaux, des mulets, même des hommes, s'ils n'ont soin de s'en garantir en dormant sous un pavillon, sont le fléau de l'Amazone comme des pays chauds de l'Amérique. Il y en a de monstrueuses pour la grosseur. Elles ont entièrement détruit, à Borja & dans d'autres lieux, le gros bétail que les Missionnaires y avoient apporté & qui commençoit à s'y multiplier. Chauve-Souris qui détruisent le bétail.

Le *Tucan* est de la grosseur du Pigeon, & si célèbre par son bec, qu'on l'a placé au Ciel parmi les constellations australes. Le bec de celui dont on fit présent au P. Feuillée, avoit à sa naissance deux pouces & demi de grosseur, & sa longueur étoit de six. Le Religieux crut que ce poids devoit gêner l'oiseau ; mais l'ayant examiné de près, il le trouva creux & fort léger. La partie supérieure, arrondie au-dessus, étoit en forme de faux émoussée Tucan.

à la pointe. Les deux bords qui la terminoient étoient coupés en dents de scie. On voyoit le long du sommet de cette partie une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui régnoit sur toute sa longueur. Cette couleur s'étendoit depuis l'origine du bec, jusqu'à un demi pouce au-delà, embrassant toute cette partie d'une ligne & demie de largeur, ce qui faisoit un bel effet. Tout le reste de cette partie étoit un mêlange de noir & de rouge obscur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avoit à sa naissance une bande azurée de huit lignes de longueur, & tout le reste étoit un mêlange semblable à celui de la partie supérieure. Ses bords étoient ondés, à la différence de l'autre partie qui étoit en dents de scie.

La langue de cet animal, presqu'aussi longue que le bec, étoit composée d'une membrane blanchâtre fort déliée, découpée profondement de chaque côté, avec tant de délicatesse qu'on l'auroit prise pour une plume. Ses yeux étoient plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée : ils étoient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le dessus de la tête, ses aîles étoient noirs. Il avoit, au-dessus de la queue, une grande bande d'un beau jaune. Son parement étoit d'un blanc de lait : il continuoit jusqu'à la poitrine, où une bande jaune, large de deux lignes, séparoit ce beau blanc d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur. Suivoit une couleur noire qui alloit se perdre au-

dessous du ventre, où un rouge clair prenoit naissance & continuoit jusqu'à l'anus. La queue étoit toute noire & avoit quatre pouces de longueur. Ses jambes étoient bleuâtres & couvertes de grandes écailles : elles avoient deux pouces de longueur. Chaque pied étoit composé de quatre serres, deux devant & deux derrière ; les deux premières étoient longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un angle de trois lignes, noir & émoussé. On distingue si peu les narines du Tucan, qu'on croiroit qu'il n'en a point, parce qu'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet oiseau s'apprivoise aussi facilement que les poules. Il va à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui présente.

Le *Chinche* est de la grosseur d'un chat. Chinche. Il a la tête longue, se rétrécissant depuis sa partie antérieure, jusqu'à l'extrêmité de la mâchoire inférieure, & les deux forment une gueule fendue jusqu'aux angles extérieurs des yeux. Les yeux sont longs & fort étroits : l'uvée est noire & tout le reste est blanc. Ses oreilles sont larges & presque semblables à celles d'un homme. Les cartilages qui les composent ont les bords renversés en-dedans : leurs lobes, ou partie inférieure, pendent un peu bas, & toute la disposition de ses oreilles marque que l'animal a l'ouie fort délicate. Il a les pattes courtes, les ongles longs & pointus. Son dos est voûté comme celui d'un porc, & le dessous du ventre est tout plat. Sa queue ressemble à celle

du renard. Son poil est d'un gris obscur & long comme celui des chats. Il demeure en terre : mais son trou n'est jamais si profond que celui de nos lapins.

La puanteur insupportable que le P. Feuillée attribue à cet animal, ne laisse aucun lieu de douter que ce ne soit une espèce de Renard.

Macreuse de Rio la Plata.

Les *Macreuses* du fleuve de la Plata égalent nos poules en grosseur : leur bec est fort dur & ressemble à celui de nos poules. La partie qui divise le dessus de leur bec d'avec la tête est relevée par une bosse blanche, ronde en forme de calus, dont la grosseur égale celle du pouce. Leurs paupières sont blanches, leurs yeux d'un rouge de sang, & la prunelle d'un bleu azuré. Leur tête est d'un noir obscur ; la couleur de leur dos & de leurs aîles est ardoise. Leurs jambes sont de la longueur de celles des poules, d'un vert jaunâtre : mais la partie de dessous du genou est d'un rouge écarlate, & augmente à mesure qu'il s'approche du plumage des cuisses. Les pieds sont composés de quatre serres, trois fort longues sur le devant & une petite sur le derrière : elles sont armées d'ongles durs & pointus. Les trois serres de devant sont bordées d'un cartilage qui sert de nageoires. Cet oiseau est rare. Il s'en trouve en Europe dont le corps est presque semblable, mais la tête est différente.

Colibri de la Zone Torride.

Le P. Feuillée dit que les *Colibris* du Pérou sont encore plus petits que ceux des îles de l'Amérique. Ils sont beaucoup moins gros que les Roitelets de l'Europe.

Leur bec eſt extrêmement pointu, noir & délié. Ils ont ſur la tête une huppe d'une beauté ſans égale, par l'éclat d'un plumage doré & diverſifié ſelon l'aſpect de l'œil qui le regarde. Le manteau de cet oiſeau eſt d'un vert obſcur. Les grandes plumes des aîles ſont d'un violet foncé, un peu pâle : la queue eſt compoſée de neuf petites plumes, auſſi longues que tout le corps. Elle eſt d'un noir mêlé de violet & de vert. Ce mêlange fait un effet ſurprenant, ſelon la poſition de l'œil. Ses yeux vifs & luiſans ſont de la noirceur du jais & proportionnés à la groſſeur de la tête. Ils ont les jambes courtes & les pieds fort petits. Ils ſont compoſés de quatre ſerres, dont trois ſont ſur le devant & la quatrième ſur le derrière : elles ſont armées d'un petit ongle noir & fort pointu. Le reſte de cet oiſeau reſſemble à ceux dont on a donné la deſcription.

Plante qui rend les femmes fécondes.

Le P. Feuillée dit qu'un Médecin qui étoit avec lui au Pérou, lui aſſura qu'on trouvoit dans les campagnes de Bambon, qui ſont à dix dégrés de la ligne, du côté du Sud, la célèbre plante dont les Indiens font tant de cas pour rendre les femmes fécondes. Ils la nomment *Macha*. Des expériences ſans nombre, ajoute le même Voyageur, prouvent que c'eſt un ſpécifique admirable contre la ſtérilité dans les femmes qui s'en nourriſſent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pied de hauteur. Ses feuilles & ſes graines reſſemblent à celles du *Naſturſium hortenſe*. Sa racine eſt un oignon ſemblable

au nôtre, d'un goût merveilleux & d'une qualité chaude.

Contra-Yerva.

On trouve sur les Paramos du Pérou une fameuse plante que Ulloa nomme *Contra-Yerva*. C'est un contre-poison admirable.

Sanglier marin.

Le P. Feuillée dit qu'un Pêcheur Indien lui apporta un Sanglier marin qu'il avoit pris dans la baie de la Conception au Chili. Il avoit presque la forme du Turbot: son corps étoit un peu plus large que long. Sa longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à la naissance de la queue, n'excédoit pas dix pouces, & sa largeur, depuis le dos jusqu'à l'extrêmité du ventre, n'en avoit pas moins de sept. Sa gueule, qui étoit fort petite, avançoit en manière de grouin. Elle étoit garnie de quelques petites dents, si serrées les unes contre les autres, qu'elles paroissoient n'en composer qu'une. Ses yeux, comparés à la tête, étoient fort grands. Ils étoient ronds, dorés & ornés d'une petite prunelle noire. La tête étoit presque toute renfermée dans la substance du corps, & couverte de fort petites écailles. Sa queue ressembloit à un petit éventail arrondi, dont le manche étoit une petite portion du corps, couvert de petites écailles. Les écailles étoient de quatre couleurs différentes. Tout le fond étoit or, traversé de quelques bandes grises & noires.

Ce poisson est de très-bon goût; mais il est fort rare, même dans ces contrées, & celui qu'on apporta au P. Feuillée est le seul qu'il y ait vû.

Le même Voyageur dit qu'allant chercher des plantes ſur une montagne du même canton, il prit dans les eaux d'une belle ſource un animal auquel il donna le nom de *Salamandre aquatique*, parce qu'il avoit la queue longue, plate, arrondie à ſon extrêmité, & preſque ſemblable à une ſpatule, ce qui lui donnoit beaucoup de rapport avec la Salamandre de Fabius Columna. Sa longueur, depuis ſes lévres juſqu'à ſa queue, étoit de quatorze pouces ſept lignes. Sa peau ſans écailles étoit délicatement chagrinée, ſemblable à celle des Cameleons qu'on apporte d'Alexandrie & qui ſe trouvent encore dans les campagnes de Smirne. Cette peau étoit d'un noir tirant ſur le bleu d'indigo, excepté la paupière & un peu au-deſſous du ventre, où ce bleu paroiſſoit de couleur d'ardoiſe. Son muſeau étoit un peu plus aigu que celui des Lézards, & ſa tête, beaucoup plus élevée, avoit au ſommet une eſpèce de crête ondée, qui commençant au-devant du front, s'étendoit juſqu'au bout de la queue, où elle étoit beaucoup plus élargie & perpendiculairement élevée au-deſſus du plan. Salamandre aquatique.

Entre le muſeau & le front, on voyoit de chaque côté une narine fort ouverte, bordée par un grand cercle charnu que l'animal ouvroit & fermoit par intervalles comme deux eſpèces de paupières. Ses yeux étoient ſitués au milieu des deux côtés de la tête. Ils étoient plus longs que larges & couverts par deux grandes paupières ardoiſées. Leur couleur étoit

d'un jaune de safran, à la réserve de la prunelle, qui étoit d'un bleu foncé. Il avoit la gueule fendue, armée de deux rangées de dents fort pointues & un peu crochues. Sa langue, épaisse, large, vermeille, étoit attachée dans le gosier par sa partie inférieure, qui s'étendoit au-dehors par un grand goître qu'il gonfloit & rétrécissoit comme une vessie. Ses bras étoient fort courts, à proportion des jambes, & les pattes de devant plus petites que celles de derrière: les doigts, tant des pieds que des mains, étoient joints par un cartilage semblable à ceux des Canards & des Oies; leur extrêmité étoit terminée par un autre cartilage arrondi, plat, large & relevé par une crête qui leur tenoit lieu d'ongle. Son thorax étoit court & étroit: mais l'abdomen, partie contenue par le dos & le ventre, étoit fort enflé & relevé par quatorze ou quinze côtes, tant vraies que fausses, qui l'environnoient comme des cercles.

La queue est ce que cet animal a de plus singulier: elle est ronde, étroite à sa naissance, s'élargit ensuite peu-à-peu jusqu'à deux pouces, comme l'aviron d'une spatule, s'arrondissant à l'extrêmité avec des bords dentelés en forme de scie, & le dessus relevé par une crête large & ondée.

Ce seroit donner trop d'étendue à cet ouvrage si l'on suivoit le P. Feuillée dans toutes ses observations: nous nous bornerons à rapporter celles qui nous paroissent le plus dignes de l'attention du Lecteur. Le Savant Naturaliste dit qu'il ren-

Holoture.

contra sur le rivage du Chili une *Holoture*. Il se servit de son bâton pour la mettre dans son mouchoir, parce qu'il avoit envie de la dessiner. Le lendemain il prit son mouchoir pour s'essuyer les mains après les avoir lavées. Il sentit aussi-tôt un feu violent, qui augmenta jusqu'à lui causer des convulsions par-tout le corps, avec une douleur insupportable, dont il ne se délivra qu'en tenant long-tems ses mains dans un bain de vinaigre & d'eau.

Vignes & vins du Chili.

M. Frezier regrette qu'on ne cultive pas mieux des terres aussi fertiles & si faciles à labourer que le sont celles du Chili, & qu'on n'ait pas plus soin du vin qu'on tire des vignes qui y sont abondantes. On le met dans des pots de terre qui, au lieu d'être vernissés, sont enduits d'une sorte de résine, qui, jointe aux peaux de boucs dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne un goût amer, semblable à celui de la thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Fruits du Chili.

Les *Fruits* du même pays viennent presque sans culture. On n'y greffe point les arbres. Cependant la quantité de *Poires* & de *Pommes*, dont on n'est redevable qu'à la nature, étonne ceux qui sont attention que tous ces fruits n'y étoient point avant la conquête.

Fraisiers.

On trouve des campagnes entières couvertes d'une espèce de *Fraisiers*, différens des nôtres par les feuilles : elles sont plus arrondies, plus charnues & fort velues. Leurs fruits sont de la grosseur d'une noix

& quelquefois de celle d'un œuf de poule. Ils sont d'un rouge un peu blanchâtre, un peu moins délicats pour le goût que nos fraises des bois : on en trouve cependant de l'espèce des nôtres.

Légumes. Les *Navets*, les *Patates*, la *Chicorée* des deux espèces, &c. y croissent naturellement.

Herbes aromatiques. Le *petit Beaume*, la *Melisse*, la *Tanesie*, les *Camomilles*, la *Menthe*, la *Sauge*, une espèce de *Pilosselle*, couvrent toutes les terres. On y trouve une espèce de petite Sauge qui s'éléve en arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au Romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odeur & par le goût.

Fleurs. Les collines sont embellies de *Rosiers* qui n'ont point été plantés, & l'espèce la plus commune est sans épines. Les campagnes sont couvertes d'une espèce de *Lys* que les habitans appellent *Linto*. Il s'en trouve de différentes couleurs, & des six feuilles qui composent cette fleur, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'oignon de Lys donne une farine très-blanche, dont on fait des pâtes de confitures.

Herbes médicinales. On cultive dans les jardins un arbre qui donne une fleur blanche en forme de cloche. L'odeur en est fort agréable, principalement à la fin du jour & pendant la nuit : sa longueur est de huit à dix pouces, sur quatre de diamétre par le bas. La feuille est velue & un peu plus pointue que celle du Noyer. C'est un très-bon résolutif pour certaines tumeurs.

Les habitans de ce pays ont un remede infaillible pour les chûtes violentes qui font jetter du ſang par le nez : c'eſt la décoction d'une herbe appellée *Quinchumali*, eſpèce de *Santoline*, dont la fleur eſt petite, jaune & rouge. Outre nos vulnéraires & nos plantes médicinales, il y en a de particulières au pays.

Herbes de teinture.

Les herbes de teinture n'y ſont pas moins abondantes : telle eſt celle qu'ils nomment *Reilbon*, eſpèce de *Garence* qui a la feuille plus petite que la nôtre. On en fait cuire la racine pour teindre en rouge. Le *Poquell* eſt une ſorte de bouton d'or qui teint parfaitement en jaune. L'*Anil* du Chili eſt une eſpèce d'*Indigo* qui teint en bleu. La teinture noire ſe fait avec la tige & la racine du *Panqué*, dont la feuille ronde & tiſſue comme celle de l'*Acante*, a deux ou trois pieds de diamétre. Lorſque la tige eſt rougeâtre, on la mange crue pour ſe rafraîchir : elle eſt d'ailleurs fort aſtringente. Bouillie avec le *Maki* & le *Goutthiou*, arbriſſeaux du pays, la teinture qu'elle donne en noir eſt non-ſeulement très-belle, mais elle ne brûle point les étoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette plante ne ſe trouve que dans les lieux marécageux.

Arbres aromatiques.

Les forêts du Chili ſont remplies d'arbres aromatiques, tels que des Myrthes de différentes eſpèces ; une ſorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur de ſaffran ; le *Boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, & l'écorce tient un peu du goût de la Canelle. Le Canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient, ſans lui reſ-

sembler : ses feuilles approchent beaucoup de celles du grand Laurier ; mais elles sont un peu plus grandes.

Arbre dont l'ombre fait enfler.

Le *Liũi*, dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment dessous, est fort commun au Chili. Le remede pour l'enflure de cette espèce est fort aisé : on pile avec du sel une herbe nommée *Pelboqui*, espèce de Lierre terrestre, & l'on s'en frotte. L'écorce du *Puemo*, en décoction, est un grand soulagement dans l'hidropisie. Cet arbre porte un fruit rouge de la forme d'une olive : son bois peut servir à la construction des vaisseaux : mais le meilleur du pays pour cet usage est une espèce de chêne, dont l'écorce, comme celle de l'Yeuse, est un liége. Les bords de la rivière de Biobio sont couverts de Cédres qui peuvent servir à toute sorte de construction, même à faire de très-bon mâts : mais la difficulté de les transporter par la rivière, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un navire, les rend inutiles.

Variétés d'Oiseaux.

Les oiseaux dont ces campagnes sont peuplées, différent peu de ceux des autres contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie de ceux qui sont connus en Europe, tels que des Pigeons ramiers, des Tourterelles, des Perdrix, des Bécassines, toutes sortes de Canards, des Courlis & des Sarcelles. Les *Pipelines*, qui ont quelque ressemblance avec l'oiseau de mer qu'on nomme *Mauve*, sont d'un très-bon goût. Les *Pechiolorados* sont une espèce de *Rouge-gorges*, d'un beau ramage. On voit quantité de *Cignes* & de *Flamans*, dont les

plumes, qui sont un beau mélange de blanc & de rouge, servent de parure aux bonnets des Indiens. La chasse est souvent interrompue par ces oiseaux, qu'on nomme *Criards*, parce qu'à la vue d'un homme, ils viennent voltiger & crier autour de lui, comme pour avertir les autres oiseaux, qui s'envolent aussi-tôt qu'ils les entendent. Tout ce qu'on vient de dire concernant l'Histoire Naturelle du Chili, regarde les cantons voisins de la Conception.

Herbes médicinales des montagnes de Valparaiso.

Aux environs de Valparaiso, les montagnes, quoique fort séches par la rareté des pluies, produisent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La plus renommée est le *Cachalingua*, espèce de petite *Centaurée*, plus amere que celle de France, & par conséquent plus abondante en sel. Elle passe pour un excellent fébrifuge. La *Vira-Verda* est une sorte d'*Immortelle*, dont l'infusion guèrit la fiévre tierce. L'*Unoperquen* est un *Senné* semblable à celui qui nous vient du Levant. L'*Alva-quilla*, nommée *Culen* par les Indiens, est un arbrisseau dont la feuille a l'odeur du Basilic, & contient un baume d'un grand usage pour les plaies. Un autre arbrisseau nommé *Havillo*, n'est pas moins célèbre par les mêmes vertus : il a la fleur du Genêt, la feuille très-petite, d'une odeur forte qui tient un peu de celle du miel, & si pleine de baume, qu'elle en est gluante.

Payco.

Le *Payco* est une plante de moyenne grandeur : sa feuille est fort déchiquetée & jette une odeur de citron pourri. Sa décoction est sudorifique & très-bonne

pour la pleuréſie. Le *Palqui*, eſpèce d'*Hieble* à fleur jaune, guérit la teigne. Le *Thoupa* eſt un arbriſſeau ſemblable au Laurier-roſe. Sa fleur eſt d'un jaune aurore, aprochant pour la figure de celle de l'Ariſtoloche. Il rend par les feuilles & l'écorce un lait jaune qui ſert à guérir certains chancres. Les *Biſmaques*, dont on fait des curedents en Eſpagne, & dont la plante reſſemble fort au Fenouil, couvrent les vallées qui ſont autour de Valpariſo. Le *Quillay* eſt un arbre du même pays : ſa feuille a quelque reſſemblance avec celle du Chêne vert. Son écorce fermente dans l'eau comme le ſavon, & la rend bonne pour le lavage des laines; mais elle jaunit le linge. Les Indiens l'emploient à ſe nettoyer les cheveux, & c'eſt ce qui leur donne cette noirceur qui paroît être leur couleur commune.

On trouve dans le même canton le *Mollo*. Cet arbre, dont la feuille eſt à-peu-près ſemblable à celle de l'Acacia, porte pour fruit une grappe compoſée de petits grains rouges qui ont le goût de poivre & de genievre. Les Indiens en tirent une liqueur plus forte que le vin. Cet arbre produit une gomme qui eſt purgative. On tire de cet arbre du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en diſtille un lait qui diſſipe les taies des yeux. Du cœur de ſes rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de ſon écorce fait une teinture d'un brun rouge.

Poiſſons. Les *Poiſſons* de cette côte ſont les mêmes que ceux des environs : mais le P.

[F]euillée nous donne la description d'un [q]u'il nomme *Poiffon-Caq*. Il a jufqu'à cinq [p]ieds de long, & fon épaiffeur vers le [m]ilieu, eft de cinq pouces. Il va en grof[f]iffant, depuis la tête jufqu'au milieu du [v]entre, & diminue enfuite jufqu'à la queue, [q]ui eft faite en forme de faux recourbée [v]ers le ventre. Il a cinq nageoires, quatre [a]u-deffous du ventre & une fur le dos. [E]lle eft appuyée fur une arête fort poin[t]ue, qui paffe au-delà de l'angle aigu de [l]'extrêmité de la nageoire, & prend naif[f]ance au derrière de la tête. C'eft l'uni[q]ue arête que l'on trouve à ce poiffon, tout [l]e refte n'étant que cartilages. Des qua[t]re nageoires qui font au-deffous du ven[t]re, deux font à l'anus & faites en pa[l]ettes, & les deux autres, qui font fort [l]arges, prennent naiffance au-deffous des [b]ranchies. L'épine du dos eft une corde [q]ui s'étend depuis l'occiput, jufqu'à la [q]ueue : elle n'a ni moëlle ni cavité ; ni [n]erfs ; ce n'eft qu'une efpèce de cartilage. Le fond de fes yeux eft noir & le tour jaune. La trompe que l'on voit allongée à l'extrêmité de la tête, eft auffi un cartilage couvert d'une peau d'un gris bleuâtre. Sa gueule a deux pouces de largeur : il y a un rang de dents en forme de fcie, compofé d'un cartilage femblable à celui de la corde qui tient lieu de l'épine du dos. La peau de ce poiffon eft liffe, fans écailles, d'une couleur bleuâtre fur le dos. Sa chair eft blanche & d'un goût affez agréable, mais un peu fade.

Les habitans du Chili nomment *Pulpo* un animal très-fingulier. Lorfqu'il eft

Pulpo, animal extraordinaire.

ſans mouvement, on le prend pour une branche d'arbre, couverte d'une écorce ſemblable à celle du Châtaignier. Il eſt de la groſſeur du petit doigt, long de ſix à ſept pouces & diviſé en quatre ou cinq articulations qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue a la forme d'un bout de branche rompue. Lorſque cet animal déploie ſes jambes, qui ſont au nombre de ſix, & qu'il les raſſemble vers ſa tête, on les prendroit pour autant de racines & la tête pour un pivot rompu. On aſſure qu'il engourdit la main de ceux qui le touchent à nud, ſans leur cauſer d'autre mal. Il y a à Valpariſo des Araignées monſtrueuſes & velues; mais elles ne paſſent pas pour être venimeuſes.

Doradilla. Aux environs de Coquimbo, on voit une eſpèce de *Ceterach*, que les Eſpagnols ont nommée *Doradilla*. Sa feuille eſt toute friſée, & l'on en vante beaucoup la décoction. Elle ſert à purifier le ſang & à rétablir un Voyageur des fatigues d'une longue marche. On trouve dans le même pays une eſpèce de Citrouille, nommée *Lacatoya*: les habitans la cultivent & la font ramper ſur les toits des maiſons: on en fait d'excellentes confitures. On trouve encore dans le même canton un arbre que Frezier nomme *Lucumo*. Sa feuille reſſemble un peu à celle de l'Oranger, & ſon fruit eſt, à-peu-près, ſemblable à la poire qui contient la graine de Floripandio. Dans ſa maturité l'écorce eſt un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la conſiſtance du fromage frais. Le noyau reſſemble beaucoup à la

Châtaigne : mais il est amer & ne sert à rien. Les vallées qui sont au bas de la Cordelière, produisent une herbe qu'on peut manger en salade lorsqu'elle commence à pousser ; mais en croissant elle devient très-funeste aux chevaux.

Le *Pacay* est un arbre dont les feuilles approchent de celles du Noyer : ses fleurs sont à-peu-près celles de l'Inga. Sa graine vient dans des gousses quarrées : elle a la forme d'une féve plate, est enveloppée dans une substance blanche & filamenteuse que l'on prendroit pour du coton : mais ce n'est qu'une huile crystallisée qu'on mange pour se rafraîchir, & qui laisse dans la bouche un goût musqué des plus agréables. Les François ont donné à cette graine le nom de *Pois sucrin*. Pacay.

On ne trouve dans les jardins qu'une fleur particulière au pays : elle ressemble à la fleur de l'Oranger, a même l'odeur plus suave & plus forte. Elle se nomme *Niorbe*. Dans les plaines de Truxillo, il croît un arbre qui porte vingt à trente fleurs, toutes différentes par la couleur & la figure : elles forment une grappe qu'on nomme *Fleur de Paradis*. Aux environs de *Caxa-Tambo* & *San-Matheo*, village du pays de Lima, à la chûte des montagnes, on trouve des arbrisseaux qui portent des fleurs bleues : leur fruit forme une croix si parfaite, qu'on ne la feroit pas mieux avec l'équerre & le compas. Dans la Province de Charcas, sur les bords de la grande rivière de Misco, il croît de grands arbres qui ont la feuille de l'Arrayan ou du Myrthe, & dont le fruit est une grappe Fleurs & Plantes singulières.

de cœurs verts, un peu plus petits que la paume de la main. Lorsqu'ils sont ouverts, ils présentent plusieurs petites toiles blanches comme du papier. Dans chaque feuille il y a un cœur, au centre duquel on voit une croix avec trois clous au pied. On trouve dans la même Province l'herbe nommée *Pito-réal*. Lorsqu'elle est réduite en poudre, elle dissout le fer & l'acier. Elle prend son nom de celui d'un oiseau qui s'en purge, qu'on dit être vert, à-peu-près de la forme du Perroquet, à l'exception qu'il a le bec long & une couronne sur la tête.

Curvi. Le *Curvi* est un poisson fort singulier. Sa longueur est d'un pied. Il a sur la lévre inférieure deux cornes flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaisses d'une ligne à leur naissance, terminées en pointe & de couleur d'or. A l'extrêmité de la même lévre il a quatre autres cornes, dont deux ont six pouces de long & les deux autres trois. Toutes ont la même couleur & la même flexibilité que les deux premières. Sa tête est plate. Vers le haut il a six nageoires, deux au-dessous des ouies : elles commencent par une arête fort dure, découpée en scie. Au-dessous & vers le milieu du ventre, il a une autre nageoire composée de sept épines qui se divisent en plusieurs branches vers leurs extrêmités. Entre chaque il y a une pellicule mince, de couleur grise. Au-delà de l'anus, & toujours au-dessous du ventre, est une autre nageoire, également composée de sept épines, divisées vers leurs extrêmités & couvertes d'une pellicule

grise. Sur le dos il y a deux autres nageoires. La première commence derrière la tête : celle des mâles est découpée d'un côté en dents de scie ; celle des femelles est toute unie. La seconde nageoire est vers la queue. Cette dernière partie de ce poisson est divisée en deux vers le milieu. Sa chair est d'un très-bon goût.

§. VI.

Mines du Pérou.

Les plus grandes richesses du Pérou, même de toutes les Indes Occidentales, consistent dans les précieux métaux qui pénétrent, par une infinité de ramifications, dans toute l'étendue de cette grande contrée. Ce n'est point dans les rélations des Espagnols qu'il faut chercher des détails sur cet article. Nous croyons que le meilleur guide est M. Frezier, dans sa rélation de la Mer du Sud.

Selon cet Ecrivain, les plus riches mines d'argent qu'on trouve au Pérou sont celles d'*Oruro*, petite ville située à quatre-vingt lieues d'*Arica*, d'*Ollachea* près de *Cusco*, des *Lipes* & du *Potosi* ; mais elles ne sont pas aujourd'hui si abondantes qu'elles l'étoient autrefois, & entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur. Les mines d'or sont rares dans la partie méridionale du Pérou. Il ne s'en trouve que dans les Provinces de *Guanuco*, du côté de *Lima*, de *Chuquiago*, ou *Chuquiaguillo*, nom Indien qui signifie *Maison d'or.*

Les veines des Mines, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement

plus riches au milieu que vers les bords. Lorſqu'il arrive que deux veines ſe coupent, l'endroit où elles ſont confondues eſt toujours très-riche. On remarque en même-tems que celles qui courent du Nord au Sud le ſont plus que les autres. Une mine riche qui s'enfonce eſt ordinairement noyée d'eau : alors les frais du travail deviennent exceſſifs. Corréal compte dix-neuf Mines fort riches de différens métaux au Pérou.

La Province de Quito n'en contient pas moins que les autres parties du Pérou ; mais elles y ſont fort négligées.

Le Popayan en eſt rempli, & on les exploite ; avec beaucoup de ſoin, ce qui eſt cauſe que ce canton eſt fort peuplé & fort riche. L'or des Mines de *Zaruma* eſt de bas-aloi : mais cette mauvaiſe qualité eſt réparée par ſon extrême abondance. Celles de *Jaën de Bracamoros* étoient dans le même cas, mais on a perdu ces précieuſes ſources depuis que les Indiens de ces cantons ſe ſont révoltés. Celle de *Latacunga* eſt fort riche.

La Mine d'argent de *Guayana* eſt fort abondante : mais on l'a négligée. Ulloa prétend que la montagne de *Pichincha* renferme des richeſſes conſidérables, auſſi bien que la Cordelière de ce canton.

Pluſieurs montagnes aux environs du bourg de *Mira* ſont encore remplies d'or : on ſait, par la tradition, que les anciens Péruviens y en tiroient beaucoup : mais ces Mines ſont négligées, ſans qu'on en ſache la cauſe.

Le pays de *Palaſtanga*, dans la Juriſ-
diction

diction de Riobamba, en est si rempli, qu'en 1743 un habitant de cette ville avoit fait enregistrer pour son seul compte, au Bureau des Finances de Quito, dix-huit veines d'or & d'argent, toutes riches & de bon aloi.

Une ancienne tradition annonce que les montagnes de la Jurisdiction de *Cuença* sont autant de Mines d'or & d'argent: mais on en a fait ouvrir plusieurs qui n'ont pas rendu ce qu'on espéroit.

Les Gouvernemens de Quixas & de Macas sont très-riches en Mines. Ceux de Maynas & d'Atamès en ont aussi d'une grande valeur. Beaucoup de rivières roulent de grains d'or dans leur sable : mais on n'a pas jusqu'à présent songé à chercher d'où venoient ces grains.

Outre les Mines d'or & d'argent, on en trouve dans l'Audience de Quito de différens métaux & des carrières de pierres. Il y en a de mercure, de fer, de cuivre, d'étain & de plomb. Dans les carrières de pierres on trouve de l'abâtre ; mais il a un peu de mollesse. Le même canton produit beaucoup de crystal de roche ; mais on n'en fait aucun usage ni aucun cas. Dans la même Jurisdiction on trouve une petite colline qui est toute couverte de pierres à feu, grandes & petites, la plupart très-noires. Les habitans n'en tirent aucun avantage, parce qu'ils ignorent la manière de les tailler : ils tirent toutes leurs pierres à fusil de l'Europe, & elles leur coutent des sommes considérables. Carrières de pierres.

Les Mines d'Emeraudes, qui étoient autrefois abondantes dans les Jurisdictions

d'Atacamès & de Manta, ne font pas tout-à-fait épuisées; mais on n'en tire qu'avec peine & beaucoup de travail. Les premiers Conquérans en détruisirent beaucoup à coups de marteau, dans l'opinion que si c'étoit des pierres fines, elles devoient résister : leurs descendans n'ont pas la même simplicité ; mais l'indolence leur nuit encore plus. Ulloa assure qu'il y a dans ce canton une mine de rubis : dans les sables d'une petite rivière qui coule vers cet endroit, on trouve souvent de très-beaux rubis de la grosseur d'une lentille & quelquefois plus gros : il paroît que ces petits grains sont des fragmens que l'eau détache de la mine & qu'elle charie avec le sable.

Le même pays produit en abondance une autre espèce de pierre d'un vert foncé, plus dure que l'albâtre, sans être transparente. On en fait quelques ouvrages. Il s'y trouve aussi des mines de soufre que l'on tire en pierre, & dans quelques endroits des mines de vitriol, qui sont aussi négligées que les autres.

Rivière qui pétrifie le bois.

Au Nord de Quito, entre deux métairies qui sont au bas de la montagne de *Talanga*, passe une grande rivière qui pétrifie le bois qu'on y jette, même les feuilles d'arbres. On voit des branches entières absolument changées en pierres : on y apperçoit encore la porosité des troncs, les fibres du bois & de l'écorce, même jusqu'aux petites veines des feuilles. Elles changent de couleur, mais la figure est exactement conservée.

Les mines & les autres présens de la nature sont fort négligés dans l'Audience

de Quito, sans qu'on en trouve d'autre motif que l'extrême négligence des habitans : mais les Gouvernemens de Quixas, de Macas, de Jaën & de Maynas, sont environnés d'un grand nombre de Barbares qui n'ont jamais laissé de repos aux ouvriers. Lorsqu'on passe cette partie de la Cordelière, on voit la fumée de leurs feux qui part de divers endroits. Ce spectacle a quelque chose d'effrayant sur les montagnes qui bordent les cantons de Cayambé & de Mira. Souvent on a vu paroître dans le bourg de Mira des troupes d'Indiens qui se sont retirés avec la même promptitude, après avoir exercé leurs ravages. Ceux même qu'on croit les plus soumis quittent quelquefois les Corrégimens pour se retirer chez ces terribles voisins.

ARTICLE V.

Découverte & Conquête du Pérou.

NOUS avons vu ci-devant que ce fut le brave & en même-tems infortuné Nugnez qui eut les premiers indices du Pérou. Lorsque Pédrarias d'Avila, Gouverneur du Darien, eut fait périr ce brave Officier, il continua de signaler sa cruauté par des exécutions sanglantes, fit la guerre à différens peuples Indiens & les soumit. Il forma enfin le projet d'étendre les limites de son Gouvernement sur les côtes de la mer du Sud ; & de faire de nouvelles découvertes en suivant les indications que Nugnez avoit données. Deux hommes, François Pizare & Almagro, déja célé-

bres par leurs différentes courses sur mer & par les exploits qu'ils avoient faits contre les Indiens, lui proposerent de se charger de l'entreprise qu'il méditoit. Comme ils s'étoient enrichis, ils se chargerent de toute la dépense, & s'associerent Fernand de Luques, Prêtre fort riche. Le Gouverneur n'eut pas de peine à leur accorder ce qu'ils lui demandoient : il ne lui en coûtoit rien, &, se trouvant maître des conditions, il pouvoit en tirer tout l'avantage. Les trois associés convinrent que Pizare, connu pour un homme de main, seroit chargé de l'expédition, qu'Almagro fourniroit toutes les provisions & auroit soin des préparatifs, & que Fernand de Luques feroit les autres dépenses. Le traité étant fait & signé, Fernand de Luques dit la Messe, partagea l'Hostie en trois, en prit une partie & donna les deux autres à ses associés.

Naissance & caractère de Pizare.

Avant de parler de l'expédition de Pizare, nous croyons devoir apprendre au Lecteur quelle étoit sa naissance. Il étoit fils de Gonzale Pizare, surnommé le *Long*, habitant de Truxillo dans l'Estramadure, ancien Capitaine d'Infanterie. Gonzale Pizare eut deux fils légitimes, *Ferand Pizare* & *Jean Pizare*, & de différentes meres deux fils naturels, *François Pizare* & *Gonzale Pizare*. C'est *François* qui va paroître sur la scène. Son pere maria sa mere à un Laboureur : elle en eut un autre fils. Quelques Ecrivains ont assuré que François Pizare fut, au moment de sa naissance, porté à l'entrée d'une Eglise, où il resta exposé pendant quelque-tems. On dé-

couvrit qui étoit son pere & on l'obligea d'en prendre soin ; mais il le fit avec tant d'indifférence, qu'il ne lui donna aucune éducation. Il l'envoya garder des pourceaux, & François Pizare passa une partie de sa jeunesse dans cet état abject. Arrivé à un certain âge, il eut honte de s'y trouver. Il quitta son troupeau & s'embarqua sur un flotte qui alloit aux Indes Occidentales. Il y fut bien-tôt regardé comme un homme actif, mais prudent, & fut élevé des plus bas emplois à un poste important. Il soutint l'opinion qu'on avoit conçue de lui lorsqu'il fut arrivé à Saint Domingue. Dans plusieurs expéditions il donna des preuves de sa valeur & acquit la réputation d'un brave Officier. La fortune seconda son courage ; il amassa des richesses considérables, & s'établit à Panama. Il y étoit lorsqu'il fit le traité dont nous venons de parler.

Départ de Pizare.

Les préparatifs pour l'expédition que les trois associés méditoient, furent prêts vers la fin d'Octobre 1524, & François Pizare partit vers le milieu de Novembre de la même année. Il avoit eu la précaution de consulter Pascal d'Andagoya, qui avoit fait une partie de la route qu'il entreprenoit de parcourir ; mais celui-ci lui conseilla d'abandonner son entreprise. Les dangers excitoient le courage de Pizare : ceux qu'on lui présentoit l'affermirent dans sa résolution. Sa flotte ne consistoit qu'en un seul vaisseau & deux canots que les associés avoient achetés. Almagro resta à Panama, chargé du soin de former un renfort de Matelots, de Soldats, & de

ramasser des vivres, & promit de joindre promptement Pizare.

A quarante lieues de Panama, Pizare trouva un Port, qu'il nomma *Las Pinas*, parce qu'il vit une prodigieuse quantité de pommes de pin dans le voisinage. Quelques Soldats descendirent à terre : mais la faim les força de retourner au vaisseau. Après une route de dix lieues, il trouva un autre Port où il chargea du bois & de l'eau ; mais il n'y trouva aucuns vivres. Au bout de dix jours, les provisions qu'il avoit prises à Panama furent consumées, & tout l'équipage se trouva réduit à une misere affreuse. Un jour on apperçut de loin une clarté qui surprit les Espagnols. Pizare se fit conduire à terre avec les plus braves de ses compagnons, & marcha vers l'endroit d'où la lumiere sembloit partir. Il y trouva quantité de Cocos, s'y arrêta, & envoya le vaisseau à l'Isle des Cocos pour y chercher des vivres. Il ne tarda pas à revenir avec des provisions. Pizare continua sa route, débarqua proche un village dans lequel plusieurs de ses gens entrerent : il n'y avoit point d'habitans : mais on y trouva beaucoup de maïs, de la chair de porc, des pieds & des mains d'hommes, ce qui fit connoître qu'on étoit dans une nation d'Antropophages. Les Espagnols arriverent bientôt dans un pays dont les habitans leur firent une guerre opiniâtre & leur tuerent beaucoup de monde.

Almagro joint Pizare.

Pendant que Pizare luttoit contre la fortune, Diegue d'Almagro partit de Panama avec soixante-dix Espagnols & le joignit à

Chincana. La joie que ressentirent les compagnons de Pizare à la vue de ce nouveau renfort, leur fit oublier toutes leurs peines. Les fâcheuses aventures qu'ils avoient essuyées jusqu'alors, leur firent connoître qu'ils devoient tenir toutes leurs forces réunies pour pénétrer dans un pays qui paroissoit si bien défendu. Ils recommencerent à suivre la côte avec leur petite flotte, qui étoit composée de deux vaisseaux, trois canots & deux cens Espagnols. Ils ignoroient les peines qui les attendoient. Ils trouverent d'abord quantité de rivières, dont l'embouchure est remplie de caymans. Ayant consumé leurs provisions, ils n'eurent d'autre ressource que de manger le fruit des Mangles dont ce pays est couvert & dont les racines, toujours abreuvées d'eau de mer, donnent au fruit un goût amer. Leurs canots, qui ne pouvoient aller qu'à la rame, travailloient continuellement contre les courans, & étoient continuellement emportés vers le Nord. Les Indiens ne perdoient aucune occasion de les attaquer, & leur reprochoient d'être des malheureux qui aimoient mieux ravager le pays d'autrui que de cultiver celui de leur naissance. Les deux Capitaines, voyant que la misere & les armes des Barbares leur enlevoient beaucoup de monde, déciderent qu'Almagro retourneroit à Panama pour y prendre des vivres & y faire des recrues. Il partit & revint bientôt avec quatre-vingt hommes. Ce renfort leur donna la hardiesse de pénétrer dans le pays de Catamez, au-delà des Mangles. Ils

y trouverent peu d'habitans, mais beaucoup de maïs. L'or qu'ils avoient vu chez les différentes Nations qu'ils avoient visitées, & dont ils se procuroient quelquefois une quantité considérable par des échanges ou par la force, excitoit leur courage. Dans quelques Nations, ils voyoient des hommes qui avoient le visage parsemé de clous d'or enchassés dans des trous qu'ils se faisoient pour y mettre ces ornemens.

Après la découverte du Catamez, les deux Capitaines jugeant qu'ils avoient encore plus besoin de monde, Almagro fit une seconde course à Panama, pour en ramener un nouveau renfort, que Pizare alla attendre dans une petite île qu'il nomma *Gallo*. Almagro trouva beaucoup de changement à Panama, Pédrarias n'y commandoit plus : son successeur étoit Pédro de Los Rios. Almagro craignit de le trouver moins disposé à favoriser les découvertes. Ses craintes étoient fondées : le nouveau Gouverneur, après lui avoir accordé quelques secours, lui défendit de faire de nouvelles levées. Quelques-uns des compagnons de Pizare, rebutés par ce qu'ils avoient souffert, & tremblans pour l'avenir, avoient écrit à leurs amis qui étoient à Panama. Ceux-ci supplierent Pédro de Los Rios de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allassent périr dans une si dangereuse expédition, & lui demanderent ses ordres pour faire revenir ceux qui s'y étoient malheureusement engagés. Almagro fut obligé de partir sans secours d'hommes, avec le

ıeu de vivres qu'il avoit pu amasser. Il rouva Pizare dans une très-grande misere. Ces deux Officiers prirent querelle ensem-ıle : Pizare reprocha à Almagro sa len-eur à lui amener du secours, lui dit qu'al-ant & venant comme il faisoit, il n'avoit ien à souffrir, tandis que les autres mou-oient de faim. La querelle s'échauffa au oint qu'ils mirent l'épée à la main : mais ılusieurs autres Officiers se mirent entre eux & les séparerent. Los Rios, pressé ar les sollicitations des amis de ceux qui e plaignoient de la misere qu'on enduroit vec Pizare, envoya un Lieutenant nom-ıé *Tafur*, natif de Cordoue, pour rame-ıer ceux qui n'étoient pas contens de eur sort. La plupart saisirent avec joie occasion qui se présentoit de terminer eurs peines & leur misere. Il s'en trouva reize & un Mulâtre qui voulurent suivre e sort de leur Capitaine. Pizare chargea Tafur de deux lettres, l'une pour le Gou-erneur de Panama, auquel il reprochoit e rendre un mauvais service à la Couron-e d'Espagne en mettant un obstacle à son ntreprise; l'autre pour Fernand de Lu-ues, ce Prêtre qui étoit un de ses asso-iés.

Pour attendre les réponses, il se retira ans l'île de Gorgone. Elle est située à rois dégrés Nord : sont circuit est d'en-iron trois lieues. Ceux qui ont vu cette le la comparent à l'enfer, par la noire obscurité de ses bois, la hauteur de ses nontagnes, les pluies continuelles, la nauvaise température de son air, dont le oleil ne pénétre jamais l'épaisseur; enfin

Isle Gorgone.

par la prodigieuse quantité de mosquites & de reptiles dont elle est remplie.

Ce fut l'asyle que Pizare choisit, autant pour se dérober aux attaques des Indiens, dans un séjour si affreux, que pour se procurer de l'eau qui lui avoit manqué dans l'île de Gallo. Il y fit un séjour de plusieurs mois: ses gens y bâtirent des cabanes & y fabriquerent un canot, avec lequel il alloit lui-même pêcher. Malgré les pluies, les orages & les mosquites, il alloit presque tous les jours à la chasse, & apportoit du gibier pour faire subsister ses gens. Ne recevant de nouvelles d'aucun côté, il crut qu'on le laisseroit périr dans cette île avec ses compagnons. Il songea à faire un radeau des débris du navire, qui n'avoit pu résister aux injures du climat de la Gorgone, & à retourner à Panama. La résolution étoit prise, lorsqu'ils découvrirent un vaisseau. Le Gouverneur, cédant enfin aux sollicitations de ceux qui avoient abandonné Pizare, lui envoya du secours. Ce vaisseaux, à son arrivée, apporta la joie parmi les Espagnols qui étoient dans l'île. On s'attendoit que Pizare alloit retourner à Panama; mais il prit le parti d'aller droit à Tumbez, sous la direction de deux Indiens de cette contrée qu'il s'étoit attachés par ses caresses, & qui commençoient à savoir un peu d'Espagnol.

Pizare aborde à Tumbez.

L'exécution suivit de près la résolution. Après vingt jours d'une navigation pénible, il arriva sous une île située devant Tumbez proche Puna. Il la nomma *Sainte-Claire*. Elle étoit inhabitée : mais les Indiens la regardoient comme un sanctuaire,

parce qu'en certains tems ils y alloient faire des sacrifices à des Idoles de pierres. Les Espagnols ne les virent pas sans étonnement. La principale avoit une tête d'homme, de monstrueuse forme. Ils trouverent dans cette île plusieurs ouvrages d'or & d'argent, ce qui leur causa beaucoup de joie. Il y avoit en outre plusieurs couvertures de laine jaune assez bien travaillées. Pizare s'affligea beaucoup du départ de ses autres compagnons avec lesquels il auroit pu faire quelqu'entreprise importante. Les Indiens qui étoient venus avec lui l'assuroient que ce n'étoit rien en comparaison des richesses qu'il trouveroit dans le continent. Ayant remis le lendemain à la voile, il apperçut un radeau si grand, qu'il le prit d'abord pour un navire. Bientôt il en découvrit quatre autres. Il y avoit quinze Indiens dans chaque. Ils ne firent pas difficulté de s'arrêter, lorsqu'ils apperçurent deux hommes de leur Nation dans les vaisseaux Castillans. Ceux qui étoient dans les radeaux alloient à Puna pour faire la guerre aux habitans de ce canton; mais l'étonnement que le vaisseau & l'habillement des Espagnols leur causa, les fit retourner à la côte. Le Pilote du vaisseau Espagnol, ne voyant aucune apparence de danger, mouilla dans la rade de Tumbez. Alors Pizare fit dire aux Indiens des radeaux, que son dessein étoit de rechercher leur amitié, & qu'il les prioit d'en avertir leurs Caciques.

On ne tarda pas à voir arriver sur le rivage une foule d'autres Indiens, qui venoient admirer les barbes & les habillemens

des Etrangers. Le Cacique du lieu, les croyant descendus du Ciel, ne tarda pas à leur envoyer, sur dix ou douze radeaux, toutes sortes de viandes, de fruits & divers breuvages dans des vases d'or & d'argent. Parmi les viandes il y avoit un mouton. C'étoit un présent des Vierges du Temple. Un Officier du Cacique dit aux Espagnols, qu'ils pouvoient descendre sans aucune défiance, & prendre ce qu'ils jugeroient nécessaire à leurs besoins. Pizare envoya un Matelot dans la chaloupe : les Indiens lui aiderent à charger vingt pipes d'eau. L'Officier du Cacique fit diverses questions à Pizare par le moyen des interprêtes. Le Chef des Espagnols lui répondit qu'il venoit de Castille avec ceux qui l'accompagnoient ; qu'il étoit sujet d'un Roi fort puissant ; que, par ses ordres, il avoit fait le tour d'une grande partie du monde, pour venir apprendre aux Indiens que les Divinités qu'ils adoroient étoient fausses, pour leur faire connoître un Dieu Créateur du ciel & de la terre, qui promettoit une éternité de bonheur à ceux qui observoient ses loix. Il lui désigna ensuite l'enfer par un lieu obscur & rempli de feux, destiné à la punition de ceux qui ne connoissoient pas ces loix. L'Officier Indien l'écouta avec attention, & but avec plaisir quelques verres de vin qu'on lui présenta. On lui donna ensuite une hache de fer, dont il parut faire beaucoup de cas, & des bijoux de l'Europe pour son Cacique. Il pria Pizare de laisser descendre à terre quelques-uns de ses gens. Alfonse de Molina le suivit avec un Negre qui servoit Pizare.

Il tient le langage d'un Apôtre.

Lorsqu'ils furent au rivage, tous les Indiens qui s'y étoient assemblés, marquerent une égale admiration pour la blancheur de l'un & la noirceur de l'autre. Ils lavoient le Négre pour essayer s'ils feroient disparoître sa couleur. Molina se laissa conduire dans une habitation voisine. Il y vit de beaux édifices de pierres, les canots, des fruits extraordinaires, des moutons, dont on a donné la description ci-dessus, & qui étoient alors inconnus à l'Espagnol: il admira la parure & la beauté des femmes qui s'offrirent à ses regards. Les vases d'or & d'argent y étoient fort communs, & tout y représentoit l'opulence. Le récit que Molina fit à son retour au vaisseau, y excita des transports de joie, & augmenta le chagrin que Pizare ressentoit d'avoir été si malheureusement abandonné par ses gens. L'état de ses forces ne lui laissant aucune espérance de retirer quelque fruit de ces découvertes, il fit descendre *Pédro de Candie*, Ingénieur estimé, pour étendre plus loin ses observations, & reconnoître par où l'on pourroit attaquer cette place, lorsqu'on y reviendroit avec plus de monde.

Candie partit avec le même Négre & un Interprête: il reçut des Indiens l'accueil le plus favorable. Le Cacique, auquel il fut présenté, le voyant armé d'un fusil, lui en demanda l'usage. Candie en tira un coup contre une planche voisine qu'il perça. Le bruit & l'effet causerent aux Indiens une telle frayeur, que les uns se laisserent tomber, & les autres pousserent un grand cri. Le Cacique, plus ferme, garda

Effroi que les armes à feu causent aux Péruviens.

le silence de l'étonnement. Il fit amener un Tigre & un Lion, & pria l'Espagnol de tirer dessus. Le coup fit encore tomber plusieurs Indiens & effraya les deux animaux au point, qu'ils approcherent de Candie avec beaucoup de douceur. Le Cacique les fit reconduire dans leur loge, &, se tournant vers l'Espagnol, il lui présenta une liqueur du pays, lui dit: « Bois » donc, puisque tu fais un bruit si terrible: » tu ressemble au tonnerre ». Candie visita la place & fut conduit dans le Monastère des Vierges, qui étoient consacrées au service des Idoles. Elles avoient fait demander la permission au Cacique de voir l'Etranger. Elles étoient occupées à faire des ouvrages de laine, & presque toutes d'une rare beauté.

Lorsque Candie retourna au vaisseau, il y porta des instructions beaucoup plus intéressantes que les premières: il avoit vu des vases d'or & d'argent, & des ouvriers en différens genres. Le portrait qu'il fit des Vierges, frappa l'imagination des Castillans. Ayant appris que le Cacique de Tumbez avoit envoyé à Quito pour informer l'Empereur de l'arrivée des Etrangers & lui demander ses ordres à leur sujet, Pizare crut que la prudence ne lui permettoit pas de s'exposer avec le peu d'hommes qu'il avoit avec lui aux caprices d'un Monarque qui, selon toutes les apparences, étoit fort puissant. Il fit mettre à la voile, garda un Indien de Tumbez & parcourut toute la côte. On le recevoit fort bien par-tout, parce que le bruit s'étoit répandu qu'il étoit doux, humain & gé-

néreux. Un de ses Matelots, charmé de la beauté du pays & de la douceur des habitans, résolut de passer le reste de ses jours dans cet heureux climat.

Pizare, voyant que ses gens se mutinoient, résolut de retourner à Panama, pour y annoncer ce qu'il avoit vu, & tâcher d'obtenir des forces capables de le faire respecter. Il emmena avec lui plusieurs Indiens pour les instruire & en faire les interprêtes. Les Espagnols s'accoutumerent à nommer cette grande région *Biru* ou *Birou*, du nom d'une rivière qu'ils avoient découverte; de-là vint, avec quelque changement, celui du *Pérou*. Origine du nom du Pérou.

Pizare, de retour à Panama, fait ses efforts pour engager le Gouverneur à lui fournir les moyens de tenter une nouvelle entreprise. C'est en vain, Pédro de Los Rios ne veut point consentir à ses demandes. Les obstacles irritent l'opiniâtreté de Pizare: il s'embarque pour l'Espagne, arrive à la Cour, y annonce ce qu'il a entrepris, ce qu'il a souffert, & les avantages que la Couronne peut en retirer. Il offrit de tenter une nouvelle expédition, & demanda le Gouvernement du pays qu'il avoit découvert & qu'il espéroit conquérir. Cette grace lui fut accordée, aux conditions qui étoient alors en usage; c'est-à-dire, qu'il prendroit sur lui les frais & les dangers de la conquête. Pizare, muni de lettres qui l'etablissoient Gouverneur du Pérou, trouva quantité de Volontaires qui s'engagerent à suivre sa fortune: ses freres voulurent être aussi de la partie. Lorsqu'il fut de retour à Panama,

il eut beaucoup de peine à trouver un vaisseau pour faire son embarquement, parce qu'ayant épuisé tous ses fonds avec ceux de ses associés dans sa première expédition, il n'avoit plus de quoi en acheter & en équiper un. Almagro, craignant que Pizare ne se pasât tout-à-fait de son secours, lui fournit quelques bâtimens.

Second Voyage de Pizare au Pérou.

On ignore quel étoit le nombre des vaisseaux avec lesquels Pizare entreprit la conquête du Pérou. Il partit au commencement de l'année 1531. Il avoit formé le projet de débarquer à Tumbez, où les observations de Molina & de Candie, lui faisoient espérer de grandes richesses; mais les vents contraires le forcerent de prendre terre cent lieues au-dessous, & d'y débarquer ses gens & ses chevaux, pour suivre la côte par terre. Les grandes rivières qu'il falloit souvent passer à la nage rendirent la route très-pénible. Pizare trouva des ressources dans son courage & son adresse. Il aidoit lui-même à nager à ceux qui se défioient de leur habileté, les soutenoit & les conduisoit jusqu'à l'autre bord. Ils arriverent dans un endroit nommé *Coaque*, y firent un tel butin, que Pizare, voulant engager les Espagnols qui étoient à Panama, y envoya un de ses vaisseaux chargé d'or. Son projet réussit: il ne tarda pas à voir arriver un renfort considérable.

Pizare, continua sa route, & se proposoit de passer au Port de Tumbez: mais se souvenant qu'il y avoit une île aux environs, il crut que la prudence demandoit qu'il s'y fît un établissement. Y étant arri-

é, & les Insulaires lui ayant demandé la aix, il crut que ses vues étoient heureu-:ment remplies; mais il ne tarda pas à tre informé que les Insulaires avoient des 'oupes cachées, pour massacrer tous les spagnols pendant la nuit. Il les attaqua romptement, les défit, se saisit du Caci-ue: le jour suivant il lui fallut encore ombattre une multitude d'ennemis. Il fut ıême obligé d'envoyer du secours aux aisseaux, qui furent attaqués par un grand ombre de barques plates. Les Espagnols : défendirent avec tant de résolution, u'ils tuerent une multitude d'Indiens, & ɔrcerent les autres de se retirer. Pizare erdit cependant quelques soldats, & son 'ere Gonzale fut dangereusement blessé u genou. Il visita l'île, trouva beaucoup e prisonniers, ce qui annonça que les In-ulaires étoient fort guerriers. Parmi les ırisonniers, il se trouva plusieurs habitans e Tumbez: Pizare les mit tous en liberté, envoya ceux de Tumbez dans leur pays k les pria de prendre dans leur barque rois de ses gens qu'il envoya à leur Caci-|ue. A peine ces perfides Indiens furent-ls arrivés dans leur ville, qu'ils sacrifie-'ent ces trois Députés à leurs Idoles. Fer-ıand Soto, qui s'étoit mis avec plusieurs ndiens sur une autre barque, pensa essuyer e même sort. Quelques-uns de ses amis e voyant partir, l'arrêterent, le firent lescendre de la barque & lui sauverent a vie.

La trahison des Indiens à l'égard des Espagnols doit faire juger qu'ils n'étoient pas disposés à leur fournir des barques

pour descendre, aussi ne reçut-on d'eux aucune espèce de secours. Pizare, ses freres, & quelques autres Officiers furent les seuls qui passerent la nuit à terre ; mais ils resterent toujours à cheval. Le lendemain on fit débarquer les troupes. Pizare avança plus de deux lieues dans les terres sans rencontrer un seul Indien : il s'apperçut que tous les habitans s'étoient retirés sur une hauteur voisine. A son retour il rencontra un détachement de cavalerie qui partoit pour le chercher. Il résolut d'établir un camp, pour se donner le tems d'examiner le pays & ses habitans.

Il fit prier le Cacique d'écouter ses propositions ; mais trois semaines se passerent avant qu'il pût en obtenir une réponse. Il avoit distribué les Indiens par pelotons, & faisoit faire d'effrayantes menaces à tous les Espagnols qui sortoient du camp. Un jour on découvrit un gros corps d'Indiens qui étoit posté de l'autre côté d'une rivière, & les prisonniers jugerent à diverses marques qu'il étoit commandé par le Cacique. Pizare, irrité de son obstination, prit enfin le parti de l'attaquer. Il fit préparer secrétement quelques barques plates, passa la rivière à la fin du jour, avec deux de ses freres & cinquante cavaliers, marcha toute la nuit. Se trouvant le lendemain, dès la pointe du jour, fort près du camp des Indiens, il s'élança sur eux avec une impétuosité qui leur causa tant de frayeur, qu'ils ne songerent qu'à fuir. Il en tua un grand nombre, & leur fit une cruelle guerre pendant quinze jours, pour venger la mort de trois Espagnols qu'ils

Pizare défait les Péruviens.

voient ſacrifié. Le Cacique effrayé fit emander la paix, & accompagna ſa deıande de quelques préſens d'or & d'arent. Cette victoire excitant le courage e Pizare, il avança dans le pays avec la luś grande partie de ſes troupes, & laiſſa e reſte proche de Tumbez, ſous le comnandement d'Antoine de Navarre & d'Alonſe Requelme. Le bruit de ſa victoire ngagea tous les habitans de cette Pro·ince à lui demander la paix. Son deſſein toit de pénétrer juſqu'au Port de Payta; nais il reçut des envoyés de Cuſco, de la art d'un Prince nommé *Guaſcar* ou *Huaſar*, qui lui faiſoit demander du ſecours ontre *Atahualipa*, ſon frere. Cette cironſtance lui fit changer tout-à-coup de éſolution. Comme c'eſt à la méſintelligence de ces deux Princes que les Eſpagnols doivent la conquête du Pérou, il aroît néceſſaire d'en expliquer l'origine en peu de mots.

Huayna-Capac, Souverain de Cuſco, avoit ſoumis pluſieurs Provinces à ſon Empire, & ſa domination comprenoit une étendue de cinq cens lieues, à compter depuis ſa capitale. Le pays de Quito avoit ſes Souverains particuliers; celui de Cuſco réſolut de le conquérir, & réuſſit. Le pays nouvellement conquis lui plut tant, qu'ayant laiſſé à Cuſco Huaſcar ſon fils aîné, Mango & pluſieurs autres de ſes enfans, il ſe maria dans le pays de Quito avec la fille du Souverain qu'il avoit détrôné, en eu un fils nommé *Atahualipa*, auquel il donna toute ſa tendreſſe. Ayant fait un voyage à Cuſco, il abandonna le

Ce qui facilite la Conquête du Pérou.

soin de ce fils chéri à des tuteurs, & retourna quelques années après dans sa nouvelle capitale, où il resta jusqu'à sa mort. En mourant il désigna pour son successeur Huascar, son fils aîné ; mais il en sépara le Royaume de Quito, qui étoit sa conquête particulière, & qui ne devoit pas être comptée entre les Provinces de l'Empire. Il en disposa en faveur d'*Atahualipa*, dont les ancêtres maternels avoient été en possession.

Après sa mort, Atahualipa s'empara de ses trésors, se mit à la tête de son armée, & envoya des Ambassadeurs à Cusco pour informer son frere aîné de la mort de leur pere, & le prier de confirmer le Testament qu'il avoit laissé. Huascar répondit que si son frere vouloit lui marquer sa soumission & venir à Cusco, il lui feroit un parti convenable à sa naissance ; mais qu'il ne pouvoit lui céder la Province de Quito qui étoit frontière de son Empire. Il ajouta que si son frere s'obstinoit dans ses prétentions, il marcheroit contre lui avec toutes ses forces.

Atahualipa comprenoit dans l'héritage de son pere, deux Capitaines d'une expérience & d'une valeur reconnues ; *Quisquiz* & *Eplicachicua*, qui s'étoient attachés à son service. Ils lui conseillerent de prévenir son frere aîné : il suivit ce conseil. La guerre fut vive entre les deux freres. Après une bataille, qui dura trois jours entiers, Atahualipa fut pris & renfermé dans un Château ; mais il profita de la négligence de ses gardes, perça la muraille de sa prison & s'enfuit. En ren-

trant dans ses Etats il annonça au peuple que le feu Roi, son pere, favorisant la justice de sa cause, l'avoit changé en serpent, pour lui donner le moyen de s'évader par un petit trou. Le peuple est toujours disposé à croire le merveilleux. Ses sujets, ranimés par l'espérance d'une protection surnaturelle, se rallierent autour de lui. Il marcha contre son frere, gagna sur lui une victoire si complette, que longtems après on voyoit dans le champ de bataille, les os des vaincus entassés les uns sur les autres. Le vainqueur ravagea plusieurs Provinces, arriva jusqu'à Tumbez, qui se soumit sans résistance : il voulut pénétrer dans l'île de Puna; mais il fut repoussé & forcé d'abandonner son entreprise. Il prit sa route vers Cusco, s'arrêta à Caxamalca, où il apprit que son frere Huascar marchoit à sa rencontre avec une armée formidable. Il envoya un détachement à la découverte. Huascar avoit eu l'imprudence de s'écarter de son armée : il fut enveloppé par le détachement, chargé de chaînes & conduit à son frere. Ses partisans, informés qu'il étoit arrivé dans le pays des hommes extraordinaires, qui passoient pour être enfans du Soleil, allerent implorer leur protection en faveur de l'infortuné Huascar. Les Espagnols étoient au Port de Payta, lorsque ces Députés arriverent. Pizare sentit combien la conjoncture étoit favorable à ses desseins : il rappella les troupes qu'il avoit laissées à Tumbez, fit construire un Fort sur la rivière de Payta, & lui donna le nom de *Saint-Michel*. Son dessein étoit de

procurer une retraite assurée aux vaisseaux qui viendroient de Panama. Il distribua ensuite à ses soldats l'or & l'argent qu'on avoit amassé dans les différentes expéditions, & ne laissa dans la nouvelle ville que ceux qu'il destinoit à l'habiter.

Pizare se hâta de faire ses préparatifs, & se mit en marche pour joindre Atahualipa, qui étoit alors dans la Province de Caxamalca. Les Espagnols furent obligés de traverser un désert de vingt lieues, où ils eurent beaucoup à souffrir par la chaleur & la faim; mais, si-tôt qu'ils en furent sortis, ils trouverent des vallons peuplés où on leur fournit des rafraîchissemens en abondance. Ils rencontrerent bien-tôt un envoyé d'Atahualipa, qui présenta au Général des brodequins très-riches & des bracelets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il paroîtroit devant l'Inca, auquel cette marque le feroit connoître. Les autres présens consistoient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, des oiseaux & différens quadrupedes du pays; en vases, en coupes, en plats & bassins d'or & d'argent; en pierreries, comme turquoises & émeraudes. Enfin la quantité de richesses qu'on présenta aux Espagnols, leur fit juger que le Prince qui les envoyoit possédoit d'immenses trésors. Ils ne douterent pas qu'il ne fût allarmé des traitemens qu'on avoit faits aux habitans de Tumbez; mais ils ignoroient, dit Garcilasso, que ses peuples les regardoient comme fils du Soleil, & comme exécuteurs de ses vengeances, & que leur but étoit moins d'acheter l'amitié d'un si pe-

tit nombre d'hommes, que d'appaiser la colere du Soleil, qu'ils croyoient irrité contr'eux.

Pizare n'avoit pour interprête qu'un jeune Indien de Puna, qui ſavoit peu la langue de Cuſco, qui étoit celle de la Cour, ni celle des Eſpagnols : il ne put rendre le diſcours du Député. Les Eſpagnols, ignorant ce qu'il leur avoit dit, délibérerent ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Les uns jugerent que plus les préſens étoient riches, plus ils devoient inſpirer de défiance, & que ce pouvoit être une amorce pour les faire donner dans quelque piége. D'autres penſerent qu'il ne falloit pas juger ſi mal des intentions d'un grand Prince; que, ſans négliger de ſages précautions, on devoit ſuivre des voies pacifiques, & que l'obſcurité que l'on trouvoit dans les termes de l'Inca ne venoit, peut-être, que de l'explication de l'interprête. On réſolut de continuer la marche vers Caxamalca, où l'on eſpéroit trouver le Prince. On reçut beaucoup d'accueil de la part des Indiens dans tous les lieux par où l'on paſſa : ils apportoient aux Eſpagnols diverſes ſortes de viandes & de liqueurs, & l'on remarquoit par-tout qu'ils n'avoient rien épargné pour les préparatifs. Ces Barbares ayant remarqué que les chevaux mâchoient leur frein, ils s'imaginoient que ces animaux extraordinaires vivoient de métaux : ils leur apportoient de l'argent & de l'or en abondance, & les leur préſentoient avec un air de franchiſe & d'amitié. On peut penſer que les Eſpagnols ne cherchoient pas à les détromper.

Pizare, voulant répondre à l'honnêteté de l'Empereur, lui envoya Fernand, un de ses freres, & Soto. Ils ne le trouverent point dans la ville de Caxamalca. Ce Prince, pour affermir sa domination, passoit successivement d'un lieu à un autre, & faisoit égorger tous ceux de la famille Royale qui tomboient entre ses mains, aussi bien que les partisans de son frere. Le Gouverneur de Caxamalca avoit ordre de recevoir les Espagnols, qu'on appelloit *Fils du Soleil*, avec toute la distinction que l'on devoit à leur naissance. Il envoya au-devant d'eux quelques Officiers, suivit bien-tôt lui-même, & les conduisit à un Palais des Incas, où l'Empereur s'étoit rendu lui-même à la nouvelle de leur approche. En avançant dans la plaine, ils virent des gens de guerre envoyés pour leur faire honneur. Soto, qui ignoroit leur dessein, poussa son cheval à toute bride vers l'Officier qui les commandoit. Les Soldats s'écarterent, autant parce qu'ils avoient ordre de le respecter, que par la crainte que leur inspiroit un cheval qu'ils voyoient pour la première fois en course. L'Officier Péruvien fit aux Espagnols un salut qui étoit une espèce d'adoration, & les accompagna jusqu'au Palais avec les marques de la plus profonde vénération.

Ils furent éblouis des richesses qui se présentoient de toutes parts. L'Inca étoit assis sur un siége d'or. Il se leva pour les embrasser & leur dit : *Capac Viracocha ; soyez les bien venus dans mes Etats.* On leur présenta des siéges d'or, & l'Inca, se tournant vers quelques Seigneurs qui étoient

à côté de lui, leur dit : « Vous voyez la » figure & l'habit de notre Dieu *Viraco-* » *cha* *, tels que notre prédécesseur *Ya-* » *huarhuacac* a voulu qu'ils fussent repré- » sentés dans une statue de pierre ». Deux Princesses, d'une extrême beauté, présenterent des liqueurs : ces rafraîchissemens furent suivis d'un festin. Fernand Pizare fit ensuite son compliment à l'Empereur, voulut lui parler de Religion ; mais il avoit trop peu de tems pour développer les vérités qu'il annonçoit, & l'Inca ne put les comprendre : il se contenta de répondre avec honnêteté, mais conformément à ses préjugés. Il promit aux deux Espagnols d'aller le lendemain voir leur Chef. Ils se retirerent tout remplis de l'idée des richesses qu'ils avoient vues.

Le Général, instruit que l'Empereur devoit lui rendre visite le lendemain, partagea soixante cheveaux, dont toute sa Cavalerie étoit composée, en trois compagnies de vingt chacune. Il en donna le commandement à ses trois freres, qui se rangerent derrière un vieux mur, pour n'être pas d'abord apperçus des Indiens, & leur causer plus de surprise en se montrant tout-à-coup. Il se mit lui-même à la tête de son Infanterie, qui étoit composée de cent hommes, en fit un bataillon. Dans cet ordre il attendit le Prince, sans aucune espèce de crainte, quel que fût son projet. La marche de l'Inca fut si lente, qu'il employa quatre heures à faire une lieue. Il étoit accompagné des pricipaux Seigneurs de sa Cour : ses gens de guerre for-

* Voyez pages 231 & 232 de ce Volume.

moient quatre corps de huit mille hommes : le premier composoit l'avant-garde : deux marchoient à ses côtés : le quatrième faisoit l'arrière-garde. Il eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

Atahualipa vit, en arrivant, les Espagnols rangés en ordre de bataille : il dit à ses Officiers : « Ces gens sont les Messa» gers des Dieux : gardons-nous de les of» fenser ; il faut, aucontraire, que nos » civilités les appaisent ». Vincent de Valverde, Jacobin & Aumônier des Espagnols, marcha vers l'Inca, une Croix de bois dans une main, & son Bréviaire dans l'autre. Ses cheveux coupés en couronne étonnerent l'Inca, qui demenda à quelques Indiens qui étoient familiers avec les Espagnols, quelle étoit la condition de cet étranger. Ils lui répondirent que c'étoit un Messager de Pachacamac. Le Jacobin fit un assez long discours, qu'il divisa en deux parties. Son exorde roula sur la nécessité de la Religion Catholique : il passa ensuite à la Trinité, aux châtimens & aux récompenses d'une autre vie, à la création du monde, à la chûte d'Adam, dans laquelle il comptoit toute la race, à l'exception de Jesus-Christ. Il parla de la naissance de l'Homme-Dieu, de sa mort pour la Rédemption des hommes, de sa Résurrection, des Apôtres, enfin de la primauté de Saint Pierre. Dans la seconde partie, il dit que le Pape, successeur de Saint Pierre, informé de l'idolâtrie des Indiens, & voulant les attirer à la connoissance du vrai Dieu, avoit chargé l'Empereur Charles, Monarque de toute la terre, d'envo-

yer ſon Lieutenant pour les ſoumettre & les faire entrer volontairement ou de force, dans la ſeule bonne voie, qui étoit celle qu'on venoit lui indiquer. Il cita l'exemple du Mexique & d'autres pays. Enfin il déclara à l'Inca, que s'il s'endurciſſoit contre l'Évangile, il périroit comme Pharaon.

Il étoit difficile que l'Inca comprît quelque choſe au diſcours que lui tint le Jacobin. Les Myſtères de la Religion Chrétienne lui furent préſentés avec tant de rapidité, qu'il ne put rien y comprendre. La manière même dont ce diſcours lui fut rendu par l'interprête, qui étoit un Péruvien & connoiſſoit peu la langue Eſpagnole, augmenta la confuſion dans l'eſprit d'Atahualipa. Il ne fit attention qu'à la menace qu'on lui faiſoit de ſoumettre ſon pays & de le faire entrer de force dans la voie qu'on venoit lui enſeigner. Cet endroit du diſcours du Jacobin fut peut-être le ſeul qu'on put lui interprêter. Ce Prince pouſſa un ſoupir, ſans doute parce qu'il ſe rappella dans le moment la prédiction d'un de ſes prédéceſſeurs; mais, reprenant ſes eſprits, il répondit que ce pays avoit été conquis par ſes pères, & qu'il feroit tous ſes efforts pour le conſerver; qu'à l'égard de Jeſus-Chriſt qu'on lui annonçoit comme le Créateur du Ciel & de la terre, il ignoroit ce qu'on vouloit lui dire; qu'il avoit appris de ſes peres que cet ouvrage étoit celui du Soleil, & qu'il le croyoit. Il finit par demander au Jacobin où il avoit appris tout ce qu'il venoit de lui dire. Celui-ci répondit que

céla étoit dans le livre qu'il tenoit & qui étoit la parole de Dieu. l'Inca le demanda, l'ouvrit, tourna les feuillets, dit que ce livre ne lui faisoit rien entendre, & le jetta par terre. Valverde, indigné de cette profanation, se tourna vers les Espagnols & cria aux armes. Pizare, jugeant de son côté qu'il lui seroit difficile de résister aux Indiens s'ils l'attaquoient les premiers, envoya dire à son frere Fernand de s'élancer dessus avec la Cavalerie. De son côté il fit faire une décharge de toute son artillerie, les attaqua avec son Infanterie, pénétra jusqu'à la litière où étoit l'Inca, fit main-basse sur ceux qui la portoient; mais si-tôt qu'il en tomboit un, d'autres se présentoient pour lui succéder. Pizare comprit qu'il étoit perdu si le combat tiroit en longueur, parce que la perte d'un seul Espagnol lui seroit plus funeste que celle de mille Indiens ne le deviendroient à l'Inca. Dans cette idée, il redoubla ses efforts, prit Atahualipa par la robe, le renversa de sa litière, & le fit prisonnier au milieu des Indiens, qui mirent tout en usage pour le sauver. D'après ce récit, que nous tirons de Garcilasso, le Lecteur sera sans doute indigné de voir les Espagnols attaquer les Péruviens sans sujet, en massacrer un nombre incroyable, & faire leur Monarque prisonnier; mais les Ecrivains Espagnols, qui ont rapporté ce fait, assurent que Pizare ne commença les hostilités que parce qu'il étoit certain que l'intention des Péruviens, étoit de laisser les Espagnols s'abandonner à la confiance, & de profiter de leur sécurité pour les massacrer tous. La

Pizare attaque les Indiens.

Il fait l'Inca prisonnier.

rélation de Jérôme Benzoni, Milanois, qui alla au Pérou peu d'années après cet événement, peut guider dans le jugement qu'on doit porter sur la conduite des Espagnols & des Péruviens. Aucun intérêt particulier ne l'engageoit à défendre une nation aux dépens de l'autre. Pour ne pas ennuyer nos Lecteurs nous donnerons le précis de sa narration.

Les rélations sont partagées sur cet événement.

Atahualipa, instruit de l'arrivée des Etrangers, donna ordre qu'on l'informât de toutes leurs démarches. On les examina, & on lui fit dire qu'ils étoient en petit nombre, & si las, qu'ils étoient obligés de se faire porter par de grands animaux. Il leur envoya dire de ne pas passer outre, sinon qu'il les feroit tous exterminer. Pizare répondit, qu'étant si près de la Cour, il ne pouvoit se dispenser de rendre hommage à l'Empereur, & donna ordre en même-tems à ses gens de hâter leur marche. Il fit prendre les devans à quelques Cavaliers, afin d'être instruit de la contenance des Péruviens, & de pénétrer dans les intentions de l'Inca. Les Péruviens furent effrayés à la vue des chevaux, qu'ils prenoient pour des monstres. L'Inca seul tint une contenance assurée. Fernand Pizare s'avança vers lui, & lui dit, par le moyen des Interprêtes, qu'il étoit frere du Général, lequel étoit venu de la part d'un grand Monarque pour lui dire des choses importantes, puis qu'ils s'en retourneroient tous dans leur pays. L'Inca répondit qu'il se rendroit à la ville de Caxiamalca où il donneroit audience au Général, à condition qu'il partiroit avec sa suite aussi-tôt qu'elle seroit finie.

Jérôme Benzoni, Hist. du Nouveau Monde, liv. 3, pag. 559, & suiv.

Fernand Pizare alla porter cette réponse à son frere, & lui fit une énumération des richesses qu'il avoit vues à la Cour du Monarque Péruvien : il lui dit en même tems qu'il étoit résolu de faire sortir les Espagnols de ses Etats, de gré ou de force. Le Général fit avancer ses gens vers le lieu indiqué, & passa la nuit à ranger ses soldats en ordre de bataille, & à préparer les armes. Lorsque tout fut en ordre, il ordonna à ses gens de ne tirer que quand il leur auroit donné le signal.

Dès que le jour parut, on apperçut l'Inca qui avançoit à la tête de plus de vingt mille hommes. Il étoit dans une litière d'or massif, portée sur les épaules de plusieurs Indiens. Ses habits consistoient en une camisole de coton, sans manches : les parties naturelles étoient couvertes d'une bande de coton. Un floquet rouge de laine fine, pendoit sur sa joue gauche & lui ombrageoit les sourcils. Il avoit aux pieds des souliers assez bien faits. Sa camisole étoit couverte de plumes de toutes sortes de couleurs & de pierreries de toutes espèces. Il entra dans la ville & se rendit au Palais où il devoit donner audience aux Espagnols.

On les fit avertir que le Monarque étoit disposé à les écouter. Ils entrerent dans la ville, & un Jacobin, nommé *Frere Vincent de Vauverde*, fendit la presse, s'approcha de l'Inca, tenant une croix & un Bréviaire, lui fit un long discours pour lui prouver la vérité de l'Evangile, la puissance du Pape & celle du Roi d'Espagne, & finit par dire que si l'Inca ne vouloit

pas se faire son ami & se rendre son tributaire, on le lui feroit faire de force.

Atahualipa répondit qu'il consentiroit à être l'ami d'un Monarque aussi puissant que celui dont on lui parloit, mais qu'étant libre & indépendant, il ne consentiroit jamais à payer tribut à quelqu'un qu'il ne connoissoit point. Il ajouta qu'il ne quitteroit jamais sa religion pour en prendre une autre; que si les Chrétiens croyoient que Jesus-Christ avoit fait le ciel & la terre, lui croyoit que c'étoit le Soleil qui ne mouroit jamais. Il demanda ensuite au Jacobin, comment il savoit que le Dieu des Chrétiens avoit fait le ciel & la terre de rien: le Religieux lui répondit que son livre le prouvoit, & lui présenta aussi-tôt son Bréviaire. Atahualipa le prit, le regarda avec attention, tourna les feuillets, se mit à rire, dit: Je ne trouve là rien de ce que vous m'annoncez, & jetta le Bréviaire à terre. Le Religieux ramassa son Bréviaire, retourna vers les Espagnols, en criant de toutes ses forces: *Vengeance Chrétiens.* On vient de jetter l'Evangile par terre. Tuez ces mécréans qui foulent aux pieds la loi de Dieu.

A l'instant François Pizare fit déployer les enseignes & donna le signal du combat. Aussi-tôt on fit une décharge de toute l'artillerie, afin de commencer le combat par étonner les Indiens: la cavalerie parut ensuite; les trompettes & les tambours firent un bruit si terrible, qu'ils acheverent de jetter la consternation parmi eux. Les Espagnols mirent les armes à la main, s'élancerent sur les Péruviens, &

en firent un carnage horrible. Ceux qui leur échappoient ne songeoient qu'à fuir : ils se culbutoient les uns les autres & facilitoient encore plus aux Espagnols le moyen de les massacrer.

Lorsque la cavalerie eut commencé le massacre, François Pizare avança à la tête de l'infanterie & dirigea ses coups du côté où étoit l'Inca. Ce Prince avoit beaucoup d'Indiens autour de lui, mais ils étoient tous si consternés, qu'aucun n'osoit se défendre. Les Espagnols renverserent tout ce qu'ils rencontrerent sur leur passage & arriverent jusqu'à Atahualipa. Chacun s'empressa de le saisir, & de frapper sur ceux qui portoit sa litière. François Pizare s'approcha, saisit Atahualipa par sa camisole & le renversa. Le Monarque Péruvien ne fit aucune résistance & se rendit prisonnier. Pizare fut légérement blessé à la main par un Espagnol qui frappoit sur les Indiens sans discernement.

On envoya la cavalerie après les fuyards: dans cette poursuite il périt encore un grand nombre d'Indiens. Le Jacobin ne cessoit d'exciter les Espagnols, & de leur dire de n'épargner personne, & de prendre garde de rompre leurs sabres. Les vainqueurs passerent la nuit à se réjouir.

Plusieurs Ecrivains se sont occupés à faire des dissertations pour juger lesquels, des Péruviens ou des Espagnols, avoient le plus de tort ; mais il est certain que les Espagnols avoient le projet d'attaquer les Péruviens pour s'emparer de leurs richesses, & que si cette occasion leur avoit manqué, ils en auroient trouvé ou fait naître une autre.

Le lendemain les Espagnols se rendirent au camp que les Péruviens avoient occupé. Ils y trouverent une quantité surprenante de vases d'or & d'argent, des tentes fort riches, des étoffes, des habits & des meubles d'un prix inestimable. La vaisselle d'or valloit seule, si l'on en croit Zarate, plus de soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes allerent les trouver & se remirent volontairement entre leurs mains.

Richesses qu'Atahualipa offre pour sa rançon.

Atahualipa, que les Espagnols conduisoient avec eux, pria le Général de le traiter avec ménagement, & lui proposa pour sa rançon de remplir d'or une salle où ils étoient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre, & fit faire autour de cette salle une marque de la même hauteur. Il promit en outre une si grande quantité d'argent, que les vainqueurs ne pourroient tout emporter. Pizare accepta l'offre, & bien-tôt on vit la campagne couverte d'Indiens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportoient de toutes parts. Comme il falloit ramasser cet or de toutes les parties de l'Empire, les Espagnols trouvoient qu'on ne remplissoit pas les promesses de l'Inca avec assez de promptitude, & commençoient à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualipa s'apperçut de leur mécontentement, & dit à Pizare que la ville de Cusco étant éloignée de deux cens lieues, & cette distance étant remplie de chemins très-difficiles, il n'étoit pas étonnant que ceux qu'il avoit chargés de ses ordres tardassent à revenir. Il ajouta que si le Général vouloit y envoyer lui-même deux de ses gens, ils ver-

roient de leurs yeux qu'il étoit en état de remplir sa promesse. Voyant que Pizare étoit rebuté par le danger que les Espagnols pourroient courir dans une si longue route, il lui dit en riant: Vous me tenez dans les fers avec ma femme, mes enfans & mes freres; ne sommes-nous pas des ôtages suffisans. Soto & Pierre de Varco s'offrirent pour faire ce voyage. Atahualipa leur conseilla de le faire dans une de ses litières, afin qu'ils fussent plus respectés.

Ils partirent & rencontrerent à quelques journées de Caxamalca, un corps de troupes Péruviennes qui amenoient prisonnier Huascar, frere d'Atahualipa. Ce malheureux Prince, ayant appris qui étoient ceux qu'il voyoit dans des litières, demanda à leur parler. Les deux Espagnols lui assurerent que l'intention de l'Empereur leur maître, & celle du Général Pizare, étoit de faire observer la justice à l'égard des Péruviens. Alors il leur exposa ses droits à la Couronne, l'injustice de son frere, & les pria de retourner vers le Général pour l'engager à prendre ses intérêts, & ajouta que si Pizare se déclaroit en sa faveur, il s'engageoit, non-seulement à remplir d'or la salle de Caxamalca, jusqu'à la ligne qu'on avoit marquée, mais encore jusqu'à la voûte, ce qui étoit le triple de plus. Atahualipa, ajouta-t-il, sera obligé, pour remplir son engagement, de dépouiller le Temple de Cusco, & moi j'ai dans ma puissance toutes les pierreries & tous les trésors de mon pere. Les ayant en effet reçus de son pere, par héritage, il

Celles que son frere Huascar offre sont au-dessus.

les avoit cachés sous terre, dans un lieu qui n'étoit connu de personne, parce qu'il avoit fait tuer les Indiens qui avoient travaillé à cette opération.

Les deux Espagnols ne voulurent pas manquer aux ordres qu'on leur avoit donnés & refuserent de retourner sur leurs pas. D'un autre côté les partisans de l'usurpateur, croyant sa délivrance prochaine, &, regardant les offres de son frere comme un obstacle à son rétablissement, l'informerent de ce qui s'étoit passé entre Huascar & les deux Espagnols. Il sentit de quelle importance il étoit pour lui que Pizare n'en fût pas informé : mais avant de suivre le barbare conseil que lui dictoit la politique, il crut devoir pressentir quels seroient les idées des Espagnols sur la mort de son frere. Il feignit une extrême affliction, & lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin, il eut l'art de verser des larmes & d'entrecouper son discours de sanglots, & dit que ses gens, le voyant dans les chaînes, & craignant que Huascar ne profitât de l'occasion pour recouvrer sa liberté, l'avoient assassiné ; & qu'il regardoit cette mort comme le comble de ses malheurs. Pizare, trompé par ces apparences de vérité, fit des efforts pour le consoler, & alla jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Atahualipa, voyant que sa ruse avoit le succès qu'il attendoit, donna ordre de tuer promptement son frere, & cet ordre fut exécuté si ponctuellement, qu'il n'y eut point d'intervalle entre la douleur simulée & le fratricide. Zarate assurent que Huas-

Atahualipa les apprend & le fait mettre à mort.

Découverte & Conquête

du Pérou, par Augustin Zarate, tom. 1. pag. 125.

car, voyant les meurtriers prêts à l'immoler, dit avec fermeté. « Je n'ai pas régné » long-tems : mais le barbare qui m'arrache la vie, malgré les cris de la nature » qui l'avertissent d'épargner le sang de » son frere & de son Empereur, n'aura » pas un plus long régne ». Cette prédiction, qui ne tarda pas à s'accomplir, rapella aux Péruviens celle de Huayna Capac, & les confirma dans l'opinion que les Incas étoient véritablement fils du Soleil.

Pendant que Soto & Varco continuoient leur route vers Cusco, le Gouverneur envoya son frere Fernand Pizare avec une partie de la cavalerie, pour découvrir les Provinces intérieures. Ce détachement rencontra dans sa route un frere d'Atahualipa, nommé *Illescas*. Il conduisoit trois millions en or avec une très-grande quantité d'argent pour la rançon de son frere. Après une marche très-pénible, Fernand arriva dans la ville de Pachacama, où il trouva un Temple rempli de richesses, en enleva une partie : les Indiens prirent le reste pour la rançon de leur Empereur, Fernand Pizare, ayant appris que Culicuchima, un des Généraux de l'Empereur, étoit dans ce pays avec une armée assez nombreuse, le fit prier de venir le voir : mais le Général, soit par orgueil, ou par crainte, refusa de se rendre à son invitation. Fernand alla le trouver au milieu de ses troupes, l'engagea à les congédier & à le suivre. Ils parcoururent beaucoup de pays & retournerent à Caxamalca. Lorsque le Général approcha

du Palais où l'Empereur étoit détenu prisonnier ; il ôta ses souliers, &, en paroissant devant lui, se jetta à ses pieds, lui dit, en versant un torrent de larmes, que s'il avoit été auprès de sa personne, il ne seroit pas chargé de chaînes. Atahualipa lui répondit, qu'il reconnoissoit dans sa disgrace un juste châtiment de la négligence qu'il avoit eue pour le culte du Soleil, & que son malheur venoit principalement de la lâcheté de ses gens qui l'avoient abandonné.

La renommée porta rapidement à Panama la nouvelle des progrès que François Pizare faisoit au Pérou, & des richesses immenses qu'il y trouvoit. Almagro, un de ses associés, cédant à la jalousie, conçut le projet de se mettre en possession du pays qui étoit au-delà du Gouvernement de Pizare. Il équipa quelques vaisseaux, se rendit à Puerto Viejo, où le bruit de la défaite de l'Inca s'étoit répandu, avec l'engagement qu'il avoit pris pour sa rançon. A cette nouvelle, il changea de dessein, résolut d'aller à Caxamalca ; espérant partager avec Pizare les richesses de l'Inca. En y arrivant il trouva qu'on avoit déja ramassé une grande partie de la rançon d'Atahualipa. Son étonnement fut extrême à la vue de ces prodigieux monceaux d'or & d'argent ; mais les Soldats de Pizare lui déclarerent que de nouveaux venus ne devoient pas partager les dépouilles des vaincus avec les vainqueurs. Il s'éleva à ce sujet une contestation qui eut de fâcheuses suites. Pizare, quoique le plus fort par le nombre de ses soldats,

Idem. Ibid. pag. 126.

& par l'affection qu'ils avoient pour lui, feignit de ne pas remarquer le mécontentement d'Almagro, & prit occasion de son arrivée pour envoyer Fernand, son frere, en Espagne. Il le chargea de rendre compte à la Cour des progrès de la conquête, & de présenter à l'Empereur ce qui lui appartenoit des richesses qu'on avoit amassées. Atahualipa ne vit partir Fernand Pizare qu'avec un extrême chagrin. C'étoit le seul Espagnol auquel il avoit accordé sa confiance. On assure qu'il lui dit: « Vous » me quittez Capitaine! je suis perdu: je suis » persuadé que, pendant votre absence, ce » gros ventre & ce borgne me feront assassi» ner ». Le borgne étoit Almagro, qui avoit perdu un œil dans une action contre les Indiens; le gros ventre, Alfonse de Requelme, Trésorier de l'Empereur.

Fernand Pizare emporta avec lui cent mille pesos d'or & autant en argent. Chaque cavalier eut pour sa part douze mille pesos en or & à-peu-près la même quantité en argent, c'est-à-dire, deux cens quarante marcs de chaque espèce. L'Infanterie fut payée à proportion. Soixante Soldats demanderent la permission de retourner en Espagne, pour y jouir paisiblement de leurs richesses. Pizare, ne doutant pas que leur fortune n'excitât les désirs de la plupart de ceux qui les verroient, & ne lui procurât, par cette raison, un grand nombre d'hommes, les laissa partir.

Gomera, liv. 7. chap. 1.

Les deux Espagnols que François Pizare avoit envoyés à la capitale du Pérou revinrent & annoncerent au Général qu'il y avoit dans les Temples & dans les Pa-

lais une si prodigieuse quantité d'or & d'argent, qu'ils avoient peine à croire eux-mêmes ce qu'ils avoient vu. Pizare, impatient de posséder toutes ces richesses, fit promptement fondre l'or & l'argent qui lui restoit. On assure qu'il se trouva deux cens cinquante-deux mille livres pesant d'argent, & treize millions deux cens soixante-cinq mille livres d'or, richesses qu'on n'a jamais vues assemblées depuis. Le Général, sentant combien il seroit dangereux pour lui de laisser subsister un motif de jalousie entre ses soldats & ceux d'Almagro, donna aux derniers une somme presqu'aussi considérable que celle qu'il avoit distribuée aux siens.

Les Espagnols, instruits que Huascar avoit fait cacher les trésors de ses peres & qu'il étoit mort sans indiquer le lieu où ils étoient, eurent peur qu'Atahualipa n'en fit faire autant de ceux qui étoient dans les Temples & les Palais : ils savoient qu'un simple ordre de sa part suffisoit pour les faire enlever. D'ailleurs Almagro & ses soldats disoient que tout l'or & l'argent qu'on apporteroit seroit regardé comme faisant partie de sa rançon, & qu'on pourroit refuser de le partager avec eux. Ils déciderent qu'ils feroient périr ce Prince, pour s'affranchir des embarras qu'il pourroit lui causer. Pizare, de son côté, s'intéressoit peu pour cet infortuné Prince. Benzoni prétend que, dès le premier moment de sa victoire, il avoit songé lui-même à s'en défaire. Garcilasso fait connoître la cause de sa haine. Atahualipa, dit-il, qui avoit un esprit naturel,

Motifs qui engagent les Espagnols à faire périr l'Inca.

admiroit les Arts qu'il voyoit exercer aux Espagnols : celui d'écrire, entr'autres, lui parut surprenant : il le prit d'abord pour un don de la nature. Pour s'en assurer, il pria un Espagnol de lui écrire sur l'ongle du pouce le nom de son Dieu. Le soldat le satisfit. Atahualipa montra son ongle à plusieurs soldats, qui lui dirent tous ce qui étoit dessus. Le Gouverneur parut quelque tems après & Atahualipa le pria de lui dire ce qui étoit sur son ongle. Pizare, qui, comme on l'a vu, avoit été élevé à garder des porcs, ne savoit pas lire : il fut fort embarrassé pour lui répondre. L'Inca comprit alors que c'étoit un talent acquis & le fruit de l'éducation, & poussant plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'un homme à qui l'éducation avoit manqué devoit être de basse extraction & d'une naissance inférieure à celle des soldats qui étoient mieux instruits. Il conçut depuis ce tems pour Pizare un mépris qu'il n'eut pas l'adresse de dissimuler.

Ces motifs n'étoient cependant pas assez forts pour qu'on se déterminât à faire mourir l'Empereur du Pérou : la crainte de déplaire à Charles-Quint, en faisant périr un Monarque sans aucun sujet plausible, retenoit les esprits des Officiers Espagnols dans l'irrésolution : mais les méchans trouvent toujours les moyens d'autoriser leurs crimes. Un Indien, originaire de l'Isle de Puna, né parmi le bas peuple, avoit gagné la confiance de Pizare auquel il servoit d'Interprête : il s'étoit fait baptiser & avoit reçu le nom de *Philippe*, qu'on avoit changé en celui de *Philipillo*. Cet

Interprête étoit devenu amoureux d'une des femmes de l'Inca & s'en étoit fait aimer : pour s'assurer un commerce paisible avec elle, il résolut de perdre l'Empereur, alla dire à Pizare qu'Atahualipa prenoit des mesures secretes pour faire massacrer tous les Espagnols, & qu'il avoit fait cacher dans plusieurs endroits un grand nombre de gens bien armés, qui n'attendoient que l'occasion pour exécuter les ordres qu'ils avoient rèçus. Comme l'examen des preuves ne pouvoit se faire que par le moyen de cet Interprête, il étoit maître de tout exprimer suivant ses vues. L'accusation de Philipillo fut écoutée, & l'on saisit avidement cette occasion pour faire périr l'infortuné Atahualipa. Cependant, pour donner une couleur de justice à son exécution, on observa quelques formalités dans le procès. Pizare nomma des Commissaires pour entendre l'accusé, & lui donna un Avocat pour le défendre. Cette procédure étoit une barbare comédie : toutes ses réponses devoient passer par la bouche de son accusateur. Il se trouva cependant parmi les Espagnols onze Officiers, tous d'une naissance distinguée, qui blâmerent hautement la conduite des Chefs & la nommerent cruauté barbare. Ils dirent publiquement qu'on ne devoit point attenter à la vie d'un Souverain, sur lequel on n'avoit pas d'autre droit que celui de la victoire, que s'il paroissoit coupable, il falloit l'envoyer à l'Empereur qui avoit seul droit de le juger ; que l'honneur de la Nation Espagnole y étoit engagé ; que d'ailleurs il

Zarate, ubi supra.

Atahualipa est accusé de vouloir faire périr les Espagnols.

étoit odieux de faire périr un prisonnier; après avoir touché une grande partie de sa rançon pour laquelle on lui avoit promis de conserver sa vie & de lui rendre la liberté; qu'une action si barbare & si injuste terniroit la gloire des armes de l'Espagne, & ne manqueroit pas d'attirer la malédiction du Ciel. Ils finirent par appeller du procès & de la sentence à la personne de l'Empereur, firent signifier leur opposition & leur appel aux Commissaires, & nommerent *Jean d'Herreda* pour protecteur de l'Inca.

Ceux qui étoient d'avis qu'on fît périr Atahualipa, n'épagnerent rien pour effrayer les onze Officiers qui prenoient sa défense : on les menaça de les traduire à la Cour comme des traîtres qui s'opposoient à l'aggrandissement de leur patrie, &, voulant mêler la persuasion aux menaces, on leur faisoit entendre que la mort d'un seul homme assuroit leur vie & leur conquête, & que si on le laissoit subsister, l'une & l'autre seroit en danger. La dispute alla si loin, qu'elle auroit produit une rupture ouverte, si les plus modérés ne se fussent mis à la traverse pour arrêter les plus ardens. Ils représenterent aux partisans de l'Inca, que l'intérêt de l'Empereur & de la Nation se trouvant mêlé dans cette affaire, ils entreprenoient trop en s'y opposant, & qu'outre les suites fâcheuses que leur opposition pourroit avoir du côté de l'Espagne, ils hasarderoient leur vie à pure perte, puisqu'étant en très-petit nombre, ils ne sauveroient point l'Inca. Ce raisonnement les engagea

à céder au torrent, & la sentence de mort fut prononcée contre l'infortuné Atahualipa. Pizare poussa l'indécence jusqu'à se charger lui-même d'annoncer au Monarque l'horrible injustice qu'on venoit de commettre à son égard. Il vouloit se repaître du barbare plaisir de voir la douleur que cette horrible nouvelle ne pouvoit manquer de causer à ce malheureux Prince. Il l'aborda avec cet air de fierté si ordinaire aux ames basses en présence des malheureux, & lui dit : « Votre tra- » hison est découverte : vous aviez formé » le projet de nous faire tous périr ; mais, » pour arrêter vos complots, on vient » de prononcer contre vous une sentence » qui vous condamne à subir la juste pu- » nition dûe à votre crime ». Le malheureux Atahualipa demeura quelque tems dans le silence de la douleur & de la consternation. Il versa ensuite un torrent de larmes, se mit aux genoux de Pizare, lui dit : « Vous m'aviez promis, Seigneur, » de me rendre la liberté lorsque j'aurois » payé ma rançon : elle est payée, & vous » me faites mourir. Pour couvrir cette in- » justice, on m'accuse d'avoir tramé le » complot de faire périr tous les Espa- » nols : mais on n'en a d'autre preuve que » la délation d'un scélérat sans naissance » qui ne cherche ma perte que pour assou- » vir une passion brutale qu'il a conçue » pour une de mes femmes, & qui, selon » toutes les loix, doit être punie du der- » nier supplice. Je proteste devant le ciel » & la terre que je n'ai jamais songé à » faire périr aucun Espagnol. Si vous ne

Les Espagnols le font étrangler.

Benzoni, *ubi suprà.*

» voulez pas vous en rapporter à moi, » vous pouvez m'envoyer en Espagne: » l'Empereur me jugera selon les loix de » l'équité. Si vous vous opiniâtrez à me » faire mourir, mes sujets éliront un autre » Roi qui vengera ma mort, & fera périr » tous les Espagnols qui sont ici. Si on me » laisse vivre, je tiendrai tous les Péru» viens dans le devoir & aucun ne son» gera à la révolte ». Les larmes & les soupirs l'empêcherent d'en dire davantage. Pizare lui répondit qu'il n'étoit plus tems, que la sentence étoit prononcée, & qu'il falloit qu'on l'exécutât. Il ordonna aussi-tôt à quelques Mores qui étoient présens, & dont il se servoit pour ces sortes d'expéditions de l'emmener & de l'exécuter. Quelques Espagnols, dit Gomara, lui conseillerent de demander le baptême, sinon qu'on avoit donné ordre de le brûler vif. Il se fit baptiser, & si-tôt que la cérémonie fut achevée, les Mores lui mirent la corde au col, la serrerent avec un bâton, & l'étranglerent. Voilà quelle fut la fin du malheureux Atahualipa, Empereur du Pérou.

Caractère d'Atahualipa.

Ce Prince étoit d'une moyenne stature, généreux, aimoit le faste. On assure qu'une de ses affectations de grandeur étoit de ne pas cracher à terre: une de ses femmes présentoit la main pour recevoir sa salive. Celle qu'il aimoit le plus & qu'il regardoit comme sa femme légitime, étoit sa propre sœur nommée *Pagha*: il en eut quelques enfans. De tout ce que les Espagnols lui montrerent, il n'y eut que le verre qui lui plût; il dit à Pizare qu'il étoit éton-

né que des hommes qui possédoient une si belle chose dans leur pays, s'exposassent à tant de fatigues pour chercher des métaux qui n'étoient pas à mettre en comparaison pour la beauté.

Atahualipa étoit, suivant le témoignage des Historiens contemporains, digne du trône qu'il occupoit : mais on lui reproche d'y être monté par des voies iniques. La mort de Huascar & d'un grand nombre de Princes de la famille royale méritoient la vengeance du Ciel : mais les Espagnols étoient-ils en droit de s'en rendre les Ministres? Quoiqu'il y ait de l'obscurité dans le récit des Historiens, il paroît que si ce Prince avoit pris quelques précautions pour sa sûreté, il auroit pu exterminer les Espagnols. Une aveugle superstition le guida : il défendit à ses gens de les attaquer, écouta paisiblement leur Orateur, &, soit frayeur ou religion, il ne rétracta pas ses ordres en voyant commencer les hostilités. La fermeté ne l'abandonna pas dans sa disgrace ; il convint du prix de sa liberté, en pressa le paiement & contint ses sujets dans la soumission, pendant qu'on dépouilloit ses Palais & ses Temples. Cette conduite n'annonçoit pas qu'il eût de pernicieux desseins contre les Espagnols. Enfin les Historiens le plus dévoués à l'Espagne traitent les Juges de l'Inca de tyrans cruels, & remarquent, comme de concert, que tous ceux qui avoient eu part à cette injuste sentence, n'échapperent point à la punition du Ciel.

S'il étoit cependant permis d'excuser

la cruauté, on diroit que les Espagnols étoient dans une conjoncture fort embarrassante. En rendant la liberté à l'Inca, ils rendoient un Chef aux Péruviens, qui n'auroient pas manqué de se ranger autour de lui pour venger l'insulte faite à la Nation qu'on dépouilloit de toutes ses richesses, & à la religion dont on profanoit les Temples : en le retenant prisonnier, ils avoient à craindre que les Péruviens ne s'armassent & ne vinssent tous ensemble les attaquer pour ôter l'Inca d'entre leurs mains. La politique est cruelle, mais nécessaire.

Les Généraux Péruviens veulent se soustraire à la domination des Espagnols.

La mort des deux freres laissa les Péruviens sans Chef, & il ne se trouva personne qui entreprît de venger celle d'Atahualipa. Le peuple, rempli de l'idée du fantôme de Viracocha, & persuadé, par la conduite des deux derniers Incas, que les Espagnols étoient fils du Soleil, leur rendoit des hommages qui approchoient de l'adoration. Il se trouva cependant quelques Généraux qui formerent le projet de se soutenir dans l'indépendance. Un entr'autres, nommé *Ruminagui*, se retira à Quito avec cinq mille hommes, se saisit des enfans d'Atahualipa & résolut de s'emparer du trône. L'Inca, peu de tems avant sa mort, lui avoit envoyé Illescas, son frere, pour lui recommander ses fils & le charger de leur éducation. Ruminagui le fit arrêter; & lorsqu'il apprit la mort d'Atahualipa, il fit étrangler les deux jeunes Princes.

Cruauté de Ruminagui.

Quelques Officiers Péruviens crurent que leur honneur demandoit qu'ils rendissent les honneurs de la sépulture à leur

Souverain : ils assemblerent deux mille soldats, tirerent son cadavre de l'endroit où les Espagnols l'avoient mis, le transporterent à Quito, pour le mettre dans le tombeau de ses ancêtres. Ruminagui, qui commandoit alors dans cette ville, affecta de le recevoir avec de grandes marques de respect : il lui fit faire des funérailles magnifiques & le déposa lui-même dans le tombeau de ses peres : mais il termina cette solemnité par un grand festin, & fit égorger tous les Officiers & les Soldats lorsqu'il les vit dans l'ivresse. Il fit périr aussi le malheureux Illescas, & poussa à son égard la cruauté jusqu'au comble : il le fit écorcher vif, fit faire de sa peau un tambour, dans lequel sa tête fut renfermée.

Quisquis, autre Général Péruvien, cause de l'embarras aux Espagnols.

Quisquiz, autre Général Péruvien, assembla des troupes & se fit un parti considérable. Pizare en fut informé, & se hâta de marcher contre lui. Il craignoit qu'un vieux guerrier qui avoit acquis de la réputation parmi les soldats, ne fît beaucoup de mal & ne causât beaucoup de peine aux Espagnols. Il ne les attendit pas ; mais en se retirant, il leur tua quelques soldats de l'avant-garde. Soto, qui la commandoit, eût péri lui-même, si Dom Diégue d'Almagro ne fût venu à son secours avec un détachement de cavalerie. Tout le reste de la marche des Espagnols fut fort difficile : les Indiens profitoient des montagnes & des passages : mais l'arriere-garde étant arrivée avec Pizare, on en tua un si grand nombre, que le reste ne tarda pas à se dissiper. Quisquiz, sa-

chant que deux jeunes freres d'Atahualipa vivoient encore, envoya chercher le plus jeune, nommé *Paulu*, & lui proposa de mettre sur sa tête la frange qui servoit de diadême. Il faisoit cette proposition au plus jeune des deux Princes, parce qu'il ne vouloit avoir qu'un fantôme d'Empereur. Paulu, élevé dans le respect pour son frere aîné Mango, qu'il reconnoissoit pour légitime successeur au trône après la mort de ses deux autres freres, refusa un honneur qui ne lui appartenoit pas, & dont il savoit qu'on ne lui laisseroit que le titre. Il quitta aussi-tôt l'armée de Quisquiz, se rendit à celle de Pizare, lui demanda la paix, lui apprit qu'il s'étoit rendu à Cusco un grand nombre d'Indiens, dont il croyoit pouvoir garantir la soumission, parce qu'ils attendoient ses ordres. Pizare tourna sa marche du côté de Cusco. Au bout de quelques jours, il arriva devant la ville; mais il en vit sortir une si épaisse fumée qu'il crut que les Indiens y avoient mis le feu. Il y envoya un détachement de cavalerie, pour arrêter des effets qu'il attribuoit à leur désespoir. Ce détachement fut repoussé avec une vigueur étonnante & les hostilités durerent toute la nuit. Le jour suivant Paulu déclara aux habitans qu'il avoit fait son accommodement avec Pizare, & les Espagnols y furent admis sans aucune résistance. La quantité d'or & d'argent qu'ils y trouverent étoit encore plus considérable que celle qu'ils avoient reçue à Caxamalca. Ils étoient occupés à le partager, lorsqu'ils apprirent que Quisquiz ravageoit la Province de *Condé-sujos*.

C'étoit

C'étoit une ruse : on détacha Soto contre lui avec cinquante Cavaliers : l'habile Indien, averti de cette marche, prit la route de *Xuaxa*, dans l'espoir de surprendre une partie du bagage des Espagnols & leur trésor, qu'on y avoit laissés sous l'escorte de quelque Infanterie : mais il trouva ce petit détachement si bien posté, qu'il ne put l'entamer ; & Pizare, instruit qu'il tournoit de ce côté-là, fit partir ses deux freres avec un détachement considérable. Lorsqu'ils eurent joint Soto, Quisquiz décampa : ils le poursuivirent l'espace de plus de cent lieues sur la route de Quito, &, perdant l'espérance de le joindre, ils retournerent vers Xuaxa, prirent leurs bagages, leurs trésors & les transporterent à Cusco.

Pizare, dans ses prospérités, n'oublia pas la Colonie de Saint-Michel, où il avoit laissé fort peu de Cavalerie. Avant de quitter Caxamalca, il y avoit envoyé un de ses Officiers nommé *Belalcazar*, avec dix Maîtres. Ce petit détachement, dans une Nation que l'approche d'un cheval faisoit encore trembler, valoit une armée. Lorsqu'il arriva, les Cagnares, peuple soumis aux Espagnols, se plaignirent à Belalcazar, qu'ils étoient continuellement exposés aux insultes de Ruminagui. Dans le même-tems il arriva à Saint-Michel un nombre assez considérable d'Aventuriers, qui étoient partis de Nicaragua & de Panama pour chercher fortune. Belalcazar en prit deux cens, dont quatre-vingt étoient à cheval, se mit à leur tête & marcha droit à Quito, dans l'in-

tention d'humilier Ruminagui, & d'enlever les trésors qu'Atahualipa devoit avoir laissés dans cette ville. Ruminagui employa toutes sortes de ruses pour faire périr cette petite armée. Il fit faire de larges & profonds fossés dans lesquels on fichoit des pieux pointus, & on les couvroit de roseaux jusqu'au niveau de la terre; la surface étoit revêtue de gazon. Ailleurs il faisoit faire des trous en terre, fort près les uns des autres, & à-peu-près de la grandeur du pied d'un cheval.

Zarate, ubi supra.

Toutes ces ruses n'empêcherent pas les Espagnols d'arriver à Quito. Etant à la vue de cette ville, il apprit que Ruminagui ayant fait assembler les femmes d'Atahualipa & les siennes, qui étoient en fort grand nombre, leur avoit dit: « Vous » aurez bien-tôt le plaisir de voir les Chré- » tiens, & vous ménerez une vie fort » agréable avec eux ». Il ne leur tenoit ce langage que pour connoître leurs dispositions. La plupart, prenant ce discours pour un badinage, se mirent à rire. Ce rire leur coûta la vie; il leur fit couper la tête. Prenant ensuite la résolution d'abandonner la ville, il mit le feu à la partie du Palais qui contenoit les plus précieux meubles d'Atahualipa, & prit la fuite. Ainsi Belalcazar se rendit maître de Quito. Pizare avoit envoyé dans le même-tems Diégue d'Almagro vers la mer, pour connoître la vérité d'une nouvelle très-importante qui s'étoit répandue. On assuroit que Dom Pédre d'Alvarado, Gouverneur de Guatimala au Mexique, s'étoit embarqué pour le Pérou avec une grosse

armée. Dom Diégue se rendit à Saint-Michel ; n'y ayant rien appris qui eût rapport au bruit qui se répandoit, il retourna à Cusco.

Cependant ce bruit n'étoit pas sans fondement. Fernand Cortez, après avoir fait la conquête du Mexique, avoit donné à cet Officier, pour la récompense de ses services, la Province de Guatimala, dont le Gouvernement lui avoit été confirmé par l'Empereur. Alvarado, informé de ce qui se passoit au Pérou, fit demander à la Cour d'Espagne la permission de travailler à la conquête de ce Royaume. Sa demande lui fut accordée. Aussi-tôt il fit partir un homme de confiance pour reconnoître la côte du Pérou. Sur le récit qu'on lui fit de la prodigieuse quantité d'or que les Pizares y avoient trouvée, il résolut d'y passer, persuadé qu'en laissant les premiers vainqueurs à Caxamalca, il pouvoit remonter la côte & descendre à Cusco. Il croyoit que cette ville étoit hors du Gouvernement de Pizare & qu'il étoit en droit de s'en emparer. Ayant été informé qu'on équipoit deux vaisseaux à Nicaragua avec un secours d'hommes & de provisions pour les Pizares, il eut l'adresse de s'en approcher & de s'en saisir pendant la nuit avec cinq cens hommes qui s'embarquerent sous ses ordres. Il alla prendre terre dans la Province de Puerto-Viejo, d'où il marcha vers l'orient presque sous l'équateur, & eut beaucoup à souffrir en traversant les montagnes. La faim & la soif y auroient fait périr tous ses gens s'ils n'eussent trouvé certaines

cannes, de la grosseur de la jambe, creuses & remplies d'une eau fort douce, qu'on y croit venir de la rosée qui s'amasse pendant la nuit. Ils n'eurent point d'autre ressource contre la faim, que de manger leurs chevaux. Pour comble de malheur ils étoient accablés par une multitude de cendres chaudes qui sortoient d'un Volcan voisin de Quito : il les poussoit quelquefois à plus de quatre-vingt lieues, avec un bruit qui se faisoit entendre encore plus loin. Souvent ils étoient obligés de s'ouvrir un passage au travers les broussailles en les coupant avec la hache & le sabre. Dans cette marche pénible, ils trouvoient un grand nombre d'émeraudes. Avant d'arriver à Quito, ils furent encore obligés de passer par des montagnes où une neige continuelle rendoit le froid si piquant, qu'il y périt soixante hommes. Un Espagnol qui avoit amené sa femme & deux petites filles, les voyant tomber de lassitude, & se trouvant hors d'état de les porter & de leur donner quelque secours, aima mieux périr avec elles que de les abandonner. On trouva, quelque tems après, leurs cadavres gelés. Alvarado & ses compagnons arriverent enfin dans la Province de Quito : mais la fonte des neiges causa une inondation si violente, qu'il y périt plusieurs hommes. Se trouvant près d'une ville où un parti d'Indiens s'étoit fortifié, il en fit le siége & força les Indiens de l'abandonner.

Almagro, ce concurrent de François Pizare, étoit dans ce canton à la poursuite de Ruminagui : il fut saisi de crainte

à la nouvelle de l'arrivée d'Alvarado avec un corps formidable d'Espagnols. Sentant bien qu'il n'étoit pas en état de lui résister en cas qu'il voulût lui faire un mauvais parti, il se disposa à prendre le chemin de Cusco pour rejoindre Pizare : mais Philipillo, cet interprête dont nous avons parlé, résolut de le livrer à ceux qu'il vouloit éviter. Ayant mis dans son parti plusieurs Indiens qui l'accompagnoient, il concerta avec eux qu'au premier signe ils passeroient du côté d'Alvarado. Pour remplir son projet, il se déroba du camp d'Almagro avec un Indien, se rendit à celui du nouveau Capitaine, & lui proposa de le rendre maître du pays.

Alvarado n'avoit pas le projet de traverser les Pizares dans leur entreprise, il vouloit, au contraire, les assister de toutes ses forces s'ils en avoient besoin, & pousser les conquêtes vers le Midi. Sans mépriser les avis de Philipillo, il résolut de n'en faire usage que dans le cas où il verroit qu'Almagro ne voudroit entrer en aucun accommodement avec lui. Il ne vouloit cependant pas faire les premières démarches : Almagro de son côté restoit dans la même indifférence & se préparoit à la défensive en cas d'attaque. Cette fierté réciproque pensa être funeste aux Espagnols : Alvarado, impatient du silence de l'autre, fit avancer ses gens en ordre de bataille, & Almagro prit toutes les mesures nécessaires pour se défendre : mais un des Officiers d'Alvarado entreprit de les accommoder & y réussit. Les conditions du traité furent qu'on donneroit

une certaine somme à Alvarado pour le dédommager de ses frais, qu'il iroit faire de nouvelles découvertes & qu'il laisseroit au Pérou ceux de ses gens qui voudroient y rester. Ils prirent ensuite le chemin de Cusco.

Plusieurs Espagnols sont pris par Quisquis.

Pendant que ces choses se passoient dans la Province de Quito, Quisquiz continuoit de harceler les Espagnols qui étoient sous le commandement de Pizare : il en tua plusieurs & en prit quelques-uns, conduisit ces prisonniers à Caxamalca, où se rendit *Titu-Autache*, un des freres du feu Empereur. Ce Prince résolut de punir ceux d'entre les prisonniers qui avoient contribué à la mort de son frere. Il fut informé que Cuellar, en qualité de Greffier, avoit écrit la sentence de mort, & avoit assisté à l'exécution : il le fit étrangler de la même manière que son frere l'avoit été. On lui apprit que François Chaves, Fernand de Haro & quelques autres, qui étoient aussi ses prisonniers, avoient pris la défense d'Atahualipa ; il leur accorda la vie, prit soin de faire guèrir les blessures qu'ils avoient reçues, leur prodigua les caresses & leur fit de riches présens. Pensant ensuite à leur rendre la liberté, il entama avec eux une négociation de paix, dont les principaux articles étoient la cessation des hostilités & l'oubli de ce qui s'étoit passé. Il demandoit une solide & durable amitié entre les Péruviens & les Espagnols : mais il vouloit qu'on accordât le bandeau Royal à Mango, fils aîné de l'Empereur, & que tous les Péruviens reconnoissoient pour

Capitulation que proposent les Péruviens.

légitime héritier du trône ; qu'on reconnût les Péruviens pour alliés des Eſpagnols, comme les Péruviens promettoient de reconnoître les Eſpagnols pour leurs alliés.

Il avoit dreſſé lui-même ces conditions, & les fit interpréter aux Eſpagnols par quelques Péruviens qui, les ayant accompagnés depuis quelque tems, commençoient à parler leur langue. Les priſonniers Eſpagnols, de leur côté, demanderent, au nom de leur Nation, qu'il fût permis à leurs Prêtres de prêcher l'Evangile dans tout l'Empire. Ils repréſenterent enſuite qu'étant étrangers, ils n'avoient ni terres ni revenus pour les faire ſubſiſter, & demanderent qu'on leur donnât des vivres comme aux autres habitans, & des Indiens de l'un & de l'autre ſexe pour les ſervir, non comme eſclaves, mais comme domeſtiques.

Les Péruviens répondirent que, loin de rejetter la Religion Chrétienne, ils ſouhaitoient d'en être inſtruits ; qu'ils prioient le Gouverneur de leur envoyer des Prêtres, & qu'ils en témoigneroient leur reconnoiſſance ; qu'ils ſavoient que la Religion des Eſpagnols étoit meilleure que la leur ; que Huayna Capac, un de leurs Incas, les avoit priés avant ſa mort de l'embraſſer, leur avoit même recommandé d'obéir à des Etrangers qui arriveroient bien-tôt dans ſes Etats ; que cet ordre d'un Roi, dont ils honoroient la ſageſſe & la bonté, les obligeoit de ſervir les Eſpagnols, même aux dépens de leur vie, comme Atahualipa leur en avoit don-

né l'exemple. On voit par ce récit, qui eſt tiré de Garcilaſſo, que le préjugé continuoit de diſpoſer les Péruviens en faveur des Eſpagnols.

Peu de tems après le départ des Eſpagnols, Titu-Autache fut attaqué d'une maladie mortelle : avant de mourir, il fit appeller Quiſquiz & les autres Capitaines, leur enjoignit de vivre en paix avec les *Viracochas*, c'étoit ainſi qu'ils appelloient les Eſpagnols, comme on l'a vû plus haut. » Souvenez-vous, ajouta-t-il, que Huayna Capac nous l'ordonna par ſon teſtament, & par un oracle dont l'accompliſſement a commencé ſous nos yeux. » Obéiſſez : c'eſt ma dernière volonté. Je » vous recommande l'exécution des volontés de l'Inca mon pere ». Ce diſcours & l'eſpoir d'une paix dont on n'attendoit plus que la ratification, porterent Quiſquiz à ceſſer toutes les hoſtilités & à renvoyer tous les priſonniers Eſpagnols. Leur retour & le bon traitement qu'ils avoient reçu cauſerent une joie extrême : on les croyoit morts. Les plus zèlés pour la Religion ſe réjouiſſoient particulièrement des progrès que l'Evangile alloit faire à la faveur de cette paix.

Mango, légitime héritier du trône, fut averti de la négociation qui ſe tramoit. Perſuadé que les Eſpagnols agiſſoient de bonne foi, il reſolut d'aller à Cuſco pour conférer avec le Général. Envain ſes Officiers lui conſeillerent de ne traiter avec eux que les armes à la main, & lui repréſenterent que le ſort d'Atahualipa devoit l'inſtruire de ce qu'il avoit à crain-

dre : mais il rejetta ces timides conseils & partit. Il arriva à Cusco sans autre distinction que la frange jaune, qui étoit la marque distinctive de l'héritier présomptif du trône, & dit à Pizare qu'il vouloit recevoir la frange rouge de ses mains. Pizare la lui donna peu de tems après.

Quisquiz est mal à propos attaqué & défait par les Espagnols.

Pendant ce tems Almagro & Alvarado continuoient leur route vers Cusco : ils traverserent la Province de Cagnares, où Quisquiz s'étoit rendu avec une armée nombreuse pour y attendre la ratification de la paix. Ce Péruvien, informé qu'un détachement d'Espagnols passoit aux environs de son camp, envoya un Officier au-devant pour demander dans quels termes en étoit l'accommodement. Almagro & Alvarado, ignorant la négociation, firent arrêter cet Officier. Envain il leur raconta ce qui s'étoit passé, ils regarderent ce qu'il leur disoit comme une feinte & se disposerent à surprendre les Péruviens. Quisquiz évita le combat pendant quelque tems, dans la crainte de nuire à la paix : mais, voyant qu'on le poussoit vivement, il fit face dans trois actions consécutives, où il perdit beaucoup de monde. Les Espagnols perdirent quinze hommes & cinquante-trois furent blessés ; mais ils demeurerent maîtres du champ de bataille, enleverent plus de quinze mille bestiaux & quatre mille Indiens des deux sexes qui étoient chargés de les garder.

Quisquiz se retira vers Quito avec les débris de son armée. Il fut encore attaqué par un détachement d'Espagnols que commandoit Belalcazar, & qui mit son avant-

garde en pièces. Cette seconde disgrace le jetta dans la consternation : il étoit incertain de quel côté il devoit tourner pour retablir ses forces. Ses Officiers lui conseillerent de demander la paix : mais, indigné d'avoir été trompé par une fausse confiance, il conçut tant d'aversion pour les Espagnols, qu'il menaça de la mort ceux qui lui parleroient de paix. Comme il manquoit de vivres, & qu'il n'avoit pas espérance d'en trouver, d'autres lui représenterent qu'il valoit mieux mourir en attaquant les Chrétiens que d'aller périr de faim & de misere dans une contrée déserte. Il leur fit une réponse qui ne les satisfit pas, & Guaypalan, un des principaux, lui porta un coup de lance dans l'estomac : tous les autres s'élancerent sur lui, acheverent de le tuer à coups de haches & de massues. L'armée ne tarda pas à se dissiper après sa mort.

Il est tué par ses gens.

Pizare, informé de ce qui s'étoit passé, & de la marche d'Almagro & d'Alvarado, crut qu'il n'étoit pas de son intérêt qu'Alvarado vît Cusco, parce que ses prétentions pouvoient croître avec ses lumières. Il se hâta d'aller au-devant d'eux, paya à Alvarado la somme stipulée par son associé ; lui fit tous les honneurs qui pouvoient satisfaire son ambition. Il joignit cent mille pesos d'or à ceux qu'Almagro lui avoit promis, & lui fit un riche présent en vaisselle d'or & d'argent, d'émeraudes & de turquoises. Il se crut obligé à cette profusion à l'égard d'un homme qui venoit de détruire l'armée du plus dangereux des Officiers Péruviens, &

Politique de Pizare.

dont la défaite entraînoit celle des autres Généraux qui tenoient encore pour les Incas.

Après cet arrangement, Alvarado ne tarda pas à partir pour ſon Gouvernement de Guatimala, & Almagro ſe rendit à Cuſco. Pizare lui recommanda de traiter avec douceur l'Inca Mango qu'il y avoit laiſſé ſous la garde de ſes deux freres Jean & Gonzales Pizare : il le pria encore de ménager les Indiens qui s'étoient ſoumis volontairement. Voyant que tout étoit tranquille, il alla fonder au bord de la mer, ſur la rivière de Rimac ou Lima, la fameuſe ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, parce qu'il en fit jetter les fondemens le 6 de Janvier, jour conſacré à la Fête des Rois. Nous en avons donné la deſcription ci-deſſus, ſous le nom de *Lima*.

François Pizare eſt fait Marquis par Charles-Quint.

Pendant que tous ces événemens ſe paſſoient au Pérou, Fernand Pizare arriva en Eſpagne. L'Empereur fut ſi content de la conduite de ſon frere François, qu'il l'honora de la dignité de Marquis. Dans les lettres qu'on lui envoya, le pays qu'il avoit conquis & qui pouvoit contenir deux cens cinquante lieues de longueur, étoit nommé la *Nouvelle Caſtille*. Les mêmes lettres donnoient le nom de *Nouvelle Tolede* au pays plus avancé vers le Midi, & conféroient ce Gouvernement à Dom Diégue d'Almagro, avec la qualité d'Adelantade du Pérou. Ces nouvelles, qui furent apportées avant le retour de Fernand, & par conſéquent avant l'arrivée des lettre-patentes, ne produiſirent point d'auſſi bons

effets qu'elles sembloient en devoir promettre. L'Adelantade, se trouvant à Cusco avec l'Inca & les deux freres du Marquis, en prit aussi-tôt la qualité de Gouverneur, dans la supposition que cette ville étoit au-delà du terrain désigné pour le partage du Marquis, & qu'elle appartenoit à la Nouvelle Tolede, dont la Cour lui accordoit le Gouvernement. Il trouva assez de gens pour flatter son ambition & pour l'encourager à soutenir ses prétendus droits, avec promesse de le soutenir. Les deux Pizares avoient, de leur côté, des partisans. La mésintelligence ne tarda pas à s'établir parmi les Espagnols qui étoient à Cusco : elle auroit bien-tôt causé les plus grands désordres, si le Marquis n'en avoit pas été informé & ne s'étoit hâté de les prévenir par son retour. Il étoit alors à Truxillo, autre ville qu'il venoit de fonder. Les Indiens, charmés des espérances qu'il avoit données à leur nouvel Inca, le porterent avec zèle sur leurs épaules, & lui firent faire en peu de tems deux cens lieues de chemin.

Almagro ne put résister à l'ascendant de son rival, que plusieurs grandes actions l'avoient même accoutumé à respecter. A peine se furent-ils vus, que leur société se renouvella & prit plus de force. Pizare fit peu de reproches à Almagro, & celui-ci marqua de la confusion d'avoir si légérement formé une entreprise : il n'avoit réellement aucun titre. Ils convinrent que l'Adelantade iroit faire la découverte du Chili, dont on vantoit beaucoup les richesses, & que s'il ne se trouvoit pas

content de ce partage, Pizare lui céderoit une partie du Pérou. Après cet accord, ils firent tous deux serment sur l'Hostie de ne jamais rien entreprendre à l'avenir l'un sur l'autre. Ceux qui étoient attachés à Almagro eurent la liberté de le suivre. Pizare, voyant les prétentions des Officiers, même des moindres soldats, eut peur des cabales séditieuses: il résolut de les occuper, les divisa en plusieurs corps, en donna la conduite à différens Chefs, & les chargea de conquérir le reste du Pérou. Belalcazar fut chargé de la conquête du Royaume de Quito, Jean Porcello alla soumettre le pays de *Bracamoros*, un troisième alla subjuguer une Province qui fut nommée par ironie *Buena Ventura*. Alfonse d'Alvarado, frere de Pierre d'Alvarado qui avoit reçu tant de richesses de Pizare pour abandonner le Pérou, alla, avec trois cens hommes, soumettre le pays de Chachapoyas, & forma l'établissement de S. Jean de la Frontera, dont il obtint le Gouvernement.

ARTICLE VI.

Découverte du Chili.

DOM Diégue d'Almagro ne tarda pas à faire ses préparatifs pour son expédition. Il partit au commencement de l'année 1535 avec cinq cens soixante-dix hommes, tant infanterie que cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnoient une fortune solide & des maisons au Pérou. Mango Inca lui donna,

pour l'accompagner, son frere Paulu & le Grand-Prêtre des Péruviens, que Garcilasso nomme *Villachumu*. Il y joignit quinze mille Indiens. Il espéroit se rendre plus respectable aux Espagnols par ce service. Cette armée traversa d'abord la Province de Charcas, où elle s'arrêta quelque tems. Il y a deux chemins qui conduisent de-là au Chili ; l'un par la plaine, mais c'est le plus long ; l'autre par les montagnes, & c'est le plus court. Les neiges & le froid le rendent impraticable dans toute autre saison que l'été. Paulu & le Grand-Prêtre conseillerent à Almagro de prendre la plus belle de ces deux routes : mais il préféra la plus courte, & son obstination lui coûta cher. La faim, la soif le tourmenterent ; il eut à combattre des Indiens de grande taille & d'une adresse extraordinaire à lancer les fléches. Rien ne lui causa cependant tant de peine que l'excès du froid en traversant les montagnes. Un de ses Officiers & plusieurs Cavaliers resterent gêlés avec leurs chevaux. Les Historiens qui assurent ce fait, disent que cinq mois après, l'armée, repassant par le même endroit, trouva les corps dans le même état & tenant dans leurs mains la bride de leurs chevaux. Leur chair étoit aussi fraîche que s'ils fussent morts dans le moment. Comme on n'avoit aucune espèce de vivres, on ne fit pas difficulté de manger celle des chevaux. Les Indiens qui portoient les bagages gélerent aussi.

Peines qu'Almagro endure en allant à la découverte du Chili.

Enfin Almagro & ses compagnons arriverent au Chili. Ce pays étoit soumis aux Incas, les habitans, voyant que les Espa-

gnols étoient accompagnés du frere du Souverain & du Grand-Prêtre, les reçurent avec beaucoup d'accueil. Il paroît qu'Almagro s'avança jusqu'au trente-huitième degré de latitude méridionale; mais il ne fut pas tenté d'y former un établissement. Il fut effrayé par le naturel de plusieurs Nations belliqueuses qu'il avoit trouvées dans sa route, & principalement par les forces de deux Seigneurs qui, dans leurs guerres mutuelles, mettoient en campagne chacun plus de deux cens mille combattans. L'un possédoit, à deux lieues du continent, une île consacrée à ses Idoles, dans laquelle il y avoit un Temple servi par deux mille Prêtres. Ses sujets apprirent aux Espagnols que, cinquante lieues au-delà de ses Etats, on trouvoit, entre deux rivières, une vaste Province qui n'étoit habitée que par des femmes, que la Reine se nommoit *Guaboymilla*, c'est-à-dire, en langue du pays, *Ciel d'or*, parce qu'outre l'or que la nature produisoit en abondance dans ses Etats, on y fabriquoit des étoffes fort riches; mais quand même il n'auroit pas été rebuté par les difficultés du chemin, il apprit qu'il s'étoit formé une conspiration contre sa vie & arrêta sa marche. Les Historiens ne disent point si elle s'étoit formée parmi les Espagnols, ou les Indiens; ils se contentent d'assurer que l'Interprête Philipillo étoit à la tête. Ce perfide, auquel Almagro avoit fait grace en faveur de Pierrre d'Alvarado, & dont il espéroit tirer beaucoup d'utilité dans son voyage, ennuyé, sans doute, d'une route si longue & si pénible, persuada à plu-

sieurs mécontens, que leurs fatigues ne pouvoient finir que par la mort du Chef. La manière dont ce complot fut connu n'est pas moins obscure que l'origine & les circonstances. Lorsque l'Interprête Philipillo fut découvert, il prit la fuite, mais on l'arrêta bien-tôt : son procès fut si court que l'on n'en tire aucune lumière. Almagro le fit écarteler, & tous les Historiens conviennent de l'aveu qu'il fit en mourant, d'avoir faussement accusé le malheureux Atahualipa, pour s'assurer la possession d'une de ses femmes.

Un autre incident détermina encore Almagro à reprendre le chemin de Cusco. Jean de Herrada, Officier Espagnol, vint dans son camp pour lui remettre les lettres-patentes de son Gouvernement, que Fernand Pizare lui avoit apportées à son retour d'Espagne, & lui apprendre le soulévement général des Indiens du Pérou. Mango Inca, impatient de remonter sur le trône de ses peres, avoit formé quelques trames secretes contre les Espagnols. Les Officiers en ayant été informés, le firent mettre en prison dans la forteresse de Cusco. Comme le Général étoit alors à Los Reyes, l'Inca n'eut d'autre ressource contre la rigueur que l'on exerçoit contre lui que d'implorer la bonté de Jean Pizare, qui étoit alors occupé à réduire quelques Indiens qui s'étoient retirés dans les rochers. Il le fit prier de lui rendre la liberté, afin qu'il n'eût pas l'humiliation de se trouver dans les chaînes lorsque Fernand Pizare seroit de retour. Jean Pizare fut sensible à la douleur de ce Prince & lui fit

Cause d'une révolte générale des Indiens du Pérou.

rendre la liberté. Fernand, son frere, qui étoit revenu d'Espagne, conçut beaucoup d'amitié pour Mango Inca. Ce Prince lui demanda un jour la permission d'assister à une Fête péruvienne, avec promesse de lui apporter une statue de Huayna Capac, son pere, laquelle étoit fort vantée, parce qu'on la disoit d'or. Fernand ne fit pas difficulté de lui accorder sa demande. Le lieu où cette Fête devoit se célébrer se nommoit *Youcay* : c'étoit une maison de plaisance. On y fit assembler plusieurs anciens Capitaines Péruviens qui s'étoient retirés dans les montagnes pour éviter le joug des Espagnols, & qui gémissoient du malheur de leur patrie. Mango leur exposa la capitulation réglée avec les Espagnols ; leur dit qu'au lieu de l'exécuter, ils l'amusoient de vaines promesses, bâtissoient des villes & partageoient entre eux ses Etats. Il leur fit une peinture touchante de l'indignité avec laquelle on l'avoit chargé de chaînes & des outrages auxquels il étoit tous les jours exposé. Enfin il leur déclara qu'au prix de son sang & de son trône, il défendroit sa liberté contre ces tyrans barbus. Ce discours fit un tel effet sur les Péruviens, qu'ils lui promirent tous, d'une voix unanime, de prendre les armes pour secouer le joug étranger. L'effet suivit bien-tôt la promesse : tous les Indiens, qui n'étoient pas examinés de trop près, se souleverent depuis Los Reyes, jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire, dans un espace de plus de trois cens lieues. Ils formerent en peu de jours deux armées nombreuses ; l'une marcha vers Los

Révolte des Indiens du Pérou.

Reyes, pour attaquer Francois Pizare; l'autre tourna sa marche vers Cusco. Leur arrivée jetta la consternation parmi les Espagnols: les Indiens en profiterent pour se saisir de la citadelle, & l'on eut beaucoup de peine à la reprendre. Jean Pizare fut tué dans le siége qu'on en fit. Sa mort causa beaucoup de chagrin aux Espagnols. Tout le monde l'estimoit, à cause de sa douceur, de son courage & de l'intelligence particulière qu'il avoit acquise de la manière dont il falloit attaquer les Indiens. Mango Inca ne tarda pas à paroître avec une armée formidable, pour secourir les Indiens qui étoient aux prises avec les Espagnols.

Jean Pizare est tué.

Ces fâcheuses nouvelles déterminerent absolument Almagro à retourner au Pérou. Il fit une marche si précipitée, qu'en peu de tems il arriva à six lieues de Cusco, &, sans donner aucun avis de son arrivée à Fernand Pizare, il fit proposer un accommodement à l'Inca. Il vouloit, malgré le serment qu'il avoit fait sur l'Hostie, se rendre maître de la ville: il croyoit trouver dans ses Lettres-patentes des termes qui autorisoient son parjure & ses prétentions ambitieuses. L'Inca lui fit proposer une entrevue à laquelle il consentit sans défiance. Il s'avança avec une escorte peu nombreuse, laissant la plus grande partie de son monde dans son camp; mais il fut dupe de sa confiance, donna dans une embuscade que lui avoit tendue l'Inca, & perdit beaucoup de monde.

Fernand Pizare apprit son malheur aussitôt que son arrivée. Il fut en même-tems

informé qu'il avoit laiſſé la plus grande partie de ſon monde ſous les ordres de Jean de Sayaverda. Il ſortit de Cuſco à la tête de cent ſoixante-dix hommes & marcha vers l'endroit où Sayaverda étoit campé. Celui-ci en fut averti & mit en ordre de bataille trois cens Eſpagnols qui étoient avec lui. Lorſque les deux armées furent en préſence, Fernand fit demander à Sayaverda une entrevue particulière, pour chercher enſemble un moyen d'accommodement. Sayaverda conſentit à ce qu'on lui demandoit. Fernand lui propoſa une ſomme conſidérable s'il vouloit céder à ſon frere François Pizare les troupes qu'il commandoit. Sayaverda avoit l'ame trop élevée pour ſacrifier ſon honneur à l'intérêt: il rejetta cette offre avec indignation.

Cependant, Dom Diègue Almagro avoit échappé aux embuches des Péruviens & marchoit vers Cuſco. Il enleva quatre Cavaliers que Fernand avoit envoyés pour examiner ſa marche : ils lui apprirent ce qui s'étoit paſſé au Pérou depuis le ſoulévement des Indiens. Mango & ſes Officiers avoient, dans différentes attaques, tué plus de ſix cens Eſpagnols & brûlé une partie des édifices de Cuſco. Zarate, liv. 3.

Cette nouvelle fit quelqu'impreſſion ſur l'eſprit d'Almagro; mais elle ne fit qu'augmenter le déſir qu'il avoit de ſe rendre maître d'une ville dont il vouloit faire le centre de ſon Gouvernement. En conſéquence il envoya ſes proviſions au Conſeil Royal, que les Pizares y avoient établi, & fit dire aux Chefs qu'il les prioit de le reconnoitre pour leur Gouverneur, Almagro renouvelle ſes prétentions ſur Cuſco.

puiſque les bornes du pays qui étoit ſoumis à François Pizare ne s'étendoient pas ſi loin. On lui répondit qu'il pouvoit faire meſurer la juſte étendue des deux Provinces, & que ſi Cuſco ſe trouvoit dans la ſienne, on étoit tout diſpoſé à reconnoître ſes droits. On nomma pluſieurs Commiſſaires pour examiner ces bornes ; mais ils ne purent s'accorder. Les amis d'Almagro vouloient que les lieux déſignés dans les proviſions de François Pizare, fuſſent pris en ſuivant la côte maritime, ou le grand chemin Royal, & que l'on mît en ligne de compte tous les détours de l'une & de l'autre route. Par cette manière de meſurer, ſon Gouvernement finiſſoit non-ſeulement à la ville de Cuſco, mais encore avant celle de Los Reyes. Les partiſans de Pizare prétendoient au contraire que la meſure devoit être en ligne droite, ſans détour, ſans circuit, ſoit avec une ſimple corde, ſoit en comptant les degrés de latitude & convenant d'un certain nombre de lieues pour chaque degré.

Fernand fit offrir à Almagro un quartier de la ville pour y loger avec ſes gens, juſqu'à ce que François Pizare ſon frere fût informé de la conteſtation, afin que l'on cherchât quelque tempérament qui convint aux deux aſſociés.

Sur cette propoſition les deux partis convinrent d'une tréve, & Fernand, dans un excès de confiance, permit à ſes ſoldats de prendre quelque repos. Almagro profita pendant la nuit de la trop grande ſécurité de Fernand : il fit entrer ſes ſoldats dans la ville. Fernand & ſon frere

Gonzale, éveillés par le bruit, s'armerent promptement & se défendirent avec un courage héroïque contre ceux qui attaquerent leur maison, sans autre secours que celui de leurs domestiques. Almagro y fit mettre le feu & les força de se rendre.

ARTICLE VII.

Suite de la Conquête du Pérou.

ALMAGRO, se croyant sûr de réussir dans ses projets par la prise des deux Pizares, se fit proclamer dès le lendemain Gouverneur de Cusco. Plusieurs de ses partisans lui conseillerent d'assurer sa conquête & son repos par la mort de ses prisonniers ; mais il rejetta cette cruelle politique. Se voyant assuré du succcès sans rendre sa victoire odieuse par un indigne assassinat, il donna la frange rouge à Paulu. Pour faire diversion parmi les Péruviens, il vouloit donner un rival à Mango qui s'étoit retiré dans les montagnes, en se plaignant d'être trahi par ses Dieux.

Pendant que ces choses se passoient à Cusco, François Pizare étoit dans les plus cruelles inquiétudes à Los Reyes : il étoit enveloppé par une prodigieuse quantité de Péruviens qui le forçoient de se tenir continuellement sur la défensive : il ignoroit le sort de ses freres & croyoit qu'Almagro avoit été massacré au Chili. Il s'étoit hâté de faire partir tout ce qu'il avoit de vaisseaux, autant pour animer le courage de ses gens, en leur ôtant l'espérance

de se sauver par mer, que pour faire demander du secours au Commandant de Panama, au Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, & à tous les Gouverneurs des Indes. Il avoit tiré les Garnisons de Truxillo & de quelques autres lieux voisins. Il avoit rappellé Alfonse d'Alvarado avec les troupes qu'il lui avoit confiées pour la découverte du pays des Chachapoyas. Il avoit plusieurs fois envoyé du renfort à ses freres; mais il avoit toujours ignoré le sort de ceux qui le composoient. S'il en avoit été instruit, sa consternation auroit été beaucoup plus grande. Diégue Pizare, son cousin, parti à la tête de soixante-dix Cavaliers, avoit été tué avec eux dans un passage à cinquante lieues de Cusco. Gonzale de Tapia, un de ses beaux-freres, avoit péri avec quatre-vingt Cavaliers. Plusieurs autres Officiers avoient essuyé le même sort avec leur troupe. Enfin plus de trois cens Espagnols avoient été détruits par les armes des Péruviens. Pour sortir d'inquiétude & avoir des nouvelles certaines de ce qui se passoit à Cusco, il y envoya Alvarado avec trois cens hommes. Ce brave Officier mit en fuite tous les Péruviens qui se présenterent pour l'arrêter dans sa marche & arriva à Cusco. Etant instruit de la conduite qu'Almagro y avoit tenue, il ne jugea pas à propos d'y entrer avant d'avoir reçu de nouveaux ordres de François Pizare. Pendant qu'il les attendoit, Almagro lui fit signifier ses provisions de Gouverneur par quelques Cavaliers, & lui déclarer que Cusco étoit compris dans son Gouvernement. Alva-

rado lut ces provisions : mais il dit aux Cavaliers qu'il ne pouvoit s'attribuer la qualité de Juge, & qu'il falloit les signifier à François Pizare. Almagro, trompé dans son attente, résolut d'employer la ruse : il gagna plusieurs Officiers du détachement d'Alvarado, pénétra, par leur moyen, dans son camp pendant la nuit, & l'enleva avec tous ceux qui étoient restés fidéles aux Pizares.

Les différentes victoires qu'Alvarado avoit remportées sur les Indiens pendant sa route, avoient causé tant d'effroi aux Péruviens qu'ils s'étoient retirés de devant Los Reyes, où ils tenoient François Pizare comme enfermé. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de voler au secours de ses freres. Il ignoroit le retour d'Almagro à Cusco, & ce qu'il avoit fait. Comme il avoit reçu des renforts des différens endroits où il en avoit demandé, son armée se montoit à plus de sept cens hommes. Ainsi il étoit en état de résister aux Péruviens, & arriva sans obstacle dans la Province de Nasca, à vingt-cinq lieues de Los Reyes. Il y apprit qu'Almagro étoit de retour à Cusco, & qu'il y agissoit en souverain. Craignant que ses soldats, qui n'étoient venus au Pérou que pour combattre les Indiens, ne refusassent de marcher contre les Espagnols, il prit le parti de retourner à Los Reyes & d'envoyer à Cusco le Licentié d'Espinosa pour engager Almagro à la conciliation, & lui représenter que si la Cour d'Espagne apprenoit leurs démélés, elle ne manqueroit pas de les rappeller l'un & l'autre,

& de leur envoyer des successeurs qui jouiroient du fruit de leurs travaux. Si ce raisonnement ne faisoit aucune impression sur l'esprit d'Almagro, le Licentié étoit encore chargé de demander du moins la liberté des Pizares & de demeurer à Cusco, sans pousser plus loin ses entreprises, jusqu'à ce que la Cour eût fixé, par des ordres précis, les bornes des deux Gouvernemens. Almagro ne voulut se prêter à aucun accommodement. Il se mit en campagne à la tête de ses troupes, laissa à Cusco Gabriel Rojas, sous la garde duquel il mit Gonzale Pizare & Alvarado, fit mener Fernand Pizare à sa suite, marcha jusqu'à la Province de Chincha, où il établit, à vingt lieues de Los Reyes, une nouvelle Colonie dans un lieu qui faisoit, incontestablement, partie du Gouvernement de François Pizare.

Gomera, liv. v, chap. 31.

Une conduite aussi injuste & aussi opiniâtre de la part d'Almagro, lui attira l'indignation de tous ceux qui étoient capables de quelque raisonnement. Ils ne voyoient en lui qu'un ambitieux & un avare, qui étoit prêt à tout sacrifier à son élévation & à ses intérêts : toutes les nouvelles troupes qui arrivoient embrassoient le parti des Pizares. Pédro de Bergara, Capitaine Flamand, avoit apporté de son pays beaucoup d'arquebuses & de munitions pour ces armes : il se rangea de leur côté. François eut encore la satisfaction de voir arriver à Los Reyes Alvarado & Gonzale, son frere. Ils avoient trouvé le moyen d'échapper de leur prison, &

d'engager

d'engager plus de soixante-dix soldats à les suivre. En partant, ils avoient enlevé Gabriel de Rojas, Lieutenant de leur ennemi.

Almagro, instruit que le parti des Pizares augmentoit tous les jours, pendant que le sien diminuoit, résolut d'en venir à un accommodement. Il fit proposer une entrevue à François. Après quelques négociations, on convint de part & d'autre de s'en rapporter au Pere François de *Bovadilla*, Provincial de l'Ordre de la Merci, & du Pere François de *Lusando*. Ils déciderent que Fernand Pizare, qu'Almagro tenoit toujours prisonnier, devoit être mis en liberté, & qu'on devoit remettre Cusco au Marquis jusqu'à l'entière décision de la Cour d'Espagne; qu'on devoit, en attendant, congédier les deux armées, pour employer les soldats à la découverte de nouveaux pays. Almagro & ses partisans, voyant que cette décision étoit toute à l'avantage des Pizares, ne purent retenir leurs plaintes. Almagro convint cependant d'une conférence avec François Pizare: on espéroit qu'ils y termineroient tous leurs différents. Le village de *Mala*, qui étoit entre les deux camps, fut marqué pour cette entrevue, & l'on choisit douze Cavaliers de part & d'autre pour escorter les deux Chefs.

Almagro & François Pizare consentent à une conférence.

Ils partirent au moment décidé: mais, Gonzale Pizare, se fiant peu à la parole d'Almagro, alla se poster à peu de distance du village, & donna ordre à Castro de se tenir avec une compagnie d'Arquebusiers dans des roseaux qui étoient sur

Leur défiance mutuelle.

le chemin d'Almagro ; & de faire feu sur lui, s'il voyoit que son escorte fût plus nombreuse qu'elle ne devoit l'être. Almagro, de son côté, avoit donné ordre à Rodrigue d'Ordonez de tenir ses troupes en état de combattre, & de régler sa conduite sur celle du parti opposé. Pizare & Almagro s'embrasserent en s'abordant & se donnerent des marques mutuelles d'affection: mais, avant qu'ils eussent commencé à s'expliquer, un Cavalier de l'escorte de Pizare, qui s'étoit apperçu de ce que Gonzale avoit fait, s'approcha d'Almagro, & lui dit à l'oreille: *Votre vie est en danger.* Almagro se fit sur le champ amener un cheval & se retira. Pizare fut sollicité par ses soldats de le faire arrêter: mais il leur repondit qu'il étoit indigne de lui de manquer à sa parole. Almagro, en se retirant, apperçut les Arquebusiers qui étoient postés dans les roseaux: il s'en plaignit beaucoup: Pizare assura avec serment, qu'il ignoroit ce que son frere avoit fait.

Cette négociation, dont on avoit conçu les plus grandes espérances, n'aboutit qu'à aigrir encore les esprits. Il se trouva cependant des personnes assez zèlées pour le bien public qui s'employerent encore pour les accorder, & Almagro consentit à rendre la liberté à Fernand Pizare sous deux conditions ; l'une étoit qu'il partiroit promptement pour aller prendre les ordres de la Cour d'Espagne; l'autre qu'on vivroit en paix jusqu'à son retour. Les amis d'Almagro lui représenterent que les mauvais traitemens que Fernand avoit es-

ſuyés dans ſa priſon lui avoient fait de cet Officier un ennemi implacable, qui pourroit tôt ou tard exercer contre lui une vengeance cruelle : ils lui conſeillerent de le faire périr ; mais il eut horreur de commettre un crime auſſi atroce & le renvoya. Quelques Ecrivains prétendent qu'il ne le vit pas plutôt partir, qu'il ſe repentit de n'avoir pas ſuivi l'avis que ſes amis lui avoient donné ; qu'il envoya après lui pluſieurs Officiers & pluſieurs ſoldats pour le ramener : mais Fernand fit tant de diligence, qu'il ſe déroba à leur pourſuite & rejoignit un gros détachement que ſon frere avoit envoyé au-devant de lui.

Il paroît que François Pizare n'avoit feint de conſentir à l'accommodement que pour délivrer ſon frere. Avant le traité, il avoit reçu des ordres de la Cour & n'en avoit pas fait la déclaration : mais ſitôt que Fernand fut en liberté, il les fit ſignifier à Almagro. Ils portoient en ſubſtance, que les deux Gouverneurs demeureroient, chacun dans le pays qu'ils auroient découvert & conquis, & dans lequel ils auroient fait des établiſſemens lorſque ce réglement leur ſeroit apporté. Almagro répondit qu'il étoit diſpoſé à s'y conformer & qu'étant maître de Cuſco dans le moment qu'il lui étoit ſignifié, il y demeureroit tranquille. Pizare répliqua qu'il avoit occupé le premier Cuſco & le pays voiſin ; qu'il en avoit fait la découverte, qu'il y avoit formé les premiers établiſſemens ; qu'Almagro ne l'en avoit dépoſſedé que par la force, & que

l'ordre de Sa Majesté l'obligeoit d'en sortir. Pour ne pas perdre plus de tems en contestations, il déclara que toutes les conventions étoient abrogées par l'ordre de la Cour, & qu'il ne pouvoit se dispenser de prendre les armes pour en procurer l'exécution.

Ils prennent les armes l'un contre l'autre.

Almagro persista dans sa première réponse : mais comme il ne pouvoit contester que la Province où il étoit ne fût du Gouvernement de Pizare, il leva son camp & partit pour Cusco. Pizare le suivit en queue : mais Almagro, pour l'arrêter, faisoit rompre tous les ponts par où il passoit. En arrivant à Cusco, il employa tous ses soins pour se fortifier, & pour lever des troupes. Il fit fondre de l'artillerie ; fit enfin tous les préparatifs pour un long siége. Au défaut de fer, il fit fabriquer des armes d'argent & de cuivre. Pizare, continuoit sa marche avec toute la diligence possible : se voyant près de Cusco ; il dit à ses soldats, que se trouvant dans l'obligation de faire exécuter les ordres de la Cour, il alloit assiéger la ville ; que plusieurs habitans se plaignoient de la tyrannie qu'Almagro y exerçoit. Il nomma Fernand Pizare, son frere, pour commander l'armée, désigna Lieutenant-Général Gonzale son autre frere, & retourna à Los Reyes où sa présence étoit nécessaire, pour mettre dans ses intérêts les nouvelles troupes qui continuoient d'arriver.

Fernand étant sous les murs de Cusco apprit qu'Almagro avoit fait jetter tous les partisans de son frere dans des cachots

si profonds, qu'il y en avoit eu quelques-uns d'étouffés. Tout étoit cependant très-calme dans la ville. Fernand ne douta pas que cette apparence de tranquillité ne couvrît quelque dessein de le surprendre. Pour éviter toute embûche, il résolut de se tenir sur ses gardes pendant toute la nuit. Le lendemain, les premiers rayons du Soleil lui firent appercevoir l'armée d'Almagro, qui étoit rangée en bataille sous le commandement d'Ordonez. Almagro étoit malade ce jour-là, & n'avoit pu sortir de la ville.

Sanglant combat entre les deux partis Espagnols.

L'armée de Fernand étoit si supérieure en nombre, qu'il n'y avoit pas d'apparence que celle de l'ennemi osât l'attendre; mais Ordonez étoit entièrement décidé à combattre: il ne s'ébranla pas lorsqu'il vit Fernand venir à lui. Les troupes se mêlerent, & le combat devint fort sanglant, parce que les soldats des deux partis combattoient avec un courage qui approchoit de la fureur. L'armée de Fernand demeura enfin victorieuse. Deux Cavaliers s'étoient saisis d'Ordonez & l'emmenoient prisonnier; mais un troisième survint: il en avoit reçu quelque outrage: pour se venger, il lui fit sauter la tête. Plusieurs autres Officiers qui s'étoient rendus volontairement, subirent le même sort, & Fernand, qui vouloit arrêter ce massacre, ne put faire exécuter ses ordres.

Cruauté des Espagnols, les uns contre les autres.

Un Capitaine avoit pris en croupe un de ses amis qui étoit dans l'armée des vaincus, & l'emmenoit pour lui sauver la vie: on courut après, & on tua son ami derrière lui d'un coup de lance. Cette

bataille est nommée dans l'Histoire : *Bataille des Salines*. Elle se donna le 26 Avril 1538.

Almagro est fait prisonnier.

Almagro, qui regardoit le combat d'une hauteur, déploroit son malheur en voyant fuir ses soldats : il se retira dans la Forteresse de Cusco; mais Gonzale & Alvarado, qui y avoient été long-tems renfermés, en connoissoient toutes les issues: ils ne lui laisserent ni le tems ni le pouvoir de s'y défendre, le firent prisonnier. Ils n'eurent pas de peine à se rendre maîtres de la ville ; les Indiens étoient toujours prêts à se déclarer pour les plus forts. D'ailleurs les débris de l'armée d'Almagro ne firent aucune résistance : ils regarderent comme une grace d'y être reçus après leur défaite.

Les freres de Pizare tâcherent de gagner l'amitié des Officiers d'Almagro, qui avoient échappé à la fureur du soldat. La plus grande partie promit de se soumettre: ceux qui refuserent de les imiter furent chassés de Cusco.

Fernand Pizare, croyant sa conquête assurée par la détention du rival de son frere, envoya des détachemens pour faire de nouvelles découvertes: mais il apprit que plusieurs Officiers & plusieurs soldats qui avoient servi sous Almagro, se mutinoient, & se préparoient à prendre les armes pour mettre leur Chef en liberté. Il jugea de-là que ses freres & lui ne seroient tranquilles que par la mort d'Almagro, & résolut sa perte. Pour donner un air de justice à cette grande entreprise, il lui fit faire son procès dans les

régles, & publia, lorsqu'il fit commencer l'instruction, que son dessein étoit de s'en tenir aux informations, de faire ensuite conduire Almagro en Espagne, de l'y accompagner & de se rendre prisonnier avec lui : mais ayant été averti que les factieux disoient publiquement qu'ils enleveroient Almagro dans la route, il prit ouvertement la résolution de le faire juger à Cusco. Les principales accusations portoient qu'il y étoit entré les armes à la main, & que cette violence avoit coûté la vie à plusieurs Espagnols ; qu'il avoit conspiré, avec l'Inca Mango, contre l'autorité de l'Empereur; que, sans commission & sans droit, il avoit donné des terres à ses partisans & en avoit dépouillé ceux qui en avoient été légitimement pourvus; qu'il avoit rompu des tréves & violé son serment ; enfin qu'il avoit porté l'audace jusqu'à résister aux armes de l'Empereur.

On ne tarda pas à prononcer sa sentence. Lorsqu'il l'eut entendue, il fit l'impossible pour fléchir son Juge. Il le conjura, au nom de Dieu, de lui conserver du moins la vie dans quelque prison honorable, où il pût pleurer ses péchés. Il lui dit qu'il n'avoit pas eu cette cruauté à son égard, lorsqu'il l'avoit eu en son pouvoir ; que loin d'avoir voulu répandre le sang de son ami, c'étoit à ses travaux, à ses blessures & au sacrifice de son bien, que François Pizare, son frere, devoit ses honneurs & ses richesses. Il ajouta que sa vieillesse & ses infirmités devoient exciter la pitié. Il appella de la

Almagro est condamné à mort.

ſentence au Conſeil de l'Empereur. Enfin il tenta tous les moyens pour conſerver ſa vie. Il n'auroit, ſans doute, pas manqué d'exciter la pitié de tout autre que de Fernand Pizare, qui rejetta avec dédain l'appel comme injurieux à l'autorité de ſon frere, & ajouta qu'Almagro ne faiſoit pas paroître les ſentimens d'un homme de cœur; que l'arrêt de ſa mort étant prononcé, il devoit ſe réſoudre à mourir en bon chétien & en ſoldat courageux. Almagro, perdant tout eſpoir, ſe confeſſa, & dit: « Qu'on me délivre de la vie, » & que le cruel ſe raſſaſie de mon ſang ». On l'étrangla dans la priſon, & on porta enſuite ſon cadavre dans la grande place de Cuſco, où on lui trancha la tête. On ignoroit ſon origine: quelques Ecrivains prétendent qu'il avoit été Moine, même Prêtre. Il laiſſa un fils dont on parlera dans la ſuite. Les cruautés que les Eſpagnols exerçoient les uns contre les autres, annonçoient aux Péruviens ce qu'ils avoient à craindre d'eux.

Gomera, *ubi ſuprà.*

L'Amérique étoit la ſeule partie de la terre que la ſoif des richeſſes n'eût pas fait arroſer du ſang des humains: ſes habitans, ſéparés des autres nations par une mer immenſe, étoient comme à l'abri des fléaux qui déſoloient le reſte du monde. Les vices, trop reſſerrés dans notre continent, déborderent enfin & inonderent l'Amérique. Les Européens ne furent pas plutôt arrivés dans cet heureux pays, qu'on y vit paroître la cupidité, l'envie, l'ambition, &c, & les forfaits ſuccéder aux forfaits. Les habitans de l'Amérique

furent exterminés par des Etrangers qu'ils avoient traités avec douceur & humanité. La nature, irritée des cruautés que l'on exerçoit contr'eux, les vengea : elle changea chez leurs destructeurs le plaisir de produire, en crainte, en douleur, en ignominie, & rendit odieux le souvenir de la conquête de l'Amérique.

Suivons les Espagnols dans leurs cruautés, & voyons-les tourner leur fureur les uns contre les autres. Diegue d'Alvarado, un des principaux Officiers de l'infortuné Almagro, fut si sensible à la mort de son Général, qu'il partit pour l'Espagne avec la résolution de dénoncer les Pizares à l'Empereur, & d'engager ce Monarque à leur faire subir la punition dûe à leur injustice & leur cruauté. Il n'épargnoit rien pour réussir dans ses projets de vengeance ; mais il mourut subitement à Valladolid, où la Cour étoit alors : plusieurs personnes crurent qu'il avoit été empoisonné.

Alvarado porte à la Cour la nouvelle de la mort d'Almagro.

Fernand, voyant son pouvoir établi par la mort d'Almagro, se livra à toute la cruauté de son caractère, & fit périr les plus zélés partisans du rival de son frere. Les trois Pizares se mirent ensuite chacun à la tête d'un détachement d'Espagnols, & soumirent une grande étendue de pays. Fernand prit la résolution de passer en Espagne pour rendre compte de sa conduite à la Cour : plusieurs de ses amis lui représenterent qu'il devoit attendre qu'on l'eût informé de la manière dont on y avoit appris la mort d'Almagro ; mais il rejetta cet avis : il fut arrêté presqu'aussi-

Fernand Pizare passe en Espagne, où il est mis en prison.

tôt qu'il arriva en Espagne, & jetté en prison où il resta près de vingt ans.

François & Gonzale continuerent les conquêtes : ils envoyerent Valdivia au Chili : il y fut mieux reçu qu'Almagro ne l'avoit été : mais ses injustices irriterent les Indiens, qui lui firent une guerre cruelle pendant plus de huit ans. Pendant ce tems, Gonzale Pizare étoit occupé à la conquête de la Province de *Canela*, ainsi nommée, parce que les Espagnols y trouverent une prodigieuse quantité de ces arbres qui portent la canelle. Il y rencontroit souvent des Indiens très-belliqueux avec lesquels il étoit obligé d'en venir aux mains : les rivières interrompoient souvent sa marche : pour éviter l'embarras de construire des ponts, il fit faire un brigantin, mit une partie de ses gens dedans, avec ordre de suivre le cours d'une rivière assez considérable qu'il rencontra : c'étoit la rivière des Amazones ; il suivoit la rive avec le reste de son monde. La marche étoit si bien réglée, qu'on s'arrêtoit dans les mêmes endroits pour le sommeil & la nourriture, & on étoit toujours en état de se secourir mutuellement.

Gonzale fit plus de deux cens lieues en suivant le cours de la rivière : l'ennui de ne trouver pour aliment que des fruits & des racines, lui fit prendre la résolution d'envoyer devant lui, sur la rivière, François Orellana, un de ses Officiers, avec cinquante hommes, pour chercher des vivres, & lui ordonna, s'il en trouvoit, d'en charger le brigantin. Il ne garda

que deux canots, pour traverser les rivières qu'il pourroit rencontrer. Orellana se hâta de partir, & arriva, au bout de trois jours, dans un lieu où une autre rivière assez considérable se joint à celle dont il suivoit le cours : mais il n'y trouva point de vivres. Voyant qu'il lui étoit impossible de remonter la rivière, il prit la résolution de s'abandonner au fil de l'eau. Un Religieux de Saint Dominique qui l'accompagnoit voulut en vain l'obliger à laisser le bagage : il continua sa route en suivant le cours de la rivière, & arriva dans la mer du Nord.

Orellana joignit le vol à la perfidie: il partit pour l'Espagne avec tous les effets qu'il avoit dans son brigantin, lesquels consistoient en or & en émeraudes. Il vanta beaucoup sa découverte ; en obtint le Gouvernement quelques années après, avec le pouvoir d'en faire la conquête : mais il ne réussit pas dans son entreprise & en mourut de chagrin. Les partisans des Pizares ne manquerent pas d'attribuer la cause de sa mort à sa perfidie.

Gonzale, ignorant les desseins d'Orellana, poursuivoit sa route sur les bords de la rivière des Amazones : il arriva à la jonction des deux rivières où étoit le rendez-vous. Au lieu d'y trouver ses gens, il apprit qu'ils l'avoient abandonné & emporté tout le bagage. Un Espagnol qui avoit eu le courage & la fidélité de demeurer seul dans cet endroit, lui raconta ce qui s'étoit passé. Il est difficile de faire la peinture de la triste situation dans laquelle se trouva Gonzale & ses

Triste situation dans laquelle se trouve un détachement Espagnol.

compagnons. Ils étoient à plus de quatre cens lieues de Quito, sans aucune espèce de marchandises pour engager les Sauvages à leur fournir des vivres; le pays étoit si sec & si aride, qu'il ne leur offroit ni fruits ni racines. Il ne leur restoit pour tout espoir de nourriture, que les chevaux & les chiens qu'ils avoient amenés avec eux. Ils prirent la résolution de retourner à Quito, & d'abandonner le cours de la rivière, parce que le chemin étoit trop long & trop difficile. Celui qu'ils prirent étoit à la vérité plus court, mais aussi difficile & plus désert: d'ailleurs ils n'avoient pour guide que le cours du Soleil. Après avoir mangé tous leur chiens & leurs chevaux, ils se trouverent réduits à vivre de feuilles d'arbres & d'une espèce de filets tendres semblables à ceux de la vigne. Ils dévoroient, avec avidité, le premier animal qu'ils pouvoient attraper dans ce désert. Cette vie misérable fit perdre à Gonzale la plus grande partie de ses gens. Ceux qui purent échapper à tant de miséres arriverent enfin à cinquante lieues de Quito. Les habitans de cette ville, informés de leur arrivée & de leur misére, allerent au-devant d'eux avec des vivres, des chevaux & des habits. On les trouva tout nuds: leurs habits avoient été déchirés par les broussailles & pourris par les pluies: ils n'avoient pour se couvrir que des lambeaux d'étoffe ou de peaux. Leurs épées étoient sans fourreau & rongées par la rouille: leurs jambes étoient déchirées par les ronces qu'ils avoient été obligés de traverser. En

voyant paroître ceux qui leur apportoient du ſecours, ils ſe jetterent à terre & la baiſerent cent fois pour remercier le Ciel de ſa protection. Ils ſaiſirent avec tant d'avidité les vivres qu'on leur préſenta, que cet empreſſement leur auroit été funeſte, ſi l'on n'avoit pas pris le parti de les arrêter & de régler leur nourriture pendant quelques jours. Le nombre des habits & des chevaux n'étant pas ſuffiſant pour tous, Gonzale & les autres Officiers n'en voulurent pas faire uſage pour garder une parfaite égalité avec les Soldats juſqu'à Quito. Cette conduite leur rendit l'affection de ceux que leurs promeſſes avoient trompés. En entrant dans la ville, ils allerent droit à l'Egliſe, pour remplir les vœux que la miſére fait ordinairement adreſſer à Dieu.

Gonzale n'étoit pas à la fin de ſes malheurs: il lui en reſtoit de plus redoutables à eſſuyer. Pendant ſon abſence il s'étoit formé une conjuration contre ſa famille. Fernand Pizare avoit envoyé à Los Reyes Dom Diegue d'Almagro, fils de l'infortuné d'Almagro auquel on avoit tranché la tête. Ce jeune homme étoit d'une taille avantageuſe, d'une adreſſe admirable, & d'un courage à toute épreuve. François Pizare l'avoit tenu quelquetems priſonnier avec Jean d'Herrada ſon Gouverneur; il leur rendit la liberté & leur permit de prendre une maiſon à Los Reyes. Cette maiſon devint bien-tôt le rendez-vous de tous les partiſans de l'infortuné d'Almagro. Lorſque Fernand Pizare fut parti pour l'Eſpagne, & Gonzale

pour faire des découvertes, d'Herrada crut que l'occasion étoit favorable pour ôter l'administration des affaires aux Pizares & venger la mort d'Almagro pere. Le ressentiment des conjurés avoit été aigri par le supplice de quelques Officiers auxquels on avoit fait un crime de s'attacher au jeune d'Almagro: se trouvant dans le même cas, ils craignoient d'essuyer le même sort.

Conjuration formée contre François Pizare.

L'absence des deux freres du Général les enhardit: ils firent secrétement des provisions d'armes. Leur intelligence étoit si parfaite, que, pour fournir aux dépenses communes, ils mettoient entre les mains d'Herrada tout l'argent qu'ils pouvoient retrancher sur leur subsistance & celui qu'ils pouvoient gagner au jeu. Pour augmenter le nombre de leurs partisans, ils appellerent tous les amis de celui dont ils méditoient la vengeance. Les gens attachés aux Pizares ne tarderent pas à soupçonner qu'on formoit quelque complot contre le Général. Ils l'en avertirent; mais une confiance mêlée de pitié lui fit dire qu'on ne devoit pas tourmenter des malheureux qui étoient assez punis par leur défaite, la haine publique & l'indigence. Cette sécurité augmentoit leur hardiesse: plusieurs ne daignoient pas le saluer: mais il attribuoit cette insolence au chagrin de leur état. On trouva un jour trois cordes attachées au gibet; une étoit tournée vers son Palais, les deux autres vers les maisons de Velasquez son Lieutenant & de Picado son Secrétaire. On courut l'en avertir: mais, loin de s'offen-

ſer de cet outrage, il dit, en ſouriant, qu'une infamie de cette nature ne pouvoit venir que de quelque ame vile qui ne méritoit pas ſon attention, & défendit qu'on en recherchât les auteurs.

Sa mort étoit cependant réſolue & les conjurés n'attendoient, pour exécuter leur crime, que des nouvelles d'Eſpagne. Inſtruits que l'Empereur avoit fait mettre en priſon Fernand Pizare, ils attendoient quelque révolution. Ils ſavoient d'ailleurs que ſa Majeſté envoyoit au Pérou le Licentié Vacca de Caſtro, pour y prendre connoiſſance de tous les déſordres, & que ce Miniſtre étoit déja à Panama. Quoi qu'ils euſſent juré la mort de François Pizare, ils redoutoient la qualité de meurtriers, & déſiroient de le conduire ſur l'échaffaud par les voies de la juſtice: ceux même que l'aſſaſſinat n'effrayoit point, croyoient que les Almagros ſeroient mieux vengés par l'ignominie du ſupplice. Ils envoyerent vers le Licentié un de leurs complices en qui ils connoiſſoient aſſez d'adreſſe pour pouvoir pénétrer les intentions de la Cour. Ils apprirent que la commiſſion du Licentié ne regardoit que le rétabliſſement de l'ordre, & que, par égard pour les Pizares qui avoient rendu de grands ſervices à l'Eſpagne, on lui avoit expreſſément défendu de faire des recherches exactes ſur la mort d'Almagro. Ces ménagemens de la Cour, qui mettoient la tête de Pizare à couvert, engagerent les conjurés à changer de réſolution.

Ils gardoient ſi peu de meſures, que le bruit d'une conjuration ſe répandit à Los

Reyes & parvint jusqu'aux oreilles de Pizare. Quelques amis le presserent de veiller à sa sûreté : il leur répondit froidement que sa tête étoit gardée par le pouvoir qu'il avoit de faire abattre celle des autres. On lui conseilla d'avoir au moins quelques gens de confiance autour de lui pour veiller à sa sûreté. Il répondit encore qu'il ne vouloit pas prendre des précautions contre le Juge que la Cour avoit envoyé au Pérou. Herrada lui rendit un jour visite, dans le dessein de connoître ses dispositions, & lui fit une peinture fort touchante de la tiste situation dans laquelle se trouvoient les partisans d'Almagro : il ajouta même qu'on lui avoit assuré que le projet étoit formé de faire périr cet infortuné. Pizare assura, avec serment, qu'il n'avoit jamais eu même la pensée de faire aucun mal au jeune Almagro & à ses partisans ; mais qu'il étoit certain qu'ils en vouloient eux-mêmes à sa vie & qu'ils faisoient provision de cuirasses. Herrada lui répondit qu'il étoit bien juste qu'ils amassassent des cuirasses, puisque les Pizares avoient des lances. Il est étonnant que Pizare ne l'ait pas fait arrêter sur le champ : mais on assure qu'il ne le fit pas, parce qu'Herrada lui demanda la permission de sortir de la ville avec le jeune d'Almagro, ce qui lui fit croire qu'ils n'avoient formé aucun complot. Il présenta même des citrons à Herrada, en lui disant que c'étoient les premiers qui fussent venus dans la nouvelle ville. Il lui dit ensuite qu'il donneroit des ordres pour qu'il ne manquât rien à ses besoins. Her-

rada lui baisa les mains & lui fit ses remercimens avec de grandes apparences d'affection.

Ce perfide, convaincu que Pizare étoit sans défiance, fit assembler les conjurés chez lui, & le Dimanche suivant fut choisi pour le jour de l'assassinat. Il arriva un incident qui auroit sauvé Pizare, si, par une obstination incroyable, il n'eût pas fermé les yeux à toutes les lumières qu'on lui donnoit. Le Samedi au soir, un des conjurés, cédant aux remords, alla découvrir tout le secret de la conjuration au Curé de la principale Paroisse. Celuici se hâta d'en donner avis à Picado, Secrétaire de Pizare. Ils allerent ensemble le chercher chez François Martin, son beaufrere, où il étoit à souper. Le récit du Curé parut le troubler un peu : mais, reprenant le bandeau qu'on vouloit lever, il répondit qu'il ne pouvoit ajouter foi à ce qu'on venoit de lui dire, parce qu'Herrada étoit venu le voir depuis peu de jours & lui avoit parlé d'un ton fort humble. Il ajouta que celui dont le Curé tenoit ce récit vouloit, sans doute, demander quelque grace & se faire un mérite de ses inventions pour l'obtenir. Il sortit cependant accompagné de quelquesuns de ses gens, se rendit chez Velasquez, son Lieutenant, lui raconta ce que le Curé lui avoit dit : mais Velasquez, montrant son bâton, dit, avec un air d'assurance, qu'il n'y avoit point de révolte à craindre tant qu'il l'auroit entre les mains.

Zarate, pag. 260, Gomara, liv. v. chap. 37.

Pizare alla se coucher ; les réflexions

de la nuit ne laisserent pas de lui causer des inquiétudes. Il ne parut pas à l'Eglise le Dimanche au matin, &, sous prétexte d'incommodité, il fit dire la Messe dans son Palais. Après l'Office public, Velasquez & Chaves, ses deux principaux Officiers, allerent dîner avec lui. Plusieurs autres Officiers s'y rendirent, pour s'informer de sa santé. Après le dîner, chacun se retira chez soi. Pendant cette tranquillité qui régne ordinairement dans ces climats chauds pendant le milieu du jour, Herrada, accompagné de dix ou douze de ses complices, sortit de sa maison, qui n'étoit qu'à trois cens pas du Palais. En paroissant dans la rue, ils mirent l'épée à la main & crierent à haute voix : meure le Tyran, meure le Traître. Ils espéroient qu'une démarche si hardie persuaderoit au peuple qu'ils étoient appuyés par un parti considérable, & que cette idée suffiroit seule pour contenir celui des Pizares. D'ailleurs, ils vouloient tenter leur expédition avant que les troupes fussent rassemblées. Ils s'avancerent jusqu'au Palais en poussant les mêmes cris, y entrerent sans résistance. Un des conjurés resta à la porte l'épée haute & cria : le Tyran est mort. Cette précaution eut tout l'effet qu'ils s'étoient promis. Quelques partisans des Pizares venoient au secours : mais, entendant dire que François étoit mort, ils se retirerent sans avoir rien entrepris.

François Pizare est assassiné.

Cependant Herrada pénétroit dans le Palais à la tête de ses gens. Il avança jusqu'au pied de l'escalier, & fut lui-même

surpris de ne rencontrer personne. Les domestiques étoient à dîner, & les maîtres s'entretenoient paisiblement dans un sallon : pour y arriver, il falloit traverser une salle. Quelques Indiens qui fuyoient devant Herrada traverserent cette salle, parvinrent au sallon & avertirent Pizare de ce qui se passoit. Il les écouta avec tranquillité, rassura même ceux qui étoient avec lui, & ordonna à Chaves de fermer les portes tandis qu'il alloit prendre ses armes. Chaves étoit si troublé, que, sans fermer aucune porte, il marcha droit à l'escalier, demandant à haute voix d'où venoit le bruit. Pendant ce tems les conjurés achevoient de monter. Un d'eux porta à Chaves un grand coup d'épée : Chaves mit sur le champ l'épée à la main, en disant : « Quoi l'on en veut même aux » amis » ! A l'instant il fut percé de plusieurs coups & tomba mort. Les Assassins entrerent impétueusement dans la salle. Tous les Espagnols, qui étoient au nombre de dix ou douze, sauterent par les fenêtres. Velasquez mit son bâton de commandement dans sa bouche, pour s'aider de ses mains à descendre. François Pizare étoit dans sa chambre, où François Martin, son beau-frere, deux Gentils-hommes & deux grands Pages avoient eu la fidélité de le suivre. Lorsqu'il entendit les conjurés approcher, il ne prit pas le tems d'attacher les courroies de sa cuirasse. Il s'avança vers la porte avec son épée & son bouclier, se défendit si courageusement, qu'ils ne purent forcer le passage. Il crioit : courage, mon frere, nous suf-

fiſons pour faire périr ces traîtres. Martin, qui étoit à ſes côtés, fut tué : un Page prit auſſi-tôt ſa place. Les conjurés, effrayés de la réſiſtance, &, craignant qu'il ne vint aſſez de monde pour les enfermer par derrière, réſolurent de mettre tout au hazard. Ils firent avancer un des leurs qui étoit armé de toutes pièces & qui, ſe jettant dans la porte, occupa tellement Pizare, que les autres eurent plus de facilité pour entrer : ils l'attaquerent avec tant de fureur, que ſon bras ſe laſſa bien-tôt à force de parer. Un coup qui lui fut porté à la gorge le fit tomber ſans force. Il demanda un Confeſſeur : mais la voix lui manquant, il forma à terre un ſigne de Croix, le baiſa reſpectueuſement & mourut dans cette poſture. Les deux Pages furent tués à ſes côtés. On ignore quel fut le ſort de ſes deux autres défenſeurs. Les conjurés perdirent quatre hommes & la plupart furent bleſſés.

Si-tôt que la nouvelle de l'aſſaſſinat fut répandue dans la ville, plus de deux cens hommes, qui avoient été gagnés par les conjurés & qui attendoient le ſuccès de l'entrepriſe, ſe déclarerent hautement en faveur de Dom Diegue d'Almagro, & les plus fidéles partiſans de Pizare n'oſerent lever la voix. Les meurtriers ſortirent du Palais tenant à la main leurs épées ſanglantes comme une preuve de leur triomphe. Le Palais fut livré au pillage : Herrada fit enſuite aſſembler le Conſeil, préſenta les Lettres Impériales par leſquelles Almagro le pere étoit nommé Gouverneur de la Nouvelle Caſtille, & fit reconnoî-

tre le fils dans la même qualité. Pendant ce tems les conjurés massacrerent les plus intimes amis des Pizares. Les domestiques de François, cédant à leur zèle, braverent les menaces des assassins & porterent son corps à l'Eglise : mais personne n'eut la hardiesse de l'ensévelir. Un habitant de Truxillo, nommé *Barbaran*, qui avoit été à son service, obtint une permission du jeune Almagro pour l'enterrer, ce qu'il fit le plus promptement possible, dans la crainte de voir arriver les conjurés pour lui couper la tête & l'attacher au gibet. Barbaran, après lui avoir rendu ce triste devoir, ramassa ses enfans, qui étoient errans dans la ville, & les mit en sûreté. Ainsi périt François Pizare, Conquérant du Pérou. Cette terrible scène se passa le 26 Juin 1541 : Pizare pouvoit avoir 65 ans.

Zarate, pag. 271 & précédentes.

Nous croirions laisser un vuide dans cet Ouvrage, si nous ne tracions pas ici le portrait de François Pizare. La nature ne lui avoit réfusé aucun de ces talens nécessaires à un homme pour qu'il arrive à la célébrité. Il avoit un tempérament robuste & une force de corps extraordinaire, aimoit le travail & supportoit les fatigues avec une patience admirable : son courage alloit jusqu'à la témérité ; mais il ne faisoit usage de cette témérité que dans les cas imprévus : un fond d'esprit admirable & un jugement solide lui faisoient toujours prendre les mesures les plus justes. Ce qui est ordinaire aux ames élevées, il étoit d'une générosité sans égale, & ne prodiguoit ses libéralités que par le

plaisir de satisfaire aux besoins d'autrui *, évitant, avec soin, cet éclat humiliant pour ceux qui reçoivent les bienfaits. Ce Conquérant du plus riche pays du monde, ne laissa ni terres ni trésors. Trop grand pour s'abaisser aux foiblesses qui caractèrisent les hommes vulgaires, il ne se livra jamais à la crainte & à la défiance : il marchoit souvent seul, visitoit ses concitoyens tour-à-tour & mangeoit chez ceux qui l'en invitoient : lorsque quelqu'un lui avoit paru mériter sa confiance, il la lui accordoit sans réserve. Ses vertus sociales forçoient ses amis à lui être fidéles.

Pizare n'étoit point un brigand qui ne cherche qu'à conquérir & à ravager : il fit bâtir plusieurs villes & cultiver la terre au Pérou : il avoit enfin autant de zèle pour l'établissement que pour le progrès de ses conquêtes. On pourroit trouver quelques traits de ressemblance entre Fran-

* Gomara en donne un exemple bien frappant. Pizare ayant appris qu'un Cavalier, peu favorisé des biens de la fortune, avoit perdu son cheval, mit dans une de ses poches un lingot d'or pesant dix marcs, se rendit au Jeu de Paume où il croyoit trouver ce Cavalier & lui donner secrétement le lingot : mais il ne l'y trouva pas. On lui proposa une partie de Paume, qu'il accepta sans réflexion. Le lingot faisoit un poids considérable dans sa poche : mais il ne vouloit pas l'en tirer, pour ne pas trahir son dessein. Il prit le parti de jouer avec ce fardeau, & donna quelque prétexte pour ne pas quitter son habit. Le jeu dura trois heures, au bout desquelles le Cavalier parut. Pizare le prit à l'écart, lui fit son présent, & lui dit : Je vous en aurois volontiers donné trois fois autant pour être délivré de ce que j'ai souffert en vous attendant.

çois Pizare & Fernand Cortez. Ils avoient tous deux un courage à toute épreuve dans les combats, une fermeté incroyable & une présence d'esprit surprenante dans les dangers : mais si d'un côté l'on rend la justice qui est dûe à leurs talens, de l'autre on est forcé de convenir que leur mémoire est tachée par leur cruauté. Cortez fit injustement périr l'Empereur du Mexique, & Pizare tint la même conduite à l'égard de celui du Pérou. Continuons la narration.

Si-tôt que le jeune d'Almagro, que nous désignerons par la suite sous le nom de *Dom Diegue*, fut reconnu Gouverneur du Pérou par les Magistrats de Los Reyes, il les cassa : mais il leur rendit sur le champ leurs dignités en déclarant qu'il vouloit qu'ils les tinssent de sa main. Il fit ensuite arrêter Velasquez & Picado, le premier étoit Lieutenant de Pizare, le second étoit son Secrétaire. Herrada fut nommé Général des troupes, & les autres conjurés eurent un rang proportionné à leurs services. Le bruit de cette révolution attira à Los Reyes tout ce qu'il y avoit de vagabonds au Pérou : ils s'enrôlerent, dans l'espoir de s'enrichir du pillage & de vivre avec licence. Dom Diegue prit, pour payer ses troupes, le quint de l'Empereur, les biens de ceux qui avoient été massacrés, & le revenu de plusieurs citoyens qui étoient absens.

Il étoit difficile que des gens qui n'avoient pour guide que l'intérêt & l'ambition, vécussent long-tems en bonne intelligence. Quelques Officiers conçurent

de la jalousie de voir qu'Herrada étoit en possession de toute l'autorité dont il ne laissoit que l'ombre au jeune Dom Diegue, & résolurent de le tuer. Leur dessein fut découvert & on leur fit trancher la tête. Par cette expédition, Herrada se voyant maître absolu, fit partir plusieurs personnes de confiance dans toutes les Provinces conquises pour y proclamer Dom Diegue Gouverneur du Pérou en qualité de successeur de son pere & de Pizare.

Cette démarche hardie irrita la plupart des Officiers qui y commandoient. Alfonse d'Alvarado, qui étoit à Chachapoyas, leur dit que Dom Diegue étoit un traître & un rebelle, & qu'il ne le reconnoîtroit jamais pour Gouverneur. Il avoit cent hommes sous ses ordres & espéroit pouvoir se défendre. Les Députés firent tous leurs efforts pour le séduire; mais il répondit qu'il attendroit les ordres de la Cour avant de reconnoître Dom Diegue, & que dans l'intervalle, il feroit une guerre mortelle aux assassins de Pizare. Tordoya, qui étoit un des Chefs du Conseil de Cusco, n'apprit qu'avec indignation ce qui s'étoit passé à Los Reyes. Lorsque les Députés parurent devant lui, il les mesura des yeux & leur dit qu'il alloit se préparer à combattre. Il étoit d'autant plus irrité contre Dom Diegue, qu'un des deux Pages qui avoient péri avec Pizare étoit son fils. Il sortit de Cusco pour aller engager tous les Officiers qui se trouvoient à la tête de quelques troupes, à se joindre à lui pour venger la mort de Pizare. Pierre d'Angurez, Lieutenant de la

Plusieurs Officiers veulent venger sa mort.

la Province de Charcas, & Pierre Alvarez Holguin, qui étoit alors occupé contre les Indiens avec quelques troupes, le suivirent à Cusco : leur arrivée soutint le courage d'un grand nombre d'habitans qui songeoient à se retirer. Tous les Chefs élurent Holguin Capitaine-Général du Pérou, & lui prêterent serment d'obéissance en cette qualité. Holguin déclara aussi-tôt la guerre à Dom Diegue & la fit publier. Le zèle des habitans de Cusco alla si loin, qu'ils s'engagerent à fournir au Capitaine-Général tout ce qui lui seroit nécessaire pour soutenir cette guerre. Les habitans de plusieurs autres villes se joignirent à eux, & Holguin se trouva à la tête de plus de quatre cens hommes tant cavalerie qu'infanterie. Dom Diegue, informé de ce qui se passoit à Cusco, se mit à la tête de ses troupes pour aller combattre Holguin. A peine étoit-il en marche, que l'on fut instruit à Los Reyes que le Licentié Vacca de Castro étoit arrivé au Port de Buena-Ventura. Ses ordres étoient adressés au Supérieur du Couvent de Saint Dominique, qui les communiqua au Conseil Royal de Los Reyes. Ces ordres portoient que Vacca prendroit l'administration des affaires si François Pizare mouroit. En conséquence de ces ordres, Vacca confia le Gouvernement à Jérôme d'Aliaga, jusqu'à son arrivée à Los Reyes. Le Conseil s'assembla secrétement au Couvent des Dominiquains, reconnut Vacca de Castro pour Gouverneur, & d'Aliaga pour son Lieutenant : mais, craignant le retour de Dom Die-

La Cour d'Espagne nomme un Gouverneur au Pérou.

gue, les Conseillers & les principaux habitans prirent le parti de se retirer à Truxillo.

Leur crainte étoit fondée : Dom Diegue ne fut pas plutôt informé de ce qui se passoit à Los Reyes, qu'il résolut d'y retourner & d'y mettre tout à feu & à sang : mais il en fut détourné par Herrada & les autres conjurés, qui lui représenterent qu'il étoit plus intéressant pour lui d'empêcher Holguin de joindre ses forces à celles d'Alfonse d'Alvarado ; que d'ailleurs la nouvelle de l'arrivée d'un autre Gouverneur envoyé par la Cour pouvoit réfroidir le zèle de ses gens. Ces avis lui paroissant sages, il les suivit, hâta sa marche : mais le bruit se répandit dans son armée que Vacca de Castro étoit nommé par la Cour Gouverneur du Pérou, & plusieurs Officiers abandonnerent son camp dès la nuit suivante. Ce chagrin ne fut pas le seul qu'il eût à essuyer : Herrada, son conseil & son appui, mourut de fatigue. Il continua cependant sa route avec tant de diligence, qu'il joignit Holguin dans la vallée de Xauxa. Holguin, sentant que ses forces étoient beaucoup inférieures à celles de son ennemi, usa de stratagême pour éviter le combat. Il envoya pendant la nuit vingt Cavaliers, pour faire une attaque à l'avant-garde ennemie, avec ordre de faire quelques prisonniers, s'il étoit possible, & de se retirer aussi-tôt. Ils en prirent trois. Holguin en fit pendre deux sur le champ, & promit au troisième la liberté avec mille écus d'or, s'il vouloit retourner au camp

de Dom Diegue, & dire à ses amis que la droite du camp seroit attaquée la nuit suivante. L'espérance d'une si grosse somme éblouit le Soldat de Dom Diegue : ne voyant d'ailleurs, dans cette commission, que sa sûreté & celle de ses amis, dont il se figura qu'on vouloit tout au plus tenter la fidélité, il s'engagea volontiers au secret pour tous les autres. Il remplit sa promesse avec exactitude. Dom Diegue, le voyant de retour, & ayant appris de lui-même le sort de ses compagnons, crut que la vie qu'il avoit obtenue étoit le prix de quelque trahison. Le Soldat ne tarda pas à avouer ce qu'il avoit promis & la récompense qui devoit suivre. Dom Diegue se persuada que Holguin devoit l'attaquer pendant la nuit & se prépara promptement à recevoir un ennemi qui se livroit lui-même. Son premier soin fut de mettre la plus grande partie de ses troupes du côté par lequel il croyoit qu'on devoit l'attaquer. C'étoit le plus éloigné du camp d'Holguin qui, dès que la nuit fut commencée, se mit en marche & continua pendant toute la nuit à s'éloigner du camp de son ennemi. Le jour montra à Dom Diegue la faute qu'il avoit faite : il se remit à la poursuite de l'ennemi. Tous ses efforts furent inutiles ; Holguin avoit envoyé vers Alvarado, pour le prier de venir au-devant de lui, afin que leurs forces étant réunies, ils fussent en état de résister à l'ennemi commun. Alvarado hâta sa marche & le joignit deux jours après. Dom Diegue, fatigué de la route, n'osa faire face

Dom Diegue se laisse tromper par un stratagême.

à deux armées réunies : il prit brusquement le chemin de Cusco. Les deux Capitaines envoyerent un Député au Licentié Vacca de Castro, pour le prier de se hâter d'arriver dans un pays dont on étoit disposé à le rendre maître.

Vacca de Castro avoit déja fait signifier sa commission à plusieurs Gouverneurs particuliers établis par les Pizares : tous s'étoient soumis & lui avoient livré leurs troupes. Le nouveau Gouverneur, voyant que les esprits étoient disposés pour lui, se rendit au camp de Holguin & d'Alvarado. Lorsqu'ils eurent vu sa commission, ils lui remirent leurs étendards ; mais il ne garda pour lui que l'étendard royal, leur rendit les autres, & confirma le commandement des troupes à ces deux Officiers. Il leur donna ordre de se rendre avec l'armée dans la vallée de Xauxa & de l'y attendre, parce qu'il vouloit faire un voyage à Los Reyes. Avant son départ pour cette ville, il reçut des Lettres de Gonzale Pizare, qui lui demandoit la permission de l'aller joindre. Vacca de Castro lui fit une réponse honnête ; mais il le pria d'attendre ses ordres à Quito. Le nouveau Gouverneur craignoit que la présence de Gonzale Pizare ne ruinât le projet qu'il avoit de faire rentrer Dom Diegue dans le devoir, ou que les soldats & les Officiers, dans le cœur desquels subsistoit encore l'ancienne affection pour François Pizare, n'élussent Gonzale Capitaine-Général.

Pendant que Castro de Vacca étoit en chemin pour Los Reyes, Dom Diegue

s'étoit emparé de Cusco & se préparoit à s'y défendre en cas que le nouveau Gouverneur voulût l'attaquer. Il arriva entre deux de ses Officiers une dispute qui pensa lui causer plus de mal que ses ennemis ne se préparoient à lui en faire. Ils se battirent, & l'un deux fut tué : leurs partisans s'échaufferent jusqu'à convenir du jour & du lieu pour en venir aux mains. Dom Diegue en fut averti & eut besoin de toute son adresse pour calmer les esprits. L'Officier qui avoit été vainqueur, sachant que Dom Diegue saisiroit la première occasion pour le faire périr, parce qu'il étoit fort attaché à celui qui avoit succombé dans le combat, résolut de le prévenir. Il l'invita un jour à manger chez lui, dans la résolution de le tuer pendant le repas : mais Dom Diegue fut averti de son dessein, &, pour éviter d'aller manger chez lui, prit le prétexte d'une indisposition. L'Officier retourna chez lui le jour marqué pour le repas, dans le dessein de lui faire de nouvelles instances & d'exécuter son projet. Dom Diegue, voyant l'occasion favorable pour se défaire d'un ennemi, le fit massacrer. Comme cet Officier étoit fort aimé, la nouvelle de sa mort causa une seconde sédition. Dom Diegue, pour l'appaiser, se mit à la tête des troupes & annonça qu'il marchoit contre Vacca de Castro. Son armée consistoit en sept cens Espagnols & un assez grand nombre d'Indiens. Il avança jusqu'à quinze milles de Cusco.

Il marche contre le nouveau Gouverneur.

Castro, informé de ce qui se passoit au camp de Dom Diegue, fit toute la dili-

gence possible pour se mettre en état de lui résister. En peu de tems, il assembla une armée qui montoit à près de huit cens Espagnols & marcha à l'ennemi. Lorsqu'il fut à quelque distance de son camp, il lui écrivit, pour le sommer, au nom de sa Majesté, de congédier ses troupes, de venir se ranger sous l'étendard royal, avec promesse d'une amnistie générale pour les désordres passés, & le menacer en même tems, s'il refusoit ces offres, du châtiment qui étoit dû à un rebelle & à un assassin.

Dom Diegue répondit, que jamais il ne reconnoîtroit la commission de Castro, tandis qu'il le verroit accompagné de ses ennemis, & qu'il ne congédieroit pas son armée, s'il ne voyoit une amnistie formelle signée de la main même de sa Majesté. Il mit ensuite son armée en ordre de bataille, & ordonna à tous ses gens de se préparer au combat, en promettant à tous ceux qui tueroient un Espagnol au Pérou, de leur donner les femmes & les biens du mort.

Le nouveau Gouverneur le déclare criminel de leze-Majesté & le condamne à mort.

Cette opiniâtreté détermina Castro à faire avancer son armée. Il établit son camp dans une plaine fort avantageuse; &, pour ne pas manquer aux formalités, il porta une Sentence qui déclaroit Dom Diegue criminel de leze-Majesté, le condamnoit à mort & confisquoit tous ses biens. Il la fit lire à haute voix & somma tous les Officiers de lui prêter leur secours pour l'exécution. Le lendemain il apprit que l'ennemi s'approchoit en prenant du côté de Guamanga, place importante; il

décampa promptement pour la mettre à couvert. Les deux armées se trouverent bien-tôt en présence. Vacca de Castro fit ranger en ordre de bataille la sienne, que les Historiens appellent *l'Armée Royale* : il parcourut les rangs & tint ce langage aux Soldats : « Vous êtes Espagnols, & vous » allez combattre pour votre Roi : le sort » du Pérou est entre vos mains. Si vous » êtes vaincus, vous mourrez dans les » supplices ; mais si vous remportez la » victoire, à la satisfaction de rendre un » service important à votre patrie, se join- » dra celle de conserver vos biens qui » sont le fruit de vos travaux, & d'en- » trer en possession de ceux des rebelles. » Un discours plus long est inutile pour » encourager des geus d'honneur. Je serai » plutôt dans le cas de suivre votre exem- » ple que de vous en donner. Je vais me » mettre à votre tête pour imiter ceux qui » me donneront des leçons de valeur ». Ce langage modeste excita beaucoup d'acclamations : tous les Soldats & les Officiers lui promirent de vaincre ou de périr. Les Officiers le prièrent de ne pas suivre le projet qu'il avoit de se mettre à la tête de l'avant-garde, & lui représenterent que la commission dont il étoit revêtu rendoit sa conservation nécessaire aux intérêts du Roi. Il céda à leurs instances & consentit à se mettre à l'arrière-garde. Comme il étoit tard, il craignoit que la nuit ne survint pendant le combat, & proposa de le différer au lendemain ; mais on lui représenta que ce retard feroit dangereux : il céda encore aux re-

Bataille de Chupas donnée entre Vacca de Castro & Dom Diegue d'Almagro.

présentations qu'on lui fit, & dit : « Que » n'ai-je donc le pouvoir de Josué, pour » arrêter le Soleil ».

Dom Diegue, de son côté, avoit rassemblé toutes ses troupes & se préparoit au combat : bien-tôt son artillerie se fit entendre. Les principaux Officiers de Castro s'apperçurent qu'elle ne manqueroit pas de leur faire baucoup de mal dans la position où ils étoient. Ils firent marcher l'armée vers un endroit où elle pourroit être à l'abri des boulets. Pendant leur marche, l'artillerie de l'ennemi fit un feu continuel : mais tous les coups étoient inutiles, parce qu'ils passoient trop haut. Dom Diegue, soupçonnant quelque trahison de la part de celui qui en avoit le commandement, marcha vers lui, &, se livrant au transport de sa colère, il le tua de sa propre main, pointa lui-même une pièce, y mit le feu & tua plusieurs Cavaliers ennemis. Enhardi par le succès de son action, il marcha à l'ennemi. Son Major-Général blâma cette action, & lui dit qu'en approchant de l'ennemi, il rendoit son artillerie inutile. Le Major, indigné de voir qu'on avançoit toujours, malgré son avis, poussa son cheval & passa du côté de Castro, en disant : « Suivons la » victoire : l'imprudence de Dom Diegue » l'envoie du côté de l'ennemi ».

Dom Diegue fit commencer l'attaque par un détachement d'Indiens qui étoient dans son armée ; mais les Arquebusiers de Castro les mirent en fuite. Les deux armées se joignirent. La mêlée devint furieuse : on combattit de part & d'autre

avec le plus grand acharnement, & la fatigue seule arrêta les coups des deux côtés : les Soldats se regardoient réciproquement comme des lions furieux, qui n'attendent que le délassement pour s'élancer sur leur proie. Bien-tôt le combat recommença, le champ de bataille fut dans un instant couvert d'armes brisées, de membres épars & de cadavres mutilés : la victoire chanceloit au milieu du carnage ; mais les forces manquerent à ceux de Dom Diegue, le courage les abandonna : ils prirent la fuite & n'éviterent la mort qu'à la faveur des ténébres. Plusieurs furent arrêtés & massacrés par les Indiens. Dom Diegue, voyant la victoire déclarée contre lui, s'abandonna au désespoir, se précipita au milieu des vainqueurs, croyant y trouver la mort ; mais sa fureur lui fit renverser tout ce qui se présentoit devant lui : il perça l'armée sans en être blessé & tourna du côté de Cusco, où il arriva au bout de cinq jours. Castro perdit près de trois cens hommes : les rebelles en perdirent moins, mais le nombre des blessés parmi eux fut considérable : ils périrent presque tous, parce que le froid fut très-vif pendant la nuit. D'ailleurs les Indiens les assommoient pour les dépouiller. Cette bataille, qui coûta aux Espagnols plus de sang qu'ils n'en avoient répandu dans la conquête du Pérou, fut donnée le 16 Septembre 1542.

Dom Diegue d'Almagro est vaincu.

Gomara, *ubi suprà.*

Le premier soin de Castro, après sa victoire, fut de marquer aux Soldats & aux Officiers sa juste reconnoissance. Carvajal eut la satisfaction de recevoir des éloges

distingués. Il avoit effectivement dirigé la marche des troupes & l'ordre de bataille. C'étoit un brave Officier. De simple Soldat dans les guerres d'Italie, il avoit passé par tous les grades militaires, & les exerçoit avec honneur depuis quarante ans. On s'occupa bien-tôt à donner la sépulture aux cadavres : on transporta ceux des Officiers les plus distingués à Guamanga, & on célébra leurs funérailles avec beaucoup de magnificence. Le même jour on condamna à mort ceux des prisonniers qui avoient aidé à massacrer François Pizare. Plusieurs eurent la tête tranchée ; quelques-uns furent pendus. Les Officiers & les Soldats qui avoient quelqu'établissement au Pérou, eurent la permission de s'y retirer.

Dom Diegue d'Almagro a la tête tranchée.

Castro se rendit à Cusco avec une garde de cavalerie : il y trouva Dom Diegue que ses propres Officiers avoient chargé de chaînes & mis en prison. Ces traîtres n'avoient que sa mauvaise fortune à lui reprocher. Castro se hâta de le juger, & lui fit trancher la tête. Ainsi périt le jeune Dom Diegue d'Almagro à l'âge de 22 ans. Il étoit fils de cet infortuné vieillard, auquel les Pizares avoient fait trancher la tête, & d'une Indienne. Il avoit des vertus & des talens à un âge où le commun des hommes n'a que des foiblesses & des passions. Il vengea la mort de son pere : mais il avoit l'ame trop élevée pour descendre aux bassesses de l'intérêt, & ne voulut jamais écouter les conseils de ceux qui l'engageoient à confisquer les biens des Pizares. Il sçavoit se faire des amis & les conserver : il avoit du courage & de la fermeté.

Après sa mort Castro se trouva revêtu de toute l'autorité attachée à la dignité de Gouverneur. Il occupa ses troupes à faire de nouvelles découvertes, accorda à Gonzale Pizare la permission de venir à Cusco, le reçut avec distinction & lui confirma le Gouvernement de Charcas. On découvrit de nouvelles mines, & toute l'attention des Espagnols s'étant tournée de ce côté-là, on vécut plus tranquille au Pérou. L'avantage que l'on tiroit du travail des Indiens leur attiroit la protection du Gouverneur.

Cette tranquillité ne dura pas : l'on vit renaître les troubles & les divisions. Le récit des événemens qui les suivirent, nous conduit à une histoire qui est trop singulière pour la passer sous silence. Un Cacique, nommé *Henri*, se soutenoit depuis douze ou treize ans dans l'Isle Espagnole contre tous les efforts des Espagnols. Un jour qu'il les avoit repoussés avec une perte considérable, soixante-dix Soldats Espagnols, que la fuite avoit dérobés au fer des vainqueurs, se cacherent dans une caverne creusée dans le roc & résolurent d'y attendre la nuit. Ils furent découverts par un parti d'Indiens, qui boucherent toutes les issues de la caverne avec du bois & d'autres matériaux combustibles, dans le dessein d'y mettre le feu. Henri survint, condamna la barbarie des Indiens, fit déboucher la caverne, se contenta d'ôter aux Espagnols leurs armes & les laissa aller en liberté.

Histoire d'un Cacique.

Les Espagnols ne voyoient qu'avec étonnement les succès des Indiens, qu'ils

n'avoient pas cru d'abord capables de résister même à leurs chiens : mais ils ne connoissoient pas tout ce qu'ils avoient à craindre de Henri. Sa troupe grossissoit tous les jours & il se fortifioit de plus en plus dans les montagnes. Les femmes y cultivoient la terre & prenoient soin de la volaille & des bestiaux. Des chiens, bien dressés, chassoient le cochon : de cette manière l'abondance régnoit dans le camp de Henri. Ses mesures n'étoient pas moins sages pour sa sûreté. Il avoit toujours à ses côtés cinquante braves, toujours prêts à courir sur l'ennemi. Comme il craignoit que quelqu'un de ses gens ne tombât entre les mains des Espagnols, & ne fût forcé par les tourmens à découvrir sa retraite, il s'arrangeoit de manière qu'aucun ne la savoit. Lorsqu'il leur donnoit quelqu'ordre, on ne le retrouvoit jamais dans le lieu où on l'avoit quitté. Il postoit d'ailleurs des sentinelles à toutes les avenues de ses habitations : mais, ne se fiant pas sur leur vigilance, il visitoit lui-même tous les postes. Avec cette précaution il étoit par-tout, & l'on ne savoit jamais précisément où il étoit. Ses gens étoient persuadés qu'il ne dormoit point : réellement il dormoit fort peu, jamais deux fois de suite au même endroit, toujours à l'écart au milieu de deux de ses confidens, armés comme lui de toutes pièces. Après un sommeil très-court, il commençoit sa ronde autour de ses quartiers. Comme il avoit reçu le Baptême & avoit été élevé dans la Religion Chrétienne, il conservoit des sentimens de

piété, & n'alloit jamais sans un chapelet à la main ou bien au cou. Son nom seul effrayoit les Espagnols, & il ne se trouvoit plus personne qui osât marcher contre lui. On prit le parti de la négociation. Un Religieux Franciscain, qui avoit eu part à son éducation & qui connoissoit la bonté de son naturel, promit de lui faire accepter des propositions raisonnables, lorsqu'elles seroient accompagnées d'une bonne garantie. Il alla effectivement trouver le Cacique : il étoit chargé de lui promettre, & à tout son monde, le pardon du passé & une entière exemption de travail pour l'avenir. Lorsque le Franciscain aborda à l'endroit où le Cacique étoit campé, il fut tout-à-coup environné d'une troupe d'Indiens : il les pria de le conduire au Cacique : mais, comme ils ne le connoissoient pas, ils lui répondirent que le Cacique n'avoit pas besoin de la visite d'un Espagnol; qu'il avoit l'air d'un espion, & que toute la grace qu'ils pouvoient lui faire étoit de ne pas le traiter comme il devoit l'être à ce titre. Ils lui ôterent ensuite ses habits & le laisserent nud sur le rivage. Le Cacique, qui n'étoit pas loin, accourut à la première information, pour soulager un homme dont il n'avoit oublié ni le nom ni les bienfaits. Il fut touché de l'état où il le vit, l'embrassa en versant des larmes de tendresse & de pitié. Une disposition si favorable porta aussi-tôt le Franciscain à parler de paix. Le Cacique répondit qu'il ne dépendoit que des Espagnols de faire cesser une guerre, dans laquelle tout se

bornoit de sa part à se défendre contre des tyrans qui en vouloient à sa liberté, même à sa vie; qu'étant à la tête d'une nombreuse troupe bien aguerrie, il pouvoit venger la mort de son ayeul & de son pere que les Espagnols avoient brûlés vifs; mais qu'il resteroit toujours ferme dans la résolution qu'il avoit prise de ne commettre jamais aucune hostilité, s'il ne s'y voyoit contraint; enfin qu'il n'avoit d'autre projet que de se maintenir libre dans ses montagnes; qu'il y étoit autorisé par le droit de le nature & qu'il ignoroit sur quel fondement on vouloit le forcer à se soumetre à des Etrangers, qui ne pouvoient appuyer leur possession que sur la violence; que pour ce qui regardoit les promesses qu'on lui faisoit de le laisser jouir d'une entière liberté & de recevoir un traitement plus doux, il seroit le plus imprudent des hommes, s'il se fioit à la parole de ceux qui la violoient continuellement; qu'au reste il conserveroit toujours les sentimens de religion que le Pere lui avoit inspirés. Le Francisquain lui fit plusieurs raisonnemens pour le convaincre; ce qui fut en vain, Henri persista dans la résolution qu'il avoit prise de défendre sa liberté. Il fit chercher les habits du Pere: mais ils avoient été mis en pièces: le Cacique n'en ayant pas d'autres à lui donner, renouvella ses excuses, le conduisit jusqu'au bord de la mer, l'embrassa tendrement, lui dit adieu, & retourna sur les montagnes.

Les Espagnols, voyant leur tentative inutile, recommencerent leurs hostilités

plus vivement que jamais, & Henri, dont les troupes augmentoient de jour en jour, pouffoit fes avantages au point que l'on craignoit qu'il ne réuſsît à chaffer tous les Efpagnols de l'Ifle. Charles-Quint en fut averti, & donna ordre au Gouverneur de la Caftille d'Or, de paffer dans l'Ifle Efpagnole avec deux cens hommes de bonnes troupes, & de n'en point fortir qu'il n'y eût établi une paix folide. On lui recommanda d'employer les voies de la douceur, & on lui remit une Lettre de l'Empereur pour le Cacique. Sa Majefté l'invitoit à rentrer dans l'obéiffance, lui offroit un pardon général pour le paffé & le menaçoit de tout le poids de fa puiffance & de fon indignation s'il s'obftinoit à rejetter fes offres.

Le Gouverneur de la Caftille d'Or, en arrivant à San-Domingo, préfenta fes provifions à l'Audience Royale, & pria les Auditeurs de délibérer fur les opérations qu'il devoit faire. On décida qu'il falloit, avant d'entreprendre aucun acte d'hoftilité, aller trouver le Cacique & lui communiquer la Lettre de l'Empereur. *Barrionuevo*, c'étoit le nom du Gouverneur de la Caftille d'Or, fe chargea lui-même d'aller trouver Henri. On lui donna trente-deux hommes déterminés, avec un pareil nombre d'Indiens fidéles qui devoient lui fervir de guides & d'interprêtes. On le fit encore accompagner par quelques Francifquains. On fe hâta d'armer une caravelle pour tranfporter le Général & fa troupe au rivage, d'où l'on entre dans les montagnes. On mit deux mois à ranger la côte,

parce qu'on descendoit souvent à terre pour s'informer de la retraite du Cacique. Lorsque Barrionuevo fut arrivé au port désigné, il aborda à terre, trouva d'abord une case Indienne, mais sans habitans: un peu plus haut étoit un champ bien ensemencé: il défendit à ses gens d'y causer aucun dommage. Instruit que le Cacique n'étoit pas loin, il lui écrivit, & fit porter sa lettre par un Indien; mais il ne rapporta aucune réponse. Le Général, après l'avoir attendu pendant vingt jours, s'engagea dans les défilés de plusieurs montagnes, y marcha trois jours avec des difficultés inexprimables. Enfin il apprit que le Cacique étoit dans un lac qui peut avoir deux lieues de circuit; mais, pour y arriver il falloit faire huit lieues de chemin, dont les difficultés paroissoient insurmontables. Il étoit rempli d'arbres extrêmement touffus & qui ne laissoient aucune trace qui annonçât qu'on y eût passé: c'étoit une précaution du Cacique, qui vouloit empêcher qu'on ne découvrît sa retraite. Le Général Espagnol surmonta toutes les difficultés, & arriva dans un village dont les maisons étoient assez bien bâties, & où l'on trouvoit des vivres en abondance; mais il n'y avoit aucun habitant. Il défendit encore qu'on y causât quelque dommage. En sortant de ce village il trouva un chemin fort large: il ne le suivit pas long-tems sans rencontrer quelques Indiens: ils lui apprirent que le Cacique n'étoit qu'à une demi-lieue de-là; mais que pour arriver à lui, il falloit traverser un endroit rempli d'eau, ensuite un défilé

fort étroit. Ces difficultés ne le rebuterent pas, il résolut de les vaincre. Lorsqu'il fut sur le bord de la lagune, il vit des Indiens dans un canot, & les pria de passer une femme de leur Nation qu'il avoit amenée, & de la conduire à leur Chef. Ils firent d'abord des difficultés, ensuite la passerent.

Le lendemain il vit paroître sur la lagune deux canots dans l'un desquels étoit l'Indienne, un des parens du Cacique accompagné d'une troupe de soldats Indiens armés de lances & d'épées. Ce canot s'étant approché du rivage, Barrionuevo s'avança seul. Le parent du Cacique, qui se nommoit *Alfaro*, descendit seul sur le rivage & ordonna à ses gens de s'éloigner. Après avoir salué le Général, il lui fit des excuses de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même au-devant de lui; mais qu'il étoit retenu par une incommodité & qu'il espéroit que le Seigneur Espagnol acheveroit ce qui restoit de chemin à faire. Le Général consentit à continuer sa marche. En vain ses gens voulurent l'arrêter : il ne prit avec lui que quinze hommes, ne prit pour armes qu'une sorte d'esponton & son épée. Il ne fit aucune difficulté de s'abandonner à la conduite d'Alfaro. On le conduisit par des chemins si rudes & si embarrassés, qu'il étoit souvent obligé de marcher sur les mains autant que sur les pieds. Ses gens, fatigués, le presserent de retourner sur ses pas en lui représentant que le Cacique vouloit se moquer de lui ou le faire périr. Il leur répondit : « Je ne contrains » personne, quiconque a peur peu s'en re-

» tourner. J'irai seul, s'il le faut, jusqu'au
» bout. En acceptant ma commission, j'en
» ai senti la difficulté. Si j'y perds la vie,
» je mourrai content d'avoir rempli mon
» devoir ». Une pareille conduite, où l'on ne reconnoit point la fierté de la Nation Espagnole, prouve combien Henri avoit de supériorité.

Les forces manquerent enfin à Barrionuevo; il fut obligé de s'arrêter quelque tems pour les réparer. Le bois commençoit cependant à s'éclaircir & l'on appercevoit, au travers des arbres, la demeure de Henri. Alfaro prit alors les devans, pour demander au Cacique s'il étoit disposé à l'entrevue. Henri blâma son Cousin de n'avoir pas fait ouvrir un chemin, & y fit travailler aussi-tôt : il envoya ensuite dire au Général qu'il pouvoit avancer sans défiance. Henri le voyant paroître tout couvert de fange & si foible, qu'à peine il pouvoit se soutenir, courut au-devant de lui & témoigna une grande confusion de lui avoir causé tant de fatigues. Le Général fit une réponse honnête; mais il marqua un peu de mécontentement de ce qu'on avoit si mal traité un homme de son rang & un envoyé de l'Empereur. Le Cacique redoubla les excuses, &, le prenant par la main, le conduisit sous un grand arbre, où ils s'assirent tous deux sur des couvertures de coton. Cinq Capitaines Indiens vinrent aussi-tôt embrasser le Général, & allerent se mettre à la tête de soixante Soldats armés de boucliers, d'épées & de casques. Les Capitaines étoient ornés de panaches; leurs cuiras-

ses étoient de grosses cordes teintes en rouge, lesquelles leur entouroient tout le corps. Après un court entretien, le Général Espagnol & le Cacique firent retirer leurs gens. On prête ce discours à l'Espagnol :

» L'Empereur, mon Seigneur & le vôtre, le plus puissant de tous les Souverains du monde ; mais le meilleur de tous les maîtres, & qui regarde tous ses sujets comme ses enfans, n'a pu apprendre la triste situation où vous êtes réduit, avec un grand nombre de vos compatriotes, sans être touché de la plus vive compassion. Les maux que vous avez causés aux Castillans, ses premiers & ses plus fidéles sujets, l'avoient d'abord irrité : mais lorsqu'il a su que vous étiez Chrétien, & instruit des bonnes qualités que vous aviez reçues du Ciel, sa colère s'est calmée, & son indignation s'est changée en un désir ardent de vous voir entrer dans des sentimens plus conformes à vos lumières. Il m'envoie pour vous exhorter à quitter les armes & vous offrir un pardon général, que sa bonté veut étendre sur tous ceux qui ont pris parti pour vous ; mais je porte en même tems l'ordre de vous poursuivre sans ménagement, si vous vous obstinez dans votre révolte, & j'ai amené des forces qui me mettent en état de le faire. Ceci vous sera mieux expliqué dans la Lettre que je porte. Vous n'ignorez pas ce qu'il m'en a coûté pour vous l'apporter : j'ai bravé les peines & les dangers pour

» obéir à mon Souverain & pour vous
» marquer mon estime, persuadé d'ailleurs
» qu'on pouvoit se fier à un Cacique, à
» qui l'on a reconnu des sentimens dignes
» de sa religion & de sa naissance ».

Le Cacique écouta ce discours avec beaucoup d'attention, & reçut avec respect la Lettre de l'Empereur. Il pria le Général de lui en faire la lecture. Barrionuevo le fit avec une voix assez haute pour être entendu des Soldats du Cacique. Charles-Quint donnoit à Henri la qualité de Dom, & sa Lettre contenoit en substance ce que le Général avoit dit. Il assuroit les Indiens que s'ils se soumettoient de bonne grace, l'Audience Royale avoit ordre de leur assigner des terres où ils pussent vivre avec tous les avantages de l'abondance & de la liberté. Le Général, après avoir lu la Lettre, la remit au Cacique, qui la baisa & la mit sur sa tête. Il reçut en même tems le sauf-conduit de l'Audience Royale. L'ayant examiné, il déclara qu'ayant toujours aimé la paix, il n'avoit jamais fait la guerre que par la nécessité de se défendre; que si jusqu'alors il avoit rejetté toutes les voies d'accommodement, c'étoit parce qu'il n'avoit pas trouvé de sûreté à traiter avec les Espagnols qui lui avoient souvent manqué de parole; mais que recevant celle de l'Empereur, il acceptoit humblement une faveur à laquelle il n'auroit osé prétendre.

Lorsqu'il eut fini de parler, il s'approcha de ses gens, leur montra la lettre de l'Empereur, & leur dit qu'il se soumettoit aux volontés d'un grand Prince qui lui

marquoit tant de bontés. Ils répondirent avec de grandes acclamations. Le Cacique ayant ensuite rejoint Barrionuevo, ils convinrent ensemble des articles suivans: que le Cacique rappelleroit tous ses sujets qui étoient répandus dans l'île; qu'il les obligeroit de reconnoître, à son exemple, l'Empereur pour leur Souverain; qu'il feroit chercher tous les Negres fugitifs, & qu'à des conditions dont on conviendroit, il les forceroit de retourner à leur maître; qu'il se chargeoit de retenir tous les Indiens dans l'obéissance, ou d'y faire rentrer ceux qui pourroient s'en écarter; que, pour marquer sa confiance, il descendroit dans la plaine, où l'Audience lui donneroit pour son entretien un des plus nombreux troupeaux de l'Empereur. Comme les traités des Indiens ne se concluent jamais que dans un festin, Barrionuevo avoit fait apporter de l'eau-de-vie & du riz: les Indiens fournirent du gibier & du poisson. La joie fut assez vive de part & d'autre. Henri & Mancia, sa femme, ne toucherent cependant à rien, sous prétexte qu'ils avoient dîné. Ce refus, qui avoit un air de défiance, allarma le Général; mais il eut la prudence de dissimuler & ne trouva que des apparences de bonne-foi dans la conduite du Cacique, qui lui promit de se rendre à Saint-Domingue pour ratifier le traité. Le repas étant fini, Henri fit reconduire le Général jusqu'à la caravelle par tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans sa troupe: il voulut même qu'un de ses Capitaines l'accompagnât jusqu'à Saint-Domingue.

Le retour de Barrionuevo causa aux Espagnols une joie inexprimable, par l'espérance qu'on y conçut d'être délivré de la fureur des Indiens: mais l'Officier du Cacique ne voulut faire aucune démarche qui pût engager son Maître, avant de savoir si tout ce qu'il voyoit n'étoit point une ruse concertée. Il alloit de maison en maison pour s'assurer si tout le monde étoit bien disposé à l'égard du traité. On pénétra ses inquiétudes, & les caresses qu'il reçut les dissiperent. Il prit même tant de goût pour ce nouveau genre de vie, qu'il oublia de retourner au terme qu'on lui avoit prescrit. Ce retardement inquiéta le Cacique, qui, voulant savoir ce qui pouvoit arrêter son Officier, s'approcha de la ville d'Azua, fit donner avis aux habitans qu'il vouloit avoir un entretien avec quelques-uns des principaux d'entr'eux. A cette nouvelle, cent Espagnols se réunirent & allerent le joindre avec toutes les démonstrations de l'amitié. On lui apprit que l'Officier dont il demandoit des nouvelles étoit passé depuis quelques jours par la ville accompagné d'un Castillan qui étoit chargé d'un plein pouvoir pour la ratification du traité. Il partit avec précipitation pour rejoindre son Officier & le Castillan. Il les trouva effectivement à Xaragua, aujourd'hui Leogane. Ils lui remirent la ratification du traité avec de riches présens. Il continua sa route, & si-tôt qu'il fut de retour sur ses montagnes, il fit conduire, sous une nombreuse escorte, une multitude de Negres qu'il avoit fait rassembler: mais il différoit

toujours, sous différens prétextes, de se rendre à Saint-Domingue.

Le Pere Barthelemi de Las Casas, ce généreux défenseur des Indiens, dont nous avons parlé dans le Tome précédent page 393 de cet Ouvrage, ne put résister à l'envie qu'il avoit de revoir le brave Henri, dont il approuvoit en secret la conduite. Il l'alla trouver dans ses montagnes. Son arrivée fut pour les Indiens une preuve de la sincérité des Espagnols: ils firent éclater leur joie à la vue de leur ancien Protecteur. Las Casas eut la satisfaction de voir que Henri avoit conservé les principes de la Religion Chrétienne. Ce Cacique se plaignit de n'avoir pu trouver dans sa retraite les moyens de vivre en Chrétien : il dit au Religieux, que sa plus grande peine avoit été de voir mourir beaucoup d'enfans sans avoir reçu le Baptême, & d'adultes sans Sacremens. Il lui dit qu'il n'avoit pas manqué un seul jour à faire ses prières ; qu'il avoit exactement jeûné tous les Vendredis. Il ajouta que la Religion seule avoit été cause qu'il avoit conclu un traité dont il craignoit que les suites ne devinssent fatales aux tristes restes de sa Nation. Il n'en falloit pas tant pour enflammer Las Casas d'un nouveau zèle. Il retourna une seconde fois en Espagne pour plaider la cause des Indiens aux pieds du trône. Il obtint de l'Empereur des Ordonnances fort sages en faveur des Indiens ; mais elles furent mal exécutées au Pérou.

Celles qui regardoient particulièrement cette contrée, portoient qu'on ne pourroit forcer les Indiens de travailler aux

mines, ni à la pêche des perles ; qu'on ne pourroit leur imposer des tributs excessifs, & qu'on ne les assujettiroit point à porter de pesans fardeaux, usage qui contribuoit plus que le reste à la destruction de ce misérable peuple; que ceux qui se trouveroient libres par la mort de leurs maîtres n'en auroient plus d'autre que le Roi, & que tous ceux qui, à l'occasion des troubles entre les Almagros & les Pizares, étoient dans la possession actuelle, ou dans les départemens des Evéques, des Monastères, des Hôpitaux, des Gouverneurs, &c, seroient remis en liberté. Pour faire exécuter ces Loix, on établit une Audience particulière pour le Pérou, & on donna au Président le titre de Viceroi & de Capitaine-Général.

On établit une Audience Royale au Pérou.

La publication de ces nouveaux réglemens chagrina beaucoup d'Officiers qui, ayant pris parti dans les querelles des Pizares & des Almagros, se trouvoient privés de leurs esclaves Indiens, & par-là, dépouillés de tout leur bien. Plusieurs firent leurs représentations au Gouverneur, qui crut que la Cour avoit été mal informée; &, pour chercher les moyens de satisfaire les Espagnols sans résister aux ordres de l'Empereur, il fit assembler à Los Reyes toutes les personnes les plus distinguées qui se trouvoient alors au Pérou. On décida dans cette assemblée qu'il falloit envoyer des Députés en Espagne, pour faire des représentations à l'Empereur: mais ce Monarque étoit si bien disposé en faveur des Indiens, qu'il fit promptement partir un nouveau Viceroi & Président du

Disposition de Charles-Quint en faveur des Indiens.

du Pérou, pour faire exécuter ses Ordonnances. C'étoit Blasco Nunez de Vela, homme d'une très-grande capacité & d'une fermeté à toute épreuve. Comme les Administrateurs des revenus royaux n'avoient rendu aucun compte de leurs fonctions depuis la découverte, on envoya avec le nouveau Viceroi, un Maître général des Comptes. Cet Officier, dont la commission seule étoit propre à répandre la frayeur dans cette contrée, fut pris à la Cour, où il exerçoit l'emploi de Secrétaire du Conseil Royal. C'étoit Augustin Zarate, le même qui a écrit la conquête du Pérou, & qui a servi de guide dans cet Ouvrage.

Vela & Zarate arriverent à Nombre de Dios le 10 Janvier de l'année 1544. Ils y trouverent les Députés que les Espagnols, établis au Pérou envoyoient en Espagne. Vela les arrêta & fit saisir leur or, disant qu'il vouloit savoir d'où il venoit. Comme cette ville n'étoit pas de son Gouvernement, les habitans se souleverent contre une entreprise qui excédoit son pouvoir: il se désista & fit relâcher les prisonniers. Il passa ensuite à Panama & mit en liberté tous les Péruviens qui étoient esclaves, les fit embarquer aux dépens de leurs maîtres, pour les renvoyer dans leur pays. Gomara, *Liv.* 5, *Chap.* 47, assure que plusieurs Indiens se cacherent, de peur d'être renvoyés, disant qu'ils vouloient avoir un maître.

Le Viceroi se rendit ensuite à Tumbez, mit en liberté tous les esclaves Indiens, ôta aux Espagnols les concubines Indien-

Vela, nouveau Viceroi du Pérou, met tous les

Péruviens en liberté.

nes, abolit les impôts & ordonna qu'on payât tout ce qu'on recevroit des Indiens. Enfin il dispensa tous les Indiens de porter de pénibles fardeaux. Les Pizares & les Almagros avoient porté une Loi par laquelle un Espagnol qui voyageoit à pied pouvoit prendre trois Péruviens pour le transport de son bagage, & un homme de cheval en pouvoit prendre cinq: Les Caciques, dans chaque canton, étoient obligés de fournir gratuitement au Voyageur sa nourriture & celle de son cortége. Ces tyranniques établissemens furent détruits avec une hauteur qui excita l'indignation de tous les Espagnols qui étoient au Pérou. Les Ecclésiastiques mêmes murmurerent: un Moine, qui osa parler trop haut fut étranglé pendant la nuit. Le Viceroi parcourut tous les établissemens du Pérou, & y fit la même réforme. Les Officiers & les Nobles, qui se voyoient privés du fruit de leurs travaux, le maudissoient tous, & conçurent pour lui une haine implacable. Zarate assure qu'en partant de Truxillo, il trouva cette inscription sur son passage. « Celui qui voudra m'ôter » mon bien doit y penser deux fois, car il » pourra y perdre la vie ». Il voulut en découvrir l'Auteur: mais ses recherches furent inutiles.

Castro de Vacca instruit des violences que commettoit Numez de Vela, consulta ses amis pour savoir quel parti il avoit à prendre. Tous, n'écoutant que leurs intérêts, lui conseillerent de ne pas reconnoître cet injuste successeur, & de protester contre une commission qui n'étoit propre

qu'à causer de nouveaux troubles ; mais il préféra le parti de la soumission. Ses principaux Officiers, le voyant dans cette résolution, prirent le chemin de Cusco, & y firent conduire toute l'artillerie qu'ils trouverent dans les différentes villes par où ils passerent. Le Viceroi, instruit que ses Ordonnances irritoient tous les esprits, & que les habitans de Los Reyes étoient dans la résolution de l'arrêter, fit publier que sa résolution étoit d'adoucir les Loix qu'il avoit apportées, de laisser les anciens habitans du Pérou jouir de leurs priviléges ; qu'il approuvoit l'acte par lequel on vouloit en appeller de ses nouvelles Ordonnances, & assura avec serment de faire tout ce qui conviendroit au service de l'Empereur & au bien de l'Etat. Ces promesses éblouirent les habitans de Los Reyes : ils allerent au-devant du Viceroi jusqu'à Guauca & l'accompagnerent à Los Reyes, où il fut reçu avec beaucoup d'appareil. On le conduisit à l'Eglise sous un dais de drap d'or : les Magistrats marchoient devant lui en bel ordre, avec les marques de leur dignité & vêtus de longues robes de satin cramoisi, doublées de damas blanc : on le conduisit, avec la même pompe, de l'Eglise à son hôtel: mais le silence de tous les assistans annonçoit leur mécontentement.

Les Espagnols alors établis au Pérou avoient d'autant plus raison de se défier de la sincérité du nouveau Viceroi, qu'il fit éclater, dès le lendemain, son ressentiment, qu'il n'avoit fait que dissimuler. Il commença par Castro de Vacca, qu'il cro-

yoit avoir eu part à la délibération des habitans de Los Reyes, & le fit mettre dans une prison publique, sous prétexte qu'il avoit signé des graces & disposé de quelques départemens depuis la cessation de son autorité. Ce ne fut qu'à la prière de plusieurs Officiers de distinction qu'il le fit transférer dans une prison plus honorable : mais il exigea, pour caution, une somme fort considérable de ceux qui sollicitoient pour lui, & fit mettre ses biens en séquestre. Lorsqu'on lui demanda l'exécution de ses promesses à l'égard des Loix, il répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de les changer, puisqu'elles étoient émanées de l'Empereur; mais qu'il écriroit à sa Majesté & lui feroit des représentations. Plusieurs habitans, irrités de se voir trompés, sortirent de Los Reyes, pour aller se joindre aux mécontens de Cusco.

Formation de l'Audience Royale de Los Reyes *ou* Lima.

Bien-tôt on établit l'Audience Royale; & le Viceroi fit faire de magnifiques préparatifs pour la réception solemnelle du Sceau. On le mit dans une riche cassette, portée par un cheval superbement équippé, qu'on fit marcher sous un dais de drap d'or, soutenu par les Magistrats de la ville. Après cette formalité l'Audience fut regardée comme établie, & l'on délibéra sur les affaires : mais le Viceroi, qui étoit Président, ne parla point des troubles dont le Pérou étoit menacé : il fit même des actes d'indépendance qui indisposerent contre lui tous les Officiers du Tribunal. L'inscription qu'il avoit lue dans sa route, lui ayant laissé de grands projets de ven-

geance, il fit encore faire les recherches les plus exactes pour en découvrir l'auteur. Il apprit enfin que c'étoit un Gentilhomme nommé *Antoine de Solar* : il le manda, lui reprocha sa hardiesse dans les termes les plus outrageans, fit ensuite venir un Prêtre pour le confesser, & ordonna qu'il fût pendu au pilier d'une galerie qui donnoit sur la place publique. Solar ne voulut pas écouter le Prêtre : leur contestation fut si longue, que le bruit s'en répandit dans la ville : l'Évêque pria le Viceroi de différer le supplice : Solar fut conduit en prison, d'où les Auditeurs le firent sortir peu après. Le Viceroi n'osa faire éclater son ressentiment ; mais il chercha les occasions de se venger, les fit même naître lorsqu'elles tarderent à s'offrir.

Pendant que l'orage se préparoit à Los Reyes, Gonzale Pizare, Gouverneur de Charcas, s'occupoit uniquement du soin de faire régner la paix & l'abondance dans sa province. Apprenant l'arrivée du nouveau Viceroi, & la rigueur qu'il exerçoit, il prit la résolution de se rendre à Cusco, sous prétexte d'apprendre des nouvelles d'Espagne & de veiller aux intérêts de son frere Fernand, dont il avoit appris la disgrace. Pendant qu'il faisoit les prépartifs pour son voyage, il reçut un grand nombre de Lettres, par lesquelles on l'exhortoit à sauver le pays de l'oppression : on lui faisoit même entendre qu'il étoit le seul qui pût prétendre au Gouvernement. Les uns lui offroient leurs biens & leurs bras ; d'autres lui marquoient que le Viceroi s'é-

toit engagé publiquement à lui faire couper la tête. Ces Lettres ranimerent la passion qu'il avoit toujours eue de commander au Pérou : il ramassa de grosses sommes, leva deux compagnies de Cavalerie & se rendit à Cusco. Sa présence causa beaucoup de joie au reste des Conquérans : on voyoit tous les jours arriver dans cette ville quelques habitans de Los Reyes qui se déroboient aux persécutions du Viceroi. Il s'y tenoit tous les jours des assemblées, où l'on délibéroit sur les moyens de résister à la tyrannie. Quelques-uns prétendoient cependant qu'on devoit recevoir le Tyran dans la ville s'il se présentoit, & envoyer des Députés en Espagne pour demander qu'on adoucît les Ordonnances. D'autres représentoient que si on le recevoit, il ne manqueroit pas de faire exécuter les Ordonnances, & qu'on ne pourroit jamais parvenir à détruire ce qu'il auroit établi. Après bien des débats, on établit Pizare Syndic de Cusco. A ce titre, il fut chargé d'aller à Los Reyes faire des représentations à l'Audience Royale. Tous les habitans des places voisines furent invités de se joindre à ceux de Cusco : mais ceux de Plata resterent fermes dans la résolution d'obéir au Souverain.

Le Viceroi se prépare à la guerre.

Numez de Vela, informé de ce qui se passoit à Cusco, fit de nouvelles levées. Il composa une armée de près de six cens hommes, & en donna le commandement à son frere Jean de Vela. Il fit faire des arquebuses d'un mêlange de fer & du métal des cloches, que les murmures des Prêtres

ne l'empêcherent point d'enlever de la grande Eglise. Il faisoit faire tous les jours l'exercice & donnoit de fausses allarmes, pour connoître ceux dont il devoit se défier. Les soupçons devenant pour lui des réalités, il faisoit enfermer les principaux Officiers: Castro de Vacca, auquel il avoit donné la ville pour prison, fut arrêté une seconde fois & serré fort étroitement.

Pendant ce tems le Syndic de Cusco continuoit de lever des troupes & de faire des préparatifs contre le Viceroi: il prit même la qualité de Général, & nomma pour son Lieutenant *Alfonse de Toro*, dont il connoissoit l'attachement pour sa famille. Son armée, qui montoit à cinq cens hommes, prit trois étendards; l'un aux armes l'Empereur auquel on vouloit marquer encore de la soumission, l'autre aux armes de Cusco, & le troisième à celles des Pizares. Il ne voulut pas sortir de la ville sans être assuré de la disposition de ses gens. Il les fit assembler tous, leur représenta « Que lui & ses freres avoient dé- Zarate, l. 5, chap. 4.
» couvert le Pérou; qu'ils l'avoient con-
» quis à leurs propres frais; qu'ils n'a-
» voient jamais cessé de marquer leur sou-
» mission à la Cour d'Espagne & d'y en-
» voyer une prodigieuse quantité d'or &
» d'argent; que son frere François étoit
» mort sans tache; qu'après sa mort, la
» Cour, loin de donner le Gouvernement
» à ses fils ou à ses freres comme elle s'y
» étoit engagée, le donnoit à un homme
» cruel, pour les dépouiller de leurs
» biens, puisque les Ordonnances n'ex-
» ceptoient personne; que Vela étoit venu

» dans le dessein de lui faire couper la tête
» à lui qui ne s'étoit jamais écarté de son
» devoir & qui n'avoit jamais eu que du
» zèle pour sa Majesté & de la fidélité pour
» son service, que dans l'amertume d'un
» chagrin dont tout le monde devoit sentir la justice, il avoit résolu, du consentement de la ville de Cusco, d'aller
» lui-même à Los Reyes, pour faire entendre ses plaintes & celles de tant de
» braves guerriers qui n'étoient pas mieux
» traités que lui; pour adresser leur très-humble requête à l'Audience Royale, &
» pour envoyer en Espagne, au nom du
» pays entier, des Députés chargés de leurs
» représentations; qu'il ne doutoit pas
» qu'à de si grands maux, sa Majesté n'apportât de prompts remèdes; que si le
» Ciel permettoit, pour leur malheur,
» qu'elle fermât l'oreille aux cris de ses
» fidéles sujets, ils prendroient le parti
» d'obéir à ses ordres avec une soumission
» absolue; qu'à l'égard de son voyage,
» les menaces & les préparatifs du Vice-roi faisant assez connoître qu'il n'y avoit
» point de sûreté à se présenter devant lui,
» sans être en état de se garantir de la violence, la ville de Cusco l'avoit autorisé
» à lever des troupes; mais qu'il promettoit de ne causer aucun mal, s'il n'étoit
» attaqué, & que, par conséquent, il
» exhortoit tous ceux qui reconnoissoient
» ses ordres, à se contenir dans les plus
» exactes bornes de la discipline qu'il vouloit faire observer».

Ce discours fit une égale impression sur les habitans & sur les troupes. Tous lui

promirent de ſoutenir ſon entrepriſe aux dépens de leur vie & de leurs biens. Il ſortit de Cuſco à la tête de ſes troupes; mais, dès le même jour, pluſieurs demanderent la permiſſion de retourner à la ville & ne réparurent plus au camp. Le lendemain, vingt des plus conſidérables habitans ſe mirent en marche, par des chemins détournés, pour aller faire leur ſoumiſſion au Viceroi. A cette nouvelle, Gonzale, pénétré de douleur, forma la réſolution de retourner dans la Province de Charcas avec cinquante de ſes amis qui lui propoſerent de le ſuivre. La réflexion l'arrêta. Il dit à ſes Soldats & à ſes Officiers, qu'on les attendoit à Los Reyes, qu'ils n'y feroient pas plutôt arrivés qu'ils verroient tout le monde ſe déclarer en leur faveur, que la bonté de leur cauſe lui en étoit un ſûr garant. Sa fermeté ranima les courages chancelans: il continua ſa marche: voyant que ſon artillerie la retardoit, il la fit porter par les Indiens. Zaratè, liv. 5, chap. 4.

La lenteur de ſa marche fit retomber ſon armée dans la même incertitude: pluſieurs Officiers réſolurent d'aller implorer la clémence du Viceroi: mais leur projet fut découvert & Gonzale leur fit trancher la tête. Le Viceroi, de ſon côté, faiſoit faire des recherches exactes pour connoître ceux qui favoriſoient le parti de Gonzale, &, ſur la moindre accuſation, les faiſoit mettre à mort. Ses cruautés & ſes injuſtices révolterent les eſprits au point qu'il s'apperçut qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour lui à Los Reyes: il prit le parti d'en ſortir & de ſe retirer à Truxillo,

Il voulut forcer les Auditeurs à le suivre ; mais ils le refuserent : la dispute s'échauffa de part & d'autre ; on prit les armes : tous les Soldats abandonnerent le Viceroi : on l'arrêta, on résolut de le renvoyer en Espagne, & l'on fit avertir Gonzale de tout ce qui s'étoit passé. Alors les Officiers de son armée le nommerent *Gouverneur du Pérou*, avec menace de mettre la ville de Los Reyes au pillage si les Auditeurs ne le reconnoissoient pas. A cette nouvelle, les principaux habitans de Los Reyes s'assemblerent, &, d'un commun accord avec les Auditeurs, le proclamerent Gouverneur. Lorsqu'on eut communiqué cet acte à Gonzale, il partit pour *Los Reyes*, ou, *Lima* : il paroît que ce dernier nom commençoit à prévaloir.

Le Viceroi est arrêté.

Gonzale Pizare est élu Gouverneur du Pérou.

Pizare fit dans cette ville une entrée pompeuse, alla prêter serment de fidélité au Roi entre les mains des Auditeurs. Il leur laissa toutes les affaires de la Justice, pour se borner à celles de la Guerre & du Gouvernement Général. Son premier soin fut de donner des Gouvernemens à ses partisans. On proposa d'envoyer des Députés en Espagne au nom de tous les Espagnols qui étoient au Pérou, pour rendre compte à sa Majesté des derniers évènememens : mais les matelots qui étoient sur le vaisseau dont on comptoit se servir, leverent l'ancre & décamperent. Tous ceux qu'on soupçonna d'avoir été instruits du projet des matelots furent arrêtés & mis en prison : on leur fit grace quelques jours après. On se hâta d'équiper un autre vaisseau pour les Députés qu'on vouloit envoyer

en Eſpagne, & on en confia la conduite à Bachicao. Il prit ſa route vers Tumbez où le Viceroi avoit trouvé le moyen de ſe retirer. Lorſque celui-ci apprit l'arrivée de Bachicao, il prit la fuite avec ſes amis, dont le nombre pouvoit monter à cinquante, qui s'abandonnoient à ſa fortune. Bachicao continua ſa route. Le Viceroi ſe rendit à Quito où il réſolut d'attendre les ordres de la Cour; mais il changea bientôt de réſolution ſur de faux avis qu'on lui donna de Lima : ſuivant ces avis, Pizare ſe faiſoit déteſter dans cette ville par ſes exactions & ſes cruautés, & les habitans n'attendoient qu'une occaſion favorable pour ſe déclarer contre lui. La joie que Vela conçut à cette nouvelle l'aveugla; il crut qu'il alloit ſur le champ recouvrer toute ſon autorité & ſe venger de tous ſes ennemis. Il ſe mit en marche, défit quelques partis que Pizare avoit envoyés en avant pour examiner la conduite de Vela. Il s'arrêta à Saint-Michel, où les habitans le reçurent avec joie. Ses eſpérances augmentoient de plus en plus : mais il étoit fort éloigné de ſon but.

Le Viceroi, qui a trouvé le moyen de s'échapper, veut relever ſon parti.

Pizare, informé de ſa marche, fit tous les préparatifs néceſſaires pour l'arrêter, ſe mit à la tête de ſes troupes, laiſſant ſeulement à Lima une garniſon de quatre-vingt Soldats avec un Officier de confiance. Après une marche pénible, il arriva devant Saint-Michel. Le Viceroi, ſentant que ſes troupes, qui n'étoient que de nouvelles recrues, ne pourroient réſiſter à des Soldats exercés à la guerre, les fit ſortir de la ville & profita de la nuit pour ſe

Gonzale Pizare marche contre lui.

retirer dans les montagnes de Caxas. Pizare marcha sur ses traces dès la nuit même, fit plusieurs prisonniers ; mais il ne put le joindre, parce que la crainte faisoit faire au Viceroi la plus grande diligence. Cependant Pizare continuoit sa marche du côté de Quito, où il ne doutoit pas que Vela ne s'arrêtât. Son armée grossissoit tous les jours, & devint si considérable, qu'il n'y avoit plus d'espoir pour le Viceroi de pouvoir lui résister, ainsi il ne jugea pas à propos de l'attendre à Quito. Pizare y entra sans qu'on lui opposât la moindre résistance. Il y trouva quantité de vivres, des mines abondantes. Il s'empara de tous les Indiens qui appartenoient aux principaux du pays, sous prétexte qu'ils avoient favorisé le Viceroi, se saisit de tous les revenus de la Couronne & pilla jusqu'aux tombeaux.

Pendant qu'il étoit occupé à piller les habitans de Quito, le Viceroi continuoit à fuir, & se rendit à Popayan. Pizare le poursuivit encore quelques lieues & retourna à Quito. L'Histoire ne fait point mention d'une poursuite si opiniâtre & si longue: Zarate assure qu'elle fut de plus de mille lieues. Pour se dédommager de la fatigue, Pizare & ses Soldats s'abandonnerent aux plus grands excès de la débauche : on assure que le Gouverneur fit tuer un Bourgeois de Quito, dont il aimoit la femme.

Ses débauches, ses injustices & ses cruautés, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, indisposerent contre lui la plupart des Officiers & des Gouverneurs ;

déja on entendoit des murmures dans différens endroits du Pérou. Pizare chargea le Capitaine Carvajal de les appaiser. Il ne pouvoit mettre sa vengeance en des mains plus cruelles. Carvajal se rendit d'abord à Saint-Michel. Les principaux habitans allerent au-devant de lui & le conduisirent au logement qui lui étoit préparé. Il les y fit entrer avec lui, disant qu'il avoit quelques ordres à leur donner. Ayant fait fermer les portes, il leur dit que le Gouverneur se plaignoit de les avoir toujours trouvés contraires à ses intérêts, & de la préférence qu'ils avoient donnée au Viceroi; que sa première résolution avoit été de mettre la ville à feu & à sang; mais qu'ayant fait réflexion que les plus coupables étoient les Magistrats, & les principaux habitans, dont les conseils ou les ordres avoient entraîné le peuple, il croyoit devoir en choisir un certain nombre pour les faire servir d'exemple, & qu'il bornoit sa vengeance à ceux qui étoit présens. N'écoutant ni leurs excuses, ni leurs prières, il leur dit de se confesser, parce qu'il ne leur restoit qu'un moment à vivre. Les Prêtres parurent, & l'exécution commença par un Licentié fort habile. Le bruit de cette horrible scène se répandit dans la ville: les femmes des prisonniers accoururent avec les cris de la douleur. Carvajal se laissa fléchir; mais il confisqua les biens de ceux qu'il avoit voulu faire périr. Truxillo, Guamanga, Cusco & Lima, qu'il visita successivement, éprouverent les mêmes horreurs. Il fit périr ou dépouilla de leurs

Cruautés que Carvajal exerce dans plusieurs villes, au nom de Gonzalo Pizare.

biens ceux qui eurent le malheur d'exciter sa haine ou ses soupçons. On raconte que, sur des imputations mal approfondies, il fit souffrir de cruelles tortures à quinze des principaux habitans de Lima.

Pendant que Pizare & ses Lieutenans exerçoient les plus horribles cruautés au Pérou, les troupes du Viceroi grossissoient de jour en jour à Popayan où il restoit toujours. Pizare en fut informé, & résolut de lui tendre un piége, pour se débarrasser d'un ennemi si redoutable. Ses gens publierent, par son ordre, qu'il se disposoit à partir pour la Province de Charcas, qui est à l'autre extrêmité du Royaume, où sa présence étoit absolument nécessaire pour appaiser les troubles qui s'y étoient élevés, & qu'il ne laisseroit à Quito que trois cens hommes sous la conduite de Puelles. Il fit des préparatifs, distribua de l'argent & des vivres aux Soldats qui devoient l'accompagner, &, pour ne laisser rien manquer à l'artifice, il se mit à leur tête : mais il s'arrêta à deux ou trois journées de Quito.

Plusieurs Indiens qui avoient assisté à sa dernière revue répandirent le bruit de son départ. Il parvint aux oreilles du Viceroi qui, se trouvant à la tête de huit cens hommes, crut qu'avec une si grande supériorité sur Puelles, il pourroit se rétablir dans Quito, &, persuadé que Pizare en étoit déja fort éloigné, il ne balança pas à se mettre à la tête de ses troupes pour s'en emparer. Le soin que Pizare avoit eu d'envoyer des Indiens affidés, & qui fortifioient son erreur, le fit avancer jusqu'à quinze lieues de Quito.

Pizare n'apprit pas sans étonnement que le nombre des troupes ennemies étoit si considérable : mais, se fiant à la valeur des siennes, avec lesquelles il étoit accoutumé à vaincre, il ne balança pas à s'approcher de Quito. Le Viceroi apprit bien-tôt qu'il avoit été trompé : mais il sut en même tems que l'armée de Pizare ne se montoit qu'à sept cens hommes, & résolut d'en venir aux mains. Il s'avança jusqu'à deux lieues de Quito, laissa le jour tomber, & entra dans la ville pendant que tout le monde étoit enseveli dans le sommeil.

Au moment que Pizare en fut informé, il partit, avec la résolution de livrer bataille au Viceroi par-tout où il le trouveroit, même dans la ville, sans s'embarrasser des difficultés & du danger. D'un autre côté, le Viceroi, voyant que le tems lui manquoit pour s'assurer de la disposition des habitans, se détermina tout-à-coup à courir les risques d'une bataille. Il sortit de la ville avec autant de hardiesse & de résolution que s'il eût été sûr de la victoire. Le discours que Zarate lui fait tenir dans cette occasion n'a rien qui blesse la vraisemblance. « Mes Amis, je n'entreprends point de vous engager par des » paroles : animons-nous mutuellement par » des actions. Je suis persuadé que vous » ferez votre devoir ; soyez assurés que » je ferai le mien. Nous servons notre » Monarque, notre commun maître, & » sa cause est ici celle de Dieu même : oui » c'est la cause de Dieu ».

Aussi-tôt il s'avança vers les ennemis,

qui firent le même mouvement : le choc commença des deux côtés avec une égale fureur. Ce fut par la cavalerie que les premiers coups furent portés. On rompit d'abord les lances, ensuite on en vint aux épées, aux haches & aux massues : l'infanterie commença presqu'au même-tems, en poussant d'effroyables cris : les morts tomboient dans l'armée du Viceroi ; mais ses troupes ne combattoient pas avec moins d'acharnement, & disputoient la victoire avec un courage qu'on n'auroit pas attendu de nouvelles troupes. Il les encourageoit par ses cris & son exemple : mais il reçut un coup de hache sur la tête & fut renversé de dessus son cheval. Ses gens, qui le crurent mort, perdirent aussi-tôt courage & ne songerent qu'à la fuite. Il demeura quelque-tems étendu sur le champ de bataille, sans qu'on le reconnût. Un Sacristain de Quito, passant par hasard auprès de lui, regarda qui c'étoit : le Viceroi lui dit : « Sauvez-moi la vie, je suis le pauvre » Viceroi ». Le Prêtre répondit : « Hé, » c'est vous-même que nous cherchons ». Il alla aussi-tôt avertir un Officier dont le Viceroi avoit fait étrangler le frere. L'Officier lui fit trancher la tête par un de ses esclaves. Cette bataille se donna le 16 Janvier 1546. Il périt dans l'action environ deux cens hommes du côté du Viceroi, & les Historiens assurent que Pizare n'en perdit que sept.

Bataille de Quito.

Le Viceroi y est défait & tué.

Pizare affecta beaucoup de modération après une victoire qui le rendoit maître absolu du Pérou. Quelques-uns de ses Officiers avoient fait porter la tête du Vi-

Pizare le fait enterrer honorablement.

ceroi au lieu patibulaire : d'autres avoient arraché ſa barbe, & ſe faiſoient honneur d'en porter des poils attachés à leur bonnet : Pizare les blâma, envoya chercher la tête & la fit enterrer avec le corps d'une manière honorable. Le jour ſuivant, il vit un grand nombre des partiſans du Viceroi venir ſe ſoumettre à lui : il fit grace à pluſieurs, & en fit périr quelques-uns pour donner l'exemple.

Un pardon général ſolemnellement promis, avec des récompenſes proportionnées aux ſervices, acheverent de ramener ſous les drapeaux de Pizare tous les ſoldats du Viceroi. Il ſe hâta d'envoyer des courriers de toutes parts, pour annoncer ſa victoire & encourager ſes partiſans.

Le Capitaine Carvajal, qui étoit occupé à exercer ſes cruautés dans les différentes villes du Pérou, n'avoit point eu de part à la bataille de Quito. Il eut occaſion de rendre à Pizare un ſervice qui l'auroit couvert de gloire, s'il ne l'eût ſouillé par ſa cruauté & ſon avarice. Pluſieurs détachemens que l'infortuné Viceroi avoit envoyés dans différens endroits pour faire de nouvelles découvertes s'étoient réunis, ils avoient été joints par pluſieurs Soldats échapés de la bataille de Quito, & formoient un corps de troupes aſſez conſidérable. Carvajal en fut informé, raſſembla des troupes, marcha à eux, enleva pluſieurs partis qui marchoient ſéparément, &, lorſque l'intérêt de leur ſûreté les eut raſſemblés, il les reſſerra par degrés dans un lieu où ils ne pouvoient ſe défendre : ils voulurent cependant réſiſter

à son attaque : mais ils furent défaits sur le champ : les Chefs resterent au pouvoir du vainqueur, qui eut la cruauté de leur faire trancher la tête.

La fortune sembloit conduire les pas de cet Aventurier : après sa victoire, il se retira du côté de Plata, capitale du pays de Charcas, & y apprit qu'à dix-huit lieues on avoit trouvé les riches mines du Potosi. Il étoit trop avide pour ne pas profiter de cette nouvelle. Il s'y transporta & s'en empara, aussi bien que d'une très-grande quantité d'Indiens qui y travailloient. Il eut la bonne-foi de partager ces immenses richesses avec Pizare, & de faire lever le quint du Roi.

Pizare crut qu'il étoit de son intérêt de se rendre à la capitale & de laisser le Gouvernement de Quito à un homme de confiance. Il partit donc pour Lima avec une partie de son armée, y fut reçu avec une pompe royale. Ce qui fait une preuve certaine que Gonzale Pizare n'avoit pas l'ame aussi élevée que son frere François, c'est qu'au milieu de ses prospérités, il se livra à un orgueil insupportable. Il prit une garde de vingt-cinq Halbardiers & de plusieurs Cavaliers, toujours prêts à exécuter ses ordres. Personne n'osoit s'asseoir en sa présence : il ne se decouvroit que très-rarement pour saluer quelqu'un : ses reproches ou ses ordres étoient présque toujours accompagnés de termes injurieux. Enfin ceux qui lui avoient marqué le plus d'attachement se refroidirent insensiblement, il poussa même l'imprudence jusqu'à mécontenter les gens de guerre. Il s'ap-

perçut par la suite de ses torts : mais il n'étoit plus tems de les réparer. Zarate, liv. 6. chap. 2.

Charles-Quint envoie un nouveau Viceroi au Pérou.

Cependant Charles-Quint travailloit à remédier aux désordres qui régnoient au Pérou. Comme il ignoroit la mort du Viceroi, il résolut de le destituer & de lui donner pour successeur un homme d'un caractère plus modéré. Il jetta les yeux sur Pierre de la Gasca, Conseiller de l'Inquisition, & autant instruit dans les affaires d'Etat que dans celles de Religion. On ne lui donna que le simple titre de Président de l'Audience Royale, parce qu'on vouloit qu'il tentât d'abord toutes les voies possibles de conciliation : mais il avoit des ordres secrets qui l'autorisoient à lever des troupes, lorsqu'elles deviendroient nécessaires au soutien de son autorité. Ce Président partit sans aucun appareil de guerre & arriva à Nombre de Dios. L'Officier qui y commandoit le reçut avec tous les égards dûs à un Ministre de l'Empereur, & lui proposa de l'accompagner à Panama avec toutes les troupes qui étoient sous ses ordres. La Gasca lui répondit que sa qualité de Prêtre ne lui permettoit pas d'employer la voie des armes ; d'ailleurs que ses ordres portoient qu'il établit la paix au Pérou, & qu'il n'y suscitât pas la guerre ; que les Conquérans s'étant plaints à la Cour de la rigueur excessive du Viceroi, il étoit juste de faire connoître avec quelle douceur sa Majesté vouloit qu'on y remédiât. Il ajouta qu'après cette déclaration, il ne pouvoit se persuader qu'il y eût un seul Espagnol qui n'aimât mieux rentrer dans le devoir que de passer pour re- Zarate, liv. 6, chap. 6.

belle. Envain l'Officier lui représenta que les voies de douceur n'étoient pas les plus sûres, il persista dans sa résolution.

Le bruit de son arrivée à Nombre de Dios se répandit bientôt jusqu'à Panama & y causa beaucoup de chagrin & d'inquiétude aux Officiers. Il s'y rendit, y fut d'abord reçu avec beaucoup de froideur : mais, passant sur les vaines formalités, il trouva le moyen d'avoir une conversation avec le Gouverneur & les Officiers, eut l'adresse de les prévenir en sa faveur, leur parla ensuite ouvertement en présence les uns des autres. Par la même habileté, il se concilia l'affection des Soldats. La Gasca sentit que son ouvrage ne seroit achevé que lorsqu'il auroit communiqué les ordres de l'Empereur à Pizare & aux habitans du Pérou. Il alloit souvent voir le Gouverneur, & sut si bien ménager son esprit, qu'il obtint son consentement pour envoyer à Pizare deux Lettres qui étoient toutes prêtes; l'une de sa Majesté, l'autre de lui-même. Pierre Hernandez Paniaga fut chargé de ces importantes dépêches. L'Histoire nous les a conservées : le Lecteur ne sera, sans doute, pas fâché de trouver ici deux monumens de la politique de Charles-Quint & de son Ministre.

LE ROI.

Lettre de Charles-Quint à Gonzale Pizare.

» Gonzale Pizare, par vos Lettres & par » quelques autres rélations, nous avons » appris les mouvemens du Pérou & les » désordres arrivés dans toutes ses Provin» ces après l'arrivée de Blasco Nunez de » Vela, que nous y avions envoyé avec

» la qualité de Viceroi, & celle des Auditeurs de l'Audience Royale qui étoient partis avec lui. Nous avons su que le mal étoit venu de la rigueur avec laquelle on vouloit faire exécuter les nouveaux réglemens. On nous a persuadé que votre intention & celle de ceux qui vous ont suivi n'a pas été de vous opposer à notre service, mais seulement de vous opposer à la rigueur excessive & à la dureté inexorable du Viceroi, qui n'a rien accordé aux exhortations & aux prières. Etant bien informés & ayant entendu tout ce que votre Député & celui des Provinces a voulu dire, nous avons jugé à propos d'y envoyer, avec la qualité de Président, le Licentié la Gasca, Conseiller de notre Conseil d'Inquisition, auquel nous avons donné la commission & le pouvoir de faire tout ce qu'il jugera convenable pour le bon ordre & la tranquillité, tant de nos sujets, auxquel nous avons permis de s'y établir, que des habitans naturels du pays. Ainsi nous voulons & vous recommandons très-expressément d'obéir à tout ce que le Licentié vous ordonnera de notre part, comme si vous en receviez l'ordre de notre bouche; de l'assister & de lui donner aide & faveur dans tout ce qui sera nécessaire pour l'exécution de nos volontés qu'il vous fera connoître, & que vous observerez suivant la confiance que nous avons en votre fidélité; vous assurant que nous nous souviendrons des services que vous & votre frere Dom François

» Pizare nous avez rendus, pour faire sen-
» tir à ses enfans & à ses freres les effets
» de notre bienveillance ». *De Venelo*, le 16 Février 1546. MOI LE ROI. Par ordre de sa Majesté, *François d'Eraso.*

La Lettre du Président est regardée en Espagne comme un chef-d'œuvre d'éloquence & de sagesse. Elle porte pour souscription ; à l'illustre Seigneur Gonzale Pizare, en la ville de Los Reyes.

Lettre du Président la Gasca, à Gonzale Pizare.

» Monsieur, dans l'espérance où j'étois
» de partir promptement pour le Pérou,
» j'ai différé jusqu'aujourd'hui à vous en-
» voyer la Lettre de sa Majesté Impériale,
» notre légitime Souverain. Je ne vous ai
» pas écrit non plus, pour vous informer
» de mon arrivée, parce qu'il m'a paru
» plus conforme au respect & à la soumis-
» sion que je dois à sa Majesté de vous
» remettre moi-même sa Lettre entre les
» mains, sans la faire précéder d'une des
» miennes ; cependant, Monsieur, vo-
» yant mon séjour prolongé à Panama,
» pour délibérer sur les évenemens passés
» & sur les circonstances présentes, je ne
» veux par tarder plus long-tems à vous
» envoyer la Lettre de sa Majesté, & j'y
» joints celle-ci. Elles vous seront rendues
» toutes deux par Pierre Hernandez Pa-
» niaga, homme de mérite & d'honneur,
» qui fait profession d'être un de vos ser-
» viteurs & de vos amis.

» Je puis vous rendre témoignage,
» Monsieur, qu'on a mûrement consulté
» en Espagne sur tout ce qui s'est passé au
» Pérou, depuis que le Viceroi Blasco
» Nunez de Vela s'y est rendu, & qu'a-

» près de longues & graves délibérations, » sa Majesté, sur le rapport des Conseillers, ayant tout pesé avec sa sagesse » ordinaire, a jugé que dans tout ce qui » s'étoit passé, rien ne pouvoit faire croire » qu'on avoit été poussé par un esprit de » révolte & de désobéissance; mais que » les Espagnols établis au Pérou s'étoient » autorisés, par la rigueur inflexible du » Viceroi, à se défendre contre, pour » avoir le tems de recevoir les ordres de » sa Majesté sur leurs représentations. C'est » ce qui paroît aussi, Monsieur, par la » Lettre que vous avez écrite à sa Majesté, dans laquelle vous lui marquez » que si vous avez accepté le titre de Gouverneur, c'est parce que vous l'avez » reçu de l'Audience Royale, au nom & » sous le sceau de sa Majesté, comme un » emploi qui vous donnoit le droit de lui » rendre d'importans services, & que vous » ne pouviez même refuser, sans nuire à » ses intérêts; enfin que n'ayant pas eu » d'autre motif pour l'accepter, vous étiez » résolu d'obéir avec toute la soumission » d'un fidéle sujet aux premiers ordres qui » vous viendroient d'elle.

» Après toutes ces considérations, il » a plu à sa Majesté de me faire partir » d'Espagne pour rétablir la tranquillité » dans le pays, par la révocation des » Ordonnances qui l'ont troublé, avec » pouvoir de pardonner le passé en son » nom, & de prendre l'avis des habitans » sur ce qui regarde le passé & l'avenir. » A l'égard de ceux auxquels il sera impossible d'assigner des établissemens, j'ai

» ordre aussi, pour remédier aux inconvé-
» niens qui en pourroient naître, de les
» employer à de nouvelles découvertes
» qui leur donneront le moyen d'acquérir
» de l'honneur & des richesses, à l'exem-
» ple de ceux qui les ont précédés.

» Je vous prie, Monsieur, de faire
» là-dessus de sérieuses réflexions. Comme
» vous avez toujours marqué beaucoup de
» zèle pour l'avantage du Pérou & de ses
» habitans, vous devez remercier Dieu
» de n'avoir pas permis que dans une
» affaire si délicate, sa Majesté & ceux
» qui ont l'honneur d'être auprès d'elle
» aient pris quelques-unes de vos démar-
» ches pour une révolte contre l'autorité
» légitime. Ainsi, Monsieur, lorsque sa
» Majesté, Prince vraiment Catholique
» & toujours ami de la justice, vous ac-
» corde ce qui vous appartient, ce que
» vous demandez par vos requêtes, en
» vous délivrant des Ordonnances qui
» causent vos plaintes, il est juste, de
» votre côté, que vous lui rendiez le de-
» voir d'un bon & fidèle sujet, en lui
» marquant votre fidélité, par une res-
» pectueuse obéissance à ses ordres. Com-
» ment prétendriez-vous autrement à la
» qualité de Chrétien, de vrai serviteur
» de Dieu, qui vous ordonne, sous des
» peines éternelles, de rendre à chacun
» ce qui lui est dû, & particulièrement
» l'obéissance aux Rois ? La qualité de
» Gentilhomme ne vous y oblige pas
» moins. Vous savez, Monsieur, que
» ceux qui vous ont laissé ce glorieux
» titre, l'avoient acquis par leur fidélité
» pour

» pour le Prince & par des services, dont
» la Nobleſſe eſt tout à la fois la preuve
» & la récompenſe. Voudriez-vous dégé-
» nérer d'une vertu dont l'exemple eſt
» dans votre ſang, & mettre dans votre
» famille une tache qui en terniſſe la
» gloire ? Après le ſalut éternel de l'ame,
» un honnête homme a-t-il quelque choſe
» de plus cher que l'honneur ?

» Joignez à ces réflexions, Monſieur,
» celles que la ſeule prudence vous ſug-
» gére. Conſidérez la grandeur & la pru-
» dence du Roi dont nous ſommes les ſu-
» jets. Ne vous feroit-il pas impoſſible de
» lui réſiſter, quand vous feriez capable
» de l'entreprendre ? Vous n'avez jamais
» vu ni ſa Cour, ni ſes armées, ni les
» moyens qu'il a de châtier ceux qui l'ir-
» ritent ; mais rappellez-vous ce que vous
» avez entendu dire de ſa puiſſance. Re-
» préſentez-vous, par exemple, celle du
» grand Turc qui, s'étant avancé juſqu'à
» Vienne à la tête de trois cens mille hom-
» mes, n'oſa livrer bataille à l'Empereur
» Charles, parce qu'il ſe crut certain de
» la perdre : il fut même ſaiſi d'un tel
» effroi, qu'il fit une honteuſe retraite.
» Repréſentez-vous la puiſſance & la gran-
» deur du Roi de France, qui étant paſſé
» en Italie avec toutes ſes forces & les
» commandant lui-même, dans l'eſpérance
» de nous chaſſer de cette contrée, fut
» défait par les ſimples Généraux de no-
» tre Maître, enlevé dans la chaleur de
» l'action & conduit en Eſpagne. Conſidé-
» rez encore la grandeur de Rome, &
» cependant avec quelle facilité l'armée

» de notre Souverain s'en saisit & la pil-
» la. Le Sultan & le Roi de France se li-
» guerent & mirent en mer la plus nom-
» breuse flotte qu'on eût vue depuis long-
» tems : notre Monarque fut assez fort
» pour résister à deux ennemis si puissans,
» &, pendant deux ans que leurs armées
» navales furent unies, il fut empêcher,
» par sa puissance & par sa valeur, qu'ils
» ne lui enlevassent un pouce de terre.
» Au contraire, dès la première année de
» leur union, il se rendit maître des Du-
» chés de Gueldres, de Juliers & de quel-
» ques autres places sur les Frontières de
» Flandres. Ainsi la ligue des deux plus
» puissans Princes du monde a produit
» peu d'effets contre le nôtre, & nous les
» avons vus rechercher un accommode-
» ment dont il y a peu d'apparence qu'ils
» se lassent.

» Je vous cite ces grands exemples,
» Monsieur, parce que je sais qu'il arrive
» souvent aux hommes de se laisser trop
» frapper par de foibles objets qu'ils ont
» devant les yeux, tandis qu'ils donnent
» peu d'attention aux plus grandes choses
» qui se passent dans l'éloignement, par
» la seule raison qu'ils ne le voient point
» qu'ils ne croient point qu'elles les tou-
» chent. La charité chrétienne, l'amour
» fraternel que nous nous devons les uns
» aux autres, me font souhaiter que vous
» ne vous abusiez point jusqu'à vous flatter
» que vos forces puissent entrer en com-
» paraison avec celles de l'Empereur no-
» tre maître. S'il lui plaisoit, pour faire
» cesser les mouvemens du Pérou, d'em-

» ployer non-seulement la douceur & » la clémence que Dieu lui a inspirées, » mais la rigueur & la force de ses armes, » il auroit plutôt besoin de consulter sa » prudence & sa modération, pour n'y » pas envoyer un trop grand nombre de » troupes qui causeroient la ruine du pays, » que de faire quelqu'effort pour y en en- » voyer assez. Vous devez encore consi- » dérer qu'à l'avenir tout prendra une » face bien différente. Jusqu'à présent ceux » qui se sont joints à vous, y ont été » portés par leur intérêt. Chacun regar- » doit Blasco Nunez comme son ennemi » propre : il paroissoit en vouloir à la vie, » même aux biens de ceux qui ne favori- » soient pas ses desseins : ils ne pouvoient » manquer de s'attacher à vous, lorsqu'ils » vous croyoient nécessaire à leur défen- » se : ils faisoient leur cause de la vôtre, » & ce motif vous garantissoit leur atta- » chement : mais, comme leur vie est en » sûreté par l'amnistie que j'ai entre les » mains, & leurs biens par la révocation » des réglemens, vous devez juger qu'au » lieu de voir un ennemi dans le Monar- » que dont je porte les ordres, ils n'y » verront plus que leur Protecteur & leur » Souverain légitime, à qui nous devons » tous de l'obéissance & de la fidélité. » Cette obligation naît avec nous ; elle » nous vient d'une succession réelle de » nos peres, de nos ayeux, de nos an- » cêtres qui nous en ont donné l'exemple. » Faites réflexion, Monsieur, que selon » l'état que prendront les choses, vous » ne pourrez plus vous fier à personne.

» Si vous avez le malheur de prendre un
» mauvais parti, vous vous trouverez dans
» la nécessité continuelle d'être sur vos
» gardes, en crainte, en défiance de tout
» le monde, de vos amis, même de vos
» parens. Nos amis, nos freres, nos pe-
» res même ne sont-ils pas plus obligés
» de suivre les loix d'une bonne conscience
» que tous les mouvemens naturels du
» sang & de l'amitié? Ainsi, comme il
» est certain qu'en se révoltant contre une
» autorité légitime, on viole un droit sa-
» cré, on blesse sa conscience, & l'on
» risque son salut, il ne l'est pas moins
» qu'aucun lien d'amitié & de parenté
» n'autorise à prendre le parti d'un re-
» belle. N'avons-nous pas vu que dans
» les derniers troubles d'Espagne, la con-
» sidération de ce devoir l'emportoit sur
» tout? Vous avez encore un autre frere,
» Monsieur, qui est homme de courage
» & qui se croira plus obligé, sans doute,
» à conserver son honneur & celui de sa
» famille, qu'à suivre vos sentimens, s'ils
» ne sont pas droits. J'ai peine à croire
» que, pour justifier sa fidélité & laver
» la tache dont vous souillerez votre sang,
» il ne devint pas votre plus grand enne-
» mi, & peut-être le plus ardent à cher-
» cher l'occasion de vous punir. Nous
» avons vu depuis peu un exemple de
» cette nature entre deux freres Espagnols.
» L'un étoit à Rome, où ayant appris
» que son frere, qui étoit en Saxe, avoit
» embrassé le Luthéranisme, il fut si vive-
» ment touché d'une infidélité qu'il croyoit
» souiller sa famille, qu'il prit la résolu-

» tion d'y apporter un prompt remède. Il
» partit pour la Saxe dans le dessein de
» tout employer pour la conversion de
» son frere, & de le tuer s'il n'y pouvoit
» réussir. Etant arrivé en Saxe, il employa
» quinze ou vingt jours à l'exercice de
» son zèle, & tua son malheureux frere,
» sans être arrêté par le cri de la nature,
» ni par la crainte même de périr dans
» un pays où tous les habitans pouvoient
» se croire intéressés à la vengeance.
» Croyez, Monsieur, que la passion de
» l'honneur est si forte dans les honnêtes
» gens, qu'elle l'emporte même sur l'a-
» mour de la vie; & qu'à plus forte rai-
» son votre frere se croira beaucoup plus
» obligé de conserver ses biens & sa vie,
» en suivant les loix de l'honneur, que
» de s'exposer à les perdre en se décla-
» rant pour vous. Pensez encore que ceux
» qui, jusqu'à ce jour, ont eu le plus d'at-
» tachement à votre parti, étant regardés
» comme les plus coupables, compren-
» droient aisément que le plus sûr moyen
» d'obtenir grace, seroit de rendre à
» l'Empereur quelque service considéra-
» ble, soit contre vos intérêts, après les
» avoir abandonnés, soit contre votre
» personne. Quelles seroient vos inquié-
» tudes, lorsque n'ayant plus un ami sûr,
» vous seriez obligé d'être en garde con-
» tre tous ceux qui vous environneroient!
» Envain s'efforceroient-ils de vous ras-
» surer par des sermens, foibles garans,
» puisqu'ils ne pourroient les faire sans
» un nouveau crime, & qu'après le mal-
» heur de les avoir faits, c'en seroit en-

» core un plus grand de les garder. Ajoutez » que vos grands biens deviendroient en» core un autre sujet d'allarmes ; de la » manière dont les hommes sont faits, » l'espérance d'en obtenir une partie, » suffiroit pour en porter un grand nom» bre à se déclarer contre vous. Enfin » pensez à quel péril s'exposeront ceux » qui ne voudront pas profiter du pardon » que sa Majesté veut bien accorder, pen» dant que ceux qui l'auront accepté » jouiront de tous leurs avantages, avec » aussi peu d'inquiétude que de danger.

» Je vous supplie, Monsieur, de peser » bien attentivement tout ce que je viens » d'écrire ; faites entrer aussi dans vos ré» flexions le fruit du zèle que vous avez » marqué pour le pays & pour les habi» tans. En contribuant à faire cesser les » troubles, vous conservez des droits im» mortels sur la reconnoissance de tous » les habitans du Pérou : ils vous auront » l'obligation entière d'avoir conservé » leurs droits, d'avoir fait écouter favo» rablement leurs supplications, d'avoir » arrêté l'exécution des réglemens, enfin » d'avoir obtenu de sa Majesté un Minis» tre chargé de la commission expresse » de remedier aux maux dont ils se plai» gnoient. Tout autre parti vous fera » perdre le mérite d'un si grand service, » parce qu'après avoir obtenu ce que vous » avez jugé nécessaire au bien commun, » vous ne pourrez faire durer les troubles » sans donner lieu de juger que vous avez » peu considéré les intérêts du public ; » & que vous n'avez songé qu'à satisfaire

» votre avarice & votre ambition. Alors
» les habitans du Pérou n'auroient-ils pas
» raison de vous regarder comme leur en-
» nemi, vous qui les condamneriez à des
» peines & à des fatigues continuelles,
» qui les tiendriez toujours dans le dan-
» ger & la crainte de perdre leurs biens
» & leur vie, & qui leur raviriez l'oc-
» casion qu'un bon Roi leur offre de
» jouir paisiblement de ses bienfaits ? Ils
» vous devroient plus de haine qu'à Blasco
» Nunez de Vela, puisqu'avec la même
» crainte pour leurs biens & leur vie, ils
» auroient celle de perdre leur ame dans
» la révolte où vous les engageriez con-
» tre leur légitime Souverain. Cette guer-
» re, Monsieur, que vous entreprendriez
» de soutenir, engageroit sa Majesté de
» faire passer un grand nombre de trou-
» pes au Pérou, & par conséquent vous
» seriez chargé de tous les maux qui ne
» manqueroient pas d'en arriver. Comptez
» qu'elle vous rendroit détestable sur-tout
» aux personnes riches, aux négocians,
» à ceux qui possédent de grands domaines.
» A l'égard de ceux qui n'ont ni biens ni
» possessions, ne leur causeroit-on pas
» aussi le plus grand mal qu'ils puissent
» redouter ? Car, sans parler de la mort,
» des blessures, du châtiment dont ils
» seroient menacés, n'est-il pas évident
» que tous ceux qui échapperoient à tous
» ces dangers, perdroient toutes les espé-
» rances qui leur ont fait entreprendre
» un voyage si long & si pénible ? Au
» défaut des partages, qui sont déja faits
» ici, ils se promettent de gagner quel-
Bb iv

» que chose par de nouvelles découver-
» tes, dans la vue de retourner riches
» en Espagne, ou de vivre honorable-
» ment au Pérou. Loin d'avancer vers
» leur but, ils s'en éloigneroient en ser-
» vant dans les guerres civiles, puisqu'ils
» tirent si peu de leurs services, que s'ils
» vouloient retourner dans leur patrie,
» la plupart seroient obligés de mendier
» pour payer leur passage.

» Je m'étends, peut-être, beaucoup
» plus qu'il n'étoit nécessaire. Un Chré-
» tien & un Gentilhomme sage & plein
» d'honneur tel que vous, affectionné au
» pays, éclairé sur ses propres intérêts,
» trouve, sans doute, en lui-même des
» motifs suffisans pour l'attacher au de-
» voir. Aussi ne croyez pas, Monsieur,
» que mes représentations partent de quel-
» que doute, ou de quelque défiance de
» votre Religion, de votre générosité &
» de votre soumission pour le Roi. Ce sont
» des qualités que votre réputation vous
» donne; & c'est de-là même que j'ai pris
» droit de vous écrire avec beaucoup de
» liberté & de franchise, d'autant plus
» qu'un Chrétien qui doit aimer son pro-
» chain, & en homme qui fait profession
» d'être votre serviteur & qui veut méri-
» ter votre amitié, en Ministre chargé des
» volontés de notre Maître commun, je
» désire tout à la fois votre avantage & ce-
» lui du pays où vous vous êtes acquis tant
» de gloire. Le Ciel m'est témoin que dans
» ma commission je ne me propose que
» la gloire de Dieu en procurant la paix,
» que son Fils a tant recommandée aux

» hommes ; l'obéissance dûe au Souverain, » l'utilité & l'avantage du prochain, tant » pour vous, Monsieur, que pour les » habitans du Pérou, & cette sage admi- » nistration qui conduit au bonheur dans » cette vie & dans l'autre. Je puis vous » dire bien sincérement que cette affection » & ce zèle, dont vous lisez les expres- » sions, m'ont rendu votre solliciteur » dans les affaires présentes, & m'ont » porté à n'épargner ni soins ni fatigues » pour vous rendre mes ardens services. » Ma vie ne sera même pas épargnée pour » conserver vos biens & votre honneur. » Si je parviens au but que je désire, je » croirai ma peine bien employée, & je » retournerai content en Espagne. Sinon » je me consolerai du moins par le témoi- » gnage que je pourrai me rendre d'y avoir » employé tous mes efforts, en chrétien » qui veut satisfaire sa conscience, en » fidéle sujet qui veut obéir aux ordres » de son maître, en honnête homme à » qui l'humanité seule est capable d'ins- » pirer le désir de faire du bien. En m'en- » gageant à faire ce pénible voyage, je » me suis mille fois répété, pour ma con- » solation, que s'il m'arrivoit d'y perdre » la vie, je mourrois dans l'exercice de » mon devoir envers Dieu, envers mon » Souverain & mes plus chers prochains, » qui sont mes compatriotes. J'ose donc » ajouter, Monsieur, que de votre part & » de celle de tous les habitans du Pérou, » mes intentions méritent un peu de ré- » connoissance; & c'est la paix, le goût » de l'ordre que je demande pour unique

» témoignage de ce sentiment, comme le
» salaire de toutes mes peines.

» Je vous supplie instamment, Monsieur, de communiquer ma Lettre à » quelques personnes sages & pieuses. Il » n'y en a point dont les avis puissent-être » plus sages, parce que leurs motifs ne » peuvent être suspects. Que Dieu vous » accorde sa protection à vous, Monsieur, & à tous ceux qui sont autour » de vous ! Qu'il vous inspire dans cette » occasion les sentimens nécessaires à » votre salut & convenables à la conservation de votre honneur, de votre vie » & de vos biens ! Enfin qu'il ne cesse » point de prendre en sa garde votre illustre Personne ». *Pierre de la Gasca.* A Panama, le 26 Septembre 1546.

Il y avoit peu de jours que Pizare étoit à Lima, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'arrivée du Président. Elle lui causa beaucoup d'inquiétude. Il fit assembler son Conseil, où, après plusieurs délibérations, on décida qu'il falloit envoyer des Députés en Espagne, pour instruire sa Majesté de l'état & des besoins du Pérou. On nomma ceux qui devoient être chargés de cette commission. On leur enjoignit de demander des remèdes aux maux du Pérou, & de faire entendre à sa Majesté, de la part de toutes les villes, qu'il n'y en avoit point d'autre que de continuer le Gouvernement à Pizare, & de justifier auprès d'elle la dernière bataille & la mort du Viceroi, en le représentant comme un homme emporté, qui sacrifioit tout à ses ressentimens. On leur enjoignit encore

de passer par Panama, de s'informer quels étoient les pouvoirs du Président & de l'engager, par les plus fortes instances, à suspendre son entrée au Pérou jusqu'à leur retour.

Pizare écrivit au Président dans des termes si outrageans, que ceux qui portoient ses Lettres ne jugerent pas à propos de les remettre : ils les déchirerent. Indignés même des mauvais desseins de leur ancien Chef contre un homme qui avoit toute la confiance de la Cour, ils résolurent d'abandonner entièrement son parti, s'il ne vouloit pas entrer dans des voies d'accommodement. Ils se rendirent chez le Président, qui ne fit aucune difficulté de leur communiquer toute l'étendue de ses pouvoirs. La modération avec laquelle il en usa, ne leur laissant aucun doute sur ses paisibles intentions, les engagea à lui promettre, avec serment, de ne plus suivre d'autres ordres que les siens. Les Officiers, les Soldats & les Matelots de la flotte qui étoit alors au Port de Panama, suivirent leur exemple, & toute la Castille d'Or rentra sous l'obéissance.

Zarate, liv. VI, chap. 8. Gomara, liv. 5, chap. 71.

Quoique les intentions du Président fussent pour la paix, il se laissa persuader de ne pas différer plus long-tems de se rendre à Lima. On lui fit connoître que Pizare ne manqueroit pas de profiter de son absence pour faire des préparatifs, en cas qu'il eût le projet de persister dans la rébellion, De la Gasca fit embarquer trois cens hommes munis de plusieurs copies des ordres de sa Majesté & de l'amnistie qu'on accordoit à tous ceux qui rentre-

roient dans le devoir. Il envoya en même-tems des gens de confiance au Mexique, à l'Isle Espagnole & en différens autres endroits, pour en tirer les secours dont il pourroit avoir besoin.

Cependant Pizare reçut les Lettres de l'Empereur & de la Gasca. Il assembla tous ses Officiers, fit en leur présence diverses questions à celui qui en étoit chargé, &, sans s'expliquer sur sa commission, il ordonna à Cepeda d'avoir soin de sa personne, dit au commissionnaire qu'il pouvoit être sûr qu'on ne lui feroit aucun mal, mais que si pendant son séjour à Lima, il essayoit de faire le moindre traité, soit secret ou public, il lui en coûteroit la tête. Quelques jours après on lui remit une réponse pour le Président. Cette réponse étoit au nom de tous les Officiers: elle fut signée par plus de soixante, à la tête desquels étoit Cepeda. En voici le précis. « Notre très-honoré Seigneur, » nous étions instruits de votre arrivée, » & nous connoissions votre zèle pour » le service de Dieu, de l'Empereur, & » pour le bien du pays. Si votre arrivée » eût précédé les troubles, nous vous » aurions reçu avec tout l'accueil que » vous méritez: mais les meurtres qui ont » été commis parmi nous & les batailles » que nous nous sommes livrées, nous » font croire que vous ne pourrez établir » la tranquillité au Pérou: nous pensons, » au contraire, que votre arrivée ne manqueroit pas d'y causer un embrasement » général. Nous estimons qu'il est nécessaire que vous n'avanciez pas plus loin;

» Nous avons tenu une assemblée générale
» de tous les Espagnols qui sont au Pérou,
» & on y a décidé d'envoyer des Députés
» vers l'Empereur, pour l'instruire de tout
» ce qui s'est passé depuis l'arrivée de
» Blasco Nunez de Vela. Ils prouvent par
» là que ce Viceroi est cause de tous les
» malheurs qui sont arrivés au Pérou, par
» les injustices qu'il y a commises. Ils sup-
» plient sa Majesté de conserver le Sei-
» gneur Gonzale Pizare au Gouverne-
» ment du Pérou, parce que ses vertus
» lui ont acquis l'estime & l'amitié de tous
» ceux qui habitent ce pays. D'ailleurs
» l'expérience lui a appris comment il
» faut les gouverner, & avant qu'un au-
» tre eût acquis cette expérience, ils souf-
» friroient beaucoup de dommages. Nous
» espérons que sa Majesté nous accordera
» cette grace en reconnoissance de nos
» services..... Nous vous assurons que
» nous n'aurions pas vû d'un meilleur œil
» Fernand Pizare, qui est depuis long-tems
» en Espagne, que nous vous voyons,
» & que nous aurions plutôt perdu la vie
» que de le laisser entrer dans notre pays.
» Nous vous supplions donc, en vertu du
» zèle que vous avez toujours eu pour
» le service de Dieu & de l'Empereur,
» de retourner en Espagne & de faire con-
» noître à sa Majesté ce qu'il faut qu'elle
» fasse pour le bien de ses Royaumes. Si
» vous persistez à vouloir pénétrer plus
» avant dans le pays, nous sommes tous
» résolus de prendre les armes pour vous
» en empêcher. Le Capitaine Lorenço est
» parti pour traiter avec vous des affaires

» de ces Royaumes. Vous ajouterez foi » à tout ce qu'il vous dira ». *A Lima*, le 14 Octobre 1546.

Pizare n'avoit communiqué à personne les deux Lettres que le Président lui avoit envoyées. Il dit qu'elles ne contenoient qu'un ordre de la Gasca pour sa réception au Pérou, & ne parla point de l'amnistie que l'Empereur accordoit. Il voyoit, avec plaisir, ses partisans décidés à refuser au nouveau Ministre de la Cour l'entrée du Pérou : il prenoit même plaisir à les entendre parler peu respectueusement de l'Empereur. Il écrivit au Capitaine Carvajal, qui étoit toujours à Plata, de le venir joindre avec toutes les armes & tout l'argent qu'il pourroit ramasser. Les autres Commandans reçurent ordre de se tenir sur leurs gardes.

Zarate, *ubi suprà.*

Carvajal, toujours actif, se rendit à Lima avec cent cinquante chevaux, trois mille arquebusiers & des trésors immenses. Son arrivée rendit un peu de tranquillité aux habitans de Lima. Ils allerent tous au-devant de lui sous les enseignes de Pizare, qui se mit lui-même à leur tête, & crut devoir faire faire une entrée triomphante à un homme dont il avoit reçu les plus grands services.

La joie que l'arrivée de Carvajal causa à Pizare & à ses partisans fut courte : on reçut avis que l'on avoit vû paroître à Porto-Vejo quatre navires, qui, après s'être approchés de terre, comme pour observer ce qui s'y passoit, avoient repris le large, sans jetter l'ancre, & sans faire demander des provisions. Cette con-

duite fit juger que ceux qui étoient dessus n'étoient pas amis du Gouverneur. Cependant la confiance qu'il avoit en ses Officiers le rassura: ses précautions se bornerent à ordonner que la garde se fit la nuit comme le jour. Les quatre bâtimens étoient du parti de la Gasca : ils relâcherent à Malabri & trouverent dans les environs beaucoup de personnes prêtes à se déclarer contre Pizare. La Gasca, pour augmenter le nombre de ses partisans, envoie dans toutes les principales villes du Pérou des copies de l'amnistie que l'Empereur accordoit à ceux qui rentreroient dans leur devoir. Ces nouvelles jetterent Pizare dans la consternation. Il prit la résolution de résister au Président par la voie des armes. Il se hâta de nommer des Commandans, confirma le titre de Lieutenant-Général au Capitaine Carvajal. Tous les habitans de Lima, sans distinction de rang, reçurent ordre de prendre les armes, sous peine de mort: mais, comme on ne faisoit pas beaucoup de fond sur eux, on accepta l'argent qu'ils offrirent pour se dispenser de servir, & on l'employa à lever des troupes & à les équipper. Pizare fit publier un Manifeste, par lequel il annonçoit que la Gasca étoit arrivé pour venger la mort du Viceroi, & pour exécuter avec toute la rigueur possible les ordres de la Cour ; que la preuve de ses mauvaises intentions étoit dans sa conduite ; qu'il commençoit par lever des troupes, pour exercer une implacable rigueur contre ceux que le malheur des tems avoit engagés dans les der-

Pizare se prépare à la guerre.

nières guerres. Il y ajoutoit que la Gasca n'étoit point envoyé d'Espagne pour gouverner le Pérou ; mais seulement pour présider à l'Audience Royale, & que l'injustice qu'il avoit commise en arrêtant ceux qui étoient partis au nom de tous les habitans du Pérou, pour informer sa Majesté de la véritable situation des affaires, méritoit qu'on lui déclarât une guerre ouverte.

L'amnistie que le Président trouvoit moyen de faire publier causoit de continuelles désertions dans le parti de Pizare. Les habitans de Cusco se déclarerent pour le Président avec toute la Garnison, qui étoit composée de près de quatre cens hommes. A cette nouvelle, Pizare prit la résolution de jetter la terreur parmi ceux qui étoient restés sous ses drapeaux : il fit étrangler une partie de ceux qui lui étoient suspects, & engagea tous les autres à lui prêter serment de fidélité.

Chagrin & cruauté de Pizare.

Quelques jours après, il apprit que la flotte de la Gasca s'approchoit de Lima : la crainte qu'il eut que plusieurs de ses gens ne profitassent de son arrivée pour l'abandonner, lui fit prendre la résolution de sortir de la ville & de publier une défense, sous peine de mort, à tous ceux qui avoient pris les armes pour lui de s'arrêter un instant dans les murs, lorsqu'il en seroient sortis. La veille du jour marqué pour sortir, l'on vit dans le Port trois vaisseaux de la flotte du Président. Pizare, sentant alors le danger qui le menaçoit, alla se poster entre le port & les murs, pour couper toute communication

entre la ville & les vaisseaux, & laissa l'inflexible & cruel Carvajal dans la ville pour punir tous ceux qui tarderoient à se rendre au camp. Il exécuta si ponctuellement les ordres de Pizare, qu'il fit étrangler un nombre incroyable de Soldats & d'Officiers. Cette odieuse conduite irrita tellement les esprits, que plusieurs personnes de marque se déroberent pendant la nuit & se rendirent à la flotte.

Pizare, craignant que son armée entière ne l'abandonnât, résolut de s'éloigner du rivage. Voyant que les désertions continuoient, il s'éloigna à plus de cinquante lieues de Lima, se rendit dans la Province de Nasca, où il n'arriva qu'avec deux cens hommes. Les habitans de Lima, le voyant éloigné, se déclarerent tous contre lui & embrasserent le parti du Président. Cette nouvelle jetta Pizare dans la consternation : il alla jusqu'à craindre d'être tué par ses gens, & prit toutes sortes de précautions pour sa sûreté : sa cruauté augmenta avec son chagrin ; il ne se passoit point de jour qu'il n'envoyât quelqu'un au supplice. Plusieurs détachemens qui étoient répandus dans différens endroits du Pérou se déclarerent pour le Président ; les Soldats poignardoient leurs Chefs lorsqu'ils vouloient les retenir dans le parti de Pizare. La Gasca n'approuva point ces meurtres. Benzoni dit qu'il tint ce langage aux Meurtriers : « Sous ombre » de faire service à l'Empereur, vous » tuez les hommes & vengez vos injures » particulières. Sa Majesté n'a pas besoin » de tout cela ».

Pizare, qui s'éloignoit toujours, marquoit sa route par le sang de ceux qui lui étoient suspects. Zarate assure que depuis l'arrivée de la flotte dans le port de Lima, il fit périr plus de cinq cens Espagnols par la corde ou par le poignard. Instruit que Centeno, qui étoit à la tête d'un parti considérable de Soldats soumis au Président, s'étoit posté proche le Lac de Titicaca pour lui ôter toute communication avec les principales villes du Pérou, il résolut d'aller à lui & de l'attaquer. Il le défit entièrement, eut la cruauté de faire pendre tous les prisonniers. Plusieurs Ecrivains prétendent qu'il mit en délibération s'il ne profiteroit point de ses avantages pour faire un accommodement favorable avec la Gasca. Le Capitaine Carvajal l'avertit de ne pas se fier à ceux qui avoient embrassé son parti après sa victoire, & d'aller au Chili en brûlant & ravageant tout le pays par où il passeroit, afin que la Gasca ne trouvât aucuns vivres, pas même de l'herbe pour ses chevaux : mais la victoire que Pizare venoit de remporter lui enfloit tellement le cœur, qu'il se croyoit invincible. Sur son refus, Carvajal repliqua : « Allons, Monseigneur ; » j'ai un aussi bon cou que votre gran- » deur, & il supportera aussi bien mon » corps ». Pizare, toujours opiniâtre dans son sentiment, tourna sa marche du côté de Cusco, dont il vouloit faire le centre de sa puissance, & d'où il se proposoit d'aller au-devant de la Gasca, si-tôt qu'il auroit reçu un renfort qu'il attendoit. Il y fut reçu avec des apparences

d'admiration qui augmenterent ſon orgueil & ſa confiance.

Le Préſident avançoit toujours vers Lima : il fut joint dans la vallée de Xauxa par pluſieurs détachemens qui, réunis avec les troupes qu'il avoit déja, formerent une armée de quinze cens hommes. Les troupes de Quito & celles de Lima arriverent auſſi par différentes routes. Sa douceur naturelle lui attachoit, par inclination, ceux qui le ſuivoient par devoir. La défaite de Centeno, dont il fut informé, lui cauſa d'autant plus de chagrin, qu'il eſpéroit un autre ſuccès : mais il le renferma au-dedans de lui-même, prit toutes les meſures néceſſaires pour réparer cette perte, & fit des préparatifs pour aller attaquer Cuſco, où il ſavoit que Pizare avoit pris le parti de ſe renfermer.

Il régla le commandement des troupes, donna la qualité de Général à Hinojoſa, & choiſit des Officiers diſtingués par leur valeur & leur expérience pour commander différens corps de troupes. Son armée étoit compoſée de dix-neuf cens hommes, tant de cavalerie que d'infanterie : elle ſe mit en marche le 29 Décembre 1547, & prit ouvertement le chemin de Cuſco. La diſette des vivres & la ſaiſon des pluies, qui cauſoient des maladies aux Soldats, forcerent le Préſident de s'arrêter aux environs d'Andaguayras & d'y paſſer l'hiver. Dès que le printems eut fait ceſſer les pluies, il ſe remit en marche, arriva ſur les bords du fleuve d'Apurima, qui n'eſt qu'à douze lieues de Cuſco. Ce fleu-

De la Gaſca marche contre Gonzale Pizare qui eſt retranché à Cuſco.

ve a trois cens pieds de largeur, & est si profond que les plus grands arbres ne sont pas assez hauts pour y servir de piliers. Le Président, sentant la nécessité de le passer avec son armée, résolut de se servir des ponts dont les Péruviens avoient coutume de faire usage, & d'employer, au lieu de piliers, de solives & de planches, une espèce de cordes qu'on appelle dans ce pays *Crisnegas* : elles sont composées de plantes qu'on nomme *Vergaza* & qui ressemblent à la *Viorne*. Ces cordes sont aussi longues & aussi grosses que les cables du plus gros vaisseau : on les entrelasse les unes dans les autres en forme de rêts. Comme le Président s'attendoit que les ennemis lui opposeroient des obstacles, il crut pouvoir les embarrasser par l'incertitude de ses vues, en faisant porter des matériaux dans trois endroits différens. Il fit construire des barques plates pour passer & attacher un bout des cordes sur la rive opposée. Envain il voulut donner le change aux ennemis : leurs espions examinoient avec soin toutes ses démarches : ils couperent ses cordes si-tôt qu'elles furent attachées. Cet inconvénient affligea le Président, mais il prit la résolution de faire passer un détachement considérable sur les barques plates, & leur donna ordre de faire main basse sur tous ceux qu'ils rencontreroient sur l'autre rive, & de garder soigneusement les cordes lorsqu'elles seroient attachées. Ces précautions ainsi prises, il parvint à faire passer son armée. Il commença par s'emparer de plusieurs monta-

Il fait un pont de cordes pour passer un fleuve très-large & très-profond

gnes où Pizare avoit eu l'imprudence de ne pas s'établir. Le Président écrivit encore à Pizare pour l'exhorter à l'obéissance ; il lui envoya même une copie de l'amnistie. Pizare, de son côté, l'exhorta à congédier son armée & à attendre de nouveaux ordres de la Cour.

La Gasca, voyant l'obstination de Pizare, fit ses dispositions pour l'attaquer. Pizare, de son côté, sortit de Cusco avec toutes ses troupes & les rangea en ordre de bataille. Les Historiens lui donnent neuf cens hommes, infanterie & cavalerie. Son artillerie ne consistoit qu'en six pièces. Carvajal, son Lieutenant, lui choisit un lieu fort avantageux, dans une situation qui ne permettoit d'aller à lui que par un défilé fort étroit. Il étoit couvert d'un côté par la rivière & par un marais, de l'autre par la montagne : il avoit derrière lui des précipices inaccessibles. Son artillerie, braquée à l'ouverture du défilé, y formoit une barrière impénétrable. L'armée du Président descendit dans la plaine : il se disposoit à livrer bataille ; mais plusieurs déserteurs de l'armée de Pizare lui conseillerent de ne point se hâter, parce qu'il verroit, avant la fin du jour, tous les Soldats & la plupart des Officiers de l'ennemi passer dans son camp. Ce qu'ils avoient prédit ne tarda pas à arriver. Les Soldats de Pizare désertoient par pelotons : tous les corps de l'armée se débanderent à la fois ; les uns tournerent du côté de Cusco, les autres allerent droit à l'armée Royale. Pizare, se voyant alors déchu de ses espérances,

Les troupes de Pizare l'abandonnent.

perdit entièrement courage. Se tournant vers Acosta, il lui dit : « Que ferons-» nous à présent ? Acos. Allons combattre » & mourir les armes à la main. Piz. Al-» lons plutôt mourir en Chrétiens ». Voyant Villavicentio, qui s'étoit avancé jusqu'à lui, il demanda qui il étoit ; Villavicentio lui répondit qu'il étoit Major du camp Impérial : Pizare lui dit : & moi je suis le malheureux Pizare : il lui remit son épée en disant : je me rends prisonnier. Villavicentio le conduisit au camp de la Gasca. Gonzale dans sa disgrace conserva un air de fierté qui étonna même ceux qui le virent. Il étoit monté sur un grand cheval bai, couvert d'une cotte de maille & d'une cuirasse à l'épreuve du mousquet. Il avoit par-dessus une casaque de velours raz, & portoit sur sa tête un casque enrichi d'or. Lorsque la Gasca le vit arriver, il lui dit : êtes-vous content, Seigneur Pizare, d'avoir soulevé tout le Pérou contre l'Empereur son Souverain légitime ? Pizare lui répondit : « J'ai con-» quis ce pays avec mes freres, & je ne » crois pas commettre un crime en vou-» lant en retenir le Gouvernement ». La Gasca dit qu'on l'ôtât de devant lui, & en confia la garde à Centeno.

Gonzale Pizare est fait prisonnier.

La plupart de ses Officiers avoient été pris, où s'étoient rendus. Carvajal, qui n'espéroit aucun ménagement de la part du vainqueur, chercha les moyens de se sauver : mais son cheval s'embourba dans des roseaux, d'où ses propres Soldats le tirerent pour le conduire au Président. La Gasca ne perdit qu'un homme dans

cette journée, & l'on ne trouva que douze morts du côté de Pizare. Les vainqueurs trouverent une prodigieuse quantité d'or & d'argent, que le Président abandonna aux Soldats. Gomara observe qu'on n'a jamais vû dans aucune armée un si grand nombre de Prêtres qu'il y en avoit dans celle du Président. Les Evêques & les simples Prêtres étoient entre les arquebusiers, & les excitoient contre les ennemis, auxquels ils prodiguoient les noms de traîtres & de tyrans.

Dès le même jour on envoya un détachement à Cusco, pour empêcher l'abus de la victoire, & pour recevoir ceux qui se rendroient volontairement. Le Président accorda vingt-quatre heures de repos à ses Soldats, pour qu'ils pussent se rétablir de leurs fatigues. Il nomma ensuite des Commissaires pour instruire le procès des rebelles. On n'eut besoin, pour condamner Pizare, que de la notoriété publique & de sa propre confession. La sentence des Commissaires fut confirmée par le Président au nom du Roi. Elle portoit qu'il auroit la tête coupée au lieu public des exécutions, qu'elle seroit mise dans une niche fermée d'une grille de fer, sur les fourches patibulaires de la ville de Lima, avec cette inscription au-dessus. » Cette tête est celle de Gonzale Pizare, » traître & rebelle à sa Majesté, qui osa » se soulever contre son autorité au Pé» rou & donner bataille dans la vallée de » Xaquixaguana, à l'armée Royale, le » Lundi 9 Août 1548 ». La sentence portoit en outre que ses biens seroient con-

Sentence & exécution de Gonzale Pizare & de ses complices.

fiſqués, que les maiſons qu'il avoit à Cuſco feroient raſées, qu'on y ſémeroit du ſel, & qu'on éleveroit ſur la place une colonne de pierre où l'on graveroit la ſentence. Le ſupplice ſuivit de près la condamnation. Les Hiſtoriens aſſurent qu'il donna avant de mourir toutes les marques d'un ſincére repentir. Pendant ſa priſon, il reſta ſous la garde de Centeno, qui eut ſoin de le faire traiter honorablement, & ne permit jamais qu'il reçût le moindre outrage de ſes ennemis. Lorſqu'il fut au lieu de l'exécution, il donna au Bourreau tous les habits qu'il avoit ſur lui. Ils étoient de velours en broderie d'or : il y avoit à ſon chapeau une riche bordure. Centeno eut la générosité d'en payer la valeur au Bourreau, afin que le corps d'un homme reſpectable à pluſieurs égards ne fût dépouillé qu'au moment où on l'enterreroit. Dès le jour qui ſuivit celui de ſon exécution, il le fit tranſporter à Cuſco, où on l'enterra très-honorablement : mais la tête fut portée à Lima, où elle fut expoſée comme la ſentence le portoit.

Zaraté, liv. 3 chap. 22.

Le ſupplice de Pizare fut ſuivi de celui de ſes principaux Officiers. Carvajal fut condamné à être pendu & mis en quatre quartiers : la ſentence ajoutoit que ſa tête ſeroit miſe avec celle de Pizare. Lorſqu'on la lui eut lue, il dit : « En voilà aſſez ; mais » on ne peut me tuer qu'une fois ». La nuit qui précéda le jour de ſon ſupplice, Centeno alla le voir. Carvajal fit ſemblant de ne pas le connoître : lorſque Centeno lui eut dit qui il étoit, il répondit : « Ne

» vous

» vous ayant jamais vû que par derrière, » il m'étoit impossible de vous connoî» tre ». Pendant qu'on le conduisoit au supplice, il demanda plusieurs fois, en soupirant, où étoit son Gouverneur Gonzale Pizare. Les Soldats qui étoient restés attachés au parti de Gonzale Pizare reçurent tous la punition dûe à leur crime. Les uns furent condamnés au fouet, d'autres aux galeres, & d'autres à passer au Chili. Ceux qui s'étoient dispersés dans la vallée de Xaquixaguana, & qui allerent se ranger sous l'étendard Royal, après la publication de l'amnistie, obtinrent grace pour tous les crimes commis pendant la révolte, avec la seule réserve du droit des parties, dans tout ce qui concernoit les biens & les intérêts publics.

Deux hommes tels que Gonzale Pizare & François Carvajal, son Lieutenant, ont joué un rôle assez important au Pérou, pour qu'on fasse ici quelques observations sur leur caractère. Nous avons parlé de la naissance & des premiers exploits de Gonzale Pizare. Lorsqu'il usurpa le Gouvernement du Pérou, il étoit âgé d'environ quarante ans. Il étoit grand, bien pris dans sa taille ; tous ses membres étoient proportionnés. Il avoit le teint brun, la barbe noire & la portoit fort longue. Il montoit bien à cheval & tiroit très-bien de l'arquebuse. Quoiqu'il n'eût aucune teinture des Lettres & qu'il eût un génie médiocre, il s'exprimoit d'une manière fort claire & en termes choisis. Il avoit le talent de connoître la capa- Caractère de Gonzale Pizare & de François Carvajal.

cité de ceux qui l'environnoient & de mettre chacun à sa place. Il n'entreprenoit jamais des affaires importantes sans conseil, & l'on remarquoit qu'après la discussion, il prenoit toujours le meilleur parti. Les différentes conjonctures dans lesquelles, il s'étoit trouvé l'avoient rendu, par dégrés, cruel, sombre & sanguinaire : mais, sensible aux cris de l'humanité, il se reprochoit souvent le sang qu'il avoit versé. Il étoit naturellement crédule & indiscret, ce qui lui causa de grands préjudices dans le cours de sa vie. Il étoit avare & ne donnoit qu'à regret ; mais son avarice devenoit une prodigalité à l'égard des femmes : il récompensoit leurs complaisances par des largesses dignes d'un Roi. Une ambition démesurée lui fit souhaiter l'indépendance dans un pays qu'il avoit aidé à conquérir & qu'il regardoit comme une propriété de sa famille, & le conduisit sur l'échaffaud. En convenant qu'il mérite ce châtiment, on est fâché de le lui voir subir.

On ne prend pas le même intérêt au sort de François Carvajal. Il étoit né dans un village près d'Arevala, d'une famille peu distinguée. Il avoit servi dans les guerres d'Italie. On assure qu'il étoit à la bataille de Pavie, où François I fut fait prisonnier. Il retourna en Espagne où il exerça l'Office d'Œconome dans la Commanderie d'*Heliche*. Il passa ensuite au Mexique, où le Viceroi le fit subsister jusqu'aux premiers troubles du Pérou, qu'il l'envoya dans ce pays avec des troupes. François Pizare lui donna par la suite

quelques Indiens aux environs de Cusco, où il demeura tranquille jusqu'à l'arrivée du Viceroi Blasco Nunez de Vela. Gonzale Pizare, qui lui avoit trouvé du talent pour la guerre, se l'attacha.

Carvajal étoit d'une hauteur médiocre, mais d'une grosseur extraordinaire : il avoit le visage plein & les couleurs fort vives. C'est le plus fameux Guerrier de tous les Espagnols qui sont passés aux Indes. A l'âge de qutre-vingt-quatre ans, il n'avoit aucune des incommodités de la vieillesse : il ne quittoit ses armes ni le jour ni la nuit, &, lorsque le sommeil lui étoit nécessaire, il s'asseyoit quelques momens sur une chaise & appuyoit sa main sur sa tête. Il conservoit toujours une prudence admirable dans les plus grands dangers, & exposoit sa vie avec une intrépidité incroyable : sa hardiesse naturelle lui faisoit tirer un double fruit de sa longue expérience. C'étoit un bon Guerrier, il en faut convenir, mais un homme souillé de tous les vices qui deshonorent l'humanité. Il aimoit le vin avec excès & buvoit de ces liqueurs fortes qui sont en usage parmi les Indiens. La cruauté faisoit comme le fond de son caractère. Il tuoit un homme pour le plus léger motif, souvent même sans aucun sujet, sous le seul prétexte d'établir rigoureusement la discipline militaire ; &, loin de marquer de la compassion pour les malheureuses victimes de sa barbarie, il les outrageoit par des plaisanteries & des complimens affectés. Lorsqu'il faisoit pendre quelqu'un, il rioit toujours avant de le faire attacher, & lui

Gomara, ubi suprà.

Benfoni, liv. 3.

difoit : Monfieur, pardonnez-moi ; on m'a dit que vous étiez Chevalier ; il eft jufte que l'on vous faffe l'honneur que mérite un Gentilhomme ; parmi ces arbres choififfez celui que vous voudrez, & l'on vous y attachera. Les Hiftoriens contemporains affurent qu'il tua plus de quatre cens hommes de fa main, & qu'il fit périr plus de vingt mille Indiens. Gomara dit que fon nom défignoit la cruauté, & que pour annoncer qu'un homme étoit cruel, on difoit : *C'eft un Carvajal.*

Après cette expédition, le Préfident fe rendit à Cufco, d'où il envoya un Officier de confiance dans la Province de Charcas, ancien domaine de Gonzale Pizare, pour y prendre tout l'argent qu'il y avoit laiffé ; il en envoya un autre aux mines du Potofi. Les fommes qu'ils lui apporterent montoient à trois millions fix cens mille livres. Craignant de nouveaux troubles, il réfolut de congédier fon armée. Cette entreprife demandoit de grandes précautions, parce qu'il falloit commencer par diftribuer les récompenfes, & qu'il n'y avoit pas un Soldat qui n'eût de grandes prétentions. Le nombre des troupes étoit d'environ deux mille cinq cens hommes, & il étoit impoffible de fatisfaire tout le monde. Après de mûres délibérations, on convint que le Préfident & les Evêques fe retireroient à dix lieues de Cufco, accompagnés d'un feul Secrétaire, & qu'ils y feroient tranquillement les répartitions.

Partage des biens du Pérou.

La valeur des terres que l'on avoit à partager, montoit à plus d'un millier d'écus d'or. Le Préfident retint fur les plus

considérables des pensions de trois à quatre mille ducats en argent, pour les distribuer entre les Soldats auxquels il n'avoit rien de plus à donner. Ce partage se fit assez promptement : lorsqu'il fut publié, le Président crut devoir se rendre à Lima, pour sa sûreté, & laisser le soin du bon ordre aux Officiers.

Le nombre des mécontens fut considérable & les plaintes fort vives. Plusieurs soldats allerent jusqu'à lui dire des injures outrageantes. Il y en eût même qui formerent des complots contre la vie du Président : mais il laissa à Cusco un homme ferme & courageux pour administrer la justice : cet Officier sut arrêter tous les murmures en faisant punir les plus mutins.

La dispersion des troupes acheva de rétablir la tranquillité au Pérou. Le Président tourna toute son attention à mettre dans le Gouvernement des Espagnols & des Indiens l'ordre pour lequel on l'avoit envoyé. Il réussit à corriger une infinité d'abus qui choquoient la Religion & l'humanité. Enfin lorsqu'il crut l'autorité de l'Empereur bien affermie par la Jurisdiction de l'Audience Royale & sous l'administration des Gouverneurs particuliers, il résolut de retourner en Espagne, sans attendre d'autres ordres. Un de ses principaux motifs, étoit d'aller lui-même présenter à l'Empereur les sommes immenses qu'il avoit amassées. Comme il n'avoit plus ni troupes ni gardes qui pussent mettre ce trésor en sûreté, il sembloit pressentir les accidens qui le menaçoient. Lorsque les préparatifs de son départ furent

faits & qu'il eut embarqué l'or & l'argent; il fit assembler les Magistrats de Lima, & leur déclara qu'il se disposoit à les quitter. Ils lui firent des objections auxquelles il répondit, &, dès le même jour, il monta sur le vaisseau qu'il avoit choisi pour son voyage. Sa conduite parut bizarre : mais il la crut indispensable pour éviter les plaintes d'une multitude de personnes qu'il ne pouvoit récompenser comme il l'auroit désiré. Il laissa les actes signés & scellés entre les mains du Secrétaire de l'Audience, avec ordre de ne les ouvrir que huit jours après son départ. En effet, aussi-tôt qu'ils furent ouverts, il s'éleva des troubles considérables que l'Audience Royale eut beaucoup de peine à appaiser.

Le Président retourne en Espagne.

Il partit au mois de Décembre 1549; accompagné du Provincial des Dominiquains, & d'Alliaga, qui avoient été nommés par l'Audience Royale pour Agens du Pérou à la Cour d'Espagne. Plusieurs personnes de considération qui avoient ignoré son dessein, n'en furent pas plutôt informés, qu'ils se hâterent de recueillir ce qu'ils avoient de plus précieux, & de le suivre sur plusieurs vaisseaux, pour retourner avec lui dans leur patrie commune. La plupart le rejoignirent à Panama : de-là ils prirent ensemble le chemin de Nombre de Dios, où ils devoient s'embarquer sur la Mer du Nord. Quoique le Gasca eût renoncé au titre de Président en quittant le rivage du Pérou, leur respect n'étoit pas diminué pour lui; ils continuoient de le traiter comme leur chef; de son côté il

avoit pour eux tous les égards qu'ils pouvoient en attendre. Il tenoit table ouverte au nom du Roi. Il avoit eu la précaution, en partant d'Espagne, de se faire autoriser par la Cour à prendre tout ce qui lui seroit nécessaire pour soutenir son rang avec dignité. Il avoit même exigé qu'on lui en donnât un acte formel : mais il en usa avec tant de précaution, que chaque jour il faisoit tenir compte de sa dépense par un Secrétaire qui n'avoit pas d'autre commission.

Les mécontens veulent enlever les trésors qu'il porte à l'Empereur.

Le Président, se voyant arrivé à Panama, se croyoit en sûreté avec tous les trésors qu'il portoit en Espagne, mais trois cens, du nombre de ceux qui croyoient avoir lieu d'être mécontens du partage qu'il avoit fait de l'argent & des terres, se réunirent & se rendirent à Panama, dans l'espérance de le surprendre & d'enlever les trésors qu'il portoit à l'Empereur. Ils entrerent dans le Port, sans trouver le moindre obstacle : mais ils apprirent que le Président étoit parti depuis trois jours pour se rendre à Nombre de Dios, & qu'il y avoit envoyé son argent : ils allerent cependant chez le Trésorier Royal, & enleverent la caisse, où il y avoit environ quatre cens mille pesos d'argent de bas aloi, qu'on avoit laissé à Panama faute de voitures pour le transporter.

Ils les porterent à bord, & résolurent de faire toute la diligence possible pour surprendre le Président, avant qu'il pût se mettre en état de défense dans la ville de Nombre de Dios, qui étoit mal gardée. Leur projet étoit si bien concerté, & ils

n'auroient pas manqué de l'exécuter, si le Tréforier de Panama, se doutant de ce qu'ils vouloient faire, par ce qu'ils avoient fait, n'eût dépêché promptement deux Indiens pour informer le Préfident du danger auquel il étoit expofé. Ils le joignirent avant qu'il fût arrivé. Il hâta fa marche & arriva affez promptement pour fe mettre en état de défenfe dans la ville. Ses précautions furent inutiles : les habitans de Panama s'étoient raffemblés pour marcher contre les brigands, les avoient joints, en avoient tué une partie & difperfé le refte.

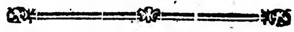
Ce qui les empêche d'exécuter leur projet.

Le Préfident ne tarda pas à mettre à la voile pour l'Efpagne : il arriva à San-Lucar au mois de Juillet 1550. Il envoya un exprès porter la nouvelle de fon arrivée à Charles-Quint qui étoit pour lors en Allemagne. Elle caufa tant de fatisfaction à l'Empereur, qu'il lui envoya fur le champ la nomination à l'Evêché de Palancia, & lui ordonna de fe rendre à Aufbourg où le Monarque étoit alors. Les Hiftoriens obfervent que cinq cens mille écus qu'il porta à fa Majefté, ne furent pas regardés comme le moindre de fes fervices.

On envoya Antoine Mendoze, alors Viceroi de la Nouvelle Efpagne, gouverner le Pérou avec la même qualité. La paix s'établit au Pérou & la domination Efpagnole s'y affermit.

Le Chili, le pays des Amazones & le Paraguay, ou Rio de la Plata, font regardés par tous les Géographes comme faifant partie du Pérou ; ainfi nous les

avons placés au rang qu'il nous ont paru devoir occuper dans la Description de cette partie de l'Amérique méridionale. Il ne nous reste plus qu'à parler du Brésil, de la Terre Magellanique & des Isles. Pour suivre l'ordre géographique, nous commencerons par le Brésil.



CHAPITRE III.

Étendue & Description du Brésil.

ON donne le nom de *Brésil* à la partie la plus orientale de l'Amérique méridionale. Il est situé entre le premier & le trente-cinquième dégrés de latitude méridionale, & entre le seizième & le quarante-deuzième de longitude occidentale. Sa partie septentrionale est beaucoup plus étendue que la méridionale. Ce pays est borné au Nord par la rivière des Amazones jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord, ensuite par cette mer, qui le borne encore au Levant & au Midi, jusqu'à l'embouchure de la rivière de la Plata. Il est borné au Couchant par l'Audience de Lima & par le Paraguay. Les Portugais, qui sont en possession de ce pays, donnent à leurs Provinces le nom de *Capitainies*. On y en compte quinze, qui sont, *Para*, *Marannon*, *Ciara*, *Rio grande*, *Paraïba*, *Tamaraca*, *Fernambuc*, *Seregipé*, *Bathia*, *Ilheos*, *Spiritu Santo*, *Porto Seguro*, *Rio de Janeiro*, *Saint-Vincent* & *Del Rey*.

On le divise en outre en trois parties; qui sont, la côte septentrionale, la côte orientale & la côte méridionale.

ARTICLE I.

Côte septentrionale du Brésil.

ELLE contient trois Capitainies, qui sont celles de *Para*, de *Marannon* & celle de *Ciara*.

§. I.

Capitainie de Para.

C'EST la plus septentrionale des trois. Elle s'étend l'espace de cent vingt lieues le long de la côte, est bornée au Couchant par le fleuve des Amazones, & au Levant par la Capitainie de Marannon. Elle est fort étendue, si l'on y comprend les pays situés à la droite du fleuve des Amazones, sur lesquelles les Portugais ont des prétentions, depuis l'embouchure du Napo dans ce fleuve, jusqu'à celle de ce fleuve dans la mer, ce qui forme un espace de plus de cinq cens lieues communes de France du Couchant au Levant. Les Missionnaires Portugais ont établi dans ces pays plusieurs Missions pour la conversion des Indiens. Ces Missions confinent au Couchant avec celles des Maynas qui appartiennent aux Espagnols. La plus occidentale est celle de *Saint-Paul de Maynas*, située à la droite du fleuve des Amazones, vers le troisième dégré quarante minutes de latitude australe & le cinquante-deuxième de longitude occidentale. Elle est desservie par les Carmes, & éloignée de cinquante lieues de celle de *Pevas*, qui est la Mission Espagnole la plus orientale sur

l'Amazone. Il n'y a aucune habitation sur ce fleuve entre les deux Missions. Le fleuve forme plusieurs Isles à Saint-Paul : elles étoient autrefois habitées par la Nation des Amazones.

La ville de *Para*, ou *Belem Para*, qui en est la Capitale, est située à un dégré vingt-cinq minutes de latitude méridionale, & au trente-deuzième dix minutes de latitude occidentale, sur le bord oriental de la rivière de Muju, qui y forme un grand Golfe. Elle est à trente-six lieues, vers le Midi, de la communication de ce Golfe avec la mer du Nord. Ce Golfe est même rempli d'îles & de canaux. La ville est grande, les rues sont alignées, les maisons sont presque toutes rebâties depuis trente ans en pierre & en moellon : les Eglises sont magnifiques. Benoît XIV y établit un Evêché : elle est défendue par une bonne Citadelle. Il y a plusieurs maisons Religieuses. Elle entretient avec Lisbonne un commerce direct, qui lui procure beaucoup de commodités. Le Cacao, qui est la monnoie courante du pays, fait la principale richesse des habitans. Ils recueillent beaucoup de sucre & de tabac. On trouve encore sur la côte quelques autres Colonies Portugaises.

Outre ces établissemens, les Portugais ont plusieurs Forts sur la droite de l'Amazone, qui dépendent de la Capitainie de Para. Celui de *Topayos*, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom dans le fleuve des Amazones, est à seize lieues au Levant de celui de Pauxis, qui est de l'autre côté de l'Amazone, & qui dépend de

la Guiane Portugaise. Auprès du Fort Topayos, il y a un bourg habité par les restes de la vaillante Nation des *Tupinambas* qui dominoit, il y a deux siécles, dans le Brésil, & qui y a laissé sa langue. Aux environs de ce Fort, on trouve beaucoup de ces pierres connues sous le nom de *Pierres des Amazones.* A douze ou quinze lieues du Fort Topayos, dans les terres, on découvre les premières collines d'une longue chaîne de montagnes qui s'étend dans la Guiane. Ce sont les premières qu'on rencontre après les Cordelières.

Curupa est une ville Portugaise située sur la rive méridionale de l'Amazone, environ à trente lieues au-dessous du Fort de Topayos, & à huit journées, vers le Couchant, de Para. Elle fut bâtie par les Hollandois, lorsqu'ils étoient maîtres du Brésil. Elle est sur un terrain élevé & dans une situation agréable. Le flux & le reflux y sont fort sensibles. Il n'y a d'autres Indiens que les esclaves des habitans.

A quelques lieues, au-dessous de cette ville, un bras de l'Amazone, nommé *Tagipuru*, se détache d'un grand canal qui tourne au Nord, &, allant vers le Sud, il embrasse la grande Isle, nommée *Dos Johannes*, ou de *Marago*; &, revenant, en demi cercle, par l'Est, vers le Nord, se perd dans une mer formée par le concours de plusieurs rivières, qu'il rencontre successivement, & en dernier lieu celle de Muju, sur laquelle la ville de Para est située.

L'Isle de *Marago*, ou *Dos Johannes*, qui dépend de la Capitainie de Para, est d'une

forme irrégulière. Elle eſt bornée au Nord par le grand canal de l'Amazone, au Levant par le Golfe de Para, ou l'embouchure orientale de l'Amazone, qui a plus de trente lieues d'étendue; au Midi par la rivière de Toraniles, & au Couchant par le canal de Tagipuru, & le grand canal de l'Amazone d'où il ſort. Elle a cent cinquante lieues de tour. Elle eſt remplie de villages Indiens, où les Franciſquains réformés ont pluſieurs Miſſions.

§. II.

Capitainie de Marannon, ou de *Maragnhan*.

CETTE Capitainie eſt bornée au Couchant par celle de Para, & par celle de Ciara au Levant. Elle s'étend entre ces deux Gouvernemens, le long de la côte de la mer du Nord, l'eſpace de ſoixante-quinze lieues communes de France, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, & eſt arroſée par diverſes rivières qui forment l'Iſle de *Maragnhan* ſur la côte qui lui donne ſon nom. La baie devant laquelle eſt l'Iſle, s'ouvre en deux pointes, & s'enfonce environ vingt-cinq milles dans le continent. Du côté de l'Eſt, elle eſt d'abord formée par une petite Iſle, que les François ont nommée *Iſle Sainte-Anne*. Quelques lieues plus loin, on rencontre la grande Iſle Maragnhan, qui a environ quarante-cinq milles de circuit, & qui eſt ſituée à deux dégrés trente minutes de l'Equateur.

Du fond de la baie ſortent, vers cette Iſle, trois beaux fleuves, qui l'enceignent de toutes parts; de manière que, d'un

côté, elle n'eſt qu'à cinq ou ſix milles du continent, d'un autre à deux ou trois, & plus ou moins par ſes autres faces. Le plus grand & le plus oriental de ces trois fleuves ſe nomme *Mounin* : ſa largeur à l'embouchure eſt d'un quart de mille. Il ne prend ſa ſource qu'à cinquante milles du rivage. Le ſecond s'appelle *Taboucourou*, & a un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure eſt large d'un demi mille. La troiſième, qui eſt le plus occidental, ſe nomme *Meaty*. Il a cinq ou ſix milles de largeur à ſon embouchure, & l'opinion la plus commune eſt qu'il prend ſa ſource même ſous le tropique du Capricorne. Il y a en outre pluſieurs rivières qui ſe jettent dans les trois grands fleuves, & les rendent ſi rapides, que l'accès de l'île eſt fort difficile. En outre elle eſt environnée de ſables & d'écueils qui cauſent beaucoup d'embarras aux Pilotes. On a cependant découvert deux paſſages pour y aborder; l'un entre le Cap des arbres ſecs & l'îlette de Sainte-Anne; le ſecond eſt de l'autre côté de l'îlette : mais comme ils ſont toujours dangereux, on ne ſauroit apporter trop de précautions pour les paſſer.

Les Indiens qui ſont établis dans l'île Maragnhan, nomment leurs habitations *Oc*, ou *Tave*. Elles ſont compoſées de quatre longs édifices, qui forment un quarré, avec une cour au milieu. Chaque côté eſt ordinairement long de deux cens pieds; mais il y en a juſqu'à cinq cens dans quelques-unes. Leur largeur eſt de vingt ou trente pieds. Ils ſont compoſés de troncs d'arbres, dont les intervalles ſont remplis par des

branches entrelassées ; le tout est revêtu de feuilles de palmier. On y voit plusieurs centaines d'Indiens qui vivent paisiblement sous le même toit. Cette île contient vingt-sept bourgs ou villages de cette forme ; &, par l'évaluation des principaux, les François jugerent qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille habitans.

Le Ciel y est ordinairement pur & serein: on n'y sent presqu'aucun froid. La sécheresse n'y est point immodérée ; le brouillard n'y est jamais épais, & les vapeurs ne sont point nuisibles à la santé. On n'y connoît point les tempêtes & les tourbillons de vent : il n'y est jamais tombé de grêle ni de neige : le tonnerre y est fort rare. On y voit cependant des éclairs assez fréquens le soir & le matin, quoique le Ciel soit fort serein. Lorsque le Soleil retourne du tropique du Capricorne, vers celui du Cancer, il chasse devant lui des pluies dans toutes ces régions, quarante jours avant d'arriver au Zénith. Aussi-tôt qu'il a passé, on essuie pendant deux ou trois mois des pluies continuelles, de la fin de Février jusqu'au commencement de Juin. Après le solstice d'été, lorsque le Soleil revient vers le tropique du Capricorne, les vents d'Est, qui se nomment *Brises*, commence à se lever, & se fortifient à mesure qu'il s'approche du Zénith, comme ils s'affoiblissent à mesure qu'il s'en éloigne. Ils se levent ordinairement après le crépuscule, c'est-à-dire, à sept ou huit heures du matin, & leur violence augmente à mesure qu'ils s'élevent sur l'horison. L'après-midi, ils perdent insensible-

ment leur force, & le soir ils cessent tout-à-fait de souffler. Dans cette île & sur le continent voisin, on ne sent point d'autre vent que celui d'Est, qui rafraîchit très-bien l'air & le rend fort sain. A si peu de distance de l'Equateur, les jours & les nuits sont égaux, la température presque toujours la même: il est enfin rare de trouver un pays dont le climat soit aussi agréable.

Quoique l'île soit environnée d'eau de mer, ou qui en a les défauts, elle n'en abonde pas moins en sources d'eau douce & fort saine, d'où sortent une multitude de ruisseaux qui l'arrosent. La terre y est si fertile, que, sans secours & sans repos, elle produit, en trois mois, d'abondantes moissons de maïs, des fruits de toutes espèces, des légumes & des racines à proportion. Elle produit d'ailleurs du bois de teinture, du safran, du chanvre, cette teinture rouge qu'on nomme *Rocou*, quelques espèces de laque, du baume que l'on compare à celui *de la Meque*, d'excellent tabac, & cette sorte de poivre que les Indiens nomment *Axi*. On croit que le terroir est propre à produire des cannes de sucre. On trouve souvent de l'ambre gris sur les côtes, & dans les cailloux une sorte de crystal blanc & rouge, plus dur que ce que l'on nomme les *Pierres d'Alençon*. Il y a en outre dans cette île de pierres précieuses. On y trouve de la pierre à bâtir, de l'argile pour faire des briques & de la chaux. Enfin cette île n'a point de montagnes trop hautes ni de plaines trop vastes; elle est par-tout aussi riche en bois

qu'en eau, & peut paſſer pour un des plus agréables ſéjours du monde. Ses animaux & ſes plantes diffèrent peu de ceux du Bréſil.

On trouve à l'Oueſt de l'île de Maragnhan une petite Province, nommée *Taponitaperé*, qui n'en eſt ſéparée que par un détroit de trois ou quatre lieues: elle fait partie du continent; mais, dans les hautes marées, elle eſt toute environnée d'eau. Les habitans de ce canton ſont de la même Nation que ceux qui habitent l'île. Leurs habitations ſont bâties comme celles des Inſulaires; leur pays eſt preſqu'auſſi fertile & auſſi peuplé que l'île. De cette Province on paſſe dans une autre où l'on trouve à-peu-près les mêmes agrémens que dans l'île. Elle tire ſon nom *du fleuve Comma* qui l'arroſe. On y compte treize bourgs, dont les habitans ſont encore une Colonie des braves Topinamboux. Il y a encore une aſſez grande étendue de pays qui eſt occupé par les mêmes Indiens.

Les Portugais ont donné une Carte aſſez étendue de la Capitainie de Marannon ou Maragnhan. Elle place ſur la rive gauche du fleuve Perea, à quelque diſtance de ſon embouchure, le Fort de Saint-Jacques, dans une anſe, élargie par pluſieurs rivières qui tombent dans le fleuve, & quantité de petites îles. Au-delà des îles, on trouve un autre canal qui ſort de la baie de Maragnhan, entre deux petites îles oblongues, & ſur lequel on voit, à gauche, un autre Fort Portugais, nommé *Sainte-Marie*. Un peu plus loin, de l'autre côté, on rencontre l'embouchure du fleu-

ve *Mounin*, ensuite celle du *Topocoru*, vers le troisième degré, d'où la côte, qui alloit presque droit au Sud, fait un coude à l'Ouest, jusqu'à l'embouchure du grand fleuve *Meaty*. De-là elle retourne au Nord, jusqu'au Cap de Taponitaperé. L'île de Maragnhan, qui est dans le milieu de la baie, en remplit presque toute l'étendue. L'anse qui contient le Fort de Saint-Louis devant son embouchure, entre deux rivières qui en font une petite île, s'ouvre à l'Occident. Le Fort de Saint-François est au fond de cette anse, & presqu'au milieu de son enceinte. Autour de l'île, sur les côtés de la baie, on trouve plusieurs habitations, dont les plus considérables sont celles de Saint-André, qui est presqu'à la pointe septentrionale de l'île, & celle de Saint-Jacques à la pointe méridionale.

En suivant la côte, depuis le Cap Taponitaperé, on rencontre, à dix lieues, le Port d'*Aippe*, &, deux lieues au-dessus, on trouve l'île de *Camara*; en avançant, à la distance de deux lieues, est celle de *Supat-uvé*; à quatre se trouve l'*Isle blanche*, ou de *Saint-Jean*, qui n'est qu'à un degré douze minutes Sud de l'Equateur. Enfin, on trouve dans cette Carte toute la Topographie de la Capitainie de Marannon ou Maragnhan.

§. III.

Capitainie de Ciara.

CETTE côte s'étend, dans l'espace de plus de cent quatre-vingt lieues communes de France, le long de la mer du Nord,

au Sud-Eſt de la précédente ; mais la partie orientale, qui comprend les pays de *Dela* & de *Patagaci*, où il y a de riches mines d'argent, en eſt indépendante, quoiqu'enclavée dans l'étendue de la Capitainie. Le pays de Ciara eſt borné au Couchant par la Capitainie de Marannon, au Midi par celle de Rio-Grande, parce que la côte, après avoir couru du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, court du Nord au Midi, depuis le Cap de Saint-Roch. La Capitainie prend ſon nom de la rivière de Ciara. Sa Capitale eſt une petite ville ſituée vers le troiſième degré dix minutes de latitude auſtrale, & le vingt-unième degré vingt-cinq minutes de longitude occidentale. Son Port eſt défendu par une bonne forteresse ; mais il n'eſt pas bon pour les grands bâtimens. La forteresse de *Saint-Luc* eſt ſituée au Levant & ſur la côte. Les Indiens qui habitent ce canton ſont grands ; mais d'une figure déſagréable.

Fin du troiſième Tome de l'Hiſtoire des Américains.

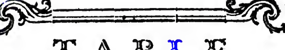


TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume, & qui indiquent les principales Matières.

HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

CHAPITRE II.

Fin de la Table du troisième Volume de l'Histoire des Américains.